

Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

+ *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.

+ *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.

+ *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.

+ *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via `http://books.google.com`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

9194
A 31

LA BELGIQUE

REVUE MENSUELLE

TOME SIXIÈME.

Septième livraison. — Juillet 1858.

SOMMAIRE :

1. HISTOIRE CONTEMPORAINE. — **M. de Chateaubriand. — La tribune moderne. — Chateaubriand et son influence (M. Villemain)**, par **Ch. de LAVALLÉE-POUSSIN.**
2. ÉTUDES HISTORIQUES. — **M. Guizot. — Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps**, par **Armand de PONTMARTIN.**
3. LITTÉRATURE CONTEMPORAINE. — **Courtisans et favoris du peuple. — Béranger** (fin), par **L. DE MONGE.**
4. ÉTUDES DE MŒURS. — **Les Trois Vœux**, par **Louis VALIN.**
5. CONFÉRENCES DU **R. P. FÉLIX** A L'ÉGLISE NOTRE-DAME DE PARIS.
6. BIBLIOGRAPHIE.

(La reproduction de ces articles est interdite.)

BRUXELLES,
BUREAUX DE LA REVUE,
RUE DES ROSES, 6.

1858

Digitized by Google

LA BELGIQUE,

Religion, Philosophie, Politique, Histoire, Littérature, Économie sociale, Sciences, Beaux-Arts.

—

Cette Revue paraît tous les mois par livraisons d'environ 100 pages in 8°, sur papier satiné, et forme par an deux beaux volumes comprenant au moins 1200 pages.

Le prix d'abonnement est de 10 francs pour la Belgique, *payables par anticipation.* Pour l'étranger le prix varie d'après les frais de port.

Les lettres et paquets adressés au directeur de LA REVUE doivent être *affranchis.*

ON SOUSCRIT A BRUXELLES,

AU BUREAU DE *LA BELGIQUE*, RUE DES ROSES, 6,

et chez tous les libraires et percepteurs des postes.

—

Il reste un petit nombre d'exemplaires des 4 premiers volumes de *la Belgique.* Le prix des 2 volumes de 1856 est fixé à 6 francs. Celui des 2 volumes de 1857, 1298 pages, avec une planche gravée et 14 vignettes, est maintenu à 10 francs.

—

On publiera dans les prochains numéros, les articles suivants :

M. LE CHANOINE DE HAERNE, membre de la Chambre des Représentants.
Etudes sur la Chine.

M. LEGLAY, Archiviste général du département du Nord.
Louis de Blois à l'abbaye de Liessies.

Une page de l'histoire des partis, par un ancien député.

M. KERVYN DE LETTENHOVE.
Froissart. Étude littéraire sur le XIVe siècle.

M. l'abbé DOYEN.
Les derniers biographes de Lamennais.

M. PH. GILBERT, professeur à l'Université de Louvain.
Revue scientifique (premier semestre 1858).

—

Digitized by Google

9194
A 31

LA

BELGIQUE

REVUE MENSUELLE.

—

1858

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE J. DELIÈVRE. — BRUXELLES.

Digitized by Google

LA BELGIQUE

REVUE MENSUELLE.

RELIGION, PHILOSOPHIE,

POLITIQUE, HISTOIRE, LITTÉRATURE,

ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES, BEAUX-ARTS.

TOME SIXIÈME.

BRUXELLES,
BUREAUX DE *LA BELGIQUE*,
RUE DES ROSES, 6.

1858.

Digitized by Google

Digitized by Google

M. DE CHATEAUBRIAND.

LA TRIBUNE MODERNE. — CHATEAUBRIAND ET SON INFLUENCE,

PAR

M. VILLEMAIN.

Parmi les formes de la critique littéraire, telle qu'elle est comprise de nos jours, l'on a traité souvent avec une prédilection légitime celle qui concerne les rapports de l'homme et des œuvres, de la vie et des écrits. Il a paru judicieux d'examiner les productions de l'esprit d'après l'existence personnelle des auteurs et les circonstances qui l'entourèrent. Sans doute, les œuvres impérissables, composant le patrimoine de l'art, et qui ont donné à ses préceptes le poids de grands exemples, sont à la fois des modèles et l'appui de l'inspiration. En ce sens nous apprîmes qu'Homère avait fécondé l'antiquité. Mais, nonobstant la puissance des autorités que l'écrivain a plus ou moins sous les yeux et dont il subit nécessairement l'influence, l'on peut affirmer que le caractère et l'éducation de l'auteur, les idées et les incidents de l'époque réclament une large part dans la formation des livres, dignes d'occuper la postérité. Chose remarquable, les Mémoires des hommes illustres surtout, ont imprimé cette direction à la recherche littéraire; ils semblent avoir devancé l'instinct de la critique. Soit désir d'éclairer et d'intéresser le lecteur, soit vanité ou jalousie, arrivés au déclin de leur carrière, ces hommes se sont interrogés en présence du public; ils ont refait, par le souvenir, l'histoire de leur vie et

Digitized by Google

se sont donné la tâche de révéler les liens cachés qui unissent l'ouvrage à l'artisan.

Heureuse inspiration, si la sincérité présidait au témoignage! Source féconde d'enseignement, si les auteurs s'observaient avec la pénétration impartiale et calme, que plusieurs appliquèrent à l'étude des objets étrangers! Dans le mystérieux enfantement des chefs-d'œuvres de la littérature, que de choses dont l'écrivain seul fut le spectateur! Quel concours heureux s'est fait en son âme! Et quel bénéfice que son expérience! Aussi, malgré les faiblesses de l'amour-propre, parmi ceux qui consentirent à retracer le spectacle de leurs années, il n'en est guère qui n'aient divulgué des secrets précieux aux lettres et exprimé des leçons utiles. Toutefois, en ouvrant une voie si importante à parcourir, ils n'atteignirent pas le but, et ne prononcèrent pas de jugement irrévocable. Après eux la critique descendit dans l'arène. Quoiqu'eût dit sur sa personne l'homme supérieur dont elle jugeait les ouvrages, elle reprit de rechef le développement de son existence, et elle se prétendit, avec raison, plus vraie et plus juste qu'il ne l'avait été lui-même, car elle compensait l'infériorité relative des documents et les incertitudes de l'induction par des vues naturellement indépendantes et par une impartialité plus ferme.

Cependant tandis qu'on étudie les sources d'inspiration et la formation des œuvres importantes, on n'épuise pas la critique. Il convient également d'observer l'influence des esprits originaux sur leur temps. Après l'explication des livres par le siècle et par les hommes, vient l'explication des événements par les livres. Ici l'on aborde un grand côté de l'histoire; et la critique littéraire, qui semblait d'abord l'application de quelques préceptes et l'analyse attentive des conditions du beau dans les écrits, s'étend, d'une part, jusqu'à l'observation des faits intimes de l'âme, de l'autre, jusqu'à l'examen des modifications sociales et politiques.

En effet, une fois en quête des influences reçues et exercées par les grands écrivains, on voit le cadre de la critique s'agrandir, à mesure que son objet se complique. Il faut constater et poursuivre mille rapports, selon que les facultés de l'homme sont plus variées et que l'esprit a plus de retentissement parmi les sociétés. Dans les temps de facile

Digitized by Google

et prompte communication par la pensée, l'enchaînement qui lie toutes choses va se marquant davantage. Il y a moins d'idées isolées et de mots indifférents, et dès lors il est une part plus considérable réservée à l'initiative habile ou hardie. Sous l'appareil des droits acquis, des dominations reconnues, dans ce vaste théâtre où tous les siéges sont en apparence occupés, il est des empires vacants et qui ne sont pas les moins redoutables. Ces trônes, à qui appartient-il de les distribuer? A l'imagination charmée et à l'admiration publique, aux mauvaises passions flattées avec adresse comme aux vertus noblement excitées, enfin à l'opinion séduite, servie ou redressée. C'est là le suffrage que se disputent d'ordinaire les renommées éclatantes et en particulier les écrivains illustres : c'est là où ils règnent, et de là ils commandent plus loin.

Ainsi il est arrivé qu'au temps propice, lorsque une certaine attente des intelligences, jointe au goût des lettres, favorise les mouvements de la pensée et la diffusion de la parole, tel auteur, doué d'aptitudes multiples et capable d'agir puissamment sur les imaginations et sur les cœurs, a conduit et comme personnifié la tendance de son époque. La tâche de l'histoire critique est, en tel cas, fort élevée et prend les proportions d'une revue analytique et générale du siècle. Voltaire, par exemple, représente et dirige le travail démolisseur qui s'accomplit en son temps : il exprime à merveille le sensualisme élégant, l'habitude d'esprit vaine, sceptique et légère, l'égoïsme vernissé de modération humanitaire, qui possédaient bon nombre de ses contemporains; tandis que Rousseau, revendiquant la vertu, le mépris des superfluités, la suprématie morale, vient après les négations formuler des lois nouvelles, et s'érige en précepteur des générations préparées par la révolte et l'orgueil. Lorsque les hommes sont à ce point portés par le siècle, leur examen pratiqué selon l'exigence moderne est grave et difficile : il implique des connaissances complexes et touche à la philosophie de l'histoire.

Il y a plus. L'ancien ordre a succombé : la puissance de l'opinion courante s'est unie plus étroitement à la puissance politique, et on les a vues par instant se confondre. De nos jours plus qu'autrefois les hommes de doctrine et de parole

Digitized by Google

ont la main dans les choses, et jamais leur autorité ne s'est exercée ni aussi avant, ni aussi vite. Notre temps a servi singulièrement leur action; et si plusieurs se peuvent plaindre des inconvénients d'une publicité favorisant les attaques injustes, la plupart, dans l'intérêt de leur importance, ont à se féliciter des circonstances au milieu desquelles ils ont vécu. Le romancier se tourne facilement en réformateur et en chef de secte, le journaliste habile en législateur et en ministre.

Pourquoi M. de Chateaubriand s'est-il plaint de la mauvaise fortune qui le poursuivit sans relâche? Au fond, ne fût-il pas comblé selon le monde des faveurs de la destinée? Pour les hommes que la lutte inspire, à qui l'empire des esprits est dévolu lors des secousses et des tempêtes, les faveurs privilégiées ne sont pas les richesses, ou la reconnaissance des amis, ou la possession non disputée du pouvoir. Une éducation qui facilite l'intelligence des grandes opinions contemporaines, le mélange, durant la jeunesse, de la solitude et de l'épanchement par le monde, la rencontre d'un auditoire ému, sympathique, sensible aux choses de l'esprit, se livrant à l'écrivain qui l'enchante, s'indignant de ses disgrâces et vantant ses abnégations, voilà des avantages plus précieux à l'orgueil et des appuis assez sûrs de la renommée. A telles conditions, les hommes comme Chateaubriand occupent le premier rang de leur époque; ils en comprennent mieux les besoins, ils en éprouvent les passions, ils en formulent les idées générales. Alors leur portée dépasse leur valeur véritable. Ce qu'ils ont d'original pénètre rapidement le courant du siècle et fait école, tandis que ce qu'ils reçoivent semble moins emprunté des pensées régnantes que rehaussé du talent de l'exposition et de l'éclat du style. Ils passent, ils repassent sur la scène en des personnages divers; ils marquent leur trace dans les faits, et, à les voir aller et venir si nécessairement, si fièrement, on sent l'admiration qu'ils méritent s'agrandir de l'éblouissement qu'ils causent.

Chateaubriand a pu comprendre qu'il avait eu des avantages étrangers aux écrivains de l'âge précédent. Il dit vers la fin de ses *Mémoires* : « A compter du règne de Louis XIV, nos écrivains ont été trop souvent des hommes isolés.....

Digitized by Google

Moi, *bonheur ou fortune*, après avoir campé sous la hutte de l'Iroquois et sous la tente de l'Arabe, etc., je me suis assis à la table des Rois pour retomber dans l'indigence. Je me suis mêlé de paix et de guerre; j'ai signé des traités et des protocoles; j'ai assisté à des siéges, à des congrès et à des conclaves; à la réédification et à la démolition des trônes; *j'ai fait de l'histoire et je la pouvais écrire :* et ma vie solitaire et silencieuse marchait au travers du tumulte et du bruit avec les filles de mon imagination, Atala, Amélie, Blanca, Valléda, etc., »

Ce bonheur est d'avoir apparu au milieu des transformations d'une société fort adonnée aux lettres et à la culture de l'intelligence; d'avoir pris la parole pendant le cours d'une révolution qui détruisait l'organisation ancienne des Etats, et de l'avoir fait avec un mélange d'esprit ancien et d'esprit nouveau. Poëte, critique, polémiste, voyageur, historien, par dessus tout écrivain de couleur et de verve, il servait, par la diversité de son talent, la classe la plus répandue, qui joint au désir de l'ordre et à l'esprit positif des affaires, l'amour du romanesque et du chimérique, et qui veut être instruite et intéressée sans peine. Pour elle, après avoir tracé Atala, René, Velléda et la peinture poétique du christianisme, il écrivit la *Monarchie selon la Charte*, et les foudroyants articles contre M. Villèle. Il n'appelait ni de hautes convictions, ni des études patientes; même en réhabilitant l'antiquité chrétienne, il n'était pas austère, et ses apologies ou ses invectives les plus chaleureuses portaient plutôt le caractère d'une passion généreuse ou chevaleresque, que celui de la certitude. Sous tous ces rapports, il appartenait à ces temps agités de controverses, où les questions sociales, politiques, religieuses sont débattues au tribunal d'une foule à demi lettrée, et qui réclament des écrivains vifs, éloquents, colorés, capables de populariser les aperçus de doctrine, de soutenir l'attaque et la défense, et de satisfaire en même temps que l'imagination ou la raison commune, l'ardeur inquiète et militante des cœurs.

Né au sein de l'aristocratie, mais la veille de sa défaite, Chateaubriand alliait à l'honneur traditionnel et à la fidélité du gentilhomme, la haine du despotisme et l'attrait de la liberté. Victime d'une éducation douteuse et de lectures pré-

Digitized by Google

maturées, il avait passé par l'incrédulité pour revenir ensuite au Christianisme, charmé de la consolation qu'il donne, frappé de ses beautés poétiques et de ses bienfaits innombrables : il trouvait dans l'expérience de sa propre conversion le langage apologétique le mieux approprié à une société qu'il fallait ramener par le pathétique et les grâces. Il porta des coups décisifs à la plaisanterie de Voltaire, à la froide impiété des hommes de goût et changea l'esprit de la littérature. Novateur en poésie et en critique, il rajeunissait la langue, abordait dans la peinture du cœur des régions infréquentées et suivi par une école spiritualiste, il eut la joie de l'être également dans les idées politiques. Après Bonaparte, dont il rendit la chute irrévocable, il popularisa chez les Français la théorie des pouvoirs représentatifs; il éleva ses concitoyens à la pratique de ces institutions tour à tour comme doctrinaire (1), orateur, journaliste, ministre, et un jour il put croire que, plus que personne, il avait contribué à les faire entendre et à les affermir. On a dit qu'il avait décidé la ruine du vainqueur des Rois, rétabli, puis perdu la dynastie des Bourbons : cela est vrai du moins en partie. Un illustre juge affirme, qu'il changea dans l'ordre moral les opinions de son siècle, qu'il ramena la littérature à la religion et l'esprit religieux à l'esprit de liberté; et ce jugement est l'expression des faits. Tel est le rôle immense qu'a su remplir en ce siècle un écrivain de génie.

D'après cela il est clair que l'appréciation de Chateaubriand, *subject,* eut pensé Montaigne, *merveilleusement ondoyant et divers,* est une tâche ardue, et où la critique littéraire et politique, si on la prend de haut, embrasse la connaissance de notre temps, de ses débats, de ses opinions. Cette tâche périlleuse, on peut l'assumer à des degrés divers et selon des idées différentes. C'est ainsi que M. Villemain nous raconte M. de Chateaubriand, à l'occasion d'une étude générale des mouvements de l'intelligence en notre

(1) Nous entendons simplement désigner ici par ce mot, l'insistance de Chateaubriand à formuler et à développer les principes du gouvernement représentatif, tels qu'ils découlaient de la Charte de 1814, et tels qu'il entendait les appliquer à la France.

Digitized by Google

siècle. Il a cherché quelques-uns des personnages qui ont agi le plus fortement sur l'opinion en France et en Angleterre. Naturellement il s'est attaché à ceux qui figurèrent à la tribune et dans la presse, et il peindra, dans les biographies successives de ces hommes, l'essor d'intelligence et de libre pensée dont nos pères et nous mêmes avons été témoins. Burke, Fox, Canning, Grey, chez les Anglais, Lainé, de Serres, le général Foy, Royer-Collard, en France, nous seront montrés l'un après l'autre dans leur vie et leur influence. Mais avant eux, au dessus d'eux tous, M. Villemain place un écrivain dont la riche existence se lie tellement à l'ensemble des événements, qu'elle permet de retracer sans effort, à son propos, les principaux traits de l'histoire intellectuelle du siècle. C'est ce qui nous vaut le livre sur Chateaubriand, qu'on est heureux de devoir à la plume de l'illustre professeur.

Comme écrivain dominateur, comme publiciste et comme homme d'action, Chateaubriand est du domaine privilégié de M. Villemain. Il n'est besoin d'énumérer en détail ce que ce dernier nous rappelle ici de talent et de compétence. La critique élevée et générale qu'inaugurait parmi nous, il y a cinquante ans, l'auteur du *Génie du Christianisme* fut poursuivie par l'élégant critique des Pères et des littératures modernes, on sait avec quel tact et quelle brillante éloquence. Tous deux, admirateurs fervents de la beauté antique surent rendre une justice éclairée aux productions les plus originales que l'Europe a vues depuis. Tous deux comprirent le culte des lettres et des beaux arts, comme le plus noble résultat d'une civilisation qui embrasse le perfectionnement total de l'homme. De plus, historien, orateur, homme politique, contemporain des mêmes règnes, et partisan des doctrines semblables, M. Villemain rencontra souvent Chateaubriand et l'aima comme on aime le principal représentant d'une cause chère. Car si l'étude des lettres est honorable à tous, il est aussi des homme qui relèvent et honorent les lettres, comme il en est qui honorent les doctrines politiques. Or, à ce double titre, Chateaubriand devait être précieux au libéralisme académique de la Restauration et du règne suivant. L'anarchie révolutionnaire qu'on vit à la fin du dix-huitième siècle pouvait être attri-

Digitized by Google

buée en partie au débordement de l'esprit littéraire et libéral, et celui-ci en demeurait compromis au jugement d'un grand nombre. Mais Chateaubriand par son intégrité, l'honorabilité de son caractère, la générosité de ses vues, attirait l'estime sur l'école littéraire : son style et son éloquence mis au service de la religion et de l'ordre légal, si promptement refait après 1814, semblaient prouver par le succès, que l'esprit possède une force réparatrice égale à sa force destructive, qu'il excelle à ramener l'opinion à la modération et à la justice et sait invoquer pour le bonheur des peuples les plus sûres conditions de la paix et de l'affranchissement. Sans doute il est une part d'illusion dans cette confiance, et l'instabilité des pouvoirs en France, cette rapide altération des caractères et ces changements selon l'intérêt, dont se plaignent aujourd'hui même les amis d'un système renversé, dénotent ce qu'il y eut d'artificiel dans l'établissement des institutions parlementaires. Evidemment il manqua quelque chose à l'éducation morale de ces hommes ingénieux et subtils, épris de l'essai représentatif et merveilleusement dressés à leur rôle, mais si surpris par les secousses et si vite dépassés par l'évènement. Ils étaient nombreux et habiles, et de faibles ennemis les vainquirent! Ou bien ils faillirent en jugeant la disposition foncière de la nation, ou bien eux-mêmes, à l'action, manquèrent de sagesse.

Quoi qu'il en soit, M. Villemain en publiant le premier volume de la *Tribune moderne* n'a pas prétendu, nous le croyons, au simple rôle de juge et de critique de Chateaubriand. Il a vu l'homme de plus loin, comme un personnage fort considérable, lié à l'époque et à la doctrine politique qu'il a entrepris da raconter. En ce sens, son livre nous semble une œuvre d'art et de parti tout ensemble, dont le but est moins d'analyser simplement le fort et le faible d'une grande renommée que de défendre et de continuer la cause qu'elle a servie, cause, à ce qu'affirme M. Villemain, toujours présente dans les regrets et le vœu de tout homme civilisé. On voit que l'auteur n'a pris nul souci de cacher l'objet essentiel de son travail; le tableau de l'influence littéraire et politique de Chateaubriand vient à l'appui d'une thèse choisie entre les opinions qui nous divisent, et dès lors

Digitized by Google

l'ouvrage porte un caractère polémique, caractère qu'il eut été d'ailleurs fort difficile d'éviter tout à fait même dans une étude indépendante. C'est en effet la loi ordinaire pour les écrits historiques dont le sujet dure encore, ou tient de près à l'actualité : il en est ainsi depuis César décrivant les affaires de son temps en faveur de la monarchie militaire, jusqu'aux derniers livres publiés sur les vicissitudes de notre siècle.

Nous avouons que nous eussions préféré une exposition plus didactique, une discussion à la fois plus littéraire et plus spéciale, à propos du premier de nos écrivains depuis le temps de Voltaire. Des leçons analogues à celles qui firent jadis l'admiration de la jeunesse au Collége de France eussent excité autant d'intérêt et valu plus d'instruction peut-être. Toutefois, hâtons-nous de le dire, dans le plan qu'il s'est imposé, M. Villemain sans écarter son point de vue et sans se départir de ses convictions, a montré presque toujours une modération de jugement et une tenue de langage que nous admirons comme marque de bon goût et comme exemple à suivre. Il en recueille le bénéfice. Il est impossible d'échapper à la séduction de cette narration élégante, facile, dont le fil, à partir de la première ligne, parcourt avec aisance et délicatesse tous les points d'un tableau très-varié. C'est toujours même grâce et même souplesse, même fécondité d'aperçus plausibles, même habileté dans le choix des faits et la diversité de l'allure. Il y a ici la main du maître, arrivé à la perfectien de sa maturité, entendant l'essentiel des choses, l'exprimant avec simplicité, *vénusté*, s'animant par intervalle, lorsqu'apparaissent ou de grandes catastrophes ou les situations d'un intérêt éternel, et restant, en dehors de ces occasions, narrateur judicieux et solide, spirituel et fin, toujours instructif et fixant l'attention. Sous cette plume exercée, il y a lieu de remarquer les ressources de la langue. Qui ne se complairait en un style flexible et clair, éloigné de la recherche et de l'insipidité, où transpare ça et là, sous la forme oratoire, une coupe latine de la phrase, habilement mise en usage par nos meilleurs classiques, et qui raffermit et ennoblit la prose française? Les qualités qui brillent dans la *Tribune moderne*, le nom de M. Villemain les rappelle à tout le monde, et l'on com-

Digitized by Google

prend que l'homme disert n'aura pas fait défaut quand c'est de Chateaubriand qu'il allait discourir.

Son ouvrage empreint de modération et inclinant à la gravité, renferme sur Chateaubriand, outre des renseignements inédits fort curieux, l'appréciation la plus sage qui peut-être en eut été faite. Plus impartial que M. Planche, moins malicieux que M. Sainte-Beuve, moins docilement louangeur que M. Ancelot, M. Villemain paraît reproduire l'homme, le publiciste et le ministre avec un vif désir de l'exactitude, et au milieu des hommages qu'il adresse au grand génie, il conserve l'indépendance du juge qui admire sans aucune fascination. C'est ainsi que dans le délire de Chateaubriand enfantant sa sylphide, il saisit un trait de caractère, non pas absolument particulier au célèbre poëte, mais très propre à nous dévoiler le fonds de sa nature. Afin d'en faire ressortir la valeur, il amène en scène une âme qui, elle aussi, fut ardente et passionnée, mais plus simple et plus forte, elle n'eut point de regards à donner aux vanités de la terre dès qu'elle eut connu les voies du ciel. « Peut-être, dit M. Villemain, ne serait-on pas injuste d'entrevoir, dans les indices de la formation du génie de Chateaubriand, ce qui devait lui manquer à l'heure même de son éclat épanoui. Passion de tristesse, passion d'orgueil, passion de désir, il y a tout dans ces débuts de l'âme, tout plutôt que la tendresse ou la piété. Quelle distance en effet, pour la vérité et pour l'idéal, de ces symptômes impétueux, de cette rêverie violente aux élans si naturels et si purs d'Augustin et de sa mère, à la fenêtre d'une auberge d'Ostie, leurs âmes demandant au ciel et à la terre, que tout se taise dans la nature, que le cœur lui-même se taise et s'oublie, et que Dieu seul soit entendu, dans le silence de tous les êtres et dans le ravissement de la muette pensée qui le contemple! »

Voilà de ces rapprochements heureux où M. Villemain se plait à concentrer la leçon morale et la leçon littéraire. La brillante faconde de Chateaubriand, *l'ingéniosité* de ses sentiments, n'obtiennent pas toujours grâce, car le goût, fortifié de l'étude assidue des modèles et prenant conseil du cœur, démêle la fausse sensibilité, et sous l'empire de cette rectitude achevée, M. Villemain saisit au vif les faiblesses de

Digitized by Google

l'homme et de l'écrivain. Souvent c'est comme en passant et par une saillie de fine observation qui n'interrompt pas la marche de l'événement. — Il est question de la fin de madame de Beaumont et, en l'endroit qui la concerne, les *Mémoires d'outre-tombe* ne lui semblent pas irréprochables. « Le 4 novembre, elle expira désespérée et ravie, nous raconte son ami avec cette analyse d'un grand artiste, qui sait décrire ce dont un homme plus simple serait accablé. »

D'autres fois, M. Villemain prend directement la parole : par exemple, il qualifie d'*admirable* la lettre célèbre à M. de Fontanes sur l'aspect désolé de la campagne de Rome; puis il détache à l'instant cet unique passage, où il est fait encore allusion à la mort toute récente de madame de Beaumont : « Si l'étranger est malheureux, disait » Chateaubriand, s'il a mêlé la cendre qu'il aimait à tant » de cendres illustres, avec quel charme ne passera-t-il pas » du tombeau de Cécilia Métella au cercueil d'une femme » infortunée. » « Pardon, grand écrivain, s'écrie ici le narrateur; pardon, brillant et noble génie! il peut y avoir une sorte de diversion mélancolique dans cet amas de ruines et de bûchers funèbres éteints, dont Rome est comme le poétique musée. Mais, pour nous, hommes vulgaires, chez qui l'imagination ne domine pas le cœur et la pensée, ni Métella, ni Cornelia, ni toutes les ombres romaines ne sauraient nous faire trouver, je ne dis pas un charme, mais une consolation sur la pierre sépulcrale de notre amie récemment pleurée. » C'est bien là, sous la forme la plus piquante et la plus vraie, à propos d'une phrase élégante, la réclamation d'un homme de cœur, à qui tout le *faire* de l'artiste ne peut cacher le sérieux des douleurs de la vie, et qui trouve dans les sentiments généraux de la nature humaine, des règles et des exigences dont la violation nous rend étranger le talent le mieux né pour séduire.

M. Villemain, on l'a vu, reconnaît avec d'autres critiques ce qui manquait à Chateaubriand de sensibilité véritable, sous la recherche d'émotion et la chaleur apparente du langage. A cet égard il le juge en défaut, du côté des amitiés littéraires et du côté des affections plus tendres. Quand il écrit, « M. de Chateaubriand, dès lors entouré d'amitiés si vives, n'y rendait pas assez de justice; et son détachement

Digitized by Google

du monde, plus hautain que religieux, n'était pas sans sécheresse, » il est assez près de M. Sainte-Beuve, juge sévère quand il disait de l'auteur de *René* : « Il n'était pas de ceux qui portent dans l'amour et dans la passion, la simplicité, la bonté et la franchise d'une saine et puissante nature. » Sans doute, cette sensibilité incomplète ou factice, plutôt dominée de l'imagination qu'inspirée par un cœur aimant, est pour une part dans les entraînements de l'illustre poëte vers l'affectation de la pensée, le faux du sentiment et aussi vers ces saillies hors de la nature et voisines de l'immoralité qu'on voudrait retrancher de ses œuvres. Il y doit maints passages malaisés à défendre, et que le pénétrant auteur des *Causeries du Lundi* prit un malain plaisir à relever tour à tour dans *les Natchez, Atala, René, les Mémoires d'Outre-tombe* et la Correspondance inédite.

Fort éloigné de vouloir satisfaire une curiosité malicieuse, et de plus, restreint par le cadre adopté, M. Villemain ne s'est pas appesanti sur les taches que nous venons de rappeler et sur les autres faiblesses reprochées à Chateaubriand. Nous l'en louons. Peu de mots suffisent en effet pour découvrir les lacunes d'une belle intelligence, et l'on est moral et vrai sans dévoiler toutes les faces de l'existence. C'est ainsi que la jeunesse du peintre de *René* nous est rapportée avec la plus délicate convenance, et néanmoins les réflexions sévères de l'historien, les doutes graves qu'il soulève, manifestent à souhait qui n'a pas voulu faire un panégyrique. A ce propos, nous sommes étonné du rapprochement brièvement établi par M. Villemain, entre l'exaltation mélancolique de Chateaubriand vers son adolescence et le tourment d'âme que les pères grecs et latins appelèrent Ἀκηδεια *acedia*. Sans nier l'uniformité du cœur humain et les dangers communs de la solitude lorsqu'on s'y trouve exposé avec des passions mal disciplinées, nous voyons dans le jeune Chateaubriand un état d'âme très-différent de celui que saint Chrysostôme (1), saint Basile, saint Jean de Damas, Cassien et les traducteurs latins de saint Ephrem ont appelé *acédie*.

(1) SAINT CHRYSOSTOME, lib. III, *pro modestia*. — BASIL., *epist*. — SAINT JEAN DAMASCÈNE, *sacra parallela*, tom. II, p. 360, édit. LEQUIEN. — CASSIEN, de *san. cogitatione*.

Digitized by Google

D'après les auteurs cités ce mot signifie surtout le dégoût des choses saintes, une certaine paresse aux choses de Dieu, jointe au chagrin et à quelque turbulence d'esprit. Traitant de cet écueil, les pères s'adressent d'habitude à des religieux, à des hommes voués aux privations de la vie austère et qui se sont refusé jusqu'aux consolations de la famille et de l'amitié. Il arrive que les personnes pieuses elles-mêmes, découragées de l'effort et se sentant rebutées dans le chemin de la justice, soient tentées de revenir de nouveau à la consolation du siècle. Cela s'explique. Le vide intérieur qui s'est fait à la suite de tant de sacrifices, ne peut être comblé que par la charité; et l'esprit propre, l'indiscrétion, ce qui subsiste encore du vieil homme, s'opposant à l'empire de cette vertu sublime, l'âme s'affaisse quelquefois sur elle-même et elle entre en tentation. C'est pourquoi les pères accusent à l'envi l'artifice du diable dans cette tristesse ennemie de l'avancement spirituel, et l'on apprend par leurs écrits que les attaques de l'esprit malin allaient en telles occasions jusqu'au prestige (1).

Or, même à dix-huit ans, Châteaubriand n'avait pas la simplicité de ces hommes d'autrefois et partant, comme le confesse M. Villemain, *leur sensibilité mystique*. La sévérité de son père n'était pas la rigidité claustrale; et d'ailleurs sa mère indulgente et douce, sa sœur aimante, entouraient d'affection le fils et le frère. De mauvaises lectures, la foi perdue, l'habitude de rêveries décevantes, au prix desquelles la réalité semblait ingrate et mesquine, expliquent sa tentative de suicide. Que cherchait-il en cette vie si librement désordonnée, dépensée tantôt en chasses, en courses épuisantes à travers les bois, tantôt en lectures mondaines et en contemplations exaltées, sinon l'aliment et la satisfaction de ses passions, vagues encore, mais s'annonçant aussi impétueuses que précoces? Nous sommes de l'avis du Père Souël, reprochant à *René* sa prédilection pour les forêts?

(1) Cassien et saint Jean Damascène rapportent des faits assez curieux; il advint que les réguliers tourmentés du démon de *l'Acédie*, prenaient comme en aversion la règle et leurs frères; les jours de jeûne, ils souffraient si fort de la faim vers l'heure du midi, qu'il leur semblait n'avoir mangé de trois jours, etc. — L'analogie serait plus soutenable avec plusieurs traits consignés dans les mystiques du moyen-âge et ceux des temps modernes.

Digitized by Google

« Des saints, me direz-vous, se sont souvent ensevelis dans les déserts? Ils y étaient avec leurs larmes. Ils employaient à éteindre leurs passions, le temps que vous perdez peut-être à allumer les vôtres. » Et c'est pourquoi nous pensons que les analogues du vrai *René* se rencontrent plutôt en nos temps très-modernes que dans l'antiquité chrétienne.

Pour Chateaubriand, les erreurs de l'époque s'ajoutent aux défauts du caractère, et alors il arrive que les travers se systématisent et qu'en dépit de l'amélioration des principes le bien reste moins accessible. Il est hors de doute qu'il se livra de bonne heure à la lecture de ces réformateurs sophistiques qu'on voit fleurir aux derniers temps des sociétés qui tombent. Jean-Jacques Rousseau, par exemple, fut alors son maître et l'enchanta au point de lui inspirer, « lorsqu'il était encore fort jeune (1), » l'épopée de l'homme de la nature. Cet aveu prouve un étrange écart d'éducation et, à nos yeux, il est renforcé de l'accueil empressé fait par Malesherbes aux idées bizarres et fausses de son jeune parent de Bretagne. M. Villemain, dont les contestations éparses et la réserve visible, décèlent la défiance vis-à-vis de Chateaubriand, aurait pu signaler davantage les influences fâcheuses que le poëte subit durant sa jeunesse. Il ne nous paraît pas qu'à tous égards, « le plus précieux souvenir d'alors pour le jeune Chevalier, ait été celui de M. de Malesherbes, entouré de ses trois filles. » Ce magistrat généreux, illustré de l'estime universelle et doué de tant de vertus domestiques, était indécis dans ses principes, étrangement réformateur et fanatique de Jean-Jacques (2). De toute l'autorité de ses

(1) Préface de la première édition d'*Atala*.

(2) Chateaubriand, parlant de Malesherbes en un endroit des *Mémoires d'Outre-tombe*, remarque que ses vertus se ressentaient de l'affectation philosophique. — Il est plus explicite dans l'*Essai sur les Révolutions*. Là (chapitre XVII, 2e partie, texte et note de 1795), il étale avec une naïveté très-instructive les titres de Malesherbes à notre admiration. Par exemple : il fut le seul homme de cour, le maréchal de Luxembourg excepté, que Rousseau aima sincèrement; l'Europe doit l'*Emile* à son patronage; il entretenait avec l'auteur de ce livre une correspondance de cœur sur la botanique, etc. — Je me rappellerai longtemps, dit encore Chateaubriand, ma dernière entrevue avec M. de Malesherbes. C'était un matin; je le trouvai par hasard chez sa petite-fille. Il se mit à parler de Rousseau, *avec une émotion que je ne partageais que trop*. — Lors de cette entrevue pourtant on était au milieu de 1792. Les attentats déjà commis n'avaient pu dessiller entièrement les yeux du vieillard. Que dire de cette sagesse vacillante chez le magistrat le plus estimé d'une

Digitized by Google

cheveux blancs, il poussait le chantre futur des *Natchez* à poursuivre par les voyages et la poésie la réhabilitation de théories déplorables, et en présence de l'ébranlement commencé de la monarchie, il savait s'attendrir au souvenir de l'auteur d'*Emile!* Oui, Malesherbes, avec sa longue intégrité de conduite et ses pitoyables complaisances d'opinion, se range à bon droit parmi ces *honnêtes* du XVIII^e^ siècle, qui eurent les faiblesses et les qualités nécessaires pour périr, en se repentant, au milieu de la Révolution qu'ils avaient préparée. Osons le dire, en s'asseyant au foyer du célèbre vieillard, Châteaubriand subissait un ascendant fâcheux pour lui, et il ne put acquérir, à une telle école, la fermeté de doctrine et la rectitude morale qui lui manquaient souvent et dont M. Villemain reconnaît très-bien l'absence.

Nous avons insisté sur Malesherbes, parce que le nom est respectable et que le scandale tomba de plus haut. Mais les mêmes réflexions se peuvent étendre. La société des Ginguené, des Parny, des Chamfort, le voyage d'Amérique, l'émigration, tant de spectacles variés et inspirants que contemplait alors Chateaubriand, le formaient certes comme polémiste et *l'enrichissaient d'un monde d'images,* mais ils nuisirent à l'homme médiocrement préparé. En effet, le scepticisme philosophique et social, résultat des livres faux et d'un fâcheux entourage, atteignit l'illustre écrivain dans la fleur de sa carrière, et développa chez lui la disposition native et dangereuse qui le rendait ardent à la chimère et froid à toutes les réalités. Ce scepticisme est palpable, on en convient, dans son premier ouvrage, l'*Essai sur les Révolutions,* où sous le couvert d'un ton sentencieux entremêlé d'invectives, à travers le flot d'une érudition indigeste, on aperçoit une âme en défiance de Dieu, de la société entière, de l'humanité elle-même, qui ne laisse subsister au milieu

grande monarchie? — Malesherbes expia par son dévouement à Louis XVI et sa foi héroïque des torts qu'il reconnut lui-même. Ceci est établi contre M. de Boissy d'Anglas, qui soutint jadis dans une notice que le célèbre magistrat ne s'était jamais accusé lui-même. — Chateaubriand combat l'opinion de M. de Boissy dans ses œuvres complètes (t. XXI, p. 327 et suiv. éd. Bruxelles). — Le veille de sa mort, Malesherbes disait à M. de Tocqueville : Mon ami, si vous avez des enfants, élevez-les pour en faire des chrétiens, *il n'y a que cela de bon.* — Ce ne sont plus là les idées qui président à l'éducation d'*Emile.*

Digitized by Google

de ses indécisions que le sentiment amer de ses malheurs et l'émotion d'un grand artiste admirant la nature. Plus tard il se fit une révolution dans ses idées, il fut appelé à marquer « deux choses également décisives, également précieuses, une rétractation de l'esprit irréligieux qui, trop souvent, avait dominé les lettres au XVIII^e^ siècle, une persévérance généreuse dans les vues de réforme politique et de liberté, que ce siècle avait incessamment poursuivies (1); » mais le chevalier chrétien, l'ami fidèle et l'adversaire loyal, l'auteur du *Génie du Christianisme,* de la *Monarchie selon la Charte,* et de tant d'écrits qui passionnaient l'opinion, demeura toujours en proie au découragement de la vérité et à d'étranges inconséquences de goût. Ses *Mémoires*, où, selon son dire, il a laissé passer sa vie entière, en sont la preuve. C'est bien lui qui a écrit : « Je ne crois à rien, excepté en religion. En politique, la chaleur de mes opinions n'a jamais excédé la longueur de mon discours ou de ma brochure. — En dernier résultat, *tout* m'était égal, un *comme vous voudrez* m'a toujours débarrassé de l'ennui de persuader personne ou de chercher à établir une vérité. Je rentre dans mon for-intérieur, comme un lièvre dans son gîte : là je me remets à contempler la feuille qui remue ou le brin d'herbe qui s'incline. »

Les *Mémoires* reproduisent à satiété les confidences de ce genre : elles constituent même à peu près l'esprit et le fonds de ce testament que l'écrivain léguait à la postérité. Ne prouvent-elles pas que, malgré la netteté de ses déclarations écrites et la vivacité de ses apologies, Chateaubriand gardait en partie dans sa vieillesse la disposition d'âme qui lui inspirait au début l'*Essai sur les révolutions?* L'âge n'avait pas corrigé les torts de l'éducation et du caractère; en ce brillant génie, l'artiste et le littérateur dominaient toujours l'homme, trop indifférent aux intérêts sérieux qu'il avait mission de soutenir, et si facilement détaché de sa cause. Mais la société veut être autrement sauvegardée, et il est périlleux pour elle de ne pas rencontrer plus d'abandon et de dévouement actif chez les hautes intelligences qui la dirigent. A cet égard, les hommes d'éloquence et d'imagina-

(1) Expression de M. Villemain.

Digitized by Google

tion ont souvent failli à leur tâche, et Chateaubriand, en première ligne, selon M. Villemain, *parmi les âmes d'élite de la société polie*, manqua de la foi dévouée en son œuvre et de la conviction profonde dont le génie lui-même a besoin pour élever le cœur des peuples et affermir en eux les idées de justice d'abord, puis celles de liberté.

CHARLES DE LAVALLÉE-POUSSIN.

(*La suite au prochain Numéro.*)

Digitized by Google

M. GUIZOT.

MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE MON TEMPS.

I.

Pourquoi ne l'avouerais-je pas? Je ne puis me défendre, en abordant ce livre, d'un peu d'embarras et de trouble. Au point de vue littéraire, mon admiration est sans bornes; et cependant je crains qu'il n'y ait là une sorte de mécompte pour ces *gros bataillons* qu'on ne saurait mettre tout à fait en dehors des grands succès. Au point de vue politique, je rencontre dans ce volume des satisfactions nombreuses pour tout ce que j'honore, un accent de loyauté propre à désarmer bien des dissidences; j'y reconnais surtout cette constante élévation de pensée et de langage dont M. Guizot a le secret, et qui donne aux idées particulières ou aux souvenirs personnels l'autorité et la grandeur des vérités générales; et cependant j'ai peur que, parmi nos amis, contemporains de la Restauration ou héritiers de ses traditions monarchiques, quelques-uns reprochent à l'éminent écrivain d'avoir encore fait la part trop large à ses doctrines d'alors, trop petite aux leçons de l'expérience. Cette double appréhension me trace d'avance ma tâche, et la distribue : je voudrais d'abord montrer par suite de quels mauvais exemples et de quels fâcheuses habitudes littéraires le public pourrait être induit en erreur et chercher dans ce livre ce qu'il n'y trouvera pas; j'aurais à cœur de vous prévenir contre cette sorte de désappointement peu honorable qui consiste à regretter, en présence des plus nobles jouissances de l'esprit, les vulgaires plaisirs de la curiosité; je veux indiquer aussi comment l'ouvrage de M. Guizot est supérieur à son titre même, tel du moins que cette curiosité indiscrète s'obstinait à le traduire, et comment l'excès des confidences intimes ou familières, trait caractéristique de tant de *Mémoires* récents, a pu rejeter vers l'excès contraire les hommes accoutumés à conserver intact, même

Digitized by Google

au milieu des fumées de la gloire, le sentiment de la dignité morale. Enfin, j'aurai à discuter quelques souvenirs, quelques dates, quelques épisodes politiques, où il me semble que l'auteur est un peu trop resté le jeune et éloquent doctrinaire de 1818, tendant toute sa main gauche à M. Decazes, et un doigt de sa main droite à M. de Richelieu. Telle sera cette rapide et incomplète étude à propos de la première partie d'un des livres les plus mémorables qu'aura produits notre époque : jamais je n'ai plus profondément ressenti mon infirmité et ma misère qu'en face de ce travail que j'aurais voulu rendre digne du sujet ; jamais je n'ai eu plus besoin de l'indulgence, non-seulement de mes lecteurs, mais de celui que, tout en ayant l'air de le juger, je redoute comme le plus imposant, le plus illustre de mes juges et de mes maîtres.

Un homme d'esprit écrivait, il y a quelque cinquante ans, en annonçant les *Mémoires de Duclos* : « Parmi les petites manies qui distinguèrent les écrivains du dix-huitième siècle, il en est une bien digne de remarque ; c'est cette puérile et ridicule prétention de parler continuellement d'eux-mêmes. Dans les âges précédents, c'étaient les hommes d'État, les généraux, les négociateurs, qui publiaient des *Mémoires* ; et leur histoire, liée à l'histoire publique, leur en donnait le droit, et promettait un véritable intérêt aux lecteurs. Mais lorsque les gens de lettres se furent persuadé, et, qui plus est, eurent persuadé aux autres, que ce qu'il y avait de plus important dans la société, c'était un philosophe et un académicien, ils durent se croire autorisés à entretenir le public de tout ce qu'ils avaient fait depuis le berceau, de leurs enfantillages, de leurs espiègleries, de leurs bonnes fortunes, de leurs talents et de leurs vertus. » Quand on songe que M. de Féletz écrivait ces lignes vers 1810, et à propos des philosophes du dernier siècle, on fait de singulières réflexions sur nos progrès en tout genre ; car enfin ces philosophes, s'ils n'avaient pas une position officielle dans l'Etat, exerçaient dans la société une influence d'autant plus active, que toutes les puissances établies allaient s'affaiblissant, et leur livraient le premier rôle. Ils pouvaient croire, sans trop d'outrecuidance, que l'histoire de leur vie privée était un chapitre de la vie sociale de leurs temps. Aujourd'hui, telle a été, chez la plupart des auteurs de *Mémoires*, la fatuité du *moi*, qu'il s'est considéré et raconté, en dehors de tout intérêt public, non pas même comme sujet d'étude, mais pour le plaisir de se faire le héros de son propre récit et d'étaler cette partie de l'existence, où l'âme devrait avoir sa pudeur comme le corps, et ne se dévoiler jamais que pour elle-même et pour Dieu : plaisir dangereux et coupable, car il compromet à la fois le sens moral du narrateur et du lecteur ; il accoutume celui-ci à spéculer sur tous les secrets de son cœur et de sa mémoire ; il entretient chez celui-là cette curiosité puérile qui s'obstine à remonter de

Digitized by Google

l'œuvre à l'ouvrier et du talent à la personne, au risque de voir gâter les beautés de l'un par les faiblesses et les vanités de l'autre.

Les *Mémoires* de M. Guizot ramènent à ses conditions véritables ce genre auquel notre littérature a dû tant d'ouvrages remarquables, et que notre époque a si étrangement défiguré. Nous retrouvons là, dans son expression la plus haute et la plus éloquente, l'homme d'Etat, ou du moins l'homme politique mêlé, dès sa jeunesse, aux grandes affaires de son pays, s'associant au groupe qui lui semble réunir le plus d'idées justes, élevées et fécondes, travaillant au succès des doctrines que ce groupe personnifie avec éclat, et, quarante ans plus tard, à l'heure sereine du repos et de la retraite, racontant sans amertume et sans emphase ce qu'il a vu, essayé, secondé, espéré, désiré, redouté, aimé, ce qu'il regrette, et, chose plus méritoire ce qu'il croit encore, comme le vrai fidèle croit encore à son Dieu sur les ruines des temples. « C'est d'un ciel profondément serein, nous dit M. Guizot, que je reporte aujourd'hui mes regards vers cet horizon chargé de tant d'orages. Je sonde attentivement mon âme, et je n'y découvre aucun sentiment qui envenime mes souvenirs. Point de fiel permet beaucoup de franchise. C'est la personnalité qui altère ou décrie la vérité. Voulant parler de mon temps et de ma propre vie, j'aime mieux le faire du bord que du fond de la tombe. » — Chacun de ces mots porte et fixe le sens, la valeur, l'inspiration générale du livre, mieux que tout ce que nous pourrions dire. Cette sérénité merveilleuse, qui a fait la force de M. Guizot dans l'épreuve et l'adversité, — et peut-être aussi sa faiblesse au temps de sa prospérité et de sa puissance. — Nous la reconnaissons partout dans ce volume dont quelques pages sont discutables, dont pas une ligne n'est offensante. En publiant ses *Mémoires* de son vivant, l'illustre écrivain paraît avoir, entre autres motifs, celui « de ne point se soustraire au fardeau de ses œuvres, » et de pouvoir en répondre vis-à-vis de ceux qui élèveraient des plaintes. Le scrupule est honorable, mais superflu. Les idées réclameront peut-être, mais les hommes ne réclameront pas; car ce sont les idées qui parlent plutôt que l'homme. Jamais livre ne fut plus impersonnel, et, en même temps, n'exprima plus complètement la *personne* qui l'a écrit. L'auteur ne renonce à aucune de ses opinions, et ne froisse aucun de ses adversaires; il ne ressort, de tout son ouvrage, ni un sacrifice, ni une blessure. C'est l'autorité calme et suprême de l'historien s'alliant à la vie, à la solidité des Mémoires.

L'histoire, ai-je dit? Oui, les *Mémoires* de M. Guizot sont une véritable histoire où le *moi* n'apparaît que comme un témoin de plus, et, sinon le plus impassible, au moins le plus sincère de tous. Chacun, en ce monde a une vocation spéciale à laquelle il obéit encore, alors même

Digitized by Google

qu'il croit s'en écarter. Historien incomparable, orateur politique du premier ordre, M. Guizot, dans ce nouvel ouvrage, a appliqué, pour ainsi dire, d'une façon rétrospective, les procédés de ses glorieux combats de tribune, et d'une façon contemporaine les méthodes et la langue de ses admirables récits du passé. Il n'a changé, Dieu merci, ni de manière ni de style, sauf ce perfectionnement continu que l'on signale en lui depuis dix ans, et qui, sans amoindrir une seule de ses qualités primitives, lui en donne de nouvelles. Il nous dit bien que le jour de l'histoire n'est pas venu pour nous, de l'histoire complète et libre, sans réticence ni sur les faits, ni sur les hommes ; qu'il n'écrit que son histoire propre et intime, ce qu'il a pensé, senti et voulu dans son concours aux affaires de son pays ; ce qu'ont pensé, senti et voulu les amis politiques auxquels il a été associé, — « la vie de nos âmes dans nos actions. » Rien de plus vrai, et nous sommes d'autant plus disposés à y souscrire, que nous aurons plus tard à indiquer quelques dissidences. Et pourtant, par le ton, l'allure, l'essor, le coup d'aile, le dédain pour les menus détails, l'art d'ouvrir des perspectives grandioses sur des faits partiels et de tracer des pensées indélébiles en marge d'incidents passagers, par la modération, la justesse et la perfection des portraits, ces *Mémoires* sont, en définitive, de la belle et bonne histoire, à laquelle il ne manque que le lointain. Aussi regrettons-nous que M. Guizot n'ait pas intitulé son livre : *Mémoires pour servir à l'Histoire politique de mon temps*, ou *Mémoires politiques pour servir à l'Histoire de mon temps* ; c'eut été un moyen de prévenir les malentendus, et ceci nous amène à indiquer, non pas précisément ce qui manque à son œuvre, mais ce que certains lecteurs y rechercheront peut-être, et ce qui pour nous est largement couvert par des compensations magnifiques.

Lorsqu'un homme célèbre, — n'importe à quel titre, se décide à écrire et à publier ses *Mémoires*, on s'attend à y trouver tout un côté que la publicité officielle et journalière n'a pas révélé, des dessous de cartes, des détails inconnus, presque des mystères, se rattachant au genre de célébrité du narrateur, au rôle qu'il a joué, aux influences qu'on lui prête, à la part qu'il a prise aux affaires, aux malheurs, aux plaisirs, à la littérature ou à la politique de son temps. Cette attente a été souvent déçue, de nos jours, par ceux-là même qui se sont montrés le moins scrupuleux, le moins réservés en fait de souvenirs et de confidences, et qui, après tout, ne nous ont appris que ce que nous savions déjà, ou ce qu'il eût mieux valu ignorer toujours ; elle ne sera pas satisfaite par les *Mémoires* de M. Guizot, et elle ne pouvait pas l'être. C'est l'honneur des gouvernements qu'il a servis, de ne laisser aux générations suivantes

Digitized by Google

ou aux contemporains vieillissant, aucune de ces matières à révélations tardives et à renseignements d'après coup, triste revanche de l'esprit de liberté et de contrôle, se dédommageant sur la mort de n'avoir pu s'exercer sur la vie. Sous les gouvernements absolus, un homme de Cour ou d'affaires, à la fois véridique et passionné, peut amasser, chaque soir, une poignée de vérités dans une poche de fiel, et lâcher plus tard sur la postérité cette irrésistible mélange de choses vraies, excessives, inconnues, douteuses, commentées par un génie pessimiste. Mais après les gouvernements représentatifs, cette débâcle n'existe pas, parce que la source a toujours coulé; détournée quelquefois, troublée souvent, jamais arrêtée. Ils vivent et militent au grand jour, à la double clarté de la tribune et de la presse, qui plutôt que de rien cacher, aimeraient mieux tout grossir. Il en résulte qu'une fois le spectacle fini et le lustre éteint, le parterre en sait autant que les coulisses : les hommes les mieux initiés aux diverses péripéties du drame n'ont qu'à adoucir, à rectifier, à diminuer certains effets d'optique, exagérés par la passion du moment. C'est ce qu'a fait, en quelques endroits, M. Guizot, à l'égard de ses anciens adversaires, avec une loyauté bien honorable. Je n'en citerai qu'un exemple. Après la guerre d'Espagne de 1823, M. de Villèle fut accusé d'avoir été l'auteur de marchés conclus avec Ouvrard : « Il eût pu, ajoute M. Guizot, fermer la bouche à son accusateur; car le 7 avril 1823, il avait écrit à Monseigneur le duc d'Angoulême précisément pour le prémunir contre M. Ouvrard et ses propositions. Il ne s'en prévalut point et se contenta de rendre compte au Roi, dans un conseil auquel le Dauphin assistait, de la situation dans laquelle il s'était trouvé. Le Dauphin lui dit aussitôt qu'il l'autorisait à faire usage de sa lettre. « Non, Monseigneur, lui répondit M. de Villèle, il en arrivera pour moi ce qui plaira à Dieu, cela importe peu au pays, mais je me rendrais coupable envers le roi comme envers la France, si, pour me disculper d'une accusation, quelque grave qu'elle puisse être, je laissais échapper hors de l'enceinte de ce cabinet, une seule paroie qui pût compromettre le nom de Monseigneur. » — Voilà de ces traits après lesquels le lecteur s'écrie involontairement : Quelle bonne foi chez cette historien! quelle loyauté chez ce prince! quel dévoûment chez ce ministre! Il faut convenir que nous étions, à cette époque, gouvernés par de bien honnêtes gens! — C'est là le bénéfice net des gouvernements représentatifs après leur chute, et il leur arrive quand il n'est plus temps d'en profiter.

On le voit, le chapitre de l'inconnu, de l'apocryphe ne pouvait être que très borné dans le livre de M. Guizot; lorsqu'il se fait jour, c'est pour déjouer la malveillance ou la malice bien plus que pour la contenter. Selon nous cette qualité négative ajoute encore à la paisible

Digitized by Google

beauté de l'œuvre, et en détermine mieux le but et la portée. En dirons-nous autant de l'extrême sobriété de l'auteur en tout ce qui touche aux détails intimes de sa vie, à ses souvenirs personnels, indépendants de la politique? M. Guizot a-t-il bien fait de rompre absolument avec ce moyen de succès, cet attrait, ce péril de tant de *Mémoires?* Parce que le public s'était laissé égarer sur la trace de narrateurs indirects et pleins d'eux-mêmes, fallait-il clore par une barrière inexorable tout ce qui, dans la vie d'un homme illustre, peut familiariser le récit et reposer les regards? parce qu'il y avait eu débauche d'autobiographies et orgie de confidences, fallait-il se soumettre à d'aussi rigoureuses austérités? Nous n'oserions trancher la question; nous craindrions de céder nous-mêmes à ce penchant que nous blâmons, de nous surprendre en flagrant délit de cette curiosité frivole, symptôme des décadences littéraires. Nous croyons du moins qu'il y a là une distinction à établir. Sans doute, dans son ensemble, le livre y gagnera une sorte de majestueuse harmonie. L'homme d'Etat, le politique, l'orateur, l'historien, ayant, comme il le dit lui-même, consacré sa vie « à défendre la liberté contre le pouvoir absolu et l'ordre contre l'esprit révolutionnaire, — deux grandes causes qui, à vrai dire, n'en font qu'une! » — ayant tour à tour traversé de rudes épreuves, de brillants triomphes et des déceptions douloureuses, et se recueillant, vers le soir, pour faire de ses souvenirs le commentaire de ses idées, semble plus fidèle à son sujet et à lui-même en écartant ce qui le distrait de cette pensée dominante, consacrée plutôt qu'ébranlée par les catastrophes finales. C'est le général d'armée, d'une pacifique armée, racontant ses manœuvres, ses mouvements stratégiques, ses combats, ses victoires, ses défaites, ses fautes ou les revers de ses alliés ou de ses ennemis, et dédaignant l'arbuste et le brin d'herbe qui croissent sur le champ de bataille, ou la chanson du pâtre qui s'exhale dans le lointain entre deux coups de canon. Je l'avoue pourtant, dût-on m'accuser de faiblesse, il m'est arrivé, en lisant certains passages de ce livre, de regretter ce que l'auteur aurait pu y ajouter pour notre instruction et notre plaisir. Ainsi, à son entrée dans le monde, et après deux ou trois pages charmantes sur la société d'alors, M. Guizot nous dit qu'il y avait été introduit par un incident de sa vie privée, et rien de plus. Est-ce assez? Cet incident, dont quelques plumes amies ont trahi les détails touchants et si noblement romanesques, ne pouvait-il pas donner lieu à de fugitives échappées sur cette forte et laborieuse jeunesse d'une âme préludant par le travail à ses hautes destinées? Plus tard, entre deux étapes politiques, l'auteur nous peint avec un charme que lui envieraient bien des paysagistes, une halte à la campagne, sa retraite à *la maisonnette*, avec ses amis, sa famille, ses travaux et ses

Digitized by Google

livres. Il décrit « ce sentiment de bien-être d'un homme qui passe d'une atmosphère chaude et excitante dans un air léger et rafraîchissant. » Il semble au lecteur qu'une bouffée de cet air pur circule à travers ces pages délicieuses où les peupliers de l'*Ile-Belle* cachent de leur vert rideau le Palais-Bourbon, les bureaux de journaux et les portes des ministères. On se demande alors si quelques-unes de ces haltes à l'ombre des grands bois, en face d'un frais paysage, dans un intimité souriante et expansive, s'entremêlant aux récits plus graves, n'auraient pas ajouté à la physionomie de ce beau livre cette familiarité, cette vérité, chères à notre littérature moderne. Enfin, lorsqu'à la veille des derniers orages qui emportèrent la Restauration, M. Guizot nous dit un mot des luttes littéraires où l'esprit public, encore entravé ailleurs, chercha son issue et sa voie, comment ne pas se plaindre tout bas qu'il se soit borné à indiquer en quelques lignes cette crise mémorable de l'imagination et de l'art au dix-neuvième siècle, lui, trop sérieusement grand pour dédaigner aucune des branches de la pensée humaine, lui, le commentateur éloquent de Shakspeare et de Corneille, lui, critique supérieur dans les moments que lui a laissés la politique et l'histoire? Mais je m'arrête; je songe à M. Josse, et j'ai honte de mon entêtement littéraire, s'obstinant à croire à la durée de Shakspeare plus qu'à celle des constitutions. D'ailleurs, ce procédé, qui constitue à demander à l'auteur d'un livre autre chose que ce qu'il a voulu faire, a été trop employé par des critiques de ma connaissance, et ils y ont mis trop de perfidie pour que mon admiration respectueuse puisse s'y sentir à l'aise.

Aussi bien, les dédommagements splendides que nous a donnés M. Guizot réduisent au silence tous les regrets comme toutes les chicanes. Si la langue française a été rudement maltraitée dans ces derniers temps, voilà de quoi la consoler de toutes ses disgrâces. L'écrivain chez M. Guizot grandit toujours, et ce volume nous semble supérieur à ses autres ouvrages. Sans rien perdre de sa solidité, de sa fermeté et de sa grandeur, ce style est plus souple, il est d'un grain plus fin et plus tendre; à son élévation habituelle se joint un accent plus profondément humain, l'accent d'une âme qui s'est repliée sur elle-même, et qui a ressaisi dans ce mystérieux travail tout ce que le mouvement des affaires de la vie publique ôte d'intime, de délicat et de recueilli au sentiment et à la pensée. De temps à autre, et comme pour planer sur le récit sans l'interrompre, une idée s'échappe, crève le plafond des Chambres, et nous emporte vers ces sphères que les passions de parti n'atteignent pas. C'est la manière des grands historiens : c'est celle de M. Guizot. Même quand ses *Mémoires* marchent, on sent qu'ils ont les ailes de l'histoire. Enfin, ses portraits suffiraient seuls à immor-

Digitized by Google

taliser son livre. Lafayette, Talleyrand, Grégoire, Manuel, Royer-Collard, Chateaubriand, Martignac, et bien d'autres, sont peints en quelques traits d'une justesse sans égale, et de manière à former une série de médaillons ineffaçables. Chose digne de remarque! même en contestant à M. Guizot tel ou tel de ses points de vue, en ne trouve rien à changer à la peinture qu'il trace de ses antagonistes ou de ses amis. L'opinion du politique peut donner lieu à des objections, à des réserves; le pinceau de l'artiste reste infaillible. Il a observé et il dessine en maître, alors même qu'il pense ou se souvient en homme d'un parti.

Je voudrais citer; chaque page pourrait offrir un exemple et un modèle : en voici une où l'auteur, laissant un moment à l'écart les vicissitudes de la politique, s'élève vers ces vérités immortelles dont l'oubli n'a pas porté bonheur à notre siècle :

— « ... J'avais à cœur, tout en servant la cause de notre société actuelle, de ramener parmi nous un sentiment de justice et de sympathie envers nos anciens souvenirs, nos anciennes mœurs, envers cette ancienne société française qui a laborieusement et glorieusement vécu pendant quinze siècles pour amasser cet héritage de civilisation que nous avons recueilli. C'est un désordre grave et un grand affaiblissement chez une nation que l'oubli et le dédain de son passé. Elle peut, dans une crise révolutionnaire, se soulever contre des institutions vieillies et insuffisantes; mais quand ce travail de destruction est accompli, si elle continue à ne tenir nul compte de son histoire, si elle se persuade qu'elle a complètement rompu avec les éléments séculaires de sa civilisation, ce n'est pas la société nouvelle qu'elle fonde, c'est l'état révolutionnaire qu'elle perpétue. Quand les générations qui possèdent pour un moment la patrie ont l'absurde arrogance de croire qu'elle leur appartient à elles seules, et que le passé en face du présent c'est la mort en face de la vie, quand elles repoussent ainsi l'empire des traditions et des liens qui unissent entre elles les générations successives, c'est le caractère distinctif et éminent du genre humain, c'est son honneur même et sa grande destinée qu'elles renient; et les peuples qui tombent dans cette grossière erreur tombent aussi dans l'anarchie et l'abaissement, car Dieu ne souffre pas que la nature et les lois de ses œuvres soient à ce point impunément méconnues et outragées. »

Est-ce assez vrai? Est-ce assez beau? L'expression suprême de l'écrivain, la magie du style mise au service de la vérité, n'est-elle pas là tout entière? L'homme qui défend, en ce magnifique langage, l'ancienne France contre les insultes de la nouvelle, peut-il jamais être loin de nous? Et à supposer que cette puissance des souvenirs qui donne aux illusions de l'esprit autant de charme qu'aux illusions du cœur, main-

Digitized by Google

tienne M. Guizot sur certains points du passé où nous ne pourrions le suivre, ne serions-nous pas sûrs de le retrouver à nos côtés, dans le présent et dans l'avenir? Je pose ces questions comme un poltron qui cherche à se donner du courage, avant d'aborder, avec l'illustre auteur de ces *Mémoires*, la politique de la Restauration. Ce sera le sujet d'un second article : J'ai besoin de me recueillir pendant quinze jours et de ressembler toutes mes forces pour oser contredire M. Guizot; et dans quelles conditions, grand Dieu! Encore enfant lorsque s'ouvrirent ces luttes, à peine écolier lorsqu'elles se dénouèrent dans une funeste catastrophe, je ne puis opposer à l'expérience et au génie que mon sentiment royaliste : c'est bien peu, et c'est immense.

II.

Parmi les difficultés de ma tâche, il en est une à laquelle je n'avais pas songé d'abord, et qu'apprécieront aisément mes lecteurs. Les temps, les partis, les noms que va ramener sous ma plume ce premier volume de M. Guizot, sont précisément ceux qui viennent de fournir à mon cher collaborateur, Alfred Nettement, le sujet d'une polémique développée et éloquente, à propos du livre de M. Villemain sur M. de Chateaubriand. Je ne pourrais que redire moins bien ce qu'il a si bien dit. Or, si légitimes qu'aient pu être, il y a quarante ans, les griefs de nos amis contre certaines tendances et certains personnages politiques, leurs rancunes, au bout d'un demi-siècle, ne sont plus assez vives pour accueillir, à quelques jours de distance, dans le même journal, deux réquisitoires. Je vais donc tâcher d'écarter les questions personnelles, et, autant que possible, les noms propres : il en est un surtout dont je voudrais pouvoir m'abstenir absolument. M. le duc Decazes a eu, depuis trois ou quatre ans cette tardive et singulière fortune, que des hommes éminents, plus jeunes que lui, plus fidèles peut-être à des doctrines dont il n'eut jamais, nous le croyons, le sens bien profond et bien réfléchi, l'ont glorifié, j'allais dire poétisé, comme le premier héros, le premier amant de ces libertés dont la théorie est si séduisante et la pratique si difficile. C'est ainsi que nous avons vu tour à tour M. le duc de Broglie, M. de Rémusat, M. Villemain, M. Guizot, saluer, en M. Decazes, le promoteur de ces idées à la fois monarchiques et libérales qui eussent prévalu, sans doute, si, prises au sérieux par un groupe d'élite, elles n'avaient été, pour le grand nombre, le passeport ou le masque d'autres idées plus hostiles et plus destructives. Peut-être ces apothéoses d'après coup ne sont-elles pas plus justes que ne le furent les invectives d'autrefois. M. Decazes fut, si nous ne nous trompons, le Polignac spirituel et

Digitized by Google

bourgeois d'un Roi qui se trouva, en 1816, vis-à-vis de l'extrême droite, dans une situation exactement analogue à celle où devait se trouver Charles X, en 1829, vis-à-vis du centre gauche. Homme d'esprit ou habile homme plutôt que penseur, courtisan libéral plutôt que raisonneur ou martyr de liberté, favori de ce bizarre monarque qui unit à toutes les initiatives de la monarchie nouvelle tous les goûts de l'ancienne, appelé par lui au poste le plus élevé qu'ait jamais rêvé l'ambition la plus hardie, intéressé plus que tout autre au maintien de qui l'avait placé si haut, M. Decazes eut le droit de s'indigner ou de sourire lorsqu'on l'accusa d'être complice de passions révolutionnaires dont la première conséquence, quel qu'eût été d'ailleurs leur succès, devait être de le renverser. Mais il a, semble-t-il, quelque raison de s'étonner qu'on le représente aujourd'hui comme un chef d'école politique. — M. Guizot nous raconte qu'après l'ordonnance du 5 septembre, M. Decazes disait à son entourage : « Il faut que ce pays soit bien malade pour que j'y sois si important. » — Il pourrait dire aujourd'hui à ses panégyristes : « Il faut que le mirage des souvenirs ait bien du charme pour que vous me fassiez si grand. » Je m'efforcerai donc de mettre M. Decazes hors de cause, et de me maintenir dans la sphère des idées générales, plus favorables à la discussion et moins désobligeantes pour les dissidents. M. Guizot m'en donne l'exemple, et je ne saurais en choisir de plus illustre, ni de plus sûr.

Et d'abord, avant toute contestation de détail, qu'il nous soit permis de proclamer l'impression décisive qui ressort de l'ensemble de cette lecture. Pour la gloire de la Restauration, prise de haut et en dehors des nuances de parti, nous ne connaissons, nous ne désirons rien de plus éclatant que ce livre, rien de plus concluant que ce témoignage, non pas, à Dieu ne plaise! d'un ennemi, mais d'un homme qui, par la tournure même de son esprit, la persistance de ses doctrines et la fidélité de ses souvenirs, s'est attaché, avant tout, à ne pas surfaire ce qu'il avait combattu, à ne pas déserter ce qu'il avait servi. Si M. Guizot ne tient pas assez de compte des difficultés inouïes du gouvernement royal ou royaliste après la seconde Restauration, s'il ne flétrit pas avec assez d'énergie les conspirations et les conspirateurs, s'il exagère le rôle ou l'influence que pouvait avoir, en ces années de crise, une poignée de philosophes politiques, s'interposant entre deux partis actifs et passionnés, nul ne conserva ou ne rendit, avec plus de franchise et de droiture, à la branche aînée des Bourbons, la somme de bienfaisantes grandeurs qu'additionne déjà l'histoire. Si l'honneur suprême d'un gouvernement est d'avoir été nécessaire, d'avoir pu seul sauver un pays au moment où il se fonda; d'avoir donné, en quinze ans, à ce pays opprimé, ruiné et

Digitized by Google

vaincu, plus de liberté qu'il n'aurait dû en vouloir, plus de prospérité qu'il ne pouvait en attendre, plus de gloire qu'il ne devait en regretter; d'être entré loyalement, malgré les fantômes du passé, dans les intérêts et les pensées du présent, et de n'avoir commis, pendant sa durée, que les fautes inséparables de la faiblesse humaine, si tel est l'honneur insigne d'un gouvernement, son titre à la reconnaissance publique, ce titre et cet honneur demeurent, dans le beau livre de M. Guizot, plus intacts peut-être que dans des ouvrages d'une physionomie plus accentuée, et, par conséquent, plus suspecte. Les grandes lignes de la Restauration nous apparaissent dans le premier volume de ces *Mémoires*, d'autant plus nettes, d'autant plus belles, que l'auteur y donne moins à cette politique de sentiment, à cette passion monarchique dont on nous accuse, et qui, si elle exalte les fidèles refroidit les tièdes. Une fois cette impression générale bien constatée, arrivons aux détails.

Réduit à sa plus simple expression, dépouillé de son admirable style, de ses développements si persuasifs, de ses haltes dans les imposantes solitudes de la philosophie de l'histoire, de cette seconde vie que les souvenirs donnent aux idées, ce volume de M. Guizot pourrait se résumer en quelques lignes. La monarchie et la liberté, après 1815, avaient à raffermir leur alliance. Leur plus grand péril résidait dans les violences de l'extrême droite. Pour neutraliser ces violences, pour conjurer la Révolution toujours menaçante, pour amortir le choc et le conflit des deux partis extrêmes, un parti mixte se fonda, composé d'hommes pratiques, survivants de plusieurs régimes, et d'une élite de penseurs, état-major de l'esprit moderne, qui voulut élever, du premier coup, jusqu'aux hauteurs d'une science, ce qui ne pouvait être encore que l'essai d'une forme de gouvernement. Ce parti, s'il eût conservé le pouvoir, aurait sauvé la France, le trône et la liberté. Mais la fougue des anciens serviteurs de la royauté, quelques incidens funestes, l'avènement d'un roi à qui manquait l'intelligence du nouveau pacte entre la couronne et le pays, précipitèrent les événements et amenèrent les catastrophes.

Est-ce là vérité? Ou du moins est-ce toute la vérité?

Rappelons-nous-bien la situation que le fatal épisode des Cents-Jours avait faite à la monarchie. Cet appel *in extremis* de l'Empire à la Révolution, de la gloire impériale aux passions révolutionnaires, déplaçait, hélas! bien des termes du traité qui venait d'unir les Bourbons à la France. La liberté, surtout entre les mains d'hommes éclairés comme les amis de M. Guizot, ne pouvait pas prendre le change; elle savait bien de quel côté se trouvaient ses intérêts, son avenir véritable; elle n'ignorait pas que cette alliance passagère entre le représentant armé de l'omnipotence et de sa force et les restes de ces *patriotes* décimés par la servi-

Digitized by Google

tude, la corruption et le temps, ne résisterait ni à une victoire, ni à une défaite. Mais la Révolution voulut et devait s'y méprendre; car, non-seulement elle n'a rien de commun avec la vraie liberté politique; mais elle est son ennemie la plus inplacable. Elle se fit l'exécutrice testamentaire des prestigieux vaincus de Waterloo. La Restauration ne fut plus le refuge d'un pays tout entier, épuisé, écrasé, menacé de tous les malheurs de l'invasion, de toutes les horreurs du démembrement, et se jetant, d'un élan spontané et unanime, dans les bras de son antique race royale, sa protection naturelle contre les maux du dehors et du dedans. Elle fut encore et surtout la royauté remise en présence de la Révolution, et ayant à combattre les haines de ce passé d'hier contre les souvenirs d'un passé de dix siècles. De là cette alliance, si paradoxale en apparence, et, dans le fait si logique, entre la Révolution et l'Empire contre la Monarchie restaurée. En même temps, dans cette nouvelle crise tout s'exaspéra, tout s'aigrit, les rancunes, les dissentiments, les exigences, et ces réactions inévitables qui deviennent plus tard un obstacle à la réconciliation des partis, et ces châtiments à deux tranchants qui frappent d'illustres coupables et donnent à la justice un air de vengeance. C'est dans une société pareille, sans précédents, sans modèles (car elle ne ressembla jamais à la Constitution anglaise), au sortir des mains brûlantes de l'Europe, au lendemain de secousses qui avaient frappé de vertige les plus clairvoyants et les plus sages, sur un terrain chancelant sous les pas des vainqueurs et des vaincus, parsemé de ruines vieilles et neuves, à ce point de rencontre de deux régimes, de deux siècles que ne pouvaient ni comprendre, ni parler la même langue, c'est là qu'allait fonctionner, pour la première fois, ce gouvernement inconnu, dont la nature et l'essence étaient justement de donner la parole et d'ouvrir l'arène à ces partis, à ces passions, à ces ardeurs déchaînées et contraires. Quel chaos! quels froissements terribles! quels germes nouveaux de destruction et de mort! Et comment fonder, pacifier, affermir, créer quelque chose de stable, faire croire à sa propre existence et à sa propre durée, alors que ces institutions, chargées de défendre la liberté et la monarchie, pouvaient devenir des armes pour les détruire?

Pour conjurer les dangers de cette position incroyable, que fallait-il faire? Trois choses principales, qui, selon nous comprenaient tout le reste : dompter la Révolution, rassurer la liberté, fortifier, régénérer le sens monarchique, ou, en d'autres termes, fonder la Restauration, non plus seulement, dans les faits, comme pouvoir existant, mais, dans les âmes, comme autorité acceptée et incontestable.

Ces trois choses, le centre les fit-il, de 1816 à 1820, époque où il fut

Digitized by Google

en possession du pouvoir? La droite les a-t-elle faites, de 1820 à 1824, période égale, où elle fut à la tête des affaires? La question est clairement posée : de la réponse doit dépendre notre jugement sur le temps, les partis et les hommes.

Je ne crois pas plus à l'omœopathie en politique qu'en médecine. *Contraria contrariis curantur.* Pour dompter la Révolution (M. de La Palisse ne dirait pas mieux), il fallait des contre-révolutionnaires. La Révolution venait d'être prise en flagrant délit de rébellion contre les premiers efforts du gouvernement nouveau pour donner à la France la prospérité et la paix : il fallait la réprimer et la vaincre, non pas, grand Dieu! par des moyens violents ou sanguinaires, mais en séparant nettement sa cause de celle de ces biens qu'elle venait de compromettre ou d'ajourner. Le centre le pouvait-il? Le ministère, créé et appuyé par lui, en dirigeant ses forces contre l'extrême droite, devait nécessairement donner des gages, assurer du moins des ménagements aux révolutionnaires, en un moment où les classifications politiques étaient encore mal définies. Sans doute aux époques de refonte sociales, après les grandes catastrophes, il est de règle, pour un souverain éclairé, d'appeler à soi d'autres éléments que ceux qu'il a, pour ainsi dire, apportés avec lui, et donner une place aux vaincus, aux antagonistes de la veille, et de faire concourir des forces longtemps hostiles à la formation d'un ordre nouveau. Louis XVIII, en suivant cette ligne très-sage, se conformait tout ensemble au penchant de son esprit et à de nombreux antécédents historiques; mais l'essentiel est que ces éléments, ces vaincus, ces forces, se soumettent et s'unissent sous la discipline du maître, que le sens monarchique s'affermisse de ce qu'il gagne au lieu de s'affaiblir de ce qu'il perd. Est-ce là ce qui eut lieu après l'ordonnance du 5 septembre? La Révolution recula-t-elle? la vit-on se fondre dans les rangs des défenseurs de ce trône qui rassurait ses adversaires, au risque de consterner ses amis? Hélas! non; les conspirations continuaient; le fait même de la royauté était sans cesse remis en question parmi les coryphées de la gauche. En revanche, le sens monarchique, l'autorité, le respect s'affaiblissaient parmi ces royalistes mis à l'écart et jouant avec ces armes séduisantes dont ils appréciaient l'usage, dont ils ignoraient la portée. Ils prenaient, contrairement à leur principe et à leur raison d'être, de fatales habitudes d'opposition, dont quelques-uns ne purent plus se départir, et qui, plus tard, sous la main d'un Coriolan de génie, devinrent le signal et le prélude des derniers malheurs.

Les conspirations, ai-je dit? M. Guizot en parle, comme de toutes choses avec une haute convenance : il se demande loyalement « quels motifs suscitaient des colères si ardentes et des entreprises si témé-

Digitized by Google

raires. » — Il trace de délicieux ou piquants portraits des chefs parlementaires de cette conspiration permanente. Est-ce assez? y a-t-il, dans son accent, cette indignation vigoureuse que le crime inspire aux honnêtes gens? Oui, le crime : c'en était un alors, que de vouloir, sans autre excuse qu'une haine aveugle et une fièvre de révolte, précipiter de nouveau la France, toute saignante encore, dans d'effroyables abîmes, et cela — les conspirateurs en convenaient — en marchant au hasard, à l'aventure, sans avoir rien à mettre à la place de ce que l'on tentait de détruire. Ici je laisse parler M. Guizot. J'ai besoin, même pour le refuter, de me retremper, de temps à autre, dans son beau langage. — « J'ai dit ailleurs, en parlant de Washington : c'est le privilége, souvent corrupteur des grands hommes, d'inspirer l'affection et le dévoûment sans les ressentir. » « Nul homme, ajoute-t-il excellemment, n'a plus que l'empereur Napoléon, joui de ce privilége : il mourait, à ce moment même, sur le rocher de Sainte-Hélène; il n'en trouvait pas moins dans le peuple comme dans l'armée, des cœurs et des bras prêts à tout faire et à tout risquer pour son nom. Généreux aveuglement dont je ne sais s'il faut s'attrister ou s'enorgueillir pour l'humanité! »

Napoléon mourait ou allait mourir : ni lui, ni aucun des siens, ni personne, ni aucune forme de gouvernement raisonnable, ne pouvait remplacer ces Bourbons contre lesquels on conspirait. Les renverser, c'était inévitablement livrer la France aux horreurs de l'anarchie, d'abord, et ensuite aux puissances étrangères. Or si l'on se sent disposé à l'indulgence pour les instruments de ces complots, pour ceux qui jouaient leur vie et qui succombèrent, que penser de ceux qui, placés plus haut, plus éclairés, plus en mesure de réfléchir et de prévoir, fomentaient sous main ces criminelles entreprises, assez ardens pour s'y complaire, assez prudents pour les désavouer, quand la partie était perdue? Ceux là, j'aurais voulu que M. Guizot les flétrît d'une de ces paroles indélébiles dont les grands historiens ont le privilége, et qui réparent en un jour des années d'erreur ou de mensonge. On a bien des fois dénoncé aux haines et aux risées populaires ces pauvres gentilshommes rentrant chez eux dans le costume et avec le souvenir d'un régime disparu, mal acclimatés à ce nouvel air, dépaysés dans un siècle qui leur avait tout pris et ne leur rendait rien, peu pressés de bénir ou de comprendre ce qui n'était encore pour eux que synonyme de deuil et de ruine. Non, ce n'étaient pas ceux-là qui méritaient les flétrissures et les satires : c'étaient les hommes riches, nobles, spirituels, éloquents, les aristocrates des complots et des sociétés secrètes, sourds aux leçons de l'expérience, acharnés contre ces Bourbons qui venaient tarir les larmes et guérir les plaies, et, après Robespierre, après Barras, après

Digitized by Google

Bonaparte, après vingt-cinq années d'erreurs, de crimes et d'expiations, recommençant la lutte contre les réparateurs providentiels de leurs fautes et de leurs folies, sans avoir même le courage de marcher avec leurs complices et de périr avec leurs victimes. C'étaient là les insensés, les aveugles, les incorrigibles, criminels à la fois et ridicules : ils ont échappé à la caricatnre ; ils n'échapperont pas à l'histoire.

Quoi qu'il en soit, — c'est M. Guizot qui nous le dit, — au moment où allait se former le cabinet de M. de Villèle, les sociétés secrètes, les complots, les insurrections, un effort passionné pour le renversement de l'ordre établi, fermentaient et éclataient partout, dans les départements de l'Est, de l'Ouest, du Midi, à Béfort, à Colmar, à Toulon, à Saumur, à Nantes, à La Rochelle, à Paris même... En moins de trois années, huit conspirations sérieuses éclatèrent, *et mirent en question la Restauration.* » — Preuve évidente que la Révolution n'avait pas été domptée, — bien au contraire, — pendant cette phase où le centre avait gouverné ! Et pouvait-il en être autrement ? Excellentes pour une époque où le gouvernement eût été fondé, ces forces modératrices ou plutôt neutres étaient-elles suffisantes pour l'heure de crise et de péril ? Loin de nous la pensée de nier les services spéciaux rendus au pays par des hommes tels que Gouvion Saint-Cyr, le baron Louis et leurs honorables collègues ! Mais pour vaincre un principe et en créer un autre, ce n'était pas assez, de même que, pour rendre la vie à un malade, il ne faut pas des palliatifs, mais des toniques. Les doctrinaires eux-mêmes, si distingués, si supérieurs dans le domaine de la politique idéale, n'y pouvaient rien, et je ne veux là-dessus d'autre témoignage que celui de M. Guizot. Quel est le type le plus illustre, le créateur et le père de la Doctrine ? Tout le monde a répondu : c'est M. Royer-Collard. On peut croire, sans paradoxe, que les qualités et les défauts de M. Royer-Collard lui étaient quelque peu communs avec le groupe rallié autour de lui. Eh bien ! M. Guizot dit de M. Royer-Collard : « C'était un grand spectateur et un grand critique plutôt qu'un grand acteur politique. » — Oui, et si c'était là sa nature, c'était aussi l'effet de ses idées ; car il y a des idées qui portent à la contemplation et à l'examen, comme il y en a qui poussent à l'action. Un spectateur ! un critique ! Très-bien, pour la salle : mais les planches ? mais la pièce ? que deviendrait le théâtre, où serait le drame, s'il ne s'y trouvait que des critiques et des spectateurs ? Dans le drame politique, comme dans l'autre, il existe des moments où le plus mince acteur est plus nécessaire que le spectateur le plus intelligent, le critique le plus infaillible. Pendant ces années orageuses et décisives, le royaliste le moins raisonneur, le révolutionnaire le plus aveugle, étaient plus dans le vrai et au cœur même de la question que ces méta-

Digitized by Google

physiciens éminents, traduisant la politique en maximes générales. Les deux principes qu'ils représentaient se trouvaient en présence; il fallait que l'un des deux triomphât de l'autre, et les intermédiaires ne pouvaient décider ni ce triomphe, ni cette défaite.

Mais il fallait alors, dira-t-on, inquiéter, proscrire la liberté ? non, et ce second point du débat ne m'embarrasse pas plus que le premier. M. Guizot, en maint endroit de son livre, déclare avec son admirable bonne foi, que la liberté put se montrer ombrageuse qu'elle ne fut jamais gravement menacée; qu'il y eut des taquineries peut-être, jamais d'inquiétudes sérieuses; que, même dans les moments où la contre-révolution semblait prévaloir, « les grandes institutions restaient debout, les libertés publiques se développaient avec vigueur. » — Ç'a été, en effet, tout d'abord et à l'époque dont nous parlons, le caractère distinctif des hommes de la droite, d'aimer et de pratiquer la liberté pour eux-mêmes, d'en user pour combattre leurs adversaires et pour tâcher d'arriver au pouvoir, et d'observer, dans cette lutte, toutes les grandes conditions du gouvernement constitutionnel. La génération qui nous pousse et qui va nous remplacer, se figure peut-être que la bataille se livrait alors entre l'absolutisme et la liberté, que les hommes qui déclaraient la guerre au centre étaient des énergumènes ou des imbéciles, des hobereaux coiffés à l'oiseau royal, ne sachant que tirer au vol et signer leur nom, et rêvant le *retour* d'un régime d'ignorance et de barbarie. Ces imbéciles, ces énergumènes, s'appelaient Chateaubriand, de Bonald, Lamennais, Michaud, Villèle, La Bourdonnaye, Vatimesnil, Fiévée, de Féletz, Nodier, les frères Bertin; *j'en passe, et des meilleurs !* Pour mieux m'initier aux idées d'un temps où je venais à peine de naître, j'ai eu la très-facile patience (heureux loisirs de la campagne!) de lire toute la collection du *Journal des Débats* de 1816 à 1820. Les *Débats*, le journal des penseurs et des libéraux les plus raffinés, soutenaient alors la lutte contre le ministère du centre, et j'ai été frappé de tout ce qu'il y a là d'idées libérales et vraiment politiques, mêlées aux ardeurs de cette lutte. La chambre de 1815 elle-même pouvait être fougueuse, exigeante, imprudente, excessive : elle n'était pas servile; elle était libérale à sa manière; elle représentait, sous un autre ciel et dans un autre temps, cette indépendance du gentilhomme de province, ruinée au service du roi et venant lui demander de confondre leurs intérêts pour mieux vaincre leurs ennemis. Le dernier complaisant de la Terreur, le dernier roué du Directoire, le dernier valet de l'Empire et, le dirais-je ? le dernier courtisan de la Monarchie constitutionnelle étaient autrement façonnés à la servitude et au despotisme que ces demeurants d'un autre âge, pauvres et fiers, allant s'asseoir en habit râpé sur les bancs du palais

Digitized by Google

Bourbon. Non, il ne menaçaient pas les libertés; il n'inquiétaient pas les opinions; ils alarmaient les passions et les intérêts, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus impitoyable. La liberté pouvait les laisser dire; la Révolution ne leur pardonnait pas.

Le gouvernement du Centre avait-il réussi à fonder la Restauration, à faire croire à sa vitalité, à sa durée, à sa force? En discutant les deux autres questions, il me semble que j'ai résolu d'avance celle-là. Si la révolution n'était pas vaincue, si le sens monarchique restait altéré, si la cause de la liberté véritable n'était pas, malgré d'honorables efforts, dégagés de celle des passions révolutionnaires, on peut en conclure que la Restauration n'était pas fondée, et M. Guizot le reconnait franchement. Il énumère, avec une satisfaction très-légitime, tout ce que ce ministère avait fait de bien et d'utile; il nous montre la vie rentrant peu à peu dans ce corps exténué et déchiré... Voilà, peut-il nous dire, ce que le gouvernement accomplit au milieu de tant de difficultés et d'orages. — Oui, pourrions-nous répondre, oui, voilà ce qui était fait à cette date de 1819 et 1820; mais, à cette date aussi, Grégoire était élu et le duc de Berri assassiné.

On le voit, en dépit de louables tentatives et d'excellents travaux de détail, le centre n'avait pu atteindre le but que le gouvernement devait se proposer pour être viable et durable. Il n'avait ni vaincu son ennemi, ni rassuré son alliée, ni fortifié son principe. La droite fit-elle mieux? fit-elle davantage? C'est encore à M. Guizot que je m'adresserai. Au premier rang de ses droits à la reconnaissance de nos amis, je place la justice qu'il rend à M. de Villèle. Jamais M. de Villèle ne m'a paru plus grand, ni meilleur que dans le premier volume de ces *Mémoires*, et je suis d'autant moins suspect que, fidèle à mes préoccupations littéraires, j'avais eu toujours plus d'attrait pour son brillant et immortel antagoniste. On a dit que M. de Villèle avait été le bon sens de la Restauration, et que M. de Chateaubriand en avait été l'imagination : on ne saurait mieux dire, et pourtant je voudrais davantage. M. de Villèle fut la Restauration elle-même : il la personnifia dans sa sagesse, dans son honnêteté, dans sa droiture, dans son utilité pratique et directe, dans son intelligence profonde des vrais intérêts du siècle et de l'avenir, dans ses racines provinciales, dans son nom symbolique, qui lui restera; car elle ne fut pas la restauration d'une race royale, mais la restauration d'un pays. En France pourtant, lorsque le bon sens est d'un côté et que l'imagination va de l'autre, on sait ce qui arrive. Aussi nous permettra-t-on de déplorer l'erreur de ceux qui crurent que la Restauration avait besoin d'autre chose que de ses qualités essentielles et effectives, qu'elle ne pouvait se passer de poésie, de ces fleurs chevaleresques mêlées à sa nouvelle cou-

Digitized by Google

ronne par un grand écrivain; parure artificielle et surannée qui faisait sourire les positifs; pâles reflets du passé, qui mettaient le présent en méfiance. Il était clair que l'imagination populaire ne suivrait pas sur ce terrain les amis de la monarchie, qu'elle s'arrêterait en route pour se tourner vers ce captif gigantesque dont la vie et la mort lui parlaient de plus près et la remuaient plus profondément. La rupture entre l'imagination et le bon sens de la Restauration, entre M. de Chateaubriand et M. de Villèle, en fut plus fatale, et les esprits plus aisément entraînés. Ceci nous conduit à la seconde partie du livre de M. Guizot. Mon sujet grandit sous mes doigts et me force d'écrire un troisième article. J'ai vraiment honte d'abuser ainsi, depuis quelque temps, de l'indulgence de nos lecteurs, mais si l'on a bientôt épuisé tout ce que suggère un ouvrage médiocre, une œuvre excellente est inépuisable : elle fait l'aumône aux pauvres d'idées comme les bons riches aux pauvres d'argent : il me faut encore dix pages pour recueillir les largesses de M. Guizot.

III.

Les doctrinaires étaient ou auraient pu être, à l'époque dont nous parlons, des professeurs de politique constitutionnelle; mais peut-il y avoir des professeurs d'une science qui n'existe pas encore, des maîtres d'une langue qui n'est pas formée? Pour que ces hommes si distingués eussent sur leur temps l'influence qu'ils méritaient par la supériorité de leur esprit plus encore que par la rectitude de leurs idées, il eût fallu un public disposé à les écouter, un auditoire capable de les comprendre, un terrain assez net, assez déblayé pour que les haines, les ressentiments, les passions, les méfiances, les confusions volontaires ou forcées d'opinion et de langage y cédassent le pas aux enseignements de la philosophie politique. Or, veut-on savoir comment les doctrinaires étaient traités, à ce même moment, par ceux qui auraient dû, semble-t-il s'accommoder le mieux de leurs maximes et les accepter le plus volontiers pour médiateurs entre la révolution et le trône? Je lis dans le *Journal des Débats* du 8 octobre 1820, les lignes suivantes qui paraîtront bizarres à ses lecteurs d'aujourd'hui : — « Beaucoup de gens en France ont entendu parler des *doctrinaires*; mais il en est très-peu qui les connaissent, qui les comprennent, qui aient des idées positives sur le nombre de leurs partisans, sur leurs dogmes politiques, sur le but où ils tendent. Que ceux qui veulent tout savoir lisent, *s'il peuvent en venir à bout*, les trois cents pages que vient de publier M. Guizot *(du Gouvernement de la France et du Minis-*

Digitized by Google

tère actuel.) Je ne leur réponds pas qu'ils arriveront à des notions bien lucides sur ce qu'ils ont ignoré jusqu'ici; mais du moins ils auront le plaisir de savoir, comme Socrate, qu'ils ne savent rien... « Il y a malheureusement deux partis en France, celui des royalistes et celui des révolutionnaires : eh bien! entre ces deux partis, il existe une association imperceptible de cinq ou six *songes-creux* dont la tête se perd constamment dans les brouillards, qui ne parlent que par abstractions, qui subordonnent les faits les plus évidens, les passions les plus naturelles, les leçons les plus décisives de l'expérience à je ne sais quelles théories inintelligibles ou susceptibles de toute espèce d'interprétations, etc., etc. » L'article a trois colonnes, et tout est du même ton; le 10 octobre, le 1er décembre, le *Journal des Débats* revient encore à la charge, appelant le livre de M. Guizot *un mauvais livre*, lui reprochant d'avoir créé deux peuples dans un peuple, d'avoir ressuscité les vieilles distinctions entre les vainqueurs et les vaincus, entre les Gaulois et les Francs. (Chose étrange! ce que nous devions reprocher, trente ans plus tard, à l'école de MM. Louis Blanc, Jean Reynaud et Pierre Leroux!) Enfin, comme pour prouver jusqu'où peut aller l'esprit de parti quand les partis et les gens d'esprit ne s'entendent pas ou ne veulent pas s'entendre, le *Journal des Débats*, dans son numéro du 12 janvier 1821, annonçant avec de justes éloges l'édition des *Œuvres de Shakspeare*, publiée par M. Guizot, ajoute une phrase que nous n'avons pas le courage de reproduire textuellement, mais qui signifie qu'il regarde M. Guizot comme aussi bon littérateur que mauvais politique.

Si nous nous sommes arrêté un moment à ces souvenirs, ce n'est pas pour nous donner le plaisir d'étaler une érudition facile ou de grouper de piquants contrastes : c'est pour montrer à quel étage de la Babel politique on en était pendant ces années orageuses où les faits parlaient plus haut que les idées, où les passions étouffaient les doctrines. Afin de nous rendre un compte encore plus exact des positions respectives, rapprochons de nos citations quelques dates, quelques synchronismes, qui achèveront d'en fixer la valeur et le sens. Un an à peine s'était écoulé depuis l'assassinat du duc de Berry : le duc de Bordeaux venait de naître, et Louis XVIII avait dit, en le présentant au peuple enthousiasmé : « Il nous est né un enfant à tous! » — Napoléon Bonaparte n'avait plus que peu de jours à vivre, et sa mort, en ajoutant au merveilleux prestige de sa vie, allait ajouter aussi aux preuves de l'aveuglement et de la démence de ceux qui conspiraient en son nom. Les complots n'en persistaient pas moins, et donnaient le triste spectacle de tentatives criminelles et de condamnations inévitables. Des entreprises encore plus folles, de fréquentes explosions de poudre dans le voisinage

Digitized by Google

des Tuileries ou dans le palais même, annonçaient le délire de la haine; des émeutes d'étudiants agitaient nos rues et nos écoles; la littérature et la presse de l'extrême gauche redoublaient de violences; le *Constitutionnel* demandait une nouvelle apothéose de Voltaire, et la lecture publique, en plein théâtre, de l'*épître*, alors célèbre, de Chénier le régicide. La souscription nationale de Chambord aiguisait la plume vénimeuse de Paul-Louis Courrier. A l'extérieur, en Espagne, à Turin, à Naples, trois essais de révolution prouvaient à quel point l'esprit révolutionnaire était à la fois incorrigible et impuissant. Nous le demandons, en présence d'une situation pareille que pouvaient quelques idées générales invoquées par quelques intelligences élevées et solitaires? Si les doctrinaires avaient raison, — question qui nous entraînerait trop loin, — ils avaient, comme Galilée, raison trop tôt; or, en politique, avoir raison trop tôt, c'est avoir tort; car là où tout doit se résoudre en action directe et pratique sur les affaires et sur les hommes, les idées cessent d'être justes du moment qu'elles ne sont pas encore applicables. Les doctrinaires auraient eu besoin d'une nation faite exprès pour qu'elle pût se diriger et se régler d'après leurs maximes. Mais les nations ne se font pas en un jour; ce qui s'acquiert le plus difficilement, la pondération des intérêts, des passions et des opinions, n'arrive pas sans obstacle et sans lenteur, surtout après ces crises où tout un pays saigne à la fois, où chaque souvenir est une blessure, où toute violence a son prétexte et son excuse. M. Guizot a écrit là-dessus une belle page : « Le régime représentatif est, en dernière analyse, un régime de sacrifices mutuels et de transactions entre les intérêts divers qui coexistent dans la société. En même temps qu'il les met en présence et aux prises, il leur impose l'absolue nécessité d'arriver à un certain terme moyen, à une certaine mesure d'entente ou de tolérance réciproque qui puisse devenir la base des lois et du gouvernement. etc. etc. » — Oui, après dix, quinze, vingt années d'exercice de ce gouvernement, quand tous les termes en sont bien définis, et surtout quand le principe monarchique sur lequel il repose est accepté comme inviolable. Mais lorsque tout est encore en question, lorsque, d'une part, les serviteurs de la royauté se voient disputer ce bien reconquis après tant de souffrances, lorsque, de l'autre, on persuade à la bourgeoisie et au peuple que l'ancien régime va leur reprendre ces *conquêtes* achetées si cher, quelle autorité peut avoir un cours de sacrifices mutuels et de tolérance réciproque, publiquement professé, à la tribune dans la presse, par un groupe d'élite? L'erreur de M. Royer-Collard, de M. Guizot et de leurs amis, fut de supposer, *à priori*, un public tout prêt pour leur politique, au lieu d'attendre que cette politique se fût peu à peu infiltrée

Digitized by Google

dans la société nouvelle sous les auspices d'une royauté fortement constituée, énergiquement défendue contre ses ennemis et d'en faire alors la matière d'un enseignement pratique dont tout le monde eût pu profiter. C'est là, du reste, l'écueil de tous les esprits enclins à prendre leurs idées pour type du vrai et du possible, au lieu de les subordonner à ce qui est réellement possible et vrai. Les doctrinaires créaient une nation idéale à l'usage de leur système d'éducation politique, comme l'auteur d'*Emile*, cinquante ans auparavant, avait créé un homme chimérique au profit de son système d'éducation physique et morale.

En résumé, à cette date qui divise en deux parties ces premiers souvenirs de M. Guizot et qui le fit sortir du gouvernement pour le jeter dans l'opposition, l'avénement de la Droite et de M. de Villèle aux affaires ne fut que le résultat logique, inévitable, éminemment constitutionnel, d'une situation qui ne pouvait se résoudre que par une catastrophe immédiate ou par une réintégration plus complète et plus vive du principe monarchique en face de périls urgents et d'ennemis acharnés. Pour que M. de Villèle et son parti n'arrivassent pas au pouvoir en ce moment décisif, il eût fallu ou une pression violente de l'opinion révolutionnaire, ou une persistance fâcheuse du roi dans un sens de favoritisme et de politique personnelle c'est-à-dire les deux choses les plus diamétralement contraires aux éléments et à l'essence du gouvernement représentatif. C'étaient les conditions mêmes de la Charte, les courants de l'esprit public, le ressort et le jeu le plus naturel des institutions nouvelles qui amenaient sur la scène le ministère de la Droite, et non pas du tout une réaction anti-libérale, une pensée de rupture avec le pacte fondamental de la monarchie de 1814. Mais, nous dit-on, n'était-ce pas la *contre-révolution* qui s'installait, avec ce ministère, dans le cabinet des Tuileries? Ce mot seul suffirait à prouver combien était grande alors cette confusion d'idées et de langage contre laquelle devait échouer toute la métaphysique des doctrinaires. Evidemment ce mot avait deux sens : pour les uns, il signifiait l'envie de détruire tout ce que la Révolution avait fait, de ressaisir tout ce qu'elle avait conquis, et il était dénoncé comme tel aux colères et aux méfiances populaires. Pour les autres, il signifiait, — et c'était là son vrai sens — le dessein d'en finir avec cette Révolution toujours persistante et compromettant, par ses violences à froid et à vide, ses *conquêtes* les moins contestées. M. de Villèle l'entendait ainsi, et nous voici, cette fois, bien près de M. Guizot. Dans cette partie de son livre, il rend justice à tout ce qu'avaient de constitutionnel l'entrée aux affaires et les intentions de M. de Villèle : il cite une lettre de lui, qui se termine par ces paroles significatives : « Je suis né pour la fin des révolutions. » — Rien de plus exact ni de plus

Digitized by Google

sage; dans la pensée de l'habile ministre, les quatre ou cinq années qui venaient de s'écouler n'avaient été, pour ainsi dire, que cette espèce de bouillonnement qui suit les grandes tempêtes; mais pour le salut de tous, du roi comme du pays, de la monarchie comme de la liberté, il était temps que ce regain de révolution disparût, que les intérêts vraiment nationaux dominassent enfin les passions et les rêves que le parti de la droite, le seul possible alors, discipliné par un chef digne de sa confiance, fondât quelque chose, rendit la Restauration visible et viable, et forçât ses ennemis, sinon à l'aimer, au moins à y croire. Tel fut M. de Villèle à ce début et dans la première phase de son ministère. M. Guizot le reconnaît avec une loyauté parfaite, tout en se qualifiant de « spectateur opposant, à qui le temps a apporté sa lumière et enseigné l'équité. » — En décembre 1821, ajoute-t-il, M. de Villèle arriva au pouvoir par le grand et naturel chemin... Les événements ont des malices imprévues. La Charte portait au pouvoir l'homme qui l'avait, le premier, combattue avant sa promulgation... Parmi les hommes de notre temps, c'est un trait distinctif de M. de Villèle d'être arrivé au gouvernement comme homme de parti et d'être resté homme de parti dans le gouvernement, tout en travaillant à faire prévaloir, parmi les siens, l'esprit de gouvernement sur l'esprit de parti. Ce modérateur du côté droit lui a toujours été fidèle. » — Quel bel éloge sous une plume de « spectateur opposant! » M. Guizot, s'il n'était encore quelque peu dominé par le mirage des souvenirs, conviendrait, avec nous, qu'il était impossible à cette époque, de gouverner autrement, pour rassurer à la fois le Roi, les royalistes de cette partie de la nation qu'il fallait accoutumer à voir dans la Restauration la puissance d'un droit et la puissance d'un fait. Toute la conduite de M. de Villèle fut conforme à ce programme. Il modéra le côté droit sans jamais le trahir; il rassura le pays en légalisant dans l'œuvre de la Révolution, ce qui ne pouvait plus se détruire, en neutralisant, dans ses récidives, ce qui devait cesser ou tout perdre. Nous n'avons pas à indiquer ici les principales mesures de son ministère; elles sont dans toutes les mémoires; tous les politiques ont salué, comme des chefs-d'œuvre de sagesse, ces lois financières qui indemnisaient les émigrés et tranquillisaient les acquéreurs au profit des finances de l'Etat et de la plus-value des terres, et cette guerre d'Espagne, qui rendait une armée à la France et faisait concourir ensemble à une œuvre de réparation et de gloire les vieilles renommées de l'Empire et les antiques noms de la Monarchie. C'était bien là finir la Révolution; du moment qu'il n'y avait plus deux peuples dans un peuple, deux armées dans une armée, la Révolution n'avait plus de raison d'être: un instant, elle se crut vaincue; les conspirations ces-

Digitized by Google

sèrent : la haute banque, le commerce, les manufacturiers, malgré leurs préventions et leurs méfiances, reconnurent la supériorité du ministre : les finances ce vif-argent du thermomètre politique, montèrent au beau fixe et prirent cette impulsion inouïe qui révéla tout à coup à notre siècle un nouveau pouvoir et un nouveau monde : la campagne d'Espagne prépara des défenseurs à la Grèce et des vainqueurs à l'Algérie, N'y a-t-il pas dans cet ensemble quelque chose comme l'heureux effort d'un gouvernement longtemps contesté, qui s'affirme, se constitue et se prouve par ses succès et par ses œuvres? Oui, M. de Villèle autant qu'il était en lui, terminait la Révolution; il ne voulait rien au delà : M. Guizot le déclare loyalement, et nous n'en demandons pas davantage.

Mais deux accidents vinrent rompre cette heureuse veine, et apprêter, pour un avenir prochain, de nouvelles alarmes : la disgrâce de M. de Chateaubriand et la mort de Louis XVIII. On sait que le trop brusque renvoi de l'éclatant écrivain fut de la part du vieux Roi, affaire toute d'antipathie ou de rancune personnelle. Constitutionnel dans sa politique, Louis XVIII était, par malheur, absolu dans ses répulsions ou ses préférences. En outre, il crut que l'*ultra* de 1816 et du *Conservateur* ne pourrait jamais dans son opposition, s'appuyer que sur la droite, et que, la Droite étant alors acquise au ministère, cette opposition serait impuissante. Il ne comprit pas, lui, si spirituel pourtant, que la Gauche allait prêter ses échos sonores aux cris de colère de l'orgueil et du génie. Le passage d'un règne à l'autre s'accomplit sans secousse, et ce fut encore un trait de sagesse de M. de Villèle d'avoir préparé les esprits à cette transition inévitable, de façon, à trouver pleine confiance chez le nouveau roi, et à le placer, au début, sous un jour favorable vis-à-vis de la nation. Bien que M. Guizot juge Charles X avec cette respectueuse convenance dont il ne s'écarte jamais, nous n'acceptons tout son jugement ni sur le roi, ni sur le règne. Charles X manqua de cette clairvoyance un peu égoïste qui évite les fautes dans le présent sauf à léguer à l'avenir la nécessité de les commettre : il ne comprit ni son temps, ni la société nouvelle, ni le gouvernement constitutionnel, comme les avait compris son prédécesseur : et pourtant, même dans cette seconde partie de la Restauration et du ministère Villèle, je pose hardiment la question, décisive à mes yeux. Charles X et son conseil voulurent-ils autre chose que la contre-révolution raisonnable et nécessaire, telle que nous l'avons définie? Non. L'opposition voulut-elle autre chose que la chute du ministère de la Droite, et, à travers ce ministère, continua-t-elle à attaquer la royauté elle-même? Oui. En d'autres termes, de quel côté fut alors l'arrière-pensée hostile, dépassant au fond son but apparent? La réponse ne nous semble pas douteuse.

Digitized by Google

Mais M. de Villèle, nous dit M. Guizot, eut le malheur de se laisser entraîner par ses amis. L'extrême droite, se sentant soutenue par le roi, cessa de se contraindre, exigea de son ministre plus qu'il n'aurait dû ou voulu lui accorder, lui fit perdre sa physionomie véritable, qui consistait à modérer son parti en lui restant fidèle, et finit par le rendre si impopulaire, qu'il succomba sous les éclats de l'opinion publique. Est-ce bien exact? Est-ce dans certaines mesures de M. de Villèle qu'il faut chercher la cause de son impopularité finale, et non pas dans la durée même de son ministère? M. Guizot, en interrogeant de plus près ses souvenirs personnels, n'y trouverait-il pas la preuve que les ministères qui durent trop longtemps arrivent à se heurter contre toutes sortes de périls et toutes sortes d'ennemis ? Quel reproche si accablant adresserons-nous donc à M. de Villèle ? Son idée de conversion des rentes ? Ce blâme, en 1858, semblerait dérisoire. La dissolution de la garde nationale de Paris ? M. Guizot a-t-il quelque raison de croire que cette garde nationale ait *gardé* bien héroïquement la monarchie constitutionnelle et la liberté ? La loi du sacrilége ? Nous touchons ici à un point très-délicat, et tout le monde comprendra les motifs qui nous empêchent de discuter avec l'illustre auteur de ces *Mémoires* les rapports de l'Eglise avec l'Etat. Sans doute, pour parler son beau langage, « l'Eglise chrétienne n'est point comme l'Antée payen qui reprend ses forces en touchant à la terre. »—Prenons garde pourtant, qu'à force d'isoler la terre de l'Eglise chrétienne, c'est-à-dire du ciel, nous ne finissions par renfermer tout l'homme dans les intérêts terrestres, et par exiler le ciel de l'âme humaine comme des lois extérieures ! Ce n'est pas une opinion que je donne ici, mais un sentiment. Je me suis bien souvent questionné là-dessus en dehors de toute distinction de culte et de dogme ; et jamais je ne me suis senti froissé de l'idée que l'homme qui vole des vases sacrés dans une église serait puni plus rigoureusement que celui qui enjambe le mur d'un enclos pour voler une poule ou un lapin. Est-ce enfin l'essai de réaction contre la liberté de la presse? « Je suis, nous dit M. Guizot, de ceux que la presse a beaucoup servis et beaucoup attaqués ; j'en ai fait moi-même, dans le cours de ma vie, un grand usage. C'est en mettant publiquement mes idées sous les yeux de mon pays, que j'ai fait mes premiers pas dans son attention et son estime. » —Non, M. Guizot se calomnie ; pour que ses grandes qualités d'orateur et d'écrivain se révélassent à son pays, il n'avait pas besoin de la presse, ou du moins, de cette presse qui, depuis cinquante ans, a constamment faussé le sens public, glorifié le mal, insulté le bien, envenimé les dissidences, et rendu impossible l'accord entre les honnêtes gens de tous les partis. Est-ce assez de demander, comme contrepoids à la liberté de cette

Digitized by Google

presse, une forte organisation sociale, de fortes lois répressives et de fortes mœurs? » — Mais cette organisation, comment l'aurez-vous, si vous laissez agir ce dissolvant quotidien qui est pour les intelligences ce qu'un poison lent est pour les corps? Ces lois, comment les obtiendrez-vous, si vous maintenez cette puissance qui les élude et les déjoue, qui se proclame elle-même une loi supérieure à toutes les autres? Ces mœurs enfin, ces fortes mœurs, comment subsisteront-elles dans une société où l'on affaiblira, chaque matin, l'amour de la vérité et la haine du mensonge? Pour moi, je l'avoue, j'éprouve pour la presse le douloureux sentiment d'un fils forcé de reconnaître que sa mère a commis des fautes irréparables : je ne la maudis pas, je ne la dénonce pas, je l'indique aux législateurs à venir comme un problème qu'il faut résoudre et que M. Guizot n'a pas résolu. Si nous insistons sur ce point, c'est qu'il nous livre un des traits caractéristiques de ces *Mémoires*, et, en général, de cet éminent esprit; une philosophie politique supérieure même à ses expériences, un détachement absolu de ses légitimes sujets de rancune, joint à une fidélité obstinée à ses souvenirs et à ses idées : mais ce point se rattache aussi à la vraie question, aux vrais coupables de cette époque où s'accomplit une nouvelle rupture entre la Restauration et l'opinion. Jamais l'opinion ne but plus avidemment ces philtres dangereux, qui, en certains moments, enivrent une nation tout entière; jamais, sous une prétendue polémique anti-ministérielle, ne se trahit plus hardiment la pensée implacable et acharnée du renversement de la monarchie. Tout fut bon aux chefs et aux soldats de cette meurtrière croisade, le premier-Paris, le pamphlet, l'allusion, la caricature, la satire; ils ne se donnaient pas même la peine de cacher le vrai sens de leurs attaques, la vraie portée de leurs coups : qu'on me permette, entre mille autres, un souvenir du temps : car enfin nous voici bien avant dans la politique, et je voudrais laisser percer un petit bout d'oreille littéraire. M. de Villèle, fut, à cette époque, le *héros* d'une épopée satirique, écrite par deux jeunes poëtes *libéraux*, dont l'un, après toutes sortes d'apostasies, a fini, je crois, dans d'obscures fonctions, dont l'autre s'est fait fournisseur de dithyrambes et de cantates en l'honneur de toutes les républiques et de tous les empires. Ce poëme eut un succès fou. Savez-vous comment il finissait? Voici les derniers vers :

. . . . . Et la France espéra. . . . . .
Panthéon! Ta croix d'or s'éclipsa sur ton dôme!
Sous les parvis sacrés de la place Vendôme
La terre tressaillit, et l'oiseau souverain
S'agita radieux sur son sceptre d'airain.

Digitized by Google

On le voit, la croix et le trône n'étaient, en définitive, pas plus épargnés que le ministre des finances; dans ses moindres éclats de rire, la révolution montrait toutes ses dents. Que fit Charles X, cependant, au milieu de ces témoignages d'une hostilité toujours croissante? Ce qu'aurait fait, à sa place, le roi le plus passionnément constitutionnel : il céda au vœu du pays, à la majorité parlementaire, il congédia le ministère Villèle et nomma le ministère Martignac. C'est ici que j'en appelle aux souvenirs de M. Guizot : quoique très-humble écolier de rhétorique, je commençais à observer, et la suite n'a pas démenti mes impressions d'adolescent. Ce qui me frappa, ce qui me frappe encore, c'est le peu d'importance qu'attachèrent les hommes, même les plus éminents et les plus habiles, de l'opinion victorieuse, à ce nouveau ministère, si intelligent et si libéral; le peu d'appui qu'il trouva dans le centre gauche, dans la jeune génération doctrinaire, parmi les rédacteurs du *Globe* et de la *Revue française*. Quand un roi est soupçonné d'inclinations peu constitutionnelles, que doivent faire les gens qui veulent le convertir sans le renverser? Lui rendre impossible une nouvelle échappée du côté de l'extrême droite, et, pour cela, affermir de tout leur pouvoir le ministère né de la victoire. Un cabinet qui comptait parmi ses membres M. de Martignac, M. de Vatimesnil, M. de La Ferronnays, M. Hyde de Neuville, avaient de quoi rallier tous ceux qui ne voulaient pas la royauté sans la Charte à tous ceux qui ne voulaient pas la Charte sans la royauté. Ce ralliement eut-il lieu? Non; la gauche resta implacable, le centre-gauche indifférent ou malveillant. Il refusa son concours, ou y mit des conditions plus fâcheuses qu'une franche rupture. Ce roi pieux, septuagénaire, on troubla sa conscience, on froissa son cœur par ces coupables ordonnances de 1828, aussi funestes, dans leur genre, que celles de 1830. Cette monarchie, que l'on accusait de favoriser les influences cléricales, on lui imposa des mesures qui nous paraissent aujourd'hui monstrueuses, à nous, les élèves de l'Université, les témoins des efforts incessants de notre siècle pour se débarrasser de Dieu. Et l'on s'étonna que ce roi, abandonné ou mal soutenu par la majorité parlementaire, ce chrétien blessé au cœur, ce survivant d'une race royale décimée par l'échafaud et le poignard, demandât à l'amitié ce que lui refusait la politique! On a maintes fois cité le mot de M. Royer-Collard après la nomination du ministère du 8 août : « C'est un effet sans cause. » — Hélas! l'illustre doctrinaire se trompait : c'était l'effet de trop de causes, et toutes n'étaient pas à l'honneur des adversaires de la royauté.

Nous n'avons, bien entendu, à prendre parti ni pour le ministère Polignac, ni pour les ordonnances de juillet. M. Guizot a glissé rapidement sur cette dernière période : bornons-nous à indiquer un des points

Digitized by Google

de vue de l'illustre écrivain. — « M. de Polignac, nous dit-il, avait tenté de dissiper, par une profession de foi constitutionnelle, les préventions dont il était l'objet. Ses assurances d'attachement à la Charte n'étaient point, de sa part, un simple calcul ambitieux et hypocrite; il se tenait réellement pour ami du gouvernement constitutionnel, et n'en méditait point la destruction. Seulement, dans la médiocrité de son esprit et la confusion de ses idées, ne comprenant bien ni la société anglaise, qu'il voulait imiter, ni la société française qu'il voulait réformer, il croyait la Charte conciliable avec la prépondérance politique de l'ancienne noblesse et la suprématie définitive de l'ancienne royauté, et il se flattait de développer les institutions nouvelles en les faisant servir à la domination des influences qu'elles avaient précisément pour objet d'abolir ou de limiter. » — Otez la médiocrité d'esprit qui fait rarement fortune en France, le nom même du prince de Polignac trop odieux à la Révolution, l'amitié de Charles X qui le rendait suspect au libéralisme, et je ne sais si je ne donnerai pas raison à l'homme médiocre contre son éminent antagoniste. Il me semble du moins qu'il y avait là un programme très-passable de monarchie constitutionnelle s'appuyant sur l'élément aristocratique, le seul qui ait su jusqu'ici maintenir l'équilibre entre le pouvoir et la liberté. Si on nous répond que cette monarchie est, dans ce cas-là, impossible en France, parce que l'influence aristocratique a disparu pour jamais, nous répondrons qu'elle est bien plus impossible encore avec la démocratie pour alliée, parce que la démocratie n'en veut pas, parce que ce gouvernement ne répond, dans le fait, ni aux goûts, ni aux passions, ni aux ambitions réelles de la démocratie. M. Guizot aime-t-il mieux ce *torysme bourgeois* dont il fait à tort, selon nous, la base de la monarchie constitutionnelle? Ce *torysme*, où est-il? qu'a-t-il fait? qu'a-t-il conservé? Je le vois; aux heures décisives, présentant les armes au radicalisme et à la démagogie; je le vois, aux heures transitoires, s'amusant à donner des leçons aux pouvoir. Je cherche en vain dans ses rangs une idée vraiment politique, et c'est pour avoir attendu de lui le succès et la durée de leurs doctrines que les politiques ont succombé. Mais M. de Polignac n'était pas éloquent? « Il resta muet, dit M. Guizot; c'est à de plus hautes conditions que les aristocraties politiques se maintiennent ou se relèvent. » — Hélas! nous le lui demandons encore; quand l'heure fatale des monarchies a sonné, à quoi sert l'éloquence?

M. de Polignac eût-il été plus éloquent, eût-il été plus sincère encore, plus passionné dans son dévouement à la Charte, il n'en était pas moins condamné d'avance, et le trône avec lui. Les combattants du 29 juillet auraient pu dire aux rédacteurs de l'adresse des 221 ce que Danton disait à Sieyès à propos de Louis XVI : « Vous nous aviez donné un cadavre,

Digitized by Google

nous l'avons enterré; rien de plus. » Cette adresse couronna dignement une année pendant laquelle l'opposition sembla constamment prendre pour devise ces mots du plus vif et du plus hardi de ses organes : « Enfermer le roi dans la Charte, et le forcer d'y périr ou de sauter par la fenêtre. »

N'allons pas plus loin : les lecteurs de M. Guizot,—et qui ne l'a pas lu ? —apprécieront nos réserves, les points où nous nous séparons de lui, tout en l'admirant. La matière n'est pas épuisée; le procès sera repris et plaidé par des plumes plus autorisées que la nôtre. Critique littéraire, il nous était impossible de ne pas proclamer les beautés de ce livre qui relève la littérature de ses récentes déchéances. Fidèle à un ordre de vérités et de sentiments politiques, nous ne pouvions pas ne pas indiquer de profondes différences entre les souvenirs de M. Guizot et les nôtres, entre la façon dont il explique la chute de la branche aînée des Bourbons et la manière dont nous expliquons le triomphe de la Révolution. De là, dans cette étude si rapide d'ailleurs et si incomplète, un mélange d'hommages sincères et d'objections attristées, qui nous fera probablement accuser par les uns de nous être prêté avec trop de complaisance aux entêtements du génie, par les autres de garder trop intactes notre consigne de royalistes et nos susceptibilités de vaincus. Peu importe! l'essentiel est de constater, de rappeler, en finissant, que, même sans accorder à la Restauration rien de ce qui ressemblerait à un désaveu de son propre passé, M. Guizot a montré tout ce que son origine avait de national, de sauveur et de nécessaire; que même, en refusant aux hommes de la droite la part qui, selon nous, leur est due, M. Guizot, par le seul effet de la vérité sur un esprit élevé et loyal, les a fait paraître bons, utiles, honnêtes, habiles; qu'enfin pour ses lecteurs royalistes l'impression finale et suprême de cette lecture est d'être fiers d'avoir servi ce gouvernement, de l'avoir aimé, de l'aimer et de l'honorer toujours. Maintenant, M. Guizot a-t-il bien fait de publier ce livre ? La question est plus délicate que toutes celles que nous avons effleurées. Si j'osais, je la résoudrais ainsi, et ce serait, après tout, le résumé de toute ma critique. Pour M. Guizot, il eût mieux valu peut-être que le livre ne parût pas. Pour la Restauration et pour nous, il vaut mieux qu'il l'ait publié.

ARMAND DE PONTMARTIN.

Digitized by Google

COURTISANS

ET FAVORIS DU PEUPLE (1).

BÉRANGER.

IV.

Qui de nous n'a entendu exalter les « idées philosophiques » de Béranger? De tous les éloges qu'on lui a prodigués, il n'en est peut-être pas de plus souvent répété, ni de plus profondément absurde.

« Béranger! mais quiconque a de l'intelligence
» L'appelle le premier philosophe de France! (2) »

Qu'est-ce donc que cette philosophie?

C'est un reflet de l'esprit du XVIII^e^ siècle. L'intelligence de Béranger semble avoir été frappée de paralysie quand, tout enfant encore, il lisait Voltaire et Raynal.

Depuis, l'impiété a marché : il n'a plus fait un pas. Seulement, plus esprit fort que ses maîtres ne le furent jamais, s'il lui arrive par hasard de parler en prose des dogmes catholiques, il dit tout simplement « que ce sont les superstitions les plus absurdes » et ne daigne pas ajouter un mot (3).

Il est déiste. — « Le plaisir lui révèle assez des cieux intelligents. » — Pour le mal, il ne s'inquiète guères de chercher à l'expliquer : ce sont évidemment les rois et les prêtres qui en sont la cause. Les « cieux intelligents, » tan-

(1) Voir le premier article au tome V de *la Belgique*, p. 380; le 2^e^, p. 595.
(2) B. QUINET. *Dantan*.
(3) *Supplément à ma Biographie*, p. 360.

Digitized by Google

tôt dirigent le monde, plus souvent ont l'air de ne pas s'en mêler; Béranger croit à la vie future, « ou pour toujours nous nous réunissons. » et pourtant il n'y croit pas :

Une ombre de Dieu brille en nous,
Je le sens ; et pourtant j'ignore
Ce qu'à ses yeux nous sommes tous,
Sur ce vieux sol qui nous dévore.
Mais le soleil disparaissant
Peut-être résout le problème ;
Car il semble qu'en s'effaçant
Mon ombre dise : ombre toi-même.

Ce *couplet* vient après un autre où il dit que « Dans ces nuits, grace à l'éteignoir, » son ombre a fait peu de folies. Souvent Béranger semble n'avoir sur ces grandes questions que tout homme se pose avec terreur, que le rire stupide qui s'étourdit pour ne point penser.

Témoin la chanson *du jour des morts, de l'enfer* :

« Tant que l'on pourra, larirette
» On se damnera, larira. »

Celle de *mon âme* :

« C'est à table, quand je m'enivre
» De gaieté, de vin et d'amour,
» Qu'incertain du temps qui va suivre,
» J'aime à prévoir mon dernier jour. »

et tant d'autres.

Il avait pourtant une philosophie. Il le dit au moins. Il appelle, pour « coordonner les nouveaux éléments de civilisation » le concours de la philosophie, « j'entends la véritable philosophie, qui n'est ni la psychologie, ni l'idéologie, ni l'éclectisme, ni le panthéisme &. &. » Qu'est-ce donc que cette véritable philosophie? ma foi, je ne sais :

« Crois-moi, tire à la courte paille ! »

La voici peut-être, cette philosophie, en une chanson :

DAME MÉTAPHYSIQUE.

Un jour dame Métaphysique
Me dit : Petit rimeur, allons !
Prends un vol plus philosophique ;
Monte dans un de mes ballons.

Digitized by Google

Je suis la grande aéronaute,
Faisant paître au ciel mon troupeau.
Nous y tenons place si haute,
Que Dieu nous ôte son chapeau.

Jadis j'ai ravi bien des sages
De Platon le ballon puissant,
A transporté dans les nuages
Le christianisme naissant.
Et combien de docteurs modernes,
En ballon d'un vaste appareil,
Vont sans cesse, armés de lanternes,
A la recherche du soleil !

Vois-les tous battre la campagne,
A l'ouest, au nord, au sud, à l'est ;
Vois-les inonder l'Allemagne
De tout le sable de leur lest.
En France où pour ma gloire il règne
Des mansardes jusqu'aux salons,
L'éclectisme a prix d'or enseigne
L'art de diriger mes ballons.

La dame si bien m'ensorcelle,
Qu'en ballon je monte et je pars.
Un docteur conduit la nacelle.
Dieu ! nous voilà dans les brouillards.
L'obscurité plaît à mon guide ;
Mais moi, contre lui maugréant,
Je me vois, dans l'ombre et le vide
Face à face avec le néant.

Bien plus : dans une nuit complète,
Mille ballons vont se heurtant.
Quels mots à la tête on se jette !
Que d'énigmes à bout portant !
Notre esquif se brise à la lutte,
Nous tombons de tout notre poids.
Bonsoir ! mon docteur, dans sa chute,
Fait de peur un signe de croix.

Digitized by Google

Je croyais, je ne puis le taire,
Jusqu'à Saturne avoir volé.
Je n'étais qu'à dix pieds de terre ;
Dans un bal je tombe essoufflé.
De fleurs, de femmes, de musique,
Enivré, je soupe en ce lieu
Chez un philosophe pratique,
Qui, le verre en main, béni Dieu.

Sage, tirez-moi de l'impasse
Des modernes et des anciens.
Chante, dit-il, et dans la nasse
Laisse nos métaphysiciens.
Tout l'amas de leurs œuvres vaines,
Dont quelques fous vantent l'attrait,
Calmera toujours moins de peines
Qu'une chanson de cabaret.

Je ne pense pas qu'il tenta souvent le voyage dont parle cette chanson : il avait trop peur d'aboutir au « signe de croix » ce qui peut arriver même à un homme d'esprit, quand au lieu de se contenter de la « philosophie pratique. » de Béranger, on cherche sérieusement et patiemment le vrai. L'impiété de Béranger n'est pas cette folie savante qui corrompt la raison à force de raisonnement; c'est tout simplement (et il l'avoue) « la philosophie hardie de Parny. » Que d'autres dont les sens ont été les maîtres, et qui parlent bien haut des droits de la raison humaine! Béranger ne le fait guères qu'en passant, et par souvenir de Voltaire : mais que de gens dont Béranger est l'allié, n'ont-il pas, à côté de leur haute philosophie allemande cuirassée d'ennui, cette autre philosophie de Parny? Les grandes doctrines ont souvent de bien petits et de bien tristes cotés qui rappellent ces vers du Juvénal :

Fronti nulla fides...
Hispida quidem membra et duræ per brachia setæ
Promittunt atrocem animum.....

Nous ne continuerons pas cette citation : Béranger l'a souvent traduite, bien qu'il ne sût pas le latin.

Digitized by Google

V.

Depuis dix ans bientôt, la gloire de Béranger est bien déchue. Sous le règne de Louis-Philippe, son nom, partout, était le signal d'un concert de louanges; nul n'aurait osé même se taire. D'illustres défaites honoraient alors sa victoire.

« Lorsque, dit M. Louis Veuillot, lorsque Béranger siégeait déjà au sommet de ce grossier et injurieux parnasse de l'irréligion, du libéralisme et de goguette, ils étaient trois sur qui l'Église, la monarchie et la poésie jetaient les yeux pour se consoler. Ils avaient des dons magnifiques et la gloire ne les fuyait pas. A ce torrent souillé de toutes les haines, de tous les délires, de toutes les bassesses et de toutes les bestialités qui roulait du parnasse révolutionnaire, ils opposaient toutes les noblesses de la pensée et toutes les éloquences du langage. Ils étaient illustres, ils recevaient d'exquises louanges; mais ils étaient chrétiens et ne pouvaient devenir populaires. On les a vus, les uns après les autres, par diverses voies, cédant à diverses tentations, apostasier tous trois devant la popularité. Ils ont plus craint de misérables railleries qu'ils n'ont craint leur conscience, ont plus écouté les dépits de l'orgueil que les conseils du devoir. Ils ont rendu leur plume comme le félon rend son épée, ou misérablement séduits ou misérablement irrités. Et à qui se sont-ils rendus? C'est là le comble; c'est là ce qui étonnera l'histoire; c'est là le surprenant stigmate auquel les réservait celui qui venge tout de suite la vérité abandonnée. Il y avait dans le camp révolutionnaire des hommes de mérite, des écrivains, des savants, des orateurs, des poëtes, des hommes qui les avaient combattus avec dignité et avec honneur : ils ont été se rendre à la chanson, à la muse de l'injure, du mépris et de l'obscénité; l'homme qui livrait aux plus viles injures de la plus vile populace, leur roi, leurs ancêtres, leurs frères, leurs martyrs, leurs autels, leur Dieu. »

Peu de temps après la révolution de février, tout change. Dans un article encore fort élogieux, Planche blâme le poëte d'avoir fui la vie publique, d'avoir refusé de siéger à la Constituante. Le chansonnier était alors placé si haut dans l'opinion, que ce refus d'être législateur parut une trahison envers la France (1). Bientôt après, Sainte-Beuve donna le

(1) Sainte-Beuve fait le même reproche à Béranger : mais d'un ton assez léger. On voit qu'il ne croit pas que ses lumières aient manqué à la France,

Digitized by Google

signal de la réaction. C'était une sorte de rétractation; en 1833, Sainte-Beuve avait fait de Béranger un éloge plein d'une enthousiasme lyrique; c'était, pour lui, l'homme choisi de Dieu, le prophète des temps à venir, le précurseur de « l'âge de l'humanité. « Toutes choses sur la scène du » monde, étaient disposées pour sa venue; » la prose ne suffit plus à l'ardeur de cet enthousiasme; il consacre à la gloire de Béranger les plus chaudes inspirations de sa muse essoufflée :

« . . . . . Quand la France foulée
» Te laissa voir deux fois dans la mêlée,
» Ce sein de feu que Thersite conquit!
» Tout était mûr, les astres s'entendirent;
» Des cieux brûlants quelques pleurs descendirent,
Lente rosée,..... et ta chanson naquit! »

Il est difficile de ne pas sourire, quand, relisant aujourd'hui cet article de Sainte-Beuve, on y retrouve toute une partie de « *ma biographie,* » de Béranger; ce qui prouverait au moins que le grand homme se laissait admirer avec quelque complaisance par son ardent ami. Quoiqu'il en soit, Sainte-Beuve s'est bien vengé depuis du ridicule qu'il put y avoir dans ce rôle de thuriféraire sur notes communiquées, que peut-être, en 1833, il n'avait pas été peu fier d'accepter.

Après Sainte-Beuve, vint A. de Pontmartin, qui au nom de la société polie, trouva, contre le poëte en titre de la mauvaise compagnie, des vigueurs de style qu'on n'eut pas attendu de sa délicatesse fine et quelquefois un peu molle;

et qu'il ne tient pas pour certain qu'il ait découvert la meilleure des républiques, que méchamment il refuse à son pays :

« Des esprits sévères et conséquents ont eu le droit de remarquer que le » sentiment qui a inspiré ces petites pièces (*les Contrebandiers, le vieux Va-* » *gabond, Jacques, Jeanne la Rousse,*) mènerait très-loin, et ils ont pu regret- » ter que l'illustre poëte ne soit pas demeuré à l'assemblée constituante pour » défendre, expliquer, commenter et appliquer, s'il avait lieu, la moralité de » ces chansons, poétiquement très-belles. Ici, l'homme d'esprit chez Béran- » ger, l'homme prudent, celui qu'on peut appeler (sauf respect) *une grande* » *coquette*, l'a emporté, on ne craint pas de le dire, sur le citoyen et même » sur le poëte. Un poëte tout à fait généreux, un André Chénier n'eut pas » hésité. Mais Béranger vieilli, et voyant d'ailleurs à l'œuvre des poëtes de » conversion nouvelle, aura pensé qu'il était de trop dans l'arène; il a eu la » migraine et s'est dégoûté. »

Digitized by Google

Veuillot combattait de son côté, avec une verve de polémiste et sa rude franchise de chrétien, le révolutionnaire licencieux et impie.

C'étaient là des défenseurs de tout ce que Béranger avait attaqué, que l'ardeur de la lutte pouvait entraîner peut-être à méconnaître son talent, à exagérer ses défauts; mais vinrent ensuite M. Montégut, dans la *Revue des deux-mondes*, puis M. Cuvillier-Fleury, dans le *Journal des Débats*, qui, à leur tour, prirent à partie le chansonnier, non plus comme libéral ou comme Voltairien, mais comme poëte, et le traitèrent d'une façon assez rude; et cette audace qui eut autrefois provoqué une immense clameur d'indignation, reste encore impunie.

Nous savons assez les causes de l'immense popularité de Béranger. Au besoin, non seulement *l'Univers* ou le *Journal des Débats* et la *Revue des deux-mondes* rendront témoignage que nous ne nous sommes pas trompés.

« Si je n'étois convaincu depuis longtemps, dit M. Montégut, que le libéralisme est non-seulement une opinion, mais une forme de l'âme, un mode de la nature que nous portons en naissant, le rôle de Béranger suffirait pour m'en convaincre. Ce singulier républicain n'a du libéralisme que la cocarde; il se soumet sans se faire prier aux sentiments des multitudes, et ne songe jamais à réagir contre elles, soit pour les éclairer, soit pour les combattre. Quand il sent qu'il devrait parler, il préfère se taire ou railler à demi voix, et je ne suis pas sûr que dans sa vie, il n'ait souvent parlé lorsque sa conscience lui disait de se taire. Il n'a en un mot aucune haute liberté d'esprit, aucune force de résistance contre l'opinion, aucune initiative politique : je le répète, il suit les multitudes, il ne les précède pas. »

A ce rôle de courtisan du peuple, qui lui gagna tout de suite le gros du public que l'on joigne une certaine habileté dans sa conduite envers les poëtes, dont il ne froissa jamais l'amour propre, une grande affectation de modestie; un genre qui ne fait point d'envieux; une scrupuleuse neutralité dans la lutte qui divisait les lettres en deux camps; un véritable attrait dans le caractère, des façons aimables et faciles. On comprendra sans peine que les esprits qui ne cèdent pas au goût public, mais qui le jugent, aient donné pour un temps droit de cité à la gloire de Béranger. Mais cette gloire factice ne pouvait être de longue durée; et les

Digitized by Google

causes mêmes qui l'avaient élevée, hâtèrent sa chute. On est humilié d'avoir admiré Béranger avec la masse du vulgaire, *profanum vulgus;* et pour faire preuve d'indépendance d'esprit, de goût et de distinction, l'on se hâte de brûler tout ce qu'on adorait. Si j'avais essayé d'étudier Béranger au point de vue de *l'art pour l'art,* j'aurais eu peut-être, chose étrange à défendre son talent contre Sainte-Beuve : mais je me suis proposé un autre but qu'une critique littéraire, et ma tâche est finie.

Cette tâche, a été accomplie bien des fois avant moi : écrivant après tous les autres, je n'ai pas espéré faire mieux, mais autrement : la vérité est une, les chemins qui y conduisent sont nombreux : ouvrir une route nouvelle vers une vérité déjà vieille, c'est peut-être empêcher quelque voyageur de s'égarer. S'il en est un seul que mon pauvre petit sentier puisse tirer de peine, je n'aurai pas perdu mon temps.

L. DE MONGE.

Digitized by Google

LES TROIS VŒUX.

I.

Les anciens chroniqueurs distinguaient deux Bretagnes; l'une qu'ils appelaient la *douce* Bretagne, l'autre qu'ils qualifiaient de Bretagne *bretonnante*, celle-ci était la contrée âpre et sauvage où se parlent encore les divers dialectes de la langue *gaëlic;* celle-là, le pays plus riant qui confinait les provinces de l'Anjou et du Maine, et dans lequel la langue française a toujours prévalu. Il ne faudrait pas croire cependant que la *douce* Bretagne ait abdiqué toute originalité et qu'elle ne soit plus qu'une copie effacée des autres pays de la France. Grace à Dieu, elle conserve encore sa physionomie particulière, ses mœurs et ses costumes plus ou moins pittoresques. Il y a dans la tête du Breton le plus civilisé un instinct de résistance aux innovations qui le porte à ne répudier que très-lentement l'héritage des temps anciens.

Ainsi à trois lieues de l'embouchure de la Loire, sur la rive droite, apparaissent déjà deux types d'habitants beaucoup plus bretons que gaulois : Les fermiers et les paludiers. Les premiers, coiffés de chapeaux à larges bords, vêtus de vestes sans collet et de couleur brune comme le large haut-de-chausse serré au-dessus de la guêtre, qui se gonfle par leurs hanches, enfoncent leurs pieds dans de gros sabots ronds comme des sloops hollandais; leurs cheveux roux flottent ou plutôt retombent sur les épaules. Vous les rencontrez le long des chemins creux, bordés d'ajoncs, qui piquent silencieusement leurs petits bœufs ferrés des quatre

Digitized by Google

pieds : ils se découvrent devant les croix, ce qui fait que les commis voyageurs les ont en grande pitié. Les paludiers vivent sur les marais comme l'indique leur nom, mais sur les marais salants. Grands, vigoureux, alertes, calmes pourtant et réfléchis comme des hommes habitués à étudier les variations de l'atmosphère, les paludiers ont gardé le costume du temps de Henri IV : chapeau relevé sur le côté par une fine torsade, haut-de-chausse un peu bouffant, souliers à boucles, bas de couleur bleue; le dimanche, trois gilets, de couleurs diverses, se croisent sur leur poitrine, sans compter la veste bordée d'un liseret vert ou rouge; sur la semaine, une longue blouse d'un blanc aussi pur que les mulons de sel entassés sur le bord des marais, les recouvre depuis les épaules jusqu'à la guêtre, qui est blanche aussi et de forte toile. Les paludiers avaient jadis adopté la religion dite réformée; mais ils sont revenus presque immédiatement au catholicisme dont ils suivent les pratiques avec l'ardeur des huguenots convertis.

La capitale des paludiers, c'est le bourg de Batz, dont le gros clocher bâti sur un rocher, près de la mer, se termine par un phare. Quand le marin battu par la tempête ne peut plus distinguer la croix plantée sur l'Eglise, il voit luire dans les ténèbres cette consolante clarté qui lui rappelle à la fois la terre et le ciel. Autour de la bourgade ce ne sont que des dunes, des rochers et puis de ces réguliers carrés d'eau de mer dans lesquels on recueille le sel. Toute la population revêt le dimanche son costume traditionnel, et,—je le dis à regret, — pendant la belle saison, les touristes arrivent en *omnibus* des villes voisines pour admirer ces vêtements aux brillantes couleurs, ceux des femmes surtout: Et les artistes se mettent à l'œuvre pour esquisser au passage ces personnages qui ont un peu l'air de poser devant eux. J'ai connu le temps où ces braves bretons l'ignoraient eux-mêmes; ils étaient alors vraiment beaux dans leur simple originalité. Le grand garçon si richement costumé, qui touchait l'orgue en ces années de naïveté, exécutait gravement à l'Elévation l'air de: *Charmante Gabrielle!...* On a donc gâté le bourg de Batz ainsi que ses habitans les paludiers et les marchands de sardines. Il vaut mieux rebrousser chemin jusqu'au Pouliguen, petit port de mer,

Digitized by Google

petite ville moins recherchée des curieux, où le paludier ne règne pas exclusivement. Le blanc costume de l'homme des marais salants y coudoie la veste brune du laboureur.

Un jour d'Assomption, les clochers du Pouliguen annonçaient l'heure des vêpres. Dans le port une douzaine de petits navires, lougres et chasse-marées, faisaient flotter leurs pavillons au soleil qui étincelait sur les grèves et miroitait sur la mer calmée. Les jeunes filles avec leurs mères se rendaient à l'église; le vent agitait leurs tabliers et balançait gaiement les rubans de leurs larges coiffes. Les hommes s'acheminaient aussi du même côté, parlant de la pêche, du sel et des récoltes; comme ils ne lisent point de journaux, la politique ne les occupe guère. On avait pavoisé les maisons et tendu des draps blancs devant les fenêtres; les enfants s'agitaient déjà dans l'attente de la procession. Partout régnait un air de fête et il y avait au fond des cœurs cette douce allégresse qu'excitent dans les campagnes où la foi vit encore les grands jours consacrés aux solennités du culte catholique.

Cependant, au coin de la rue principale donnant sur le quai, des marins assis à la table de l'auberge de l'Ancre d'or, buvaient et jouaient aux cartes.

— A boire, mère Turpin, disait l'un des joueurs qui portait une longue redingote de gros drap bleu, à boire, s'il vous plait! où sont donc vos servantes?...

—A vêpres, capitaine, répliqua l'aubergiste; croyez-vous qu'elles se passeraient d'aller à l'église un jour comme aujourd'hui... Tenez, voilà une bouteille, je cours aux vêpres, moi aussi... Vous serez cause que je n'arriverai qu'au *Magnificat*.

La veuve Turpin prit à la hâte son tablier de soie, mit dans ses poches un livre d'heures, un chapelet, quelques gros sous, la clef de son armoire, et sortit laissant ses joueurs célébrer la fête à leur manière. Ceux-ci continuèrent de battre et de remuer les cartes tachées de vin et salies par un long usage. Ils fumèrent coup sur coup une foule de petites pipes, s'accoudèrent sur la fenêtre, puis recommencèrent à jouer. Avec un peu de bonne foi, ils auraient avoué que malgré les efforts qu'ils faisaient pour s'amuser, ils étaient les seuls à s'ennuyer, tandis que le reste de la popula-

Digitized by Google

tion trouvait dans l'accomplissement de ses devoirs un véritable plaisir.

La veuve Turpin ne put s'empêcher de lever les épaules, lorsque en rentrant au logis, elle les retrouva à la même place : Vous voilà encore là, dit-elle, d'une voix grondeuse !...

— La pratique vous gêne? répondirent les marins; alors, il ne faut pas tenir auberge, mère Turpin.

— Il y a des jours et des moments où la pratique me contrarie parce qu'elle n'est pas raisonnable, répliqua l'aubergiste. Voyons, assez joué, assez bu comme ça. La procession va passer, et il ne sera pas dit qu'on boira chez moi devant la croix et la bannière...

En parlant ainsi, elle enleva les cartes et les bouteilles vides, replaça les verres dans le bahut et essuya la table pour en faire disparaître jusqu'aux dernières traces des récentes libations. Les buveurs avaient bien un peu envie de se fâcher, mais il y avait dans les paroles de la bretonne un accent d'autorité qui leur imposa silence. D'ailleurs depuis le temps qu'ils remuaient les cartes, l'ennui s'emparait d'eux. Ils allèrent donc s'appuyer sur la fenêtre pour voir la procession qui s'allongeait déjà sur le quai. Derrière la bannière de la Vierge marchaient des jeunes filles vêtues de blanc qui portaient sur leurs épaules la statue de la mère du Rédempteur. Les chantres ne chantaient pas avec beaucoup de goût; quelques élèves ecclésiastiques en lévite noire, venus au village pour y passer les vacances dans leurs familles, risquaient des seconds dessus et des basses qui manquaient parfois de justesse. Cependant les litanies se déroulaient avec entrain; quand les cent voix de la foule répétaient *ora pro nobis,* il semblait que la brise emportait jusqu'au ciel ce cri parti du cœur. La marée montait; l'eau verte de l'Océan battait les marches du quai et les petits navires qui gisaient dans la vase quelques heures auparavant couchés sur le flanc et comme endormis, se soulevaient avec le flot et s'éveillaient : on eut dit qu'ils se dressaient sur les eaux pour fêter la Mère du Christ.

— Voyons, à bas les pipes et ôtez vos chapeaux, messieurs, dit la veuve Turpin, ou je vous mets dehors...

— Mais comme elle est mal commode aujourd'hui, la mère Turpin, répliquèrent les marins.

Digitized by Google

— Savez-vous que ça n'est pas beau pour une femme si dévote, ajouta le capitaine.

— Dame! aussi pourquoi me faites-vous de la peine, répondit la bretonne. Capitaine Jacquot, voyons, soyez donc raisonnable...

Le capitaine Jacquot et ses compagnons avaient éteint leurs pipes; ils se découvraient en ricanant, d'assez mauvaise grace, et comme pour ne pas taquiner la bretonne Quand la croix passa, ils se retirèrent doucement en arrière, et chacun d'eux fit un petit signe de croix qu'il crut dérober à son voisin. Il y a des symboles augustes que l'on n'ose braver du regard, et qui forcent au respect ceux-là même qui s'imaginent ne plus y croire. Ainsi ces pauvres gens mal inspirés, qui avaient cru pouvoir se soustraire à l'influence de ce jour de fête, en se tenant éloignés des cérémonies religieuses, venaient de payer leur tribut d'hommages au signe de la Rédemption.

— A la bonne heure, dit l'aubergiste bretonne, voilà qui est agir en vrais chrétiens... Il y a quatre bouteilles de vin blanc à huit sous qui vous font trente deux sous. Vous me payerez demain, messieurs, je ne veux point de votre argent aujourd'hui

— Vous avez pourtant collé sur le mur l'image et la complainte de *Crédit est mort,* répondit un des marins.

— La chanson dit que *les mauvais payeurs l'ont tué,* répliqua la veuve Turpin, et vous, vous êtes des honnêtes gens tout de même...

II.

La réunion de quatre personnes ennuyées ne forme point une société divertissante. Fatigués les uns des autres, les buveurs se séparèrent sur le seuil de l'auberge sans savoir comment ils termineraient cette journée si longue pour eux et si remplie pour les autres. Le capitaine Jacquot suivit le quai, jeta un coup d'œil de complaisance sur son petit navire et marcha droit devant lui. Il avait grand chaud sous son épaisse houppelande; mais c'était sa tenue des dimanches,

Digitized by Google

le costume qu'il portait toujours quand il allait, en arrivant dans un port, rendre visite à ses consignataires.

Tout en se promenant, il déboucha sur la grève, doucement battue par de courtes vagues au-dessus desquelles les goélands voltigeaient avec des cris rauques. Dans le lointain passaient les voiles des grands navires qui cinglaient vers l'embouchure de la Loire. Tout le long des sables, au-dessus de la grève creusée en demi-cercle, se profilait la procession qui marchait avec son bruit de chants et de prières, pareille à ces foules aux mille personnages que le pinceau délicat des Franck aime à faire ressortir sur des fonds bleus. Le marin regardait du coin de l'œil et avec un certain dépit les fidèles empressés à suivre la croix et la bannière.

— Ah! les sots! ah! les ignorants! disait-il à demi-voix; les voilà qui courent comme les moutons derrière leur curé!... Est-ce que toutes ces petites et tous ces jeunes gars ne seraient pas mieux à danser au son du violon?... Je donnerais quelque chose pour que l'orage qui monte du côté du sud vint à éclater sur cette procession et la mit en déroute...

Ainsi raisonnait maître Jacquot, natif des côtes de Gascogne, capitaine au cabotage et propriétaire du chasse-marée *le Jeune Anacréon,* amarré au quai du Pouliguen. Placé dès son enfance à bord des navires en qualité de mousse, il avait passé sa vie entre les fatigues de la navigation et les plaisirs grossiers auxquels le marin s'abandonne à la hâte et sans réflexion dès qu'il a touché terre. Ces alternatives d'un travail pénible et d'un repos déréglé avaient éteint dans son cœur les inspirations du sentiment religieux que la régularité des travaux et les habitudes d'une vie bien ordonnée entretiennent dans les âmes simples et résignées. Il lui semblait d'ailleurs que prier Dieu ou les saints, c'était faire acte de faiblesse et de pusillanimité, et manquer de courage, comme si la créature fragile et impuissante se montrait plus forte quand elle brave son Créateur! N'ayant jamais réfléchi sur les liens qui unissent l'homme à Dieu, il se croyait très-supérieur aux fidèles dont il déplorait l'ignorance, parce qu'il allait au hasard dans la vie, sans prévoyance et les yeux fermés. Sans doute les paysans et les paludiers qui

Digitized by Google

avaient suivi la procession en répétant *ora pro nobis* n'étaient ni de profonds théologiens, ni d'habiles philosophes; mais ils sentaient au fond du cœur ce besoin de prier et d'invoquer Dieu qui est le plus noble instinct de l'homme. Et c'est cet instinct surnaturel que tant de gens travaillent de toutes leurs forces à détruire dans les âmes! Ils se donnent bien du mal pour y arriver. Des corps savants les encouragent par des récompenses; s'ils meurent à la peine, on les nomme les martyrs de la vérité. Et leurs bustes sont placés dans les bibliothèques!

Le marin, que nous accompagnons dans sa promenade sur le bord de la mer, n'aspirait point à prendre place parmi ces *bienfaiteurs de l'humanité.* Il n'avait jamais lu leurs ouvrages; tout au plus avait-il orné son esprit de quelques-unes de ces formules négatives qui sont censées tout réfuter et qui ne répondent à rien. L'orage qu'il avait vu se lever commençait à se montrer plus menaçant; mais le vent l'emportait du côté de la mer, et il ne s'en détachait que de petites nuées qui versaient par endroits des ondées de pluie. Un de ces grains, — comme disent les navigateurs, — ayant éclaté avec plus de force que les autres, le capitaine Jacquot qui craignait de gâter sa lévite bleue, se dirigea vers une cabane de paludier bâtie derrière les grèves. Il n'y avait pas là un seul arbre qui put servir d'abri. Le paludier invita le marin à se mettre à couvert, et le capitaine entra.

L'homme des marais venait de quitter la procession; il avait remplacé sa veste des dimanches et ses trois gilets par la longue blouse blanche. Deux enfants de six à huit ans, un garçon et une fille, aux cheveux blonds et aux yeux bleus accueillirent le marin avec respect, celle-ci en faisant la révérence, celui-là en levant son grand chapeau rond. La femme du paludier tenait sur ses genoux un nourrisson qu'elle berçait doucement au refrain d'un cantique.

— Mauvais temps, dit le marin; voilà de la pluie qui va mettre de l'eau dans vos marais et fondre votre sel!

— L'année ne s'annonce pas bien, répliqua le paludier, c'est vrai!... que voulez-vous. Faut se résigner.

— Ça n'est pourtant pas faute de chanter *ora pro nobis* et de courir après la bonne Vierge, continua le marin en ricanant.

Digitized by Google

— Allez vous coucher, mes petits, dit la femme du paludier aux deux jeunes enfants, et récitez votre prière bien gentiment.

La bonne mère voulait abriter ses chers petits contre les paroles malsonnantes de l'étranger. Les enfants disparurent derrière l'alcôve et bientôt on les entendit qui récitaient avec recueillement la prière du soir. Quand ils prononçaient mal, la mère les reprenait d'une voix claire et sonore, tout en berçant le nourrisson qui commençait à sommeiller entre ses bras. La pluie tombait avec force, et par la porte entr'ouverte on voyait les nuages noirs courir rapidement sur les eaux vertes de la mer. Çà et là de lointains éclairs traçaient dans le ciel des sillons lumineux; la mère de famille et le paludier faisaient de grands signes de croix. Le marin haussait les épaules :

— Oh! gens de la Bretagne, disait-il, que vous êtes donc superstitieux! Est-ce que vous croyez que l'électricité a peur de vos simagrées?

—Nous nous recommandons à Dieu quand la foudre gronde, répondit le breton, parce que là où elle tombe, la mort frappe...

— Le tonnerre tombe sur les croix aussi bien que sur autre chose, continua le marin; il abat les clochers, et si c'était Dieu qui frappait avec la foudre, il ne la lancerait pas sur sa propre maison. Croyez-vous donc que le bon Dieu a le temps de songer à nous?...

— Il a bien songé à nous donner la vie, dit la mère de famille; il est notre Père à tous, et quand nous le prions, il nous écoute...

— Tenez, reprit le marin, j'ai connu à Cette un petit navire... Vous n'avez peut-être jamais été à Cette, vous, mon brave homme?... C'est un fameux pays pour le trois-six... Eh bien, j'y ai connu un petit navire qu'on nommait *le Saint-Esprit;* il a chaviré sous voiles, les ailes étendues comme un pigeon! et la Notre-Dame des Sept-Douleurs, du port Saint-Raphaël à côté de Fréjus; elle a été se briser en mille pièces sur les roches à deux lieues de la Ciotat...

— C'est possible, répliqua le paludier; cela n'empêche pas qu'on aime à donner à son navire un nom de saint et à le mettre sous la protection de Dieu, quand on a un peu de religion.

Digitized by Google

— Que voulez-vous, fit le marin en allumant une pipe, c'est là une chose qui ne se donne pas; on en a ou on n'en a pas... Pour ma part, je m'en passe...

— J'en ai connu qui parlaient comme vous, répliqua l'homme des marais, et ils ont fini par changer de ton. Quand j'étais à bord de la *Danaë*...

— Vous avez donc navigué?...

— Pendant dix ans, au long cours et sur les navires de guerre! Donc, quand j'étais à bord de la *Danaë,* en retour des Indes, une tempête nous assaillit près du Cap de Bonne-Espérance... Les voiles se déchiraient en morceaux, l'une après l'autre, et le bâtiment menaçait de couler... Eh bien, l'équipage qui ne se gênait pas d'ordinaire pour blasphémer, fit un vœu à Notre-Dame d'Auray; le vent tomba et nous fûmes sauvés!

— Le vent tomba et vous fûtes sauvés, reprit le marin, c'est tout simple; Notre-Dame d'Auray y a gagné d'avoir un petit navire de plus, pendu à la voûte de son église... Et on a crié au miracle! Allons donc, s'il suffisait d'un vœu pour apaiser les coups de vent, il n'y aurait jamais de tempête... Savez-vous aussi une recette pour avoir toujours bon vent?

— Voilà de vilaines paroles pour un jour comme aujourd'hui, dit la mère de famille, vous ne croyez donc à rien?

— Je crois à ce que j'ai vu, dit le marin; ainsi je sais bien que si on jette un chat à la mer, on est sûr d'avoir du mauvais temps!

La mère de famille secoua la tête et leva les épaules.

— Ah! vous ne voulez pas admettre ça, vous? Eh bien, j'en ai fait l'expérience, et c'est une chose certaine... Comment cela se fait-il, je n'en sais rien, mais je soutiens qu'il en est ainsi... Je ne suis pourtant pas superstitieux, mais je ne suis pas dévot!... Tenez, quand on perd au jeu et qu'on veut faire changer la veine, il n'y a qu'un moyen, c'est de se déshabiller et de se verser un seau d'eau sur le corps... La chance revient tout de suite... Il n'y a à cela ni Dieu, ni diable!

— Ma foi, répondit le breton, on dit bien de ces bêtises-là dans le monde et je n'y fais guère attention... Ça prouve

Digitized by Google

qu'on a besoin de croire à quelque chose, et quand on s'entête à ne pas croire à la vérité, on tombe tout droit dans les billevésées.

III.

La pluie avait cessé; de pâles éclairs brillaient encore à l'horizon, mais à de rares intervalles, et la lumière du couchant qui se faisait jour à travers les nuées se projetait sur les vagues en longs reflets. Le capitaine Jacquot prit congé du paludier et de sa femme en leur adressant quelques bonnes paroles pour faire oublier ses hardis propos.

Une fois hors de la maison, il se mit à marcher d'un pas plus rapide. L'air était plus frais après la pluie, l'obscurité se répandait sur la terre avec le silence. Lorsque la cloche du Pouliguen eut achevé de tinter l'Angelus, on n'entendit plus rien que le murmure régulier de la vague, le soupir mélancolique de la houle arrivant du large, et du côté de la terre, l'aboiement des chiens veillant autour des maisons isolées.

Le calme et la sérénité d'un beau soir, après l'orage, portent à la rêverie ceux qui ont l'esprit cultivé, les hommes peu habitués à réfléchir subissent l'influence de cet apaisement de la nature, mais d'une tout autre manière; un sentiment de bien-être matériel se répand dans leur cœur. Au lieu d'élever leurs pensées au-dessus de la terre, ils se laissent dominer par l'instinct de la vie qui semble se ranimer autour d'eux. Ainsi faisait le marin; il se sentait dispos et prenait plaisir à recevoir sur sa face hâlée le souffle rafraîchissant de la brise de nord. Aucune inquiétude ne traversait son esprit et quand il arriva aux premières maisons du village, il se rendit la justice d'avoir passé cette journée de fête en homme raisonnable, exempt des préjugés vulgaires et surannés qui règnent encore dans la douce Bretagne et dans la Bretagne bretonnante. Par suite de cette satisfaction de soi-même, maître Jacquot avait mis son chapeau sur l'oreille et il marchait avec une certaine dignité. Après tout on a le droit de lever la tête quand on commande un chasse-marée de soixante-dix tonneaux, et que ce chasse-

Digitized by Google

marée se nomme le *Jeune Anacréon*. Ne rions pas, cependant; qui de nous n'a pas sa vanité puérile et ses accès de fol orgueil! Dans ces moments-là nous sommes souvent bien près d'aller, comme le moucheron de la fable, nous jeter étourdiment en quelque aventure.

Comme il passait le long du jardin du presbytère, le capitaine Jacquot entendit par-dessus la haie le colloque suivant :

— M. le curé, disait la vieille servante à demi-voix, on vous demande?

— Je vais, répondit le prêtre en interrompant sa promenade... Qui me demande?

— La petite Rosalie, vous savez bien... Je lui ai dit qu'après une journée comme celle-ci, vous aviez besoin de repos, et...

— Pauvre cher homme! murmura le marin...

— Et que demain il serait temps...

— Non, non, reprit le curé, je vais à l'instant même dites que je me rends là où l'on m'appelle.

— Parbleu, pensa le marin, je voudrais bien savoir ce que la petite Rosalie lui veut à pareille heure?

Il se mit en embuscade auprès de la porte et vit le prêtre sortir, accompagné d'une jeune fille à la taille élancée, au pas rapide. Après les avoir suivis de l'œil jusqu'à la petite maison où ils s'étaient arrêtés, le capitaine Jacquot courut sur le quai, et s'approchant de son navire :

— Eh! Lefort, es-tu là?

— Oui, mon capitaine, répondit un matelot qui fumait, assis sur le cabestan.

C'était l'un des trois compagnons avec lesquels le capitaine du chasse-marée avait passé l'après-midi à l'auberge de l'*Ancre d'or*.

— N'es-tu pas trop en ribote ce soir?

— Pas trop, capitaine, une pointe de gaieté, voilà tout.

— Eh bien, viens, nous allons rire!

Le matelot grimpa sur le quai.

— Tu es un bon diable, toi, dit le capitaine Jacquot, et tu en veux au curé d'ici *rapport* à ce qu'il empêche les filles de danser.

— C'est vrai, et si je pouvais lui jouer quelque tour...

Digitized by Google

— Eh bien, viens ; je l'ai vu entrer dans une maison où on ne va point à pareille heure avec des intentions honnêtes, attendu qu'il y a là une petite Rosalie qui m'a l'air joliment tournée...

— Je crois bien, dit le matelot, et il est toujours fourré dans cette maison-là !...

Les deux marins s'avancèrent tout doucement du côté de l'humble demeure où ils savaient que le prêtre avait pénétré quelques instants auparavant. Le curé était un homme de bonne mine, dans la force de l'âge. En entrant dans le logis où on l'avait appelé, il tira de sa poche une bouteille de vin rouge à long bouchon et plaça sur la table boiteuse dressée dans un coin une aile de volaille d'assez belle apparence. Après avoir disposé de la sorte ce qui ressemblait aux apprêts d'un gentil souper, il appela la jeune fille à voix basse et la prenant à l'écart :

— Votre mère dort-elle? demanda-t-il.

— Oui, répondit la jeune fille.

— Eh bien, mon enfant, laissons-là reposer et causons un peu...

Le prêtre lui mit quelque argent dans la main en disant : voilà toujours de quoi payer le médecin et les remèdes.

La jeune fille leva la tête en soupirant ; la faible clarté d'une chandelle illuminait son profil gracieux encadré dans une abondante chevelure blonde. Il y avait dans ses traits amaigris par la misère une vivacité inquiète et une animation fiévreuse. Les deux espions avaient franchi le fossé du petit jardin, si peu profond qu'il servait souvent de passage aux gens du logis, quand ils ne voulaient pas sortir par la rue. Ils se tenaient blottis sous un auvent, à côté de la porte et prêts à faire irruption dès qu'ils verraient le prêtre déboucher la bouteille et s'asseoir pour souper.

— Je suis sans ouvrage, dit la jeune fille, nous n'avons plus de pain,... la maladie de ma mère nous a ruinés !

— Prenez courage, espérez en Dieu, dit le prêtre, je veille sur vous...

— Nous attendions mon frère qui devait revenir à la fin du mois d'un voyage aux îles ; hier nous avons reçu une lettre de lui. Il est à l'hôpital, au Port-au-Prince, avec la fièvre... Quand reviendra-t-il? Nous comptions sur son salaire

Digitized by Google

pour vivre... Ma mère veut que j'aille à Nantes, pour tâcher d'y trouver une place. Puis-je la quitter dans l'état où elle est? Ce matin, elle a eu une crise ; elle s'est emportée contre moi, et les voisins sont accourus... Oh ! que j'avais honte!

— Pardonnez-lui, dit le prêtre, elle était en délire... Ecoutez, je crois qu'elle s'éveille...

La jeune fille prêta l'oreille ; une voix faible et presque éteinte l'appelait dans la chambre voisine. Elle courut et s'approchant du lit de sa mère :

— Voulez-vous prendre quelque chose, lui dit-elle ; le dernier ami qui nous reste vous a apporté de l'argent pour payer nos dettes les plus pressantes et aussi de quoi souper !

Parlant ainsi elle montra le vieux Bordeaux et l'aile de volaille apportée par le curé.

— Non, non, reprit la vieille, je ne veux rien... Ne me parle pas de rien prendre... Mon fils, mon fils... Je l'ai vu en rêve... il est mort, oh ! bien sûr, il est mort... Et moi... Oh ! mon Dieu... Je vais mourir aussi...

Elle prononçait avec effort ces phrases entrecoupées ; le curé s'avança près du grabat sur lequel gisait la moribonde, et touchant sa main glacée :

— Ma pauvre enfant, dit-il à la jeune fille, votre mère est bien mal... Soyez prête à tout ; je vais la confesser et la préparer à sortir de cette vie. Mais il faudrait quelqu'un pour aller chercher le médecin. Restez ici, je vais trouver quelque voisin charitable.

Le curé était parti précipitamment par le jardin ; il y rencontra les deux marins qui se retiraient sournoisement et comme en fuyant.

— Eh ! mes amis, leur dit-il, pour l'amour de Dieu, rendez un petit service à une pauvre femme qui va mourir ! vous, — et il s'adressait au capitaine Jacquot, — vous, ayez l'obligeance d'aller quérir le docteur ; vous savez où il demeure?... La maison neuve derrière l'église. — Vous, — et il pressait la main du matelot Lefort, — vous, mon brave marin, allez au presbytère et dites à ma vieille servante qu'elle m'amène le sacristain !...

Ce n'était pas tout à fait là le malin plaisir que se pro-

Digitized by Google

mettaient pour la soirée maître Jacquot et son matelot Lefort. La scène devenait beaucoup plus tragique qu'ils ne l'avaient espéré. Ils obéirent cependant sans hésiter, cédant au sentiment d'une charité naturelle. Retourner à bord, se coucher tranquillement et laisser mourir à son aise la vieille qu'ils ne connaissaient pas eut été chose facile; ils n'y songèrent pas et se mirent en devoir de se rendre utiles, tout comme s'ils fussent venus là pour aider le curé dans son double rôle de prêtre et de consolateur. Contraints d'accomplir une bonne action, ils eurent le mérite de s'y résigner. En s'éloignant pour aller remplir son message, le matelot qui se trouvait tout à fait dégrisé, se disait à part lui :

— Le capitaine m'avait dit : viens donc, nous allons rire! Il me semble que cette soirée là n'est point si gaie et j'aimerais autant faire le quart sur le pont du chasse-marée par un gros temps que de courir cette nuit à la recherche d'un sacristain! Après tout il faut bien s'entraider dans ce bas monde.

— Si j'avais su qu'il s'agissait d'administrer une vieille bonne femme à l'agonie, pensait de son côté le capitaine Jacquot, j'aurais bien laissé le curé courir avec la petite... On ne peut pourtant pas refuser de rendre service à ses semblables parce qu'on commande un chasse-marée de soixante-dix tonneaux!

Ainsi ces deux hommes qui avaient résolu de jouer un mauvais tour au curé s'empressaient de remplir ses volontés parce qu'il venait de faire appel à leurs bons sentiments. Sous une enveloppe grossière ils cachaient des cœurs sympathiques et la mère Turpin avait eu raison de leur dire : Vous êtes des honnêtes gens tout de même.

Le médecin était allé souper à quelque distance du village chez un de ses amis. Le capitaine Jacquot dût l'y aller chercher, conduit par la servante qui murmurait tout le long du chemin. Il était bien tard et plus de minuit quand il reparut chez la vieille moribonde, en compagnie du docteur. Celui-ci déclara que la pauvre femme n'avait plus que quelques heures à vivre, et que ses soins devenaient inutiles. Le matelot était resté près de la mourante, pour attendre le retour de son capitaine, et aussi pour ne pas laisser seule la jeune fille qui éclatait en sanglots et en gémissements.

Digitized by Google

Il se promenait de long en large, comme s'il eût été sur le pont de son navire, regardant alternativement la vieille mère près d'expirer. et la jeune fille que le vent de la douleur agitait de ses violentes bourrasques. Peut-être tournait-il les yeux plus souvent du côté de celle-ci que vers celle-là. A peine le capitaine était-il de retour, que le curé arriva avec le saint Viatique. Lorsqu'il entra dans la pauvre et humble maison, faiblement éclairée par deux bouts de chandelles, les deux marins ôtèrent leurs chapeaux comme si un amiral se fut présenté dans tout l'éclat de son uniforme. A la vue de la sainte hostie que le prêtre tenait entre les doigts, ils tombèrent à genoux et des larmes coulèrent de leurs yeux. Personne ne les voyait; le respect humain ne parlait point à leur esprit. De même que devant la croix ils avaient été saisis d'un respect involontaire, de même aussi et bien davantage encore à la vue de l'auguste Sacrement, ils s'agenouillèrent avec recueillement et avec foi.

Ces deux hommes n'étaient point des impies et l'eussent-ils été, dans ce moment solennel, dans la solitude et en face de la mort, ils auraient été touchés des miséricordes infinies du Sauveur qui a voulu se donner aux hommes pour leur communiquer les mérites du sacrifice de la croix. La petite scène qui se passait là sous l'humble toit était comme le résumé de la société tout entière : la religion venait dans la personne du prêtre exhorter la vieillesse à bien mourir, aider la jeunesse à bien vivre, faire éclater son dévouement et son abnégation en face des indifférents. Mais forcés de la voir à l'œuvre, d'assister à l'une de ses plus imposantes et de ses plus simples cérémonies, appelés par le hazard à être témoins de ses bienfaits, ces indifférents n'échappaient point à son influence toute puissante. Les préventions anciennes et les préjugés invétérés se taisaient en eux. C'est que de la divine hostie il émane des rayons pleins de douceur et de force qui pénètrent les cœurs les plus froids et les plus insensibles.

Après avoir administré à la mourante les derniers sacrements, le prêtre remercia affectueusement de leur complaisance les deux marins et les exhorta à donner partout cet exemple édifiant de piété et de foi dont il avait été lui-même vivement touché. A ces éloges peu mérités sans doute,

Digitized by Google

le capitaine et son matelot répondirent par un respectueux salut, et le curé les congédia avec ces paroles empruntées à l'Imitation de N.-S. Jésus-Christ : « Vous venez de voir agoniser un de vos semblables; rappelez-vous que vous passerez par le même chemin ! » Là-dessus, les deux marins se retirèrent émus et silencieux. Le sacristain devait veiller la nuit auprès de la vieille femme agonisante en compagnie d'une voisine qui se chargeait de prendre soin de la jeune fille.

IV.

Le lendemain, à la mer haute, le chasse-marée *Jeune Anacréon* appareillait pour sortir du port de Pouliguen. Le matelot Lefort qui faisait l'office de maître d'équipage, bordait les voiles; le capitaine Jacquot mettait bas sa belle houppelande bleue et prenait en main la barre du gouvernail. Il y avait bien, sur le quai, dix personnes à assister au départ du petit navire, le barbier avec son peigne sur la tête, un douanier en capote verte, un vieux pilote estropié, un resemeleur de souliers ceint du tablier de cuir et autres personnages célèbres dans la localité, ayant tous avec la marine et les marins des rapports plus ou moins directs. Quand un navire met à la voile, ces habitués du port arrivent sur le quai, de divers points du village. Chacun dit son mot à haute voix, et fait un geste, comme s'il se parlait à lui-même; ces monologues en se croisant ne tardent pas à former un dialogue, puis deux, puis trois, puis une conversation générale. On se rapproche, on se réunit et on s'en va au cabaret boire à la santé de ceux qui sont partis.

Lorsque le *Jeune Anacréon* fut hors du port, le capitaine Jacquot put, en se retournant vers la terre, apercevoir le groupe en question qui faisait son entrée dans l'auberge de l'*Ancre d'Or*. Le matin même, il était allé payer sa dette de la veille à la veuve Turpin, qui disait quelquefois en parlant de lui : Je le connais depuis quinze ans; s'il avait une femme qui saurait le tenir, il serait tout-à-fait comme il faut!

Digitized by Google

Bientôt le chasse-marée disparut à l'horizon, faisant voile vers le sud et poussé par une jolie brise de nord. Le petit navire alla à Bordeaux, puis à Rouen, au Havre et sur les côtes d'Angleterre. Pendant les premiers jours qui suivirent le départ, le capitaine et Lefort, son matelot de confiance, demeurèrent sous l'impression de la scène solennelle à laquelle les avait fait assister un heureux hazard sorti d'une volonté mauvaise. Ils furent plus sérieux, moins prompts à blasphémer, et aussi moins exacts à donner des taloches au mousse. Mais la nature humaine est portée à retomber dans la voie de la routine et à reprendre les mauvaises habitudes, et nos deux marins auraient peut-être perdu le souvenir de cette nuit mémorable, si une autre nuit terrible ne les eût mis cette fois, non plus en face d'une femme inconnue qui allait mourir, mais bien aux prises avec la mort menaçante et inexorable.

Le *Jeune Anacréon* parti des côtes d'Angleterre avec un chargement de charbon s'en retournait à Pouliguen, c'était dans les beaux jours, à la fin de juillet. Après avoir soufflé pendant quarante-huit heures, le vent de nord tomba tout à fait; il se fit un grand calme et des nuages épais commencèrent à se lever à l'horizon. Durant la journée, ils s'amoncelèrent lentement en marchant vers la terre. Lorsque le soleil voilé depuis midi se coucha derrière les masses noires qui interceptaient ses rayons, des éclairs sillonnèrent le ciel et le tonnerre gronda. Bientôt une brise violente se mit à souffler par rafales, la mer se souleva et se couvrit d'écume. Prévoyant un de ces coups de vent d'été qui ne durent guère, mais qui sont redoutables, le capitaine Jacquot fit serrer ses voiles. Le chasse-marrée ne garda qu'un petit foc et une partie de ses taille-vent pour se tenir debout à la lame. La pluie ne tarda pas à tomber par torrents et la nuit devint d'une obscurité effrayante, lorsque les éclairs plus pâles ne brillèrent plus que dans le lointain.

Quoiqu'il fut pesamment chargé, le petit navire résistait vaillamment à la bourrasque; il en avait bien vu d'autres! Les marins retirés à l'arrière pour éviter les grosses lames qui déferlaient sur la proue, tendaient à la pluie leurs dos couverts de lourds paletots de laine, et secouaient gravement leurs chapeaux de toile cirée tout ruisselants de

Digitized by Google

gouttes d'eau. Mouillés comme des caniches, accroupis le long du bord, ils laissaient passer l'orage, aussi peu émus que de vieux soldats qui assistent à une légère escarmouche. Vers minuit le sommeil commençait à appesantir leurs paupières, quand tout à coup une masse noire sembla se précipiter sur eux; on eut dit une nuée emportée par une trombe qui rasait la surface de l'Océan.

— La barre au vent, s'écria le capitaine en se redressant d'un bond! laisse arriver, largue tout.

Le matelot Lefort avait compris; il filait les écoutes du foc et du taille-vent, pour faciliter l'évolution du chasse-marée. Mais au moment où le *Jeune Anacréon* se rangeait et glissait entre deux lames, le gros navire qui courait sur lui vent arrière avec ses voiles mouillées et grises comme la nuée, l'abordait dans sa longueur. Le choc fut terrible; il l'eut été bien davantage si le *Jeune Anacréon* beaucoup plus faible que le gros navire qui venait de le heurter eut offert plus de résistance. Les voiles du chasse-marée se déchirèrent en lambeaux; deux de ses mats se brisèrent, couvrant le pont d'une masse de cordages embrouillés. Quand au grand navire, il continua sa marche désordonnée, emporté par le vent, et à peine ébranlé par la secousse de l'abordage qui ne lui avait causé que de légères avaries, Une lourde diligence à six chevaux, lancée à toute vitesse n'aurait pas plus cavalièrement jeté dans l'ornière du fossé le petit chariot d'un laboureur sur une grande route.

Subitement arrêté dans sa marche et heurté avec violence, le *Jeune Anacréon* sembla près de sombrer. Les vagues s'élevaient en déferlant sur le pont, et l'équipage épouvanté perdait la tête. Le mousse criait, les matelots couraient ça et là frappés de stupeur, maudissant le navire, qui après les avoir si brutalement abordés,continuait sa course sans prendre peine de leur cruelle situation. C'en était fait du *Jeune Anacréon* et de son équipage si la nuit eut été plus longue et si la bourrasque se fut prolongée. Le jour ne tarda pas à poindre, la mer s'apaisa peu à peu, et l'espoir commença à renaître dans ces cœurs désolés. En jetant à l'eau quelques tonneaux de charbon, on remit le navire en état de sentir l'action du gouvernail. Une voile neuve fut hissée sur le mat qui restait debout; la pauvre nef, si rude-

Digitized by Google

ment éprouvée, reprit sa route... à la grâce de Dieu!

Depuis l'abordage jusqu'à l'aube du jour, trois heures d'angoisse s'étaient écoulées lentement, pendant lesquelles le capitaine Jacquot et son premier matelot, Lefort, avaient fait plus d'un signe de croix, et récité plus d'un *Pater* et d'un *Ave*. Se croyant broyés par le choc et perdus sans ressource, ils avaient ressenti ce suprême abandon de toutes les choses de la terre qui. en se retirant de l'homme, le laissent seul devant Dieu, avec sa conscience. Ils s'étaient souvenus de ces paroles du prêtre au chevet de la mourante: « Rappelez-vous que vous passerez par le même chemin! » Et combien cette voie douloureuse leur semblait plus terrible, loin de toute consolation religieuse, en face de l'abîme entr'ouvert pour les engloutir. Périr tout d'un coup, et pour ainsi dire mourir tout vivants quand on y pense le moins, quand on forme peut-être des projets coupables, quand on rêve aux joies déshonnêtes du retour au port; voir la vie se terminer brusquement, quand on la croyait encore bien longue, et qu'on se promettait de la bien remplir! Ce sont là de ces réveils terribles, qui dissipent jusqu'aux dernières illusions et font éclater la vérité aux yeux les moins clairvoyants. Dans ces moments solennels, on crie vers Dieu, on s'accuse de ses fautes, on jure de revenir au bien, si la vie est rendue...

Ces diverses pensées avaient traversé l'esprit des malheureux réunis sur le pont du chasse-marée; chacun avait fait son *meâ culpâ* et formulé son vœu. Quand il eut remis un peu d'ordre sur son navire désemparé, le capitaine Jacquot appela son équipage sur le pont, — il y avait en tout cinq hommes et un mousse, — et il dit à haute voix :

— Mes amis, c'est un miracle que nous n'ayons pas sombré! Nous devons tous un cierge à la bonne Vierge... Voilà la fête de l'Assomption qui approche; nous suivrons tous la procession et nous chanterons ses litanies pour remercier la patrone des marins de nous avoir sauvé la vie! Chacun de vous verra d'où il en est avec sa conscience, cela le regarde. Quant à moi, j'irai causer en particulier avec le curé; c'est un brave homme, n'est-ce pas Lefort?...

Le matelot Lefort répondit par un signe de tête affirmatif et tous promirent de suivre la procession. Belle dévotion

Digitized by Google

que celle qui naît de la peur, dira peut-être un bourgeois sceptique tranquillement assis dans son jardin, devant ses fleurs épanouies! Oh! sans doute, il serait mieux de prier Dieu dans le calme comme pendant la tempête et de ne pas attendre l'heure du péril pour l'invoquer. C'est pourquoi, ô paisible bourgeois, vous qui n'avez point à redouter ces périls de la mer, reconnaissez-le dans ses œuvres, dans les biens dont il vous comble et n'abusez point de ses miséricordes. Pendant que vous vous souriez à vous-même, la mort est là qui vous guette; peut-être va-t-elle aujourd'hui même s'asseoir à votre table et vous frapper au moment où vous porterez à vos lèvres ce fruit succulent! La peur est quelquefois le contre-coup d'un avertissement d'en haut, et bienheureux ceux qui sont avertis.

V.

Après plusieurs jours d'une navigation lente et difficile, *le Jeune Anacréon* entra dans le port du Pouliguen. Cette fois la population se porta en masse sur le quai pour voir arriver le petit navire tout dématé qui semblait flotter entre deux eaux. A la vue de ces marins qui venaient d'échapper à une mort presque certaine, les habitants furent saisis d'une vive émotion, et ils les accueillirent avec les marques d'une bienveillante sympathie. Par manière de préparation à l'accomplissement du vœu, le capitaine Jacquot et son matelot Lefort allèrent faire visite au curé. Ils lui avouèrent franchement dans quelle intention ils s'étaient rendus, l'année d'auparavant, auprès de la demeure de la vieille femme mourante.

— Eh bien, répondit le curé en souriant, j'ai encore là quelques bouteilles de ce vieux Bordeaux; permettez-moi d'en déboucher une à votre intention. La pauvre femme n'en a plus besoin; elle est morte le lendemain du jour où vous m'avez surpris près de son grabat.

— Et sa fille, demanda le capitaine...

— La petite Rosalie, dit le curé; elle est à trois lieues d'ici, chez une tante qui l'a adoptée et qui compte la faire son héritière...

— De tout mon cœur, M. le curé, disait en ce moment

Digitized by Google

le matelot Lefort en portant le verre de Bordeaux à ses lèvres; mais au nom de la petite Rosalie, il avala de travers et fut pris d'un accès de toux.

— A votre santé et au revoir, mes amis, dit le curé; il serra la main des deux marins qui ne manquèrent pas de le venir voir en particulier, comme ils l'avaient promis. Cette année-là, ils fêtèrent le jour de l'Assomption d'une manière beaucoup plus édifiante que l'année précédente. Le capitaine, en tête de son équipage, suivit la procession partout, dans les rues, sur le port, et jusque sur les grèves. Près de lui se trouvait le paludier qui lui avait offert un asile pendant l'orage; l'homme des marais le regardait avec surprise et s'étonnait de l'entendre répondre *ora pro nobis* d'une voix joyeuse et retentissante.

Le marin lui dit tout bas : J'ai fait comme ceux dont vous me parliez, j'ai changé de ton... Que voulez-vous? un revirement, *une saute de vent!*

La veuve Turpin le trouva superbe, quand il passa devant son auberge, un livre d'heures à la main, avec ses matelots et son mousse. Le soir de la fête, on parla beaucoup au Poulinguen du vœu des marins de l'*Anacréon* qui n'avaient pas joui précédemment d'une grande réputation de sainteté; le lendemain, le capitaine Jacquot se rendit à l'auberge de l'*Ancre d'or*.

— Mère Turpin, dit-il à l'hôtesse, j'ai fait trois vœux au moment du sinistre.

— Trois vœux! répliqua la veuve; d'ordinaire on n'en fait qu'un.

— Trois vœux, reprit le marin; le premier, d'aller causer avec le curé... Vous m'entendez! C'est bon! Le second, de suivre la procession...

— Dam! c'est beau, ça; et avec tout votre monde... Le petit mousse était gentil comme un enfant de chœur!

— Le troisième... ne dépend pas de moi tout seul, madame Turpin...

— Comment cela?

— Voilà la chose; j'ai dix ans de plus que vous, environ quarante-trois ans; et bien, je voudrais me marier...

— Qu'est-ce que cela me fait à moi?... Ces affaires-là ne me regardent point!...

Digitized by Google

— Je vous dis que je veux une femme sage, qui ait bonne tête et bon cœur, et qui me tienne dans le bien... Madame Turpin, vous ne comprenez pas?... L'an passé, quand vous nous avez fait quitter nos verres, nos pipes et nos cartes, je vous regardais du coin de l'œil, parole d'honneur, et je me disais : Bah! elle ne voudra jamais d'un homme qui ne va point à l'église.

— Ah! dam! c'est vrai...

— Eh bien, j'y vais maintenant; me voilà devenu un vrai chrétien... Mon pauvre *Anacréon* est tout démoli; je veux faire construire un autre navire, et je le nommerai comme vous, *Jeanne-Marie*... Voyons, voulez-vous de moi?

— Capitaine Jacquot, dit la veuve d'un air sérieux et en rougissant un peu, laissez-moi réfléchir avant de répondre; dans huit jours vous saurez à quoi vous en tenir.

Quelques mois après cette entrevue, le curé du Pouliguen unissait la veuve Turpin à Clément Jacquot, capitaine au cabotage, et propriétaire d'un chasse-marée tout neuf sur la poupe duquel un peintre du lieu traçait en belles lettres blanches, le nom de *Jeanne-Marie. Le Jeune Anacréon* fut réparé et mis en état de reprendre la mer. Lorsque le vieux navire eut été gréé de nouveau, le capitaine Jacquot dit à son matelot Lefort :

— Ah! ça, mon garçon, il est convenu que te voilà désormais rangé et honnête chrétien?

— Oui, capitaine, vous savez bien que je ne peux pas m'empêcher de vous imiter en tout...

— Tu as vingt-huit ans, tu es reçu au cabotage et tu peux commander. Je te cède mon *Anacréon,* mais à une condition... Il faut que tu te maries!

— Mes économies sont bien entamées, capitaine; si j'avais dans ma poche tout l'argent que j'ai semé dans les cabarets! Ah! les gueux de cabarets!

— Veux-tu te marier? Oui; eh bien, laisse-moi te trouver une femme qui aura quelque chose.

— Ah! capitaine..... Non, non, j'ai une inclination qui...

— Suffit, matelot; crois-tu que je ne t'ai pas deviné? Tiens, va prier M. le curé de glisser deux mots dans l'oreille de la vieille tante de... tu sais bien qui? Il m'est avis que ce

Digitized by Google

que je lui en ai dit déjà pourra mettre tes affaires en bon train. Dam! Elle est gentille, cette petite-là et sage comme une grand'mère!

— Epouser Rosalie et commander un navire, s'écria Lefort en embrassant son ancien capitaine, mais c'étaient là les deux rêves de ma vie! Vous me comblez de joie...

— Mon garçon, en te donnant le mauvais exemple, je t'avais porté préjudice; c'est mon devoir de te faire du bien, si je le peux, pour expier le passé. Quand nous vivions dans le mal, nous soupçonnions les autres de ne pas valoir mieux que nous, n'est-ce pas?

— Ne m'en parlez pas, capitaine! J'étais un mauvais sujet... Si la petite Rosalie avait été courir les danses, je n'en voudrais pas pour ma femme!... Et j'en voulais à ce brave homme de prêtre parce qu'il faisait son devoir!...

— Fais le tien en toute occasion, répliqua le capitaine Jacquot; au lieu de croire au mal sur de trompeuses apparences, tu rendras justice à celui qui se cache pour pratiquer le bien. Ceux qui accusent les autres sont rarement les meilleurs!

—

Rosalie Beduneau, femme Lefort, travaille de son métier de couturière sur le port du Pouliguen; comme sa fenêtre donne sur la mer, elle est la première à voir paraître à l'horison le petit navire que commande son mari. Le cabaret n'absorbe plus les économies de celui-ci; il y aurait même une certaine aisance chez les époux Lefort, si la famille ne croissait avec une édifiante rapidité. Aussi est-il question que les époux Jacquot doivent céder leur auberge au jeune ménage qui pourra en tirer des bénéfices proportionnés à ses besoins.

LOUIS VALIN.

Digitized by Google

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

SEPTIÈME CONFÉRENCE.

EMINENCE,

Après avoir établi que le christianisme est la source du progrès moral, parce qu'il produit perpétuellement la sainteté, qui est le progrès moral à sa plus haute puissance, nous avons montré le secret de ce progrès dans les réactions puissantes que le christianisme oppose à toutes ces concupiscences qui dégradent l'humanité. Recherchant ensuite quelle est la force cachée qui a soulevé l'humanité et produit la sainteté, cause effective de ces réactions progressives, nous avons révélé ce secret dans le mot qui résume tout le christianisme pratique : *l'amour de Jésus-Christ*.

Pour arrêter le débordement des concupiscences qui emportent les hommes à la dégradation, il faut replacer l'amour à son centre en le ramenant à Dieu. Jésus-Christ, par son cœur, opère ce mouvement de restauration et de progrès. Dieu-Homme, il se fait aimer, et se faisant aimer, il fait aimer Dieu et ramène l'amour de l'homme à son centre divin. Ramené là, l'amour de l'homme se transforme, et reçoit au contact du cœur de Jésus-Christ quelque chose de ses divins attributs ; il devient le plus élevé, le plus large, le plus profond, le plus fort, le plus doux, le plus parfait, de toute manière ; et par là, cet amour, entrant dans le mouvement du progrès, y entraîne tout après lui, parce qu'il est lui-même le centre et l'abrégé de l'homme tout entier. Et nous avons conclu que le progrès chrétien ne reprendrait au milieu de nous sa marche déjà dix-huit fois séculaire, qu'à la condition de chercher là son impulsion, son ressort et sa vie, — dans le cœur de Jésus-Christ, centre vivant du vrai christianisme, seul capable de ramener à l'ordre tant d'amours qui s'égarent.

Je pourrais m'arrêter ici dans la démonstration du progrès moral par le

Digitized by Google

christianisme ; mais je suis heureux qu'une grande œuvre de charité, qui est aussi une œuvre de progrès, me fournisse l'occasion de donner aux développements qui précèdent leur légitime supplément, en vous montrant aujourd'hui l'effet immédiat et le résultat général de ce que nous avons dit, et qui sera comme un nouveau point de départ pour ce qui nous reste à dire. Je veux montrer que l'amour de Jésus-Christ en possession du cœur humain est la destruction de l'obstacle le plus universel et le plus central à tous les progrès, parce qu'il est la défaite totale de l'Égoïsme.

Pour peu qu'on soit doué de la puissance d'aimer et qu'on éprouve le besoin de se donner à d'autres êtres qu'à soi-même, on sent dans la vie le passage de ce mal qui blesse le plus profondément le cœur humain : l'Égoïsme. J'entends par ce mot la tendance le plus directement opposée au véritable amour. Par l'amour, on sort de soi pour se donner à d'autres êtres ; par l'égoïsme, on rentre en soi pour se donner à soi-même. Pour aimer, il faut être au moins deux. L'Égoïsme vit tout seul, et il se complaît dans sa vie solitaire ; il dit : « Moi, encore moi, moi tout seul ; moi pour personne, tous les autres pour moi ; moi le but, tous les autres, moyens ; moi le maître, tous les autres, serviteurs; moi la gloire, l'unique gloire, tous les autres, des reflets de ma gloire ; moi la voix, l'unique voix, tous les autres, des échos de ma voix ; moi le centre, l'unique centre, les autres, des points dans ma sphère. En un mot, moi tout, les autres rien, rien si ce n'est pour moi-même ; moi, moi seul, vous dis-je, et c'est assez. »

Ces paroles vous en disent plus que des définitions ; elles vous peignent avec son propre langage cet être indéfinissable qu'on ne sait comment se représenter, à qui on n'ose donner ni les traits ni le visage de l'homme, parce qu'il n'y a rien qui fasse plus d'horreur à notre humanité ; ce je ne sais quoi de dur, d'âpre, d'étroit, de malsain, de froid, de mortel, dont le souffle glace et dont le contact donne la mort.

Déjà, dans ma vie, j'ai beaucoup regardé dans le fond des choses pour y découvrir la cause profonde de nos malheurs ; j'ai beaucoup écouté le gémissement des âmes et le frémissement des cœurs, pour découvrir enfin dans les replis les plus cachés de nos misères la cause profonde de toutes nos misères. Et tout m'a révélé le même secret, tout m'a rendu la même réponse : *Egoïsme.* Et quand j'ai cherché une puissance pour le vaincre, tout m'a répondu : *Amour de Jésus-Christ.*

I. — Quand on pénètre de couches en couches ces misères que l'humanité cache en ses profondeurs, même sous ses plus brillantes surfaces, on arrive toujours, par quelque endroit que l'on creuse, à toucher ce mal central qui est l'origine première et la cause universelle de tous les autres. L'Egoïsme, c'est le principe qui désorganise, le principe qui divise, le principe qui blesse, le principe qui déshonore, le principe qui abaisse, le principe qui détruit, le principe qui tue : c'est, en un mot, le désordre universel. L'Egoïsme est, par son essence, désorganisation et destruction ; il est la décadence même.

D'où vient dans l'Egoïsme cette puissance perturbatrice ? C'est qu'il est en-

Digitized by Google

nemi de l'ordre, et il est ennemi de l'ordre parce que, poussant chaque individu à se faire centre et centre principal, il brise l'harmonie des êtres, qui n'existe et ne se soutient que par l'unité du centre.

Figurez-vous, Messieurs, ce qui arriverait dans le monde sidéral, si tout à coup chaque planète douée de liberté, et pouvant elle-même choisir son centre, son orbite et son mouvement, venait à dire à son soleil : « Il ne me plaît » pas de circuler autour de toi ; il y a assez longtemps que je t'honore par » mes marches obéissantes et mes évolutions dociles : à ton tour de me » choisir pour centre et de graviter autour de moi ; à ton tour de m'emprun- » ter la lumière et de me demander l'impulsion ; à ton tour de me saluer, en » traversant l'espace, de tes mouvements respectueux. » En supposant que l'astre royal pût abdiquer son droit d'être centre, comment ferait-il si chaque planète, qu'il voit depuis six mille ans circuler autour de lui, venait à lui faire une demande pareille ? Comment arriverait-il à accorder, dans les champs de l'espace où Dieu lui fit sa royauté, ces prétentions contradictoires, et si je puis le dire, ces égoïsmes du monde astronomique ? Et qu'adviendrait-il dans la création entière, si ce soleil, qui n'est sans doute lui-même que le satellite d'un autre soleil, venait à se détacher de son centre, et celui-ci d'un autre, et puis d'un autre ? Que deviendrait le monde, c'est-à-dire l'ordre astronomique ? Et à la place de ce concert des cieux qui raconte la gloire du Créateur, qu'entendriez-vous au fond des espaces, si ce n'est le cri plaintif de tous les astres blessés, se heurtant les uns contre les autres dans un désordre immense ?

Transportez cette hypothèse du monde matériel dans les réalités du monde moral : voyez chaque homme, au lieu d'accepter avec sa dépendance le mouvement régulier de sa vie, aspirer dans sa sphère à devenir un régulateur, et, au lieu de se coordonner par rapport à son centre, occupé à se retirer sur lui-même, à attirer tout à lui et à se faire lui-même centre, et vous comprendrez ce que peut l'Égoïsme pour déconcerter le monde moral, et préparer dans un désordre suprême la décadence universelle.

Il y aurait quelque joie, pour l'intelligence qui a lui au fond des choses, à donner à cette pensée des illuminations qui descendent comme d'elles-mêmes des sommets de la science. Mais la vérité simple se révèle ici trop palpable dans le monde de la réalité qui nous touche, pour que nous demandions à la science des révélations que nous donne la nature humaine prise sur le fait ; et quelles que soient ici les clartés que nous envoie la métaphysique, elles ne peuvent égaler pour nous la double évidence qui nous vient et de ce monde qui se remue autour de nous, et de cet autre monde qui vit au-dedans de nous, et que nous sommes nous-mêmes. Donc ne considérons plus l'Egoïsme comme un être abstrait, prenons-le comme un être réel ; qu'il ne soit plus pour vous une tendance de la nature, qu'il pose sous vos yeux comme un homme du monde, pris à quelque degré de la hiérarchie humaine qu'il vous plaira de le chercher, et vous allez mieux comprendre que vous êtes face à face avec le mal, avec le désordre, avec la dégradation. Parcourez rapidement

Digitized by Google

avec moi ces types égoïstes : si rayonnants de gloire qu'ils vous apparaissent, il ne se peut que vous ne les haïssiez. Je n'en signale que quelques-uns, et si je ne les montre tous, je n'en absous aucun. Je montrerai la nature humaine plutôt que des personnes. Dieu m'est témoin que rien n'est plus loin de mon cœur que de me servir de la parole pour blesser un seul homme. A vous de décider si les types que je vous montre sont purement imaginaires.

Et d'abord voici l'Égoïsme savant, l'Égoïsme penseur, philosophe. Que veut cet homme ? Il veut faire un livre, pourquoi ? pour éclairer le monde assis dans les ténèbres. Non ; cet homme veut faire du bruit dans le monde des idées. Il veut jeter son nom aux échos de la renommée : son ambition est là tout entière. Je vais publier un livre, dit-il, et le tout est qu'on en entende parler : comment faire ? Si je dis la vérité simple, la vérité commune, la vérité ancienne, mon livre tombera dans le monde comme une pierre dans le vide. Je m'y prendrai autrement : je vais heurter violemment toutes les idées reçues ; je vais jeter l'insulte à tout ce que le monde vénère ; je vais prendre une idée bien étrange, bien excentrique, bien en contradiction avec le sens commun, et frondeur intrépide, je la lancerai à la face de l'humanité contemporaine : le retentissement est inévitable. Je vais affirmer que la propriété c'est le vol. Moi, dit un autre, je vais affirmer que Jésus-Christ n'est qu'un mythe. Moi, dit un troisième, je vais renouveler des Grecs un système qui paraîtra, au XIXe siècle, d'une nouveauté saisissante : je vais dire que la métempsycose est la loi de la vie. Moi, dit un quatrième, devant le christianisme qui se proclame divin, et devant les chrétiens adorant le Dieu-Homme qui fonda le christianisme dans les clartés de l'histoire, je vais dire que toutes les religions, y compris le christianisme, sont un fruit naturel de la spontanéité humaine : dire cela en plein christianisme, surtout quand on est jeune encore, c'est faire preuve d'une audace précoce, la sensation profonde est assurée, le succès est certain, et déjà j'entends les échos du monde qui se renvoient mon nom. Ainsi dit, ainsi fait l'Égoïsme penseur. Erostrate de la science ou de la philosophie, pour célébrer son nom, il mettrait le feu au temple de la Vérité.

Voici l'Égoïsme artiste. L'Égoïsme philosophe veut qu'on lise son livre ; l'Égoïsme artiste veut qu'on regarde et qu'on achète son chef-d'œuvre. Le moyen de faire regarder, c'est d'attirer les regards ; or, dit-il, ce qui attire les regards de l'humanité curieuse, de cette humanité dont je sens le souffle et connais les passions, ce sont les choses qu'elle trouve charmantes, tout en les déclarant honteuses. Bravons la pudeur, nous sommes sûr que le chef-d'œuvre ne passera pas sans être vu, et même les vierges pudiques, à travers leur voile discret, en voudront voir quelque chose. Des chastetés s'en effraieront, et les prédicateurs crieront au scandale ; soit, j'aime mieux le scandale que le silence. Mon tableau est indécent, ma statue est voluptueuse : l'humanité en masse regardera ; j'en ai pour garants le penchant de la nature et la moralité du siècle. Le sublime et l'idéal ne parlent qu'à quelques-uns ; le réel et le grossier parlent à tous. A peindre le nu tout mon génie se déploie, et à la

Digitized by Google

regarder la multitude s'empresse. Quoi qu'il en advienne, il faut que mon nom retentisse et que mon tableau se vende. Ainsi l'art, avec son vol sublime et ses ailes de séraphin, retombe là, il s'abat dans l'impureté en s'enfermant dans l'égoïsme.

Voici l'Égoïsme littérateur : que veut-il ? de l'or ; que cherche-t-il ? de l'or. La littérature est pour lui comme une autre Californie. Il ne fait pas de chefs-d'œuvre ; on y dépense trop de forces, et on y amasse trop peu d'or ; il fait du commerce littéraire, de l'agiotage littéraire, du mercantilisme littéraire. Quel spectacle honteux !..... Regardez autour de vous ces égoïsmes lettrés qui écrivent, écrivent, écrivent, l'un le feuilleton, l'autre le roman, un autre le drame, un autre la chronique, un autre ses souvenirs, un autre ses impressions, un autre ses rêves, un autre ses voyages, un autre ses mémoires, son histoire, sa vie. Que cherchent cette prose et ces vers, ces feuilles précieuses et ces livres intéressants ? La mine d'or de la littérature contemporaine. Vous croyez que ces grands hommes suivent la lumière de l'idée, l'inspiration du génie, l'impulsion du cœur, l'ardeur de la verve, et ce qu'ils nomment glorieusement des entraînements irrésistibles ? O simplicité ! Regardez derrière eux ; le financier est là, voilà le dieu inspirateur. Il dit au lettré qui tient la plume haute et le talent docile au commandement : écrivez ceci, et ils l'écrivent ; propagez ce bruit, et ils le propagent ; accréditez ce mensonge, et ils l'accréditent ; démolissez cette réputation, et ils la démolissent ; calomniez cette institution, et ils la calomnient ; produisez en trois mois dix volumes, et ils les produisent ; recevez cent mille francs, et ils les reçoivent. O dégradation ! sous le règne de l'égoïsme littéraire, la littérature à son tour est tombée là, dans le trafic. Dans l'homme de lettres, je ne vois plus qu'un homme d'affaires ; dans l'homme de l'art, l'homme de la spéculation ; le talent de réaliser le beau devient l'habileté à réaliser le profit, et le ministère d'écrire descend au métier de faire de l'or. Tel est l'égoïsme littérateur : il amasse l'or en propageant le mensonge ; il recueille la richesse en répandant la corruption, et l'immoralité est sa fortune.

Voici l'Égoïsme industriel ; écoutez-le parler et regardez-le faire. « J'ai un capital qui représente un million : étant donné mille ouvriers, travaillant tous les jours et quinze heures par jour, voici le produit exact et voici le profit net. » Et cet homme dit à ses travailleurs : « Vous travaillez sept jours par semaine. — Pourquoi sept jours ? — Parce que sept jours produisent plus que six jours. — Mais nos corps s'y exténueront. — Moi, je m'y enrichirai. — Il nous faut donner du temps à nos enfants. — Nous avons un Dieu à servir. — Que Dieu s'arrange, je ne m'occupe pas de Dieu. — Nous avons une âme à sauver. — J'ai ma fortune à faire. — Nous sommes des hommes avant d'être des ouvriers. — Soyez hommes du mieux que vous pourrez, il me faut des ouvriers pour mon industrie et des bras pour mes machines. » Tel est l'industriel égoïste, c'est-à-dire, presque toujours, l'industriel sans christianisme, l'industriel sans religion ; c'est l'exploitateur du peuple, l'exterminateur de son corps et le dévastateur de son âme. Pour lui, comme pour le païen possédant des es-

Digitized by Google

claves, l'ouvrier n'est pas un homme, c'est une chose ; ce n'est pas un être moral ayant une destinée, c'est une machine vivante fonctionnant pour une fortune.

Qu'on ne m'accuse pas de pousser à la révolte l'ouvrier contre le maître, je dis la vérité à tous ; et après vous avoir montré l'Égoïsme industriel, je dis : Regardez l'Égoïsme ouvrier. Instruit aux enseignements de l'économie matérialiste, il fait de cette formule abrutissante l'unique loi de sa vie ! *travailler pour jouir*, pour jouir soi-même, pour jouir plus tôt et le mieux possible. Cet homme gagne dix francs par jour, peut-être quinze. Que lui reste-t-il au bout d'une année ? Rien. Ce qu'il gagne en cinq jours, il le dépense en deux jours. Il a des enfants, que lui importe ! Mon père, dit-il, ne m'a rien laissé ! il a joui de son travail. Je fais comme mon père ; mes enfants feront comme moi-même. Cet homme a cinquante ans. Depuis trente ans, il a pu gagner dix francs par jour, il n'est pas propriétaire, il trouve ce phénomène étrange ; le prodige serait qu'il le fût. Il maudit la propriété : il est révolutionnaire ; l'ordre social n'est à ses yeux qu'une tyrannie organisée. Il devient malade : l'hospice est son dernier asile, et la charité le recueille en ses bras ; il n'est pas reconnaissant : il trouve que cette charité n'est que justice, et tous les dévouements qui se mettent à son service ne sont que des débiteurs qui acquittent une partie de ce qu'il estime son droit.

Voulez-vous voir l'Égoïsme dans la famille ? Regardez l'Égoïsme père : quel père, un père qui n'aime pas, un père qui ne compâtit pas ? un père qui ne se dévoue pas, un père qui ne protége pas, une père qui ne connaît plus rien de sa paternité, rien, si ce n'est des droits qu'il exagère et une puissance dont il abuse. Il dévore la dot, il disperse l'héritage, il ravage sa maison. La terreur de sa femme, le malheur de ses enfants, le fléau de tous, il n'est pas un père au milieu de sa famillle, il est un despote au milieu de ses esclaves, et toute sa paternité tourne à la tyrannie.

Je pourrais vous dire : Regardez l'Égoïsme *mère ;* il existe aussi. Je le passe, car je parle ici pour les hommes. Entre cet Égoïsme père et cet Égoïsme mère, voyez l'Égoïsme *enfant :* quel enfant ? Celui que je vous ai montré, l'enfant prodigue, l'enfant qui se révolte contre la paternité, et fait à son père et à sa mère des sommations insolentes ; l'enfant qui fuit, pour jouir de lui-même, la paternelle autorité et la maternelle tendresse ; l'enfant qui disperse avec tout son héritage tous les trésors de la vie ; l'enfant qui tombe des bras de sa mère et de la joie de l'obéissance dans l'opprobre de la volupté et toutes les hontes de la servitude. Voilà l'Égoïsme dans la famille.

Et maintenant, si vous vouliez le voir dans l'ordre social, et si vous vouliez savoir ce qu'il fait pour la société, je vous dirais : Voyez à l'œuvre l'Égoïsme fonctionnaire et l'Égoïsme soldat, l'Égoïsme homme d'État et l'Égoïsme sujet.

L'Égoïsme *fonctionnaire* s'inspirant non de son devoir, mais de sa passion, mettant son intérêt au-dessus de la justice, demandant le sacrifice de la vertu en échange du service dû par la fonction, laissant immoler le droit à la

Digitized by Google

faveur, plutôt que d'immoler son intérêt sur l'autel de la justice, étouffant le mérite modeste et poussant aux honneurs la médiocrité intrigante, opprimant l'innocence et vendant ses faveurs, en un mot, immolant la justice à son propre intérêt, au lieu de s'immoler lui-même au triomphe de la justice.

L'Égoïsme *soldat* qui fait marcher sa gloire avant le salut de la patrie, qui cherche comme but suprême un poste où l'on est vu de loin, et où l'on pose en héros aux regards de l'Europe. Capitaine envieux, il jalouse son chef, il contrarie ses plans pour l'empêcher de vaincre, et fait perdre une bataille qui doit glorifier sa patrie plutôt que d'assurer un triomphe qui doit exalter son rival. Soldat, brisez votre épée, et aller cacher votre honte aux regards de la patrie, Un soldat doit être un dévoûment, vous êtes un égoïsme !

L'Égoïsme *homme d'État;* que pourra-t-il être, à quelque degré de la puissance que la Providence l'ait placé, si ce n'est la tyrannie? L'homme d'État, tel qu'il doit être, c'est le droit et le dévoûment armés de la puissance pour faire régner dans les peuples la justice et l'amour. L'Égoïsme homme d'État est exactement le contraire : il n'est ni le règne de l'amour ni le règne de la justice, il n'est que la force armée pour l'oppression. La tyrannie, dans sa notion même, n'est que l'Égoïsme de la puissance, Si la puissance est subalterne, c'est une tyrannie subalterne ; si la puissance est souveraine, c'est la tyrannie au sommet.

L'Égoïsme homme d'État est tyrannie, l'Égoïsme *sujet* est nécessairement la révolte, révolte qui murmure sourdement ou qui éclate au grand jour. Le gouvernement, quel qu'il soit, ne le contentera pas ; car tout gouvernement, demande, dans une mesure, l'abdication du moi ; et l'Égoïsme, c'est le moi qui ne veut rien abdiquer, et qui veut tout avoir. Pour le réconcilier avec un gouvernement, consulaire, royal ou impérial, il n'y a qu'un moyen, le faire lui-même, dans une mesure, gouvernement ; quand il aura la main au gouvernail des peuples, quand il sera, lui aussi, puissance administrative ou exécutive, gouvernement, enfin, alors il trouvera que le gouvernement a du bon, par la souveraine raison que ce gouvernement c'est lui-même, Hors de là, vous ne trouverez en lui qu'un mécontent, un ennemi, un révolté.

Aussi, vous le voyez, partout et en tout, l'Égoïsme apparaît ce que nous l'avons nommé, un perturbateur universel : il est la première cause de tout désordre et le premier germe de toute décadence dans les hommes, les familles et les sociétés. L'Égoïsme, à quoi le comparerai-je, Messieurs, pour vous le peindre sous ses vraies couleurs et le rendre digne de vos haines ! l'Égoïsme est comme l'araignée qui tire de ses entrailles sa toile artistement arrangée pour prendre au passage l'insecte engagé dans l'étroit défilé où elle étend, pour le saisir, ses tissus perfides et ses bras assassins. L'Égoïsme est comme le tigre qui vit de ce qu'il enlève, et qui ne sort de sa tannière que pour y rapporter sa proie et la dévorer tout seul. L'Égoïsme ! ah ! rien ne le peint mieux que ce monstre dont parlent les poëtes, monstre informe et affreux à voir, qui saisissait de ses mains de géant des hommes tout vivants,

Digitized by Google

et, les entraînant dans sa caverne, broyait leurs os et dévorait leurs chairs, pour s'en faire dans l'ombre un solitaire festin.

L'Égoïsme ! ah ! je ne puis le peindre ; mais que je voudrais vous faire comprendre combien je le hais ! La haine, je croyais l'ignorer ; mais je me suis surpris portant au cœur cette seule haine que je connaisse, la haine de l'Égoïsme. Je ne sais d'où me vient ce sentiment qui prend possession de moi, mais au mouvement qui soulève mon cœur et envahit toute mon âme, je sens que ce mal de l'Égoïsme, je le hais d'une indicible haine. Et parce que c'est le besoin de toute haine d'anéantir ce qu'elle poursuit, ah ! je voudrais armé du glaive de l'amour, pouvoir m'en aller partout exterminer cet affreux ennemi du genre humain. Je le vois qui flétrit, déshonore et dégrade tout : la science, la littérature, l'art, l'industrie, l'économie, la politique et jusqu'à la religion même ; je le vois, monstre cupide et cruel, qui se fait un bonheur de toutes les misères, un trésor de tous les appauvrissements ; je le vois qui s'enivre des larmes des malheureux et boit dans les coupés d'or le sang de ses victimes. Et comme autrefois les saints, émus des gémissemeuts lointains de la chrétienté captive et victime de la barbarie, criaient de toutes leurs forces : *Au secours ! au secours des chrétiens !* en entendant près de moi et autour de moi la chrétienté victime d'une autre brutalité et d'une autre barbarie, la brutalité et la barbarie de l'Égoïsme, je sens mon âme qui se soulève et mes entrailles qui se remuent au bruit de ces fraternels gémissements qui viennent frapper mon cœur. Et à vous, qui avez gardé contre toute barbarie, de quelque nom qu'elle se nomme et de quelque vêtement qu'elle se couvre, la haine généreuse de nos ancêtres, j'ai besoin de m'écrier : Marchons ensemble à la défaite de ce barbare qui arrête le progrès du monde et tient nos frères captifs ; marchons comme un seul homme à la destruction de l'Égoïsme.

Mais qui aura la puissance de vaincre l'Égoïsme ? Là est la grande question, et c'est, à vrai dire, la question centrale du sujet que je traite. Où est la philosophie humaine qui a un secret pour tuer l'Égoïsme ? Où sont les sages qui se sentent assez forts pour se mesurer avec cet ennemi, le vaincre et l'anéantir ? O sages du monde, j'entends la leçon de votre humaine sagesse, et je prends en pitié avec votre impuissance le malheur de cette humanité que vous ne pouvez pas secourir.

Vous dites : Il faut vaincre l'Égoïsme, la raison le demande, parce que l'ordre l'exige. Qui me prouvera, dit l'Égoïsme, que je dois immoler mon bonheur particulier à l'harmonie générale ? — Ton bonheur même dépend de cette harmonie, dit la Sagesse humaine. — Peut-être, reprend l'Égoïsme : mais dans la question de mon bonheur, quel autre juge plus compétent et plus infaillible que moi-même ? — Il faut dit la Sagesse, la modération en tout, même dans la jouissance. — Mais dit l'Égoïsme, la modération n'est pas dans ma nature ; je suis un être essentiellement immodéré, et ma mesure de jouir, c'est de jouir sans mesure. Votre modération philosophique n'a pas empêché le sensualisme d'Épicure, elle n'empêche pas encore le sensualisme des sages qui me donnent ces sublimes leçons, et vous me demandez à moi de modérer mes

Digitized by Google

désirs et de sacrifier mon intérêt à cette divinité que vous nommez fastueusement l'harmonie universelle? — Si tu veux ne servir que ton intérêt, j'y consens, dit la Sagesse humaine; mais au moins faut-il que ce soit ton intérêt bien entendu. — Qu'est-ce que mon intérêt bien entendu? et prétendez-vous, ô grands hommes, entendre mieux mon intérêt que moi-même? Si mon intérêt bien entendu était de m'asseoir avec vous au banquet de votre richesse; si mon intérêt bien entendu était de vous chasser de votre maison et de vos académies, ô philosophes, êtes-vous prêts à bien entendre avec moi mon intérêt, et s'il le faut, pour mon bonheur, à sacrifier le vôtre? — Non pas, reprennent ces hommes trop sages pour suivre jusqu'au bout les conseils de leur sagesse; l'intérêt bien entendu sera toujours de mettre la vertu au-dessus de la richesse, et l'ordre moral au-dessus de l'ordre matériel. L'utile a des degrés hiérarchiques : il y a l'utile du corps et l'utile de l'âme; il y a l'utile inférieur et l'utile supérieur. — Quoi qu'il en soit, reprend l'Égoïsme, plus conséquent ici que la philosophie, l'utile demeure la seule règle souveraine, l'utile demeure l'unique roi du monde, c'est lui qui dirige, lui qui juge, lui qui gouverne, lui qui décide de tout; lui qui doit se mesurer avec moi-même, pour me vaincre, me terrasser, et partout et en tout se substituer en moi. Eh bien, je vous le déclare, ô sages de la terre, j'ai fait mes preuves; je suis plus fort que l'utile; et dans cette bataille séculaire où, depuis six mille ans, nous luttons corps à corps, je suis partout demeuré le maître, et la philosophie qui donne l'utile pour mon vainqueur, n'aboutit qu'à m'exalter par ses défaites et à me couronner de ses mains.

En effet, Messieurs, c'est là que nous avons vu, même de nos jours, aboutir la philosophie impuissante à triompher de l'Égoïsme. Ne pouvant le vaincre, elle a pris le parti de le glorifier; ne pouvant le détruire, elle s'est vue réduite à le légitimer, et n'osant plus le flétrir, elle s'est prise à le sanctifier, et, comme je viens de le dire, à *le couronner : Mentita est iniquitas sibi.* Les prédicateurs fanatiques de la fraternité ont abouti là, à la sanctification, à la glorification, je pourrais presque dire à l'apothéose de l'Égoïsme.

Mais passons : ne demandons pas à la sagesse humaine ce qu'elle ne peut donner. Laissons-la, de ses doctrines soi-disant fraternelles, sanctifier l'Égoïsme, qui tue toute fraternité; laissons-la, de ses mains soi-disant évangéliques, couronner l'Égoïsme, que proscrit l'Évangile. Nous, après avoir proclamé sa honte et attaché à son front des stigmates d'opprobre, appelons le Dieu de l'amour, seul capable de le vaincre au fond du cœur humain. Philosophes, retirez-vous; laissez passer Jésus-Christ; lui seul est le Dieu du progrès, parce que lui seul est le vainqueur de l'Égoïsme.

II. — A quoi tient surtout l'impuissance des philosophies humaines pour détruire dans l'humanité cet obstacle central au progrès humain? Je pourrais répondre : A l'erreur que renferment d'ordinaire ces philosophies, il n'appartient qu'à la vérité d'exterminer l'Égoïsme et d'inaugurer dans l'humanité le règne de l'amour. Mais il y a de cette impuissance une raison plus radicale, encore et plus acceptable de tous : c'est qu'une doctrine, comme simple doc-

Digitized by Google

trine, fût-elle même la meilleure, ne peut donner la force de vaincre l'Égoïsme. Une doctrine, alors qu'elle est vraie, n'est qu'une lumière, elle n'est pas un mouvement : elle est un flambeau qui montre où doit marcher la vie, elle n'est pas une puissance qui entraîne la vie et l'emporte dans sa route. Or, pour vaincre l'Égoïsme dans l'homme, il faut plus qu'une lumière, il faut un mouvement, et un mouvement contradictoire à celui de l'Égoïsme. L'Égoïsme est le mouvement de la vie qui revient sur elle-même, de la vie qui se retire et se ramasse en son centre particulier, pour de là attirer tout à elle. Il faut, pour le vaincre, le mouvement de la vie qui sort d'elle-même ; de la vie qui se répand au dehors et se donne à qui a besoin de ce don d'elle-même. Or, vous ne pouvez l'ignorer, ce n'est pas là une médiocre entreprise. Il faut, si je puis le dire, assiéger l'Égoïsme derrière tous les retranchements qu'il se fait le jour et la nuit au fond du cœur humain ; et pour l'atteindre là, pour l'y prendre d'assaut, il faut être encore plus fort et plus dévoué que les vainqueurs de Malakoff; car il faut que l'homme lui-même, qui est ce héros qui doit triompher et cet Égoïsme qu'il faut vaincre, accepte une bataille où il doit être vaincu en même temps que vainqueur ; il faut qu'il consente à une immolation où le moi se trouve, sous le coup de l'amour, sacrificateur et victime.

J'ai dit sous le coup de l'amour, et ce n'est pas sans dessein ; car cet ennemi est tel, qu'il n'y a vraiment que l'amour pour le vaincre. L'amour est à l'Égoïsme ce mouvement contradictoire dont nous venons de parler. L'homme, par l'Egoïsme, rentre en lui-même pour se donner à lui-même ; l'homme, par l'amour, sort de lui-même pour se donner à un autre ; par l'Egoïsme, l'homme veut se faire centre pour attirer à lui ; par l'amour, l'homme cherche le centre hors de lui-même, et tend vers ce centre qui l'attire. Donc, rien n'est plus certain, le seul conquérant qui puisse prendre l'Égoïsme d'assaut au fond du cœur humain, c'est l'amour ; mais l'amour vrai, l'amour généreux, sans autre force et sans autre armure que lui-même. L'amour vrai ; oui, car il y a un amour qui n'en a que le nom, un amour masqué, qui n'est, sous son masque, qu'un Égoïsme déguisé, amour où l'homme se cherche et se retrouve pour jouir encore de lui-même dans le don que lui fait un autre ; amour complice de la concupiscence, la concupiscence elle-même, qui produit avec l'Égoïsme des fruits de corruption. Loin d'ici ces amours que le monde lui-même stigmatise et déshonore assez en les nommant des Égoïsmes portant le nom d'amour. Je veux, pour vaincre l'Égoïsme, un amour qui n'ait rien de commun avec lui ; un amour qui soit son ennemi irréconciliable et son antagoniste naturel ; un amour incompatible avec l'Égoïsme comme la lumière est incompatible avec les ténèbres ; un amour qui fasse disparaître et s'échapper l'Égoïsme du cœur humain, comme la glace se fond et disparaît sous le rayonnement du soleil ; un amour dont tous les flots de la tribulation ne puissent éteindre la flamme, dont toutes les terreurs de la mort ne puissent ébranler la force, un amour qui soit plus fort que l'homme, puisque, dans ce duel prodigieux, l'homme est appelé à se vaincre lui-même. En un

Digitized by Google

mot, il faut, pour la défaite de l'Égoïsme au cœur de l'homme, la présence et l'intervention d'un amour divin.

O amour de Jésus-Christ, amour de Dieu régnant dans l'homme, prenez votre glaive et déployez votre puissance : *Accingere gladio tuo super femur tuum potentissime.* Prenez votre essor, avancez dans votre carrière, de triomphe en triomphe, et régnez : *Intende prospere, procede et regna.* Marchez seul dans la plénitude de votre force, car vous n'avez pas besoin d'auxiliaire ; votre main droite seule suffit à vous secourir ; armée de votre irrésistible puissance, elle ouvrira devant vous, dans des prodiges de victoires, un chemin triomphal : *Deducet te mirabiliter dextera tua.* Vos flèches sont aiguës, vos flèches sont ardentes, ce sont les flèches de l'amour ; elles entreront jusqu'au cœur de vos ennemis : *In corda inimicorum regis ;* là, elles tueront cet ennemi de votre royauté qui est l'ennemi aussi de toute humanité, qui veut aller à vous et monter avec vous sur la voie du progrès, l'Égoïsme. Là, au fond du cœur humain, votre amour se fera un trône qui demeurera de siècle en siècle : *Sedes tua in sæculum sæculi ;* et de là, étendant votre sceptre souverain, vous gouvernerez les cœurs arrachés par la victoire de l'amour au règne de l'Égoïsme : *Virga directionis, virga regni tui.* Et les peuples, témoins émus et reconnaissants de ce triomphe qui les sauve à jamais, rendront gloire à la puissance de votre amour : *Propterea populi confitebuntur tibi in æternum ;* ils diront : le Christ a vaincu, le Christ règne, le Christ commande : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat ;* il a vaincu par l'amour, il règne par l'amour, il commande par l'amour ; le progrès peut marcher, la barrière qui l'arrêtait au plus profond du cœur humain est tombée sous le coup de l'amour de Jésus-Christ ; le moi n'existe plus, l'Égoïsme est vaincu. En vous disant ces mots, Messieurs, ai-je fait entendre seulement les accents du prophète ? Non ; j'ai fait entendre aussi la grande voix des choses ; et dans l'accomplissement de cette merveille montrée d'avance aux siècles à venir, l'histoire a surpassé la prophétie.

Voici, en effet, le plus grand miracle accompli par l'amour de Jésus-Christ, la défaite de l'Égoïsme dans les cœurs dont il s'est emparé. Jésus-Christ avait osé fonder la restauration du monde sur cette parole inouïe : *Abnega temet-ipsum.* C'était demander à l'homme ce que l'homme seul ne pouvait accomplir, c'était lui demander en lui-même, avec la mort du moi, l'extermination de l'Égoïsme. Mais il comptait, pour l'obtenir, sur la puissance de son amour ; il savait que son cœur pouvait tout vaincre, et que même l'Égoïsme ne lui résisterait pas. C'est ce qui est arrivé ; l'amour de Jésus-Christ, en prenant possession des cœurs, y a exterminé le moi, ou du moins il a fait que les saints ont parlé et qu'ils ont agi comme si ce moi n'existait plus. Écoutez cet amour de Jésus-Christ attestant lui-même son règne au fond du cœur humain, et avec ce règne la défaite de l'Égoïsme vaincu : « Je vis ; mais non, ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi : *Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus.* » Jamais rien de pareil n'avait été dit ; et il est impossible que le cœur humain laisse échapper un cri qui atteste

Digitized by Google

mieux, dans le triomphe de l'amour de Jésus-Christ, la défaite du moi et la mort de l'Égoïsme : *Vivo jam non ego*... Le moi n'existe plus, il n'y a plus de moi ou s'il existe encore, il est absorbé dans l'amour qui a pris possession de tout. Le moi ne règne plus, le moi ne gouverne plus, le moi ne commande plus : *Jam non ego ;* il n'y a plus dans mon être pour tout gouverner, tout diriger, tout entraîner, que Jésus-Christ, Jésus-Christ encore, Jésus-Christ toujours : Jésus-Christ qui est mon impulsion, Jésus-Christ qui est mon terme, Jésus-Christ qui est ma route, Jésus-Christ qui est ma vie : *Mihi vivere Christus est;* Jésus-Christ toute ma pensée, Jésus-Christ tout mon amour, Jésus-Christ toute ma volonté, toute ma puissance et toute ma souveraineté ; Jésus-Christ qui est tout dans tous les chrétiens comme il est tout en moi : *Omnia in omnibus Christus*. Périsse tout mon être, s'il y a en moi une fibre qui fasse vibrer un autre nom que son nom ; meure toute ma vie, s'il y a dans cette vie un mouvement dont Jésus-Christ ne soit pas le principe, et le but, et la règle ! Périsse mon intelligence, si j'ai une pensée contre sa pensée ; périsse mon cœur, s'il garde une affection qui ne cherche son amour avant tout autre amour ! Périssent toutes mes puissances, et que je sois condamné à une immobilité et à une inaction éternelles; si je fais une action qui ne soit pour sa gloire !

Tel est le cri du cœur, devenu le trône vivant où Jésus-Christ fait régner son amour. Dans ce cœur où cet amour s'est fait ce règne absolu, que reste-t-il pour le moi? Rien. Que reste-t-il pour la pensée propre ? Rien. Que reste-t-il pour l'amour de soi ? Rien. Que reste-t-il pour la souveraineté individuelle, intéressée, personnelle ? Rien. Le moi, à la lettre, est chassé de partout, et de partout l'Égoïsme s'est enfui pour faire place à l'amour.

Jésus-Christ régnant dans l'homme substitue sa pensée divine à la pensée humaine : il produit la foi au Verbe divin qu'il est lui-même ; l'Égoïsme de l'intelligence n'existe plus. L'homme, hier encore, disait en se posant en superbe dans l'empire de la science : « Mon idée, mon opinion, mon système. » Il dit aujourd'hui : « Je crois à Jésus-Christ : ma pensée, c'est sa pensée ; ma parole, c'est l'écho de sa voix ; il est la vérité, toute la vérité ; et c'est la joie de mon intelligence de se perdre et de s'évanouir elle-même dans les splendeurs du Verbe. »

Jésus-Christ régnant dans l'homme substitue son amour divin à tout l'amour du cœur humain. Le cœur est le foyer des passions, et les passions sont égoïstes ; elles ne sortent d'elles-mêmes que pour attirer à elles. Leur expansion la plus désintéressée n'est que le moyen de l'attraction égoïste : elles ne donne que pour avoir, et le plus souvent encore, elles prennent sans rien donner. Toutes ces tendances égoïstes d'un cœur que l'amour n'a pas ouvert; se résument dans un mot : jouir ; et pour jouir, que fait le cœur ? Il se répand sur les sens et la chair avec ses trésors d'affection, comme un vase renversé épanche sur la terre ou salit dans la boue sa liqueur précieuse. Jésus-Christ change tout ce mouvement égoïste. Il fait remonter le cœur en l'unissant au sien, et il lui donne, en le touchant, une expansion libérale ; et c'est la

Digitized by Google

joie de ce cœur de sortir de lui-même, et de se faire une félicité de tous ces dons de lui-même et de toutes les effusions de sa vie.

Enfin, Jésus-Christ régnant dans l'homme, substitue sa souveraineté divine à la souveraineté humaine. L'homme sous l'inspiration de l'Égoïsme, tend de toute manière à se poser en souverain. Jésus-Christ retourne l'ambition humaine de haut en bas, et, entraînant sur ses pas l'homme séduit par son amour, il le fait serviteur; il lui dit : Regarde : moi Dieu, je suis esclave : *Formam servi accipiens*. Toi homme, craindras-tu de servir? Et l'homme, de souverain qu'il s'estimait, se fait serviteur; et c'est la joie, et tout ensemble le triomphe de sa volonté transfigurée par l'amour, d'abdiquer pour servir sa souveraineté égoïste.

Ainsi l'Égoïsme est assiégé et emporté de toute manière. L'amour de Jésus-Christ régnant dans l'homme réalise en lui cette parole de Fénélon, qu'on peut donner comme la plus belle formule du progrès : *Sortir de soi pour entrer dans l'infini de Dieu*. L'homme, abdiquant sa pensée, sort de lui-même pour entrer dans l'infini de la vérité divine. L'homme, abdiquant son cœur, sort de lui-même pour entrer dans l'infini de l'amour divin. L'homme, abdiquant sa volonté, sort de lui-même pour entrer dans l'infini de la souveraineté de Dieu. L'homme enfin, abdiquant toute sa vie, en se perdant tout entier dans la vie de Jésus-Christ, sort de lui-même pour entrer, même sur cette terre, dans l'infini de la vie de Dieu. L'homme, si je puis le dire, est hors de lui : rien ne le rattache plus à lui-même pour lui-même. L'amour a coupé une à une, si ce n'est toutes ensemble, ces racines profondes qui retenaient toutes les puissances de l'homme captives autour du centre égoïste; il a coupé la racine de l'orgueil, et la racine de la cupidité, et la racine du sensualisme, toutes ces racines de la concupiscence qui soutiennent et font croître dans l'humanité l'arbre de l'Égoïsme : l'arbre est tombé, et avec lui ses rameaux brisés et ses fruits pulvérisés. Et à sa place un autre arbre fut planté au cœur humain dans le sang de Jésus-Christ, l'arbre divin de l'amour, qui porte les fruits d'or cherchés par nos désirs, et dont les rameaux, toujours jeunes et pleins d'une sève qui ne sait pas tarir, étendent dans les espaces et les siècles, avec les progrès du christianisme, tous les vrais progrès de l'humanité.

De la défaite de l'Égoïsme par l'amour de Jésus-Christ, date en effet dans le monde le vrai progrès par le christianisme. Grâce à ce triomphe de l'amour de Jésus-Christ, je vois naître et se dérouler devant moi l'ordre magnifique de nos siècles nouveaux, salué par ce pressentiment d'un siècle profane; je vous demande la permission de redire ici ces paroles qu'on croirait d'un prophète, et où l'on sent passer comme un souffle de Dieu :

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

Et vous ne serez pas étonnés que je ne ferme pas encore devant vous la carrière que ce sujet nous a ouverte, puisque c'est à ce point vraiment central que je vois tous les progrès chrétiens s'épanouir par l'amour de Jésus-

Digitized by Google

Christ et par l'abnégation de soi-même dans leur multiplicité et leur unité radieuse. Oui, c'est ici qu'à partir de l'amour de Jésus-Christ régnant dans l'humanité, le progrès chrétien ouvre, sur les ruines de l'Égoïsme humain, sa marche triomphale.

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo ! Ici commence une *science* nouvelle, la science désintéressée où l'égoïsme intellectuel disparaît tout entier, et où l'intelligence s'agrandit en s'illuminant au rayonnement du Verbe. Le Verbe, pour entrer profondément dans les âmes, leur demande avant tout ce que l'amour de Jésus-Christ a pu seul leur donner, l'abnégation du moi et le total désintéressement d'elles-mêmes. L'homme égoïste se cherche lui-même plus que la vérité. Il fait des systèmes et des philosophies, au centre desquels le moi se pose et dit : Voici mon système ; je n'en sortirai plus. Au contraire l'homme désintéressé, l'homme dont l'égoïsme fut vaincu par l'amour, tient de son abnégation la passion généreuse de la vérité aimée pour elle-même. Toujours prêt à sacrifier son système à la vérité, jamais la vérité à son système, il reçoit de la vérité qu'il préfère à tout, des illuminations d'autant plus vastes, qu'il a pour elle des admirations plus libérales, des enthousiasmes plus généreux, et lui voue un culte plus pur de tout égoïsme, et plus désintéressé de tout ce qui n'est pas elle-même.

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo ! Ici commence un art nouveau : l'art généreux et libéral comme l'amour, l'art qui n'a toute sa grandeur et tout son épanouissement que quand le désintéressement s'y montre avec le génie. Plus l'artiste sort de lui-même, plus il va chercher près de Dieu la beauté qu'il veut peindre ou l'harmonie qu'il veut redire. Aussi, quand un grand maître arrive-t-il à ses créations les plus sublimes ? Ah ! quand il lui est donné de s'oublier lui-même. Oui, lorsque enlevé de lui par l'enthousiasme désintéressé de la beauté véritable, il lui a été donné de s'oublier une minute, alors, dans ce rapide moment où il n'était plus en lui, mais hors de lui, il a vu briller comme un éclair une face de l'infini : alors il a enlevé les âmes captives de son génie dans les régions de l'idéal ; ravi et ravissant tout à la fois, il a été sublime ! car le sublime, c'est l'homme hors de lui-même, l'homme porté plus haut que sa sphère, et enlevant avec lui les âmes vers les perspectives de l'infini, d'autant plus haut dans son vol et plus puissant dans ses œuvres, qu'il plane davantage au-dessus de lui-même, et qu'il échappe mieux par son abnégation aux entraves de l'Égoïsme et à la prison du moi.

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo ! Ici, à la défaite de l'Égoïsme, commence pour le monde un ordre matériel nouveau et meilleur que l'ancien. L'Égoïsme n'est plus là pour attirer à lui et dévorer comme une proie, à mesure qu'ils se multiplient, les produits de l'humaine industrie. Il n'est plus là pour inspirer aux possesseurs des capitaux et des instruments du travail des desseins forcenés et des entreprises inhumaines où la fortune des grands multiplie comme une fatalité la misère des petits. Il n'est plus là pour briser dans l'ordre matériel les vrais rapports des hommes et des choses, et faire sortir

Digitized by Google

les plaintes les plus lugubres et les cris les plus menaçants du sein des sociétés matériellement les plus prospères; et l'avenir nous révèlera un jour ce que Jésus-Christ a fait même pour le vrai progrès matériel des nations, en absorbant l'Égoïsme dans le triomphe de son amour.

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo! Ici commence une société nouvelle, telle qu'on n'en vit jamais sur la terre : le dévouement y apparaît au sommet, et l'exercice de la puissance est à la lettre ce qu'elle devrait être toujours, un ministère d'amour. La révolte n'est plus en bas, parce que le sujet, ayant abdiqué dans l'amour de Jésus-Christ l'amour exagéré de sa propre souveraineté, consent à obéir et n'aspire plus à régner. Là, les rois sont des pères, les sujets des enfants, et la société une famille. La liberté s'y accorde avec l'autorité, la hiérarchie avec l'égalité, et la paternité y engendre dans la joie le bonheur de la fraternité. L'Égoïsme a disparu : avec lui la tyrannie s'enfuit, la révolte cesse, et le démon des révolutions rentre dans les enfers.

Le discours de l'orateur pouvait se terminer par ces paroles, qui semblent laisser entrevoir la carrière qui lui reste à parcourir dans les années suivantes. L'œuvre de charité qui fut l'occasion de cette conférence supplémentaire donna lieu au R. P. Félix d'ajouter les paroles suivantes que nous croyons devoir reproduire :

Est-ce tout, Messieurs? Vous ai-je assez montré, avec tous les progrès qu'elle fait lever sur le monde, cette aurore des siècles nouveaux? Non ; j'oubliais de vous montrer le plus magnifique progrès sorti des ruines de l'Egoïsme : le progrès dans la bienfaisance chrétienne, le progrès dans le dévouement. Que pouvait-il sortir du triomphe de l'amour et de la défaite de l'Egoïsme, si ce n'est le dévouement? Quand l'homme a cessé de se donner à lui-même, quel autre besoin peut-il éprouver, si ce n'est le besoin de se donner aux autres, c'est-à-dire de se dévouer? Dieu a creusé au fond du cœur humain comme un immense réservoir d'amour d'où les dévouements pouvaient jaillir toujours. Mais l'Egoïsme au cœur de l'homme était comme la pierre qui semblait sceller la source des dévouements, et retenait dans son fond cette eau vive et féconde qui a besoin de se répandre. Jésus-Christ a ôté cette pierre, et de tous les cœurs d'où l'Egoïsme s'est retiré, les dévouements ont débordé partout sur toutes les misères; et ils ont formé dans l'humanité chrétienne ce fleuve vaste et profond de la charité qui coule à travers dix-huit siècles, et qui va grandissant tous les jours par les milliers d'affluents qui viennent grossir son cours!... O prodige de la charité chrétienne! ô miracle du dévouement et du sacrifice! deux années entières, j'ai parlé de vous, et qu'ai-je pu dire qui fût digne de vous montrer aux hommes?... Ah! dans ces dévouements que l'amour de Jésus-Christ fait sortir du cœur humain, quelle multiplicité! et dans cette prodigieuse multiplicité, quelle unité plus prodigieuse encore! multiplicité des dévouements sortant d'un même amour pour

Digitized by Google

y retourner sans cesse, comme ces fleuves de la terre s'en vont se répandre dans l'unité d'un même océan, d'où ils sont sortis par mille canaux mystérieux pour arroser la terre. Ces dévouements créés pour toutes les misères les avez-vous comptés? et qui pourra dire, avec leur nombre, leurs divines industries? Il y en a pour les vieillards, il y en a pour les enfants, il y en a pour les veuves, il y en a pour les orphelins, il y en a pour les sourds, il y en a pour les muets, il y en a pour les infirmes, il y en pour les incurables, il y en a pour les aveugles, il y en a pour les paralytiques, il y en a pour les estropiés, les lépreux, les captifs, il y en a pour ceux qui manquent de pain, de travail, de santé, de consolation. Aussi intelligent qu'il est libéral, le dévouement chrétien a été partout, à tous les degrès de la misère et de la souffrance humaine; il a découvert toutes les douleurs, il a sondé toutes les blessures de l'humanité; et pour chaque douleur il a trouvé un soulagement; pour chaque blessure, il a trouvé un remède; pour tout malheur, il a trouvé une consolation!

Je me trompe, Messieurs, une classe de malheureux, une légion de souffrants avait échappé jusqu'ici aux industries de la charité et aux inventions du dévouement chrétien: ceux qui souffrent d'un mal que l'on a bien nommé le haut mal, le mal caduc, les *épileptiques*, infortunés qu'on croirait, à les voir sous le coup du mal qui les touche et les précipite, livrés à une domination de Satan. Comment vous faire comprendre la compassion qu'appelle cette infirmité plus grande que toutes les autres, et qui atteint le cœur et l'âme encore plus qu'elle ne blesse les corps?... Dirai-je que ce sont des êtres redoutés, dont l'approche seul semble inspirer à tous une secrète horreur? Dirai-je que ce sont des êtres réprouvés par les hommes, et qui sentent peser sur eux, avec la maladie qui les accable, le stigmate bien autrement douloureux de l'opinion qui les repousse et semble les flétrir? Dirai-je que ces hommes et ces femmes sortis du peuple, de la bourgeoisie ou de la noblesse, à quelque degré de la hiérarchie sociale que la Providence les ait placés, sont au milieu de nous comme les parias de la civilisation européenne; comme des lépreux au XIX^e^ siècle, qui ont vu fuir d'eux jusqu'ici, même les plus dévoués? Vous pourriez croire que, pour exciter envers ces malheureux une compassion trop méritée, j'ai recours à des rapprochements dont la vérité ne se découvre pas assez à vos intelligences pour arriver à remuer vos cœurs.

Ah! du moins laissez-moi vous dire que les épileptiques, avec le mal qui les atteint et le préjugé qui les accable, ce sont des êtres sans avenir sur la terre, où tout semble les fuir, et où tout se dérobe sous leurs pieds; des êtres sans espérance, que la médecine elle-même, malgré tous ses efforts, livre à l'empire d'un mal dont elle fut jusqu'ici impuissante à triompher; des êtres sans consolation, que la famille elle-même, avec ces inépuisables dévouements et les délicatesses infinies de la tendresse et de l'amour, ne parvient pas à consoler tout à fait.

Voyez d'ici le jeune homme de vingt-cinq ans livré à l'empire de ce mal

Digitized by Google

épouvantable : il a de la fortune, il a du talent, il a de la naissance, que va-t-il devenir ? Demeurera-t-il seul témoin et victime du mal solitaire qui le dévore ? Cherchera-t-il les joies de la famille avec la perspective de laisser après lui une postérité héritière d'un mal qui accable et déshonore tout ensemble ? Et s'il n'a ni la fortune, ni la naissance, ni l'héritage, est-il bien sûr seulement qu'il trouvera le travail nécessaire pour demander à ses heures de trêve la subsistance de sa vie et son pain de chaque jour ?

Voyez la jeune fille de dix-huit ans, dont la pensée et le cœur cherchent les horizons de son avenir ! Un accident imprévu, une chute soudaine a trahi en elle la présence de ce mal caduc qui la saisit dans la fleur de sa vie et sous le soleil de son printemps ! Pauvre enfant, qu'allez-vous devenir ? Cachez-vous dans votre demeure, entrez dans votre oratoire secret, et n'en sortez plus, cherchez là l'unique consolateur de ceux qui souffrent de telles douleurs, prenez dans vos deux mains Jésus-Christ crucifié, pleurez sur ses pieds, pleurez sur son cœur surtout ! Une seule ressource vous demeure : faire sortir votre joie du fond de votre douleur !

Mais, hélas ! il faut en convenir, tous n'ont pas le secret de ces consolations divines, et ceux mêmes qui le connaissent ne savent pas toujours puiser la joie à ces sources du Sauveur. Ah ! n'y aurait-il pas quelque part un asile ouvert à cette douleur sans égale ? Toutes les misères de la terre trouvent un toit pour les abriter, des mains pour les secourir, des cœurs pour les consoler; dites, n'y aurait-il pas d'asile pour recevoir, des mains pour servir, des cœurs pour consoler mes frères et mes sœurs les épileptiques ? Ah ! le Ciel en soit béni ! oui, cet asile va s'ouvrir ; ces mains sont prêtes, et ces cœurs viennent à leur rencontre. Gloire à la charité ! un rejeton nouveau pousse aujourd'hui sur l'arbre toujours jeune du dévouement chrétien. Dans la petite ville de Tain, grâce à l'initiative, au courage, au dévouement et aux sacrifices d'un homme généreux, un établissement s'élève, où ces malheureux, jusqu'ici délaissés, viendront trouver le soulagement de leur mal et la consolation de leur douleur. Je ne nommerai pas ici cet homme, dans la gloire de son bienfait ; Dieu le publiera lui-même un jour dans la gloire de sa récompense.

Près de ce coteau célèbre où la Providence prépare une liqueur précieuse qui embellit les festins et fait la joie des heureux, cette même Providence prépare aujourd'hui, par les mains de la charité, un asile où les plus à plaindre de tous les malheureux viendront en grand nombre bénir à la fois l'amour de Dieu et l'amour des hommes, conspirant ensemble pour les abriter, les consoler, les guérir aussi. Car on dit que sur ce même coteau où croit le vin de l'Ermitage, Dieu a caché là, dans la sève d'une plante, une vertu secrète dont une expérience déjà traditionnelle a constaté l'efficacité sur un grand nombre de malades. Là même, au pied de la colline, un grand local va s'ouvrir pour étendre au plus grand nombre possible ce bienfait de la Providence. Le ministère de charité et de dévouement qu'il exige est confié aux filles de Saint-Vincent-de-Paul, dont les bras et le cœur s'étendent encore pour embrasser une misère de plus. C'est vous donner assez la garantie de son avenir

Digitized by Google

et le gage de son succès. Mais cette œuvre, pour se fonder dans ses vastes proportions, a besoin de votre secours : elle invoque aujourd'hui, et pour cette fois seulement, le secours de votre charité ; elle vous demande de lui accorder, avec le don de votre aumône, le concours de votre sympathie. Si j'avais des droits à votre reconnaissance, je vous tendrais la main pour vous demander en faveur de mes frères un retour de gratitude ! Mais je n'en ai pas besoin. L'amour de Jésus-Christ est dans vos cœurs ; il a vaincu l'Égoïsme : laissez jaillir, large et profonde, sur la misère que j'ai montrée, la source de vos dévouements, et que l'effusion progressive d'une charité puisée comme à sa source au cœur de Jésus-Christ, récompense un discours qui a voulu vous montrer tous les progrès sortant de l'amour de Jésus-Christ, par la ruine de l'Égoïsme et le dévouement chrétien s'élevant à leur sommet comme le couronnement de tous.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

LES SAINTS LIEUX, pèlerinage à Jérusalem en passant par l'Autriche, la Hongrie, la Slavonie, les provinces danubiennes, Constantinople, l'Archipel, le Liban, la Syrie, Alexandrie, Malte, la Sicile et Marseille, par MGR. MISLIN, abbé mitré de Sainte Marie-de-Deg en Hongrie, camérier secret de Sa Sainteté Pie IX, chanoine de la cathédrale de Grosswardein, membre de plusieurs Académies (1), magnifique édition, avec douze plans et cartes gravés sur acier, 3 forts vol. grand in-8°. Prix : 24 fr. — Reliés en percaline polychrome, tranches blanches, 34 fr.; id. dorées, 38 fr.

L'auteur de cet intéressant ouvrage, après avoir traversé l'Autriche, la Hongrie et les provinces danubiennes, arrive à Constantinople. Il étudie cette ville antique, où il foule à chaque pas la poussière des siècles, visite ses mosquées, ses cimetières, ses monuments, rappelle ses grandeurs, son chisme et sa décadence. Il part pour Beyrouth, salue en passant Nicomédie et Nicée, ce qui lui donne l'occasion de présenter un tableau plein d'intérêt des premiers siècles du christianisme. Il s'enfonce dans les îles de la mer Icarienne, voit Samos, Scala-Nuova, Ténédos, *insula dives opum* de Virgile, et Lesbos, la patrie d'Arion, de Sapho et d'Alcée. Il peint ces rives harmonieuses qui retentirent des premiers accents de la poésie. Ensuite, l'infatigable voyageur continue son pèlerinage scientifique et pieux. Il arrive en Palestine, où tantôt il évoque les souvenirs des croisades, tantôt il charme ses lecteurs par des récits des temps héroïques; il monte au Liban, visite les mines de fer de Damas; et il s'arrête à Jérusalem, où il adore le tombeau de Jésus-Christ. Il conduit son lecteur dans les lieux où se sont passées les grandes scènes de la Rédemption; il le rend en quelque sorte témoin des angoisses et de la Passion du Sauveur. Peintre, il donne des descriptions, non-seulement pleines de vérité sur les lacs, les volcans, les rivières, les ruines et les tombeaux, mais encore brillantes, d'un coloris vif et délicat; historien, il conserve à l'histoire toute sa majesté; naturaliste, il étudie la nature avec un rare bonheur; apologiste, il discute les récits des voyageurs hérétiques et incrédules; ses réfutations sont pleines de force et de logique; enfin, il est partout aussi savant que pieux. Que d'attraits il a su répandre dans le chapitre où il décrit le Liban, ses paysages si gracieux et si poétiques! Quelle sagesse dans ses récits sur les Maronites,

(1) Paris, J. Lecoffre, 1858.

Digitized by Google

ses études comparées sur les mœurs et les usages des pays qu'il visite ! Quelle connaissance profonde des sciences et de l'histoire naturelle !

Un second voyage de l'auteur lui a permis d'ajouter à cette seconde édition une foule de renseignements précieux. « J'ai, dit-il, vu de nouveaux lieux, mieux observé certaines choses, acquis une plus grande expérience. » Son œuvre est donc aujourd'hui plus exacte et plus complète.

Le meilleur éloge que nous puissions faire de cet important ouvrage, c'est de rapporter ici le jugement qu'en a porté le général de l'ordre des Franciscains à Rome, ancien custode de Terre-Sainte et gardien du Saint-Sépulcre :

« Notre demi-siècle a vu paraître dans toutes les langues de l'Europe une foule d'ouvrages sur la Terre-Sainte. Plusieurs ont été écrits par des auteurs non catholiques, d'autres par des catholiques qui n'ont pas été toujours aussi prudents qu'ils auraient dû. Ce qu'il y a encore de plus déplorable, c'est que presque tous les ouvrages les plus répandus ont été dictés par un esprit rationnaliste opposé aux divines Ecritures et à cette suite de traditions chrétiennes de la Palestine, reçues et révérées par la piété de nos pères.

» Tout cela fait sentir vivement le besoin d'une œuvre véritablement catholique qui confirmât la vérité des unes et des autres ; les gens de bien la desiraient depuis longtemps.

» Par *les Saints Lieux*, vous avez atteint ce but, Monseigneur, et satisfait à ce désir ; vous discutez les faits et les monuments avec sincérité, habileté et intelligence. Au moins à présent nous avons quelque chose à donner aux pèlerins qui nous demandent un livre leur indiquant les lieux où s'est opérée la divine rédemption. L'authenticité des lieux saints, comme vous le prouvez, ne peut être révoquée en doute que par un esprit mal disposé pour la vérité. Votre ouvrage offre un égal intérêt pour l'archéologue et le naturaliste comme pour l'historien et le géographe. La piété y a aussi une large part. Nous qui nous trouvons sur les lieux, nous sommes à même d'apprécier votre ouvrage comme il le mérite et d'en connaître toute l'importance.

« F. BERNARDINO DA MONTEFRANCO,
» Ancien custode de Terre-Sainte et gardien du Saint-Sépulcre, aujourd'hui général de l'ordre des Franciscains. »

Digitized by Google

PARIS
RUE DE TOURNON, 20.

TOURNAI
RUE AUX RATS, 11

H. CASTERMAN
ÉDITEUR.

—

LA

VOIX DE DIEU

ENSEIGNANT LES HOMMES;

D'APRÈS LA *THÉOLOGIE DE L'ÉCRITURE-SAINTE*,

DU R. P. MARCELLIUS,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Ouvrage utile aux ecclésiastiques et aux congrégations religieuses comme livre d'instruction et de méditation.

PAR UN AUMONIER.

Beau volume in-12 de 414 pp. — 2 francs.

La parole de Dieu est vivante et efficace, et plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants, dit l'Apôtre, en écrivant aux Hébreux.

Cette vérité sera bien comprise de ceux qui feront leurs délices d'un ouvrage ascétique d'un genre tout nouveau qui vient de paraître chez l'éditeur Casterman, sous le titre de **LA VOIX DE DIEU** ENSEIGNANT LES HOMMES.

Cet ouvrage est non-seulement « utile aux ecclésiastiques et aux congrégations religieuses comme livre d'instruction et de méditation, » mais il serait à désirer que tous les fidèles eussent parfois le loisir d'y aller puiser à la source d'enseignements divins.

C'est en abrégé la *Théologie de l'Ecriture-Sainte* du R. P. Marcellius, de la Compagnie de Jésus, publiée en latin et souvent réimprimée pendant le XVII^e^ siècle, et récemment encore dans le premier volume du Cours complet d'Ecriture-Sainte de M. l'abbé Migne.

On y trouve rangés dans un ordre parfait, les textes de l'Ecriture qui peuvent le plus intéresser la foi et la morale chrétienne, Dieu et ses perfections divines, — l'homme et la rédemption de l'humanité par Jésus-Christ, — les bonnes œuvres, — la vertu et le péché, — les vertus théologales, cardinales, — la prière, les sacrements et les fins dernières de l'homme; voilà à quoi se rapportent les citations textuelles de la parole divine d'où découle avec onction les grands enseignements du christianisme. Ces pensées vives et fécondes que nous ont successivement transmises les auteurs inspirés de la loi ancienne et de la loi nouvelle, rapprochées avec art, feront une grande impression sur l'esprit du lecteur qui écoute avec docilité *la voix de Dieu* qui l'enseigne.

AMI DE L'ORDRE. — *Namur, 28 mai.*

Digitized by Google

PARIS
RUE DE TOURNON, 29.

TOURNAI
RUE AUX RATS, 14.

H. CASTERMAN
ÉDITEUR.

LA SORCIÈRE
DE MELTON HILL

Ouvrage faisant partie de la Bibliothèque anglaise « *Popular Library* », dans laquelle a été publié FABIOLA.

TRADUIT
Par L. DE MONTANCLOS.

In-12, 312 pp. — Prix : 2 francs.

ALICE SCHERWIN
RÉCIT DU TEMPS DE SIR THOMAS MORUS

Ouvrage faisant partie de la même collection.

TRADUIT
PAR AUG. VILLIERS DE LAGRENÉE.

Gr. in-8°, 320 pp. — Prix : 3 fr. 50.

VIE DU VÉNÉRABLE
JOSEPH ANCHIETA
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS;

précédée de la
Vie du P. Emmanuel DE NOBREGA, de la même Compagnie.
Par Charles SAINTE-FOI.
In-12 de XII-300 pp. — PRIX : 1 fr. 75.
Premier volume de la
BIBLIOTHÈQUE BIOGRAPHIQUE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.
Tous pourront être achetés séparément.

S. PAULIN
ÉVÊQUE DE NOLE,
ET SON SIÈCLE (350-450)

Par le Docteur Ad. BUSÉ,
Professeur au Séminaire de Cologne.
Traduit de l'allemand par L. DANCOISNE, Professeur à l'Institution de Marcq, près Lille, licencié ès-lettres.
Volume gr. in-8° de 676 p. — Prix : 5 francs.

Le 15 octobre prochain, la librairie **H. CASTERMAN** sera transférée, pour cause d'agrandissement, rue Bonaparte, 66, **près Saint-Sulpice, à Paris.**

Digitized by Google

LA BELGIQUE

REVUE MENSUELLE

TOME SIXIÈME.

Huitième livraison. — Août 1858.

SOMMAIRE :

1. HISTOIRE CONTEMPORAINE. — **De la Chine considérée en elle-même et dans ses rapports avec l'Europe**, par **le Chanoine DE HAERNE**, Représentant.
2. ÉTUDES BIOGRAPHIQUES. — **Les derniers biographes de Lamennais**, par **l'abbé DOYEN**.
3. ÉTUDES POLITIQUES. — **Une page de l'histoire des partis**, par **un ancien Représentant**.
4. DISCUSSIONS PARLEMENTAIRES. — **Quelques réflexions sur le vote du 4 août**.
5. CRITIQUE LITTÉRAIRE. — **Le Roi Voltaire de M. Arsène Houssaye**, par **Armand de PONTMARTIN**.

(La reproduction de ces articles est interdite.)

BRUXELLES,
BUREAUX DE LA REVUE,
RUE DES ROSES, 6.

1858

Digitized by Google

LA BELGIQUE,

Religion, Philosophie, Histoire, Littérature, Économie sociale, Politique, Sciences, Beaux-Arts.

—

Cette Revue paraît tous les mois par livraisons d'environ 100 pages in 8°, sur papier satiné, et forme par an deux beaux volumes comprenant au moins 1200 pages.

Le prix d'abonnement est de 10 francs pour la Belgique, *payables par anticipation*. Pour l'étranger le prix varie d'après les frais de port.

Les lettres et paquets adressés au directeur de LA REVUE doivent être *affranchis.*

ON SOUSCRIT A BRUXELLES,

AU BUREAU DE *LA BELGIQUE*, RUE DES ROSES, 6,

et chez tous les libraires et percepteurs des postes.

—

Il reste un petit nombre d'exemplaires des 4 premiers volumes de *la Belgique*. Le prix des 2 volumes de 1856 est fixé à 6 francs. Celui des 2 volumes de 1857, 1298 pages, avec une planche gravée et 14 vignettes, est maintenu à 10 francs.

—

On publiera dans les prochains numéros, les articles suivants :

M. LE CHANOINE DE HAERNE, membre de la Chambre des Représentants.
Etudes sur la Chine (suite).

M. LEGLAY, Archiviste général du département du Nord.
Louis de Blois à l'abbaye de Liessies.

M. KERVYN DE LETTENHOVE.
Froissart. — Étude littéraire sur le XIVe siècle.

M. CH. DE LAVALLÉE-POUSSIN.
Chateaubriand et son influence (suite).

M. PH. GILBERT, professeur à l'Université de Louvain.
Revue scientifique (premier semestre 1858).

Vingt ans contre cinquante. — Mémoires d'un Etudiant. (Nouvelle.).

—

Digitized by Google

DE LA CHINE

CONSIDÉRÉE EN ELLE-MÊME ET DANS SES RAPPORTS AVEC L'EUROPE (1).

Les destinées de l'univers semblent être entrées depuis quelque temps dans une ère nouvelle, l'ère de la suprématie, de la suzeraineté de l'Europe à l'égard des nations restées jusqu'ici en dehors de la civilisation. Ce mouvement tient à l'expansion de l'esprit du christianisme, au progrès matériel qui en est la suite, et, en particulier, à des inventions récentes, qui, comme des étincelles tombées du ciel, ont électrisé les peuples chrétiens, en facilitant les conquêtes matérielles et morales qui se présentent à l'activité nouvelle de leur génie.

La Providence, dont les vues ne se découvrent d'ordinaire qu'après les événements, a, pour atteindre son but, des moyens secrets qui nous échappent et qui nous paraissent insignifiants dans leur principe; elle amène ainsi les transformations sociales les plus importantes et renouvelle la face de la terre; c'est la poudre à canon, la boussole, la vapeur appliquée à l'industrie et à la locomotion; ce sont des événements heureux ou malheureux, des catastrophes, des fléaux, et particulièrement le fléau de guerre, qui lui servent d'instruments.

Sans entrer dans l'examen de la thèse philosophique développée par le comte de Maistre dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, relativement à la nécessité de la guerre, on peut envisager cette crise politique et sociale, au point de vue chrétien, comme un châtiment de Dieu, comme une expiation infligée tout à la fois aux vaincus et aux vainqueurs, mais qui tourne à l'avantage de la société en général, et qui ouvre souvent une source nouvelle de progrès et de civilisation. L'étude des grandes guerres qui ont ensanglanté le monde, conduit à cette conclusion ceux qui se placent au point de vue de la philosophie chrétienne de l'histoire, et qui savent découvrir, dans tous les événements, l'action de *Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires.*

(1) Auteurs consultés, histoire générale de la Chine; Schott (allg. Encycl.), Ed. Biot; Huc; Fortune; Meadows; Williams; *Hist. polit. Blatt.*, et *Revue des Deux Mondes; Lettres édifiantes et curieuses*; Description géographique et historique de l'empire de la Chine. — Journaux quotidiens.

Digitized by Google

En faisant *la loi aux Rois*, le Souverain du monde se choisit non-seulement des capitaines, tels que les Nabuchodonosor, les Cyrus, les Alexandre, pour donner aux peuples et à leurs chefs de *grandes et de terribles leçons ;* mais il charge de ce rôle des nations mêmes, en leur inspirant le désir de la conquête, en les poussant par l'idée de l'intérêt, de l'honneur, de la gloire.

La race de Japhet surtout, *audax Japeti Genus*, a reçu la mission de parcourir la terre, l'épée à la main.

C'est souvent une idée religieuse, une tradition, une prophétie, qui amène les migrations des peuples, les invasions hostiles, les guerres et les conquêtes. Cette circonstance explique la supériorité momentanée de certains peuples barbares à l'égard des nations les plus civilisées, auxquelles ils imposent le joug.

La plupart des barbares du Nord obéissaient, dans leur marche impétueuse et irrésistible, à une impulsion mystérieuse. Les Gaulois, d'après une ancienne tradition, devaient se porter jusqu'à l'extrémité de la terre, et retourner ensuite vers leur berceau, en suivant le vol des aigles. Sortis de l'Asie, ils s'avancèrent jusqu'aux bords de l'Océan atlantique, pour reprendre plus tard la route de l'Orient, en se dirigeant vers le Danube, dont ils suivirent le cours, pour regagner l'Asie-Mineure, où ils se fixèrent dans la contrée, qui prit de leur séjour le nom de *Galatie*, et où saint Jérôme reconnut la langue des Tréviriens.

Attila se croyait chargé d'une mission divine et s'appelait lui-même le fléau de Dieu. Il apparut comme un météore destructeur et s'éteignit sans laisser d'autres traces que celles de ses ravages.

Les Bataves firent trembler les Romains, à la voix de la prophétesse Velléda, dont Civilis ne faisait qu'exécuter les oracles.

Mahomet, qui dans son fanatisme se promettait l'empire du monde, agissait d'après une idée religieuse; après avoir châtié les peuples chrétiens, déchirés par le schisme et l'hérésie, il se brisa contre l'unité catholique; mais il imposa par le glaive le dogme d'un dieu unique aux contrées de l'Afrique et de l'Asie, plongées dans l'abîme du polythéisme. Pour arrêter le torrent dévastateur, il fallut que les croisés marchassent au cri de : Dieu le veut!

Les révolutions, qui sont des guerres intestines, ont un but providentiel semblable. Ces guerres et ces révolutions éclatent souvent en même temps dans les pays les plus éloignés et entre lesquels il n'y a aucun rapport politique. L'irruption de Gengis-Khan, au XIII^e^ siècle, déborde, comme au cataclysme, du plateau de la Haute-Asie, sur l'Europe et sur la Chine. Aujourd'hui le céleste empire est travaillé, de même que l'Occident, par une révolution radicale.

Le chef de l'insurrection chinoise a inscrit le nom de Dieu sur son drapeau; son symbole comme nous le verrons plus loin, présente un mélange de Christianisme et de Mahométanisme.

Digitized by Google

La plupart des politiques du jour ne voient dans ces grands événements que des faits isolés, qu'ils cherchent à expliquer par des causes immédiates et partielles, sans remonter à la cause finale, dont le secret gît en Dieu et se révèle par l'action générale de sa providence qui gouverne tout dans le monde.

C'est à cette cause que les nations ont fait remonter les guerres dans tous les temps, en les entreprenant, à tort ou à raison, au nom de la divinité. La croyance du genre humain rend hommage avec la Bible au Dieu des armées.

En éprouvant les peuples par le fléau de la guerre, Dieu les remue, les éclaire, leur fait connaître leurs erreurs, leurs préjugés, et dirige la société dans la voie de la vérité et de la civilisation.

Tandis qu'au milieu des bouleversements politiques, certaines nations se décomposent et périssent, victimes de leurs vices et de leurs erreurs, d'autres naissent à la vie sociale et se présentent à l'appel de Dieu, pour remplir la mission qui leur est assignée dans le monde.

Il faut que l'idée religieuse préside à la conquête pour l'anoblir, pour la faire accepter par le peuple vaincu, pour la consolider.

Dans les hostilités dont l'extrémité orientale de l'Asie est devenue le théâtre, on assigne non sans raison aux nations chrétiennes des vues humaines. Le mobile de l'Angleterre, dit-on, est l'intérêt commercial, la France agit par ambition, la Russie par jalousie à l'égard des deux premières puissances, l'Union américaine par cette témérité aventureuse qui la caractérise en tout. Soit, mais au-dessus de tout cela plane une idée supérieure, un instinct qui domine les peuples civilisés et les pousse comme fatalement vers la conquête morale du monde. Ils semblent dire :

Est Deus in nobis, agitante calescimus illo.

La France a le mieux compris le rôle qu'elle est appelée à jouer, en posant la question sur le terrain religieux, en disant au céleste empire : Respect aux missionnaires!

Quelles que doivent être, pour certains pays, les conséquences des révolutions qui tourmentent aujourd'hui l'Occident, que cette agitation soit pour eux un système d'agonie ou un signe de rénovation; toujours est-il que la chrétienté en général a une vitalité qu'on ne rencontre nulle part hors de son sein, et qui n'est autre chose que le souffle divin, qui doit se communiquer à l'espèce humaine tout entière.

Si d'un côté le progrès de la civilisation chrétienne donne aux peuples dont elle fait le bonheur, la conviction d'une force devant laquelle toute autre puissance doit reculer; d'un autre côté des convulsions intestines et des symptômes évidents de décadence annoncent que l'heure a sonné, où l'empire du milieu devra enfin s'ouvrir à l'influence européenne et à la propagation de l'Évangile.

Digitized by Google

Cette décadence est lente, elle travaille depuis des siècles le peuple le plus ancien et le plus immobile du monde, le seul qui ait conservé, avec sa langue, la plupart de ses institutions primitives; mais ces institutions se sont considérablement affaiblies, la désorganisation s'est surtout manifestée depuis l'avènement de la dynastie étrangère des Mantchoux, aujourd'hui régnante, c'est-à-dire depuis un peu plus de deux siècles.

C'est depuis cette époque que les idées chrétiennes ont pénétré en Chine par les efforts des missionnaires et ont fait comprendre aux indigènes que leur civilisation autrefois progressive, mais aujourd'hui stationnaire, très-arriérée par rapport à celle de l'Europe et les place vis-à-vis de celle-ci dans un état de décadence relative.

Pour se rendre compte de cette décomposition lente, mais réelle et profonde, il faut envisager la nationalité chinoise sous ses diverses faces, il faut l'étudier au point de vue religieux et moral, scientifique, artistique et social, politique et administratif. De cette étude doit découler la preuve que les sujets du fils du ciel, titre fastueux que prend l'empereur, sont devenus tout à fait incapables de résister aux forces morales et matérielles de l'Occident, telles qu'elles sont organisées aujourd'hui.

Avant d'entrer dans ces considérations, il convient de jeter d'abord un coup d'œil sur la situation géographique de ce vaste empire et de faire connaître quelques détails qui se rapportent à la statistique et à l'histoire.

La Chine, l'empire le plus étendu qui existe dans le monde, après celui de Russie, comprend outre la Chine proprement dite, la Mandchourie, la Mongolie, la petite Boukharie et le Tibet, réunis au gouvernement central par des liens plus ou moins précaires. Elle possède aussi, dans la mer Pacifique, les grandes îles de Formose et d'Hai-Nan, et l'archipel des îles Lieou-Kieou. Enfin le Tonquin et la Cochinchine peuvent être regardés comme tributaires de la Chine. Ce grand empire est appelé le *Royaume du milieu*, la *Fleur du milieu*, par ses habitants, qui le considèrent comme le centre du monde. Le nom d'*Empire céleste*, qui lui est également donné par les Chinois, provient de ce que le souverain, intitulé le *Fils du ciel*, ne dépend que des lois qui sont censées avoir une origine céleste, et exerce sur tous ses sujets un pouvoir absolu ou patriarchal dans toute la force du terme. La Chine proprement dite est située entre les 18°,37' et 41°,35' de latitude Nord, et les 96° et 123° de longitude Est de Paris.

Les fleuves et les rivières, que les indigènes appellent des *chemins qui marchent*, ainsi que les canaux, établissent d'immenses et nombreuses voies de communication. Le fleuve bleu et le fleuve jaune, qui ont leur source dans les montagnes du Tibet et se jettent dans la mer orientale, sont les grandes artères de deux vastes bassins, séparés par la chaîne des monts bleus. Cette chaîne est le prolongement du grand massif de l'Asie centrale, et se dirige, entre le 34e et le 31e parallèles, de l'Ouest vers le Sud-Est. Le fleuve bleu qui coule au Sud de ces montagnes, a un cours de

Digitized by Google

2,640 kilomètres, et une largeur de près de 28 kilomètres à son embouchure, où il arrive après d'immenses détours. Le fleuve jaune, dont les sinuosités ne sont pas moins grandes, s'étend au Nord des monts bleus sur une longueur de près de 2,800 kilomètres.

Les nombreux cours d'eau qui arrosent la Chine sont reliés entre eux par un vaste système de canaux, allant généralement du Nord au Sud, qui s'alimentent par les petites rivières et se déversent dans les grandes. Le principal de ces canaux est sans contredit le *canal impérial*, qui a une longueur de 120 lieues géographiques, sur une largeur qui varie de 200 à 1,000 pieds. Cet ouvrage gigantesque unit les diverses provinces de l'empire et établit entre le Nord et le Sud les communications les plus actives. Les innombrables voies navigables de l'est de la Chine, les eaux de la mer qui s'engagent à la marée montante, jusqu'à 100 lieues dans les terres, le grand nombre de lacs et de digues morcellent toute la contrée orientale en une infinité de plaines, grandes et petites. L'eau y est aussi bien habitée que la terre, et des millions d'hommes passent leur vie dans de véritables villages flottants. Cette situation unique du pays, dit Ritter, rend possible des batailles navales sur terre et augmente les difficultés de la conquête de cette partie de la Chine. L'auteur suppose qu'elle possède une marine sérieuse et des marins aguerris.

Une autre merveille du céleste empire, c'est la célèbre *grande-muraille*. Elle est considérée ordinairement comme la limite septentrionale du pays, quoiqu'il y ait un grand nombre de Chinois qui habitent au Nord et au nord-est de cet immense boulevard. Cette construction commence à l'est de Pékin sur le bord de la mer, et traverse plusieurs provinces. Elle a une longueur de 600 lieues. De distance en distance elle est garnie de tours et percée de portes gardées par des soldats.

Dans quelques endroits la grande-muraille est en briques, ailleurs elle est en terre ; partout elle est assez large pour que cinq cavaliers puissent la passer de front. Ce rempart fut construit vers l'an 250 avant Jésus-Christ pour arrêter les invasions des Mongols et des Mandchoux ; mais il n'a pu empêcher l'asservissement successif de la Chine par ces deux peuples.

Depuis l'avènement de la dynastie actuelle, qui remonte à 1644, la Chine proprement dite est partagée en 18 provinces. Plusieurs peuvent être considérées comme de grands royaumes, eu égard à leur étendue et à leur population.

La Chine, proprement dite, comprend d'après la carte géographique dressée au commencement du XVIII[e] siècle par les missionnaires catholiques, 3,300,000 kilomètres carrés, ou plus de six fois la surface de la France.

Les auteurs varient considérablement sur la population de la Chine. En 1743, le père Amyot la portait à 150,265,475 individus ; en 1761, le père Hallerstein en comptait 198,214,552 ; en 1794, lord Macartney, ambassa-

Digitized by Google

deux anglais à Pékin, estimait la population chinoise à 333 millions. Ces divergences résultent de la manière de faire le dénombrement, dont le mode a varié, même dans les temps modernes. On faisait d'abord l'enregistrement par familles et par individus contribuables; et des classes nombreuses de non-contribuables avaient été laissées en dehors du recensement. Les ordonnances impériales portent aujourd'hui le chiffre à 361 millions. Les registres officiels distinguent les diverses classes du peuple. On ne peut donc raisonnablement rejeter ce chiffre malgré son énormité. La Chine contient, il est vrai, beaucoup de terres vagues, principalement dans les montagnes du sud-ouest; et les famines qui résultent des sécheresses et des grandes inondations, détruisent un nombre considérable d'individus.

Mais, d'un autre côté, les capitales et les villes commerçantes que nous connaissons sont très-populeuses. La grande division des terres indique une population considérable et les cités flottantes contiennent aussi un grand nombre d'habitants. En divisant les 3,300,000 kilomètres carrés ou les 330,000,000 d'hectares que contient le territoire, par 361,000,000, chiffre de la population, on obtient 91 ares par habitant.

La Belgique a une superficie de 2,945,593 hectares. Sa population, d'après le recensement de 1857, est de 4,530,000 individus. Donc 65 ares par habitant. La Flandre orientale n'a que 36 ares par tête. Si la Chine était peuplée en proportion de la Belgique, sa population s'élèverait à 507,000,000 d'habitants, c'est-à-dire à 146,000,000 de plus que la population officielle. On ne peut donc pas recuser, sans preuve positive, le chiffre indiqué par les documents administratifs de l'empire du milieu.

La Chine, dans sa grande étendue du nord au sud, présente tous les climats; les hivers rigoureux dans la partie septentrionale, les chaleurs des Indes dans sa partie méridionale, et les températures modérées au centre et dans les contrées élevées du sud-ouest. De cette diversité de climats résulte une grande variété dans les productions du pays, circonstance qui permet à la Chine de se suffire à elle-même, et qui explique en partie l'isolement où elle s'est maintenue jusqu'aujourd'hui. Elle a livré depuis un temps immémorial ses soies, ses nankins, ses thés, ses porcelaines, ses *chinoiseries*, aux peuples de l'Occident; mais ceux-ci ne parviendront à lui fournir leurs produits qu'en changeant ses habitudes, qu'en lui créant des besoins européens. C'est au moyens des échanges exercés par le commerce honnête, que la civilisation pénètrera dans ce pays, et non par le trafic odieux de l'opium, qu'y importent les anglais et qui est un produit indien prohibé en Chine.

Nous avons à jeter maintenant un coup-d'œil rapide sur la nation chinoise, en nous arrêtant aux faits qui, dans les diverses siècles avant et depuis l'ère chrétienne, l'ont mise en rapport avec les autres grands peuples de la terre, et l'ont fait participer plus ou moins au mouvement de la civilisation, dans lequel elle semble devoir bientôt entrer.

Digitized by Google

La nation chinoise, qui possède, après les hébreux, la plus ancienne histoire véritable, est comprise, eu égard à la configuration de la face et du crâne, parmi les nations d'origine mongole qui habitent, pour la plupart, le haut plateau et la partie orientale de l'Asie. Ses traditions la font descendre des montagnes du Thibet. C'est le berceau de plusieurs autres peuples asiatiques.

D'après quelques-unes de ces traditions, conformes en cela à celles des Hindous, les premiers habitants de la Chine seraient les descendants d'une horde indienne appartenant à la caste des guerriers, cette méthode, après avoir erré dans le Bengale, aurait gagné, à travers les hauteurs de l'Himalaya et du Thibet, le versant oriental où coulent le *Hoang-Ho* ou fleuve jaune, et l'*Yang-Tse-Kiang* ou fleuve bleu. Toutefois l'originalité unique de leur langue recule la séparation des Chinois d'avec leurs ancêtres à une époque inaccessible à l'histoire, et que les traditions rappellent à peine. D'après une de celles-ci, qui est loin d'être authentique, l'origine de la nation remonterait à 3082 ans à peu près avant Jésus-Christ.

Parmi leurs fondateurs et leurs législateurs, les Chinois vénèrent Fu Hi et son successeur immédiat Schin Nung, le *divin agriculteur*. On attribue à ceux-ci l'invention de presque tous les arts utiles. Hoang-Ti fut l'inventeur du *cycle périodique* du temps (1). Le premier cycle commence à la 61e année de son règne (2,637 ans avant Jésus-Christ), dans les annales chinoises.

A la tête des vingt-deux dynasties qui ont régné en Chine, se place celle dite *Hia*. Après 500 ans de règne, elle est remplacée par une autre dynastie, celle de *Chang*, qui règne cinq autres siècles. Pendant ce temps la culture se développe, la population augmente; un autre centre de population se forme dans le Chen-Si, grandit par des arrangements avec les chefs sauvages, et finit par englober le centre de l'est, en détrônant le dernier Chang. Vers le XIIe siècle avant notre ère, commence la grande dynastie *Tcheou*, dont le nouvel empire, compris entre le 38e et le 32e degré de latitude, était morcelé en une soixantaine de petits centres de civilisation, liés au centre principal par un lien féodal; mais après quatre siècles, tout ce système se désorganisa; le pouvoir du chef sou-

(1) Ce cycle, qui remplace notre siècle, est de 60 ans, dont chacun est indiqué, dans la computation, par deux signes, qui sont au nombre de 22, dont 10 s'appellent *tiges*, et 12 sont nommés *branches*. Voyez sur leur emploi l'*Histoire générale de la Chine*, etc., t. XII, pp. 2-3, et la table y jointe. Ces signes remplacent nos chiffres dans l'énumération des années. De Guignes et d'autres, dit Schott, en fixant le point de départ des Annales ou *Sseuma Tsien*, à l'an 2,697 avant Jésus-Christ, ont compté un cycle (60 ans) de trop; et Du Halde, en prenant 2,337 pour cette date, a omis cinq cycles. De là l'année 2,637, assignée par Schott pour le commencement des Annales. Du reste, les savants reconnaissent aujourd'hui que ce n'est guère qu'à partir du IXe siècle avant Jésus-Christ que l'histoire de la Chine offre de la suite.

Digitized by Google

verain ne fut plus respecté, et la Chine civilisée fut divisée en une dizaine de royaumes qui se faisaient une guerre perpétuelle. Cet état de désordre dura jusqu'au milieu du IIIe siècle avant notre ère. Sous *Thing-Wang*, l'un des souverains de cette dynastie, on vit à la cour des hommes du royaume de *Nili*. « Ces hommes, disent les mémoires chinois, se flattaient d'avoir abandonné leur royaume, en marchant au milieu d'une nuée ambulante. Ils entendirent sous leurs pieds la voix des tonnerres qui descendaient. Quelques-uns entrèrent dans des jonques ou demeures flottantes, sur lesquelles l'eau passait; ils entendirent le bruit retentissant de grandes vagues qui se brisaient sur leurs têtes. » On croit généralement que ces étrangers étaient ou des Égyptiens ou des Hébreux. Les relations des Chinois avec ces derniers paraissent démontrées par le voyage de Mou-Wang, le 6e des empereurs Tchéou. Contrairement aux coutumes de ses prédécesseurs qui n'étaient jamais sortis de la Chine, ce prince alla en Occident (1000). Il en rapporta des idées philosophiques et religieuses qui ont de nombreux points de ressemblance avec celles des Hébreux. Son histoire et sa rencontre avec Si-Wang-Mou, la mère du roi occidental, se trouvent si conformes avec ce que nos livres saints nous apprennent de Salomon, qui régnait à cette époque, qu'on est tenté de croire que ce fut ce grand roi que Mou-Wang visita.

Sous cette dynastie fleurirent les grands philosophes Lao-Tzeu et Confucius. Le premier, né 604 ans avant Jésus-Christ, vécut presque un siècle et fut le contemporain d'Ezéchiel, de Daniel et de Thalès, l'un des sept sages de la Grèce. Lao-Tzeu fit un voyage en occident pour étudier la sagesse. En ce temps-là, les Juifs étaient captifs à Babylone, et toute la Chaldée était saisie de leurs doctrines. Lao-Tzeu les étudia aussi, et comme toutes les croyances du peuple de Dieu se trouvaient en parfaite harmonie avec celles qu'il avait trouvées dans les plus anciens livres des Chinois, il les accepta et les fit passer en partie dans son livre *de la Raison et de la Vertu*. Malheureusement il s'égara quant à la création, en formulant un panthéisme semblable à celui de l'Inde. Confucius, le second des philosophes chinois, naquit en 551 avant Jésus-Christ. Il fut contemporain d'Aggée et de Malachie, le dernier des prophètes, et du philosophe grec Anaxagore. Ces deux sages furent suivis d'un troisième (398-314), qui vécut du temps d'Aristote et de Platon.

Un peu plus tard, c'est à dire, quelque temps après Alexandre-le-Grand, parut Thsin-Chi-Hoang-ti, surnommé l'Alexandre de la Chine, qui fonda la 4e dynastie, celle de Thsin.

De même que le conquérant Macédonien avait réduit sous son pouvoir tous les petits états qui divisaient la Grèce, le chef du royaume de Thsin, qui occupait le Chen-si, soumit les autres rois et conquit toute la Chine, livrée depuis longtemps à l'anarchie. Il fut la terreur des Tartares du Nord et envoya ses armées jusque dans la Cochinchine. Il fit construire la grande muraille. Les innovations, qu'il introduisit, déplurent aux

Digitized by Google

lettrés, qui ne concevaient pas qu'on pût s'écarter des exemples et des coutumes des premiers empereurs. Leurs remontrances réitérées irritèrent Thsin, qui ordonna leur mort, après avoir fait détruire leurs livres. Comme Alexandre, il mourut d'une maladie violente et aiguë; son empire de même que celui de Macédoine, fut dissous après sa mort.

Après lui vint la Ve dynastie, celle des *Han*, (206 av. — 220 après J.-C.), qui soumit complètement tout le midi de la Chine, jusque là occupé par des hordes indépendantes; il refoula au nord les nomades Hiougnou, probablement les Huns, vers l'Asie occidentale et poussa ses excursions jusqu'aux bords de la mer Caspienne. Sous le règne de Wou-ti, l'un des empereurs Han, le *Chou-King*, recueil des annales, fut reproduit de mémoire par un ancien lettré. Au commencement de l'ère chrétienne, sous Ming-ti, le souvenir d'une parole de Confucius, qui avait annoncé, dit-on, que cinq cents ans après lui le saint des saints viendrait de l'Occident, pour réformer le monde, fit envoyer une ambassade de ce côté pour s'informer de la venue du réformateur. Lesenvoyés trouvèrent dans l'Inde des hommes, qui se disaient appelés à réformer le monde. C'étaient les Bouddhistes, dont ils acceptèrent la doctrine, qu'ils introduisirent dans l'Empire. Sous cette dynastie, la Chine, appelée *Sérique* par les anciens, du nom d'un de ses produits, la soie, entra en communication avec les Romains. Hérodote avait tracé la route qui conduisait vers ce pays. Nous voyons dans les annales chinoises qu'une ambassade fut envoyée à Marc-Aurèle, appelé le Roi de Ta-Thsin, dans ces écrits. Vers l'an 220 de J.C., la Chine fut divisée en trois royaumes, qui furent ensuite réunis en un seul vers l'an 280, sous la dynastie Tsin. Dans le cours du IVe siècle, des nations turques ou tartares envahirent le nord de la Chine et s'y formèrent des royaumes distincts, qui subsistèrent pendant des siècles. Le midi eut plusieurs dynasties de princes chinois, dont la plupart se laissèrent diriger par les ennuques, et fut enfin, vers l'an 580, conquis par le chef d'un royaume du Nord. La dynastie des Soui, qui fut la 12e, fondée par ce chef, ne dura que 40 ans, et en 618, la capitale et l'empire reconnurent la dynastie chinoise des Thang. Celle-ci, qui régna trois siècles, réussit par ses négociations, à fonder sous son patronage une grande confédération de l'Asie centrale, qui comprit toute al petite Boukharie, la Transoxiane, et une partie du Korassan. Elle fut contrariée par les Tribetains qui battirent souvent les armées chinoises, elle s'affaiblit peu à peu par des révoltes intérieures, et finit en 920 par la division de la Chine en plusieurs royaumes. D'après une inscription gravée une pierre de marbre, qu'on prétend avoir été découverte en 1625, la religion chrétienne aurait été introduite en Chine, sous les Thang, par des prêtres Syriens (1).

(1) Voir Du Halde, *Description de la Chine*, IIe partie, p. 87, et le Père Kircher, *China illustra*.

Digitized by Google

En 960, l'Empire fut encore réuni sous la 19e dynastie, celle des *Soung*, qui protégea spécialement les lettres, et perdit graduellement le nord de la Chine, envahi par les Tartares connus sous les noms de Khi-Tan ou Liao et de Kin-ou Altoun-Khans. Ceux-ci furent vaincus de 1220 à 1225 par les Mongols sous le célèbre Tchingis-Khan ou Gengis-Khan. Les fils et petits-fils de ce grand conquérant achevèrent la conquête de la Chine et fondèrent, en 1260, la 20e dynastie, connue sous le nom de Yuan ou Youen. Ce fut la première dynastie étrangère qui régna sur toute la Chine. Cette révolution ne produisit cependant aucun effet sur le caractère national, en ce que les princes Tartares, peu civilisés, se laissèrent subjuguer par les idées de la Chine. Ce fut sous cette dynastie que fut commencé le grand canal impérial. Après cent ans, les chinois chassèrent les Mongols au-delà de la grande muraille, et une nouvelle dynastie chinoise, celle des *Ming*, fut fondée par le principal chef des insurgés. Enfin au milieu du XVIIe siècle (1644-62), les Mandchoux, peuple Tartare, se firent appeler comme auxiliaires par l'empereur Ming, et finirent par élever sur le trône leur principal chef, qui fut le fondateur de la dynastie actuelle, la 22e, celle des *Tsing*. Ce fut surtout sous cette seconde dynastie étrangère que de grands efforts furent faits pour introduire en Chine le Christianisme, qui y avait été prêché, dès 1582, par le père Mathieu Ricci, à la suite des Portugais, qui y étaient arrivés en 1516. L'empereur Khang-Hi, qui régna de 1662 à 1722, fut un prince accompli, d'après le témoignage unanime des missionnaires Jésuites, qu'il favorisa à cause de leur savoir. Ce souverain sut apprécier sans prévention la civilisation européenne, grâce à la supériorité de son esprit qui l'élevait beaucoup au-dessus des autres nationaux, peut-être aussi, parce qu'il était tartare plutôt que chinois. Le célèbre père Verbiest, né en 1630 à Pitthem (1) dans la Flandre Occidentale, et mort en Chine, se distingua

(1) Le P. Ferdinand Verbiest ayant fini, en 1668, ses tables des révolutions célestes et des éclipses pour deux mille ans, réduisit ce grand ouvrage en 32 volumes de cartes, avec leurs explications, sous le titre d'*astronomie perpétuelle de l'empereur Khang-Hi*. Il eut l'honneur de les présenter à Sa Majesté dans une assemblée générale des grands de l'empire, qui avait été convoquée à cette occasion. Ce prince reçut avec beaucoup de satisfaction le présent du P. Verbiest, et le fit placer dans les archives du palais. En même temps il voulut récompenser un si grand service, et créa le P. Verbiest président du tribunal des mathématiques, avec le titre de *tagin*, ou de grand homme, qui appartient à cette dignité, et que l'empereur étendit à toutes les personnes de son sang. Comme Verbiest n'avait personne de sa famille à la Chine, tous les autres missionnaires de son ordre passèrent pour ses frères, et furent considérés sous ce titre par les mandarins. La plupart des missionnaires firent inscrire sur la porte de leurs maisons le titre de *tagin*. C'est l'usage des Chinois... L'empereur conféra les mêmes honneurs aux ancêtres de Verbiest par autant de patentes qu'il y eut de personnes nommées. Pierre Verbiest, son grand-père, Paschasie de Wolf, sa grand-mère, Louis Verbiest, son père, et Anne Van Herke, sa mère, furent ainsi revêtus des premières dignités de la

Digitized by Google

comme missionnaire et comme astronome, fut nommé par Khang-Hi président du tribunal des mathématiques, répara le désordre du calendrier chinois, et compta parmi ses élèves l'empereur lui-même. Il a laissé plusieurs ouvrages en chinois. Il s'attira beaucoup de considération, en prédisant le moment d'une éclipse sur laquelle les lettrés indigènes s'étaient lourdement mépris. Il excita par ses talents la jalouie des savants et encourut la haine des Bonzes. Le fils de Khang-Hi, qui monta sur le trône en 1723 sous le nom d'Young-Tching, se distingua par son courage, son activité et son zèle pour le bien général; mais excité contre les chrétiens par la jalousie des grands, il persécuta les missionnaires et opprima le christianisme. Kiang-Long, qui régna de 1736 à 1796 favorisa et persécuta tour à tour les prédicateurs de la foi. Le successeur de Kiang-Long fut Kia-King, qui régna de 1796 à 1820. Le fils de ce dernier monta sur le trône en 1821 et prit le nom de Tao-Kouang. La compagnie anglaise des Indes orientales avait établi dès 1676 une factorerie à Emouy ou Amoy et exporté quelques caisses de thé. En 1785 elle importa les premières caisses d'opium; les chinois s'habituèrent promptement à cette substance délétère, malgré les défenses officielles portées contre elle dès 1796. En 1839 le gouvernement chinois fit saisir une grande quantité de caisses d'opium dans les magasins anglais, pour une valeur de 75 millions. Cette saisie fut le signal de la guerre; une escadre anglaise s'empara, en juillet 1840, de Tcheou-Chan ou Tchou-San et s'avança jusqu'à l'embouchure du Pei-Ho, pour aller demander une indemnité à l'Empereur chinois. En mars 1841 une autre tentative fut faite sur Canton; après des négociations infructueuses les forces anglaises dévastèrent en 1842, les ports commerçants d'Emouy, Chang-Hai, Tcha-Pou, Ning-Po, et s'avancèrent jusqu'à Nan-King. Aux portes de cette ville la paix fut signée : l'Empereur s'engagea à payer 21 millions de dollars pour les frais de la guerre et promit l'établissement de factoreries dans les villes de Canton, Fou-Ctheou, Ning-Po et Chang-Hai. On connaît les nouvelles difficultés qui viennent de surgir sous Hïenfong, l'Empereur actuel, et qui ont amené la prise de Canton par les forces alliées de la France et de l'Angleterre. La guerre a pris, dans le langage diplomatique de la France un caractère noble, par le but religieux et moral assigné à l'expédition.

Chine, pendant qu'ils vivaient obscurs et pauvres dans un coin de l'Europe. (*Histoire générale de la Chine.*)

En 1840 le Père Verbiest fut compris parmi les illustrations de la Flandre occidentale, dont M. le comte de Muelenaere, alors gouverneur de cette province, proposa de consacrer le souvenir par des monuments. Cette proposition fut généralement bien accueillie par le conseil provincial. Un avocat distingué, membre de l'assemblée, ayant trouvé dans le projet quelque chose de jésuitique, M. le gouverneur lui répondit qu'il s'appliquait aux avocats comme aux jésuites, à parité de titres. Alors la proposition fut admise à l'unanimité; mais elle n'a reçu encore qu'une exécution partielle, faute de fonds suffisants.

Digitized by Google

Les grands événements, qui s'annoncent par suite de ces nouvelles complications, tiennent aujourd'hui le monde attentif; on comprend l'intérêt qui s'attache à l'étude de toutes les circonstances, qui peuvent influer sur l'avenir du pays. La guerre, qui vient de commencer, peut entraîner la chute de la dynastie Mandchoue, menacée d'un autre côté par une révolution intérieure, qui s'élève au nom du principe chinois, contre la race étrangère aujourd'hui dominante, et qui ressemble à celles qui, dans les siècles précédents, ont renversé les diverses dynasties les unes après les autres. Quels que soient les résultats de cette révolution, tout fait supposer que l'influence européenne doit gagner au dénouement, et que les grandes choses, qui se préparent dans cet immense empire, à peine connu de nous, doivent tourner au profit de l'Evangile. C'est à cette conclusion qu'on arrive, en étudiant la situation actuelle de la Chine, sa décadence incontestable et son état d'infériorité choquante à l'égard des nations chrétiennes. Religion, sciences, arts, mœurs et gouvernement, tout est arriéré ou en souffrance dans ce pays, qui peut se flatter d'avoir eu, avant l'avénement du Christianisme, une des civilisations les plus avancées, dans son ensemble, si ce n'est la plus avancée du monde entier. Aujourd'hui le nerf social se rompt, les forces tombent et se brisent, la vie semble s'éteindre ou attendre un nouveau souffle, pour se ranimer. Cette vérité ressort à l'évidence des considérations qui suivent, et dans lesquelles nous nous livrerons d'abord à l'examen de l'état religieux du pays, qui s'intitule le *Céleste-Empire*.

Lorsqu'on considère, disent les *feuilles historiques* du 1er avril, la nation chinoise d'après le nombre des temples et des couvents, des oratoires et des pagodes, qui s'élèvent partout dans le royaume du milieu, et qui donnent au pays une physionomie si originale, on est porté à croire que les chinois sont un peuple très religieux. Rien cependant de moins fondé que cette supposition. Tous les voyageurs impartiaux qui ont visité le Céleste-Empire, tous ceux qui le connaissent, sont d'accord pour dire que ces monuments sont dus à une coutume perpétuée depuis un grand nombre de siècles, à une habitude traditionnelle; mais qu'ils ne sont nullement l'expression générale d'une foi vivante, d'une conviction religieuse actuellement existante. Le Chinois nous offre aujourd'hui l'exemple de l'indifférentisme religieux.

Sous ce rapport, la Chine présente un trait de ressemblance avec l'état actuel de plusieurs pays d'Europe. Mais il y a cette différence que chez les Chinois l'indifférence est beaucoup plus ancienne, plus générale, plus répandue dans les masses; de sorte que, d'après certaines idées modernes, ils seraient plus avancés que nous. Nous aurons d'autres rapprochements à faire dans le même sens, et qui feront voir qu'il ne faudrait pas s'étonner si un jour nos esprits forts nous proposaient les CHINOIS pour MODÈLE.

Digitized by Google

I.

Depuis plus de mille ans, il existe en Chine trois systèmes religieux dominants, qui sont tolérés et protégés par l'Etat. Le plus important de ces systèmes, la *religion d'Etat* proprement dite, est la doctrine, dont Confucius est regardé comme le réformateur et le patriarche. Elle s'appelle *Schu-Kiao*, c'est-à-dire la doctrine des savants. On reconnaît que cette religion officielle n'xcluait pas dans sa forme primitive, l'existence d'un Dieu personnel, tout puissant et rémunérateur. Confucius, qui en entreprit la réforme au sixième siècle avant notre ère, exposa ses idées sur ce point fondamental, sous une forme vague et panthéiste (1), et comme Socrate et la plupart des réformateurs, le philosophe chinois s'attacha principalement à la morale.

Nulle part dans ses écrits il ne se montre religieux, dans le sens propre du mot, mais il se borne à inculquer les lois de la morale, telles que les devoirs entre parents et enfants, supérieurs et inférieurs et entre époux. La Religion d'État qu'il établit, est le pur naturalisme, et Schelling dit que la langue chinoise n'a pas de terme propre pour exprimer l'idée de Dieu (2). D'après cette doctrine, renouvellée de nos jours, la nature dans sa double forme, le ciel et la terre, est Dieu. Le ciel est la force primordiale, la terre est la matière fondamentale, et c'est de ces deux éléments que chaque chose a été composée. L'homme aussi est issu de ce dualisme. Il ne peut donc être question dans ce système d'un autre principe que de celui de la nature, il ne peut être question de révélation. Pour la même raison la doctrine des lettrés se tait sur le péché originel. La rédemption est donc inutile. Confucius ne parle pas de l'immortalité de l'âme, et ce silence a eu pour résultat que ses partisans ne croient pas à la vie future. Toute faute est punie et expiée sur la terre. C'est pourquoi les écrits religieux ne s'occupent que des choses, qui ont un but immédiatement applicable et utile.

Confucius crut qu'il fallait agir sur ses contemporains par la parole et les exemples, pour les élever graduellement aux contemplations métaphysiques. Il s'appliqua en conséquence avec une infatigable ardeur à l'histoire, se concilia par sa science et sa sagesse l'estime de tous les petits

(1) Il suivit en cela l'exemple de Lao-Tseu, dont il est parlé plus loin.

(2) On connaît les dissidences qui se manifestèrent à ce sujet entre les missionnaires, et la défense faite à ceux-ci et aux Chinois chrétiens par le pape Benoît XIV de se servir du mot *Schang-ti*, pour exprimer le nom de Dieu, attendu que cette expression, réservée au grand et très-haut empereur, ne rend l'idée du Dieu Tout-Puissant que d'une manière insuffisante et peu digne de la majesté divine.

Digitized by Google

rois qui régnaient alors dans la Chine, fréquenta leur cour, et voyagea dans tout l'empire, pour étendre ses connaissances. Il eût jusqu'à 2,000 disciples, qui le suivaient partout et auxquels il parlait ordinairement en paraboles, à la manière des orientaux. Mais le vide, qu'il laissait au fond de sa doctrine religieuse, ne pouvait produire que le néant et l'on comprend quel dut être le culte extérieur d'une religion, qui reposait sur une pareille base. Là où il n'y a ni péché ni sentiment de repentir, il ne peut être question de sacrifice; une institution, qui embrasse tout comme l'Église, ne tombe pas sous l'intelligence des Chinois. Le fils du ciel, c'est-à-dire l'Empereur, offre, il est vrai, tous les ans au Ciel de jeunes taureaux, non en expiation de fautes reconnues, mais comme un don fait pour renouveler le témoignage de sa confiance envers le Ciel. On doit dire encore que l'État a conservé, comme une vieille institution civile, le culte qui fut rendu aux génies inférieurs. Cette pratique, comme la précédente est la conséquence d'un sentiment de foi qui existait autrefois et qui a inspiré l'idée de ces sacrifices; aujourd'hui ce sont des oblations symboliques, dont la vraie signification est perdue. La religion des lettrés est sans autel, sans images, sans prêtres. Les mandarins sont les seuls ministres des offrandes, lorsqu'il s'agit dans les jours solennels de rendre un hommage au Ciel. La quatrième division dans le grand recueil des lois ou le *Li-King* (1), prescrit l'ordre des offrandes officielles et des cérémonies. Le ministère des grands sacrifices est un droit exclusif de l'Empereur, ce qui rappelle l'usage qui existait sous les patriarches, mais dont le sens spirituel n'est plus compris. Personne n'ose s'arroger le droit de remplir les cérémonies, qui sont dans les attributions de l'Empereur. Les divinités que doivent vénérer les mandarins, sont les dieux locaux, les génies protecteurs des montagnes, des rivières, des vents, et de la pluie, les mânes d'anciens rois et de saints empereurs, de ministres fidèles et de savants célèbres, qui tous sont honorés par les fonctionnaires des districts, d'après les usages traditionnels. Les mandarins sont responsables de l'exacte observance de ces cérémonies, et doivent se préparer à cet acte par le jeûne et l'abstinence de toutes jouissances dépassant les besoins, sous peine d'être privés d'un mois de traitement. Du reste, fait remarquer Williams (2) dans sou ouvrage *l'Empire du Milieu*, peu de ces lois sont mises à exécution, à l'exception de celles qui sont dirigées contre des sectes non autorisées par la loi. On ne reconnaît pas en Chine de jours consacrés aux fêtes religieuses; le nouvel an est pour ainsi dire la

(1) Voici les livres sacrés rédigés par Confucius : 1° le livre de vers (*Chi-King*), qui est un recueil d'anciens cantiques ; 2° le livre des annales (*Chou-King*) ; 3° le livre des changements (*Y-King*), qui n'est qu'un commentaire sur une espèce d'écriture algébrique, attribuée à Fohi; 4° le recueil des anciens rites (*Li-King*); 5° un traité de musique (*Yo-King*).

(2) Attaché comme interprète aux expéditions anglaises en Chine.

Digitized by Google

seule fête solennelle. Toute la vie des Chinois, dit le professeur Wuttke, est profane; à la place de l'Église vient l'État, à la place du prêtre le séculier; à la place des jours fériés on ne connaît que des jours ouvrables, à la place de temples des édifices commémoratifs.

Une tablette, consacrant le souvenir de Conficius, se trouve dans toutes les écoles; les instituteurs et les élèves doivent se prosterner devant le nom vénéré, avant et après la classe. Le portrait du grand homme est exposé dans les académies et dans les lieux de réunion des lettrés. Toutes les villes ont des espèces de temples érigés en son honneur. On lui accorde des honneurs semblables à ceux qui sont réservés à la divinité; Et cependant tout enfant admis à l'école connaît l'origine, la patrie et l'histoire du sage de *Lu*. Dans le rituel des sacrifices se trouve une relation abrégée de sa vie, laquelle se termine par ce chant triomphal :

Confucius! Confusius! qu'il est grand Confucius!
Avant Confucius, il n'y eut jamais de Confucius!
Depuis Confucius il n'y eût plus de Confucius!
Confucius! Confucius! qu'il est grand, Confusius!

A côté de ce culte de la civilisation matérielle, qui fut érigé en religion d'État, s'est élevé un autre système qui est regardé par ses adhérents comme la religion primitive ou celle des plus anciens habitants de la Chine. C'est la doctrine de Lao-Tseu, qui s'appelle *Taosse*, ou la doctrine de la raison, en ce quelle reconnaît pour dogme fondamental l'existence de la raison créatrice de l'univers. Dans son livre de la *Raison et la vertu, (Tao-te-King)*, Lao-Tseu développa les théories les plus sublimes sur le *Tao* ou le verbe de Dieu, la raison éternelle. Il fut d'abord petit mandarin (1), en sa qualité de bibliothécaire impérial. Le merveilleux dont on l'entoura, le fit naître avec des cheveux gris, indice de sa sagesse future; de là le nom de *Lao-Tseu*, qui signifie enfant gris. Sa sagesse, comme celle de presque tous les philosophes, placés en dehors de la révélation, ne put le préserver des plus graves erreurs. Il envisage les âmes comme des émanations de la substance éthérée, de l'âme universelle, avec laquelle elles s'unissent de nouveau, du moins celles des bons, après la mort. Ses sectateurs croient aussi à la métempsychose. La morale de Lao-Tseu place la perfection dans l'absence des passions; le but du sage consiste à vivre à l'abri de tout souci. C'est comme on voit, le stoïcisme basé sur des idées panthéistes. Il prescrit comme moyen d'obtenir ce calme, de ne pas s'inquiéter du passé, et de ne pas se préoccuper avec trop de sollicitude de l'avenir; il

(1) Ce mot qui vient du latin *mandare*, commander, et qui appartient à la langue portugaise, a été employé par tous les européens pour désigner les gens en place, et particulièrement les magistrats qui rendent la justice. Le véritable nom chinois est ko-han (ministre). Il y a des mandarins civils, lettrés et militaires.

Digitized by Google

recommande la modération non-seulement dans les actions, mais aussi dans les désirs. En s'élevant à ce degré de perfection, l'homme entre en communication avec le monde des esprits. Quelques-unes de ces notions, qui sont comme un écho de la révélation primitive, viennent à l'appui du fait que nous avons cité plus haut touchant les relations que le philosophe chinois aurait eues avec le peuple de Dieu, pendant la captivité de Babylone.

Cette doctrine était trop sublime pour pénétrer par sa propre force au sein de la nation chinoise. C'est ce que Confucius semble avoir compris, et c'est pour cela sans doute qu'il écarta la métaphysique de son système religieux. Aussi la haute *raison*, prêchée par Lao-Tseu, ne fit fortune que par l'idée mystérieuse d'un élixir d'immortalité, invention que ses disciples mirent en avant, après sa mort. Plusieurs empereurs s'attachèrent, par la suite, à leur école, et l'on vit longtemps à la cour une foule de docteurs magiciens, de même qu'on en vit à la cour de l'empereur Julien, adonné à la théurgie, comme élève des philosophes d'Alexandrie. Sous la 5e dynastie chinoise, celle des Han, sous la 13e et la 19e, ou celles des *Thang* et des *Sung*, le breuvage d'immortalité fut recherché comme la pierre philosophale.

Les partisans actuels de la *Taosse*, qui vivent dans le célibat, sacrifient à un Esprit trois espèces d'animaux, savoir : des pocs, des oiseaux et des poissons. Ils exercent la magie, l'astrologie, la nécromantie, et s'adonnent à tous les arcanes de la divination. Ils rappellent en cela, par de nouveaux traits de ressemblance, les pratiques usitées à diverses époques en Europe et même aujourd'hui encore en Amérique. Les cérémonies qui s'observent chez les disciples dégénérés de Lao-Tseu sont nombreuses. Plusieurs évoquent la figure du fondateur de leur religion qu'ils ont si profondément corrompue, et le font apparaître, lui ou d'autres esprits, dans les airs. C'est ce que font aussi, comme on sait, aujourd'hui les *Néo-spiritualistes* américains et leurs imitateurs en Europe, qui prétendent se mettre en communication avec les esprits par un médium quelconque. De même qu'on fait parler ici les tables, en Chine on fait écrire les pinceaux sans y toucher, et répondre aux questions posées. Où faut-il chercher la cause commune de ces manifestations identiques et simultanées qui se produisent sur des points du globe entièrement séparés ? cette question qui mérite toute l'attention des penseurs, nous paraît insoluble en dehors de la révélation, qui seule peut soutenir la raison humaine dans ses aspirations spiritualistes. Le chef de la Taosse est un personnage revêtu d'une haute dignité, qui réside dans la province de Kiang-si, où il mène un train royal, et vers laquelle afflue tous les ans une foule de monde de toutes les provinces, soit pour se procurer des médicaments, soit pour consulter l'oracle chinois sur l'avenir.

Le vide et la nudité de la Religion d'État, qui firent naître par réaction cette doctrine défigurée de la Taosse ouvrirent aussi la voie à une troi-

Digitized by Google

sième religion au Boudhisme (1), qui pénétra en Chine, comme nous l'avons déjà dit, vers le milieu du siècle premier de notre ère. Il se propagea avec une extrême rapidité dans l'empire du milieu, et fournit ainsi la preuve que le système de Confucius ne pouvait satisfaire l'esprit et le cœur, qui ont besoin d'un aliment spirituel que la philosophie seule ne donne pas. L'antique Religion d'État place tout le bonheur sur la terre; Bouddha, que les Chinois appellent Fo, enseigne, au contraire, le néant absolu des choses terrestres. Tandis que la doctrine de Confucius forme la religion des hommes gradués, des décorés du bouton, symbole de la dignité scientifique, le Bouddhisme trouve surtout des sectateurs dans les classes inférieures du peuple, et c'est sur les masses que s'appuient les bonzes, dont on rencontre les couvents dans toutes les provinces. Ils sont surtout en honneur dans les districts ou se cultive le thé. Dans ces districts, au dire des Bonzes, on trouverait jusqu'à 999 temples. Du reste, le quiétisme de Bouddha, comme tous les systèmes purement humains, devait produire des effets humains, et il a engendré aujourd'hui parmi le peuple la même apathie religieuse, que le système de Confucius a répandu parmi les savants. D'après le missionnaire Huc, le Bouddhisme, qui est professé dans les divers pays d'Asie par trois cents millions d'hommes, a conduit les Chinois au scepticisme.

Nous avons rapporté plus haut que, d'après une parole de Confucius, le grand réformateur que les Romains attendaient l'Orient, devait venir de l'Occident pour les Chinois, et que, guidés par cette prédiction, des envoyés allèrent à la recherche de la nouvelle religion. D'après l'idée que nous venons de donner du Bouddhisme, on comprend que ces ambassadeurs, reconnussent dans la doctrine de Bouddha qu'ils trouvèrent dans l'Inde, une religion moins terrestre et qui parût plus parfaite que celles qui régnaient alors en Chine, et qu'ils l'introduisissent dans leur pays, où elle ne tarda pas à se corrompre, comme s'y étaient déjà corrompus les systèmes admis précédemment.

Les trois grandes divisions religieuses, dont nous venons de parler, et à côté desquelles on trouve un petit nombre de juifs, de mahométans et de chrétiens, ont été longtemps en lutte entre elles; mais aujourd'hui elles se sont réconciliées et unies dans un *indifférentisme* commun. L'honneur de cette réconcilliation revient surtout à la classe des lettrés. Les tendances de cette classe sont les mêmes que celles de nos libres penseurs, qui ne sont en guerre qu'avec le catholicisme, parce qu'il refuse de se fondre dans les mille systèmes qui divisent l'Europe depuis 300 ans. Cette

(1) Les étymologistes allemands établissent de l'analogie entre le mot *Bouddha* ou Gotama et les mots *Gott* et *Gut*, qui dans la langue germanique signifient *Dieu* et *bon*. Cette dérivation s'expliquerait par *Wodan* ou Odin, nom du dieu du Nord, qui semble faire la liaison entre *Bouddha* et *Gott*, puisque le *W* se change tantôt en *G*, tantôt en *B*.

Digitized by Google

nouvelle analogie entre la Chine et l'Occident est d'autant plus frappante, que la lutte, qui s'est prolongée jusqu'à notre époque dans l'Empire du milieu, le menace dans son existence. La dynastie Mandchoue, attachée par tradition de famille au culte de Bouddha, mais obligée par position de protéger la Religion d'État, n'a pas peu contribué à amener la paix religieuse, en donnant au système de fusion l'appui et la sanction de la puissante bureaucratie chinoise. Sous la dynaste des Thang, qui régna de 618 à 920, la tolérance et la fusion avaient déjà tellement pénétré dans les mœurs, que les trois religions, autorisées comme ayant un droit égal, eurent un temple commun. D'après cela la complète indifférence qui se manifeste aujourd'hui, doit paraître toute naturelle. Par une conséquence logique de l'espèce d'éclectisme philosophique qui règne en Chine, on y voit un grand nombre de temples érigés dans le but de consacrer l'union des trois religions. On y a placé les statues de Fo, de Confucius et de Lao-Tseu, autour d'un même autel; les fondateurs des trois systèmes religieux se tiennent par la main, symbolisant ainsi la concorde. Autrefois trois cierges brulaient à leurs pieds, et sur la porte du temple on lisait cette inscription : *San-Kiao-Tang*, c'est-à-dire : temple des trois religions. A l'intérieur on voyait sur l'autel quatre grands caractères en or, dont l'énoncé était : *San-Kiao, y-Kiao*, c'est-à-dire : « les trois religions n'en font qu'une (1). » Cette fusion devait naturellement aboutir à l'oblitération des opinions religieuses. On peut dire aujourd'hui que les Chinois sont tout à la fois partisans de Confucius, de Lao-Tseu et de Fo, ou plutôt qu'ils n'adhèrent à aucun des trois systèmes; par le baiser de paix, ils se sont confondus dans l'indifférentisme. La fibre du sentiment religieux est rompue; les savants sont devenus sceptiques, les masses indifférentes. Il est de mode en Chine, dit le père Huc, de faire, dans les réunions des compliments sur les religions des personnes avec lesquelle on se trouve, sans parler de celle à laquelle on appartient soi-même. « Les religions diffèrent, dit-on, mais l'esprit est le même; nous sommes tous frères. » Le gouvernement, les lettrés, le peuple, tout le monde enfin, envisage aujourd'hui les religions comme des choses inutiles et sans valeur; c'est ce qui explique l'incroyable tolérance qu'on y rencontre pour toute espèce de cultes non prohibés par des raisons politiques.

Dans leur grossière indifférence, les Chinois se font parfois une singulière idée du christianisme. Le père Brouillon raconte dans son ouvrage *l'Empire chinois*, que se trouvant un jour dans un groupe où la conversation roulait sur la doctrine chrétienne, un maître d'école, qui prétendait en savoir plus long sur ce sujet que les autres, donna à ceux-ci la définition suivante du christianisme : « La religion du Maître céleste (c'est le nom que l'on donne en Chine à la doctrine évangélique), dit-il, consiste en ce que ceux qui l'embrassent ont tous les jours du riz à manger. » Un

(1) *Le Christianisme en Chine*, par le Père Huc.

Digitized by Google

trait caractéristique de la vie toute matérielle de ce peuple, c'est que la béatitude est représentée, dans la langue écrite, par la figure d'une bouche ouverte, de laquelle est rapprochée une main remplie de riz. On peut appeler la Chine, dit le même missionnaire, le pays où toutes les vérités sont déconsidérées, et où la seule idole est un grossier matérialisme. Les savants ne sont avides que de places et de boutons honorifiques, les masses sont affamées de riz et de *sapekes* (1), les bonzes mêmes sont devenus incrédules. La plupart d'entre eux ont une existence précaire et sont méprisés par leur propre faute. Il est vrai que personne ne songe à les persécuter ou à les maltraiter; on ne s'inquiète guère de leur état, et la superstition seule fait encore accourir vers eux. Les revenus des pagodes se trouvent ainsi réduits à peu de chose, sauf quelques exceptions : à Teintung, par exemple, les bonzes gagnent tous les ans des sommes considérables par la vente du bambou, qui y vient à merveille; quelques fermes à thé et à riz y appartiennent également aux prêtres, qui les cultivent eux-mêmes. Réduite à cet état de misère, une partie des bonzes cherche son existence dans l'enseignement des livres prescrits pour les examens; les autres, qui n'ont pas les connaissances requises à cet effet, vivent en mendiant. Les bonzes en général ne croient à rien, mais ils exploitent la crédulité du peuple. Pourvu qu'on les paye, ils ne refusent jamais leurs services religieux qui consistent, par exemple, à chasser, au moyen d'une musique infernale, les mauvais esprits auxquels les chinois attribuent un rôle très-important dans la vie, et à prendre part à la chasse aux âmes usitée auprès des mourants. En dépit de la bassesse de leurs sentiments et du

(1) Monnaie d'appoint. Les Chinois n'ont point d'autre monnaie légale, que de petites pièces rondes, fondues avec un alliage de cuivre et d'étain; elles sont percées au milieu d'un trou carré pour pouvoir les enfiler avec une corde. Mille de ces pièces équivalent, au cours moyen, à un *liang* d'argent, qui est proprement une once chinoise; l'argent et l'or ne sont jamais monnayés en Chine. L'or et l'argent se pèsent dans l'emploi qu'on en fait pour les achats considérables. Un *liang* d'argent fait le 10e d'un *liang* d'or. A cet effet, les Chinois des villes portent toujours de petites balances pour acheter ou vendre. Le *liang* est appelé *tael* dans le jargon, mêlé de chinois, de portugais et d'anglais, qui se parle à Canton et dans les ports voisins. C'est peut-être à l'absence de monnaie d'or en Chine qu'il faut attribuer en partie l'immense importation d'argent qui s'y fait depuis quelque temps, surtout depuis que la prohibition de l'opium a forcé les négociants européens de solder en numéraire la défaveur qu'ils subissent dans la balance du commerce. En effet, l'or n'ayant dans ce pays aucun titre légal, doit y subir toute la perte qui résulte actuellement de son abondance.

Les Chinois ont eu longtemps du papier-monnaie; il fut inventé chez eux, pour remplacer leurs lourdes enfilades de monnaies de cuivre, dans la seconde moitié du Xe siècle; il acquit bientôt un développement prodigieux, et fut discrédité par l'inexactitude des remboursements. Au XIIe siècle, il ne valait que 50 p. c. de sa valeur nominale. Il ne fut supprimé qu'au XVIIe siècle, lorsque l'argent du commerce européen vint se répandre en Chine.

Digitized by Google

mépris dont ils sont l'objet, leurs supérieurs jouissent de certains priviléges qui les rendent parfois redoutables, même aux mandarins.

Tous les bonzes ne sont pas ignorants, on rencontre quelquefois parmi eux des esprits subtils et très-exercés dans la chicane. Par contre, ils sont parfois naïfs dans l'aveu de leur incrédulité.

Un bonze, à qui le père Brouillon reprochait un jour d'adorer des idoles auxquels il ne croyait pas, répondit froidement : donnez-moi de quoi vivre ! Le voyageur anglais Fortune, rencontra un jour un bonze à proximité d'un couvent qui venait d'être menacé par un éboulement, et il lui dit : ceci est de mauvaise augure pour votre temple. Le prêtre de Bouddha répondit sans hésiter avec une courtoisie toute chinoise : sans doute tout danger a disparu, depuis que le temple a été honoré par la visite d'un voyageur aussi distingué que vous (1).

Rien ne démontre mieux l'état d'abjection de ce culte, que la manière dont se recrute le corps sacerdotal. Le bonze s'attache l'une ou l'autre famille pauvre du voisinage, et lui achète un fils pour quelques *sapèkes*. Il le prend dans son couvent, lui rase la tête ; et l'enfant devient son serviteur et son disciple. Il succède plus tard à son maître, et se procure un successeur de la même manière. C'est ainsi que se perpétue la race des bonzes.

Il n'y a plus de monastères de bonzes dans l'acception rigoureuse du mot. Les religieux bouddhistes, dit le père Huc, sont indépendants les uns des autres, et vivent disséminés dans les diverses provinces de l'empire sans lien hiérarchique ou disciplinaire. Dans chaque maison, il est vrai, il y a un supérieur ; mais il est plutôt un administrateur des biens temporels, qu'un chef spirituel. On n'y connaît pas la clôture, et la règle n'a rien de rigide. On voit souvent des bonzes qui errent à travers les campagnes, et s'ils trouvent une position meilleure, ils ne retournent plus à celle qu'ils avaient d'abord. Les conditions requises de la part de l'aspirant à la profession de bonze sont extrêmement simples : il se laisse raser la tête, passe une robe à longues et larges manches, et le voilà bonze ! S'ennuie-t-on du métier ? on change de vêtement, on laisse venir sur la tête une tresse convenable et l'on a cessé d'être bonze. Il en résulte, fait remarquer le R. père Huc, que les religieux bouddhistes de Chine exercent une influence infiniment plus restreinte que les Lamas en Tartarie et dans le Tibet.

Il y a aussi chez les bouddhistes des couvents de femmes ; ils sont assez nombreux, particulièrement dans les provinces du Midi. La mise des bonzesses ne diffère point de celle des bonzes ; elles aussi ont la tête chauve et vivent sans clôture. D'où il résulte qu'elles ne jouissent pas d'une très-bonne réputation.

Un des chefs-lieux du bouddhisme est *Puta*, ou l'île des pèlerins, qui

(1) On serait tenté de prendre cette réplique pour une fine ironie ; mais l'ensemble de la conversation accusait une indifférence religieuse.

Digitized by Google

se trouve dans l'archipel, vis-à-vis de la province de Tschekiang. « Le groupe des nombreux temples de cette île présente, dit Fortune, l'aspect d'une petite ville; on y compte plus de 60 édifices monastiques. Dans le temple principal se voient les statues précieuses des trois Bouddhas, qui représentent le passé, le présent et l'avenir. Ces symboles se voient dans tous les temples bouddhistes. Les trois statues, entièrement dorées, sont de grandeur colossale. Le Bouddha du milieu tient d'un air majestueux et riant les mains jointes devant lui; tandis que les deux autres lèvent le bras droit, en signe de leur activité dans le présent et dans l'avenir. Devant chaque idole se trouve un autel sur lequel sont placés de petits vases pour les offrandes, et des cassolettes en bronze, où brule sans cesse le bois odoriférant appelé *hiang*. Une foule d'autres divinités secondaires se groupent autour des trois grandes idoles. Une seconde salle est consacrée à la déesse de la porcelaine, Kuang-Yn. Une troisième salle forme un panthéon ou pandémonium, rempli de hideuses idoles; on y voit des monstres fabuleux : les dieux du ciel et de la terre, les dieux protecteurs de la guerre, de l'artillerie, de l'agriculture, de l'industrie sétifère, de la médecine; puis apparaissent, dans un grotesque pêle-mêle, les philosophes, les écrivains, les hommes d'État, les guerriers de distinction. Fortune, d'accord en cela avec le père Huc, fait remarquer que presque tous ces temples et les idoles qu'ils contiennent, se trouvent dans un état de délabrement et de ruine, indice certain de la décadence du culte.

Un trait caractéristique de l'originalité chinoise consiste dans les temples des ancêtres, qui sont érigés çà et là, pour reconnaître les services rendus au pays par les aïeux, et qui du reste ne sont pas d'un accès aussi facile que les autres pagodes. Le capitaine Montfort, dans son *Voyage en Chine*, donne la description d'un pareil temple qu'il a vu dans les environs de Hang-Tscheu. Il en trouve l'architecture élégante et coquette. « La décoration, dit-il, n'est pas dépourvue de goût, et le jardin qui l'entoure est riche en fleurs et en plantes sacrées. Le bonze, qui en a la surveillance, nous fit voir, les unes après les autres, les trois salles de préparation, qui servent de lieux de purification au sacrificateur, avant qu'il se présente à l'autel, tenant d'une main le couteau sacré et la victime de l'autre. Vint ensuite la salle de la pierre des ancêtres, puis celle des animaux destinés au sacrifice; enfin une dernière salle, la plus remarquable de toutes, c'est une nécropole très-simple, où sont ensevelis ceux qui, par leur sainteté et leur sagesse, ont mérité d'être élevés au rang des ancêtres de la province. Leur dépouille mortelle repose dans un endroit isolé, tandis que leur nom est inscrit sur la pierre de la salle aux sacrifices. Ce temple est bâti, comme toutes les pagodes chinoises, sur une éminence, d'où l'œil embrasse un vaste horizon.

Une des pagodes les plus renommées, et que les chinois regardaient comme une des merveilles du monde, était le temple de la *Reconnaissance*

Digitized by Google

à Nanking, connu dans le monde entier par la tour de porcelaine qui faisait partie de cette construction religieuse.

La tour, reliée à la pagode par une galerie en bois, était de forme octogone, et s'élèvait par neuf étages à la hauteur de 261 pieds. Elle devait son nom aux pierres de porcelaine en couleurs verte, rouge, jaune et blanche, dont elle était revêtue. Ce riche temple de verre, comme les chinois appellent la pagode de porcelaine, fut renversé lors de la prise récente de Nanking par les insurgés. Ce fait a une haute signification et doit exercer une grande influence parmi le peuple, vu surtout l'esprit d'hostilité qui anime les rebelles à l'égard du grossier polythéisme de la Chine. Le principe proclamé à l'occasion de cet événement, plus encore que l'événement même, a porté sans aucun doute une grave atteinte à un des cultes les plus répandus dans l'empire chinois et par conséquent à l'empire lui-même.

La dynastie des Ming, renversée par les Mandchoux, se fit surtout respecter par la construction d'édifices religieux. On compte, dit le père Huc, dans la capitale Péking, jusqu'à 10,000 pagodes, dont un grand nombre sont dues à la dynastie chinoise des Ming. Il existe un proverbe chinois qui dit : Les Song firent des routes et des ponts, les Thang des tours, les Ming des pagodes. Les Tsing (dynastie mandchoue), ajoute le père Huc, ne font exactement rien, et ne songent nullement à conserver les monuments du passé. D'autres voyageurs tiennent le même langage. Des villes, autrefois florissantes, sont en pleine décadence ; des pagodes, qui couronnaient les chaînes des collines, tombent en ruine, sans que personne s'en plaigne ; des sanctuaires et des lieux de pèlerinages sont devenus déserts.

Ce jugement, incontestable dans son ensemble, sur la vie religieuse du céleste empire, serait certainement inexact et incomplet, si l'on n'admettait, en particulier des cas d'exception plus ou moins saillants. Pour bien apprécier le caractère chinois, il faut distinguer entre les diverses provinces. Il est dans la nature des choses que le sentiment religieux soit plus profond dans tel endroit que dans tel autre. Il faut surtout tenir compte de la différence qui existe entre l'esprit sérieux du Nord et l'avide mobilité qu'on remarque dans le Midi. Ainsi l'on rencontre, du moins dans la vie privée, des indices et des traces d'une foi, dont le besoin se fait encore vivement sentir. Fortune assure avoir vu souvent des personnes, surtout des femmes, qui, dans leurs prières, semblaient littéralement se mettre en lutte avec Dieu. Mais ici encore on voit fréquemment dominer une habitude machinale, ou un instinct superstitieux. Ainsi dans certaines entreprises, on cherche, avant de s'y livrer, à en assurer le succès par un heureux augure. Ordinairement, dit Fortune, on se sert à cette fin de deux petites pièces de bois, plattes d'un côté et arrondies de l'autre. On les jette en l'air, et si elles retombent sur le côté désiré, on prétend que l'affaire réussira. Dans le cas contraire, on brûle plus d'encens

Digitized by Google

devant l'idole, et les prières ainsi que les prosternations reprennent avec une nouvelle ardeur.

« Les scènes du culte dont j'ai été témoin, dit Fortune, étaient extraordinairement démonstrastives : des centaines de cierges brûlaient sur les autels, des nuages d'encens remplissaient l'air. Le bruit sourd d'une grosse caisse se faisait entendre de temps en temps au loin. Le son des cloches se mêlait à ce bruit. Les clochettes avaient un son plus doux que tout ce que j'ai entendu dans ce genre en Angleterre. Un grand nombre de ces cloches sont très-vieilles et remontent à une époque où les chinois étaient plus avancés dans les arts qu'ils ne le sont aujourd'hui. »

Les districts à thé que Fortune parcourut, dans un but commercial, sont ceux où les anciennes croyances se sont le mieux maintenues. Le voyageur anglais sympathisa naturellement avec les gens du pays. Aussi se plaît-il à les disculper, surtout les bouddhistes, du reproche d'indifférence. Toutefois il doit reconnaître en définitive qu'une partie du peuple, et même une très-grande partie, est complètement indifférente à l'égard de toute religion. Le père Brouillon, en parlant des usages mentionnés plus haut, appelle la Chine le pays de la coutume, où l'on brûle de l'encens devant des divinités auxquelles on ne croit pas. Cette assertion est pleinement confirmée par Ferrière le Vayer (1). « Les chinois, dit-il, se conduisent dans leurs temples, comme s'ils étaient chez eux. Ils causent, ils rient et allument leurs bâtons d'encens. Après cela tout est dit. C'est une affaire d'habitude comme de boire le thé. »

L'absence de foi religieuse se manifeste clairement autour des mourants et à l'occasion de la sépulture. Pour sauver un mourant on recourt aux moyens les plus extraordinaires, et le désespoir des membres de la famille éclate souvents par des scènes incroyables; mais rarement on songe à recourir à la divinité. Le missionnaire Huc était logé dans la maison d'un mandarin, où un jeune lettré, fils d'une famille considérée, était à la mort.

Dans le palais se trouvait une belle pagode consacrée à Bouddha, laquelle était ouverte jour et nuit. Les parents, les amis, les serviteurs du jeune lettré, dans leur désolation, couraient çà et là, et passaient sans cesse devant la statue de Bouddha; mais l'idée ne vint à aucun d'entre eux de s'arrêter dans ce temple pour y dire une prière, y brûler un peu d'encens, afin d'obtenir une guérison, que tous prenaient si vivement à cœur.

L'indifférence religieuse dont les chinois font preuve pendant la vie, se manifeste à plus forte raison après la mort. Les sectateurs de Confucius surtout, qui n'admettent pas que l'âme survit au corps, doivent rejeter toute prière, toute offrande faite pour les morts. Les bonzes et les taosses

(1) Une ambassade française en Chine.

Digitized by Google

sont quelquefois invités aux cérémonies funèbres ; mais seulement pour rehausser par leur présence la solennité qui se célèbre ordinairement avec une ostentation jalouse. Le père Huc vit dans le voisinage de Péking la sépulture d'un dignitaire de l'empire, à laquelle étaient accourus tous les lamas, les bonzes et les taosses, qu'on avait pu découvrir dans les environs. Chacun observait quelques cérémonies et chantait les prières prescrites par le rituel de son culte. C'était une réalisation de la fameuse formule *San-Kiao, Y-Kiao,* les trois religions n'en font qu'une.

Ce qui s'est le mieux conservé dans le culte se rapporte aux honneurs qu'on rend aux aïeux. Depuis un temps immémorial chaque maison possède une espèce de sanctuaire consacré aux génies des ancêtres de la famille. Ce culte ressemble è celui des dieux mânes, lares et pénates chez les Romains, sauf que ces génies n'étaient pas toujours ceux des ancêtres de la famille. Dans ces sanctuaires domestiques des chinois s'accomplissent, en l'honneur des aïeux, les cérémonies prescrites, telles que fumigations, offrandes, génuflexions, etc. Les pauvres, qui n'ont pas d'appartement particulier qui puisse servir à ce culte, y destinent néanmoins une niche dans une chambre de la maison. Même dans les jonques, ces maisons flottantes des cités fluviales, on rencontre la chapelle des ancêtres (1). Mais la décadence a pénétré jusque dans ce dernier asile de la nationalité chinoise. Dans les écrits même se manifestent des plaintes à cet égard, comme on peut en juger par le passage suivant d'un ouvrage chinois moderne :

« Parlons encore de la circonstance, qu'à une époque peu éloignée, on a commencé à mépriser les devoirs envers les ancêtres. Dans les maisons particulières le nombre des temples consacrés à leur mémoire, a diminué ; chacun s'est borné aux sacrifices en l'honneur de son aïeul et de son père. Les sacrifices prescrits parurent trop nombreux, trop difficiles et trop incommodes à accomplir. »

S'il y a quelque chose qui puisse réveiller la Chine de sa léthargie religieuse, c'est peut-être, disent encore les *feuilles historiques*, l'ébranlement politico-social, dont les secousses se font sentir dans plusieurs provinces, et qui tient le céleste empire dans un état permanent d'excitation. La Chine a déjà subi un grand nombre de révolutions, elle a vu tomber 21 dynasties ! Mais l'insurrection actuelle diffère des précédentes, en ce qu'elle est non-seulement politique, mais en même temps religieuse. Ce que nous avons rapporté plus haut de la destruction de la tour de porcelaine à Nanking en offre une preuve suffisante. On ne connaît pas encore à fond le système religieux, au nom duquel Tai-ping-wang soulève en ce moment les populations ; on va jusqu'à lui attribuer des tendances chrétiennes, qui seraient chez lui l'effet de la lecture de la Bible. La

(1) Historisch-politische Blatter, 1858.

Digitized by Google

réforme religieuse qu'il annonce reste en partie dans le vague, et c'est peut-être ce qu'elle a de plus dangereux pour l'avenir de la dynastie régnante, en ce que ce système s'adresse à tous les mécontents, et paraît, sous ce rapport, en harmonie avec l'indifférentisme qui ronge le corps social. Le chef de la révolte comprend qu'il faut une religion pour rallier des centaines de millions d'hommes sous son drapeau; mais en vrai politique il se garde de définir exactement son symbole. Voyant le mépris où est tombé le polythéïsme, il tire l'épée contre la vieille religion, sur laquelle s'appuient l'État et la dynastie. Son cri de guerre est : à bas les Mandchoux ! à bas le culte des idoles !

Les progrès de l'indifférence en matière religieuse sont dus en grande partie à la dynastie actuelle qui, dès le principe, c'est-à-dire depuis deux siècles, a été obligée de s'appuyer sur les Mandchoux, exclusivement adonnés au bouddhisme, et encore en partie au hideux chamanisme (1).

D'un autre côté, les Thsing se trouvent en présence d'une religion d'État, la doctrine de Confucius, et du culte de Lao-Tseu, qu'ils doivent également ménager. Dans cette position ils se sont attachés à un système de *juste milieu* entre les divers croyances religieuses, et ont fait naître ainsi ou grandir l'indifférentisme, qui s'est propagé comme un cancer dans toutes les veines du corps social. Cette situation qui, par la dissolution des forces de l'empire, a préparé les voies à un de ces mouvements qui ont renversé les dynasties précédentes, favorise singulièrement les vues de Taiping. En attaquant le culte des idoles, il dirige ses coups contre l'Empereur, qu'il rend d'ailleurs odieux comme étranger à la Chine. En se proclamant vrai chinois, il s'appuie tout à la fois sur les plus antiques traditions nationales qui remontent à Confucius et à Lao-Tseu, et sur un principe de progrès, celui de la science, symbolisé dans le sage par excellence et popularisé en Chine par un usage qui date de plus de 20 siècles.

Si les antiques institutions de l'Empire du milieu, particulièrement les institutions religieuses, sont menacées par un grand danger qui vient de surgir dans son sein, elles ne le sont pas moins par l'ennemi extérieur, qui se présente sur ses côtes et sur sa frontière du nord. La Chine subit depuis quelques années, une pression formidable de la civilisation armée, qui semble vouloir l'étreindre et l'envahir de toutes parts. C'est la Russie qui stipule, les armes à la main des conditions qui doivent accroître son influence dans la Tartarie, dans la Mandchourie, et particulièrement sur le fleuve l'Amour; c'est l'Angleterre et l'Union américaine qui exigent la faculté d'introduire toutes sortes de produits dans l'intérieur de l'Empire; c'est la France qui réclame la tolérance pour

(1) Espèce de fétichisme répandu au nord de l'Asie, et professé par une partie de la population de la Mandchourie. Dans ce culte la femme est considérée comme un être immonde et qui n'a point d'âme. Les prêtres, appelés *chamanes* ou *kams* (seigneurs), portent une queue de cheval et sont armés d'un tambourin pour chasser les démons.

Digitized by Google

les missionnaires. Le bruit du canon, qui a foudroyé dernièrement la ville de Canton et les forts de l'embouchure du Pei-Ho, doit avoir retenti au cœur de la Chine, comme l'écho d'un orage lointain, qui menace dans leurs pagodes les dieux vermoulus du Céleste Empire.

Aux yeux de l'Europe, les faits qui viennent de s'accomplir en Chine et les événements qui s'y préparent, élargissent le théâtre de la politique, transforment la question de l'équilibre européen en une question d'équilibre universel, renvoient de Constantinople à Peking, de la mer Noire à la mer Jaune, la solution du problème, d'où dépend l'avenir du monde; on semble déjà réclamer, dans des vues de conquêtes pacifiques, l'intégrité de l'empire chinois, par les raisons qui exigent celle de l'empire Ottoman, pour les faire entrer ainsi l'un et l'autre dans le mouvement de la civilisation chrétienne, dont ils subiront désormais fatalement la loi.

Le Chanoine DE HAERNE,
Membre de la Chambre des Représentants.

(A continuer.)

Digitized by Google

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE.

LES DERNIERS BIOGRAPHES DE LAMENNAIS.

I.

Personne n'ignore que M. l'abbé de Lamennais, après avoir consacré les vingt dernières années de sa vie à combattre la religion catholique, qu'il avait jadis défendue avec un si rare talent, est mort sans avoir voulu se réconcilier avec l'Église.

En se faisant l'apologiste de cette apostasie et de cette mort, M. Blaize, neveu de M. de Lamennais, est venu naguère renouveler et prolonger le scandale que son oncle a donné dans la dernière période de sa vie, à sa famille, à sa patrie, à l'Église, et rendre par conséquent un assez mauvais service à la gloire du célèbre écrivain. La meilleure manière d'honorer la mémoire d'un oncle chéri eût été, semble-t-il, de ne pas faire revivre ces fâcheux souvenirs et de ne pas troubler le repos dont elle jouissait au sein d'un heureux oubli. C'est le sage avis que le R. P. Ventura avait cru devoir donner à M. Blaize avant la publication de son *Essai biographique* sur M. de Lamennais.

En publiant ce livre, M. Blaize s'est moins proposé de refaire, à l'aide de documents nouveaux, la biographie d'ailleurs très-bien connue de M. Lamennais, que de montrer 1° que son oncle en sortant des voies du catholicisme, qu'il n'avait embrassé, nous dit-on, que par suite de circonstances particulières, a été conséquent avec lui-même dans les déductions et applications qu'il a faites de son système philosophique, et de constater 2° la paix intérieure et la sécurité

Digitized by Google

d'âme dont il aurait joui dans la dernière période de sa vie.

C'est à ce double point de vue que nous nous sommes placé dans cette étude.

II.

La vie de M. Lamennais n'a été qu'un long combat, une lutte à outrance. Ce célèbre écrivain a donné au monde le spectacle d'un homme qui pour se défendre contre ses ennemis, comme pour les attaquer, se fait une arme de tout ce qui lui tombe sous la main. Voilà ce qui explique une partie de ses exagérations et de ses nombreuses contradictions. Et pourtant, malgré ces contradictions, il est évident, pour quiconque a étudié avec soin la vie intellectuelle de M. de Lamennais, que son esprit a suivi une marche logique ; que s'il s'est modifié, c'est toujours en vertu du principe posé par lui à l'entrée de sa carrière philosophique.

Cette remarque de M. Blaize est vraie, jusqu'à un certain point, et nous la prenons comme lui pour point de départ de notre étude; mais nous en déduisons des conséquences toutes différentes des siennes.

« Il y avait soixante-seize ans, dit le R. P. Lacordaire, qu'aucun prêtre catholique n'avait obtenu en France le renom d'écrivain et d'homme supérieur, lorsque apparut M. de Lamennais, avec d'autant plus d'à-propos que le dix-huitième siècle avait tout récemment repris les armes. Son livre *(l'Essai sur l'indifférence en matière de religion)*, destiné à le combattre, était une résurrection admirable des raisonnements antiques et éternels qui prouvent aux hommes la nécessité de la foi, raisonnements rendus nouveaux par leur application à des erreurs plus vastes qu'elles n'avaient été dans les siècles antérieurs. Sauf quelques phrases où le luxe de l'imagination annonçait une sorte de jeunesse qui rehaussait encore la profondeur de l'ouvrage, tout était simple, vrai, énergique, entraînant; c'était de la vieille éloquence chrétienne, un peu dure quelquefois. Mais l'erreur avait fait tant de mal, elle se produisait de nouveau avec tant

Digitized by Google

d'insolence, malgré ses crimes et sa nullité, qu'on prenait plaisir à la voir châtiée par une logique de fer. L'enthousiasme et la reconnaissance n'eurent pas de bornes; il y avait si longtemps que la vérité attendait un vengeur! En un seul jour M. de Lamennais se trouva investi de la puissance de Bossuet. L'Europe attendit la continuation de son ouvrage (1). »

Après deux années d'attente parut le second volume de l'*Essai sur l'indifférence*. L'effet qu'il produisit fut celui d'une surprise indéfinissable, causée par l'étrangeté de la méthode philosophique adoptée par l'auteur pour ramener les incrédules à la foi.

Cette méthode peut se résumer de la manière suivante :

La raison individuelle, particulière, est faillible et par là même incertaine en tout et toujours. Bien loin de se suffire à elle-même, comme le prétendent les déistes, elle est impuissante de sa nature à connaître aucune vérité. « Il faut » que la vérité se donne elle-même à l'homme, dit M. de » Lamennais. Quand elle se donne, il la reçoit; voilà tout » ce qu'il peut : encore faut-il qu'il la reçoive de confiance » et sans exiger qu'elle montre ses titres; car il n'est pas » en état de les vérifier (2) » Tout ce que peut la raison de l'individu, elle le peut par la raison générale, par le consentement commun qui est la source, l'arbitre, le juge de toute vérité et de toute certitude. La raison générale, la raison du genre humain est infaillible en tout et toujours. Ses arrêts sont aussi irréformables qu'ils sont éclairés et sûrs. Or, la raison générale prouve invinciblement la révélation. Donc, celle-ci est démontrée par la seule preuve valable, par une preuve infailliblement certaine (3).

Cette doctrine suscita une multitude de réfutations. On objecta à son auteur que si la raison est impuissante à connaître la vérité, elle doit l'être également à constater l'existence du sens commun qui est un fait extérieur, sou-

(1) *Considérations sur le système philosophique de M. de Lamennais.*

(2) *Premiers Mélanges, pensées diverses;* œuv. compl. t. VI, p. 411.

(3) Ch. Lonay, *Dissertations philosophiques sur les points capitaux de la controverse chrétienne*, p. 48-49. Bruxelles, 1857.

Digitized by Google

vent très-sujet à contestation et toujours difficile à saisir. Pressé par cette difficulté, M. de Lamennais laissa échapper l'étrange aveu que « *l'autorité doit être crue ou admise sans preuves* (1). »

D'autre part, si l'esprit humain est « impuissant à vérifier les titres de la vérité, » il est donc impossible de s'assurer de la vérité de la révélation elle-même qui est un fait. Et dès lors le but de l'auteur de l'*Essai* n'était pas atteint.

C'est en vain que M. de Lamennais répliquait qu'il savait distinguer entre raison privée et raison générale, que si celle-là est toujours sujette à erreur, celle-ci est un moyen sûr, infaillible d'arriver à la vérité ; car la raison générale n'étant que la collection des raisons individuelles, nier la valeur de celles-ci, c'est par là-même ruiner l'autorité de celle-là, puisque le tout ne peut contenir ce qui ne se trouve point dans la partie. Le paralogisme était évident.

Enfin, l'on fit remarquer à M. de Lamennais le danger qu'il y avait de juxta-poser deux autorités infaillibles, celle de l'Église et celle du genre humain ; que c'était exposer l'une à la domination de l'autre lorsqu'il surgirait quelque divergence. L'auteur de l'*Essai* niait l'hypothèse. Il croyait avoir fermé la bouche à ses contradicteurs en établissant que l'Église catholique est l'organe du genre humain, par conséquent que la divergence objectée ne pourrait jamais se produire.

On lui répliquait aussitôt : l'Eglise n'a jamais enseigné au nom du genre humain; Dieu l'a instituée pour diriger le genre humain dans la voie, la vérité, la vie. Ou l'infaillibilité imaginée par l'auteur de l'*Essai* est distincte de celle de l'Eglise ou elle ne l'est pas. Dans la première hypothèse, comme il ne peut y avoir deux infaillibilités, celle de l'Eglise est compromise ; dans la seconde, l'autorité du genre humain est du moins surabondante.

Il est visible qu'en adoptant le système philosophique de M. Lamennais, c'est-à-dire en consacrant l'infaillibilité du genre humain, l'Eglise eut signé de sa main son arrêt de mort. C'est la remarque du P. Lacordaire et de M. Blaize lui-même. « En reconnaissant, dit ce dernier, que la rai-

(1) Avertissement de la 4e édition du 2e vol. de l'*Essai sur l'indifférence.*

Digitized by Google

son générale suffit pour discerner la vraie religion, ce qui implique le droit de la juger, M. de Lamennais aurait dû en conclure que l'autorité de la raison générale est supérieure à l'autorité de l'Eglise, et que si celle-ci est infaillible, c'est quand elle se trouve d'accord avec l'autorité infaillible du genre humain. En un mot, dans ce système, l'Eglise catholique n'était plus qu'une église particulière dans le sein de l'église universelle de l'humanité. Si M. de Lamennais n'a pas tout d'abord tiré cette dernière conséquence du principe qu'il avait posé, elle y est contenue néanmoins, et on peut établir dès à présent que s'il a été catholique, c'est par un défaut de logique (p. 56, 57). »

Une autre conséquence qui découle naturellement du système philosophique de M. de Lamennais, c'est le dogme de la souveraineté du peuple. « Le genre humain étant en possession de la vérité, dit M. Blaize, doit être apte à déterminer son application à l'organisation sociale. Or, le genre humain n'est pas une abstraction; il se compose de sociétés particulières qui chacune, selon son caractère propre, concourent à réaliser dans le temps la vérité perçue par la raison générale. Cette réalisation appartient évidemment à chaque société particulière et non à quelques-uns des individus qui la composent pris isolément; car d'une part, la raison sociale est plus éclairée que la raison individuelle, et, d'autre part, sa participation à une plus grande somme de vérité doit, en fait, produire un résultat plus conforme à la justice et partant à l'intérêt général. De là la souveraineté du peuple, et il faut l'accepter de toute nécessité si l'on veut ne pas tomber dans l'anarchie ou le despotisme qui ont la même origine, savoir: la révolte de la raison particulière et de l'intérêt particulier contre l'autorité sociale. Si cette doctrine est une conséquence rigoureuse du système philosophique de M. de Lamennais, il ne la tira pas immédiatement, mais il devait y arriver. La rectitude de son esprit et de sa conscience l'entraînait naturellement dans la voie de la vérité, comme la brise pousse le navire battu par les flots vers le rivage lointain où il doit aborder (p. 83, 84) (1). »

(1) En écrivant cette page, M. Blaize aurait dû se rappeler de quelle manière M. de Lamennais jugeait autrefois la souveraineté du peuple. Rendant compte de l'ouvrage de M. de Haller, intitulé : *Restauration des sciences po-*

Digitized by Google

« M. de Lamennais dit encore M. Blaize, a déterminé le criterium de la certitude et substitué la raison humaine dans sa plus large manifestation, la raison, non de l'individu, mais de l'espèce, à l'autorité de l'Eglise catholique, qui devient alors une simple individualité dans le sein de l'église universelle de l'humanité. La souveraineté du peuple est une déduction rigoureuse de cette théorie générale qui comprend ainsi la société spirituelle, la véritable société, dont les deux formes, l'ordre religieux et l'ordre politique, sortent d'une même source : vastes rameaux du même arbre à l'ombre desquels doit s'abriter un jour le genre humain.

» Cette doctrine, qui prend dans le passé les vérités relatives qu'il contient pour le rattacher au développement incessant de l'intelligence générale qui constitue le progrès, est la négation absolue du catholicisme et de la monarchie de droit divin (p. 153-154). »

III.

Dans ses premiers écrits, M. de Lamennais s'était porté le défenseur de la monarchie de droit divin. La révolution de juillet étant survenue, il l'accueillit avec enthousiasme, croyant voir en elle une protestation contre l'arbitraire et pour l'humanité une ère nouvelle qu'il caractérisa en deux mots : *Dieu et liberté !* Il croyait alors que la royauté constitutionnelle est la meilleure des républiques (1). De la royauté constitutionnelle à la démocratie pure, la distance n'est pas grande. M. de Lamennais devait la franchir bientôt. Nous allons voir dans quelles circonstances.

litiques, il disait : « Dès que l'on passe à l'application de ces maximes philo-» sophiques, on est contraint d'imaginer à la place du pouvoir réel, un pou-» voir fictif, et de rêver, je ne sais quelle souveraineté collective, composée de » toutes les souverainetés individuelles : et c'est ce qu'on a nommé la sou-» veraineté du peuple, *une des plus étonnantes et des plus monstrueuses* » *folies qui soient jamais montées dans l'esprit humain.* » — Quand M. de Lamennais traçait ces lignes, il ne se doutait pas qu'un jour *cette étonnante, cette monstrueuse folie* monterait dans son esprit et que les soins qu'il apporterait à la défendre seraient plus tard aux yeux de son neveu, *son plus grand titre de gloire !* (p. 135.)

(1) V. L'*Avenir* du 9 mars 1831.

Digitized by Google

Un journal, l'*Avenir*, avait été fondé par MM. de Lamennais, Gerbet, de Coux, de Montalembert, Lacordaire, etc., dans le but de défendre la religion catholique, et de revendiquer pour elle les droits que lui garantissait la Charte de 1830.

Voici les principaux articles de la profession de foi de l'*Avenir* :

Ce journal demandait 1° *la liberté de conscience*, pleine, universelle, sans distinction et sans privilége, et par conséquent la séparation totale de l'Eglise et de l'Etat, l'abrogation du concordat de 1801, et surtout la non-intervention de l'autorité civile dans le choix des évêques, enfin la suppression du budget des cultes, comme une condition nécessaire de l'affranchissement du catholicisme.

L'*Avenir* demandait 2° *la liberté de la presse*, comme un bienfait divin, un moyen puissant, universel de communication entre les hommes et l'instrument le plus actif qui leur eut été donné pour hâter le progrès de l'esprit humain.

L'*Avenir* défendait 3° *la liberté civile*, dans le sens absolu, c'est-à-dire le droit pour le peuple de contraindre, même par la force, le pouvoir à respecter les personnes et les propriétés, chaque fois qu'il y serait porté atteinte.

Balmès résume dans les termes suivants la théorie de M. de Lamennais sur ce point : « Egalité de nature entre tous les hommes, et comme conséquences nécessaires : 1° égalité de droits y compris les droits politiques; 2° injustice de toute organisation sociale et politique qui n'établit point cette égalité complète, ce qui a lieu en Europe et dans tout l'univers; 3° convenance et légitimité de l'insurrection pour détruire les gouvernements et changer l'organisation sociale; 4° abolition de tout gouvernement pour terme du progrès du genre humain (1). »

L'*Avenir* avait à peine treize mois d'existence que ses rédacteurs durent en suspendre la publication à cause des résistances et des protestations nombreuses qu'il avait soulevées dans le clergé. La cause en fut déférée à Rome par

(1) *Le Protestantisme comparé au Catholicisme dans ses rapports avec la civilisation*, t. III, p. 121. Louvain, 1846.

Digitized by Google

MM. de Lamennais, Lacordaire et de Montalembert eux-mêmes.

Le 15 août 1832, neuf mois après la suspension de l'*Avenir*, le pape Grégoire XVI en condamna les doctrines dans une lettre encyclique adressée à tous les patriarches et évêques du monde chrétien.

L'Encyclique réprouve 1° la *liberté de conscience* dans le *sens absolu* que semblaient lui donner les rédacteurs de l'*Avenir;* mais non dans le *sens relatif* admis par tous les théologiens. Je m'explique : dire qu'en vertu du droit naturel il est libre à chacun de ne croire que ce qui lui plaît et de servir Dieu comme bon lui semble, c'est proclamer la liberté de conscience dans le sens *absolu;* c'est proclamer l'indifférentisme en matière religieuse, c'est-à-dire l'athéisme, l'impiété, la négation de toute révélation, de toute religion positive, de toute règle de croyance et d'action. Réclamer, au contraire, auprès des puissances publiques la liberté afin de pouvoir enseigner à tous la doctrine du salut, c'est revendiquer la liberté de conscience, dans le sens *relatif,* c'est-à-dire par rapport à la puissance civile, c'est proclamer un principe catholique que l'Eglise a professé, enseigné, défendu et auquel elle ne pourrait renoncer, selon la remarque du P. Lacordaire (1), sans abdiquer sa mission divine, sans se détruire elle-même, c'est une condition nécessaire de son existence et de sa propagation (2).

(1) *Oraison funèbre d'O'Connel,* p. 48. Louvain, 1847.

(2) Afin que le lecteur puisse juger par lui-même du sens de l'Encyclique au sujet de la liberté de conscience, mettons sous ses yeux les paroles mêmes du Pape : « Nous avons maintenant à poursuivre une autre cause des maux » dont nous voyons avec douleur l'Eglise affligée aujourd'hui. Nous voulons » parler de l'*indifférentisme,* c'est-à-dire de ce système dépravé qui, par la » ruse des méchants, cherche à pénétrer partout, qui montre le salut éternel » comme pouvant être acquis sous toutes les croyances religieuses, pourvu » que les mœurs soient bonnes et la conduite honnête... Quand l'apôtre nous » déclare qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un baptême, ceux-là doivent » trembler qui osent soutenir que toute religion peut ouvrir la porte de la » béatitude éternelle; qu'ils sachent que, au témoignage du Sauveur lui-même, » on est contre Jésus-Christ par cela seul qu'on n'est pas avec Jésus-Christ, » que l'on disperse malheureusement tout, quand on ne recueille pas avec » lui, et que sans aucun doute ils périront éternellement ceux qui ne s'at- » tachent pas à la foi catholique ou ne la conservent pas entière et pure. » De cette source impure de l'*indifférentisme* est sortie cette autre erreur » insensée ou plutôt cet incroyable délire qui attribue à chacun le droit de » réclamer la *liberté de conscience.* »

Digitized by Google

L'Encyclique condamne 2° la *liberté de la presse* dans les termes suivants : « Là se rapporte cette liberté funeste, et » dont on ne peut avoir assez d'horreur, la liberté de la » librairie pour publier quelque écrit que ce soit, liberté » que quelques-uns osent solliciter et étendre avec tant de » bruit et d'ardeur. Nous sommes épouvantés, vénérables » Frères, en considérant de quelles doctrines ou plutôt de » quelles erreurs monstrueuses nous sommes accablés, et » en voyant qu'elles se propagent au loin et partout, par » une multitude de livres et par des écrits de toute sorte » qui sont peu de chose pour le volume, mais qui sont » remplis de malice, et d'où il sort une malédiction qui, » nous le déplorons, se répand sur la face de la terre. Il » en est, cependant, ô douleur! qui se laissent entraîner à » ce point d'impudence, qu'ils soutiennent opiniâtrement » que le déluge d'erreurs qui sort de là est assez bien » compensé par un livre qui, au milieu de ce déchaîne- » ment de perversité, paraîtrait pour défendre la religion » et la vérité. Or, c'est certainement une chose illicite, » et contraire à toutes les notions de l'équité, de faire de » dessein prémédité, un mal certain et plus grand, parce » qu'il y a espérance qu'il en résultera quelque bien. Quel » homme en son bon sens dira qu'il faut laisser se répan- » dre librement des poisons, les vendre et transporter pu- » bliquement, les boire même, parce qu'il y a un remède » tel, que ceux qui en usent parviennent quelquefois à » échapper à la mort? »

« Cet énergique passage, ajoute Mgr. Parisis, aujourd'hui évêque d'Arras, attaque évidemment et réprouve exclusivement l'opinion de ceux qui soutiendraient, en thèse générale, qu'il vaut mieux laisser la presse libre que de réprimer ses abus, et que tout pouvoir qui censure les mauvais livres et les empêche de circuler viole le droit naturel de la liberté de l'homme et porte dommage à la religion plutôt qu'il ne la sert.

» Cette doctrine est évidemment erronée, scandaleuse et condamnable, elle est contraire au bon sens autant qu'à la foi, et spécialement elle est opposée à la pratique de l'Eglise dans tous les siècles, ainsi que l'expose très-bien le paragraphe qui se trouve dans la même Ency-

Digitized by Google

clique, à la suite des paroles que nous avons citées (1). »

De ce qui précède, il résulte qu'un catholique ne doit jamais représenter la liberté de la presse comme un droit absolu. Néanmoins, en vertu du principe général des lois permissives, cette liberté peut être inscrite dans une charte ou constitution, et l'on peut l'invoquer comme une compensation au mal, dans le dessein de s'en servir pour arrêter le torrent des mauvais livres qui inonde aujourd'hui le monde (2).

En ce qui concerne la *liberté politique et civile*, l'Encyclique de Grégoire XVI blâme 3° ceux qui sèment parmi le peuple des doctrines qui ébranlent la fidélité et la soumission dues aux princes. « Que tous considèrent, dit le souverain Pontife, » que, suivant l'avis de l'apôtre, *il n'y a point de puissance* » *qui ne vienne de Dieu. Ainsi, celui qui résiste à la puis-* » *sance, résiste à l'ordre de Dieu, et ceux qui résistent s'at-* » *tirent la condamnation à eux-mêmes.* Ainsi, les lois divines » et humaines s'élèvent contre ceux qui s'efforcent d'ébran- » ler, par des trames honteuses de révolte et de sédition, » la fidélité aux princes, et de les précipiter du trône. »

Ce serait mal interpréter ce passage que d'en conclure qu'on doit obéir en tout et toujours à la puissance civile et qu'il n'est jamais permis de lui résister en aucun cas. Des théologiens dont l'autorité est vénérée dans l'Eglise, tels que Saint-Thomas, Bellarmin, Suarez, Balmès déterminent divers cas où l'on cesse d'être obligé d'obéir aux autorités civiles et où il est permis de leur opposer une résistance non-seulement *passive* mais *active* (3). — Toutes les déclamations auxquelles se livrent à ce sujet MM. de Lamennais et Blaize contre l'Encyclique de Grégoire XVI tombent à faux.

Enfin l'Encyclique réprouve 4° la doctrine de la séparation absolue de l'Eglise et de l'Etat. « Nous ne croyons pas, » dit le Pape, que rien de bon puisse résulter, ni pour la

(1) *Cas de conscience à propos des libertés réclamées par les catholiques*, p. 96, note. Louvain, 1848.

(2) *Ouv. précité*, p. 91 et suiv.

(3) Sur cette grave question, voy. Balmès, *le Protestantisme comparé au Catholicisme*, etc., t. III, chap. LIV-LVII.

Digitized by Google

» religion, ni pour les princes des vœux exprimés par plu-
» sieurs, pour que l'Eglise soit séparée de l'Etat, et que le
» bon accord entre le sacerdoce et l'empire soit rompu. Il
» est sûr, en effet, que ce bon accord est singulièrement
» redouté par des partisans d'une liberté sans frein, parce
» que toujours la prospérité chrétienne et civile en a été
» l'heureux résultat. »

Par ces paroles, le souverain Pontife condamne la séparation de l'Eglise et de l'Etat considérée en ce sens que ces deux puissances distinctes sont désunies par des dissensions mutuelles, mais non pas en ce sens que leurs législations n'étant plus mêlées l'une dans l'autre, elles se meuvent, elles gouvernent chacune leurs sujets respectifs dans une indépendance réciproque plus ou moins absolue (1).

La lettre encyclique de Grégoire XVI fut accueillie avec respect par tout l'univers catholique. *L'Avenir* cessa de paraître. *L'Agence générale,* annexée à ce journal, *pour la défense de la liberté religieuse,* fut dissoute.

En présence de cet acte et d'autres non moins explicites d'adhésion au jugement du souverain Pontife, on avait lieu de croire que M. de Lamennais avait donné l'exemple d'une soumission sincère au Saint-Siége, dont il avait tant de fois exalté les prérogatives.

Il n'en était rien.

Au mépris de la promesse solennelle donnée au Pape Grégoire XVI, et réitérée à l'Archevêque de Paris, de ne plus rien écrire sur des matières religieuses, M. de Lamennais fit paraître tout à coup ses *Paroles d'un croyant,* « livre peu considérable par son volume, mais immense par » sa perversité, » et « où, dit le souverain Pontife, con-
» damnant cet ouvrage, les peuples, par un abus impie de
» la parole de Dieu, sont continuellement poussés à rom-
» pre les liens de tout ordre public, à renverser l'une et
» l'autre autorité, à exciter, nourrir, étendre et fortifier les
» séditions dans les empires, les troubles et les rébellions;
» livre renfermant, par conséquent, des propositions respec-
» tivement fausses, calomnieuses, téméraires, conduisant à
» l'anarchie, contraires à la parole de Dieu, impies, scan-

(1) Mgr. Parisis, *ouv. cit.*, p. 73.

Digitized by Google

» daleuses, erronées, déjà condamnées par l'Eglise, spé-
» cialement dans les Vaudois, les Wicléfites, les Hussites et
» autres hérétiques de cette espèce. »

Dans la deuxième Encyclique datée du 19 juillet 1834, portant condamnation des *Paroles d'un croyant,* se trouve également reprouvé le système philosophique de M. de Lamennais.

A partir de cette époque, M. de Lamennais se fit l'adversaire implacable de la religion catholique qu'il avait jadis si bien défendue, de la papauté devant laquelle il s'était incliné avec des paroles si respectueuses, de la royauté qu'il avait d'abord considérée « comme la vie et le salut des peuples et un sacerdoce politique. »

On sait le reste.

Avec des talents admirables M. de Lamennais était, ce nous semble, peu propre à traiter les questions religieuses, philosophiques et politiques soulevées par lui. D'abord, il ne connaissait pas à fond la théologie; ensuite il était trop absolu dans ses idées; enfin, il exagérait toutes choses. « Ses contradicteurs en religion, en philosophie, en politique étaient à ses yeux, dit M. Blaize lui-même, des adversaires inintelligents ou de mauvaise foi. Il employait contre eux une rudesse de parole, une acrimonie qui allait souvent jusqu'à l'invective; ce qui avait fait dire à M. Royer Collard qu'aucun prophète de l'Ancien Testament n'avait maudit avec autant de véhémence (p. 133). »

Doué d'un tel caractère, on conçoit tout ce qu'il dut entrer de fiel en son âme lorsqu'il se vit condamné à Rome pour la seconde fois, et combien dut souffrir son orgueil exalté par les éloges outrés qui avaient accueilli ses premiers écrits. Pour supporter cette double humiliation, il aurait fallu à M. de Lamennais l'humilité d'un Fénélon et il n'avait que l'orgueil blessé d'un Luther!

Cela étant, ce n'est pas nous que M. Blaize persuadera de la bonne foi de son oncle en ce qui touche la transformation de ses idées. Que M. de Lamennais, partant des principes philosophiques posés dans le second volume de son *Essai,* soit arrivé par une marche logique à la négation de l'ordre surnaturel, à l'affirmation d'une prétendue liberté en religion, en politique, cela ne prouve nullement sa bonne

Digitized by Google

foi : on peut être très-conséquent avec un faux principe et raisonner avec une insigne mauvaise foi. Et puisque les conséquences logiques du système de philosophie de M. de Lamennais sont la négation du catholicisme, la destruction des bases mêmes de la société, Rome a eu mille fois raison de le condamner.

IV.

M. Blaize voudrait nous faire croire non-seulement à la bonne foi des dernières convictions de son oncle, mais encore à la paix intérieure, profonde, que ces convictions lui auraient fait goûter dans ses dernières années.

Or, M. Blaize lui-même nous dit que, *comme Dante, M. de Lamennais passa ses dernières années dans la tristesse* (p. 143). Comment concilier un état habituel de tristesse avec une paix intérieure profonde? Les autres biographes de M. de Lamennais ne s'expriment pas ainsi. Ils disent, au contraire, que la tristesse amère dont ses traits portaient l'empreinte indique assez qu'il ne goûtait plus ni la paix du cœur ni les jouissances sereines de l'esprit (Rispal).

M. de Lamennais ayant écrit au Père Ventura qu'il trouvait dans ses convictions plus de paix et de bonheur qu'il n'en avait jamais goûté en aucun temps de sa vie, le célèbre religieux lui répondit à peu près ceci :

« Je crains, très-cher ami, que vous ne vous fassiez illusion sur l'état de votre âme. Dans la position que vous avez prise, il me paraît impossible que vous n'éprouviez pas des troubles intérieurs capables de vous rendre le plus malheureux de tous les hommes; et, si vous ne les éprouviez pas, vous seriez, à mon avis, le plus malheureux de tous les pécheurs. »

« A cette manifestation de ma douleur fraternelle, ajoute le Père Ventura, je ne reçus aucune réponse, ce qui, pour moi, fut une preuve que mon langage avait été compris. »

Nous extrayons ce qui précède d'une lettre adressée à M. Blaize par le révérend Père Ventura lui-même sur les dernières années de M. de Lamennais. Comme cette lettre

Digitized by Google

prouve admirablement que l'auteur de l'*Essai* ne jouit alors de rien moins que de la paix de l'âme (ce que nous avons à établir pour le moment), nous laisserons la parole au célèbre orateur italien :

« Dans une entrevue que j'eus avec lui en 1851, chez M. le baron de Vitrolles, et en présence de ce dernier, il s'exprima dans les termes du plus profond mépris contre les malheureux à qui il avait fait partager ses nouvelles *opinions touchant la foi.*

» Or, tout cela contribue peu, vous en conviendrez, monsieur, à prouver *la sincérité de ses convictions, la paix intérieure et la sécurité d'âme* dont vous le supposez *avoir joui.*

» Souvenez-vous, d'ailleurs, qu'un complice de ses égarements, M. de Lamartine, l'a défini, *un homme toujours en colère.* Or, un homme toujours en colère ne saurait être un homme jouissant de la paix de convictions sincères.

» Mais voici encore quelque chose de plus saillant.

» Dans une seconde rencontre ménagée entre votre oncle et moi, par M. Martin de Noirlieu, présentement curé de Saint-Louis-d'Antin, à Paris, notre ami commun, je crus devoir, par un sentiment de réserve que vous saurez aisément apprécier, m'abstenir d'aborder aucune question religieuse.

» Il se chargea de le faire lui-même, et, pendant trois quarts d'heure, je l'écoutai sans l'interrompre.

» Vous dire, Monsieur, les extravagances, les absurdités, les niaiseries qui sortirent de cette bouche autrefois si éloquente, c'est chose impossible. Tantôt c'était le monde arrivé à sa dernière heure; tantôt c'était l'humanité grosse d'une religion nouvelle, dont du reste il avouait ne pouvoir se rendre compte.

» Profondément attristé de voir un esprit, naguère si grand, tomber si bas, je lui fis remarquer, du ton le plus doux et le plus compatissant, que cette prétendue grossesse de l'humanité n'est autre chose que l'hydropisie de l'orgueil, conséquence des mauvaises doctrines dont l'ont saturé les philosophes impies, et qu'une dose d'humilité évangélique ferait facilement disparaître.

» Cette remarque fut faite avec d'autant plus d'à-propos, que c'est lui-même qui, plus tard, a écrit les lignes suivantes : « Que de gens tourmentés, toujours en travail, tou-

Digitized by Google

jours sur le point d'accoucher de quelque chose; *ils ont la colique*, et croient être en peine d'enfant. »

» Il entra toutefois dans une sorte de fureur, et éclata en de tels blasphèmes contre Dieu, que j'en frissonnai de terreur.

» Nouvelle preuve pour moi qu'il n'existait en lui aucune conviction arrêtée, et que la paix, qui en est le fruit, n'y existait pas davantage.

» Les sentiments lamentables qu'il a manifestés à l'heure de la mort n'ont été que l'écho de ceux qui avaient déparé son génie, éclipsé sa grandeur dans les dernières années de sa vie.

» Sur l'avertissement qui me fut donné par M. de Vitrolles de la fin prochaine de M. de Lamennais, je m'empressai d'accourir auprès de lui. La porte de sa chambre me fut refusée, ainsi qu'elle l'avait été quelques jours auparavant à M. Martin de Noirlieu. On prétexta que l'intéressant malade était dans un état d'assoupissement qui ne lui permettait de recevoir personne, et qu'il convenait d'attendre la fin de cette situation. J'attendis en effet ce réveil pendant six bonnes heures, et dans ma conversation avec les hommes qui entouraient son lit de douleur, j'acquis la pénible conviction qu'ils n'étaient, pas plus que lui, fixés sur la religion.

» M. de Lamennais ne revint jamais pour moi à un état lucide. Je fus donc contraint de me retirer, navré de n'avoir pas vu, pour une dernière fois, mon ancien ami.

» Or, de deux choses l'une : les malheureux qui ont recueilli ses derniers soupirs en ont agi ainsi avec moi, ou de leur propre mouvement, ou en vertu d'une consigne de leur malheureux maître.

» Dans le premier cas, ils auraient renouvelé l'infernale comédie qu'ont jouée les disciples de Voltaire à l'égard de ce coryphée de l'impiété, en éloignant de lui tout prêtre, de peur, selon leur propre expression, qu'il ne fît le plongeon.

» Mais, s'il en fut ainsi, il est évident que ses tristes amis ne comptaient pas beaucoup sur *l'inébranlabilité,* si je puis m'expliquer ainsi, des convictions qu'il leur avait fait partager.

Digitized by Google

» Dans le second cas, M. de Lamennais aurait prouvé qu'il haïssait le ministre sacré au point de méconnaître un ami sous sa robe.

» Si ce qu'on a dit de ses derniers moments est exact, il aurait fait éconduire de sa chambre, dans les termes les plus amers, madame votre sœur, cet ange de bonté et de dévouement que Dieu lui avait envoyé pour le ramener à lui, mais qui eut la douleur de voir ses efforts chrétiens se briser devant les efforts infernaux de gens qui, au point de vue des qualités du cœur et de l'esprit, ne valaient ni la nièce, ni même l'oncle.

» C'est, a-t-on dit, parce qu'il voulait mourir tranquille; mais, encore une fois, sa tranquillité n'était donc pas bien imperturbable, puisqu'ils craignaient de la voir compromise par la présence d'une grande chrétienne ou d'un prêtre.

» Je le dis, monsieur, avec un profond chagrin : pour tout homme tant soit peu initié aux tristes mystères du cœur, une mort où l'homme s'oublie complétement lui-même n'est, d'après saint Augustin, que la conséquence nécessaire du complet oubli ou de son apostasie de Dieu, *ut qui vivens oblitus est Dei, moriens obliviscatur sui;* et le calme qui, souvent, vient clore l'existence des plus grands impies, n'est qu'un calme apparent, cachant des troubles réels qui agitent le fond de l'âme; ce n'est que la réalisation de ce redoutable oracle des livres saints, que M. de Lamennais a mis en tête de son immortel *Essai : Impius cum in profundum venerit contemnit.*

» Son testament, où il ne s'est montré préoccupé que de l'intérêt de ses ouvrages les moins dignes d'intérêt, et où il n'est pas le moins du monde question ni de Dieu, ni de l'âme, ni d'une religion, n'est-il pas encore une preuve qu'il n'avait rien d'arrêté sur ces graves sujets et qu'il était tombé, à leur égard, dans l'abîme de cette indifférence qu'il avait si victorieusement combattue?

» Son testament philosophique sert à confirmer cette pénible conviction que son testament légal avait fait naître. Son livre posthume s'ouvre par cette déclaration : « *Qui ne se sent aujourd'hui troublé en soi-même?* Un voile livide enveloppe *toutes les vérités;* elles nous apparaissent comme le soleil pendant la tempête, à travers des vapeurs blafardes.

Digitized by Google

LE CŒUR INQUIET CHERCHE SA FOI, ET IL TROUVE JE NE SAIS QUOI D'OBSCUR ET DE VACILLANT QUI AUGMENTE SES ANXIÉTÉS, une sorte de nuage aux contours vagues, aux formes indécises *qui fuit dans le vide de l'âme.* Les désirs errent au hasard, comme l'amour; tout est terne, aride, sans parfum, sans vie.

» Posez la main sur la poitrine de ces ombres qui passent, rien n'y bat. *La volonté languit tristement,* faute d'un but qui l'attire. On ne sait à quoi se prendre dans ce monde de fantômes!

... » *Le philosophe,* en ce moment, *rêve qu'il sait,* et le moment après *ne sait pas même s'il rêve.* Dérision que tout cela, raillerie amère! Et puis comptez les larmes, *les douleurs, les désespoirs,* les crimes! Voulez-vous que je vous dise ce que c'est que le monde? Une ombre de ce qui n'est pas; un son qui ne vient de nulle part et qui n'a point d'écho; *un ricanement de Satan dans le vide.* O Dieu! il y a des temps où la pensée TUE L'HOMME, et l'un de ces temps est VENU POUR NOUS. C'est vraiment ici l'ÈRE DE LA GRANDE TENTATION. »

Plus loin, il laisse tomber de sa plume ces désolantes paroles :

« Lorsqu'on a vu la vie, ce qui la remplit, — *s'il y a quelque chose dans ce vide,* — avec quel travail, avec quelle douleur il faut traîner sans relâche, à travers les rochers, les sables arides, les marais, ce char de fer auquel vous attèle une destinée inexorable, ce n'est pas finir qui paraît terrible, c'est commencer. »

» Cette page, dont il est impossible de contester l'authenticité, n'est évidemment que le testament du scepticisme et du désespoir, et évidemment aussi l'auteur s'y est peint exactement lui-même.

» J'ai donc, monsieur, toute raison de craindre que vous ne soyez bien embarrassé lorsque vous voudrez *constater* dans le travail que vous projetez la *sincérité des convictions de M. de Lamennais.*

» Il est bien difficile de prouver la sincérité des convictions d'un homme qui s'est chargé lui-même de prouver qu'il n'en avait aucune, et pour moi, je défie les personnes qui l'ont le plus intimement connu de tracer son symbole reli-

Digitized by Google

gieux et de dire, au juste, ce qu'il croyait et ce qu'il ne croyait pas.

» D'ailleurs vous aurez bien de la peine à persuader aux hommes de sens qu'un prêtre qui a abjuré la foi catholique, qu'il avait si longtemps défendue avec conviction, énergie et dévouement, eût pu demeurer et mourir tranquille dans son apostasie. »

Rien ne nous paraît donc moins prouvé que la sincérité des dernières convictions de Lamennais. En les supposant marquées du sceau de la bonne foi, on peut à juste titre douter encore qu'elles aient ramené la paix, et le bonheur dans l'âme de celui qui les avait embrassées.

L'ABBÉ DOYEN.

Digitized by Google

ÉTUDES POLITIQUES.

—

UNE PAGE

DE

L'HISTOIRE DES PARTIS.

I.

Caractère des luttes actuelles.

Beaucoup s'étonnent et s'attristent du caractère nouveau imprimé depuis quelque temps en Belgique à la lutte et à la polémique des partis. Ce n'est plus autant le prêtre dans les élections, le prêtre dans l'école, le prêtre dans la charité et chez les pauvres que l'on poursuit et que l'on accuse au tribunal de l'opinion; c'est le prêtre dans le temple, dans les fonctions de son ministère, le prêtre à l'autel, dans la chaire, au confessionnal, dans son presbytère, *c'est le prêtre dans l'exercice du culte* contre lequel on essaie de déchaîner les passions politiques et les haines de la foule.

On dirait qu'un mot d'ordre ait été donné à la presse libérale de tous les étages; il y a toujours dans chaque village quelque esprit fort, ennemi du curé ou du vicaire de la paroisse, affilié aux loges ou aux associations libérales. Ce libre-penseur est chargé d'espionner le prêtre; il fait écouter aux portes du confessional où il ne s'agenouille jamais, bien certain cette fois que la calomnie ne recevra pas un démenti de la part du confesseur pour lequel le silence est un devoir; il fait regarder par la serrure de la sacristie et de l'église où il n'entre pas; il se fait traduire les sermons du prône auxquels il n'assiste pas. Après avoir ainsi ramassé les paroles qu'il exagère ou qu'il travestit, les faits qu'il envenime

Digitized by Google

ou qu'il tronque, il en envoie le résumé et la substance au journal grand ou petit qui en enrichit *son bulletin sur l'intolérance du clergé.*

Voilà bien ce qui se passe et la triste comédie à laquelle se prêtent des gens qui se croient sérieux. Il y a quelque temps, ces niaises calomnies, ces aboiements à la robe du prêtre, ces haines allumées par l'esprit révolutionnaire, ne trouvaient d'organes que parmi ces petits journaux flétris que nous ne voulons pas nommer pour ne pas salir nos colonnes. Aujourd'hui cette fange est remontée du fond à la surface ; elle souille presque chaque jour les pages de l'*Indépendance belge* et des autres journaux qui ne diffèrent des premiers que par la pose et le ton. Et nous avons vu *le Moniteur* lui-même devenir le réceptacle de ces ignobles commérages.

Étudions ce nouveau thème adopté :

Nous avons dit que beaucoup s'étonnent et s'attristent de voir ainsi le prêtre, le représentant de l'idée religieuse, seule digue qui sépare encore les masses de la révolution, de le voir ainsi livré au dénigrement systématique et à la calomnie persévérante. Ils se demandent d'où vient cette recrudescence anti-catholique et pourquoi la lutte des partis politiques se transforme chaque jour davantage en lutte de religion et de sectaires.

Ceux qui manifestent cet étonnement, n'ont pas assez réfléchi au caractère fatal qu'on s'est efforcé de donner à nos divisions intérieures. Ce que nous voyons était inévitable; nous sommes depuis dix ans sur une pente qui nous fera tomber bien plus bas encore.

Je me souviens que pendant les débats violents sur la loi de la charité, je me promenais dans le parc avec l'un des membres les plus influents de la gauche libérale qui jouait un premier rôle dans cette comédie.

« Selon vous, lui disais-je, les partis en Belgique doivent s'appeler » éternellement libéraux et catholiques; dès lors il faudra nécessaire- » ment avoir toujours et alternativement des griefs libéraux et des griefs » catholiques pour armer les deux partis et alimenter leur guerre sans » merci. Quand il n'y aura plus de griefs il faudra en inventer.

» Le jour où vous n'auriez plus une question catholique à écrire sur » votre drapeau, les partis actuels n'auraient plus de raison d'être; or, » comme vous voulez à tout prix qu'il y ait des catholiques et des » libéraux, que vous en avez besoin comme d'une condition de votre » politique, il vous faudra toujours des questions cléricales pour pas- » sionner les esprits.

» Les lois d'enseignement sont faites; vous songez peu à peu à les » renverser. La question de la charité sera résolue, par transaction ou » autrement. Et puis, que ferez-vous? Il vous faut un grief clérical, n'y

Digitized by Google

» en eût-il plus au monde. Après l'enseignement et la charité qu'avez-
» vous à jeter en pâture aux passions politiques pour alimenter les
» fièvres électorales? Prenez garde, vous serez entraîné plus loin que
» vous ne le voulez. Vous étiez hier un parti politique ou du moins vous
» prétendiez l'être; demain vous ne serez plus qu'une secte religieuse,
» un instrument aux mains du parti révolutionnaire qui se cache dans
» vos rangs extrêmes.

» Le *prêtre dans l'exercice du culte, le temporel du culte,* voilà l'article
» nouveau que vous allez être forcé d'insérer dans votre programme,
» après l'instruction et après les couvents. Ce ne sera plus le prêtre dans
» l'État, dans la politique qui servira de prétexte, ce sera le prêtre dans
» le temple, le prêtre comme prêtre, le prêtre prêchant le dogme, admi-
» nistrant les sacrements, remplissant ses devoirs.

» Il est impossible que dans les 3,000 paroisses du pays, il n'échappe
» jamais à aucun curé une parole imprudente ou un acte regrettable.
» Ces quelques paroles et ces quelques actes, ces fautes rares et excep-
» tionnelles, on les fera retentir par les cent bouches du journalisme, on
» les grossira, on les envenimera, on les érigera en système; la calomnie
» achèvera cette œuvre détestable. La lutte aura cessé d'être politique,
» elle sera devenue religieuse. Je n'ai pas besoin de vous dire où une
» telle lutte peut et doit mener. Le libéralisme belge aura repris les tra-
» ditions de Joseph II et de Guillaume Ier, qu'on a appelés aussi de leur
» temps un Empereur philosophe et un Roi libéral, ce qui n'a pas
» empêché ces deux monarques de succomber à cette tâche anti-natio-
» nale. Vous y succomberez comme eux, ou bien, si vous réussissez,
» vous aurez ruiné la base de la Constitution : la liberté religieuse; vous
» aurez ruiné l'une des bases historiques de la nationalité, le sentiment
» religieux et le caractère catholique des populations. »

Mon interlocuteur sourit d'un air d'incrédulité et me regarda comme un esprit pessimiste et chagrin. Cependant j'avais été bon prophète. Ce que je prévoyais est arrivé. La presse ministérielle vit depuis six mois de refus d'absolution ou de sépultures, de misérables cancans, d'imbéciles mensonges dans le dessein de détruire l'influence de ce clergé qui passe sa vie à évangéliser les pauvres, à instruire les enfants du peuple, à lutter presque seul dans les bas-fonds de la société contre la révolution anti-chrétienne qui y travaille à y enrégimenter les classes ouvrières pour le jour des grandes catastrophes.

Le thème libéral est un syllogisme qui se développe; les conséquences en sortent fatalement les unes après les autres; les doctrinaires et les modérés en ont posé les prémisses, il y a 16 à 18 ans; aujourd'hui déjà les avancés, les impatients des journées de mai, les *jeunes ou les vieux*

Digitized by Google

grognards, comme les appelle M. Rogier, en réclament les premières conséquences ; demain la révolution saura bien en tirer les dernières, au grand effroi de la bourgeoisie libérale qui aura été, comme en 1848, comme toujours, l'aveugle et imbécile auxiliaire de la révolution dont elle sera la première victime.

Savez-vous pourquoi on a adopté le thème nouveau : le *clergé dans l'exercice du culte*? D'abord, parce qu'il n'y avait plus que celui-là. On n'a pas ici, comme en Espagne, en Suisse ou en Piémont, des biens du clergé ou des couvents à confisquer, des incamérations à opérer ; on n'a pas des Évêques à nommer, à révoquer ou à exiler ; tous ces passes-temps libéraux auxquels notre presse ministérielle applaudit sont interdits en Belgique par la Constitution. Comment donc faire pour ne pas rester trop en arrière du libéralisme Piémontais, Suisse et Espagnol? Revenir sur la loi de 1842 relative à l'instruction primaire et sur la convention d'Anvers? On le voudrait peut-être bien, mais c'est difficile et dangereux.

La loi de 1842 a produit d'admirables résultats que toutes les députations provinciales et les divers ministères ont reconnus et constatés ; puis cette loi a été vôtée par l'unanimité des deux Chambres; M. Verhaegen est le seul député vivant qui s'y soit opposé. Réformer une telle loi ainsi acceptée, pour faire plaisir à la queue libérale, c'est une exigence à laquelle il est difficile de souscrire. Pour la convention d'Anvers, personne n'a oublié que c'est M. H. de Brouckere qui l'a présentée et que c'est M. Devaux, à la tête d'une fraction notable du parti libéral, qui l'a défendue. Toucher à ces lois d'enseignement, ce serait tout bonnement diviser l'opinion libérale dans les Chambres et faire tomber le ministère qui le tenterait sous une majorité de coalition. Ce n'est pas par modération seulement que le cabinet actuel refuse d'essayer de pareilles aventures, c'est par nécessité.

Les lois d'enseignement échappent; les débats sur la charité sont épuisés et on en a tiré tous les bénéfices et les profits. Que reste-t-il donc? Le culte.

M. Frère, qui résume mieux que personne tous les instincts de son parti, a indiqué un jour à la tribune le programme libéral : *l'instruction, la bienfaisance publique et le temporel du culte*. Voilà les trois choses, selon lui, que la révolution de 1789 a remises aux mains de l'État. On lui a répondu que la révolution de 1830 avait remis ces trois choses aux mains de la liberté. Mais M. Frère n'est pas de cet avis; il ne relève pas de 1830, mais de 1789; c'est plus progressif et plus national!

Le *temporel du culte!* Voilà donc le nouveau thême à exploiter. Questions de fabriques d'église, questions de presbytères, de cimetière et

Digitized by Google

d'inhumations, question des traitements du clergé; pour d'habiles avocats, il y a là de quoi vivre *libéralement* pendant 5 ou 6 ans et alimenter les partis.

Les traitements du clergé, le clergé fonctionnaire; voilà le mot final de la nouvelle lutte qui s'engage. On ne se l'avoue pas encore, mais on y tend et on y arrive. C'est la conclusion logique des attaques que l'on organise. Quand on aura recueilli, ramassé tous les griefs contre la chaire et le confessionnal quand on aura nourri les préjugés publics d'assez de petits scandales pour passionner les esprits on dira tout haut ce que déjà l'on insinue : « Le clergé est le salarié de l'État; *l'autorité » civile à la garde du temporel du culte;* c'est pour les services qu'il » doit rendre que le clergé est rétribué; or, comme il ne rend pas ces » services au gré du libéralisme au pouvoir, c'est sur les traitements » qu'il faut frapper. » On aura ainsi transformé le clergé déclaré indépendant par la Constitution, on aura un corps de fonctionnaires publics placés sous la tutelle du gouvernement; l'indépendance du clergé, la séparation de l'Église et de l'État seront ainsi effacés de la Constitution, ce qui n'empêchera pas de crier toujours vive la Charte et d'accuser les catholiques de conspirer contre elle !

En Piémont et en Suisse, c'est aux propriétés ecclésiastiques qu'on fait la guerre; en Belgique ce sera aux traitements du clergé garantis par la Constitution en même temps que son indépendance. La menace en a déjà été faite à la tribune et dans la presse; tenez pour certain qu'on la réalisera.

On le fera, parce qu'il le faudra bien, pour que le parti anti-clérical conserve sa raison d'être et sa vie; parce qu'il faut avoir toujours en réserve des questions cléricales.

Le National et son parti crient hardiment : Supprimez la chaire et le confessional, supprimez le prêtre. Le libéralisme bourgeois n'a pas ce tempérament audacieux; il veut paraître plus débonnaire et se donne volontiers des airs de modérantisme; il croit le prêtre nécessaire au peuple pour quelque temps encore; il ne veut pas le supprimer; il se borne à l'accuser, à le déconsidérer, à l'appauvrir, à miner son influence et son autorité. C'est sa mission *intelligente* et son œuvre *libérale;* il en est fier et s'en applaudit comme un satisfait.

En France, l'Empereur augmente les traitements des desservants, pour leur mettre dans les mains l'obole à laisser tomber dans celles du pauvre et accroître ainsi l'utile influence du prêtre dans les ateliers et les chaumières. En Belgique, c'est cette influence que l'on veut détruire et c'est l'action de la charité catholique que l'on poursuit comme un mal et un danger.

Digitized by Google

Un projet de fédération entre toutes les associations libérales du pays vient d'être soumis à l'Association libérale de Bruxelles et sera probablement adopté.

Nous lisons à l'art. 7 de ce projet : « Que tous les deux ans cette » Association fédérative déterminera, six mois avant le renouvellement » du mandat de la moitié des membres de la représentation nationale, » *sur quelle question d'intérêt général arrivée à maturité dans l'opinion* » *publique, la prochaine élection devra principalement porter.* »

C'est bien cela : les questions d'intérêt général, ce ne sont ni les périls extérieurs à conjurer, ni la défense militaire à assurer, ni la royauté à affermir, ni la prospérité commerciale à garantir, ni les idées d'ordre à répandre, ni les libertés publiques à sauver des menaces de la démocratie révolutionnaire. Non, tout cela est en dehors du programme des partis, comme on l'entend; l'intérêt général c'est que les catholiques restent des vaincus, des excommuniés de la constitution, des fonctions publiques et du pouvoir : les questions d'intérêt général ce sont les querelles libérales et catholiques; pas autre chose. Tous les deux ans l'association fédérale tirera au sort quel sera le nouveau grief clérical qu'il faudra jeter aux passions politiques; quand les couvents, la dîme et la main-morte seront usés, on aura le confessional, le salaire du clergé, le prêtre toujours. Voilà comment on comprend le progrès et comment ces sages et ces politiques croient que l'on consolide une révolution et une nationalité !

Bien : Mais quand on en aura fini avec le clergé salarié, quand le génie inventif de M. Verhaegen lui-même sera épuisé, que fera-t-on ? Après, après ?

Il faudra bien retrouver quelque chose, sous peine de mourir. Lorsque la calomnie du confessionnal et de l'intolérance aura fait son temps, comme la calomnie de la dîme et de la main-morte, qu'inventerez-vous ? Ce sera le tour des plus avancés, des jeunes et des vieux grognards; ils descendront plus bas, pour y ramasser les armes de la haine anti-religieuse auxquelles on refuserait de toucher aujourd'hui. Après la haine du clergé belge que vous aurez semée, ce sera la haine de l'Église catholique toute entière, après la haine de Rome ce sera la haine du Christ. Voilà le dernier terme du syllogisme révolutionnaire. Il faudra jeter derrière soi ce masque *de la religion de nos pères* dont on se couvre pour ne pas trop effrayer la bourgeoisie timide; on arborera dans les comices électoraux le drapeau anti-catholique, comme on l'arbore déjà dans la chaire des Universités, dans les cercles littéraires, dans les livres applaudis de hauts fonctionnaires de l'enseignement, dans

Digitized by Google

les assemblées libérales où trônent des réfugiés qui soufflent l'esprit étranger sur la jeunesse belge.

L'association fédérale dont nous avons parlé va organiser dans chaque association d'arrondissement des conférences publiques, pour initier les provinces aux idées qui fermentent au centre et qui cherchent à y dominer. Ce seront les *conférences du progrès*. Comme pour les meetings du libre échange, nous aurons des apôtres ambulants que Bruxelles députera vers nos arrondissements; ceux-ci seront des missionnaires politiques, des orateurs que la France de 1848 nous a envoyés et qui prêcheront à nos populations la haine du christianisme et la bonne nouvelle du progrès démocratique. Nous avertissons les doctrinaires et la bourgeoisie libérale qu'ils ne seront pas longtemps à applaudir à cette éloquence et à se réjouir de ces progrès.

La Belgique est sur une pente mauvaise; le gouvernement représentatif y perd son caractère véritable et sa sincérité; les fortes traditions de 1830, c'est-à-dire le fondement et le ciment de l'édifice belge, s'en vont chaque jour. Sans doute les partis politiques sont de l'essence de ce gouvernement; mais partout, et surtout en Belgique, c'est un immense danger de les voir transformés en partis religieux.

Ce qui a compromis ou perdu la révolution de 1789, ce n'est pas, comme vient de le prouver M. de Tocqueville, les réformes légitimes qu'elle a enfantées, mais c'est le caractère anti-catholique qu'elle a revêtu, La cause principale de la dissolution du gouvernement des Pays-Bas en 1830, c'est l'hostilité à laquelle on avait condamné la partie catholique de la nation. L'une des causes, avouées par M. Guizot de la chute du gouvernement de Juillet, c'est que le gouvernement n'a pas su rallier les catholiques. Ce qui empêche l'Espagne de devenir un peuple libre et le maintient dans l'anarchie, c'est que le libéralisme y reste hostile aux croyances si vivaces de la masse du peuple; ce qui compromet l'avenir du Piémont et de la Suisse, c'est le même esprit anti-catholique qui inspire le gouvernement; ce qui a sauvé le gouvernement représentatif en Angleterre, en Belgique et en Hollande, c'est l'alliance séculaire que la liberté et la religion y ont contractée.

M. Guizot, le défenseur le plus éloquent de la liberté politique et du régime représentatif, a adressé à la Belgique, dont il suit la marche d'un œil inquiet, ces paroles graves et attristées :

« La Belgique a parmi les peuples catholiques ce privilége, qu'en » devenant libérale, elle est restée, en grande partie du moins, sincère- » ment et sérieusement chrétienne : fortune admirable, et à coup sûr » l'une des principales causes du succès, d'ailleurs si difficile, de s » révolution et de sa constitution...

Digitized by Google

» Ce serait de la part des libéraux belges, une faute impardonnable » de l'oublier un moment. Ils ont eu cette bonne fortune, que l'élément » religieux, chrétien, catholique, a marché avec eux à la première » conquête de la liberté; il ont encore plus besoin de son concours » pour l'affermir et la conserver... l'alliance chrétienne est pour eux la » condition du bon et durable succès libéral. »

Que des questions surgissent parfois sur les limites à assigner à l'indépendance du pouvoir civil et à l'indépendance de l'Église et des cultes, nous le comprenons. Les partis se diviseront alors sur ces questions, les uns voulant élargir la liberté de l'Église et les autres l'action de l'État. Rien de plus légitime; mais ce qui ne l'est pas, c'est que ce soient ces seules questions religieuses, toujours renaissantes, qui restent l'unique aliment des passions politiques, c'est que les deux partis, catholique et libéral, soient condamnés à rouler cet éternel rocher de Sisyphe sans trève ni fin.

En Angleterre, ce sont les questions *vraies* qui créent les partis, et ce ne sont pas les partis qui créent et inventent des *questions factices* pour le seul besoin de vivre et de se perpétuer. Il faut des partis pour résoudre des questions vivantes, et non pas des partis obligés de trouver sans cesse des griefs qui passionnent le mieux les préjugés publics, qui enfièvrent le plus aisément les esprits et à l'aide desquels on escalade plus sûrement le pouvoir. Ce serait le travestissement et la corruption du système parlementaire.

L'histoire de la classe moyenne et libérale sera bien triste à écrire. Elle commence à 1789 et elle finit à 1848. Mil-huit-cent-quarante-huit est la date de la déchéance de la classe moyenne en France et en Europe, comme 1789 a été la date de la déchéance de la noblesse. Le suffrage universel de 1848 que les bourgeois de Paris ont acclamé avec transport, a irrévocablement tué la classe moyenne comme puissance politique.

En 1830, son règne semblait arrivé et affermi; elle avait trouvé en France une dynastie et un gouvernement; elle a laissé tomber l'une et elle s'est ennuyée de l'autre; jamais une classe politique n'a montré une telle inintelligence et un tel aveuglement. L'aristocratie, la féodalité, et après elle la monarchie, ont eu des siècles de prépondérance, de grandeur et de puissance; l'avènement du tiers-Etat, de la classe moyenne a été salué, il y a 60 ans, par des clameurs pleines d'espérance et de foi. Qu'a-t-elle fait? A quelle grande politique a-t-elle présidé? Quelles traces a-t-elle laissées de son passage?

Elle n'a jamais su être *gouvernement;* elle est et reste toujours une tracassière *opposition :* opposition contre tous les régimes et tous les

Digitized by Google

règnes qui lui avaient apporté le système représentatif et la liberté politique, conditions et gages de sa prépondérance; opposition contre toutes les autorités religieuses ou politiques. Fille aînée de Voltaire, elle n'a su que faire une guerre stupide aux prêtres, aux Jésuites, aux Évêques, à l'enseignement catholique, à la charité catholique, aux libertés qui sauvent, pour rester l'éternelle complice, l'aveugle auxiliaire de la révolution qui se cache derrière elle pour la pousser dans cet abîme où elle est tombée une fois déjà en 1848 et où elle se dispose à tomber demain.

Nous pouvons parler ainsi de la classe moyenne, puisque nous en sommes et que nous pouvons mieux en apprécier les fautes qui doivent être si fatales à notre avenir social.

La *quatrième classe* dont *Gervinus* annonce le prochain avénement, la classe inférieure, la démocratie sociale est là sur ses talons, le glaive levé pour l'abattre. Elle ne la voit pas, elle se moque de ceux qui lui crient de se retourner, elle trouve que le péril n'est pas là, que ce n'est pas la révolution mais l'influence catholique, l'influence du clergé qu'il faut craindre et ruiner. Pour comble de démence, elle demande à la démocratie révolutionnaire aide et concours contre ce qu'elle appelle niaisement *l'ennemi commun*, le prêtre! Le prix de ce concours sera l'anéantissement de la classe moyenne comme pouvoir politique; qui l'ignore? On devrait croire que la leçon de 1848 aurait ouvert les yeux; erreur; on est prêt à crier : *vive* n'importe quelle réforme, *à bas* n'importe quels ministres et quel gouvernement, pour laisser passer la démocratie victorieuse.

Pour tout esprit calme, pour toute raison que les passions du jour ne distraient et ne troublent pas, l'Europe se trouve en présence d'un redoutable inconnu : les alliances sur lesquelles l'Europe de 1815 reposait sont dissoutes; de nouvelles alliances ne sont pas nées; on est dans un provisoire plein d'incertitude, ce qui préoccupe tous les hommes d'État et les souverains. A l'intérieur des États, les conspirations, les attentats, les éruptions intermittentes du volcan démocratique, dénotent quel est le progrès du travail souterrain des sociétés secrètes. Le souffle du fanatisme antichrétien passe sur les nations, les ébranle et les corrompt. Les yeux fermés seuls ne voient pas cela et les insensés seuls le nient.

S'il y a un autre remède à cette situation que le mal lui-même, la leçon et le châtiment qu'il enfantera, à coup sûr, ce serait dans l'alliance de toutes les forces conservatrices de la société européenne, dans la création d'un véritable parti de l'ordre. On l'a essayé un moment en France, en 1848, et l'on a réussi à comprimer la révolution. Mais on

Digitized by Google

croit le danger passé, et le parti de l'ordre s'est dissout pour alimenter ces fatales divisions qui doivent tout perdre et amener le triomphe définitif de la révolution, cet *ennemi commun* auquel la bourgeoisie libérale donne partout la main avec une confiance qui déconcerte et un aveuglement qui étonne.

II.

La liberté et la Constitution.

Nous avons caractérisé la lutte engagée entre les partis en Belgique : cette lutte devient de plus en plus religieuse et de moins en moins politique; c'est le prêtre comme ministre du culte, exerçant sa mission divine, que l'on poursuit de toutes les armes des oppositions. Ne dites pas que ce sont des griefs nouveaux, des fautes nouvelles du clergé belge qui soulèvent cette opposition nouvelle; vous savez bien que non : le clergé est ce qu'il était hier, remarquable par sa piété, par les progrès que fait dans son sein la science religieuse, par son patriotisme que tant d'injustices n'affaiblissent pas; il n'y a pas de clergé au monde plus libéral, plus attaché au gouvernement constitutionnel et à la liberté politique et religieuse; des fautes individuelles ne sont rien dans cet ensemble, qu'elles font au contraire mieux briller. Mais pour vivre comme parti, pour alimenter et éterniser nos luttes religieuses, vous avez besoin de griefs nouveaux dont le clergé fasse toujours les frais; quand l'un de ces griefs s'éteint vous en allumez un autre; vous y êtes condamné par le caractère même que vous avez imprimé à nos divisions. Ce n'est plus sur le terrain de la politique que vous combattez, c'est sur le terrain de la religion. Ne dites donc pas que ce sont des fautes nouvelles qui enfantent les griefs que vous arborez; convenez que vous en avez besoin, que vous devez les inventer par nécessité politique et pour ne pas mourir; voilà la vérité que reconnaîtront les hommes de bonne foi.

Pour mettre cette vérité dans tout son jour, pour enlever à ceux qui sont dans l'erreur tout prétexte d'y rester, nous voulons opposer aux déclamations des faits irrécusables et soumettre à une analyse rigoureuse *le thème* exploité par le libéralisme depuis vingt-huit ans.

Quel est ce thème? Quels sont les griefs qu'on a soulevés tour à tour contre le clergé belge depuis 1830.

Digitized by Google

C'est le clergé électoral, le clergé politique; (thème de 1841 à 1846);

C'est le clergé dans l'enseignement, le prêtre à l'école *à titre d'autorité*; (thème du congrès libéral, de 1846 à 1854);

C'est le clergé non politique, le prêtre régulier, les couvents, l'association religieuse et charitable; (thème de 1857);

C'est le clergé dans l'exercice du culte, dans la chaire et le confessionnal; c'est le clergé salarié et fonctionnaire; c'est le temporel du culte; (thèse de 1858).

Nous laissons de côté les incidents, les petits piéges des partis, les mensonges électoraux, la dîme, la restitution des biens ecclésiastiques, etc.; nous voulons parler sérieusement de choses sérieuses.

Voilà donc bien les griefs du libéralisme, dans leur ensemble et leur histoire.

Voyons ce qu'ils valent, quel est leur sens réel, et tâchons de découvrir la pensée fondamentale que ce thême recouvre.

Allez au fond et vous reconnaîtrez que c'est *l'usage constitutionnel* de la liberté électorale, *l'usage* de la liberté d'enseignement, *l'usage* de la liberté d'association et *l'usage* de la liberté du culte que l'on conteste et que l'on dénie au clergé belge. Les mots de domination, de monopole, d'envahissement et d'indépendance du pouvoir civil qui ont si souvent retenti dans nos polémiques, n'ont pas d'autre signification. Nous allons le voir.

Clergé politique. — On a dit au clergé : la Constitution vous accorde comme à tout citoyen le droit électoral; mais si vous l'exercez, si vous intervenez dans nos luttes politiques, nous déclarons cette intervention dangereuse, impolitique et illégitime, à cause de l'influence morale que vous y apportez; nous respectons votre droit, *mais à la condition que vous n'en usiez pas.* Le prêtre à l'église et hors l'arène électorale! Voilà le texte principal des débats parlementaires et de la polémique de la presse, de 1841 à 1846, texte que l'on reprend encore la veille ou le lendemain de chaque élection générale. Ce grief consiste donc bien positivement dans la négation de l'usage de la liberté électorale écrite dans la Constitution.

Que le clergé doive s'abstenir d'exercer ce droit, dans l'intérêt de son saint ministère et de son influence religieuse sur les populations, c'est là une question catholique et non une question libérale et politique. C'est au clergé à la soulever lui-même et à la résoudre; à coup sûr le libéralisme n'a rien à y voir; il n'a qu'à respecter l'exercice d'un droit constitutionnel et il est souverainement illogique de porter à cet égard la moindre accusation. Au point de vue politique, le seul dont l'opinion libérale ait à s'occuper, l'intervention du clergé dans les élections est

Digitized by Google

irréprochable; au point de vue religieux, c'est une question de devoir dont l'appréciation doit être laissée au clergé lui-même.

Veut-on savoir quelle est notre manière de voir personnelle sur l'accomplissement de ce devoir? Nous n'avons rien à cacher de notre pensée :

Quand le clergé exerce ce droit électoral, comme citoyen, c'est un sacrifice qu'il accepte. Il n'ignore pas que bien des inconvénients sont attachés à cette intervention, qu'il aura à souffrir de l'intolérance des uns et des préjugés des autres, qu'il se jette dans des luttes où ce n'est pas la paix mais les haines qui soufflent. Il sait cela, et l'abstention, en général, est ce qu'il préfère et ce qu'il désire sincèrement observer.

Mais le lui permettez-vous? Direz-vous que jamais le clergé ne doit intervenir dans les élections? En 1830, quand, placé à la tête du mouvement national, il exerçait une influence applaudie dans les élections qui ont formé notre immortel Congrès, n'accomplissait-il pas un devoir? Quand il relevait à Turnhout la candidature de M. Rogier que l'esprit de parti avait laissé tomber à Liége, lui faisiez-vous un grief de cette attitude?

C'est donc une question de devoir que dictent les circonstances, et il est des moments où le clergé se voit forcé de le remplir, malgré les pénibles sacrifices que ce devoir impose.

Nous avons démontré que de jour en jour la lutte politique se transforme en lutte religieuse, que c'est l'action de l'Église dans toutes les sphères que l'on attaque. Comment dès lors s'abstenir en conscience? Comment laisser inactif un droit de défense dont la Charte arme les mains du clergé? Il dépend de vous d'éloigner le prêtre des comices électoraux; écartez-en les questions religieuses. Il ne demande pas mieux que de rester dans le sanctuaire, mais permettez-lui d'y rester en n'y faisant pas entrer la politique.

Nous ne voulons pas nous engager plus avant dans ce débat de famille qui regarde le clergé et les catholiques seuls. Ce que nous voulons démontrer, c'est qu'en soulevant le grief relatif au clergé électoral et politique, la gauche libérale veut effacer de fait un des articles de la Constitution. Elle reproche au clergé d'user d'un droit que le Congrès a voulu y écrire.

Le clergé dans l'enseignement. — Depuis le Congrès où la minorité libérale « ne voulait pas de cette liberté illimitée qu'invoquait l'assemblée » pour les cultes, pour l'instruction et pour les corporations, cette liberté » qui, dans les mains d'un parti, disait M. Camille Desmet, dégénèrerait » bientôt en *oppression*, qui craignait, avec M. Dams, que la liberté de » l'instruction primaire ne transportât le *monopole* dans les mains du

Digitized by Google

» clergé, » depuis lors jusqu'à l'exposé des motifs de la loi d'instruction secondaire de 1850 qui parle de *l'abus qui s'est fait de la liberté d'enseignement qui avait surtout profité au clergé*, jusqu'à M. Rogier qui déclare qu'*il faut opposer au monopole de la liberté le monopole de l'Etat*, la même pensée dirige la gauche libérale : on appelle, par le plus étrange abus d'idées et de mots, monopole, oppression et privilége *l'usage de la liberté d'enseignement*. Le monopole, par la liberté, voilà bien la plus jolie antithèse et le plus curieux non sens qu'on ait jamais inventés ! Monopole que tout le monde est appelé à exercer; privilége dont tout le monde peut jouir; oppression quand tous sont libres et que rien n'opprime, ni la loi, ni le pouvoir !

Le grief, articulez-le nettement : les catholiques, le clergé ont trop profité, à vos yeux, de la liberté d'enseignement. Ils en ont fait un trop large usage, ils ont créé trop de salles d'asile, trop d'écoles primaires, trop de colléges, une Université trop célèbre; la confiance des familles a trop peuplé ces écoles, ces colléges et cette Université; c'est l'épanouissement de la liberté d'instruction que vous accusez ! Accusation étrange de la part de ceux qui ne parlent que des lumières à répandre et de l'instruction à propager, qui vont jusqu'à vouloir *l'imposer*, la rendre *obligatoire*, changeant ainsi un bienfait en un joug et l'école en une prison.

Ils ne peuvent pas dire que dans les écoles catholiques, dans les colléges catholiques et à l'Université catholique, l'instruction et la science y soient moins fortes qu'ailleurs; les jurys et les examens officiels sont là pour répondre. Ils devraient donc applaudir en voyant le clergé se dévouer ainsi, à tous les degrés, à la propagation de l'instruction et des lumières; non, ils accusent; c'est au contraire leur reproche et leur grief; ce dévouement, c'est de l'oppression, ce zèle, c'est de l'envahissement, cette liberté, c'est du monopole. Il faut y opposer des restrictions et des contrepoids; il faut un vaste système universitaire, une vigoureuse organisation de l'enseignement de l'État à tous les degrés, un gros budget de l'instruction publique, il faut ce que M. Rogier a appelé *le monopole du gouvernement*, pour élever une digue contre l'enseignement libre et catholique.

Étudiez la différence de conduite des conservateurs catholiques et des libéraux en ce qui concerne deux de nos libertés fondamentales : la liberté de l'enseignement et la liberté de la presse. Les catholiques se sont mieux servis de la liberté d'enseignement que les libéraux, et ceux-ci se sont mieux servis que ceux-là de la liberté de la presse. L'impuissance des conservateurs dans la sphère de la presse est presque égale à l'impuissance des libéraux dans la sphère de l'enseignement, probable-

Digitized by Google

ment parce que l'enseignement s'adresse à la confiance réfléchie des familles et la presse aux passions politiques.

L'usage que les catholiques ont fait de la liberté d'enseignement a fourni aux libéraux une de leurs accusations politiques; ils ont appelé cet usage de la liberté un envahissement et un monopole, ils ont apporté à l'action de la liberté, comme digue et contrepoids, la centralisation de l'État, l'action du pouvoir. Les conservateurs ont-ils fait au libéralisme un grief de l'usage qu'il faisait de la liberté de la presse? L'ont-ils appelé oppression et monopole? Les abus à coup sûr ne manquaient pas. Ont-ils demandé, quand ils étaient majorité et pouvoir, des restrictions, des entraves et des contrepoids à ces abus? Non; chacun le sait bien, ils ont accepté la suppression du timbre des journaux; et les deux lois restrictives de la liberté de la presse s'appellent la loi-Faider et la loi-Tesch!

Voilà la différence de conduite : les catholiques ont été les libéraux, si ce mot signifie défenseur de la liberté, et les libéraux ont été les accusateurs de la liberté, les souteneurs de la centralisation et de l'action gouvernementale. Il est impossible de le nier. Restez donc dans la vérité : appelez-vous les appuis du pouvoir fort, les doctrinaires, les partisans de l'action de l'État et de la centralisation; défendez ces principes comme les meilleurs, soit; mais ne vous appelez donc pas libéraux. Pourquoi tromper l'opinion par cette antiphrase?

Voici, en résumé, le système, en matière d'enseignement, de la fraction du libéralisme qui parle le plus fièrement de la liberté :

1° Une vaste organisation universitaire de l'enseignement de l'État, à tous les degrès; ce qu'on appelait en France, après 1848, les ateliers nationaux de l'instruction publique;

2° La gratuité de l'enseignement primaire et un gros budget pour y satisfaire;

3° L'enseignement forcé et obligatoire;

4° L'exclusion de l'enseignement religieux; le prêtre hors l'école.

La liberté ne trouverait plus où établir une école; toutes les places seraient occupées par l'État; il lui serait impossible, livrée à ses seules ressources, de lutter contre la concurrence écrasante de l'État armé de la gratuité et du *fouet* de l'enseignement obligatoire; dans les établissements publics l'indifférence rationaliste remplacerait la religion; la liberté religieuse et la liberté individuelle, resteraient écrites dans la Constitution; on conserverait pour ce principe l'amour le plus platonique; mais en fait elle serait étouffée sous la main de la centralisation gouvernementale. On sera arrivé à ce libéral résultat, en criant à bas le monopole du clergé, vive la liberté et la charte; et les acteurs de cette comédie se draperont dans

Digitized by Google

leur libéralisme et fulmineront leurs anathèmes contre les catholiques qui conspirent contre la Constitution!

Le grief libéral contre le clergé politique et contre le clergé dans l'enseignement, est donc toujours le même au fond; ce que l'on condamne, c'est l'usage que fait le clergé du droit électoral et de la liberté d'enseignement. Ces libertés sont excellentes en théories, mais à condition que que le clergé n'en use jamais.

Le clergé non-politique, les couvents, les associations religieuses et charitables. — Pendant la période où le clergé politique, les évêques, les curés étaient accusés d'intervenir dans les élections, le clergé régulier qui ne se mêle ni d'élections ni de politique, semblait à l'abri des attaques de parti. Les Frères des Ecoles chrétiennes et les Sœurs pour l'enseignement étaient respectés et encouragés; M. Rogier semblait avoir une certaine prédilection pour les Jésuites qu'il a plusieurs fois défendus à la tribune et qu'il a admis avec impartialité dans la composition des jurys d'examen; les Sœurs de charité, les hospitalières, les petites Sœurs des pauvres étaient l'objet de la sympathie de tous, et personne n'aurait cru qu'un jour les calomnies et les haines seraient remontées jusqu'à ces saintes et admirables femmes. Le libéralisme n'en voulait qu'au clergé politique, et pour le prouver, il laissait en paix, en dehors de nos querelles, les ordres religieux.

Cela a duré jusqu'en 1848. Le ministère a changé cela en évoquant la question de la charité, dont on voulait faire la question des couvents. Personne, pendant 18 ans, n'y avait pensé. Pendant 18 ans, tous les ministères, toutes les majorités, avaient interprété la loi communale de la même manière, M. Lebeau comme M. Raikem, M. Leclerc comme M. Ernst, M. Liedts comme M. d'Anethan.

Ce grief des *administrateurs spéciaux* dans lequel on a retrouvé le moyen-âge et tous ses abus et qui a provoqué *les émotions contagieuses* des journées de mai, cette énormité n'a été aperçue par personne pendant 18 ans! M. Verhaegen lui-même, qui a le flair des griefs au suprême degré, n'a pas trouvé dans les broussailles de la loi communale cette question de la charité, aux jours mêmes des vives luttes de 1841 à 1846, alors que l'opposition était en quête de tous les griefs possibles et impossibles, et le congrès libéral, le grand redresseur de tous les torts, a oublié de l'inscrire dans son programme. La Belgique avait dormi tranquille sur ce volcan pendant 18 longues années!

Nous ne voulons pas ressusciter cette discussion et raviver les passions qu'elle a excitées; ce que nous voulons, c'est lui restituer son caractère vrai et son sens exact. Quel est l'homme sérieux et sincère qui affirmera que c'est la question des *administrateurs spéciaux* qui a provoqué les

Digitized by Google

colères libérales du mois de mai? Qui oserait soutenir que c'est pour assurer le monopole des bureaux de bienfaisance que l'on a renversé la tribune parlementaire et fermé les portes du Parlement? Sur cent personnes atteintes d'émotions contagieuses en mai dernier, s'en trouvait-il deux qui comprissent quoi que ce soit à ces deux mots : *administrateurs spéciaux?*

La question agitée était une question économique : Quelle est la part à faire dans la bienfaisance à l'action de l'État et à l'action individuelle, à la centralisation et à la liberté? Tous les économistes ont traité cette question, toutes les législations ont tâché de la résoudre. Tous les économistes, depuis Smith, Say et Ricardo, Frédéric Bastiat, Moreau Christophe et chez nous Molinari, Périn et Charles De Brouckere, *tous* sont partisans de la liberté et repoussent les idées défendues par M. Frère et M. Tesch. Toutes les législations, ou presque toutes, protestent contre ces idées. *Ce système,* a dit M. Guizot (en parlant de celui de MM. Frère, Tesch et de Haussy), *est évidemment contraire à l'équité et à l'histoire; il ne l'est pas moins aux principes admis et pratiqués, non-seulement dans les Etats libres, mais par presque tous les États catholiques ou protestants de l'Europe chrétienne, l'Angleterre, la Hollande, la Prusse et la France.*

Ce n'était donc pas là une question cléricale, mais une question économique sur laquelle nous comprenons que les opinions soient divisées et qu'une discussion calme et sérieuse puisse s'établir, mais qui ne pouvait jamais servir de thême aux passions de la tribune et aux violences de la rue. Aussi, quand les hommes compétents et impartiaux, à l'étranger, ont examiné le fond de cette querelle, *ils se sont étonnés des orages que le projet de loi a soulevés* (1) *ils n'ont pas compris qu'un parti qui se dit libéral et progressif, ait pu accueillir un semblable projet avec de telles colères* (2) *si nous ne savions,* a dit M. Saint-Marc-Girardin dans *les Débats, qu'en politique il faut chercher* LES CAUSES DERRIÈRE LES PRÉTEXTES, *nous ne concevrions pas comment le projet de loi a pu en Belgique, exciter les passions populaires.*

Eh bien! voyons quelle est cette cause derrière ce prétexte, sondons la pensée vraie sous les mots.

Ce n'est pas évidemment la question économique et charitable qui a soulevé les passions libérales, c'est le mot qui a servi d'enseigne à la loi : *les couvents.*

Les couvents, l'association catholique pour la charité, pour l'ensei-

(1) M. Guizot.
(2) M. de Melun.

Digitized by Google

gnement, pour l'apostolat et le ministère évangélique, pour la prière et la pénitence, les ordres religieux, voilà le grief, voilà ce que l'on poursuivait !

Il y a trop de couvents; la liberté d'association a produit des fruits trop nombreux. Voilà l'accusation dans toute sa vérité. Le Grand-Orient, présidé par M. Verhaegen avait écrit, le 24 juin 1854, dans son programme, le mot que M. Frère a fait retentir en 1857 à la tribune, comme le cri irrésistible qui allait sortir de la colère du peuple : *A bas les couvents !*

« Le pays, disait l'orateur applaudi du Grand-Orient, se couvre d'éta-
» blissements qu'on appelle religieux et que moi je qualifie de fainéants.
» Je dis que nous avons le droit et le devoir de nous occuper de la
» question religieuse des couvents, de l'attaquer de front; il faudra
» bien que le pays entier finisse par en faire justice, dût-il même em-
» ployer la force pour se guérir de cette lèpre. »

Ces fainéants sont les travailleurs de la charité, les travailleurs de l'enseignement et de l'apostolat évangélique, les pionniers de la civilisation chrétienne; ce sont les illustrations de notre époque, le Père Lacordaire, le Père de Ravignan, le Père Gratry, le Père Ventura, le Père Dechamps, le Père Félix, le Père Guéranger, le Père Peronne, le Père Passaglia, le Père Newman et tant d'autres noms qui honorent les lettres, la philosophie, l'éloquence et la science de notre temps. Ceux qui jettent la boue à ces gloires peuvent à bon droit être appelés les insulteurs de l'intelligence.

Mais nous ne voulons pas discuter; nous exposons :

Vous le voyez, le signal était donné dès 1854; le projet de loi de M. Nothomb, n'était pas fait, mais avant qu'il parût et qu'on sût ce qu'il renfermait, l'étiquette de la loi était trouvée : *la loi des couvents.*

Pour tout esprit sincère, il est évident que c'est aux ordres religieux et aux résultats produits par la liberté d'association, depuis 1830, que la véritable guerre était faite. Nous en appelons à la bonne foi de tous. Les bras armés par les émotions contagieuses du mois de mai, se sont levés bien plus contre les couvents des Jésuites, des Frères des écoles chrétiennes, des Rédemptoristes et des Capucins, que contre les couvents des Sœurs de Charité.

Or, il ne s'agissait que des seconds dans le projet de loi qui ne concernait en rien les premiers. C'est donc bien aux couvents, c'est-à-dire à la liberté constitutionnelle d'association que les pierres et la boue des rues ont été jetées. Dans les élections du 10 décembre, c'est à l'aide des couvents, non pas des couvents tels que la Constitution les a autorisés, sans privilége et sans personnification civile, mais à l'aide des couvents escortés des mensonges de la dîme et de la main morte, que l'on a donné la fièvre à l'ignorance des masses.

Digitized by Google

Le grief réel, l'accusation dirigée contre les couvents, c'est leur existence, c'est leur progrès, c'est le bien catholique qu'ils font dans l'ordre de la charité, de l'instruction et de l'apostolat évangélique ; ce bien, le rationalisme l'appelle le mal et le Grand-Orient veut le détruire comme une lèpre.

Encore une fois, c'est bien l'*usage* de la liberté d'association religieuse, comme l'usage de la liberté d'enseignement et de la liberté électorale qu'une fraction du libéralisme transforme en grief et en chef d'accusation contre le clergé. Voilà bien la signification vraie des attaques dirigées contre le clergé politique, contre le prêtre dans l'enseignement et dans la charité.

Le prêtre dans l'exercice du culte. — Nous avons étudié ce côté de la question dans notre premier article. Nous avons vu le syllogisme libéral se développer et produire comme conséquence fatale la guerre à la chaire, au confessionnal et aux traitements du clergé garantis par la Constitution. On dénie à un Évêque le droit de signaler aux familles catholiques le danger d'un enseignement universitaire contraire à la foi dont ils sont les gardiens, quand M. Verhaegen a cru pouvoir déclarer solennellement que la science est l'antithèse de la foi.

On conteste aux Évêques le droit, dans des instructions confidentielles aux confesseurs, de rappeler les règles de l'Église sur les périls de mauvaises lectures. On demande compte aux prêtre, qui ne peut ici répondre aux plus insolents mensonges, on lui demande compte d'un refus d'absolution ; on prétend le forcer à lever les mains pour bénir la tombe d'un libre-penseur qui protesterait contre cette profanation s'il pouvait parler.

Qu'est-ce à dire ? L'Évêque ne peut-il pas user de la liberté de la presse pour écrire les mandements et les publier comme vous publiez vos journaux et vos pamphlets ? Ne peut-il pas enseigner ce que la foi catholique prescrit, comme vous enseignez ce que le rationalisme proclame ? La chaire est-elle moins libre que vos cercles littéraires où l'on déclame contre le christianisme ? Le confessional et nos églises sont-ils moins libres que vos loges ?

Ah ! vous qui comprenez ainsi la liberté politique, à coup sûr vous ne l'aimez pas, vous ne croyez pas en elle, vous n'avez que des défiances contre l'usage viril de cette liberté. Vous êtes les pharisiens de la liberté ; vous vous agenouillez devant ses autels, mais vous ne pratiquez qu'hypocritement son culte. Vous voulez les libertés dont vous profitez, vous entourez de restrictions, d'entraves et de contrepoids les libertés dont vos adversaires profitent. C'est de l'action de l'État et non de l'action de la liberté que vous êtes les défenseurs ; dans toutes les lutt

Digitized by Google

28 ans, jamais vous n'avez demandé d'étendre la liberté religieuse, la liberté de l'enseignement, la liberté d'association, toujours vous avez cherché à les restreindre en augmentant l'influence et la suprématie du gouvernement.

Mais il faut qu'on nous comprenne bien : nous n'adressons pas ce reproche de pharisaïsme libéral à tous nos adversaires politiques. Nous savons que le libéralisme compte dans son sein des hommes modérés et des amis sincères de la Constitution.

Pendant longtemps ces hommes modérés sont restés unis aux conservateurs pour combattre la minorité de l'opinion libérale, formée des débris du parti français, de l'orangisme et de la démocratie. Les circonstances ont dissout cette union, ce véritable parti de l'ordre et de la Constitution, et peu à peu le parti doctrinaire qui se trouvait à la tête du libéralisme pour lui imprimer une sage direction, a vu son influence décroître de jour en jour, à mesure que le libéralisme peu sympathique aux idées de 1830 et à la Constitution a vu la sienne augmenter.

Il faut rendre cette justice aux libéraux qui ont présidé avec les hommes d'État de l'opinion conservatrice à la fondation de l'État belge : ils ont résisté et résistent parfois encore au flot du libéralisme démocratique et anti-chrétien qui les envahit. C'est à leur concours que le pays doit les transactions de 1842 sur l'instruction primaire, sur l'organisation militaire, et de 1854 sur la convention d'Anvers. Ils ont refusé d'assister au congrès libéral de 1847 et l'un d'eux a protesté à la tribune contre les dangers de ce pouvoir extra-parlementaire qu'on élevait.

Mais le libéralisme qui a écrit en tête de son programme : guerre au clergé et à l'influence catholique; paix aux alliés de la démocratie et de la révolution, ce libéralisme s'avance et grandit. Il est faible encore dans le Parlement, mais il gouverne la presse libérale presque toute entière, et une grande partie de la jeunesse des Universités, du barreau et de l'administration lui appartient.

C'est ce libéralisme qui formait la minorité du Congrès national et qui y combattait la liberté religieuse, la liberté d'enseignement et la liberté d'association telles qu'elles sont écrites dans la Constitution. C'est lui qui disait avec M. Defacqz *que la puissance temporelle devait primer et absorber la puissance spirituelle;* c'est lui qui déclarait avec M. Camille Desmet que *la société civile doit avoir la surveillance de la société religieuse;* c'est lui qui protestait, par des votes négatifs insérés au procès-verbal, contre l'amendement de M. Van Meenen consacrant la liberté d'enseignement. C'est lui qui depuis a toujours cherché à interpréter la Constitution comme il voulait l'écrire, en appelant *indépendance du pouvoir civil* cette absorption de l'Église par l'État qu'il voulait consacrer en 1831.

Digitized by Google

C'est lui qui a constitué le Congrès libéral, cette antithèse du Congrès national, et qui trône dans les associations électorales; c'est lui qui forme les forces actives et militantes de l'armée ministérielle et qui marche en avant; c'est lui qui veut la réforme de la loi de 1842, l'annulation de la convention d'Anvers, et qui menace le temporel du culte. Minorité dans les Chambres, ce libéralisme intolérant, étroit, peu constitutionnel, et peu belge, est déjà majorité en dehors; c'est la queue du parti qui menace la tête.

Le tort peut-être irréparable de la fraction constitutionnelle du libéralisme c'est de subir celle qui ne l'est pas, c'est d'en être le complice, de s'en servir dans les luttes politiques, dans un intérêt de prépondérance et de pouvoir, c'est de la comprendre dans ce qu'on appelle l'homogénéité libérale, de lui donner des espérances qu'on devrait détruire et des forces qu'il faudrait abattre.

C'est un des dangers de notre situation. Si les périls extérieurs que tout patriote belge redoute venaient à éclater, pendant que les forces conservatrices du pays sont divisées et affaiblies en face des forces démocratiques encouragées et unies, il est difficile de prévoir par quelle issue et par quel secours providentiel la Belgique pourrait être sauvée.

SITUATION.

III.

Les deux partis monarchiques et constitutionnels et le parti démocratique.

Je viens de rappeler l'histoire de la fraction du libéralisme intolérant qui a été, depuis 1830, l'adversaire constant de la liberté religieuse. Ce libéralisme veut rajeunir aujourd'hui les couleurs de son drapeau, en y écrivant le mot séduisant de *démocratie*. L'élection du 5 juillet qui vient d'avoir lieu à Bruxelles, étudiée à ce point de vue, devient une date.

On a fait tant de bruit autour de cette élection qu'on est parvenu à attirer même l'attention de l'étranger. S'il n'y avait en cause que l'importance personnelle et politique du nouvel élu de la capitale, qui semble, d'après les prévisions de ses amis, devoir perdre bientôt à la tribune, comme orateur, la mince renommée de pamphlétaire d'occasion que la petite église démocratique et sociale a cherché à lui faire dans la presse; s'il ne s'agissait que d'un ministère tombé dans le piége qu'il avait tendu naguère à ses adversaires; d'un parti qui s'appelait hier

Digitized by Google

un grand parti et qui abdique honteusement devant une coterie démocratique qui puise sa force dans la peur ridicule qu'elle fait à ceux qui croyaient toujours s'en servir comme d'un appoint; s'il n'était question que d'une presse ministérielle, si fière la veille, si humble et si hypocritement satisfaite le lendemain; si en un mot je n'avais à parler que de M. Boniface, de M. Verhaegen, de *l'Observateur*, de *l'Indépendance* et du *National* et même de M. Rogier; s'il n'y avait dans tout ceci que le parti libéral qui se divise, le parti radical qui se constitue et le parti conservateur qui regarde faire et se réjouit, je ne prendrais pas la peine d'écrire une ligne sur cette situation et de m'émouvoir pour ces tempêtes dans un verre d'eau.

Comme conservateur catholique, je m'applaudirais de ces dissidences qui éclatent dans le libéralisme, je songerais aux revanches que mon parti doit y trouver; mais il est un sentiment qui doit diminuer l'esprit de parti le plus légitime, c'est le patriotisme; il est un avenir qui importe plus que celui des partis, c'est l'avenir du pays.

Pour celui qui regarde attentivement au fond des choses, l'élection du 5 juillet a une autre signification que celle d'un nom propre. Quand on vit en 1818, la royaliste Vendée envoyer Manuel à la Chambre française, c'était un signe que les partis de la Restauration ne surent pas assez comprendre. Une élection démocratique, faite par 1,400 électeurs de la capitale dont l'intérêt monarchique est si clair, et en présence des neuf dixièmes du corps électoral qui se croise les bras avec indifférence et regarde par la fenêtre la démocratie passer, tout cela est un signe aussi qu'il faut savoir sérieusement étudier, si l'on ne veut pas se laisser égarer dans les voies obscures qui mènent aux abîmes de 1848.

La Belgique compte deux grands partis monarchiques et constitutionnels qui ont été tour à tour majorité et pouvoir : le parti monarchique et constitutionnel religieux; le parti monarchique et constitutionnel rationaliste ou doctrinaire; l'un, plus préoccupé du soin de conserver la liberté et l'influence religieuses; l'autre plus préoccupé du soin de limiter cette liberté et cette influence, en y opposant comme contrepoids, l'action et l'influence du pouvoir et de l'État.

Ces deux partis ont été quelquefois alliés et quelquefois adversaires. Ils ont été alliés pour faire toutes les choses fortes et durables qui constituent l'œuvre de 1830, et pour conjurer les périls extérieurs.

Ils se sont divisés plutôt sur des questions de prépondérance que sur des questions de principes. Les dissidences qui les séparent n'ont pas à coup sûr la valeur des idées politiques et des intérêts nationaux qui les unissent.

Ils ont fait ensemble la révolution, la Constitution, fondé la dynastie du Roi Léopold, jeté les bases de la nationalité, accepté le traité de paix

Digitized by Google

de 1839, et la mission de neutralité forte que l'Europe confiait à la Belgique ; ils ont voté toutes nos lois organiques : loi d'élection de 1831, lois provinciales et communales, lois de l'ordre judiciaire et lois sur le jury, lois d'enseignement primaire, secondaire et supérieur, lois des jurys d'examen, lois constitutive de l'armée ; ils ont, en un mot, construit et élevé cet édifice de 1830 qui a résisté à la révolution de 1848 dont le choc violent ébranla presque toutes les Constitutions et tous les trônes qu'elle ne renversa pas.

Voilà l'œuvre commune des deux partis, œuvre monarchique, constitutionnelle et nationale. Pour l'achever et la maintenir, ils ont eu à combattre deux genres d'adversaires : 1° les partis de l'étranger : les orangistes et le parti français ; 2° le parti libéral anti-unioniste qui n'a voulu ni de la Constitution, ni de l'usage franc, large et loyal des libertés religieuses qu'elle consacre.

Les deux partis monarchiques ont fait la révolution, malgré les efforts du parti orangiste pour la faire échouer ; ils ont élu le Roi Léopold malgré le parti qui voulait la réunion masquée on non masquée avec la France ; ils ont fait la Constitution malgré la minorité libérale qui protestait contre la liberté religieuse et contre la liberté de l'enseignement telles qu'elles y sont écrites.

Deux périodes partagent l'histoire de nos partis parlementaires :

La première comprend les dix premières années de la révolution, de 1830 à 1840, c'est la période de *l'Union constitutionnelle et patriotique* des partis. Ils se sont unis au nom des principes de liberté politique et religieuse, base et sommet de notre Charte ; ils se sont unis au pouvoir pour diriger ensemble la politique du pays à travers les écueils extérieurs qui pouvaient menacer l'existence du nouvel État belge.

La seconde période date de 1840 pour finir aux fêtes anniversaires du 21 juillet 1856 qui la couronnent ; c'est la période de la lutte de prépondérance politique entre les deux partis, mais en même temps de *la transaction* sur presque toutes les questions fondamentales qui semblaient le plus devoir les diviser.

On se livre des guerres électorales souvent très-passionnées pour maintenir ou porter tour à tour aux affaires, M. Nothomb ou M. Lebeau, M. Van de Weyer ou M. Rogier, M. de Theux ou M. Frère ; mais regardez bien l'ensemble de la politique suivie par les divers cabinets, on aperçoit bien des tendances diverses, des essais de réaction imposés par les partis, et qui avortent, mais on est beaucoup plus d'accord qu'on ne le pense et surtout qu'on le dit et qu'on le proclame. Les idées modératrices dominent les ministères mêmes qui semblent les moins disposés à les accepter ; sur les agitations des partis semblent planer la *pensée et la politique du règne* et le bon sens du pays.

Digitized by Google

La preuve en est, qu'on a transigé sur toutes les questions, sauf sur la dernière, celle de la charité, bien plus susceptible de transaction que les questions d'enseignement où l'intérêt politique dominait davantage. L'on s'est mis d'accord depuis 1840, sur la question communale, sur celle des jurys d'examen, sur l'enseignement secondaire par la convention d'Anvers sur l'organisation de l'armée, sur la presse et sur la politique extérieure.

MM. Devaux, Lebeau, De Brouckère, Leclerc, Liedts, Dolez et d'Elhougne sont des libéraux; MM. de Theux, de Muelenaere, Dechamps, et Malou sont des conservateurs.

N'est-il pas vrai pourtant qu'ils sont d'accord sur les neuf dixièmes des questions parlementaires résolues ou à résoudre? il y a entre eux des tendances séparées, des mots, des griefs, des prétextes, en usage dans les combats électoraux, quelques dissentiments rares, mais le programme politique est le même au fond.

Aux fêtes nationales du 21 juillet 1856, les partis étaient réunis autour du trône. N'ont-ils pas reconnu et proclamé d'une commune voix que depuis 25 ans la politique du pays avait été sage, modérée et patriotique, que la Constitution était restée intacte, entière et inaltérée, que la Belgique avait été heureuse et prospère et le Roi fidèle à toutes ses promesses? Ces paroles prononcées par tous les pouvoirs publics et sanctionnées par le témoignage du Roi, en présence de l'Europe attentive, n'étaient-elles pas un démenti solennel donné à toutes ces accusations et à tous ces griefs qui alimentent les passions publiques?

Il est donc vrai qu'entre les torys et les wighs belges, comme entre les torys et les wighs anglais, il y a plus de questions de prépondérance que de questions de principes.

Si cela est vrai, il ne l'est pas moins, qu'entre M. Devaux et M. Defré et ses amis, il n'y a absolument aucune communion de principe; depuis l'alpha du programme politique jusqu'à l'oméga, il y a dissidence radicale sur toutes les questions.

Et, cependant, M. Devaux et M. Defré, dans l'argot des partis, sont des alliés, et M. de Theux est l'ennemi commun. Quelques-uns appellent cela la vérité du système représentatif; pour moi, j'appelle cela le mensonge et la corruption du régime parlementaire.

Ainsi, *l'union jusqu'en 1840 et la transaction depuis*, voilà le résumé de l'histoire des deux grands partis monarchiques et constitutionnels. Les fêtes nationales et dynastiques du 21 juillet 1856 semblent clore ces deux périodes fécondes et glorieuses de la révolution belge. On dirait que la Belgique, inspirée pendant quelques jours encore par l'esprit patriotique de 1830, ait voulu, la veille d'une rupture qui menace d'être

Digitized by Google

irrémédiable, saluer de ses acclamations unanimes un passé de paix, de liberté et de sagesse, au seuil d'un avenir inconnu et sur lequel planent bien des menaces.

Pendant les deux périodes d'union et de transaction dont nous venons d'esquisser le caractère, le parti démocratique et radical n'existait pas. Il y avait bien des démocrates, mais il n'y avait pas un parti démocratique constitué, ayant un programme et une organisation. Dans ce passé, deux noms respectés résument l'histoire de l'opinion démocratique chez nous : MM. Gendebien et Castiau.

Tous les deux ont compris, avec un tact qui les honore, qu'il n'y avait pas de place pour leur opinion dans la Belgique constitutionnelle et européenne; le découragement s'est emparé de l'un et de l'autre; le premier s'est retiré en 1839, au traité de paix qui nous réconciliait avec l'Europe; le second en 1848, en présence de l'éclatante manifestation nationale contre le mouvement démocratique de cette époque.

Aujourd'hui le parti démocratique et radical existe, il est constitué; il faudrait se fermer volontairement les yeux pour le nier. Ce parti était hier la queue du libéralisme, il est bien près d'en être la tête; il est faible encore dans les Chambres, où cependant il est entré pour former l'extrême gauche, mais il domine et commande dans presque toutes les associations libérales des villes importantes, et c'est là que la vie, ou si vous l'aimez mieux, la fièvre libérale éclate et se développe; il recrute ses forces actives dans plusieurs de nos Universités où la jeunesse apprend à applaudir des professeurs qui nient audacieusement le christianisme et par conséquent la base même sur laquelle repose toute la société religieuse, civile et politique du monde moderne; il forme la majorité dans le jeune barreau; il s'inspire de la parole des réfugiés à qui on ouvre des tribunes partout, dans nos cercles littéraires et même dans nos hôtels-de-ville, et qui opposent à nos libertés belges, à notre démocratie belge et traditionnelle, libérale et catholique tout à la fois, cette liberté étrangère et cosmopolite de la démocratie européenne, que j'appelle, moi, la révolution. Ce parti, qui a ses Universités, son enseignement, ses professeurs, ses apôtres venus de l'étranger, ses associations électorales, ses meetings et ses orateurs, qui se croit assez maître et assez fort pour convoquer un nouveau congrès libéral, qu'il nommerait volontiers *congrès démocratique* s'il l'osait; qui a fait subir au ministère et au parti doctrinaire un éclatant échec dans la capitale même, ce parti est presque aussi puissant déjà dans la presse qu'il l'est dans l'enseignement universitaire et dans les associations publiques ou secrètes.

La presse démocratique n'était rien, il y a deux ans; elle ne comptait

Digitized by Google

que quelques obscurs journaux sans lecteurs; aujourd'hui elle a des organes influents publiés dans les deux langues à Bruxelles, à Gand, à Liége, à Anvers, à Bruges, à Verviers, à Namur, à Charleroi et dans presque tous les centres importants. Plus on descend de la capitale aux provinces et des arrondissements aux cantons, plus cette presse se radicalise et devient détestable; son influence dans les élections est de jour en jour plus marquée; le flot démocratique monte et le flot doctrinaire baisse. C'est MM. Royer Collard, Camille Jordan, de Serres, Pasquier, Laisné, de Cazes et Richelieu qui voulaient la monarchie bourbonienne et la Charte, et qui abdiquent, en 1820, pour faire place au parti avancé de Manuel, Lafayette, Dupont de l'Eure et d'Argenson qui ne voulaient ni de la Restauration ni de la Charte, qui dirigeaient les sociétés secrètes et la charbonnerie, et qui ont fait la révolution de 1830.

Voilà la situation. D'où est-elle née? Tâchons de le dire et de le faire comprendre.

Cette situation d'abord n'est pas un fait local et belge, elle tient à un fait général et européen. La démocratie radicale que l'on a cru vaincre en 1848, se relève, se réorganise, s'étend partout; elle se propage surtout dans les masses à l'aide des convoitises socialistes. Elle se montre à visage découvert dans les petits États démocratiques, en Piémont, en Suisse, en Belgique et ailleurs; elle conspire, se cache, mais laisse déjà voir son masque et sa main dans les grands États où les gouvernements sont armés, en France, en Angleterre et en Allemagne.

La démocratie a des noms divers et empruntés dans les différents pays; elle s'appelle libéralisme constitutionnel et avancé en Belgique, radicalisme en Suisse et en Piémont, elle a ses progressistes en Espagne, ses chartistes et ses sécularistes en Angleterre, ses knownothings aux États-Unis, ses socialistes en France et en Allemagne, ses sociétés secrètes et ses conspirateurs partout. Elle a un nom commun, c'est la *révolution*.

Elle a un programme commun, c'est d'abord la destruction de l'Église et de la société chrétienne, et puis c'est le renversement des gouvernements existants. Ce ne sont pas seulement les empires ou les monarchies qu'elle veut abattre, en France, en Russie, en Autriche, en Prusse et en Italie; ce n'est pas seulement le gouvernement représentatif et aristocratique qu'elle veut détruire en Angleterre; le régime parlementaire de la Belgique ne lui suffit pas et elle veut quelque chose de plus que les républiques de Suisse et des États-Unis. En Angleterre, en Belgique, en Suisse et aux États-Unis, il y a un parti qui veut aller au delà de la Constitution du pays. Que veut-il? Renverser ce qui existe. Au profit

Digitized by Google

de quoi? Il n'en sait rien. C'est le progrès : *marche, marche toujours!*

Quand l'orage révolutionnaire est à la veille d'éclater sur l'Europe, c'est toujours dans les petits États que les premiers éclairs l'annoncent. En 1846, la guerre du Sunderbund et le triomphe du radicalisme unitaire en Suisse, l'agitation italienne qui se faisait autour de Pie IX et de Charles-Albert, les troubles de la Gallicie, le mouvement libéral qui aboutissait en Belgique à ce *congrès libéral* de l'Hôtel-de-Ville que Louis-Philippe considérait comme une menace révolutionnaire, tous ces signes prouvaient que l'air était chargé d'électricité démocratique et que la foudre allait frapper.

Je le demande aux plus rassurés; l'air en Europe n'est-il pas chargé partout d'inquiétudes vagues et sinistres? Les espérances révolutionnaires ne sont-elles pas partout réveillées? L'Italie toute entière n'est-elle pas remuée de nouveau par les sociétés secrètes qui soldent les assassins pour tous les attentats? Le progrès des idées révolutionnaires en Angleterre n'est-il pas manifeste? La défiance et les sourdes alarmes n'ont-elles pas remplacé en France la confiance et la sécurité qu'avait inspirées l'empire? Les gouvernements ne sont-il pas de plus en plus divisés et affaiblis? Le pressentiment de nouvelles catastrophes ne s'est-il pas emparé de tous les esprits?

Mais le signe le plus certain de l'approche de la révolution, c'est quand la bourgeoisie libérale devient bête et que les gouvernements deviennent aveugles. Or, la bourgeoisie devient bête quand elle se fait l'inconcevable auxiliaire de la révolution; les gouvernements deviennent aveugles quand ils en sont les complices.

La révolution serait faible par elle-même; elle n'est forte que par ses auxiliaires et ses complices, la classe moyenne et les gouvernements.

Quand la classe moyenne devient irréligieuse et qu'elle enseigne l'incrédulité aux masses par ses doctrines et ses exemples; quand elle adopte stupidement le mot de ralliement de la révolution : A bas le prêtre, à bas l'Église chrétienne; quand elle se dispose à crier *vive la réforme* que la démocratie invente et que la garde nationale élèvera demain sur le bout de ses baïonnettes; soyez sûrs que nous sommes au bord de l'abîme où l'Europe est tombée déjà il y a dix ans.

Cette certitude devient plus manifeste encore quand la complicité des gouvernements eux-mêmes encourage la complicité de la bourgeoisie libérale. Or, voyez l'Angleterre attise avec une fatale persévérance la révolution en Italie et en Espagne; elle lui sourit en France et partout. La France qui a écrasé la révolution chez elle, la caresse à Naples et ailleurs et cherche à affaiblir l'Autriche que la révolution menace avant toutes les autres puissances; la Russie accepte le même rôle désorgani-

Digitized by Google

sateur vis-à-vis de l'Autriche et de l'Angleterre. La division, la faiblesse sont partout dans les rangs des partis monarchiques et des gouvernements.

En France, les partis monarchiques ont trois drapeaux : l'empire, l'orléanisme et la légitimité; en Angleterre, en Espagne, en Piémont, en Belgique, dans tous les États constitutionnels, ils se déchirent et se détruisent sous les noms de torys et de wighs, de vicalvaristes et de modérés, de libéraux et de catholiques. Les puissances européennes, toutes menacées par la Révolution, laissent briser les anciennes alliances et ne songent, qu'à se nuire et à s'affaiblir. L'unité démocratique seule se fait.

Ce qui se passe en Belgique n'est donc qu'un des côtés du symptôme général qui inquiète l'Europe entière. Mais il a son caractère propre et que nous allons chercher à étudier.

IV.

Nous avons parlé de nos deux partis monarchiques et constitutionnels : le parti religieux, les conservateurs catholiques, et le parti doctrinaire et libéral, qui ont présidé ensemble à toutes les choses grandes et sages qui ont fait la Belgique ce qu'elle est. Nous avons rappelé leur *union*, de 1830 à 1840, et la *transaction* qu'ils ont acceptée sur presque toutes les questions fondamentales, pendant la période de leurs luttes de prépondérance, de 1840 à 1856. Voilà notre histoire politique pendant 25 ans; l'anniversaire du 21 juillet 1856 en forme la dernière page.

Nous avons dit que ces deux partis parlementaires avaient dû combattre et vaincre les deux partis de l'étranger : l'orangisme et les partisans de l'union masquée avec la France, et en même temps la fraction libérale intolérante qui ne voulait pas des libertés religieuses telles que la Constitution les consacre.

Le parti démocratique est né des cendres de ces trois partis vaincus. Il n'est pas belge, car nous avons vu que c'est le mouvement démocratique européen qui l'a créé chez nous et que c'est le souffle étranger qui le propage depuis quelques années; il n'est pas national, puisqu'il veut effacer le caractère libéral et catholique de la Belgique et nos traditions représentatives, sous les idées cosmopolites du démocratisme universel; il n'est pas monarchique, car s'il subit la monarchie, c'est comme une transition au rêve de la république qu'il entrevoit au-delà, et il a la loyauté de ne pas trop cacher cette espérance; il n'est pas constitutionnel, car il sait bien que les réformes qu'il poursuit *par la Constitution*

Digitized by Google

et dans la Constitution (1), sont celles qui doivent infailliblement la détruire. Il reste dans la Constitution, en attendant qu'il puisse en sortir par la porte de l'article 131 ou autrement; il crie : vive la Constitution, comme Manuel et Lafayette, la veille de 1830, criaient : vive la Charte ! qu'ils étaient décidés à renverser; comme Ledru-Rollin, Louis Blanc, et les lecteurs du *National* de 1847, chantaient la réforme électorale dans les banquets de 1848, en attendant le suffrage universel et la révolution.

Notre Constitution, telle que le Congrès national l'a écrite et telle que la politique du pays l'a comprise pendant 26 ans, est la plus libérale qui soit au monde; les républiques des États-Unis et de la Suisse ne pourraient pas même supporter les libertés illimitées qu'elle sanctionne. Je ne comprends pas quelle liberté nouvelle les sectateurs du progrès pourraient inventer. Aussi nos démocrates, bien loin de vouloir avancer dans la voie libérale, n'ont pas d'autre dessein que de reculer.

Dans la sphère de l'enseignement, est-ce la liberté qu'ils prétendent élargir? Non : c'est l'action de l'État, c'est le pouvoir; ce sont des chaînes destinées à garotter l'instruction libre qu'ils forgent; ce sont des restrictions et des entraves qu'ils rêvent. Ce qu'ils veulent, c'est un vaste enseignement centralisé dans les mains du gouvernement, ne laissant plus de place pour la liberté, c'est l'instruction obligatoire, les travaux forcés de l'école, *les enfants appartenant à la république avant d'appartenir à la famille*, c'est ce vieux despotisme, ce vieux monopole, qui s'est appelé en France la Convention ou l'Empire; c'est donc le contraire de la liberté, comme la comprend l'Angleterre et comme la Belgique de 1830 l'a fondée. Leur grief, c'est qu'on a accordé trop de liberté aux catholiques; leur programme est de la restreindre; bien : mais, au nom de la bonne foi et de la vérité, qu'ils cessent donc de s'appeler libéraux.

Quand les démocrates se disent des *libéraux avancés*, ils se trompent ou ils en imposent; ils ne sont que des *libéraux attardés*, voulant reculer vers des époques où la liberté religieuse, dans l'enseignement et dans l'association, était niée et proscrite. Ils veulent *avancer*, vers quoi? Ils veulent *autre chose* que la Constitution telle que les deux grands partis monarchiques et constitutionnels l'ont pratiquée pendant plus de 25 ans; bien, mais cette autre chose quelle est-elle ?

Nous leur adressons la réponse que Mirabeau faisait dans les derniers jours de la Constituante, aux hommes qui voulaient aussi *avancer*, qui

(1) *Le National*.

Digitized by Google

rêvaient un *autre système*, qui considéraient aussi Mounier, Lally-Tolendal, Cazalès et Mirabeau lui-même comme des doctrinaires et des conservateurs stationnaires :

« Vous avez fait, disait-il, ce qui était bon pour la liberté, pour » l'égalité : vous avez institué le gouvernement le plus libéral qui fût » jamais; de là résulte une grande vérité, que si la révolution fait un pas » de plus, elle ne peut le faire sans danger; c'est que dans la ligne de la » liberté, le seul acte qui reste à poser, serait l'anéantissement de la » royauté; c'est que dans la ligne de l'égalité, le seul acte qui pourrait » suivre serait l'atteinte à la propriété. »

M. Nothomb, dans son *Essai historique*, en 1834, disait aux *avancés* de la Belgique ce que Mirabeau disait aux avancés de 1792 : « Notre monar- » chie, écrivait-il, nous a donné toutes les libertés en ne conservant » que deux inégalités sociales : la royauté et la propriété; en Bel- » gique, la Constitution n'a rien laissé à faire à la république qu'à abattre » la royauté, qu'à s'attaquer à la propriété. »

Voilà la vérité! Ne protestez pas de vos bonnes intentions constitutionnelles; ne venez pas dire que vous opposeriez *votre parole et votre épée* à l'envahissement de la république; je crois à vos intentions individuelles qui sont peu de chose, mais je crois plus encore à la logique et aux faits qui sont beaucoup. La logique, c'est qu'avec notre Constitution, en Belgique, *avancer* c'est *aller au delà;* les faits, c'est qu'aller au delà c'est courir aux abîmes.

Le parti démocratique dont nous avons évalué les forces chez nous, s'élève sur les bras de la complicité libérale et doctrinaire qui doublent ces forces.

Il s'est longtemps caché dans les rangs du libéralisme doctrinaire dont il était l'allié et l'appoint dans les batailles électorales dirigées contre M. Nothomb en 1845, contre M. de Theux en 1846. C'est lui qui poussait le libéralisme en 1857 à fonder les associations libérales permanentes et le congrès libéral qui ont créé une *représentation nationale* extra-constitutionnelle, en face des Chambres condamnées à jouer un rôle subalterne, et qui ont tendu et usé d'une manière déplorable les ressorts de notre machine parlementaire; c'est lui dont parlait M. Frère quand celui-ci disait à M. de Theux, à la tribune : *Vous auriez été renversé si vous aviez été au pouvoir en* 1848, et quand M. Dechamps lui répondait : *Par quelles mains l'aurions-nous été?* C'est lui qui a présidé aux tristes journées de mai, qui a fermé les portes du Parlement, après en avoir chassé les députés, qui a produit ces émotions contagieuses et révolutionnaires à l'aide desquelles une grande majorité parlementaire a été violemment dissoute.

Digitized by Google

Les événements de mai, voilà la date réelle et officielle de l'existence et de la constitution du parti démocratique chez nous. Le parti doctrinaire a commis l'immense faute de le permettre, en songeant plutôt, dans ces jours néfastes pour notre régime parlementaire, à renverser la majorité tombée dans ce piége et à conquérir le pouvoir, qu'à éviter à tout prix le grave échec qu'allait subir le système représentatif.

Le parti doctrinaire a réclamé et obtenu les bénéfices et les profits des événements de mai, et il s'en est rendu ainsi complice; il s'est servi des passions du pays; il a fait avec elles une étroite alliance pour vaincre dans les élections du 10 décembre; le parti démocratique lui a été un actif et puissant auxiliaire. Ce sont là des fautes que les partis ne tardent pas à expier. Le mot de M. Nothomb, en 1845, reste toujours vrai : « Quand on triomphe par les passions, c'est par les passions que l'on » périt. »

Quand aujourd'hui le parti démocratique, radical, avancé, progressiste, n'importe le nom qu'il emprunte, réclame sa part du butin, impose M. Defré après avoir imposé M. de Perceval, en attendant qu'il exige mieux, le parti doctrinaire proteste et se révolte, mais il doit se résigner et subir.

Mais la démocratie devient exigeante et altière : après avoir imposé ses candidats, elle veut imposer ses doctrines et son programme : fonder l'instruction gratuite et obligatoire, l'école-prison, et en écarter le prêtre; créer ainsi cette vaillante armée d'instituteurs socialistes qui a effrayé la France en 1848; fortifier à l'aide du trésor public alimenté par les catholiques, cet enseignement universitaire destiné à être *l'antithèse de la foi aveugle*, c'est-à-dire de la foi catholique, et à jeter dans notre jeunesse, *cette milice de l'avenir*, ces semences qui germent déjà si puissamment sous nos yeux; grossir le budget de l'enseignement *sécularisé* et diminuer ou même supprimer le budget des cultes; effacer le caractère catholique de la nation, pour y substituer le caractère démocratique, voltairien et social qui n'est belge par aucun côté; concentrer de plus en plus l'influence électorale dans les villes, c'est-à-dire dans les associations maîtresses des élections, afin de constituer ainsi une *démocratie urbaine*, la plus dangereuse de toutes; retirer la loi Tesch sur la presse, afin de pouvoir plus à l'aise jeter l'injure quotidienne aux gouvernements étrangers; décourager et humilier l'armée, énerver son organisation, réduire aussi son budget et s'opposer à un solide et patriotique système de défense du pays; détruire ainsi peu à peu l'œuvre de 1830 *et cette politique du règne du Roi Léopold* qui a fait une Belgique heureuse, libre et respectée; en un mot affaiblir la monarchie, le clergé et l'armée, ces trois états qui, en 1848, n'ont pas permis à la révolution de renverser notre Constitution belge.

Digitized by Google

Voilà le programme que la démocratie veut dicter et qu'elle veut imposer au libéralisme, dans un nouveau Congrès de l'Hôtel-de-Ville. Voilà ce qu'elle appelle marcher et avancer !

J'ai dit que le parti démocratique était né des cendres des trois partis vaincus en 1831 : l'orangisme, le parti français et le libéralisme exclusif qui a protesté, au Congrès, contre les principes fondamentaux de notre Constitution. En disant cela, ce n'est pas une phrase que j'ai écrite, c'est un fait que je constate et qu'il me serait bien facile de démontrer, s'il me convenait de descendre à une polémique de noms propres.

Mais si le parti démocratique est né des entrailles des partis vaincus très-peu constitutionnels et très-peu belges, il faut reconnaître qu'il a été nourri et élevé par le parti vainqueur que nous avons appelé le parti doctrinaire. C'est le libéralisme constitutionnel et monarchique qui l'a allaité, qui lui a tenu les lisières, qui lui a appris à lire dans ses colléges et ses Universités, qui a payé des professeurs hégéliens et démocrates pour l'initier à la science *antithèse de la foi* et à la *religion de l'avenir ;* qui lui a inspiré l'indifférence sceptique, sous le nom menteur de la tolérance ; qui l'a enrégimenté dans ses loges et dans ses associations pour détruire l'action catholique dans l'instruction et dans la charité, en l'appelant influence cléricale ; qui a posé, en un mot, toutes les prémisses du syllogisme dont la démocratie radicale tire aujourd'hui audacieusement les conséquences, à la grande frayeur de M. Verhaegen qui lui donne un baiser blême d'épouvante, et de M. Rogier, qui lui sourit tristement.

Le National le lui a dit dernièrement en termes très-peu respectueux et très-clairs. Nous sommes vos élèves, a-t-il dit ; nous sommes le fruit de l'arbre que vous avez planté ; *vous recueillez ce que vous avez semé.*

Si les libéraux-doctrinaires ont commis la faute d'élever le parti démocratique et de lui prêter une influence et des forces que seul il n'aurait pas eues, il faut que les conservateurs continuent à résister à la tentation d'encourager ce parti, dans la guerre de jour en jour plus vive et plus ouverte qu'il dirige contre le parti ministériel.

C'est là une tentation à laquelle les partis se laissent facilement prendre. On a des adversaires au pouvoir ; ils y sont arrivés par une mauvaise porte ; ils pratiquent envers les vaincus tombés dans une surprise un système d'ostracisme qui ferait des conservateurs en Belgique des parias exclus de la politique et de toutes les fonctions de l'État, comme le sont les petits cantons catholiques de la Suisse depuis 1848.

Je comprends qu'à la vue du libéralisme qui se divise et des démoes qui s'organisent en opposition radicale contre le ministère, les con

Digitized by Google

servateurs soient tentés d'applaudir et d'encourager cette nouvelle résistance qui grandit. Ils ne le font pas; ils ne doivent jamais le faire. Ils doivent rester un grand parti monarchique, constitutionnel, conservateur, patriote et honnête; rester calmes avec leurs principes et leurs fortes convictions. Ils faut qu'ils n'oublient pas que si le parti doctrinaire est un ennemi parlementaire, le parti démocratique est un ennemi constitutionnel et national.

Nous avons étudié la situation des partis et du pays. Cette situation nous paraît difficile et mauvaise, et le gouvernement représentatif, dans les conditions qui lui sont faites, deviendrait impossible, parce que les majorités parlementaires, régulières, normales, légitimes, issues d'élections sincères et vraies, manqueraient au gouvernement.

Le parti libéral-doctrinaire ne peut pas gouverner seul. Il a besoin, pour être majorité et pouvoir, de s'allier ou bien au parti modéré et conservateur, comme cela eut lieu de 1830 à 1840 et jusqu'à un certain point encore de 1841 à 1845, ou bien au parti avancé et démocratique, comme cela eut lieu en 1847 et en 1857, lors du premier et du second avénement du ministère Frère et Rogier.

On a rendu la première alliance impraticable, à force de la dénigrer et de la dénaturer; la seconde est une hypocrisie politique et un péril permanent. C'est une hypocrisie, puisque les doctrinaires et les démocrates avancés, n'ont pour lien, que des mots usés et sans signification sérieuse, des prétextes électoraux, des cris de guerre, des passions excitées, et qu'ils sont divisés par tous leurs principes et par tous les instincts; c'est un péril permanent, parce que cette alliance irrationnelle donne une vie et une influence d'emprunt à un parti hostile à nos institutions que ce parti feint de respecter, mais qu'il démolit par la sape démocratique; qu'il embrasse pour les mieux étouffer.

Le parti démocratique serait faible chez nous, s'il était seul et si on lui ôtait son masque monarchique et constitutionnel. Il n'a aucun nom qui puisse lui servir de drapeau, ni dans la presse ni à la tribune. Il n'a aucune racine dans notre sol national; il est l'antithèse de notre foi politique de 1830; il est hostile aux croyances religieuses des populations.

Mais il n'est pas seul, et c'est dans ses auxiliaires qu'il trouve sa puissance. Il a pour premier auxiliaire la démocratie étrangère et européenne, sa mère et sa sœur en doctrines et en espérances; il a pour second auxiliaire, à l'intérieur, le parti libéral-doctrinaire auquel il a servi d'appoint électoral, mais auquel il prétend désormais commander, en lui criant, du haut de son triomphe du 5 juillet : *C'est à vous de sortir, vous qui parlez en maître.*

Digitized by Google

Notre situation politique et parlementaire est donc celle-ci : il y avait deux grands partis politiques; désormais il y en a trois.

Les doctrinaires seuls sont impuissants à gouverner; les conservateurs seuls sont dans la même impuissance; le parti démocratique ne peut être et ne sera jamais qu'une opposition servant à détruire tour à tour les ministères, par des manifestations et des pavés, si les conservateurs sont aux affaires; par ses exigences, les divisions qu'il fomente, la réaction qu'il produit, lorsque MM. Frère et Rogier sont ministres.

Les deux premiers ont été longtemps alliés; ils se sont divisés sur des questions de prépondérance et de pouvoir; ils ont transigé sur presque toutes les questions politiques. Ils se sont divisés, lorsqu'ils ont cru qu'ils n'avaient plus de périls extérieurs à craindre et lorsqu'ils n'ont plus eu à l'intérieur d'ennemis communs à vaincre.

Aujourd'hui la position n'est-elle pas profondément changée? Les deux partis monarchiques et constitutionnels n'ont-ils pas à conjurer des dangers extérieurs, bien autrement graves que ceux qui ont nécessité leur union avant la paix de 1839, avec la Hollande, et n'ont-ils pas à combattre à l'intérieur un ennemi commun, le parti démocratique, bien autrement dangereux que ceux qu'ils ont eu à combattre pendant la première période de la révolution?

C'est à ces deux questions que nous allons tâcher de répondre.

V.

M. Guizot dans le premier volume de ses mémoires qu'il vient de publier, a pris naturellement pour tâche de défendre la conduite du parti doctrinaire sous la restauration, celle de MM. Royer Collard, Camille Jordan, le duc de Broglie et la sienne. Cependant il confesse, avec une grande loyauté, la faute capitale que ce parti a commise en n'accordant qu'un appui *insuffisant* et *dédaigneux* aux ministères des centres du duc de Richelieu, de Cazes et de Serres, et en laissant tomber le cabinet-Martignac, et la faute non moins grande de refuser tout concours à M. de Villèle qui voulait sincèrement, M. Guizot le reconnaît, la charte constitutionnelle, en tenant tête aux ultras de la droite et aux révolutionnaires de la gauche.

Les doctrinaires ont laissé tomber les ministères des centres et ils ont refusé de soutenir contre la révolution qui s'avançait le gouvernement de la droite modérée. C'est un long feuillet de leur histoire sous la restauration.

Digitized by Google

« Ce qui explique une faute, dit M. Guizot, ne la supprime pas. Notre » politique acceptait trop facilement les déchirements du parti monar- » chique et s'inquiétait trop peu des retours possibles du parti révolu- » tionnaire. »

Ces paroles remarquables et cet aveu que nous livrons aux méditations des doctrinaires belges, résument pour nous le livre de cet homme d'État sur la restauration.

M. Royer-Collard, un autre chef de la doctrine, disait à M. Guizot, sous le gouvernement de Juillet : « Vous faites de la bonne politique, » de la politique sensée et honnête, mais vous ne réussirez pas : vous » avez contre vous les légitimistes et les révolutionnaires, *le feu d'en* » *haut et le feu d'en bas ;* c'est trop à la fois. »

Ainsi, les déchirements, les divisions des deux partis monarchiques et constitutionnels, en France, sous la Restauration et sous le gouvernement de Louis-Philippe, expliquent l'insuccès de ces deux tentatives du régime représentatif et les deux échecs de 1830 et de 1848. Ces divisions fatales les ont laissés faibles et désarmés contre le parti révolutionnaire qui seul en a profité.

Nous renouvelons en Belgique la même faute qui a perdu deux monarchies en France, et cela avec moins d'excuse, car aucun des motifs ou des prétextes qui ont alimenté ces divisions en France, n'existent chez nous : il n'y a pas dans la Belgigue de 1830, un parti parlementaire auquel on ose donner, comme sous la Restauration, le nom de parti de l'étranger, hostile à la Charte et à la liberté constitutionnelle ; nous n'avons pas ici, comme sous Louis-Philippe, des légitimistes rêvant l'avénement d'une autre dynastie.

Depuis 1830, les conservateurs ont été pendant 20 ans majorité et pouvoir, et leur politique a dû se traduire en actes. Or, leurs adversaires les plus décidés sont bien forcés de reconnaître que la Constitution est restée entre leurs mains intacte, entière et inaltérée. Le parti parlementaire qu'on a nommé catholique peut porter le fier défi de citer une seule de ses paroles et un seul de ses actes ayant autorité, qui ait eu pour tendance d'altérer une liberté constitutionnelle. A ce défi on ne répondra jamais que par d'hypocrites déclamations. Les fautes individuelles ne comptent pas dans un tel ensemble.

L'excuse même manque donc pour expliquer cette faute. Quand il n'y avait chez nous que les deux partis constitutionnels en présence, les libéraux-doctrinaires et les conservateurs catholiques, leurs luttes de prépondérance pouvaient n'offrir peut-être que peu de dangers. Ils avaient fait ensemble la révolution, la monarchie, la Constitution et nos lois

Digitized by Google

organiques; leurs dissidences n'altéraient pas les principes mêmes; on renversait M. de Theux en 1839 sur l'incident Vandersmissen; MM. Lebeau et Leclerc en 1840, sur les articles de M. Devaux dans la *Revue nationale;* M. Nothomb en 1845 pour la loi des jurys d'examen, sur laquelle M. Devaux, M. de Theux, M. Dechamps et M. Frère sont aujourd'hui d'accord.

Les seuls griefs dont le libéralisme demandait le redressement à MM. Frère et Rogier en 1847, après des batailles électorales et parlementaires chaudes et passionnées, c'était le retrait de l'innocente *loi du fractionnement* communal et *l'avis conforme* de la députation provinciale exigé pour que le Roi puisse nommer le bourgmestre en dehors du conseil communal. Les lois d'enseignement soulevaient des difficultés plus sérieuses, mais l'accord s'est établi en 1842 et 1854 surtoutes les questions d'instruction publique.

Ces divisions, ont, sans doute, donné à l'esprit de parti un développement nuisible à l'esprit national et favorisé la naissance du parti démocratique; mais pendant longtemps, on a pu ne pas trop s'en effrayer et ne les considérer que comme des passe-temps parlementaires.

Aujourd'hui la situation n'est plus la même : comme nous le disions plus haut, il y avait deux partis politiques en Belgique, désormais il y en a trois.

Quand M. Devaux inventait, en 1839, le système des partis et des ministères homogènes, à l'imitation de l'Angleterre et pour empêcher la Belgique de s'ennuyer, comment justifiait-il la nécessité de changer ainsi la politique qui avait prévalu depuis 1830.

Les partis intérieurs sont vaincus, disait-il, et la paix avec la Hollande écarte tout danger extérieur. Nous n'avons plus d'ennemis communs à combattre ni au dedans ni au dehors, et comme il faut des partis dans un gouvernement parlementaire, il n'y a plus de lutte politique possible qu'entre les conservateurs catholiques transformés en Torys et les libéraux-doctrinaires arborant le drapeau des Wighs.

Bien : je ne veux pas discuter cette théorie. Cependant, avant de me placer au point de vue de ceux qui l'admettent comme un axiome à l'abri de toute objection, je dois faire remarquer en passant, que depuis dix-huit ans qu'elle a été inaugurée, cette théorie n'a été acceptée par le pays politique et électoral que dans des moments rares et troublés. De 1840 à 1847, deux hommes d'État éminents, M. Nothomb et M. Vandeweyer, élevés tous les deux par la révolution de 1830, résistent et maintiennent levé le drapeau de l'ancienne politique transactionnelle. Il a fallu sept années de luttes vives et de coalitions libérales pour que le

Digitized by Google

système homogène triomphât en 1847, à l'époque où le vent de 1848 soufflait déjà sur l'Europe et soulevait chez nous les associations permanentes et le congrès de l'Hôtel-de-Ville.

Ce triomphe qui semblait assuré pour longtemps, dura peu. Dès 1851, le pays électoral brisait la majorité homogène, envoyait dans *les Chambres les partis en équilibre* et exigeait ainsi la formation des *ministères des centres*, celui de M. De Brouckere et celui de M. De Decker.

Pour détruire cette situation formée régulièrement par des élections successives et paisibles, la violence a dû intervenir, la dissolution a dû être remise aux mains de la minorité parlementaire, et ces deux coups d'État de la rue et de la minorité libérale ont été jugés nécessaires pour abattre la majorité.

Mais ces coups d'État presque révolutionnaires, ont été sur le point d'avorter. Peu de jours après les élections du 10 décembre, j'adressai la question suivante à l'un des hommes politiques qui avaient aidé à la formation du cabinet actuel : « Malgré toutes les passions excitées, lui » disais-je, il a tenu à bien peu, au déplacement de quelques cents voix » dans tout le pays, à de véritables hasards, que les partis ne revinssent » en *équilibre* dans la nouvelle Chambre. Vous avez dû faire entrer » cette hypothèse la plus probable de toutes, dans vos prévisions. Qu'au- » rait fait le Roi, si ce fait s'était réalisé ? »

Voici ce qu'il répondit : « Je n'ai pas le droit de deviner la pensée du » Roi, mais je vais vous dire le conseil que j'aurais donné s'il m'avait » été demandé. J'aurais conseillé au Roi d'enfermer dans son cabinet » M. Theux et M. Frère et de pas les en laisser sortir, sans avoir formé » un grand ministère de coalition. Il n'y avait pas autre chose à faire, me » dit-il; en dehors il n'y avait qu'une catastrophe. »

Mon interlocuteur avait raison. Cela prouve qu'il est imprudent de discréditer et de rendre impossible un système dont on peut avoir besoin demain, pour sauver le pays. Il résulte aussi des faits que depuis vingt-huit ans que la Belgique existe, les majorités transactionnelles, condamnées, dit-on par le pays, ont gouverné pendant 21 ans, et que les majorités homogènes, et seules vraies, assure-t-on, ne comptent qu'une existence de sept années due à des circonstances exceptionnelles en 1847 et en 1857.

Le système transactionnel longtemps triomphant, vaincu quelquefois mais revenant toujours, résiste aux préjugés que l'on ameute et aux théories que l'on invente, et le pays électoral, quand la fièvre ne l'égare pas, le rétablit et le maintient.

Mais j'avais promis de ne pas discuter la théorie des partis homogènes;

Digitized by Google

je ferme donc cette parenthèse, et je me place au point de vue où M. Devaux se trouvait en 1840 : il faut des partis; il n'y a plus d'ennemi commun à vaincre à l'intérieur ni de danger extérieur à conjurer; c'est entre les Torys-catholiques et les Wighs-libéraux que les luttes politiques doivent avoir lieu.

Soit. Mais si cela a été vrai pendant dix ans, prétendrez-vous que cela soit encore vrai aujourd'hui? L'ennemi commun le parti démocratique et radical n'est-il pas né à l'intérieur, et la situation extérieure vous paraît-elle plus rassurante qu'avant 1839, quand la rupture avec la Hollande était le seul danger que nous eussions à courir?

Nous avions été reconnus depuis 1831 par les puissances; Louis-Philippe était sur le trône; le Roi Léopold, que nous avions demandé à l'Angleterre, était devenu le gendre de Louis-Philippe, et l'on a pu dire avec vérité que la Belgique était le ciment de l'alliance anglo-française et la clef de voûte de l'Europe de 1815. Le péril extérieur était donc peu à redouter, et la Belgique a pu dormir tranquille malgré le refus du Roi Guillaume de reconnaître le nouveau royaume.

M. Devaux et ses amis ont cru ce péril assez grand pour nécessiter l'union de deux grands partis monarchiques jusqu'au traité de 1839; croient-ils que la situation actuelle de l'Europe soit assez sûre pour permettre sans danger les hostilités de jour en jour plus acharnées de ces deux partis?

La France de Louis-Philippe a fait place à la France impériale. La guerre de Crimée qui semblait devoir consolider l'alliance occidentale si heureuse pour la Belgique, l'a au contraire compromise; les deux gouvernements de Paris et de Londres font des efforts que je crois sincères pour maintenir leur entente; mais la France et l'Angleterre se désunissent, les alliances de 1815 sont dissoutes, personne ne peut dire par quoi elle seront remplacées; nous sommes devant l'inconnu et toutes les prévisions sont permises. Si l'une de ces prévisions, celle qui aux yeux de beaucoup d'hommes d'État est la plus probable, se réalisait, si le rapprochement de la Russie et de la France devenait un événement officiel et politique n'est-il pas vrai qu'à aucune époque la Belgique n'aurait eu besoin d'autant *d'union et de force* pour éviter un désatreux naufrage?

Personne n'ignore que lors de la guerre d'Orient en 1828 et en 1829, quand la Russie faisait marcher une armée sur le Pruth, une alliance fut conclue entre Charles X et l'Empereur Nicolas. Le duc de Mortemart réclamait à Saint-Péterbourg comme prix de cette alliance offensive et défensive contre l'Autriche et l'Angleterre, les provinces belges jusqu'à la ligne de la Meuse et du Rhin, et le rétablissement de la frontière

Digitized by Google

de 1789 en Lorraine et en Alsace (1). La révolution de 1830 nous sauva.

Nous voulons croire sincèrement que Napoléon III a rompu avec l'idée impériale et française de reconquérir *les frontières du Rhin ;* nous ajoutons foi à sa parole et à ses promesses, comme nous croyons qu'Alexandre II a ajourné la vieille convoitise russe d'occuper Constantinople. Mais les événements sont souvent plus forts que les volontés et les promesses des Empereurs; ils marchent et entraînent; or, ce sont ces événements qui nous semblent menaçants.

Voilà le péril qui peut nous venir des puissances; il en est un autre qui peut nous venir de la révolution : j'ai indiqué les raisons et les signes qui font craindre son retour, et l'inquiétude actuelle de l'Europe témoigne assez que cette crainte est comprise. Or, la révolution à Paris, c'est la révolution partout, et c'est la guerre européenne le lendemain.

Je pourrais en dire plus sur la situation extérieure, mais cela suffit pour ouvrir les yeux aux plus optimistes et pour faire comprendre que si, en présence de ces deux menaces extérieures, nous usons notre patriotisme et nos efforts à nous diviser et à nous affaiblir déplorablement, c'est que le sort des Grecs du Bas-Empire nous est réservé.

Jetons maintenant un coup d'œil à l'intérieur, et voyons si l'ennemi commun, la démocratie radicale, doit exciter moins notre prévoyance.

J'ai dit ma pensée sur le parti démocratique, sur son origine, ses éléments, sa constitution, son programme, sur l'influence qu'il puise dans la complicité libérale, sur ses espérances et son avenir. Je ne veux nullement exagérer les craintes qu'il doit inspirer, mais ce serait folie que de les méconnaître, quand on songe surtout à la puissance que pourrait, à un jour donné, acquérir le parti démocratique chez nous, si faible qu'on le suppose, par sa connivence volontaire ou involontaire avec la démocratie européenne dont il est l'allié naturel et dont il serait nécessairement le complice. L'ennemi serait dans la place pour en ouvrir les portes.

Les partis doivent être homogènes, cela est trivial à force d'être vrai; ce qui ne l'est pas moins, c'est que les gouvernements doivent savoir transiger; la transaction c'est l'esprit de gouvernement. Mais je l'ai déjà demandé : en quoi le libéralisme doctrinaire est-il homogène avec le parti démocratique, son coalisé depuis plus de dix ans? Ils sont en complet désaccord sur toutes les questions politiques et nationales; ils ont des traditions, des principes, des instincts et un but différents. Le libéralisme doctrinaire a emprunté les épaules du parti démocratique qui compte bien à son tour se servir des épaules du premier.

(1) M. de Chateaubriand a publié les instructions du duc de Mortemart dans ses mémoires.

Digitized by Google

Aujourd'hui que le parti démocratique laisse tomber son masque libéral, pour se nommer, s'organiser et prétendre à la suprématie politique; aujourd'hui que les équivoques ne sont plus possibles et que les partis tendent à rentrer dans leurs positions vraies, nous demandons aux doctrinaires quelle conduite ils vont tenir. La question est opportune et grave.

Le libéralisme doctrinaire sait bien que *seul* il ne peut pas former une majorité parlementaire. M. Frère ne peut pas prétendre être assez fort pour gouverner, ayant contre lui les conservateurs et les démocrates, le feu d'en haut et le feu d'en bas. Ce serait refaire, avec bien moins de bonnes chances, la faute commise par le gouvernement de Juillet, et je dirais à M. Frère ce que Royer-Collard disait à M. Guizot : *Vous ne réussirez pas.*

Les doctrinaires doivent donc choisir : se rapprocher des centres et des conservateurs par une politique prudente, constitutionnelle et impartiale, aider à faire cesser les divisions des partis monarchiques et à former un vrai parti de l'ordre, de la Constitution et de la nationalité, combattre à visage découvert le parti démocratique; ou bien continuer le vieux mensonge de son alliance avec ce dernier parti, lui faire de funestes concessions qui ne le rassassieront pas, lui prêter ainsi des forces factices et dangereuses, en un mot, permettre à M. Devaux, quand il écrira plus tard ses mémoires, de s'écrier aussi : *Ce qui explique une faute ne la supprime pas. Nous avons accepté les déchirements du parti monarchique, en nous inquiétant trop peu du parti révolutionnaire qui nous a dévorés tous !*

Il ne s'agit pas, dans ma pensée, de ministères mixtes; les noms propres importent peu; il s'agit de politique commune à pratiquer, de passions publiques à apaiser, de dissentiments à ajourner, d'écueils à éviter, de circonstances difficiles à traverser.

Le fera-t-on? le ministère actuel le peut-il ou l'osera-t-il? Je ne le pense pas. Les haines des partis ne sont-elles pas trop récentes et trop vives pour que les yeux s'ouvrent et que les mains se rapprochent? Je le crains.

Et cependant, pourquoi ne dirais-je pas une pensée triste que chacun se cache, mais qui s'impose; l'amour filial n'empêche pas de craindre et de prévoir : tous espèrent que le règne du Roi Léopold Ier sera assez long encore pour léguer au Prince distingué qui doit lui succéder, une Belgique aussi raffermie, aussi réconciliée, aussi unie et aussi forte qu'elle l'a été pendant longtemps sous la main du Roi. Les catholiques ont pour cela chaque jour des prières et les libéraux des vœux.

Mais s'il arrivait que la fin du premier règne coïncidât avec l'explosion

Digitized by Google

d'un des périls extérieurs dont j'ai parlé ou avec un triomphe de l'ennemi intérieur que j'ai nommé, et cela au milieu des déchirements des deux partis monarchiques et constitutionnels, je le demande avec une douleur patriotique : la Belgique résisterait-elle à cette épreuve et la leçon des événements ne serait-elle pas donnée trop tard ?

La Providence nous a servis jusqu'ici et nous a peut-être un peu gâtés. Espérons qu'elle nous sauvera de nos fautes et que nous retrouverons, à l'approche des écueils, l'intelligence et l'énergie que nous avons montrées en 1831. La Belgique a de puissantes ressources dans son bon sens et dans la sagesse du Roi. Qu'elle garde ses traditions et son caractère, ses traditions libérales et son caractère catholique ; qu'elle accepte les progrès vrais, sages et réglés, mais qu'elle ne se laisse pas entraîner par l'esprit démocratique et révolutionnaire ; qu'au lieu de devenir jamais un embarras pour l'Europe, elle sache lui être utile et rendre les importants services que les puissances auront peut-être un jour à réclamer d'elle ; et non-seulement son existence sera garantie, mais des perspectives imprévues d'avenir s'ouvriront pour elle.

UN ANCIEN REPRÉSENTANT.

Digitized by Google

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR LE VOTE DU 4 AOUT (1).

Le vote du 4 août, en Belgique et à l'étranger, devait naturellement obtenir, comme il a obtenu les honneurs d'un grand retentissement.

C'était la première fois, en effet, depuis bien des années, au milieu de nos querelles de parti, qu'une majorité mixte se formait accidentellement et rejetait des crédits demandés au nom de l'intérêt de la défense nationale. Double et bien légitime sujet d'étonnement pour les uns, source intarissable de conjectures et de commentaires pour d'autres.

A l'intérieur, le résultat était pour ainsi dire prévu et comme escompté d'avance. Un pays libre qui pense à haute voix sait ce qu'il veut, croit réalisé ce qu'il désire. Si quelque chose peut surprendre, c'est que certaines illusions aient duré jusqu'au vote. Mais au dehors, où le résultat seul frappe l'attention, sans que les causes en soient connues, le fait, en quelque sorte à l'état brut, n'a-t-il pas porté beaucoup d'amis sincères de notre pays à se demander avec inquiétude si la Belgique reniait en un jour tout un passé de patriotisme, si ses institutions la réduisaient à l'impuissance, si elle se croyait trop pauvre pour payer les frais de sa sécurité, la défense de ses biens les plus précieux?

Il est bon pour nous Belges, il est peut-être nécessaire pour conserver les sympathies acquises à l'étranger, d'exposer dans toute leur sincérité les faits accomplis, d'en apprécier le caractère et les conséquences. La majorité n'a pas décidé qu'il n'y a rien à faire. On a pu le dire sous une première impression, pendant les vingt-quatre heures accordées

(1) Cet article nous est communiqué par un écrivain éminent dont la parole fait autorité à juste titre : nous n'avons pas besoin de le recommander à l'attention de nos lecteurs. (NOTE DE LA RÉDACTION.)

Digitized by Google

de droit aux plaideurs malheureux; mais la question n'est ni résolue par le rejet de la loi proposée, ni compromise par une malencontreuse tentative. Tout est à examiner.

Reprenons donc le débat : de graves intérêts nationaux s'y rattachent. Au prix de tels intérêts, un ministère, même éminent, est peu de chose. Les ministères passent et trépassent, même lorsqu'ils ne se suicident pas : la nation reste. L'examen de la conduite du cabinet, objet d'une si longue polémique, nous paraît être le petit côté de la question. Il a d'ailleurs pris son parti très-philosophiquement : il prouve ainsi que le vote de cette loi n'avait rien de très-essentiel ou de très-urgent; il accepte, sans cette loi, la responsabilité inhérente à la direction des affaires publiques, responsabilité qui ne se déplace pas au moyen d'un article de journal. Ses amis politiques peuvent le louer, le consoler ou le plaindre; nous le félicitons d'épargner au pays une crise, d'être modeste et résigné. Si les nécessités de la discussion nous obligent à parler encore de lui plus d'une fois, nous chercherons à concilier, autant qu'il est possible, le respect dû à la vérité historique avec les égards dus à une grande infortune.

Par les traités de 1815 le royaume des Pays-Bas était constitué comme une barrière, un poste avancé de la Sainte-Alliance. La ligne des forteresses de notre frontière du Midi, démantelées sous le règne de Joseph II, se relève, se complète : c'est une œuvre de salut européen d'après les idées de ce temps-là; les Pays-Bas reçoivent, pour l'exécuter, le concours financier de l'Europe : des généraux anglais conseillent et inspectent, sans que la nation ou son gouvernement en prennent ombrage.

A peine a-t-on mis la dernière main à ce travail gigantesque, la révolution belge éclate : toutes les forteresses du Midi, moins Luxembourg, place fédérale, tombent au pouvoir de ce peuple qui se proclame libre, indépendant, sympathique à tous ses voisins, surtout à la France et peu disposé à être l'avant-garde de la Sainte-Alliance de 1815. Les intérêts sont déplacés; les idées se modifient.

Aussi quand la Belgique est reconnue, l'Autriche, l'Angleterre, la Prusse et la Russie proposent-elles ou imposent-elles, sans l'intervention de la France, le traité séparé, en

Digitized by Google

vertu duquel les forteresses de Menin, d'Ath, de Mons, de Philippeville et de Marienbourg devaient être démolies. C'est un acte de défiance à l'égard de la France et de la Belgique jeune encore et qui n'avait pas fait ses preuves : les coalisés de 1815 craignent d'avoir construit, sans le vouloir, une ligne de forteresses au profit de la France sur le territoire belge et ils veulent y pratiquer de larges trouées. Wellington seul ou presque seul proteste. Le gouvernement de Juillet, on se le rappelle, faisant bonne mine à mauvais jeu, eut l'habilité de présenter comme un succès de sa diplomatie ce traité conclu sans son concours et intentionnellement dirigé contre lui : il annonça pompeusement que les forteresses élevées pour menacer la France et non pour protéger la Belgique seraient démolies. D'universels applaudissements du peuple français couvrirent cette déclaration et puis, grâce au temps, à la réflexion, grâce surtout à la sagesse de la Belgique, il n'est plus dit un mot du traité des forteresses, ni dans le cours des négociations closes en 1839, ni plus tard : les intérêts et les idées s'étaient de nouveau modifiés ; le traité tombe dans le plus profond oubli et la Belgique, de fait et de droit, devient maîtresse de disposer comme elle l'entend de toutes les forteresses de la Sainte-Alliance établies sur son territoire.

Pour nous, pendant les premières années de notre existence, sous l'impression des désastres de 1831 et placés vis-à-vis de la Hollande dans cet état qui n'est ni la guerre ni la paix, nous ne regardons point du côté du Midi. La faiblesse de notre frontière du Nord est notre principale préoccupation : on décide de mettre en état de défense respectable la ligne du Demer. La forteresse de Diest s'élève ; il est même question d'installer au centre de la Campine une ville militaire sur un point où les routes à faire auraient convergé. On ne parle alors que de Diest, de Zammel, de têtes de pont d'Aerschot et autres auxquelles personne ne songe plus aujourd'hui. Anvers paraissait suffisant comme il était.

Une loi d'organisation de l'armée devient nécessaire. Les cadres sont établis pour un effectif de 80,000 hommes. Nous nous laissons persuader, tant nous y apportons de bonne volonté, qu'au moyen de cette armée nous pouvons

Digitized by Google

défendre toutes nos forteresses et tenir la campagne. Nous avons un budget de la guerre de 28 à 30 millions, année normale.

Les événements de 1848, comme un coup de foudre, ébranlent ou renversent des trônes et menacent une grande partie de l'Europe, tout à la fois d'une guerre générale et d'une jacquerie générale. La lie qui venait par moments à la surface dans ce bel et noble pays de France essaie de déborder sur nous : mais la Belgique est unie, calme, prête à faire courageusement tête à l'orage; elle se maintient et forme comme un oasis tranquille au milieu de toutes ces agitations.

Quand le gros de la tempête est passé, les questions militaires reparaissent à l'ordre du jour. Chose étrange mais pourtant vraie, c'est une tentative de réduction du budget de la guerre qui ouvre cette période de dépenses toujours croissantes où nous sommes encore. Pour satisfaire ou pour éclairer l'opposition, une commission nombreuse, partie civile, partie militaire est nommée : elle discute tout et ses travaux sont publiés en entier.

L'on nous prouve d'abord et nous admettons qu'il est indispensable de porter l'effectif de l'armée à 100,000 hommes, et de former les cadres en conséquence. Le budget de la guerre, année moyenne, dépasse 33 millions.

L'on nous prouve et nous croyons qu'il y a lieu de raser quelques forteresses. Ath, Menin, Philippeville, Marienbourg et Ypres sont démantelés : large trouée, changement complet de système.

L'on nous prouve encore que l'intérêt sacré de la défense nationale exige la construction autour d'Anvers de quelques forts détachés, formant un camp, un refuge. Les Chambres votent les millions à ce nécessaires, et l'on élève ces citadelles.

A la fin de mai 1858, le gouvernement propose une dépense de 20 millions : il s'agit de construire à Anvers, en avant des forts existants, une nouvelle ligne de forts plus considérables, et de déplacer une partie de l'enceinte de la place au Nord, de manière à l'agrandir de deux cents hectares.

Cette proposition est, en définitive, rejetée par la Cham-

Digitized by Google

bre à la majorité de 53 voix contre 39 : il y a 9 abstentions, la plupart hostiles.

Les raisons décisives, évidentes par elles-mêmes, qui expliquent et justifient cette décision peuvent se résumer en peu de mots. Le projet était mal conçu, mal présenté ; il a été plus mal défendu : à bon droit la majorité de la Chambre, fidèle écho de la majorité du pays, l'a jugé mauvais.

Avant d'établir la vérité de cette appréciation, écartons du débat, afin qu'il reste sérieux, un élément que de petits calculs avant le vote, de petits dépits après le vote, ont essayé d'y mêler.

Ceux-là mêmes qui n'ont cessé, pour recruter des adhésions, de faire appel à l'esprit de parti, vont répétant que la droite parlementaire a voté par esprit de parti, elle qui se proclame nationale et conservatrice.

A cette accusation, elle oppose sa conduite patriotique dans les circonstances où l'intérêt national était en jeu : elle oppose les déclarations les plus explicites. On ne l'écoute point, ou l'écoutant, on ne la croit point. Heureusement elle peut invoquer, comme preuve directe et concluante, le fait même qui vient de se passer.

La presqu'unanimité des votes émis par la droite, sans concert préalable, consciencieusement, sans avoir accepté aucune influence quelle qu'elle fut, démontre que ses vœux n'allaient pas au delà d'un simple ajournement. Un plus ample informé, un retard de quelques mois à utiliser, par exemple, pour achever les plans à peine ébauchés et négocier avec la ville d'Anvers suffisait à la passion anti-ministérielle qu'on lui suppose si injustement. Elle a voté le rejet comme contrainte et forcée.

Si, au lieu d'obéir à des convictions, la droite avait fait des calculs politiques, elle aurait ou rejeté d'emblée, ou bien, en se divisant, elle aurait amené l'adoption d'une telle loi à deux ou trois voix de majorité. L'un ou l'autre résultat aurait, beaucoup mieux que l'ajournement, satisfait cette prétendue passion. Le rejet avait politiquement le caractère d'un échec plus grave, plus sensible. L'adoption d'une loi dite nationale à une très-faible majorité, grâce à quelques sauveurs venus de la droite, en présence de l'impopularité

Digitized by Google

notoire dont la loi jouissait dans le pays, en présence de l'extrême et unanime surexcitation des esprits à Anvers, aurait été pour le ministère une cause d'immenses embarras : l'exécution eut été difficile, sinon impossible. Si quelques adversaires du cabinet avaient pu céder aux suggestions de l'esprit de parti, la combinaison la plus habile eut été peut-être de lui assurer une petite victoire suivie d'un lendemain d'impuissance et d'humiliations.

La droite, sans proposer l'ajournement, se bornait à exprimer le vœu qu'il fût prononcé ; des amis du ministère, plus prévoyants que lui, le désiraient comme la droite : le ministère pouvait, ou le proposer lui-même à titre de concession, ou l'accepter d'une main amie. La droite ne demandait pas mieux que de le voir se tirer, sans lésion, d'une position déplorable.

Mais au contraire les efforts les plus énergiques ont été dirigés contre l'ajournement. A cette heure suprême où le sort des batailles parlementaires ou autres, se décide, les deux principaux orateurs du cabinet ont fait contre l'ajournement une charge désespérée. Ils ont réussi... à se faire donner, au lieu d'un petit échec, une grosse défaite. C'était leur goût sans doute et des goûts il ne faut point disputer : mais se conduire ainsi et s'en prendre au *clérical,* c'est trop de moitié.

Les singuliers hommes de parti que ces membres de la droite, partisans obstinés d'un simple et modeste ajournement !

Laissons là ces misères et venons au projet.

Admettant ici, sauf à discuter plus tard cette hypothèse, qu'Anvers doit devenir, comme place de premier ordre, le seul refuge de la défense, qu'il puisse être le point de concentration absolue, encore aurait-il fallu proposer un plan complet, défini et définitif, reconnu efficace, conciliant, autant que faire se peut, les intérêts militaires avec les intérêts civils, et pour l'exécution de ce plan une combinaison financière acceptable. Sans se montrer trop exigeant, le pays peut vouloir que des travaux aussi dispendieux satisfassent au moins quelqu'un pour quelque chose.

Le projet a eu la mauvaise chance de ne satisfaire personne, en rien.

Digitized by Google

L'agrandissement nord, comme il était tracé, coûtait beaucoup, n'ajoutait rien à la valeur défensive de la place, n'avait guère de valeur non plus pour le commerce et pour la population puisqu'on leur reconnaissait le droit de s'établir ailleurs en supprimant de fait les servitudes autour de la place et des forts présents ou futurs.

L'enceinte entourée de constructions pouvait-elle encore être défendue? En fallait-il créer une autre, grande, petite, intermédiaire?

L'emplacement des forts nouveaux était-il déterminé? pouvait-il l'être, alors que le tracé de l'enceinte était à faire?

En finances, où allions-nous?

Suffisait-il pour les approvisionnements de compter sur la liberté de l'Escaut et sur la Providence?

Ne fallait-il ni magasins, ni arsenaux, ni casernes?

Il nous serait impossible, à moins de reproduire le rapport de la section centrale et les deux tiers de la discussion, d'indiquer tous les vices du projet.

Son mérite le plus clair consistait à masquer discrètement les fautes déjà commises, l'inutilité ou l'insuffisance de certains travaux faits : à ce titre il eut été admissible peut-être, s'il avait été complet et définitif, si l'on n'avait pas dû craindre, en le votant, d'être obligé plus tard à jeter de nouveau, au moyen de millions en plus grand nombre, un voile complaisant sur l'inutilité ou l'insuffisance de ce qui aurait été fait.

La proposition est présentée le 26 mai, vers la fin d'une session.

Elle rappelle par sa forme ces beaux vers du Tasse :

« Cosi a l'egro fanciul porgiamo aspersi
» Di soave licor gli orli del vaso;
» Succhi amari, ingannato intanto ei beve
» E da l'inganno suo vita riceve (1). »

Aux demandes de renseignements il est répondu d'une manière évasive ou négative.

(1) A l'enfant malade nous présentons ainsi les bords de la coupe enduits d'une douce liqueur; trompé, il boit les sucs amers et de son erreur reçoit la vie. (*Jérusalem délivrée*, 1er chant.)

Digitized by Google

Le projet est déclaré un et indivisible. Tout ou rien est sa devise.

Ces circonstances concomitantes (si le mot est permis) ont influé défavorablement sur le sort de la loi.

Le cabinet, nous n'hésitons pas à le reconnaître, usait de son droit en choisissant l'époque de la présentation, en refusant des communications demandées, en maintenant l'indivisibilité. La Chambre a respecté la prérogative du gouvernement. Malgré la lassitude de tous, elle a examiné et discuté : la section centrale s'est bornée à consigner les explications sans exiger les pièces dont la communication lui semblait indispensable : de toutes parts, sans distinction de parti, des vœux ont été émis en faveur de la disjonction : elle n'a pas été proposée formellement et ne pouvait l'être contre le gré du gouvernement. Mais l'usage absolu d'un droit est l'une des formes du despotisme, et jamais, en ce pays, son histoire l'atteste, aucun despotisme n'a duré : nos ancêtres l'ont toujours combattu et souvent brisé; sous ce rapport, nous ressemblons beaucoup à nos ancêtres. Il appartient à messieurs les ministres de juger aujourd'hui s'il était sage et prudent d'user ainsi du droit absolu, ou s'il eût mieux valu en tempérer l'exercice, avoir égard aux droits, aux intérêts, aux répugnances ou même aux simples vœux d'autrui.

La sobriété ou le refus de renseignements paraissait d'autant plus inexplicable que précédemment, comme nous l'avons fait remarquer, on avait publié en quelques volumes in-folio tout le travail de la commission mixte, y compris les discussions les plus délicates sur des points qu'en d'autres pays on considère comme secrets d'État.

N'ayant sous les yeux aucun des éléments de l'instruction, la section centrale et la Chambre étaient autorisées à croire et croyaient en effet que les hommes les plus compétents étaient hostiles au projet. On mentionnait par exemple le vote d'une commission militaire dont cinq membres s'étaient prononcés dans un sens, cinq membres en sens contraire, le 11e membre s'abstenant. Par une logique transcendante, le Cabinet concluait de là que deux systèmes opposés avaient une valeur défensive égale : mais quant aux motifs

Digitized by Google

des deux opinions, il disait virtuellement à la chambre appelée à les départager :

Devine si tu peux et choisis si tu l'oses.

Il produit enfin, dans le cours de la discussion, à titre d'autorité décisive, l'extrait d'un avis favorable du comité de défense composé de quatre généraux : mais le bruit se répand aussitôt que l'un des membres subordonne son vote à la construction d'une nouvelle enceinte, qu'un deuxième le subordonne au maintien rigoureux des servitudes militaires; en d'autres termes que la moitié du comité de défense rejette le projet tel qu'il est. Le fait est-il exact autant qu'il est vraisemblable? On le saura sans doute quelque jour.

Le sentiment politique de la nation, sûr et ferme en ses appréciations, et dont la Chambre a été le fidèle interprète, repoussait l'indivisibilité du projet. Chacun sentait instinctivement qu'une nouvelle et profonde atteinte aurait été portée au prestige de nos institutions, s'il avait été démontré par le fait qu'une coalition d'intérêts locaux, d'appétits électoraux satisfaits, était nécessaire pour résoudre une question nationale et qu'il ne suffisait pas de s'adresser à la raison et au patriotisme.

On pouvait croire que les électeurs péseraient sur les élus, que le vote serait forcé ou du moins influencé. Cette croyance était d'autant plus naturelle qu'en 1851 les mêmes hommes avaient fait triompher une combinaison analogue, non sans peine, il est vrai, car il avait fallu dissoudre le sénat et broyer sous les roues du char ministériel des amis récalcitrants. Alors aussi les travaux d'utilité publique et le vote du droit de succession formaient un tout indivisible; on se trouvait à la fin d'une longue session et la lassitude pouvait devenir un auxiliaire.

Mais les analogies de ces deux situations s'arrêtent-là. En 1858, la Belgique n'a pas voulu être traitée en enfant malade et capricieux : elle a repoussé de ses lèvres la coupe qu'on lui offrait. Avant le vote, les électeurs n'ont point torturé les élus; ceux-ci, malgré l'indivisibilité, ont voté le rejet des dépenses militaires : après le vote, les uns et les autres se bornent à rechercher, sans réussir à les trouver, les motifs de cette politique. Il n'est, du reste, aucunement question de dissoudre la Chambre.

Digitized by Google

Quand nous disons que le projet mal conçu, mal présenté a été plus mal défendu, il est loin de notre pensée de nier le talent éminent, la science profonde dont les orateurs favorables au projet ont fait preuve. Nous rendons au contraire à tous le plus sincère hommage. Notre intention est seulement de constater que, par la fatalité de la conception vicieuse du projet, les défenseurs officiels ne se trouvaient nullement d'accord entre eux et produisaient ainsi, pour le soutenir, des arguments excellents pour le combattre; nous constatons encore que par une autre fatalité, certains défenseurs officieux ont compromis le sort de la loi, celui-ci déclarant la voter *crainte de pire*, celui-là parce qu'il porte le cabinet dans son cœur et professe pour lui un ineffable amour.

Et maintenant, le rejet prononcé, et les premières émotions calmées, chacun se pose ces questions :

Que devons-nous vouloir et que pouvons-nous faire?

Par le droit public européen, la Belgique est reconnue un *Etat perpétuellement neutre*. Suffit-il de se confier à la foi des traités et d'afficher de tous côtés à nos frontières un placard en lettres capitales pour avertir qu'en droit notre sol est inviolable?

Cette opinion avait beaucoup de partisans quand nous étions à l'âge où la candeur et de naïves illusions sont encore permises. Maintenant, à l'étranger ou à l'intérieur, il en reste un petit nombre, endormeurs ou endormis. Nous avons dépassé l'âge de la grande majorité politique, nous serions inexcusables d'ignorer que l'état de guerre suspend les traités; que l'intérêt seul, et non le droit abstrait, devient alors la mesure des actions des belligérants; qu'on respecte les neutralités si elles sont en force pour se faire respecter et s'il y a plus d'inconvénients et de danger à violer le territoire neutre qu'à passer à côté : nous serions plus inexcusables si, connaissant ces vérités, nous perdions de vue les enseignements de l'histoire et négligions d'être prudents et prévoyants.

Le péril pour notre neutralité sainement entendue, loyalement pratiquée n'est plus là, Dieu merci. Ne sommes-nous pas plutôt sur la pente qui conduit à l'exagération en sens contraire? Ne risquons-nous pas, en continuant de glisser

Digitized by Google

sur cette pente, de créer pour une circonstance donnée un intérêt à violer cette neutralité?

Une petite nation placée comme la nôtre entre de grandes puissances militaires et pour ainsi dire sur leur chemin le plus facile et le plus direct, ne doit ni s'abandonner à une trompeuse sécurité en ne faisant rien, ni se mettre en danger en faisant trop : s'annuler ou s'exagérer son rôle est également mauvais. Si l'on établit sous prétexte de défense nationale des points d'agression ou de défense étrangère, ou qui puissent du moins être plus directement utilisés comme tels par l'un des belligérants, on les convie par le fait à s'en saisir au plus vite, à transporter dans notre plantureux pays si fécond en ressources pour la guerre, le théâtre de leurs exploits, au lieu de chercher ailleurs qu'à Fleurus, Jemmapes ou Waterloo des plaines à ensanglanter.

Ayons donc, quoiqu'il en coûte, une bonne et solide armée; sachons la conserver, même aux époques où la paix semble le mieux assurée; renonçons, afin que cette institution demeure stable, à examiner si l'organisation actuelle ne lui a pas ôté en solidité réelle ce qu'elle lui a donné en force apparente, si nous n'avons pas perdu en profondeur ce que nous gagnions en étendue. Et quant au système défensif, aux points d'appui à établir artificiellement, (puisque la nature a peu fait pour notre défense) afin de doubler la force de cette armée et de décupler son courage, qu'une enquête nationale soit ouverte et vigoureusement poursuivie; que tous, ministres, militaires, publicistes, historiens concourent à résoudre ce problême si compliqué. Lorsque toutes les parties en seront étudiées, lorsque la lumière aura succédé au chaos actuel des systèmes et des idées, que le ministère propose un projet complet; qu'il le propose dans sa simplicité qui sera sa grandeur et sa force, sans y accoler ni canaux, ni chemins de fer, ni ports de refuge, ni égouts; qu'il le défende comme le meilleur, sinon le seul bon, ayant pour lui la majorité des hommes spéciaux, la raison politique et la raison militaire, le sentiment public qui ne fera jamais défaut aux choses vraiment nationales; qu'il ne refuse aucun renseignement, qu'il propose enfin un plan financier acceptable et dans ces conditions nouvelles,

Digitized by Google

dont aucune n'existait naguère, il n'aura pas besoin de faire fonctionner à haute pression tous les organes de la machine constitutionnelle; il obtiendra une majorité mixte peut-être, mais forte et convaincue : il trouvera dans les rangs de la droite de nombreuses sinon d'unanimes adhésions.

C'est là ce que nous devons vouloir tous, ce qui peut s'accomplir par le concours de tous.

Jugeant ainsi la situation présente et les conséquences du vote du 4 août, nous hasarderons quelques observations, le premier, mais non le dernier mot de l'enquête, pour engager la controverse et fixer, s'il se peut, certains points de répère, le tout sans avoir la prétention de parler à titre d'autorité ou d'aboutir à des conclusions formelles.

Si l'on nous opposait l'exception d'incompétence à raison de la matière, nous l'écarterions par trois motifs principaux.

Et d'abord le bourgeois de toute profession, propriétaire, industriel ou avocat, raisonne de systèmes défensifs, parce qu'il est appelé à payer sa part. Il ne regrette pas précisément d'avoir soldé jusqu'à présent sans beaucoup discourir; mais du moins voudrait-il, avant d'aller plus loin, acquérir une demi-conviction. Sa foi, trop éprouvée peut-être, défaillit, et la raison, éternelle antithèse de la foi, reprend son empire.

Le bourgeois prétend encore discuter parce que les spécialités militaires ne sont pas du tout d'accord. Longtemps il a considéré la science militaire comme participant à la nature des sciences exactes qui déduisent d'axiomes incontestés toute une série de conséquences aussi certaines que ces axiomes. Illusion perdue, s'il en fut jamais! Il espère donc, en se mêlant au débat, y jeter quelque lumière inattendue.

Enfin le bourgeois s'attribue le droit de discuter la question parce qu'elle n'est pas exclusivement militaire, mais, en grande partie, politique, civile et historique.

Sauf les variantes de détail, les systèmes défensifs proposés jusqu'ores sont au nombre de quatre.

1° Anvers rendu imprenable, entouré d'un vaste camp retranché, point de concentration de l'armée, refuge des pouvoirs publics. Démolition de la plupart des forteresses du midi ou de l'intérieur.

Digitized by Google

2° Fortification d'une ligne stratégique, de celle de la Meuse par exemple.

3° Conservation de toutes ou de presque toutes les forteresses.

4° Fortification de la capitale.

La Belgique est engagée depuis quelques années dans le premier de ces systèmes. L'exécution en a commencé par un petit crédit, une bagatelle : acheter à ce prix la sécurité, l'invulnérabilité nationale, c'était assurément une excellente affaire. La démolition de cinq forteresses et la demande de quelques millions ont suivi. La loi proposée ne réclamait que vingt millions pour continuer, mais non pour finir. Ces vingt millions dépensés, il serait resté encore énormément à faire à Anvers. Quant aux autres forteresses, s'il y avait un plan arrêté (?) il n'a pas été officiellement connu. Outre les cinq places détruites, on en aurait démoli d'autres. Combien? lesquelles? c'était le secret des dieux. Les demi-révélations faites à ce sujet ne sont pas beaucoup plus claires ou plus précises que la plupart des oracles de l'antiquité.

Il y a six mois, ce mode de défense paraissait généralement admis sans contestation sérieuse : on croyait que les hommes de science militaire en grande majorité, le jugeaient préférable à tous autres, seul efficace ou seul possible. Aujourd'hui, on chercherait en vain à se le dissimuler, cette opinion a perdu beaucoup de terrain : les doutes et les défiances ont grandi à mesure que la discussion a duré. Les assiégeants, pour attaquer le corps de la place et pratiquer brèche de toutes parts n'ont pas été obligés à tracer des parallèles, à cheminer en zigzag. Si Anvers fortifié ne résiste pas mieux à l'ennemi que ce projet de fortifier plus amplement Anvers n'a résisté à l'épreuve d'un bombardement de paroles, ce n'est pas la peine, en vérité, d'y dépenser seulement un demi million.

Notre intérêt seul doit, en ceci, être notre guide. Il est très-essentiel que notre système défensif soit belge, exclusivement belge : ce n'est pas assez qu'il soit tel, il faut qu'il soit accepté et reconnu par l'opinion comme ayant ce caractère exclusif. Déjà nous avons signalé l'écueil en disant un mot des devoirs qu'impose la neutralité.

Nous avons fait voir aussi, d'après ce qui s'est passé de

Digitized by Google

nos jours, à quel point les situations, les intérêts, les idées politiques et stratégiques ont été mobiles. Telle forteresse, en moins de trois quarts de siècle, a été deux ou trois fois démantelée et rebâtie. L'entrepreneur qui avait construit les remparts de Menin a été chargé de les détruire. L'auteur d'un ouvrage très-remarquable publié récemment, établit par vives et doctes raisons qu'il est essentiel, urgent de relever les fortifications de Menin. Vienne un léger revirement de l'opinion, un événement au dehors, qui sait? On les relèvera peut-être. Nous voudrions, en ce cas, pour l'originalité du fait, que le même entrepreneur obtint la préférence sur ses concurrents.

Si les forteresses se transportaient comme la tente de l'arabe, si les constructions, destructions et reconstructions n'absorbaient pas improductivement tant de millions, il n'y aurait pas grand mal : selon que la Belgique serait impressionnée par quelque crainte ou défiance, elle agirait : elle ne serait pas surprise par les événements qui déjouent les calculs de la politique et les plus savantes combinaisons de la stratégie. A la suite de la révolution, elle aurait porté ses forteresses sur la frontière du Nord, à moins que la Sainte-Alliance n'eut revendiqué le droit de les reprendre. Où les mettrait-elle aujourd'hui? Chacun résoudra cette question d'après ce qu'il croit lire dans l'avenir... ou dans les nuages.

Les droits des prophètes en leur pays étant réservés, le meilleur système nous paraît être celui qui fait le plus complètement abstraction de la préoccupation dominante à un moment donné, pour ne voir que l'intérêt permanent, l'intérêt le plus considérable de tous.

Cet intérêt, c'est la neutralité, l'inviolabilité de notre territoire.

Pour mieux nous faire comprendre, posons quelques hypothèses. Que par des convenances diplomatiques, ou parce que nous serions devenus un trouble-ménage européen (ce qu'il dépend de notre sagesse d'éviter) un congrès partage le territoire belge, ou l'attribue à une grande puissance militaire comme appoint, dans un travail général de remaniement de la carte. Nous protesterons; nous ferons une défense honorable, désespérée, héroïque : mais seuls contre l'Europe, pouvons-nous réussir? Ce n'est pas en vue

Digitized by Google

d'une telle éventualité que notre système de défense artificielle doit être combiné.

Que deux puissances alliées, au début d'une guerre générale, conviennent que l'une occupera la Belgique, l'autre, tel autre territoire à sa convenance : l'attaque se fera en vue de la conquête. Nous nous défendrons vaillamment; nous aurons des alliés et des appuis; mais inévitablement la guerre sera sur notre sol, à nos dépens. De quel côté? Comment aura lieu l'agression? Sera-t-elle plus rapide que l'arrivée du secours? Et lorsque toutes les données sont inconnues, quelqu'un pourra-t-il, dans la suite des siècles, démontrer quel système de défense est le meilleur?

Qu'il s'élève un conflit entre deux ou trois puissances, conflit dont nous ne sommes ni la cause, ni l'enjeu; qu'il n'y ait pas volonté préconçue d'agression en vue de la conquête, nous avons à sauvegarder notre neutralité, l'inviolabilité de notre territoire : notre nationalité n'est pas directement attaquée.

Les deux premières hypothèses peuvent sans doute se réaliser; mais la troisième, la moins fâcheuse pour la Belgique, est aussi la plus vraisemblable. C'est dans un intérêt européen tout autant que pour la Belgique elle-même, qu'elle a été déclarée neutre : nous couvrons pour chacun de nos voisins une partie de son sol; ils peuvent se rencontrer et se battre sans passer sur le nôtre. La nationalité se défend partout, aussi longtemps qu'il reste un pied de terrain belge à disputer à l'étranger : la neutralité se défend à la frontière par une armée ayant là ses points d'appui : il serait dérisoire de parler de neutralité quand le pays presqu'entier serait occupé par l'ennemi. Nous avons chance de demeurer neutres de fait, si nous créons ainsi, pour qu'on respecte notre territoire, un intérêt supérieur à l'intérêt qu'aurait l'ennemi à s'emparer de nos provinces : notre seule bonne chance c'est donc la neutralité; nous pouvons faire en sorte qu'elle soit respectée. Ce rôle est moins homérique que de tenir la campagne contre des forces supérieures, de couvrir le pays sans points d'appui, ou de renouveler à Anvers si, par impossible on parvient à s'y concentrer, les merveilles du siége de Troie; mais n'est-ce pas là l'intérêt essentiel, le plus considérable, le seul pratique?

Digitized by Google

n'est-ce pas en vue de ce rôle que le système défensif doit être organisé?

En indiquant une ou deux objections parmi toutes celles qu'a soulevées le système dont il s'agissait de poursuivre la réalisation, nous demandons avec d'honorables représentants que l'on accorde au projet consistant à faire de la capitale une place à grand développement, l'honneur ou plutôt la justice d'un examen impartial, sérieux et approfondi. Nous inclinons à croire que sous le rapport politique, ce projet coordonné avec les moyens défensifs du territoire à la frontière, sera peut être un jour reconnu le plus complet, le plus prévoyant, le plus belge de tous.

Au point de vue militaire est-il possible?

Il ne suffit évidemment pas d'y opposer une difficulté constitutionnelle déduite de ce que l'industrie des boulangers est libre : ce n'est pas assez non plus d'y opposer une difficulté financière. Une dépense même considérable doit effrayer moins qu'une série de tâtonnements, de démolitions et de constructions. Ce sera un acte national et un acte de sage économie en même temps de bien faire, une seule fois, après avoir acquis des idées d'ensemble, au lieu d'aller à l'aventure.

Une armée forte et aguerrie, des citadelles formidables peuvent protéger efficacement notre neutralité menacée, mais pour maintenir la nationalité, il faut au jour des grands dangers autre chose que des force matérielles : il faut que le caractère national soit conservé, que l'on sache tous les belges résolus à s'ensevelir sous les ruines de la patrie; que la Belgique unanime dise à l'envahisseur, quelles que soient ses armées : « Ne vous approchez pas des villes, ne vous hasardez pas dans les bois, ne parcourez pas les chemins ou les champs, ne côtoyez pas les haies, défiez vous des broussailles, ne sonnez pas à la porte des châteaux, ne frappez pas à la porte des chaumières, car il s'élèvera partout un cri de malédiction et de haine contre l'étranger; partout, dans les villes, les bois, les champs, derrière les buissons et les haies se dresseront contre vous des ennemis et des vengeurs. »

Ne l'oublions jamais dans l'ardeur de nos luttes, le sentiment patriotique est la plus puissante des défenses pour

Digitized by Google

la Belgique, la seule force qui puisse suppléer à l'insuffisance de ses forces matérielles. Si le caractère religieux et moral des populations est altéré, si la justice et l'impartialité ont cessé d'être la règle du gouvernement; si la défiance, le doute ou la désaffection ont gagné beaucoup d'esprits, s'il y a beaucoup de proscrits pour cause d'opinion sur notre terre de liberté, les remparts de pierres ne nous sauveront pas.

Plus heureux que nos pères et c'est l'honneur de la génération actuelle, nous avons conquis une existence propre et la disposition des ressources de ce beau pays : nous avons planté, dans un terrain remué par tant de révolutions, un arbre jeune et plein de sève; mais ses racines sont encore peu profondes : ne lui faisons pas subir de trop rudes secousses et supplions la Providence d'ajourner les tempêtes.

Si la tempête s'élève, ou si des mesures quelque peu raisonnables sont proposées pour prémunir le pays, l'opinion conservatrice demeura fidèle aux traditions de son passé : elle oubliera qu'en temps de calme les partis de toute couleur coalisés contre elle l'appellent l'*ennemi commun* et la traitent comme tel.

Digitized by Google

LE ROI VOLTAIRE,

PAR M. ARSÈNE HOUSSAYE.

On a promis à M. Arsène Houssaye, comme assaisonnement ou complément de son succès, l'anathème des écrivains *soi-disant* religieux : ce *soi-disant* m'effraie et me met sur mes gardes. Affirmer que *la Henriade* ne vaut pas *l'Enéide* ou *la Divine Comédie*, que *l'Orphelin de la Chine* n'est pas le chef-d'œuvre de l'esprit humain, que le poème de *la Pucelle* est d'une morale un peu contestable, que le besoin d'un nouveau monument à la gloire de Voltaire ne se faisait pas généralement sentir, que M. Arsène Houssaye était peut-être un trop petit architecte pour une aussi grande entreprise; affirmer tout cela et passer pour un imbécile, soit! je m'y résignais d'avance; j'y suis habitué, et l'habitude est une seconde nature; mais passer, par dessus le marché, pour un hypocrite, c'est plus dur, et il faut que je cherche un moyen de me tirer de ce mauvais pas. Hélas! ce moyen c'est M. Houssaye lui-même qui va me le fournir. Son livre ne mérite l'anathème de personne, excepté des admirateurs de la prose vive et charmante de Voltaire, lesquels se fâcheront peut-être qu'on l'ait loué dans un style diamétralement contraire au sien. Me voici voltairien pour un quart d'heure, non pas, Dieu merci! pour administrer des infamies, ni pour être dupe de cet ami prétendu de l'humanité, qui a constamment traité le peuple de canaille et les Français de Welches, qui a déchiré, sali, foulé aux pieds toutes les lettres de noblesse de l'âme humaine, mais pour glorifier ses merveilleuses qualités d'écrivain, netteté, justesse, naturel, grâce, finesse, clarté surtout et haine de la phrase. Or, en ma qualité de voltairien de fraîche date, je dois avoir le zèle du novice, et je me déclare très-mécontent que mon héros ait été célébré en des phrases telles que celle-ci : « Voltaire qui fut gentilhomme de Louis XV et qui ne fut pas gentilhomme du Christ. » — « J'ai consulté l'oracle et j'ai demandé au grand agitateur des âmes le récit des agitations de son cœur. » — « Ce La Métrie, cet homme *où* il y avait un fou mêlé avec un sage. » — « Voltaire échappa au déluge, et emporta *dans* l'arche l'esprit de révolte dans l'esprit des arts ; les arts, ces dieux tombés qui vont toujours escaladant le ciel, » etc., etc. Tout le livre,

Digitized by Google

un in-octavo de 400 pages, est écrit de ce style ; du gali-Houssaye qui ne vaut pas mieux que le gali-Thomas. Vous figurez-vous l'auteur de *Zadig* ressuscitant, après quatre-vingts ans, pour se voir étouffé, non plus sous des roses, comme le lundi 30 mars 1778, mais sous ce paquet de vieux oripeaux, ramassés dans les bureaux de l'*Artiste*? Quelle colère! quels éclats de rire! M. Houssaye nous apprend que Voltaire est un arbre, que l'ombre de cet arbre n'est pas saine, et qu'il y a passé trois mois : c'est sans doute là que sa prose a attrapé de tels rhumatismes! Il est vrai qu'il ajoute loyalement: « Il ne faut être voltairien qu'à la condition d'avoir autant d'esprit que Voltaire. » Ceci me rassure pour lui et pour bien d'autres.

Sérieusement à quelque religion, à quelque scepticisme que l'on appartienne, on doit regretter qu'un aussi beau sujet ait été, non pas traité, mais gâté par un fantaisiste à paillettes, qui m'a toujours paru jouer dans la littérature moderne le rôle que les hommes sans conséquence remplissent dans les salons. Oh! ces hommes sans conséquence! on ne s'en méfie pas assez; ils sont habiles, ils sont heureux, ils sont terribles! Là où échouent les séducteurs en titre, ils réussissent : pour eux, point de naufrage, point de catastrophe, point de précipice : ils ne tombent jamais; d'où tomberaient-ils? Ils vont, ils marchent, ils pénètrent, ils arrivent. Vous les aviez laissés dans l'embrasure d'une porte se haussant sur la pointe des pieds pour voir la fête, effacés derrière une double haie de grands personnages et de jolies femmes; vous les retrouvez à la meilleure place, pimpants, rayonnants, splendides, choyés par les muses et par la fortune, salués au théâtre et à la Bourse, en attendant l'Académie : pour quiconque est au courant du sens et de la portée de certaines opérations stratégiques et préliminaires, il est fort clair que ce *Roi Voltaire* est un jalon placé par l'auteur du 41e *Fauteuil* sur le chemin des quarante autres, et qu'il veut maintenant faire aboutir au palais Mazarin cette route sablée et fleurie où il a trouvé déjà la richesse, le succès facile, la gloire en chrysocale, les attributions savoureuses de Lucullus et de Mécènes. Comment expliquer autrement ce luxe de notes et de citations en l'honneur de tous les académiciens présents, depuis M. Guizot jusqu'à M. de Pongerville, depuis M. Cousin jusqu'à M. de Barante, depuis M. de Tocqueville jusqu'à M. de Rémusat, depuis M. Viennet, dont M. Arsène Houssaye, directeur de la Comédie-Française, a toujours repoussé les ouvrages, jusqu'à M. de Montalembert qu'on ne s'attendait guère à voir figurer dans un temple de Voltaire, à moins que ce ne fût dans une niche? Cherchons donc paisiblement si, en publiant le *Roi Voltaire*, le berger-trumeau de l'art moderne s'est créé un titre solide et valable à l'attention et au suffrage, non pas de ces pauvres gens assez arriérés pour croire que ce qui souille la pensée ne peut point élever l'esprit, mais de ces hommes forts à qui l'avenir appartient : admirable avenir, dont M. Proudhon sera le législateur, M. Courbet le peintre, M. Baudelaire le poète, M. Flaubert le romancier, M. About le théologien, M. Gauthier le moraliste et M. Houssaye le penseur.

Digitized by Google

Un homme d'infiniment d'esprit, mort trop tôt — ce n'est pas de M. Houssaye que je parle: il n'est pas mort — le comte Alexis de Saint-Priest s'était proposé, de longue date, d'écrire un livre sur le siècle ou sur le règne de Voltaire. Seulement, chacun fait ce qu'il peut; là où M. Arsène Houssaye a mis trois mois, M. de Saint-Priest aurait mis trente ans. Grand seigneur plus lettré, à lui tout seul, que toute la Bohême littéraire, ayant parcouru toute l'Europe, s'étant fait ouvrir les archives de toutes les chancelleries, tenant par des liens de famille à ce Nord dont Voltaire fut souvent le courtisan, Alexis de Saint-Priest se trouvait dans des conditions excellentes pour entreprendre et mener à bien l'étude de cette royauté, placée entre celle de Louis XIV et celle de Robespierre comme pour mesurer la distance et expliquer la transition. Remarquez en effet que Voltaire, génie essentiellement aristocratique, ne peut être bien jugé que par ses pairs. L'erreur, dans une certaine littérature, a été de croire qu'il suffisait pour admirer et comprendre Voltaire, de ne pas être chrétien, de se moquer des écrivains religieux, de pleurnicher sur Calas et Sirven, de se gonfler comme une outre au nom de l'humanité et de la liberté, et de jeter sa vie, son talent, son âme, à tous les vents de la fantaisie. Non ; il faut autre chose ; il faut savoir l'histoire, que ces messieurs savent fort mal ; il faut être bien élevé, ce que ces messieurs ne sont pas toujours ; il faut être au niveau d'un idéal de simplicité et d'élégance intellectuelle que ces messieurs ne possèderont jamais ; il faut enfin se rendre un compte exact de la société qui a subi l'influence de Voltaire, et l'étudier autrement que par des récits d'antichambre ou des mémoires apocryphes. Vous voulez parler du roi Voltaire, des batailles, des femmes, des ministres, de la cour de Voltaire, et vous ne connaissez ni son royaume, ni ses femmes, ni ses ministres, ni sa cour, ni ses champs de bataille ! Et vous parlez une langue qui lui eût fait regretter celle de Fréron ! Et vous vivez dans un milieu qui ressemble à celui où il vivait, comme la bière et la choucroûte de vos brasseries ressemblent à ses tasses de café ; comme Mme Plessy, du Théâtre-Français, ressemble à Mlle Contat ! Les vrais voltairiens, vous les avez omis dans votre longue nomenclature : ce ne sont pas les beaux esprits d'aujourd'hui, qui laissent se perdre, un à un, tous les secrets, toutes les grâces toutes les traditions de Voltaire, et qui font des mots, faute d'idées ; c'étaient les gentils-hommes d'autrefois, dont nous avons vu, dans notre enfance, quelques types encore vivants, spirituels, légers, railleurs, sceptiques, ayant traversé la mauvaise fortune avec un mélange de résignation et d'insouciance, de bonhomie et de malice, se moquant de la France nouvelle sans croire beaucoup à l'ancienne, regrettant plus leur jeunesse que leur grandeur et leurs amours que leurs châteaux ; si bien pénétrés hélas ! des leçons de leur maître qu'ils méconnaissaient encore celles de Dieu; tels enfin qu'eût été Voltaire lui-même, si, dépassant l'âge de Fontenelle, il avait pu, pour sa condamnation suprême, assister, sans se convertir, à l'épilogue de son œuvre.

Maintenant supposez un de ces hommes, plus jeune, plus instruit, plus réfléchi que les autres, libre des préjugés de caste et d'esprit de parti, tourné

Digitized by Google

vers les idées sérieuses par les graves et douloureux spectacles de notre époque, se passionnant pour ce magnifique sujet, le règne ou le siècle de Voltaire, y apportant d'abord une sorte d'admiration préventive, tribut de l'esprit à l'esprit par excellence, puis, peu à peu, par le seul effet de la réflexion et de la vérité sur une intelligence droite, modérant son enthousiasme, discutant le fort et le faible, constatant le bien, reconnaissant le mal, avouant le pire, réservant à la critique de son âge mûr l'idole de sa jeunesse, et arrivant à une appréciation équitable, impartiale, profonde, complète, de cet homme qui a été tout un siècle; voilà l'historien digne du personnage; voilà l'œuvre digne du sujet; nous la regrettions déjà : le livre de M. Arsène Houssaye nous la fait regretter davantage.

Nous ne le suivrons pas à travers cette série de pastels peu réussis où il retrace tour à tour Voltaire à la cour et Voltaire en exil, Voltaire à la ville et Voltaire à la campagne, les amours de Voltaire, Voltaire chez le grand Frédéric, à Cirey, à Ferney, à Paris, etc... Littérairement, cela est de la force des vaudevilles à poudre, que les théâtres jouent quand ils n'ont rien de mieux à faire : d'idées neuves, point; d'aperçus originaux, pas un; d'anecdotes inédites, pas l'ombre; toujours la marquise du Chatelet, madame de Pompadour, le roi de Prusse, Catherine, le maréchal de Richelieu, madame Denis; cette triste et froide galerie de Curtius, desséchés par l'athéisme; ces médaillons ridés, fardés, grimaçants, déteints, conservés tant bien que mal entre deux pages de *l'Encyclopédie :* dans l'histoire des *libres amours*, nous ne connaissons rien de plus ignoble, de plus misérable que la liaison de Voltaire avec madame du Chatelet; quant à son sèjour aux portes de Genève, le respectable M. Gaberel (un pasteur protestant, s'il vous plaît!) nous a appris, pièces en main, ce qu'il fallait penser des moyens employés par Voltaire sexagénaire pour faire passer dans les mains des adolescents et des jeunes filles les plus impurs de ses ouvrages. Enfin, si Voltaire, en saluant le vice couronné avec cette obséquiosité familière qui ne laisse pas même l'excuse du respect, en flattant madame de Pompadour et Catherine, la plume à la main et le rire aux lèvres, a préparé l'avènement définitif de la dignité humaine, il faut convenir qu'il y est arrivé par un chemin bien détourné. Je cherche, dans tout cela, un roi, une royauté, un royaume; je ne vois qu'un centième portrait de M. Arouet de Voltaire, brossé à la hâte par un peintre maladroit que Largillière eût renié.

Mais, de temps à autre, M. Arsène Houssaye a passé du doux au grave; il a haussé le ton; il a fait de la politique, de la philosophie et de l'histoire. Il a glorifié la bonté, la sensibilité, l'âme et le cœur de Voltaire; il nous l'a montré pleurant annuellement le 24 août, anniversaire de la Saint-Barthélemy; il a vanté son amour immense, infatigable, pour l'humanité et la justice, son esprit profondément chrétien et évangélique en dépit de ses petites fredaines. Il nous a dit, ici (page 296), que Voltaire avait, non-seulement préparé, mais *adouci* la révolution française; là (page 391), que Voltaire avait *fondé* la raison humaine. Qu'il me permette donc de poser quelques questions,

Digitized by Google

— non pas avec la prétention de les résoudre ; il faudrait un volume plus gros que le sien, et ce serait lui donner une trop facile revanche, — mais afin d'échapper un peu à ses Aurore de Livry et à ses demoiselles Corsembleu, et de placer le débat sur son véritable terrain. Le lecteur impartial se chargera de conclure.

Voltaire, nous a dit M. Arsène Houssaye, a fondé la liberté, l'humanité et la raison. Soit ! Oublions l'histoire, le bon sens, l'évidence ; déclarons que la raison n'existait pas avec Descartes, l'humanité avec Vincent de Paul, la liberté avec la constitution anglaise et nos vieilles franchises provinciales ; soyons absurdes et grotesques pour nous rapprocher un moment de notre antagoniste, il nous restera le droit de demander ceci : comment se fait-il, si Voltaire a fondé la raison, que, depuis son règne et son triomphe, l'esprit humain ait épuisé plus de folies que dans ses temps d'asservissement et d'ignorance, et qu'après quatre-vingts ans, cette pauvre raison, suspendue sur les abîmes, désabusée de ses docteurs et d'elle-même, traînée de paradoxe en sophisme et de sophisme en orgie, flotte indécise entre ses vieilles croyances et les suggestions de la matière, c'est-à-dire entre une double défaite ? Si Voltaire a fondé l'humanité, comment se fait-il que la conséquence immédiate de ses victoires et conquêtes se soit produite avec une férocité sauvage qu'eussent enviée le temps et les peuples les plus barbares ? Si Voltaire a fondé la liberté, comment se fait-il qu'un siècle après son règne la liberté politique soit condamnée à des abdications successives, tantôt au profit de la licence, tantôt au profit de la force ? Ces questions sont bien simples, et pourtant nous défions ses admirateurs d'y répondre. Quant à nous, pour toute réponse, bornons-nous à indiquer un point auquel se rattachent ces douloureux problèmes, laissés en suspens par nos révolutions, déjà septuagénaires et encore mineures.

Prétendre que toute justice, toute raison, toute liberté datent de Voltaire et de ses disciples, faire remonter ces notions sacrées et immortelles à ces journées de délire où l'on vit le peuple le plus spirituel de la terre adorer le vieux squelette de l'auteur d'*Irène*, ce n'est pas seulement une folie, c'est un blasphème contre cette humanité même dont vous vous faites les adulateurs et les complaisants. Nier ou maudire toute l'œuvre de Voltaire, affirmer qu'il n'avait rien à faire, et qu'il n'a rien fait que détruire le bien et accréditer le mal, c'est un paradoxe qu'il est commode de nous attribuer, mais que nous ne commettrons pas. Ce qui est vrai, c'est qu'à cette époque critique et fatale dont Voltaire et les siens se sont emparés, le bien et le mal étaient soumis comme toujours, à des lois que nul ne saurait enfreindre ou déplacer impunément. Pour réformer une société vicieuse et viciée, il fallait, avant tout, combattre le vice. L'homme, cette créature superbe et misérable, s'était énervé et corrompu dans l'oubli de sa céleste origine. Au moment où l'on émancipait sa raison et son intelligence, au moment où on l'invitait à des destinées nouvelles, il fallait, pour qu'il fût capable de les porter, le purifier et l'affermir en le remettant en présence de son but divin et de son néant terrestre. En

Digitized by Google

un autre temps, il y avait eu une autre révalution, accomplie au nom de la justice, de la morale, de la liberté, de la dignité humaines. Comment s'était-elle faite? La société tombant en pourriture, avait été traitée par les contraires. Douze apôtres, — douze faquins, dit Voltaire, que M. Houssaye appelle avec autant d'esprit que de convenance le treizième faquin, avaient lutté, l'Évangile à la main, contre le vieux monde. A l'orgueil ils avaient prêché l'humilité; au libertinage, la pudeur; au luxe, la pauvreté; à l'oppression, la charité; aux enivrements de la matière, les joies austères de la conscience et de l'âme, de l'immolation et du sacrifice; aux combinaisons monstrueuses de la tyrannie et de l'esclavage, la liberté et l'égalité devant Dieu. Pour tout résumer en deux mots, au paganisme ils avaient prêché le christianisme. Voltaire, au contraire, qu'a-t-il fait? Cette société corrompue, il l'a grisée de sa corruption et de ses vices; d'une main, il a montré à l'homme le code de sa raison et de ses droits; de l'autre, il l'a vautré dans le cloaque de *Candide* et dans l'auge de *la Pucelle*. Ces institutions sociales qui ne tenaient plus qu'au fil de la tradition ou de la routine, il en a révélé la caducité et la faiblesse; et, en même temps, il a dégagé de tout frein moral, de toute loi religieuse, de tout respect de soi-même cette humanité qu'il conviait à briser ses liens et à déchirer ses langes. Il a créé le désert, — et un désert pestilentiel, — dans ces âmes qui allaient être appelées, par lui, et d'après lui, à se gouverner elles-mêmes, à choisir leur Dieu, leur loi, leur route, leur guide. Cette dévastation des âmes, cette mort de toute foi, de toute autorité intérieure, de toute faculté forte et saine, précédant les révolutions imminentes, vous savez ce qui en est résulté. M. Arsène Houssaye prétend que Voltaire n'a pas seulement préparé la Révolution française, qu'il l'a adoucie. Non, mille fois non! Il l'a envenimée, que dis-je? il l'a déshonorée d'avance; il l'a rendue violente, impure, sanguinaire; il a disposé une génération tout entière à exercer ou à subir le plus hideux despotisme qui ait épouvanté le monde. Ce caractère d'orgie trempée dans le sang qu'ont offert nos journées révolutionnaires, c'est lui qui le leur a donné. Il y avait si bien dépeuplé le ciel, souillé la terre, désarmé la conscience, dépravé le cœur, enfiévré l'esprit, gâté la raison, déshérité l'âme, que tuer et mourir a paru, à certains moments, l'*ultima ratio*, le dernier mot de ce chaos ébauché par des mains savantes, achevé par des mains grossières. Et ce n'était là que la moitié de l'œuvre. Pendant qu'il détruisait de ses ricanements tout ce qui peut rendre l'homme capable et digne de liberté, son rival créait, dans l'amère solitude de son génie, un modèle chimérique d'après lequel l'homme ramené à son innocence et à sa perfection primitives, n'avait plus pour être heureux et bon, qu'à rompre avec les fictions et les perversités sociales et à se laisser conduire par la nature. Cet homme de la nature, de la nature du dix-huitième siècle, ayant passé par la régence, par les petits soupers, par les poëmes de Voltaire et les romans de Crébillon fils, par les livres de Diderot et le salon de madame du Deffant, par le règne de la Dubarry et l'apothéose d'Irène, pour arriver au *Mariage de Figaro* et à la *Déclaration des Droits de l'Homme*, n'avait plus qu'un pas à faire, appuyé sur le *Contrat*

Digitized by Google

social et sur le *Dictionnaire philosophique* : il l'a fait, et il s'est appelé Robespierre. Robespierre, c'est-à-dire l'homme de 93 ; c'est le produit le plus naturel et le plus logique du sophisme de Rousseau et du sarcasme de Voltaire. M. Arsène Houssaye s'est amusé à chercher les innombrables *avatars* ou incarnations de son héros. Il en a trouvé partout ; dans le paradis terrestre, dans l'arche de Noé, dans la tour de Babel, dans les vaudevilles de M. Scribe, dans les jardinages de M. Alphonse Karr et dans les discours de M. Ponsard. Il en a cependant oublié quelques-unes que je vais lui indiquer. Pour éviter les redites, je saute à pieds joints sur 93 et sur la Terreur, dont les instruments et souvent, hélas ! les victimes furent les premiers voltairiens : voltairiens aussi, ces hommes du Directoire, qui eurent toutes les corruptions du siècle de Louis XV, moins le prestige, la distinction et l'élégance ; voltairiens, ces tribuns, ces patriotes, ces Brutus de la Convention et ces Catons du comité de salut public, qui tendirent une échine si souple à l'uniforme de chambellan et une main si friande au traitement de sénateur : voltairiens, ces fournisseurs dont les fortunes scandaleuses ont mis en goût l'agiotage moderne : voltairiens, ces généraux qui trahirent si bravement la France : voltairiens, ces banquiers et ces avocats qui firent de la politique avec leur vanité, en attendant que l'événement démontrât la vanité de leur politique : voltairienne, cette bourgeoisie qui avait un si beau rôle à jouer dans la société nouvelle, et qui, aux heures difficiles, s'est trouvée inférieure à son rôle : voltairienne, cette nation qui n'a su ni apprécier, ni régler, ni ennoblir, ni conserver sa liberté : voltairiens... mais je m'arrête ; l'histoire contemporaine est encore à faire. Voltairiens tout ceux-là et beaucoup d'autres ; parce que partout où il leur aurait fallu une vertu, leur maître avait légué le germe d'un vice.

Voilà la question ; tant que vous ne l'aurez pas résolue, tous vos éloges de Voltaire ne prouveront rien, sinon qu'il ne suffit pas d'être son panégyriste pour être son successeur. Le livre de M. Arsène Houssaye, en dehors du succès éphémère que lui ont fait de par la loi du libre-échange, ses compliments et ses amitiés, n'est bon qu'à mesurer le contraste de l'immensité du sujet avec le clinquant, la miévrerie et la pauvreté de l'œuvre. Il a voulu nous donner un *Roi-Voltaire*, et il ne s'est pas aperçu qu'il lui fabriquait un sceptre de carton peint et une couronne de papier doré. Au fait, ceci pourrait résumer toute ma critique. Voltaire fut un roi sans doute, mais il fut aussi un grand comédien : un roi de comédie raconté par un directeur de théâtre, voilà le livre de M. Arsène Houssaye.

ARMAND DE PONTMARTIN.

Digitized by Google

LIBRAIRIE CENTRALE CATHOLIQUE ET CLASSIQUE
DE JACQUES LECOFFRE ET Cie
29, rue du Vieux-Colombier, à Paris.

ROME ET LA JUDÉE

AU TEMPS DE LA CHUTE DE NÉRON

(ANS 66-72 APRÈS JÉSUS-CHRIST)

PAR

LE COMTE FRANZ DE CHAMPAGNY

Auteur des Césars.

1 beau volume in-8°, avec un Plan de Jérusalem. — Prix : 6 fr.

L'auteur de cet ouvrage, après avoir, dans un livre antérieur, raconté l'histoire de l'Empire romain sous les premiers Césars, a été amené à peindre ce temps de révolutions et de guerres qui suivit la mort de Néron. Cette époque fut en effet celle d'un bouleversement universel dans le monde civilisé. Pendant que Rome voyait des Césars éphémères, tour à tour élevés et renversés par des insurrections militaires, Jérusalem, investie, périssait au milieu des plus atroces douleurs dont l'histoire ait gardé le souvenir. La guerre était au dedans et au dehors. Les légions romaines, qui combattaient les unes contre les autres sur le Tibre, avaient grand'peine à défendre le Rhin contre les Germains, le Danube contre les Daces. Et, en même temps, à cette crise politique s'ajoutait une crise intellectuelle; un redoublement de superstitions troublait les âmes païennes; l'Eglise elle-même avait à lutter contre de nombreuses et sérieuses hérésies, et le peuple d'Israël était en proie à une foule de faux prophètes et de mystiques imposteurs.

Mais ce qui rend surtout cette époque remarquable entre toutes, c'est que tout cela avait été prophétisé. La chute de Jérusalem l'avait été en des termes singulièrement justifiés par l'événement dans les écrits de Moïse et des prophètes. Et la chute de Jérusalem, les bouleversements du monde, et cette multiplicité des séducteurs et des faux prophètes avaient été prophétisés dans l'Evangile avec une clarté admirable. C'est là le caractère tout particulier de cette crise et qu'on s'est attaché spécialement à mettre en lumière.

LIVRE DES MALADES

LECTURES TIRÉES DE L'ÉCRITURE SAINTE

Par A. F. OZANAM

1 volume in-18. — Prix : 1 fr. 60 cent.

S. E. le Cardinal-Archevêque de Paris parle ainsi de ce livre :

« Nous avons jugé le livre de M. Ozanam digne d'une entière approbation, estimant qu'il est très-propre à consoler et à soutenir les malades dans leurs épreuves et leurs souffrances. »

En effet, celui qui est assez éloquent pour calmer les plaintes de la souffrance et tourner l'esprit abattu et découragé vers le Dieu de miséricorde qui frappe et pardonne, celui-là a connu un secret que beaucoup de médecins ignorent.

Qu'y a-t-il de plus tendre et de plus doux que ces paroles adressées par l'auteur à celui qui souffre : « Ame désolée, abîmée de tristesse, si tu trouves en ce livre ce qui relève dans la détresse et sanctifie les maux, n'oublie pas ton frère dans la douleur. » Conseils, sentiments, prières, tout est dans ce livre, depuis la prière du pauvre malade qui espère sa guérison jusqu'à celle du mourant qui murmure ses derniers adieux à la vie.

Digitized by Google

PARIS
RUE DE TOURNON, 29.

TOURNAI
RUE AUX RATS, 14.

H. CASTERMAN
ÉDITEUR.

ESSAI THÉORIQUE
DE DROIT NATUREL

BASÉ SUR LES FAITS;

Par le R. P. TAPARELLI D'AZEGLIO,

de la Compagnie de Jésus.

Traduit de l'italien d'après la dernière édition, avec approbation de l'auteur.

4 beaux volumes gr. in-8° de 500 pages chacun. — Prix : **16** fr.

Ce bel ouvrage est maintenant complet; le 4e volume venant de paraître.

MÉLANGES
RELIGIEUX, SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES

DE SON ÉMINENCE

LE CARDINAL WISEMAN,

Archevêque de Westminster.

Recueillis avec le bienveillant concours de l'illustrissime auteur et traduits par F. DE BERNHARDT.

Beau vol. in-8° de 480 pp., avec Plan du Forum romain. — Prix : **4** fr.

LE CHRIST
ET LES ANTECHRISTS

DANS LES ÉCRITURES, L'HISTOIRE ET LA CONSCIENCE;

PAR

V. DECHAMPS,

de la Congrégation du T.-S. Rédempteur.

Avec ces épigraphes :

Dieu était dans le Christ, se réconciliant le monde.
(II. Cor. 5. 19.)

Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera dans tous les siècles.
(Heb. 13. 8.)

Qui est menteur, sinon celui qui nie que Jésus soit le Christ? Celui-là est un antechrist qui nie le Père et le Fils. Quiconque nie le Fils ne reconnaît point le Père.
(I. Joan. 2. 22.)

Il y a dès à-présent plusieurs antechrists.
(Ibid. v. 18.)

Volume grand in-octavo de viij-612 pages.

Prix : 4 fr. 50.

Digitized by Google

LA BELGIQUE

REVUE MENSUELLE

TOME SIXIÈME.

Neuvième livraison. — Septembre 1858.

SOMMAIRE :

1. PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE. — **Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne** (première lettre), par **le R. P. LACORDAIRE.**
2. HISTOIRE CONTEMPORAINE. — **La tribune moderne. — Chateaubriand et son influence (M. Villemain)**, par **Ch. de LAVALLÉE-POUSSIN** (suite).
3. ÉTUDES MORALES. — **M. l'abbé Bautain ; la belle Saison à la Campagne ; Conseils spirituels**, par **Ed. PIRMEZ.**
4. REVUE DES SCIENCES. — **Premier semestre** (1858), par **Ph. GILBERT**, professeur à l'Université de Louvain.
5. VARIÉTÉS. — **Vingt ans contre cinquante. — Mémoires d'un Etudiant.**
6. FABLE. — **L'Avare et la Pie.**

(La reproduction de ces articles est interdite.)

BRUXELLES,
BUREAUX DE LA REVUE
RUE DES ROSES, 6.

1858

Digitized by Google

LA BELGIQUE,

Religion, Philosophie, Histoire, Littérature, Économie sociale, Politique, Sciences, Beaux-Arts.

—

Cette Revue paraît tous les mois par livraisons d'environ 100 pages in 8°, sur papier satiné, et forme par an deux beaux volumes comprenant au moins 1200 pages.

Le prix d'abonnement est de 10 francs pour la Belgique, *payables par anticipation.* Pour l'étranger le prix varie d'après les frais de port.

Les lettres et paquets adressés au directeur de LA REVUE doivent être *affranchis.*

ON SOUSCRIT A BRUXELLES,

AU BUREAU DE *LA BELGIQUE*, RUE DES ROSES, 6,

et chez tous les libraires et percepteurs des postes.

—

Il reste un petit nombre d'exemplaires des 4 premiers volumes de *la Belgique*. Le prix des 2 volumes de 1856 est fixé à 6 francs. Celui des 2 volumes de 1857, 1298 pages, avec une planche gravée et 14 vignettes, est maintenu à 10 francs.

—

On publiera dans les prochains numéros, les articles suivants :

M. FÉLIX NÈVE.

Du Stoïcisme dans le monde romain.

CRITIQUE LITTÉRAIRE. — *Etude sur Pollion, par M. Octave d'Hendecourt.*

HISTOIRE NATIONALE. — *Dissertation géographique, ethnographique et archéologique sur la Belgique, avant et pendant la domination romaine*

M. LE CHANOINE DE HAERNE, membre de la Chambre des Représentants.

Etudes sur la Chine (suite).

M. LEGLAY, Archiviste général du département du Nord.

Louis de Blois à l'abbaye de Liessies.

M. KERVYN DE LETTENHOVE.

Froissart. — Étude littéraire sur le XIVe siècle.

VINGT ANS CONTRE CINQUANTE. — *Mémoires d'un Etudiant (suite).*

Digitized by Google

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

LETTRES A UN JEUNE HOMME

SUR LA VIE CHRÉTIENNE.

PREMIÈRE LETTRE

DU CULTE DE JÉSUS-CHRIST COMME FONDEMENT DE LA VIE CHRÉTIENNE.

École de Sorèze, 24 février 1858.

Mon cher Emmanuel,

Je vous écris de cette école de Sorèze que vous venez de quitter et dont vous avez été l'honneur. A peine entré dans le monde, vous en souffrez déjà. Le bruit de ses désordres vous émeut, le spectacle de ses mœurs vous attriste; rien de grand ne vous apparaît dans les caractères, rien de ferme dans les esprits, et la jeunesse que vous rencontrez autour de la vôtre ne vous semble préoccupée que de plaisirs vides et sans aspirations vers le lieu des saintes choses où votre âme a vécu. Il vous faudra du temps pour vous accoutumer à cet air que vous n'aviez pas encore respiré. Sans doute le mal vous était connu; l'histoire vous l'avait dit, et votre cœur plus éloquent encore que l'histoire, vous en avait fait entendre dans les replis de ses solitudes le douloureux écho. Mais Dieu vous avait donné contre l'histoire et contre votre cœur une garde généreuse; il vous avait le fils d'une mère chrétienne. Le chaste sein d'une femme régénérée vous avait conçu; ses bras avaient été votre premier berceau, son regard votre premier soleil, et quand vous fûtes capable d'entendre, sa voix vous avait inspiré la première expression de votre première pensée. Esprit tombé du ciel dans un vase

Digitized by Google

de terre, vous portiez bien en vous le germe de toutes les dépravations de l'homme; mais la vertu de votre mère en avait affaibli la tradition dans ses entrailles et dans les vôtres, et votre baptême en avait effacé la malédiction pour ne vous en laisser que de légères traces, épreuves plutôt qu'écueil de votre future virilité. Vous aviez grandi dans la pureté, qui est la lumière du cœur, et dans la foi, qui est la lumière de la pureté; et, si plus tard au sein d'une adolescence déjà forte, vous aviez touché de près, dans la vie d'école, aux misères d'autrui, du moins les barrières n'étaient pas tombées devant vous, et le vice ne vous était apparu que comme une honte qui a peur et une tache qui se blanchit. Vous ne connaissiez pas encore l'abîme des âmes perdues; vous n'avez pas rencontré le libre épanchement du mensonge, l'orgueil de l'ignorance, l'impudeur de la volupté, le mépris de Dieu et la satisfaction de soi-même dans l'abaissement de tout l'homme. Vous croyez au monde malgré l'Evangile, parce que l'Evangile vous avait fait un fonds de nature capable de croire, d'aimer et d'admirer.

Aujourd'hui ; mon cher Emmanuel, l'horizon du mal s'est déchiré pour vous, et, encore que votre âge ne vous permette pas de le voir d'assez haut pour en embrasser la vaste perspective, il vous permet déjà de ne plus vous faire d'illusion sur la part considérable qui lui appartient ici-bas. Vous comprenez ce que l'Evangile vous disait du *prince de ce monde* (1), *de la puissance des ténèbres* (2), et de cette *ombre de la mort où des peuples sont assis* (3). La foi vous avait enseigné qu'il y a, dès l'origine des choses, avant même la création de notre race, une guerre entre le bien et le mal, et deux chefs de cette guerre : l'un, qui est le Christ, fils de Dieu et fils de l'homme, Rédempteur du monde par son sang répandu au milieu de nous; l'autre, qui est le premier esprit tombé volontairement des splendeurs de la vérité, et devenu par la prééminence de sa chute, l'instigateur de toute pensée mauvaise et le maître de toute intelligence corrompue. Vous en étiez certain, mais non pas peut être persuadé.

(1) Saint-Jean, chap. XII, vers. 31.
(2) Saint-Luc, chap. XXII, vers. 53.
(3) *Ibid.*, chap. 1, vers. 79.

Digitized by Google

Il vous coûtait de croire à l'antiquité du mal, à sa perpétuité, et surtout à cette hiérarchie perverse qui, du ciel à la terre et de l'archange à l'homme, lie entre eux sous une fascination qu'ils se communiquent, tous les esprits qui n'adhèrent point à Dieu. Maintenant vous en avez plus que la certitude, vous en avez la vision. Ce que votre mère ne vous avait point appris et ce que votre conscience ne vous disait pas, le monde vous l'a révelé. Vous savez qu'il existe deux abîmes inintelligibles l'un à l'autre, aussi profonds l'un que l'autre : l'abîme du bien et l'abîme du mal; vous croyez à Satan d'une foi aussi lucide qu'à Jésus-Christ. C'est là le moment décisif de la vie, le moment de la crainte et du courage, où l'on entend pour la première fois cette parole de saint Paul : *Opérez votre salut avec appréhension et tremblement* (1), et cette autre qui en est inséparable : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde* (2).

Dès qu'on est en vue du mal, non plus par l'histoire, non plus par les linéaments que tout homme en porte dans son cœur, mais par la réalité vivante du monde, il faut de toute force passer à la virilité chrétienne ou succomber. Voilà pourquoi mon cher ami, du fond de votre chambre d'étudiant, vous vous êtes tourné vers moi. Vos yeux, qui ne me voyaient plus, ont recherché la tendresse du maître et la lumière du chrétien. Vous êtes revenu, jeune homme libre, au seuil où votre adolescence enchaînée avait tant de fois frappé. Vous me rapportez la beauté de votre âme que j'ai tant aimée, et avec elle les premiers troubles d'une expérience qui craint de faiblir et souhaite d'appuyer une fragilité pressentie au foyer d'un cœur plus ancien et plus fort. Ce retour ne m'a pas surpris, mais il m'a touché. Je me rappelais, en vous lisant, nos jours de Sorèze, tous les beaux lieux où votre pied suivait la trace du mien, nos égarements d'été dans les forêts de la montagne Noire; je me nommais, avec vos lèvres plutôt qu'avec les miennes, Saint-Ferréol, Arfons, Alzau, Lampy, ces champs et ces vallons sans gloire pour l'étranger, mais chers aux fils de Sorèze, et plus chers à moi qu'à vous tous, parce que j'y portais l'âme

(1) Ep. aux Philippiens, chap. II, vers 12.
(2) Saint-Jean, chap. XVI, vers. 33.

Digitized by Google

d'un père dans des solitudes que vous remplissiez. C'est là que votre souvenir me retrouve et que le mien vous ramène. Vous y revenez plus mur, mais non pas flétri. L'arôme de votre jeunesse a survécu aux enchantements trompeurs de la première liberté, et je reconnais dans votre style, seule image où je puisse vous voir aujourd'hui la grâce de votre parole et la virginité de votre front.

Aussi, dès les premières lignes, je me suis senti incapable de vous résister. Et pourtant que me demandez-vous? Que je vous initie aux mystères de la vie chrétienne, non plus comme un enfant, mais comme un homme; que je parcourre avec vous les sentiers étroits de l'Evangile sans rien vous cacher; que je vous conduise, voyageur attentif et convaincu, mais craintif encore, de l'étable de Béethléem au chaume de Nazareth, de la barque des pêcheurs de Galilée au puits de la Samaritaine, du désert de Jean au tombeau de Lazare, et que, suspendus partout aux lèvres du Sauveur, j'amène enfin votre âme, de proche en proche et de lumière en lumière, à regarder la croix et à la porter. Ah! sans doute, ces chemins me sont connus. Voilà trente ans passés depuis le jour où, jeune comme vous, jeté comme vous dans les révélations d'une grande ville de ce monde, je levai pour la première fois un regard timide vers la bonté de Dieu. Depuis je n'ai pas cessé de croire et d'aimer. Les années, fidèles à leur mission, m'ont apporté chaque jour des certitudes plus grandes, des joies plus divines, et j'ai vu l'homme diminuer à mes yeux pendant que le Christ y grandissait toujours. Vous frappez donc à une porte qui s'ouvre d'elle-même; vous touchez à un fruit qui va tomber de soi: mais c'est cela même qui m'émeut. Je me demande s'il n'est pas trop tard, s'il me reste le temps de vous instruire, ou si l'ardeur des convictions, trahie par les faiblesses de l'âge me laissera ce que je voudrais pour semer en vous l'éternité. Je me trompe, l'éternité habite en vous puisque la foi y réside, mais qu'il y a loin encore de la foi à l'amour, et de l'amour qui commence à l'amour qui déborde! Je suis un vieux vase et j'ai peur pour vous qui voulez y boire; que Dieu cependant m'assiste et que sa grâce soutienne votre cœur après l'avoir préparé.

La vie chrétienne est la vie fondée sur la terre par Jésus-

Digitized by Google

Christ. De tous les succès de la puissance, aucun n'est plus rare que de fonder un genre de vie, c'est-à-dire une persuasion qui enchaîne notre corps, notre pensée et notre volonté libre à des actes répétés chaque jour et formant ensemble le tissu même de notre existence. Il y a là un empire supérieur à tout autre empire, et l'ambition des plus forts ne va guère jusque là. Les conquérants se contentent de relier des terres à des terres par un sillon que trace l'épée. Les législateurs y ajoutent des Codes ou se règlent l'état des personnes, la possession et la transmission des choses, l'ordre des jugements, la nature et le degré des peines destinées aux fautes extérieures contre la société. Les sages seuls, plus profonds que les législateurs et plus ambitieux que les conquérants, se proposent de créer des mœurs en soumettant à des prescriptions domestiques le for intime de l'homme. Magnifique travail qui a fait le sort des peuples, partout où les peuples ont été assez heureux ou assez grands pour obéir à une autre impulsion que la force et à un autre commandement que l'instinct de l'orgueil et du plaisir. Mais, hélas! que peu de sages ont réussi! et là même où ils ont eu des nations pour disciples, combien est resté à leur œuvre le caractère de l'ébauche ou même le stigmate de la misère morale! Jésus-Christ seul a créé sur la terre une vie digne de l'homme et digne de Dieu. Il a purifié notre chair en dilatant notre cœur, et, quoique nous demandant plus que n'avait conçu personne, il a obtenu sans violence, par une infiltration de sa doctrine ou plutôt de lui-même, une multitude inouïe de disciples qui se sont appelés ses fidèles. Aucun climat, aucun peuple ni aucun siècle, ne s'est trouvé incapable des vertus surhumaines dont il avait créé l'exemplaire avec le nom. On a vu des enfants et de jeunes filles en revêtir comme d'une armure le charme de leur faiblesse; des épouses en ont apporté la robe sans tache au bord du lit nuptial, et la volupté même a connu la chasteté; les soldats, tout enivrés de l'éclair des batailles, ont abaissé leur épée devant une victoire meilleure que celle de leur capitaine, et la guerre elle-même a connu le frein d'une humanité qu'elle ignorait; des Rois ont orné leur diadème du signe des supplices et leur majesté soumise à celle de Dieu, a confessé le néant

Digitized by Google

des plus hautes grandeurs; les barbares nourris de sang, les sauvages perdus aux extrémités de la dégradation, ont entendu la voix qui les appelait à la douceur, et tout sur la terre, nations, royauté, génie, sagesse, le crime et la vertu, la gloire et l'opprobre, tout a reçu de cette bouche souveraine un souffle qui a guéri et transformé.

Jésus-Christ n'a eu qu'un malheur, le plus beau de tous, il est vrai, le plus digne d'un Dieu, mais un malheur pourtant : il a été populaire. Si plus sobre de son ascendant, il eut laissé le peuple loin de lui, il serait, à l'heure présente, sur un trône incontesté; nul n'ouvrirait son Evangile que pour le bénir, et ne prononcerait son nom que pour le louer. On lui pardonnerait jusqu'à ses miracles; car tous sont empreints d'un caractère d'humanité qui en rachète la toute-puissance et la cache en quelque sorte dans l'effusion de l'amour. Ce n'est plus Moïse recevant la loi de Dieu à travers les foudres et devant un peuple épouvanté ; ce n'est plus Elie faisant du Ciel une voûte d'airain ou en arrachant le feu qui dévore les blasphémateurs : c'est une main qui touche des yeux fermés pour leur donner la lumière, qui redresse et fortifie les membres souffrants, qui rappelle un fils du tombeau pour le rendre à sa mère, qui guérit les lépreux, console l'amitié d'une sœur par la résurrection d'un frère, et ne laisse qu'une fois sous l'impression de sa mort, le ciel et la terre lui rendre témoignage par leurs bouleversements. Tout est humain dans Jésus-Christ, même le miracle; tout est humble et doux, même l'absolue souveraineté, et il n'en coûte rien à l'esprit pour faire de sa personne le modèle achevé du plus parfait des sages et du plus grand des législateurs. Mais, pour son malheur, il a vaincu le monde, et jamais l'orgueil ne le lui pardonnera.

C'est donc Jésus-Christ, mon cher Emmanuel, qui est l'auteur de la vie dont vous me demandez les secrets, et c'est lui seul par conséquent qui peut vous apprendre quelle elle est. Jésus-Christ est votre maître, votre seul maître, il vous la dit lui-même dans cette parole qu'il adressait à ses premiers disciples : *Vous n'avez qu'un maître qui est le Christ*(1). D'autres en prendront qui leur conviennent mieux;

(1) Saint-Matthieu, chap. XXIII, vers. 10.

Digitized by Google

ils choisiront Aristote ou Platon ; *ils se feront*, dit saint Paul, des maîtres qui chatouillent *leurs oreilles, et ils se détourneront de la vérité pour se donner à des fables* (1). Pour vous c'est Jésus-Christ qui est votre maître. J'ai souvent admiré, dans mes contemporains, que tous appartiennent à une école, et qu'il n'est âme vivante qui ne jure par un homme, un livre ou une idée célèbre. Tout siècle, le nôtre compris, se résout en quelques personnages élevés au-dessus des autres par le don de penser, quelquefois même par le seul don du style et qui se partagent entre eux la direction des esprits. Si quelqu'un, dans la foule admiratrice et obéissante, se persuade qu'il n'y a point de maître, il est aisé de voir que son indépendance même est une imitation et qu'elle a sa source dans des doctrines qu'il a délaissées peut-être, mais qui ont jeté dans son intelligence la racine du scepticisme et de l'isolement. On se dégoute de servir, mais on sert néanmoins, comme ces esclaves affranchis qui, tout en étant hors du joug, conservaient encore dans leur chair les honteux vestiges de leur avilissement. Il n'y a, en tout ordre de choses, divines ou humaines, vraies ou fausses, que des soldats et des chefs. Aspirer à n'être ni l'un ni l'autre, c'est aspirer à être plus que Dieu ou moins que l'atome, car Dieu commande et l'atome obéit. Le néant seul est en dehors de cette loi. Ne vous étonnez donc pas d'avoir un maître, mais proposez-vous d'être un disciple digne de votre maître : car écoutez ce qui suit :

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu (2) : voilà votre maître.

En lui était la vie, et la vie est la lumière des hommes... Il était la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde (3) : voilà votre maître.

Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire du fils unique de Dieu, plein de grâce et de vérité (4) : voilà votre maître.

Oh ! Emmanuel, vous avez un grand maître ! Jusqu'ici, je

(1) Seconde Epître à Timothée, chap. IV, vers. 3 et 4.
(2) Saint Jean, chap. Ier, vers. 1.
(3) *Ibid.*, chap. Ier, vers. 4 et 9.
(4) *Ibid.*, chap. Ier, vers. 14.

Digitized by Google

le crains, vous n'avez pas su à quel dégré il doit l'être et il l'est réellement. Vous ne l'avez considéré qu'en tant qu'il est le *Verbe fait chair*, le fils unique de Dieu *venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité* (1), le principe et *l'auteur de la foi* (2); vous n'avez pas regardé plus haut et plus loin, et, séparant ce qui est indivisible, quoique distinct, vous avez ignoré peut-être qu'avant son Incarnation le Verbe était déjà pour nous la vie et la lumière, la *lumière qui illumine tout homme venant en ce monde*, et par conséquent la source première et éternelle de notre raison. Oui la raison et l'Evangile descendent du même foyer, le même souffle les communique à l'homme, et vous n'entendriez pas la parole de Jésus-Christ si vous n'entendiez pas celle du Verbe qui inspire votre intelligence et lui donne en des idées primordiales le germe de toute conception. C'est là ce que l'apôtre saint Jean nous révèle à l'ouverture de son texte. Il a vu le Verbe dans le sein de son Père; il l'a vu créant toutes choses, parce que la vie est en lui; il a reconnu que cette vie du Verbe est la lumière des hommes, qu'elle les éclaire tous à leur avènement au monde, qu'elle est dans le monde avec eux, mais qu'elle y luit dans les ténèbres, parceque le monde ne sait pas d'où elle vient et qui elle est; et qu'enfin le Verbe s'est fait chair pour rendre manifeste le lien qui l'unit à nous dès l'origine, et consommer ainsi par une effusion plus parfaite de la grâce et de la vérité le mystère de notre prédestination à la vie même de Dieu. Cette page si courte est le regard de l'aigle dans l'infini. Elle a placé saint Jean au faîte de ceux qui ont vu les choses divines et il est impossible, sauf au jour de la vision dernière, de mieux apprendre que là ce que nous sommes et ce qu'est Jésus-Christ pour nous.

Là Jésus-Christ nous apparaît tout entier, avant et après son épiphanie terrestre. Verbe de Dieu, coéternel à son Père, il a reçu de lui, parcequ'il est l'expression de sa pensée, le ministère de la création, et en particulier le ministère des intelligences, dont il est le flambeau. Docteur universel, il parle intérieurement à tout esprit, il meut toute conscience,

(1) Saint-Jean, chap. XVIII, vers. 37.
(2) Ép. aux Hébreux, chap. XII, vers. 2.

Digitized by Google

et nul, quelle que soit sa place dans la hiérarchie des êtres pensants, n'est dans la vérité et la justice que par une conformité à ce qu'il entend de lui. Il est le père de notre raison et par la raison le père de toutes les vertus morales et politiques qui font du genre humain une société. Le genre humain est la première église fondée par le Christ, église qui ne connaît pas son fondateur, mais qui vit sous ses lois et en appelle à lui, sous le nom de Dieu, toutes les fois que le besoin de son salut lui inspire de regarder plus haut qu'elle-même.

Ce n'est donc pas seulement comme Verbe fait chair, comme auteur de la foi, architecte et pierre angulaire de l'Eglise catholique, que Jésus-Christ est votre maître; il l'est aussi comme Verbe de Dieu, comme lumière invisible de la raison et chef méconnu de l'humanité. L'humanité et l'Eglise, la raison et la foi, la nature et la grâce, ne sont pas des choses contraires, ni même séparées; elles sont unies dans le Christ, *que Dieu a constitué l'héritier de toutes choses, par lequel il a fait les siècles, qui est la splendeur de sa gloire, la figure de sa substance, et qui porte tout sur l'efficacité de sa parole* (1). C'est cette parole secrète dans votre âme, publique dans le monde qui forme l'enseignement total du Verbe et fait de lui notre maître unique autant que souverain. Il vous l'a dit, ne l'oubliez pas : *Vous n'avez qu'un maître.* Ou cela veut dire que l'Evangile est tout et la raison rien, ce qui est absurde; ou cela veut dire que l'Evangile et la raison, pages distinctes d'un seul texte, renferment la même substance et sont l'ouvrage d'un même auteur. L'Evangile affirme la raison, la raison ne nie l'Evangile qu'en se trahissant elle-même. Le chrétien est homme par la raison, l'homme est chrétien par l'Evangile; et ainsi l'homme et le chrétien se pénètrent l'un l'autre pour ne former ensemble qu'un esprit qui vient de Dieu, fils et reflet de son indivisible lumière.

J'insiste sur ce point, car il est décisif pour la compréhension de la vie chrétienne, soit que nous y regardions le côté par où elle dirige l'intelligence où celui par où elle dirige la volonté. Avant tout, il faut que nous sachions jus-

(1) Ep. aux Hébreux, chap. I, vers 2 et 3.

Digitized by Google

qu'où Jésus-Christ est notre maître ; s'il l'est seulement d'une part de notre vie, ou s'il en est l'instituteur exclusif et total. Saint Jean, l'ami du Christ, a résolu la question. Nous nous mouvons dans deux sphères, celle de la nature et celle de la grâce; mais l'une et l'autre ont le Verbe, fils de Dieu pour auteur et pour flambeau. C'est pourquoi l'Eglise, infailliblement assistée de l'esprit qui l'a mise au monde, n'a jamais abdiqué la défense de la raison; elle l'a toujours tenue pour une portion de son héritage, et récemment encore elle en a proclamé les droits contre ceux qui, dans une ardeur mal réglée, croyaient rehausser la foi en lui sacrifiant l'autre lumière de notre entendement. Entrez, mon cher ami, dans cette large voie qui seule est la véritable. Ne vous faites pas de Jésus-Christ, notre maître, une exception au cours général des choses; de l'Eglise une petite société perdue au milieu des âges et des nations; de la foi une lampe obscure luisant en quelques âmes privilégiées; de la vie chrétienne enfin une existence qui n'a de rapport qu'à elle-même, et qui proteste contre tout. Non, c'est là le thème de nos ennemis, ce n'est pas le nôtre. Enfant de Dieu, l'univers est l'habitation de notre corps; les siècles la mesure de nos jours, le genre humain le compagnon et le théâtre de nos destinées, la raison notre illuminatrice, la foi une seconde splendeur née dans la première, l'Eglise un monde qui embrasse le passé, le présent, l'avenir, les peuples de la terre avec les esprits du ciel, et, entre ces deux extrémités, tout ce que le Verbe de Dieu a pu concevoir sans nous le dire et faire sans nous le montrer. L'inconnu même est à nous; il vit de notre vie, nous vivons de la sienne, et, au jour où le drame se clôra par l'apparition totale de ce que nous sommes, il sera clair que l'unité régnait du pôle visible au pôle invisible de la création, et qu'elle y régnait par le Christ, *image de Dieu premier-né de toute créature, en qui tout a été fait aux cieux et en terre, ce qui se voit et ce qui ne se voit pas, les dominations et les Principautés et les Puissances, tout enfin, et lui avant tout et tout en lui, lui le chef de l'Eglise comme il est le principe du monde, le premier-né des morts aussi, tenant enfin la primauté en toutes choses, parce qu'il a plu à Dieu que toute plénitude habitât en lui, et que le sang de sa croix reconciliât et*

Digitized by Google

pacifiât en lui tout ce qui est de la terre et tout ce qui est du ciel (1). Voilà l'horizon du chrétien, et, si nos adversaires, renfermés dans les bornes étroites de la nature sensible, mutilant la raison et profanant l'humanité, nous contestent la durée, l'espace et la lumière qui nous furent faites, ce n'est pas à nous de leur tendre la main et d'accepter par ignorance ou par trahison le rôle subalterne qu'ils veulent nous créer, en ne se réservant pour eux-mêmes, du reste, que les tristes limites du temps et les silencieux aspects des astres.

La vie chrétienne est intimement liée à la vie morale, et toutes les deux à la vie divine. Ces trois vies peuvent se séparer par une prévarication schismatique; mais, telles qu'elles sont de leur nature, elles vont de l'une à l'autre par une pente où gît leur grandeur du côté de l'homme qui aspire, et leur bonté du côté de Dieu qui descend.

Lorsqu'au dernier siècle la foi fut attaquée d'une ardeur si jeune et si fière au nom de la raison, c'était l'espérance commune de ses ennemis qu'une ère de délivrance, d'élévation et de progrès allait commencer pour le genre humain. Ils n'en concevaient aucun doute, et, même parmi ceux qui n'avaient pas abdiqué le Christianisme, on rencontrait des esprits que cette vue d'un avenir nouveau touchait d'une sympathique attente. Ils ne voyaient pas le lien qui existe entre la foi et la raison, et que jamais la foi ne s'abaisse sans que la raison diminue. Cette démonstration avait bien été faite dans l'antiquité; on avait vu la raison romaine, la plus haute qui fût avant le Christ, s'affaisser peu à peu dans les ruines de la religion nationale, et ce peuple, plus grand encore par ses lois que par ses conquêtes, descendre à l'inexprimable chute de l'Empire et de ses Scipion à Caligula. Mais ce spectacle était ancien. La décadence de l'idôlatrie, c'est-à-dire d'un culte faux et souvent abject, ne se liait pas d'une manière évidente à la décadence de la raison elle-même; il restait à voir si l'affaiblissement du Christianisme produirait un résultat semblable, et si une seconde fois, par une épreuve bien autrement concluante et solennelle, la diminution de la foi entraînerait la diminution de la raison.

(1) Ep. aux Colossiens, chap. I, vers 15 et suiv.

Digitized by Google

Or cette épreuve s'est accomplie. Nous pouvons, dès aujourd'hui, connaître ce que la raison humaine à perdu à l'ébranlement de la foi. Les signes en sont trop clairs dans notre pays pour ne pas frapper l'observateur le moins sérieux.

Le premier de tous est l'abaissement des caractères. Nous avons conservé la bravoure, cette vieille tradition du sang français, et nos armes ont naguère réveillé dans le monde, après quarante ans de paix, cette antique persuasion que la France est un peuple soldat; mais la bravoure n'exige qu'une certaine ardeur devant le péril, un mépris de la mort conçu dans un élan, et plutôt un héroïque oubli de la raison qu'une appréciation calme du devoir. Le plus valeureux capitaine peut n'être qu'une femme le lendemain d'une victoire, et ses cicatrices ne couvrir qu'un caractère débile et sans portée. Le caractère est l'énergie sourde et constante de la volonté, je ne sais quoi d'inébranlable dans les desseins, de plus inébranlable encore dans la fidélité à soi-même, à ses convictions, à ses amitiés, à ses vertus, une force intime qui jaillit de la personne et inspire à tous cette certitude que nous appelons la sécurité. On peut avoir de l'esprit, de la science, même du génie, et ne pas avoir de caractère. Telle est la France de nos jours. Elle abonde en hommes qui ont tout accepté des mains de la fortune et qui n'ont cependant rien trahi, parce que pour trahir il faut avoir tenu à quelque chose. Pour eux les événements sont des nuages qui passent, un spectacle et un abri, pas davantage. Ils les subissent sans résistance après les avoir préparés sans le vouloir, jouets inconséquents d'un passé, dont ils ne furent pas maîtres, et d'un avenir qui leur refuse ses secrets. Voilà notre pays, Emmanuel, et il n'est pas difficile d'en pénétrer la cause. Le caractère, qui n'est que la force de la volonté, tient à la force de la raison, et la force de celle-ci tient à la ferme vue des principes de la vie humaine. Là où l'entendement ne discerne que des faits, il ne saurait y avoir de conviction, et où la conviction manque que reste-t-il pour appuyer la volonté? Ce sont les principes qui fortifient, parce qu'ils éclairent; en dehors d'eux il n'y a plus que des phénomènes, c'est-à-dire des apparences selon l'admirable énergie du mot, et il est impossible que des apparences, si réelles qu'on se les figure, produisent

Digitized by Google

autre chose dans l'esprit qu'un matérialisme étroit ou un scepticisme décourageant. Il faut voir en haut pour s'asseoir en bas. Ce n'est pas le roc de la matière qui porte l'homme, parce que l'homme est un esprit. Or, dès que l'esprit monte vers les principes, dès qu'il n'est plus sensation et imagination, il aborde les contrées où la foi commence, où la parole intérieure du Verbe se rencontre dans son âme avec sa parole extérieure, où se forme l'alliance divine de toutes les lumières et de toutes les certitudes, et par elle la force des saints, la force des apôtres et des martyrs, la force des magistrats assis sur le siége de la justice, la force des politiques qui gouvernent le monde, la force des écrivains qui lui parlent, et cette autre et sacrée force, la plus nécessaire de toutes, la force de l'homme vulgaire contre les passions de sa nature et les adversités de sa vie. Détruisez l'intime accord de la raison et de la foi dans les profondeurs de l'intelligence; poussez du pied, comme de vains songes, les pèlerinages de l'âme au pays de Dieu : faites cela et étonnez-vous que la vue baisse, que l'éternité s'efface devant le temps, l'infini devant la matière; que l'instinct prenne le pas sur la raison, et que l'homme, débarrassé de ses ancres et de ses mâts, devienne une feuille emportée par les flots. On ne tombe pas sans déchoir.

Le second signe de l'affaiblissement de la raison dans notre siècle est la dégradation des lectures. L'homme ne peut lire que ce qu'il goûte, et ce qu'il goûte est la mesure de sa raison. Or, parmi les symptômes dont nous sommes témoins, il n'en est pas de plus visible, pas de plus triste non plus, que la passion des livres chimériques, c'est-à-dire des livres qui ne disent rien à la raison et ne s'adressent qu'à l'imagination et aux sens. Le nombre en est incalculable; on ne se contente même plus, et depuis longtemps de les publier sous la forme matériellement sérieuse d'un volume. On les jette au monde par feuilles détachées, comme les oracles tombaient autrefois du chêne de Dodone, et il n'est pas de journal ou de revue qui estime pouvoir vivre sans offrir à ses lecteurs ce puéril aliment. La France est inondée chaque jour de pages médiocres par le style et nulles par le fond, qu'un homme ne peut lire sans mépris

Digitized by Google

pour lui-même, parce que leur lecture est un sacrifice fait au néant, et qui néanmoins trouve un peuple d'adorateurs chez une nation que nulle autre, depuis la Grèce, n'a surpassée dans les dons de l'esprit. Cette profanation de l'intelligence correspond à l'abaissement du caractère et remonte à la même source. Là où la raison n'est plus soutenue par des livres sacrés, expression directe de la pensée de Dieu, elle perd l'habitude des hauteurs intelligibles; elle quitte la spéculation pour le métier et se dédommage de la fatigue des affaires où se préserve des assauts de l'ennui par une futile diversion. Qu'est-ce que la philosophie pour des contempteurs de la religion? Qu'est-ce que l'histoire pour les courtisans de la fortune, qui mettent le hasard au-dessus de la Providence? Sans doute l'incrédulité n'entraîne pas toujours l'infirmité de l'entendement; il est des hommes qui usent contre Dieu des priviléges qu'ils ont reçu de lui. Mais ce n'est là qu'une exception; la foule n'est jamais grande par elle-même, elle ne l'est que par une émanation d'en haut. Quand elle se retire du ciel, elle ne rencontre sous ses pieds que la terre. Le génie ne lui vient pas en aide pour lui causer des vertiges et des illusions; elle demeure ce qu'elle est par nature, pauvre, ignorante, le jouet des nécessités qui la courbent et des erreurs qui la déçoivent. Elle se jette sur les plus viles pâtures, et le premier livre venu lui tient lieu de Bible, comme le premier charlatan lui tient lieu de Jésus-Christ.

Remarquez un autre signe de l'affaiblissement de la raison dans nos contemporains, je veux dire l'impuissance politique. Depuis soixante-dix ans, la France travaille à se constituer. Justement éprise du sentiment de la dignité humaine, elle tient à s'élever jusqu'à cette vie publique qui a fait les grands peuples de l'antiquité, et sans laquelle une nation n'est qu'un assemblage d'hommes voués à des intérêts domestiques sous un maître qui gouverne à son gré leurs destinées. Cette aspiration de la France est noble et sainte; des exemples fameux prouvent qu'elle n'est pas irréalisable, et, bien que trop fascinée peut-être par ses Rois, de Hugues Capet à Louis XVI, cependant la France elle même n'avait pas manqué d'institutions capables d'arrêter le pouvoir sur la pente de l'arbitraire, et de perpétuer dans son sein un

Digitized by Google

vrai patriotisme dans une assez large liberté ; si l'ascendant progressif de la royauté avait affaibli, dans les derniers siècles, le garanties de son existence politique, il en subsistait encore des restes et surtout des souvenirs où elle pouvait, d'un moment à l'autre, retrouver ses droits perdus ou compromis. La France, en un mot, n'était pas une terre de servitude, et, en cherchant, après de grandes ruines, à ressusciter, sous une forme nouvelle et stable, l'antique édifice de sa liberté, elle ne faisait qu'obéir à sa nature aussi bien qu'à sa tradition. Pourquoi n'y a-t-elle pas réussi? Pourquoi, depuis trois quarts de siècle, tourne-t-elle dans des catastrophes, où elle est emportée comme le vaisseau dans les tourbillons de l'Océan? Ni les princes, ni les capitaines, ni les orateurs, n'ont manqué à ses besoins; elle a reçu de Dieu, dans ces soixante-dix ans, avec une sorte de profusion, des hommes remarquables en tout genre de grandeur ; et, plus féconde que jamais, on a pu croire qu'un destin singulier voulait établir un contraste entre le mérite de ses chefs et l'impuissance de leur action. C'est, mon cher ami, qu'une nation ne peut être gouvernée quand elle ne se gouverne pas elle-même dans l'éternité de ses pensées et de ses volontés. Tout échoue contre trente millions d'hommes qui ne savent pas se tenir eux-mêmes sur un fondement. Or la France qui a conservé tant de magnifiques instincts, a perdu le sentiment politique de la religion et du droit; instruite à l'école des gens d'esprit du dix-huitième siècle, elle ne peut se faire encore à cette idée que la religion, fut-elle fausse, est un élément nécessaire de la vie d'un peuple, et que la liberté n'est possible que dans un pays où le droit l'emporte sur les passions. C'est là ce qui nous manque, parce que la foi, qui est le principe le plus élevé de la justice, ne fait pas en nous le contre-poids du penchant qui nous porte à rejeter le droit qui nous gêne, c'est-à-dire la liberté d'autrui. Notre raison défaille devant deux des plus grandes vérités politiques, et nous aimons mieux nous débattre dans l'inanité que de nous dire ce que les plus médiocres législateurs confessaient avant Jésus-Christ : il n'y a pas de société sans les dieux.

Vous entendrez souvent attribuer nos malheurs à des causes secondaires, et sans doute les causes secondaires y

Digitized by Google

ont leur part : mais, soyez-en certain, la cause principale est en ceci : La France a perdu le sentiment politique de la religion et du droit. Elle a gardé le courage militaire, la lucidité logique, la générosité des instincts, l'impuissance aussi d'être en religion autre chose que catholique romaine : ce sont là les restes de son tempéramment national, et assurément des restes dignes d'admiration. Elle vivra par là malgré ses fautes, et par là encore elle attirera sur elle les espérances de la terre et les bénédictions du ciel. Dieu a fait des miracles pour la sauver ; il en fera de nouveaux. Et vous, son fils, ne l'aimez pas seulement comme votre patrie, mais comme une patrie qui est la fille aînée de l'Eglise et dont le sort est lié au sort terrestre de l'Evangile. La France est l'inexpugnable forteresse où Jésus-Christ défendra la liberté des siens, et quoi qu'il arrive du monde, à quelque degré que descende la faiblesse de la raison et que monte la négation de la vérité, là, dans le sang qu'ont reçu nos veines, un asile se fera contre la captivité des âmes. La tyrannie spirituelle, qu'elle vienne du trône ou du peuple, n'y prévaudra point, et l'intelligence humaine n'y périra pas non plus sous les extravagances systématiques de la déraison glorifiée. Les inaliénables qualités de notre génie national nous sauveront de tomber jamais si bas, et le flambeau de la charité, tenu debout par nos mains, versera sur nos maux la lumière qui guérit, et sur nos blessures l'onction qui sanctifie.

Peut-être accusez-vous cet élan qui m'échappe et lui reprocherez-vous de m'entraîner loin du but où je voulais vous conduire. Mais de quoi s'agissait-il ? De vous montrer par la leçon même de notre temps, que la diminution de la foi entraîne avec elle la diminution de la raison, et qu'ainsi ces deux lumières, loin d'appartenir à deux ordres qui n'ont rien de commun, montent ou s'abaissent ensemble, expression inégale, mais correspondante des mêmes vérités, et prédestinées l'une et l'autre à conduire l'homme dans son passage terrestre, aussi bien qu'à lui ouvrir les routes de son repos futur et final. Et cette leçon de notre âge nous confirme aussi ce que l'apôtre saint Jean nous a dit au commencement de son texte, que le Verbe fait chair, qui luit au milieu de nous *plein de grâce et de vérité*, est le même

Digitized by Google

Verbe de Dieu, qui éclaire tout homme venant en ce monde, d'où résulte en Jésus-Christ l'unité qui le rend notre seul maître.

Qui choisirez-vous avec lui et après lui? A quel homme ou à quel livre, à quelle parole ou à quelle œuvre, donnerez-vous votre confiance, si Jésus-Christ en est absent, et surtout s'il en est rejeté? *Qui ne rassemble pas avec moi disperse* (1), a-t-il dit, et cet oracle, nous le voyons réalisé tous les jours dans l'infirmité des choses qui ne sont pas chrétiennes. « Tout est perdu, fors l'honneur, » disait un roi, nous pouvons dire mieux que lui : « Tout est perdu, fors le le Christ. » Il se retrouve en ce qui demeure; ce qui ne demeure pas l'a quitté, et sa croix, signe de vie pour ceux qui l'adorent, annonce à ceux qui ont péri la vertu qui leur a manqué pour vivre.

Or tout maître ouvre à ses disciples une voie où ils doivent marcher, il leur enseigne une doctrine qu'il estime la vérité, il leur communique une vie de l'âme qui est le but de la voie qu'il leur ouvre et de la vérité qu'il leur enseigne. Ce sont là les éléments de cette autorité fondatrice et directrice que les Latins appellent *magisterium,* et que je ne puis nommer dans notre langue que par un mot imité du leur, le *magistériat.* Mais, à la différence de tous les maîtres qui l'ont précédé et de tous ceux qui le suivront, Jésus-Christ n'a pas seulement dit à ses disciples : je vous ouvre une voie, je vous enseigne une vérité, je vous communique une vie; il leur a dit dans un langage où respire sa divinité : *Je suis la voie et la vérité et la vie* (2). Ce qui était leur dire : Je suis la voie, marchez en moi; je suis la vérité, croyez en moi; je suis la vie, vivez de moi. Tel s'est donné le Christ à ses disciples. Il est leur voie, parce que, Dieu fait homme, il leur a manifesté dans ses actes la plus haute perfection où la nature humaine doive tendre et parvenir. Il est leur vérité, parce qu'en tant que Verbe de Dieu, coéternel à son père, il est l'expression substantielle de sa pensée, et qu'en tant que Verbe fait chair il en est l'expression révélatrice. Il est leur vie, parce que, vivant de soi,

(1) Saint Luc, chap. XI, vers. 43.
(2) Saint Jean, chap. XIV, vers. 6.

Digitized by Google

d'une vie qui n'a pas d'origine et pas de mesure, il en est le médiateur auprès des hommes, et leur en verse dans une effusion de sa grâce, le germe incorruptible et divin. Sous ce triple aspect, Dieu et homme à la fois, il tire de sa première nature une autorité qui n'a pas de bornes, et il puise dans la seconde le secret d'une sympathie qui n'a pas de semblable. Le Dieu divinise l'homme, l'homme humanise le Dieu, et indissolublement liés l'un et l'autre par un lien que la mort n'a pas rompu, il nous commande et s'attire un culte le plus mérité de tous, le plus doux, le plus pur, le plus profond qui fut jamais, culte où l'intelligence s'illumine en s'apaisant, où la volonté s'adoucit et se fortifie, où le cœur tressaille d'un amour qu'aucun autre amour ne produit, où toute l'âme enfin s'épanche, se fond, s'élève, s'abîme, se transfigure, et prévoit dans sa dilatation même et sa plénitude, que ce n'est là qu'une aurore et la simple semence d'un temps plus parfait. Oh! qui vous dira le culte de Jésus-Christ, si vous ne l'avez pas connu, et si une seule fois, dans un seul instant, vous l'avez goûté, qui vous en redira l'inexprimable effet? Ni les voluptés de l'orgueil au jour de ses plus grands triomphes, ni les fascinations de la chair à l'heure de ses plus trompeuses délices, ni la mère recevant au monde un fils des mains de Dieu, ni l'époux introduisant l'épouse dans la chasteté du foyer nuptial, ni le poëte au premier souffle du génie, ni rien qui soit et rien qui fût, ne contient ou l'image, ou l'ombre, ou l'avant coureur de ce qu'est en une âme le culte de Jésus-Christ. Toute autre chose est trop ou trop peu, elle nous passe ou ne nous remplit pas : Jésus-Christ seul a la mesure de notre être; seul il a fait de la grandeur et de l'infirmité, de la force et de l'onction, de la vie et de la mort, un breuvage tel que notre cœur le souhaitait sans le connaître, et ceux qui ont bu à cette coupe une fois, à leur âge d'homme, savent que je dis vrai, et que c'est un enivrement dont on ne revient pas.

Le culte de Jésus-Christ, voilà le fond de la vie chrétienne, et ce culte n'est pas nouveau. Il a commencé aux portes du paradis terrestre, lorsque l'homme, laissant derrière lui son innocence perdue, regarda de loin, à travers les solitudes de l'avenir, le réparateur promis à sa faute. Les pa-

Digitized by Google

triarches l'emportèrent avec eux dans leurs premières migrations; le troisième de leur race, Enos, fils de Seth, lui donna une forme plus solennelle remarquée dans l'Ecriture; il se retrouva sur l'autel où Noé célébrait la renaissance du genre humain; Abraham en levant sur son fils bien aimé le glaive du sacrifice, présagea dans une immortelle action, l'holocauste qui devait remplir toutes les figures et consommer toutes les espérances. Le temps marchait sans diminuer les unes ni les autres. Moïse, au Sinaï, en reçoit de Dieu une confirmation qui devient l'âme d'un peuple; ce peuple grandit dans l'attente, et Salomon dresse au culte qui contient tous les souvenirs et tous les crépuscules du Christ, son descendant, un temple digne d'eux; David en émeut les profondeurs de ses chants inspirés qui seront un jour la prière de l'avenir; les prophètes suivent David, leur prince, comme lui-même suit Moïse et les patriarches; et enfin le Christ se montre et attire tout à lui dans ce sang précieux que tant de victimes avaient annoncé par le leur, que tant d'âmes avaient désiré de voir couler, et qui demeure au milieu de nous pour jamais avec une lumière qui efface toute lumière et un amour qui n'a de pair aucun amour. Rien de ce qui fut saint dans le monde n'a été étranger à ce culte de Jésus-Christ. On a vu dans les nations qui ne la connaissaient pas de grandes vertus morales; ces vertus, animées d'une grâce secrète, ont pu sauver ceux qui honoraient ainsi Dieu et la justice dans la mesure de leurs forces. Mais nul n'est parvenu à la sainteté active que par le culte de Jésus-Christ, et sa grâce seule, obscurément répandue, a élevé jusqu'à lui ceux qui aux siècles de préparation, ne l'avaient pressenti qu'en croyant à la Providence et à la bonté de son père.

Aujourd'hui tous les voiles sont tombés, toutes les figures ont disparu devant la majesté vivante et visible du Dieu fait homme; son nom est sur les lèvres de l'humanité comme un encens; son Evangile habite au cœur des nations civilisées; ses autels y sont debout, ses prêtres l'y servent, ses apôtres l'y prêchent, ses martyrs mêlent leur sang avec le sien, et, si une haine vivace le persécute encore, elle n'est à sa gloire qu'un témoignage de plus, une preuve qu'il faut être humble pour le reconnaître et chaste pour l'aimer.

Digitized by Google

Tout vit dans le culte du Christ, tout y prend sa racine, sa fleur et son fruit, et par conséquent, mon cher Emmanuel, à vous qui me demandez ce que c'est que d'être chrétien, que dois-je faire, sinon d'exposer ce culte divin dans tous les mystères de sa nature et toutes les clartés de son action.

Jésus-Christ est la *vérité :* il faut donc lui rendre le culte de la vérité, c'est-à-dire le rechercher dans les choses qui le manifestent, telles que l'Ecriture, la tradition, l'Eglise, la sainte Vierge, les saints, les images, les temples, la liturgie sacrée.

Jésus-Christ est la *vie :* il faut donc lui rendre le culte de la vie, c'est-à-dire s'unir à lui dans les sacrements qu'il a institués pour nous communiquer sa grâce et avec sa grâce la vie éternelle.

Jésus-Christ est la *voie :* il faut donc lui rendre le culte de l'imitation, en reproduisant en nous les vertus morales et surnaturelles dont il nous a donné l'exemple, telles que la justice, la force, l'humilité, la pureté, la mortification, la pénitence, et enfin la charité qui est la première et la dernière.

Tel est l'horizon qui m'est ouvert par votre pieux désir : culte de Jésus-Christ comme vérité, c'est-à-dire dans les choses qui le manifestent; culte de Jésus-Christ comme vie, c'est-à-dire dans les choses qui le communiquent; culte de Jésus-Christ comme voie, c'est-à-dire dans les choses qui le reproduisent en l'imitant. J'eusse pu vous conduire pas à pas sans vous dévoiler mon dessein, comme j'en ai usé pour mes conférences dogmatiques; mais, si l'imprévu fait partie des secrets de l'art oratoire, il n'en est pas de même d'une communication intime entre deux âmes qui s'épanchent l'une dans l'autre aux pieds de la vérité. Il restera d'ailleurs, dans ce que je vais vous dire à l'ombre d'une foi qui nous est commune, bien des choses que j'entrevois à peine; la lumière assiste ceux qui cherchent la lumière, et vous m'enseignerez peut-être par vos doutes ou vos erreurs des chemins que j'ignore, des sentiers perdus au fond des déserts, des anses retirées où nous aborderons ensemble sous le souffle tranquille de Dieu. Heureuse navigation qui aura Jésus-Christ pour pilote, son Eglise pour barque et l'Evangile pour

Digitized by Google

océan! Je me réjouis au bord d'un âge qui penche, de m'entretenir avec vous, non plus des profondeurs du dogme, mais des mystères intimes de la vie. Quand on est jeune, on aime à s'exposer hardiment dans les périls de l'immensité; plus tard, quand les longs voyages ont mûri le cœur et pacifié l'intelligence, on revient avec joie aux tranquillités domestiques; on sent le prix du repos dans les choses acquises, et la mort qui s'approche nous révèle doucement et sans bruit plus de secrets que la spéculation n'en livre même au génie. Vous venez et je m'en vas : c'est la consolation de ceux qui partent d'embrasser ceux qui demeurent, et c'est la force de ceux qui demeurent de songer à ceux qui sont partis. Je ranimerai mon souffle aux ardeurs du vôtre, et vous, enfant de ce siècle agité, qui fut le mien, vous prendrez peut-être dans mes épanchements refroidis, mais non pas éteints, quelque chose qui vous donnera la paix dans la ferveur.

Vous pensez peut-être que je vais finir ici, et que c'est assez pour une première lettre; mais je ne le puis. Si je vous laissais au point où nous sommes, vous auriez de la vie chrétienne une idée trop incomplète pour qu'elle ne fut pas fausse. Sans doute le culte de Jésus-Christ en est le fond, c'est-à-dire la base première; mais en est-il le terme? Est-ce à ce culte que tout s'arrête, ou ce culte n'est-il qu'un point de départ, un moyen efficace de parvenir à quelque chose d'ultérieur, où le Christ sans doute n'est point étranger, mais où il n'est pas seul? C'est à lui même qu'il faut le demander, puisqu'il est notre maître.

Or si nous scrutons son Évangile, c'est-à-dire ses actes et sa parole, nous l'entendons se déclarer le Fils de Dieu accomplissant une mission de son Père. *Ma nourriture*, dit-il à ses apôtres, *est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé* (1). — *Je ne puis rien faire de moi-même; je juge selon que j'entends, et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé* (2). — *Les œuvres que j'accomplis rendent témoignage que c'est mon Père qui m'a envoyé, et mon père qui m'a envoyé*

(1) Saint Jean, chap. IV, vers. 34.
(2) *Ibid.*, chap. V, vers. 30.

Digitized by Google

a rendu lui-même témoignage de moi (1). — *La volonté de celui qui m'a envoyé, qui est mon Père, est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés et que je les ressuscite au dernier jour* (2). — *Personne ne peut venir à moi, si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire* (3). — *Ma doctrine n'est pas la mienne, mais la doctrine de celui qui m'a envoyé* (4). — *Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie* (5).

Ce n'est donc pas Jésus-Christ, c'est-à-dire le Dieu homme, qui est le principe de sa parole, de sa doctrine, de sa grâce, de sa volonté, de l'œuvre enfin pour laquelle il a pris notre nature, a vécu et souffert; il n'en est que l'instrument prédestiné, et c'est son Père, de qui il a tout reçu éternellement, qui l'a choisi pour communiquer aux hommes le bienfait de leur réparation après celui de leur création. Ce n'est pas lui non plus qui est la fin de son œuvre, il la rapporte lui-même à sa source, et interrogé par ses disciples sur la manière dont ils doivent prier, il la leur enseigne en s'effaçant de leur pensée et leur disant: *Vous prierez de la sorte : Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite dans la terre comme au ciel* (6). C'est vers son Père qu'il tourne son âme, vers celui dont il dira au jour de son ascension : *Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu* (7). C'est l'avénement du règne de son Père qu'il leur propose pour terme dernier de leurs aspirations, et dans le cours de son Evangile, lorsqu'il parle de ce royaume de la béatitude et de la perfection, il ne l'appelle jamais que le *royaume de Dieu*, ou le *royaume du ciel*. Sans doute, ce royaume est aussi le sien, et il le dit dans deux ou trois circonstances, mais il n'est le sien que parce qu'il est celui de son Père, et que son Père lui a tout donné dans l'acte éternel de sa filiation.

Jésus-Christ n'étant ni le principe ni la fin de la rédemption des hommes, qu'est-il donc par rapport à elle? Je l'ai

(1) Saint-Jean, chap. V, vers. 36 et 37.
(2) *Ibid.*, VI, 39.
(3) *Ibid.*, VI, 44.
(4) *Ibid.*, VII, 17.
(5) *Ibid.*, XX, 21.
(6) Saint Matthieu, chap. VI, vers. 9 et 10.
(7) Saint Jean, chap. XX, vers. 17

Digitized by Google

déjà dit, il en est l'instrument, et, pour mieux dire encore, en me servant d'une expression biblique, il en est le *médiateur*. C'est saint Paul qui nous a créé ce mot dans sa belle langue théologique : *Il n'y a qu'un Dieu,* dit-il, *et un seul médiateur de Dieu et des hommes, l'homme Christ Jésus, qui s'est donné lui-même pour la rédemption de tous* (1). Et ailleurs il l'appelle à plusieurs reprises, le *médiateur du Nouveau Testament* (2). C'est pourquoi, fidèle à cette lumineuse trace qui mène à Dieu par Jésus-Christ, l'Eglise dans sa liturgie, n'adresse ordinairement ses prières qu'à la première personne de la sainte Trinité, *d'où procède toute paternité au ciel et sur la terre* (3), et elle les termine par une formule solennelle qui les place sous l'intercession et la médiation du Sauveur. *Nous vous prions,* dit-elle à Dieu, *par Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, qui vit et règne avec vous, dans l'unité du Saint-Esprit, pendant tous les siècles des siècles.* Cette admirable et incessante conclusion nous révèle tout à la fois la primauté du Père à qui tout remonte parce que tout en procède, la filiation du Fils et son office de médiateur entre son Père et nous, enfin le lien qui rattache le Père et le Fils au Saint-Esprit dans une seule vie, un seul règne, une seule et indivisible unité. Dans cette unité absolue, en tant que Verbe coéternel de Dieu, le Fils est tout ce qu'est son Père, sauf qu'il procède de lui; mais, en tant que Verbe fait chair par le côté qui le rapproche de nous sans lui faire perdre sa divine personnalité, il prend une situation qui le subordonne et dont il a dit lui-même : *Mon Père est plus grand que moi* (4). Et saint Paul, jetant ses regards prophétiques sur le moment où se terminera sa mission de médiateur, s'exprime en ces termes qui achèvent d'expliquer le mystère : *Ensuite viendra la fin, lorsque le Christ, après avoir vaincu toute principauté, tout pouvoir, toute puissance, remettra le règne à Dieu son Père; car il lui faut régner jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis à ses pieds et détruit la mort elle-même, sa dernière ennemie. Tout, en effet, lui a été soumis; mais, en disant que tout*

(1) Première Ép. à Timothée, chap. II, vers. 5 et 6.
(2) Ép. aux Hébreux, chap. IX, vers. 15.
(3) Ép. aux Éphésiens, chap. III, vers. 15.
(4) Saint Jean, chap. XIV, vers. 28.

Digitized by Google

lui a été soumis, il est sans doute que c'est excepté celui qui lui a tout soumis. Lors donc que tout lui aura été soumis, le Fils lui-même sera soumis à celui qui lui a tout soumis, afin que Dieu soit tout en toutes choses (1).

C'est donc Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, qui est le principe et la fin de notre rédemption; Jésus-Christ, le Verbe fait chair, n'en est que le médiateur. C'est Dieu, vu face à face, et non pas dans les ombres de l'humanité, si magnifiques soient-elles, qui est le but suprême de notre vie de chrétien. *Nous le verrons tel qu'il est* (2), voilà la promesse; *nous serons semblables à lui parce que nous le verrons tel qu'il est* (3), voilà la conséquence. De même que le Verbe s'est humanisé en prenant notre nature, *nous deviendrons participants de la nature divine* (4) en voyant Dieu dans la lumière incompréhensible de son essence, et l'Homme-Dieu lui-même, ressuscité pour ne plus mourir, éternellement visible à nos regards bienheureux, fera jaillir de sa chair transfigurée par la gloire la divinité substantielle qui le rend un avec son Père. *Dieu sera tout* en tous ceux qui auront mérité de le voir, et, dès ici-bas, notre vie chrétienne n'est que le commencement de cette pénétration béatifique; elle a pour séve intérieure l'effusion divine que nous appelons la grâce, et c'est une doctrine assurée parmi nous que la gloire éternelle n'est que le développement de notre grâce présente. Nous vivons déjà de Dieu en vivant par Jésus-Christ; nous écoutons la parole de Dieu en écoutant la sienne; nous aimons Dieu en l'aimant; nous regardons Dieu en regardant son visage meurtri et déshonoré pour nous. Dieu transpire à travers le Christ et nous inonde d'un sang plus précieux encore que celui qui tomba de la croix sur le genre humain. Voilà, voilà la vie chrétienne dans son principe, dans sa fin, dans sa surnaturelle essence; et aussi dans son fondement qui est la médiation du Christ; *car personne ne peut poser un autre fondement que celui qui a été posé et qui est le Christ Jésus* (5).

(1) Première Ép. aux Corinthiens, chap. XV, vers. 24 et suiv.
(2) Première Ép. de saint Jean, chap. III, vers. 2.
(3) *Ibid.*
(4) Seconde Ép. de saint Pierre, chap. I, vers. 5.
(5) Seconde Ép. aux Corinthiens, chap. III, vers. 11.

Digitized by Google

Jésus-Christ est le fondement de la vie chrétienne, parce qu'il a réparé en nous les ruines de l'homme antique, et que, revêtu de notre chair prise au sein d'Adam par une Vierge sans tache, il a réconcilié dans son sang la terre et le ciel, l'homme et Dieu. Il en est le fondement, parce que c'est lui qui, ajoutant à la lumière native de notre intelligence la lumière seconde de sa parole, nous a fait connaître Dieu, notre fin dernière, avec une plénitude qui nous manquait. Il en est le fondement, parce que c'est lui qui, nous donnant dans sa vie et sa mort, qui étaient la vie et la mort d'un Dieu, le spectacle d'une inénarrable bonté, nous a fait aimer Dieu d'un amour qui ne nous était pas connu. Il en est le fondement, parce que c'est lui qui, en tant qu'homme, nous a révélé l'homme et inspiré pour nos semblables une charité sincère, active, universelle. Il en est le fondement enfin, parce que c'est lui qui, au nom de son Père, a institué ces actes sacrés par excellence, où sont contenus avec la grâce les germes de la vie éternelle. Ainsi, quoique n'étant ni le principe ni la fin de la vie chrétienne, qui n'est qu'en Dieu, Jésus-Christ en est-il la base, puisqu'il en est le moyen et le ciment. Nul en dehors de lui ne connaîtra Dieu pleinement, et surtout ne l'aimera comme il doit être aimé. Nul non plus, en dehors de lui ne connaîtra l'homme d'une connaissance parfaite et ne l'aimera d'un amour vrai. C'est le troisième caractère de la vie chrétienne. Le premier est d'avoir Jésus-Christ pour instituteur et pour maître; le second, d'avoir Dieu pour principe et pour fin; le troisième, d'être la seule source de l'amour de Dieu et des hommes.

Maître, disait un docteur à Jésus-Christ pour le tenter, *quel est le plus grand commandement de la loi?* Jésus lui répondit : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, voilà le grand et le premier commandement, et le second lui est semblable: Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Dans ces deux commandements sont toute la loi et les prophètes* (1). Et dans ces deux commandements aussi est toute la force de la vie chrétienne. S'élever vers Dieu, se rapprocher des hommes, voilà ce que Jésus-Christ a fait, ce qu'il a enseigné et ce qu'il a obtenu.

(1) Saint Matthieu, chap. XXII, vers. 35 et suiv.

Digitized by Google

Tout est là dans le temps, et l'éternité même ne sera que la continuation de ces deux actes où s'essaye notre vie dans le cours de sa mortalité. Nous aimerons Dieu en le voyant après l'avoir aimé sans le voir, et nous aimerons les âmes sauvées après avoir aimé leur salut. Aucun autre que Jésus-Christ n'a donné à la vie humaine cette direction, aucun surtout n'y a réussi, et c'est le miracle universel où il demeure présent pour la consolation de ceux qui le servent et le désespoir de ceux qui ne le servent pas.

J'ai vu passer devant mes yeux bien des maîtres; j'ai étudié les effets de leurs doctrines sur moi comme sur mes contemporains. Or aucun d'eux jamais ne m'a élevé vers Dieu, aucun ne m'a rapproché des hommes, si ce n'est par les pensées où le Christianisme était leur secrète inspiration, à cause d'une domination qui lui reste encore sur ceux-là mêmes qui le haïssent et conjurent sa ruine. Dès qu'un homme dit anathème à Jésus-Christ, en se donnant la mission d'enseigner, on le voit tomber de Dieu dans les abîmes obscurs d'un athéisme plus ou moins subtil, où du moins dans l'indifférence pour tout ce qui est de Dieu. Il peut prononcer son nom, mais son nom n'a point d'ailes; il peut dire : Dieu est; mais c'est un Dieu glacé qui ne sait pas les chemins du cœur, être abstrait et solitaire qui habite l'inaccessible région de l'infini, et devant lequel l'homme passe sans avoir l'idée d'une prière ni la puissance d'une larme, lui qui prie et qui pleure si naturellement. Il en est de même de la philanthropie séparée du Christ. Elle peut encore, par un ressouvenir de son origine, s'occuper des misères de l'homme, mais sa main est froide comme un linceul, ou bien, s'échauffant sous l'impulsion de systèmes chimériques, elle tente de soulever le monde au nom de l'amour, et ajoute aux calamités humaines, déjà si terribles, la calamité des espérances trompeuses et de ces vastes désirs où l'univers ne peut rien, parce qu'il est contenu par des lois. C'est l'honneur de la vie chrétienne de restreindre les besoins en dilatant les âmes, comme c'est la faiblesse des doctrines étrangères d'agrandir les nécessités en diminuant les cœurs. L'Evangile se refuse à toute contrefaçon; dès qu'on ne le prend pas tel qu'il est, avec Jésus-Christ vraiment Dieu et vraiment homme, il n'inspire que des imi-

Digitized by Google

tations sans portée, et tout au plus des passions revêtues d'un nom divin. L'Évangile a dit le dernier mot de la perfection en plaçant l'amour de Dieu et des hommes au faîte de la vie, et il a dit le dernier mot de la puissance en obtenant de ses disciples d'obéir à cette loi comme à la loi qui renferme toutes les autres. Là toujours se brisera le génie de la nouveauté, parce que là est le terme du vrai, du beau, du saint, du praticable, et qu'au delà commence le néant de la chimère ou le néant de l'égoïsme.

Il est temps de conclure, mon cher Emmanuel, et de répondre à cette question : qu'est-ce que la vie chrétienne? La vie chrétienne est le culte de Jésus-Christ, pour arriver par ce culte à l'amour de Dieu et des hommes, et par l'amour de Dieu et des hommes à la vision de l'essence divine. Jésus-Christ, voilà votre maître; l'amour, voilà votre loi; la vision de Dieu, voilà votre fin.

Dès votre enfance on vous l'avait dit, ou plutôt l'on vous avait façonné, sans vous le dire, à ce grave enseignement. Votre mère vous apprenait à joindre vos mains et à lever les yeux en prononçant le nom de Jésus-Christ; elle ployait vos genoux devant son image et portait à vos lèvres, ignorantes de ce qu'elles faisaient, le signe aimable et pourtant si sévère de notre salut. Quand la raison parut dans vos actes et inspira, quoique imparfaitement, vos premières pensées, votre mère encore vous conduisit aux pieds d'un vieillard, dans l'ombre et le silence d'un lieu solennel, et vous pressa de lui découvrir les troubles naissants de votre cœur, vos élans et vos peines, tous ces mouvements obscurs qui étaient en vous les avant-coureurs du bien et du mal. Ainsi donnâtes-vous à Jésus-Christ, dans la personne consacrée d'un de ces disciples, les prémices de votre conscience. Elle se forma lentement à ce souffle incorruptible d'une âme où se versait la vôtre; vous apprîtes de ces épanchements les joies de la réconciliation et les joies plus pénétrantes encore d'une pureté qui se contient devant Dieu et n'a point à rougir de son regard. Si les passions vous furent révélées par l'instinct de la nature ou par l'imprudence d'une parole qui ne sut pas vous respecter, vous eûtes dans la prière, dans la révélation de vos fautes, dans les splendeurs de nos solennités, un appui plus fort que les séductions du dedans et les

Digitized by Google

trahisons du dehors. Un jour votre front porta douze ans. On vous avait préparé pour ce jour; il devait vous initier au plus profond des mystères de Jésus-Christ, et ressusciter pour vous, après dix-huit siècles d'absence, la réalité de sa communion dernière avec ses premiers amis. Vous vîntes en face du ciel et des hommes vous agenouiller devant le pain qui avait été la vie de vos pères et qui devenait la vôtre; vous le reçûtes dans une foi sans tache, dans un amour ému, et vous pûtes croire que rien ne vous séparerait jamais des délices de la vérité. Le pontife le crut comme vous; il marqua votre front du signe de la force avec une huile qui était le signe de la douceur, et il vous commit à la grâce de Dieu pour être désormais en ce monde, tout enfant que vous étiez encore, le champion de la vraie justice et de l'éternel honneur. Vous vous en souvenez, telles furent les leçons semées dans votre âme, telles les impressions de vos commencements, et ainsi rien ne vous est nouveau dans les noms et les choses du Christianisme. Mais ce qui est nouveau, c'est d'en reprendre la trace à vingt ans, aux premiers jours de votre liberté et au bruit d'un monde qui n'est pas unanime à vous redire ce que vous disait votre mère et ce que vous affirme votre foi. Il vous faut combattre et convaincre : combattre pour demeurer fidèle, convaincre pour transmettre à d'autres la vie qui vous fut donnée. Comme il n'y a pas de chrétien sans amour, il n'y a pas de chrétien sans prosélytisme, et ce que je vous demande avant tout, dès aujourd'hui, c'est d'embrasser le monde dans votre ambition. Vous ne sortirez jamais assez de vous-même pour y être puissant; jamais vous ne croirez assez pour vous, si vous ne croyez pas pour les autres. Ne dites pas : je veux me sauver; dites-vous : je veux sauver le monde. C'est là le seul horizon digne d'un chrétien, parce que c'est l'horizon de la charité.

H.-D. LACORDAIRE.

Digitized by Google

M. DE CHATEAUBRIAND.

LA TRIBUNE MODERNE. — CHATEAUBRIAND ET SON INFLUENCE,

PAR

M. VILLEMAIN (1).

Lorsque sous le coup d'une conversion déterminée par l'attendrissement filial, Chateaubriand écrivit le *Génie du Christianisme*, il se plaça, dès l'abord, à la tête des deux mouvements littéraire et chrétien qui inaugurèrent le dix-neuvième siècle. Il est aisé de lui trouver des prédécesseurs en chacune de ces tendances. Il est clair qu'il dérivait de Bernardin de Saint-Pierre et de Jean-Jacques Rousseau, l'un et l'autre précurseurs du romantisme en France. De même, avant Chateaubriand, de Maistre et de Bonald avaient combattu avec génie l'esprit sensualiste, révolutionnaire et sceptique qui accompagna et suivit Voltaire. Mais l'auteur du *Génie du Christianisme*, et c'est sa gloire, en combinant les deux tendances, décida irrévocablement la rénovation littéraire et spiritualiste et la rendit populaire. On devait agir sur l'opinion d'un grand peuple, frapper l'imagination de la foule, en appeler de la moquerie ou d'un rationalisme aride, au besoin des cœurs, au sentiment religieux inné dans les âmes, aux traditions chrétiennes et nationales de la monarchie française, et, pour y réussir, nul n'était préparé comme Chateaubriand.

L'homme et le temps se comprirent, de là le caractère et le succès de l'immortel ouvrage. « Ce fut, dit M. Villemain,

(1) Voir le premier article, tome VI, p. 1.

Digitized by Google

un lieu commun populaire, embelli par une éloquence originale » : Expression, qui réservant la partie neuve de l'apologie, n'est pas dénigrante, mais fait ressortir au contraire la cause et la puissance du triomphe.

Ce livre fameux, qui valut tant de gloire à son auteur, a essuyé pourtant des attaques multipliées. Admirablement approprié à la situation qu'il rencontra lors de sa venue, plus tard, il a dû chercher ses lecteurs; et tandis que chacun en quelque moment de sa jeunesse a lu avec transport et gardé depuis en mémoire plusieurs des beaux tableaux du *Génie du Christianisme*, il y a peu d'hommes que l'ouvrage ait satisfait dans l'ensemble. C'est le sort ordinaire des écrits trop bien adaptés à une situation passagère, et cela quelle que soit la valeur de la mise en œuvre. Ils vivent à cause du style, mais l'on y cherche volontiers autre chose que ce qu'ils renferment. Il en est qui ne sachant comment classer le livre de Chateaubriand s'en sont pris tantôt au plan, tantôt à la faiblesse de la partie démonstrative, tantôt à la confusion des genres, et qui se sont demandé ce que la théologie, la philosophie, l'histoire ou la littérature, avaient à voir dans cette éblouissante galerie. Pour notre part, nous croyons que l'on pourrait répondre à la question ainsi posée, du moins à quelques égards. Mais il est possible de soutenir l'œuvre sans poursuivre la défense sur ce terrain. Que fallait-il, après tout, si non rendre le Christianisme aimable, faciliter le retour de son exercice en France et renverser les préjugés courants, les objections banales par un attrayant exposé de ses dogmes, de son génie et de ses bienfaits? Homme de grande imagination, capable d'embrasser les détails d'un sujet immense sans perdre de vue la disposition du public, et de pousser les traits brillants de son éloquence jusqu'à l'âme de son lecteur, Chateaubriand ne devait imiter ni la raillerie savante de Guénée, ni les réfutations méthodiques de Bergier, accusées nous le savons, et convaincues d'impuissance. Il lui fallait plaire et toucher en restant vrai; car il est des temps où la vérité est tenue de recourir aux moyens de séduction et où le point essentiel est de disposer l'esprit à entendre les raisons les meilleures. Chateaubriand avait les salons à conquérir et dans les salons les jeunes gens et les femmes, *ces deux racines de la*

Digitized by Google

société corrompue au siècle précédent. La conquête de cette classe légère, spirituelle et très influente en France était de plus grand poids que celle de l'Académie. Il importait de reprendre ce dont la perte avait entraîné le reste. Là donc était le champ de la bataille à gagner, et il advint qu'un livre « écrit pour des femmes oisives, pour les jeunes gens qui partagent leur vie entre le jeu, l'escrime et l'équitation (1) » eut un retentissement immense et décisif pour l'Eglise, que la haute polémique du comte de Maistre ou les méditations philosophiques de de Bonald, ne pouvaient point obtenir.

Sur ce caractère indiqué de l'apologie entreprise par Chateaubriand, on peut rappeler le témoignage d'un écrivain profond et délicat et fort versé dans la connaissance de son époque. Joubert fréquemment consulté pendant la composition du *Génie du Christianisme* interdisait à l'auteur l'emploi des démonstrations sèches sous prétexte de rigueur, la lourdeur et l'embarras d'érudition : il lui recommandait d'enchanter toujours, d'être plus original que jamais et de se montrer constamment ce que Dieu l'a fait. — Il écrivit à une amie : « il (Chateaubriand) ne doit rien dire qu'il ne croie la vérité; pour le croire, il faut qu'il se le prouve, qu'il lise, etc... Mais hors de là qu'il se souvienne bien que toute étude lui est inutile : qu'il ait pour seul but, dans son livre, de montrer *la beauté de Dieu* dans le Christianisme..... Ses citations sont pour la plupart des maladresses : quand elles deviennent des nécessités il faut les jeter dans les notes... qu'il fasse son métier, qu'il nous enchante, etc., les in-folios me font trembler. — Que notre ami nous réaccoutume à regarder avec quelque faveur le Christianisme; à respirer avec quelque plaisir l'encens qu'il offre au Ciel; à entendre ses cantiques avec approbation, il aura fait ce qu'on peut faire de meilleur. Le reste sera l'œuvre de la religion... On n'entre jamais dans ses temples, bien préparé, sans en sortir asservi, le difficile est de rendre aujourd'hui aux hommes l'envie d'y revenir. C'est à quoi il faut se borner; c'est ce

(1) Jugement de M. Planche, dans un travail sur Chateaubriand, inséré dans les *Portraits littéraires*, tom. II, et où la sévérité est portée jusqu'à l'injustice.

Digitized by Google

que M. de Chateaubriand peut faire. Mais qu'il écarte la contrainte... qu'il ne mette en usage que des moyens qui soient nouveaux, qui soient siens exclusivement, qui soient du temps et de l'auteur, a dit le siècle. Notre ami a été créé et mis au jour tout exprès pour les circonstances (1). »

L'homme d'ailleurs qui donnait de tels conseils, entendait non pas vanter en soi la nouvelle méthode, mais s'accommoder aux misères d'un siècle, qu'il faut conduire par l'agrément et qui lui inspirait ces réflexions simples et profondes : « Pourquoi sommes-nous tous si sensibles à l'impression des choses agréables ou pénibles? nos pères l'étaient moins. C'est que notre esprit est plus vide, et notre faiblesse plus grande. Nous sommes plus désoccupés de sentiments sérieux ou de solides pensées. L'homme qui n'a que son devoir en vue et qui y court, prend moins garde à ce qui est sur son chemin (2). » Toutefois, le génie aidant, l'apologie ainsi conçue présentait d'autres avantages que ceux de la pure convenance. Elle enrichissait la polémique chrétienne, elle se prêtait heureusement à la nouveauté des aperçus, à ces pressentiments de voies inconnues particuliers au génie de Chateaubriand. Ainsi l'influence déjà si vive était encore féconde et multiple. Ecoutons M. Villemain : « Ce que l'ouvrage déployait aux yeux... c'étaient les grandes vues du Christianisme saisies par une vive imagination entourées d'un coloris tout moderne; c'était l'émotion de la foi à côté des grands spectacles de la nature; c'étaient les notions les plus simples d'un culte follement détruit, ressuscitant avec ce culte même et redevenues pathétiques et nouvelles, par la désuétude sanglante, qui les avait interrompues. — Le respect et l'attrait substitués à la dérision, les passions délicates, les nobles sentiments armés contre le scepticisme, la poésie redevenant religieuse après Voltaire et Parny, une révolution tout à la fois de la croyance et du goût appellant elle-même un renouvellement de la philosophie, tout cela se rencontrait surtout dans le cadre qu'avait choisi l'auteur et dans les peintures saisissantes dont il l'avait rempli. »

Et ici M. Villemain est plus vrai que M. Thiers, attribuant

(1) *Pensées*, etc., de JOUBERT, Tom. II. — *Lettre* XXIX.
(2) Id. tom. I, titre 18.

Digitized by Google

le succès du *Génie du Christianisme* à je ne sais quelle inconséquence générale de la nation vers le temps du Consulat, c'est-à-dire, comme parle le célèbre historien, au regret singulier, indéfinissable, de ce qui n'est plus, de ce qu'on a dédaigné quand on l'avait, de ce qu'on désire avec tristesse quand on l'a perdu (1). »—Pardon, l'inconséquence des désirs et la *mélancolie vraie du cœur humain* regrettant le passé le moins regrettable, uniquement parce qu'il n'est plus (2), n'expliqueront jamais l'influence prolongée et rénovatrice d'un livre. Que parmi les mœurs et les cérémonies décrites avec tant de grâce par Chateaubriand, il en fut d'à jamais effacées, qui s'embellissaient de la distance, comme des objets lointains noyés dans le demi jour doré du crépuscule, que l'ensemble même des institutions chrétiennes acquit un attrait inaccoutumé après 10 ans d'une interruption chèrement payée, nous ne le nierons pas. Mais ce n'est que le moindre côté. Le *Génie du Christianisme* répondait aux besoins moraux de la France; il reliait, au sortir de la révolution, les générations indécises et meurtries aux générations précédentes, et il le faisait en fécondant l'esprit public et en inspirant pour l'avenir des vues précieuses à la littérature, aux sciences critiques et historiques. Il aidait à rasseoir la société à demi refaite sous Bonaparte, mais cherchant la vie des traditions et des croyances indispensables aux peuples, vie dont la loi civile, l'ordre administratif ou la gloire des armes ne sauraient dissimuler l'absence.

M. Thiers, lui-même, l'a proclamé avec une vivacité remarquable. Dans la même histoire n'a-t-il pas affirmé que la France en 1801 avait besoin d'une croyance, et que cette croyance était le Christianisme? « Elle existait, s'écrie-t-il, cette religion qui avait rangé sous son empire tous les peuples civilisés, formé leurs mœurs, inspiré leurs chants, fourni le sujet de leurs poésies, de leurs tableaux, de leurs statues, empreint sa trace dans tous leurs souvenirs nationaux, marqué de son signe leurs drapeaux tour-à-tour vaincus et victorieux! Après la tempête, *elle se retrouvait au*

(1) *Histoire du Consulat et de l'Empire*, liv. XIV.

(2) Expression de M. Thiers, parlant du mérite littéraire de Chateaubriand. — *Histoire du Consulat, etc.*, liv. XXVIII.

Digitized by Google

fond des âmes, comme la croyance naturelle de la France (1). » Voilà certes le langage de l'écrivain convaincu de la nécessité sociale pour la France du vieux christianisme, de la religion d'autrefois, et cette déclaration ne se doit pas oublier. Comment alors ne voyez-vous dans le *Génie du Christianisme*, que la peinture émouvante de quelques usages surannés, qu'une manière habile de flatter l'imagination rêveuse de la France tout à coup éprise d'un passé qu'elle a volontairement brisé? Ce livre célèbre n'est-il pas plutôt le développement poétique et chrétien de ce que vous venez de dire, et que vous vantez Bonaparte d'avoir compris?

M. Villemain a une interprétation plus large : toutefois il aurait pu s'expliquer davantage sur la raison d'être du *Génie du Christianisme* au commencement de notre siècle; et, nous le disons avec le respect que nous inspire ce grand maître, il est d'autres points où la concision de ses aperçus laisse à déviner au lecteur. Au reste, nous pensons avec lui que Chateaubriand, changeant le système de son livre sous le prétexte de l'approprier aux idées plus récentes, et prétendant montrer, par exemple, que le Verbe s'est incarné dans le but d'affranchir les hommes et d'amener l'égalité sociale de tous, eut manqué son objet et rencontré les théories de bien-être terrestre beaucoup plus éloignées du vrai christianisme que ne l'était d'abord sa foi chevaleresque et poétique. Sans doute il eut mieux valu parler de l'élévation morale des nations chrétiennes, source intarissable en elles d'améliorations et d'amendements généreux : c'est bien là le haut caractère du Christianisme dans l'ordre politique de ce monde. Il est vrai que Chateaubriand a touché cette considération dans les derniers chapitres, et la conséquence ressort en outre de l'ensemble de son apologie et en particulier de la 4e partie, consacrée aux bienfaits de l'Eglise. Cependant il était opportun d'insister sur ce grand côté de l'établissement divin, en notre époque où moins facilement détaché de la terre, l'homme se plaît à contrôler l'œuvre de Dieu dans ses destinées présentes.

Pour notre part, nous nous étonnons peu de cette lacune

(1) *Histoire du Consulat, etc.*, liv. XII.

Digitized by Google

que regrette M. Villemain. Elle provient de l'esprit qui préside à la formation comme aux développements de l'ouvrage.

Il est sûr qu'en écrivant le *Génie du Christianisme*, il fallait éviter la sécheresse philosophique et tout ce qui ressent une érudition besogneuse. Pourtant connaître à fond la religion, en comprendre l'influence régénératrice sur l'homme, saisir l'harmonie de ses dogmes et bien entendre l'idéal qu'elle propose, tout cela était désirable à l'auteur et avantageux même au point de vue de sa thèse littéraire. Or, Chateaubriand fut en défaut sous ces rapports. La raison n'est pas seulement la faiblesse des études, niée par M. Ancelot et reconnue de M. Villemain; la conversion tenait de la nature de celui que des critiques malins appelèrent un *épicurien catholique;* l'enthousiasme et la séduction y avaient plus de part, peut-être, que l'amendement et la réforme du cœur. Au sortir d'un rationalisme étroit, Chateaubriand ravi de l'infinitude et de la consolation chrétienne, oubliait que le Fils de Dieu, volontairement anéanti pour sauver le monde, commande une seconde naissance et attire à lui les hommes du sommet de la croix. Il s'ensuit que le *Génie du Christianisme*, si propre à faire valoir les chances attachés aux croyances religieuses et la richesse d'inspiration qu'elles renferment, n'est pas assez pénétré de l'esprit évangélique, qui élève encore plus le cœur que l'imagination et l'intelligence, et qui renouvelle le fond de la créature, *nova creatura* (1). Cependant cette forte éducation

(1) Par l'exclusive recherche de ce qui plait ou caresse l'imagination, étendue, dans une apologie chrétienne, au-delà des besoins de la cause, Chateaubriand eut le tort de favoriser une religiosité complaisante aux caprices des passions, et qui confond le romanesque avec la piété, cette grave obligation de la vie. Le défaut était encore plus sensible quand les épisodes de *René* et d'*Atala* étaient compris dans l'ouvrage. Admirables tous deux, le premier par l'éloquence amère et la profondeur du sentiment, le second par l'éclat merveilleux des tableaux, l'un et l'autre sont assez peu chrétiens. Leur conception appartient à l'époque des *Natchez* et l'auteur a beau s'efforcer, il ne fera pas que l'inspiration de tels récits appartienne à l'homme désabusé, puis convaincu et repentant.

Ce qui est reproduit avec plus de force et de séduction, c'est la tentation, le péril ou l'exemple à fuir. On y voit assez mal le triomphe de la vertu chrétienne. Ainsi, pourquoi l'histoire des rêveries de René est-elle placée dans la bouche de René, toujours possédé de sa folie? Combien de lecteurs échapperont à la coquetterie du frère d'Amélie, redisant sans repentance, tantôt le

Digitized by Google

chrétienne, née de l'amour de Dieu, affermissant l'âme par les voies de la soumission au devoir et de l'abnégation étendue jusqu'aux sacrifices, est le fondement même de la puissance sociale de l'Eglise et la première origine des perfectionnements que l'antiquité ne réclama jamais. La réforme intérieure de la personne préside à la réformation des mœurs générales et au développement pratique des idées de justice. Mais ne remontant pas jusqu'au cœur de la donnée morale, l'apologiste n'était amené qu'indirectement à ces conséquences heureuses pour les peuples et les lois. — Maintenant, dans le système de défense préconisée par Joubert, était-il possible de donner place aux considérations de cette nature? Pouvait-on s'inspirer à ce point des sévères prescriptions de la loi chrétienne, sans effaroucher les contemporains? Hélas! nous convenons que la chose était embarrassante : nous ne voyons pas que Joubert principalement attentif aux délicatesses d'une société presque paganisée, ait attiré sous ce rapport la préoccupation de son illustre ami. C'était déjà une entreprise si hardie que de parler du vrai Christianisme en un langage chrétien! Cependant il serait dûr d'avouer que le livre de Chateaubriand, destiné non à quelques âmes ferventes mais à la masse du public, atteignît à la limite du possible. La sainteté n'est-elle pas un besoin des cœurs? Et après avoir mis devant les yeux tant d'affinités enchanteresses entre l'œuvre divine et les facultés de l'homme, ne pouvait-on remarquer, à la gloire de ce dernier, cet instinct de sacrifice, de détachement sincère de tous les biens créés, qu'il porte en lui et que la religion de Jésus-Christ satisfait? S'il en est ainsi, Chateaubriand pouvait *enchanter jusque-là*: mais il fallait que plus chrétien lui-même, il se fut livré entier à sa cause. Nous savons qu'il n'eut pas cette gloire : il n'en est pas moins vrai qu'on doit le féliciter dans l'intérêt de sa renommée d'avoir pris en main la cause de la religion, et M. Villemain attentif à

poétique ennui de sa vie, tantôt les violentes délices que son ardeur concentrée lui fit gouter au fond des solitudes? Cet homme cherche à vous subjuguer; il n'attend pas de conseil et ne réclame pas d'indulgence. La sagesse de Chactas succombe à sa parole! Après toute cette magie, que feront dix phrases sensées et austères d'un vieux prêtre? Et pourtant l'auteur s'est félicité d'avoir tendu ce piège aux incrédules. (*Œuvres complètes*, tom. XIV, p. 222-223). Qui sait? Peut-être eut-il raison!

Digitized by Google

relever l'amitié de M. de Fontanes si utile à Chateaubriand, nous permettra de rappeler à plus juste titre l'influence favorable de la foi sur le même génie.

M. de Fontanes, « maître dans le grand art d'unir le naturel à la passion et d'élever l'énergie familière jusqu'au sublime, » fut à Chateaubriand un de ces amis, nobles de cœur et d'intelligence, qui inspirent et conseillent sagement ceux qu'ils aiment et tels que doivent souhaiter d'en rencontrer les plus grands hommes. Mais seul, quel que fut l'ascendant de son esprit, il n'aurait pas ramené à la rectitude de l'idée et de la forme le talent indépendant et fougueux du voyageur d'Amérique. Nous avons en partie les premiers écrits de celui-ci : *L'Essai, le Voyage d'Amérique, les Natchez,* décèlent une intelligence singulièrement vive, mais aussi combien égarée et dominée de l'imagination ! Certes on ne remarque pas en ces livres la raison ferme qui suffit quelquefois à contenir dans les bornes les esprits séparés de la vérité religieuse.

Dans *les Natchez,* on surprend Chateaubriand, moins la foi et ses clartés, moins la réputation et ses bienséances, en proie à une rêverie violente et sensuelle où viennent aboutir successivement les influences contraires. Vous avez lu les exclamations chagrines de l'ancien René errant parmi les bois du Nouveau-Monde. Il est malaisé d'imaginer une âme plus malade, puisqu'elle semble reconnaître la marque de sa supériorité dans ce qui fait sa misère, je veux dire ses incertitudes et son découragement sans cause. Un tel mal mènerait loin son orgueilleuse victime. N'étaient l'incohérence de ses sentiments et l'ardeur qui le maîtrise, la conséquence pour le poëte serait le détachement de l'idée et de l'affection, quelque chose comme le repos dans la permanence de sensation autrefois érigée en doctrine par Sénancourt.

Sans la conversion qui décida l'emploi de ses talents, quelle eût été la carrière de cet enchanteur, entassant à son début Jean-Jacques ou le naturalisme sur le Christianisme et Platon ? Penserons-nous que la fréquentation d'un homme de goût supérieur et d'opinions modérées eût suffi à dissiper tout ce désordre et à assouplir la nature la plus impatiente et la plus hautaine ?

Digitized by Google

Comparons l'*Essai* au *Génie du Christianisme* qui le suivit à court intervalle et nous observerons, comme évolution d'idées, entente des littératures et connaissance de l'homme, une différence que Fontanes et sa judicieuse amitié n'expliquent pas. Il y a révolution morale et rajeunissement des facultés. Après 1799, l'âme de l'auteur s'abandonne à plus d'expansion, son amertume fait place à la mélancolie, son goût s'éclaire à mesure que ses sentiments s'épurent. On sent partout la présence des principes féconds qui soutiennent l'écrivain, et facilitent à merveille l'ordonnance de ses richesses. Il devient vrai, touchant, plus sympathique : ce ne sont plus la désolation et le dégoût de ses semblables qu'il cherche à porter au cœur : au contraire, il connaît les paroles d'apaisement. L'homme farouche, aigri, qui disait en 1797 (1), *les tigres et les déserts sont moins à craindre pour les misérables que la société,* etc., prend le ton le plus doux, et tout particulièrement *consolatif.* « Heureux, s'écrie-t-il, trois et quatre fois heureux, ceux qui croient! Ils ne peuvent sourire sans compter qu'ils souriront toujours : ils ne peuvent pleurer sans penser qu'ils touchent à la fin de leurs larmes. Leurs pleurs ne sont pas perdus : la religion les reçoit dans son urne et les présente à l'Eternel. » — Réconcilié avec l'ordre religieux et moral de la société, Chateaubriand comprend le passé catholique de la France; il fait entrer plus avant dans la littérature l'élément chrétien qui a formé les nations modernes, et que le dix-huitième siècle rationaliste et païen avait mis en oubli. Sa critique acquiert l'ampleur et la profondeur des grands maîtres. Il enfante le poëme des *Martyrs,* où le triomphe du christianisme sur l'idolâtrie ancienne entraîne le grand peintre à de magnifiques tableaux du monde barbare et à ces vues pittoresques, instructives, de l'histoire qu'il poursuivra plus tard dans ses belles *Etudes,* et qui ont renouvelé la science de nos annales. Il entreprend, à cette occasion, le voyage de Jérusalem: désabusé, cette fois, des théories anti-sociales de Rousseau et de sa factice admiration pour la vie sauvage, il va s'inspirer dans la patrie des prophètes et de la plus

(1) *Essai sur les Révolutions*, t. II, p. 130 à 157. — 2e partie, liv. 1er, chap. XII et XIII.

Digitized by Google

antique civilisation ; il en rapporte un chef-d'œuvre, l'*Itinéraire*, qu'un croyant seul pouvait produire, livre original, charmant, le plus naturel que l'auteur ait écrit, dit M. Villemain.

D'ailleurs le Christianisme éclairant Chateaubriand sur les conditions de la paix sociale et l'histoire de son pays, affermissait également ses vues politiques et l'orientait au milieu des crises. Arraché par la religion aux sophismes et à l'opposition systématique, son esprit rentrait en possession de sa netteté primitive, et il suivait la carrière naturelle aux âmes élevées et clairvoyantes, qui acceptent sincèrement les faits accomplis et se règlent sur les exigences du temps où elles vivent, mais sans oublier les enseignements de l'histoire et sans sacrifier les droits de la justice. De là ce qu'il y eut en lui de hautement conciliateur et l'à-propos de plusieurs de ses services. C'est ainsi, qu'en 1814, il comprit mieux que personne les conditions de salut pour l'Etat, en invoquant le retour des Bourbons et la modification libérale de l'ancienne constitution monarchique. Mais ces deux choses se rattachèrent chez lui aux opinions qu'il avait professées. Dans son apologie il avait remarqué que le système représentatif, *ce beau songe des génies de l'antiquité*, découle en partie des institutions ecclésiastiques et il en glorifiait le christianisme : et, d'autre part, il écrivait dans le pamphlet célèbre qui acheva la ruine de Napoléon : « Les souvenirs de la vieille France, la religion, les antiques usages, les mœurs de la famille, les habitudes de notre enfance, le berceau, le tombeau, tout se rattache à ce nom sacré de roi. » C'était formuler une dernière conclusion du *Génie du Christianisme*.

Avec la chute de Napoléon, l'on aborde la seconde phase de Chateaubriand, son existence politique. M. Villemain lui a consacré la plus grande partie de son livre. Cette existence liée au retour de la dynastie des Bourbons en France, aux vicissitudes de la restauration et même aux événements qui suivirent l'insurrection de juillet 1830, touche à des faits contemporains, dont les acteurs subsistent en grand nombre, à des questions actuellement débattues entre les publicistes et sur lesquelles la postérité prononcera le jugement suprême. La charte de 1814 convenait-elle à la France? Qui, des

Digitized by Google

Bourbons ou de leurs adversaires, eurent le plus de torts et le tort définitif? La révolution de 1830, même en écartant la question préalable du droit de résistance par la force au monarque légitime, affermissait-elle les principes constitutionnels, ou bien effaçant le respect de l'autorité, légalisant en quelque sorte l'entrée de l'émeute aux affaires, ne portait-elle pas un coup mortel à la stabilité de l'ordre représentatif? A tout prendre, l'Angleterre, si vantée et systématiquement présente à l'esprit des doctrinaires français, justifiait-elle ou condamnait-elle les espérances et les décisions de Juillet par sa révolution de 1688? Quoi qu'on puisse répondre à ces graves problèmes historiques où la carrière de Chateaubriand ramène ses juges, M. Villemain, nous a paru s'exprimer avec retenue et un vrai désir d'impartialité. Partisan et ministre du roi Louis-Philippe, il nous raconte la Restauration sinon comme un ami dont elle eut conquis la confiance et enchaîné les vues d'avenir, du moins comme un homme jaloux avant tout de la grandeur et de l'indépendance de sa patrie, favorable à Louis XVIII, et près d'accepter Charles X, pourvu que ce roi maintînt la charte intacte.

Ce langage modéré, digne de l'esprit noble et délicat du célèbre critique, est, au surplus, naturel au moment où nous sommes. C'est que, après l'événement de février 1848 et les extrêmes qui l'ont suivi, les trente-quatre années du régime constitutionnel se confondent dans les regrets de ses partisans. On constate, à souhait, l'empire de ces sentiments dans le présent livre de M Villemain; il est clair qu'ils ont prévalu dans ses paroles tristes mais paisibles à l'endroit d'anciennes querelles.

En effet, aux ordonnances près, contresignées par le prince de Polignac, cet écart irréparable d'une infortunée dynastie, que sont les divergences qui passionnèrent alors les esprits, à côté de ce que nous avons subi ou redouté? Qu'est-ce qu'un projet de loi sur la répression des délits de presse ou l'établissement de la censure; qu'est-ce qu'une discussion, sur le vote à la commune, le cens électoral ou les immeubles du clergé, tant que ce libre examen des actes ministériels, la publicité des débats de la tribune, l'intervention sérieuse et régulière des classes éclairées dans la conduite

Digitized by Google

des affaires étaient conservés? M. Villemain ne se fait pas faute de nous le redire à chaque occasion, et son insistance n'est pas dépourvue de quelque étonnement. Car il n'est rien de plus certain : cette France, dont l'histoire toute récente nous est élégamment racontée, si jalouse de ses droits de toute sorte, si impatiente de recueillir le bénéfice de ses libres institutions, s'est montrée, peu après, bien indifférente et s'est volontairement soumise à ce qui paraissait d'abord très-éloigné de ses vœux.

Il était désirable de connaître le dernier mot de M. Villemain sur les raisons de ces alternatives, mais, d'habitude, il s'est contenté d'allusions ou de rapprochements et parfois ses rapprochements ont paru chagrins, ses échappées d'opposition trop obstinées, le lecteur, en ces occasions, n'ayant nul besoin d'être détourné du récit assez parlant de lui-même. Peut-être M. Villemain mérite-t-il un reproche : celui d'éviter les démonstrations appuyées par des vues d'ensemble, et de se tenir dans une réserve d'aperçus à la faveur desquels l'incident acquiert trop d'importance et où la juste portée des assertions est difficile à saisir. Par exemple, rappelant l'insurrection de 1848 à propos de la lutte des trois journées de Juillet, il écrit : « Depuis on a parodié ces spectacles. Une émeute non repoussée, une marée montante de cette tourbe d'une grande ville a tout renversé devant elle, comme l'avait fait dix-huit ans auparavant le mouvement d'un peuple blessé dans ses droits. Mais, le premier exemple avait offert un caractère particulier qui en fit la grandeur. C'était un sentiment d'honneur public soulevé contre la trahison du pouvoir. »

Sans discuter le jugement, on se demande comment cette parodie fut possible et à qui en incombe la responsabilité. Songez que la *parodie*, ce n'est rien moins qu'un gouvernement appuyé d'une immense majorité dans les deux Chambres, en possession d'une armée nombreuse, campée au milieu de la capitale embastillée, et succombant néanmoins en quelques heures et sans bataille au souffle d'un ennemi presque invisible! Sans modifier la forme du livre de M. Villemain, ni tomber dans la dissertation politique, la gravité de l'événement valait la peine d'approfondir la leçon qu'il renferme et de l'expliquer plus clairement.

Digitized by Google

Cependant l'historien nous a tracé un tableau remarquable de cette restauration des Bourbons, « époque d'abord confuse et malheureuse, souvent obscurcie par la passion, et bientôt après défigurée par le mensonge et l'oubli, mais dont il devait rester deux choses, l'établissement de la monarchie tempérée, le développement graduel de la liberté publique, l'adoption par la France du roi revenu en 1814, l'adoption sincère par ce roi de la charte qu'il avait octroyée: deux efforts laborieux et liés l'un à l'autre, dont le succès n'exista qu'en apparence, mais dont la réunion n'en était pas moins un noble but à poursuivre, pour le patriotisme et le bon sens. » — Il a reproduit avec une vérité pleine de vie les portraits et les rôles de ces hommes d'Etat d'alors que n'ont pas toujours égalé leurs successeurs. C'est M. Decazes, héritant du ministère de Fouché, plus vigilant et plus inventif que le vieux ministre, et d'aspect aussi sincère que ce ministre était faux et tortueux, sachant unir à la vigilance les formes régulières du magistrat... Son rôle n'avait aucun rapport avec celui de tel ou tel ministre qui, dans les crises d'une anarchie royale, imposé à son souverain, le domine, au nom du parti populaire, et, pour le préserver, l'abaisse ou l'annule. D'un esprit juste, persistant avec art et sans orgueil, M. Decazes, dit M. Villemain, empruntait de la couronne même l'ascendant qu'il exerçait sur elle. » — C'est ensuite le duc de Richelieu, « ce noble caractère, ce représentant si pur de la cause royale... qui honorait le pouvoir et méritait de fonder, parmi nous, l'alliance longtemps heureuse, en Angleterre, de grands noms voués au service de l'Etat, et d'hommes nouveaux, produits par le débat public et le talent de la parole. Il était lui-même très-instruit dans les affaires de l'Europe, diplomate habile par la loyauté, précis, facile, persuasif dans ses lettres, supérieur à tous les petits sentiments, comme à cet intérêt pécuniaire, qu'il méprisait souverainement; homme de bien et de lumière, suffisant pour faire un habile et heureux ministre, s'il avait eu plus de patience à supporter les petitesses des cours et les injustices des partis. »

Plus loin, l'auteur nous présente la mort tragique du duc de Berry, frappé à la sortie de l'Opéra, dans une narration

Digitized by Google

simple, précise et pleine de ce pathétique éloquent, qui jaillit de soi-même de la réunion des circonstances. « Jamais, dit-il, par le lieu, par les témoins, par l'horreur du spectacle, par l'angoisse d'inquiétude et d'affliction, scène plus tragique ne remplit de longues heures de nuit. A côté de la princesse en pleurs, penchée sans cesse sur le lit sanglant étaient le père et le frère de la victime, le duc d'Angoulême, la duchesse d'Angoulême, accoutumée dès l'enfance à de si grandes douleurs, et quelques pas plus loin, le duc de Bourbon seul, puis le duc et la duchesse d'Orléans, toutes les pensées unies ou contraires, toutes les passions rivales, tous les embarras intérieurs de cette famille tant frappée par les coups du dehors et ramenée de si loin sur le trône. Derrière ce premier cercle, autour du mourant, s'approchait un autre rang de spectateurs silencieux et troublés, et, dans le nombre, immobile sur sa jambe de bois, pendant toute cette nuit, le ministre de la guerre, le brave Latour-Maubourg, cet invalide des batailles de Leipzick, noblement mêlé à des braves de la Vendée. » Peinture admirable, où l'art triomphe au moment même qu'il semble disparaître pour abandonner la place à la seule vérité.

On sait que la mort du duc de Berry détermina la chute du ministère Decazes : il tombait sous les coups redoublés du *Conservateur*, blâmé de M. Villemain, dans sa violente opposition, et néanmoins déclaré par lui, un des mémorables exemples de la polémique moderne, parfois égalant la vive légèreté de Voltaire, ou les saillies capricieuses de Beaumarchais. Chateaubriand, premier entre les écrivains de ce recueil célèbre, porte ici la grande part de l'éloge et du blâme. A le juger d'après son attitude à cette époque, M. Villemain le compare à Bolingbroke, en y ajoutant toutefois la constance et la dignité qui manquaient à l'auteur du *Roi patriote*. « Peut-être, ajoute-t-il, à lui, comme aux politiques français en général, il manque trop l'usage auprès du principe, l'*exequatur* du droit, la procédure de la liberté, à côté des maximes qui la proclament. Par là, tant de nobles déclarations et même de sages *dispositifs* touchant les garanties individuelles, la publicité des opinions, la nécessité du jury couraient la chance d'aboutir un jour aux condamnations sans jugement, et au silence imposé même

Digitized by Google

sans le secours du censeur. La mobilité des lois en France a été l'obstacle à l'établissement de la liberté régulière. »

Sans doute, cette absence d'usage de la liberté politique, ces variations fatales de la législation, ici confessées, ne doivent en rien surprendre de la part d'une nation impétueuse et mobile, appelée du jour au lendemain à exercer la charte de 1814. Ce fut l'erreur des constitutionnels les plus convaincus d'alors, de trop compter sur l'efficacité d'un pacte écrit, de courir de confiance jusqu'à la limite des libertés nouvellement consacrées, et de croire que le bon sens et l'esprit des classes éclairées tiendrait lieu d'expérience.

L'éducation politique de la nation, mal préparée par les 25 ans de la République et de l'Empire, eut été chanceuse lors même que des préjugés mutuels et d'invincibles défiances n'eussent pas aigri les opinions diverses, armées de la loi et appelées à concourir. Devant de tels obstacles, il semble qu'il était sage de peser en faveur de ce qui devait demeurer incontesté et de pratiquer la résistance. A ce point de vue, peut-être M. Villemain juge-t-il sévèrement l'attitude de Chateaubriand sous le ministère Decazes; peut-être même, durant cette époque, le parti royaliste constitutionnel, malgré ses maladresses, eut-il un sentiment plus vrai du danger que le parti constitutionnel pur, qui triomphait en 1830 probablement pour son malheur. En effet la précipitation de l'esprit public en France, tendant à dégager, en toute institution comme en tout état de choses, l'élément critique et le côté périlleux, il arrive que l'imprévu cet échec de l'ordre régulier, y est plus à craindre que partout ailleurs, et il convient d'appuyer d'instinct les puissances légitimes, établies par le temps et qu'un long usage a mises à l'écart du débat. Or l'école monarchique-constitutionnelle, représentée par Chateaubriand, soit sagacité, soit bénéfice de situation, le comprit plus vite et plus nettement qu'aucune autre. Les publications du grand écrivain dès 1814 et en particulier les *Réflexions politiques* ont ce caractères qu'elles ne séparent jamais les avantages renfermés dans la Charte de l'autorité royale qui les consacre, ni les libertés nouvelles de la longue tradition monarchique qui avait conduit la France jusqu'au point où elles devenaient nécessaires. Il

Digitized by Google

y a ici tout autre chose qu'une fantaisie d'imagination ou une habile plaidoirie, il y a une vue historique, qui tend à enraciner la forme politique et qui précède les savants travaux de MM. Guizot, Sismondi et Thierry. Il était habile et précieux de montrer dans le rétablissement constitutionnel des Bourbons, non pas un compromis passager, un simple armistice après de violents conflits, mais le résultat naturel des choses, résultat suspendu, il est vrai, par des révolutions intérieures et des guerres sans exemples, mais en germe depuis des siècles, ébauché même à plusieurs époques de notre histoire, et se réalisant pleinement au temps venu. A ce compte, le retour des Bourbons était très-distinct des événements cruels à l'honneur national au milieu desquels il apparaissait. La république, le despotisme impérial et son système de conquêtes indéfinies, étaient des accidents, comme on en signale dans les annales des peuples, qui ne brisaient pas sans retour le développement progressif et régulier de la monarchie en jetant le pays hors de ses voies.

Chateaubriand jouait alors un noble rôle. Convaincu de l'opportunité des principes impliqués dans la Charte, il défendait celle-ci tour à tour contre les objections des constitutionnels et des royalistes : rendez-vous mutuel des partis, il la plaçait en face des exigences légitimes de tous et la justifiait devant les uns au nom du droit des autres. — Aux premiers il disait, six mois après l'abdication de Fontainebleau : « Vous ne pouvez arracher ces souvenirs, ôter aux hommes les regrets de ce passé que l'on aime et que l'on admire d'autant plus qu'il est plus loin de nous... Il faut trouver un mode de gouvernement où la politique de nos pères puisse conserver ce qu'elle a de vénérable sans contrarier le mouvement des siècles. Eh bien! la Charte présente encore cette heureuse institution : *là se trouvent consacrés tous les principes de la monarchie...* Les idées nouvelles donneront aux anciennes cette dignité qui naît de la raison, et les idées anciennes prêteront aux nouvelles cette majesté qui vient du temps. » — Aux royalistes, il rappelait « que les idées d'une *indépendance légale et légitime* ont survécu aux théories trompeuses : qu'elles existent partout, dans le soldat sous la tente, chez l'ouvrier dans sa boutique. Si vous

Digitized by Google

voulez contrarier ces idées, les resserrer dans un cadre où elles ne peuvent plus entrer, elles feront explosion, et, en éclatant, causeront des bouleversements nouveaux. Il est donc nécessaire de chercher à les employer dans un ordre de choses où elles aient assez d'espace pour se placer et pour agir, et où cependant elles rencontrent une digue assez forte pour résister à leurs débordements. » — Il démontrait en plusieurs endroits la solidité naturelle de cette compénétration d'éléments anciens et nouveaux, il alléguait des exemples reconnus et des autorités imposantes, il déclarait qu'en toute constitution nouvelle, il fallait qu'on aperçut des traces des anciennes mœurs.

« Pourquoi, disait-il, la république française n'a-t-elle pu vivre que peu d'années. C'est (indépendamment des autres causes qui l'ont fait périr) qu'elle avait voulu séparer le présent du passé, bâtir un édifice sans base, renouveler entièrement nos lois et changer jusqu'à notre langage... Au contraire, dans les pays où il s'est opéré des changements durables, on voit toujours une partie des anciennes mœurs se mêler aux mœurs nouvelles, comme des fleuves qui viennent à se réunir et qui s'agrandissent en confondant leurs eaux, etc. (1) » Au surplus, il entremêlait ce langage conciliant de recherches sur les origines, en France, du système des trois pouvoirs, et défendait celui-ci des reproches de l'importation anglaise et de genèse révolutionnaire.

Cette préoccupation historique, à côté de la Charte sincèrement acceptée et qu'il voulait rendre acceptable à tous, ce respect des temps d'autrefois et de l'autorité royale, nous semble, de la part de Chateaubriand, mériter de justes éloges. Il se distinguait par là d'un grand nombre d'hommes, amis d'une liberté sage et appropriée aux intérêts des classes moyennes, mais au fond plus affranchis du trône que ne le comporte le gouvernement représentatif, et n'entendant dépendre du passé monarchique que dans la mesure qu'il leur convenait de fixer.

Les accommodements de M. Decazes favorisèrent les inquiétudes de la portion modérée et sincèrement constitu-

(1) *Mélanges politiques*, t. I. — *Réflexions politiques*, chap. X, XII, XIII, XX, XXI et *passim*.

Digitized by Google

tionnelle de la droite : par exemple, il faut convenir qu'en déterminant l'ordonnance qui amnistiait les officiers qui suivirent le Roi pendant les Cent-Jours, ce ministre choquait étrangement l'esprit de la Charte et ne servait pas son affermissement. A part quelques complaisances exagérées pour les passions de son parti et quelques ressentiments personnels, on conçoit l'opposition de Chateaubriand à M. Decazes, penchant pour une bourgeoisie prépondérante qui, comme en convient M. Villemain, jouait presque un rôle aristocratique avec trop peu de lumières et de fermeté, et qui, plus que la dynastie des Bourbons, contribua à perdre en France, avec les institutions représentatives, le respect et la docilité légales, nécessaires à la stabilité du pouvoir. D'accord à cet égard avec les autres conducteurs de l'école catholique (1), Chateaubriand voulait étendre le droit électoral de manière à contre-balancer la domination de l'oligarchie censitaire et hostile dont on était menacé ; il désirait agrandir les libertés locales, fortifier l'existence politique des provinces et l'influence de l'aristocratie, appui le plus sûr de la royauté des Bourbons, afin de les opposer à la despotique capitale du royaume. Il saisissait l'occasion de dévoiler, à la Chambre des pairs, les besoins du clergé et les vides de ses rangs ; comme première ressource, il proposait d'autoriser les églises à recevoir des dotations en fonds de terre et il citait aux doctrinaires rationalistes Montesquieu disant : « Rendez sacré et inviolable l'ancien et nécessaire domaine du clergé, qu'il soit fixe et éternel comme lui ! »

(1) Il est fâcheux, à notre avis, que tous les hommes éminents de l'école catholique, assez d'accord avec Chateaubriand sur les modifications à introduire au plus tôt pour raffermir la France et empêcher la prépondérance de la haute bourgeoisie, n'aient pas embrassé sa large manière de voir sur le fond des choses. Il arriva que plusieurs d'entre eux, tout entiers aux défauts de la Charte de Louis XVIII, inquiets par dessus tout des concessions qu'elle faisait à l'esprit moderne, commirent la grande faute de ne pas tirer le meilleur parti de circonstances providentielles. Certes le ralliement sincère d'écrivains comme de Maistre et de Bonald eut été d'un prix inestimable. Mais l'auteur des *Considérations*, esprit entier et trop étranger aux pays libres, était ennemi juré des constitutions écrites, lors même qu'elles étaient un mal nécessaire et il se hâtait d'écrire qu'il croyait à la Charte, comme au poisson *Rémora*. Pour de Bonald, génie indépendant mais absolu, il restait confiné dans le système de sa *Législation primitive*, il rêvait volontiers, le roi souverain, la noblesse administrant, le peuple administré, sa triade sociale ; rédacteur de l'adresse au roi, il s'excusait auprès de Joseph de Maistre, d'y avoir annoncé

Digitized by Google

Somme toute, ces vues étaient constitutionnelles et patriotiques. C'était élargir les appuis de la Charte, intéresser davantage l'ensemble de la nation dans le jeu des institutions octroyées, en y introduisant un plus grand nombre des éléments sociaux; c'était agir dans le sens vraiment représentatif, selon lequel toutes les forces vives sont appelées à s'exercer côte à côte, sans hostilité radicale et sans exclusion systématique. Que les démarches ici rappelées prêtassent aux calomnies et à l'irritation des hommes de la Révolution et de l'Empire, qu'elles parussent au premier abord favoriser les craintes de ceux qui s'obstinaient à voir, dans les Bourbons et leur entourage, les ennemis inconciliables de la France nouvelle et de ses libertés acquises depuis 1789, nous en conviendrons volontiers, en remarquant combien la vérité est aisément compromise aux temps les plus vantés pour les lumières de l'opinion : mais, vu l'évènement, il nous sera permis de regretter que les mesures proposées n'aient pas prévalu; nous pourrons penser, malgré M. Villemain, que le triomphe des idées de Chateaubriand de 1815 à 1820, n'amenait pas de nécessité une réforme absurde et rétrograde, *les abus de l'ancien régime aggravés des rudes coactions de l'Empire* et l'occupation prolongée du territoire par les armées étrangères. Bien comprises et sincèrement appliquées, elles eussent assis la France, enraciné les pouvoirs de l'Etat, éclairé et affermi l'esprit politique, combattu avec efficace le virus révolutionnaire, et, en 1848, il ne fut pas arrivé qu'un grand ministre entrainant dans sa chute la monarchie constitutionnelle, fille adoptive de la haute bourgeoisie, s'écriât dans un découragement douloureux: Aurions-nous le privilége de toutes les impossibilités? (1).

Toutefois en déclarant nos sympathies pour la politique

la Charte, « boîte de Pandore, disait-il, au fond de laquelle il ne reste pas même l'espérance! » Après tout, cependant, la vérité politique est essentiellement relative : elle embrasse l'infini des circonstances, et, à cet égard, la raideur des déductions n'est pas le plus sûr. Malgré l'artifice de la Charte, elle nous garantissait des biens précieux. Il valait la peine de faire des sacrifices et de soutenir une Constitution qui, réservant la part de l'autorité royale et de la tradition, ménageant les opinions récentes, continuait la monarchie de Saint-Louis, sans commettre d'anachronisme.

(1) GUIZOT. — *De la démocratie en France.*

Digitized by Google

de Chateaubriand à cette époque, nous accordons que lui-même fut dominé par les habitudes parlementaires de la Grande-Bretagne, plus qu'il ne convenait à l'installation si récente de nos pouvoirs délibérants. De plus, hautain, ironique, indépendant de ses opinions, il n'eût pas toujours la clairvoyance du parfait dévouement : il se montrait avide d'une polémique où sa plume sans rivale lui donnait la plus haute popularité du jour : il poussait à un développement de la liberté de la presse, que la hâtive reconstitution de l'Etat et l'inexpérience de l'esprit public rendait fort dangereuse. Sous l'influence de ce *quatrième pouvoir* devenu bientôt le premier, les difficultés, les obstacles à une marche régulière, s'accroissaient dans une progression formulée par les passions humaines. Ce fut le tort fatal de Chateaubriand; la modération conciliatrice de ses idées n'apparut pas assez dans son langage et sa conduite. Il fatigua le trône en attaquant avec emportement le ministre choisi du roi légitime. Il contribua beaucoup « à cette espèce de guerre civile d'idées allumée entre la politique de la royauté traditionnelle et très-chrétienne et les écrivains les plus éminents de l'école catholique et monarchique, » comme s'exprime un excellent historien (1).

CH. DE LAVALLÉE-POUSSIN.

(La fin à un prochain Numéro.)

(1) ALF. NETTEMENT. — *Histoire de la littérature pendant la Restauration.*

Digitized by Google

M. L'ABBÉ BAUTAIN.

LA BELLE SAISON A LA CAMPAGNE. — CONSEILS SPIRITUELS (1).

— Paris, L. Hachette. 1858. —

On se représente difficilement aujourd'hui ce que la *Direction* a été autrefois. Les plus illustres personnages de l'ancienne monarchie s'honoraient de recevoir les avis et les conseils des maîtres de la vie spirituelle. Il devint même de bon goût et de mode d'avoir un directeur. Le grand Bossuet en fut l'un des plus célèbres. Son émule Fénelon a laissé plusieurs volumes de lettres qui portaient à leurs adresses la consolation et le recueillement. Une découverte heureuse vient de fournir à un savant éditeur l'occasion de publier les lettres de madame de Maintenon, appelées à grandir de jour en jour et à balancer peut-être la célébrité de madame de Sévigné. Nous sommes aujourd'hui en train de reconstituer toute une littérature de *Direction*, et cette branche importante du travail intellectuel du grand siècle sera rétablie dans tout son splendide éclat.

Il ne faut pourtant pas se faire illusion : c'est une œuvre d'érudition principalement qui s'accomplit. Il est bon d'y signaler un goût littéraire, un honorable penchant de l'esprit plutôt qu'un besoin du cœur et une affection de l'âme. Ne nous flattons pas que notre époque dans cette exhumation de l'ancienne littérature religieuse apporte d'autre sentiment qu'une piété littéraire assurément fort louable, et qu'elle admire d'autre mérite que le soin exquis de la forme réuni à la pureté et à l'agrément d'un commerce délicat.

Les femmes du XVII^e^ siècle sont revenues de mode. C'est par elles que

(1) Sous le titre de *Mouvement des lettres contemporaines*, M. Pirmez a communiqué aux lecteurs de *la Belgique* plusieurs esquisses biographiques, que nous croyons utile de leur rappeler, à cause du long intervalle qui s'est écoulé entre la publication de chacune d'elles. Voir tome I, p. 418, *de Mirecourt;* tome II, p. 452, *Ozanam;* tome V, p. 236, *Gervinus.*

(Note de la Rédaction de LA BELGIQUE.)

Digitized by Google

a réhabilitation a commencé. Les études de M. Cousin sur madame de Longueville, madame de Hautefort, madame de Chevreuse et madame de Sablé, ont rappelé l'attention sur le siècle de Louis XIV. L'intérêt qui s'est tout à coup reporté sur tant d'illustres pénitentes a excité les recherches sur la *Direction*. Au même moment, l'on retrouvait le texte original des *Confessions de La Vallière repentante* (1), avec des notes marginales que l'éditeur, M. Romain Cornut, voulait faire signer du grand nom de Bossuet. C'est toujours à cette même influence que nous sommes redevables des belles éditions de M. de Sacy, de l'Académie française. Cet écrivain si discret, qui a conservé la manière du XVII^e^ siècle dont il semble être le seul héritier direct, a enrichi d'admirables préfaces (2) les ouvrages de saint François de Sales, de Nicole, du chancelier de Marillac, traducteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* de Duguet et des lettres de Bossuet à la sœur Cornuau.

Ces préfaces trop courtes, au gré du lecteur, sont de véritables petits chefs-d'œuvre où se condensent les parfums les plus exquis des fleurs de la vie spirituelle. C'est la quintessence de pensées délicates exprimées avec une pénétrante finesse. Pourquoi faut-il encore regretter qu'un esprit de cette trempe n'ait pas secoué plus vigoureusement les dernières traditions jansénistes et les préoccupations universitaires pour élargir son coup d'œil et affermir son jugement?

La *Direction* paraît avoir rencontré assez vite, en France, de nombreux adversaires. L'esprit communicatif et le caractère léger de la société a dû amener des abus ou tout au moins des apparences et des scandales. C'est la destinée des meilleures choses. Toutefois la fameuse tirade de La Bruyère : « Qu'est-ce qu'une femme que l'on dirige? etc., » est tout bonnement une boutade, qui prouve seulement que lorsque la *Direction* dégénéra en affaire de luxe et de mode, elle se discrédita par la bruyante imprudence de quelques femmes. Il en résulte cette simple réflexion qui est de tous les temps, qu'entre les austères pratiques conseillées par le directeur et les sollicitations plus vives d'une cour et d'une ville galantes, la faiblesse naturelle du cœur a chancelé du côté où elle penche toujours. C'est une histoire qui n'a rien d'imprévu.

Il faut du reste convenir sans difficulté qu'un honnête particulier de notre temps serait fort ébahi et aurait un rôle assez peu glorieux s'il se trouvait le mari de madame de Longueville ou de madame de Chevreuse.

(1) M. R. Cornut est le créateur du titre *Confessions*, appliqué à des *Réflexions* de mademoiselle de La Vallière antérieurement connues.

(2) *Bibliothèque spirituelle*, publiée par M. de Sacy. Paris, 1853-1858. Techener, 20. — Cette collection s'enrichit tous les jours de nouveaux ouvrages.

Digitized by Google

Nous sommes essentiellement prosaïques et vulgaires ; mais pour être moins brillantes, les misères de notre temps sont-elles moins réelles Valons-nous mieux, valons-nous moins que cette société à jamais évanouie?

Avant de s'ouvrir à ces riches portraits, la galerie de M. Cousin possédait une figure qui se rapprocherait de notre époque au moins par la régularité extérieure et l'origine bourgeoise. Mais une manie fâcheuse de raisonner à tout propos, une dignité rogue, un esprit porté à la controverse, un caractère triste refroidissent un peu l'admiration due à la sœur dévouée d'un homme supérieur. Jacqueline Pascal, à l'époque qui précéda son entrée dans le cloître, avait déjà pour directeur Port-Royal même, et elle réfléchissait dans toute sa personne l'étroite raideur d'une pareille école.

Le savant émule de M. Cousin, M. P. Faugère, couronnait, il y a quelque temps, ses patientes recherches et ses restitutions de textes par la publication des *Lettres de la mère Agnès Arnauld* (1). Toute cette tribu des Arnauld, dont l'histoire est inséparable du grand nom de Pascal, manque d'onction et de grâce ; elle semble réellement former, par le tour de l'esprit, l'exacte contre-partie du suave François de Sales et du doux Fénelon.

La *Direction* paraît rentrer désormais bien décidément dans le domaine exclusif de l'histoire. Si nous en avons encore de nos jours, on n'en fait pas bruit. Le siècle a sur les bras d'autres affaires que le soin de sa conscience. L'art de conduire les âmes dans la voie du salut (qu'il ne faut pas confondre avec la confession auriculaire), par des correspondances, des avis, des confidences, est peu pratiqué. Le scrupule ne fait pas de grands ravages. Entend-on souvent dire qu'il arrive à l'ambition de consulter un homme éclairé sur l'opportunité de ruiner la réputation d'un rival en possession d'un emploi convoité? Est-il connu que pour s'endormir complaisamment sur les vices, les iniquités et les prévarications dont on demeure l'impassible témoin afin de ne pas troubler sa propre quiétude, l'on recueille soigneusement les conseils d'un esprit austère, habile à combattre l'indifférence et à stimuler la tiédeur des gens de bien? Rapporte-t-on beaucoup qu'à la veille de recueillir les bénéfices du report ou de ces amorces et de ces combinaisons trop connues sous le nom d'AFFAIRES, le spéculateur privilégié, le joueur à coup sûr, le *faiseur*, comme l'appelle notre époque si pudique dans les mots, aient

(1) *Lettres de la mère Agnès Arnauld*, abbesse de Port-Royal, avec introduction, par P. FAUGÈRE, 2 v., 1858, Duprat.—M. Faugère a donné en 1844 la première édition des *Pensées* de Pascal, d'après des documents inédits et les manuscrits originaux.

Digitized by Google

recours à un directeur rigoureux pour lui exposer les anxiétés d'une conscience éveillée à propos sur des chances inégales et funestes à la crédulité honnête? Est-il notoire que sur les remontrances d'une *Direction* éclairée on ait amplement dédommagé ces candides petits propriétaires qui étaient venus, comme des allouettes au miroir, se prendre à d'éblouissantes promesses, et qui n'en avaient recueilli qu'une ruine prompte, complète et presque ridicule?

La *Direction* ne reparaît aujourd'hui que d'une façon collective et générale ou à l'aide d'une fiction individuelle; et sous cette forme, ce n'est plus, il s'en faut de beaucoup, l'ancienne méthode. Bien que mitigée et transformée de cette façon, elle ne semble même pas très en faveur et nous la voyons solliciter elle-même une clientèle qui, en bonne justice, devait lui arriver spontanément. C'est ainsi que les *Conseils spirituels* de M. l'abbé Bautain ont dû, malgré le temps et la réputation de l'auteur, pour s'insinuer dans une foule distraite et parvenir sûrement à leur destination, prendre le titre plus profane « *la Belle saison à la campagne,* » et revêtir la livrée d'un éditeur habitué à des succès moins orthodoxes.

Cette précaution était inutile pour le petit nombre de lettrés, des érudits et des philosophes. Ce bataillon d'élite connaît tous les ouvrages de M. Bautain et les lit en Europe et en Amérique, partout où l'on s'intéresse encore à l'exercice de la pensée. Un livre dont une pareille paternité avoue l'origine ne saurait passer sous silence dans le monde savant. Disciple éminent de M. Cousin, émule heureux de Jouffroy, M. Bautain sonda assez promptement les vides des doctrines éclectiques. Elles ne purent satisfaire son esprit net et élevé. En s'engageant plus tard dans les ordres sacrés, il a apporté au service de la démonstration chrétienne la méthode rationnelle et il est demeuré sous cet habit nouveau, l'un des plus grands philosophes du XIX^e^ siècle. L'éloge semblera médiocre à plusieurs, tant on est persuadé qu'il n'y a pas de véritables philosophes aujourd'hui. La philosophie semble en effet renfermée dans le domaine de l'érudition exclusive : elle ne se compose plus que de l'histoire, de l'exégèse et de la critique des systèmes antérieurs. Ensevelie dans l'étude des manuscrits et des livres, elle n'établit, elle ne fonde rien. Voilà l'objection. Pour y répondre, il faudrait faire bien des dissertations. Toujours est-il certain que de tous les esprits qui, parmi nous, se sont voués à la discussion des problèmes les plus intéressants de la science philosophique, aucun ne mérite d'être placé au-dessus de M. Bautain par le savoir, l'étendue et la profondeur des connaissances, l'imprévu et la nouveauté de la critique. La réunion de ces qualités constitue-t-elle une philosophie? Oui, au sens de notre âge qui n'en a

Digitized by Google

pas produit d'autres. Et d'ailleurs, en possession de la révélation et de la tradition, jusqu'à quel point serait-il encore donné à l'homme de se montrer créateur et novateur dans ce domaine? Les questions les plus graves, celle de l'origine de l'homme, celle de sa destinée résolues par le Christianisme circonscrivent, en le précisant et en l'éclairant, le terrain de la controverse ouvert à l'antiquité profane. Ce serait sur des points secondaires que devrait se porter l'activité novatrice des esprits. Depuis l'avènement du Christianisme, l'expérience ne nous a pas encore apporté un seul corps de doctrines nouveau, harmonique, homogène et se suffisant à lui-même : l'exemple d'un grand nombre de spéculations hardies entreprises avec les seules ressources de la raison pure a-t-il produit un seul résultat satisfaisant et définitif? Tant d'intelligences à qui ne manquaient ni le savoir, ni le cœur, ni le courage, ni le coup-d'œil, ni la pénétration, ni l'honnêteté, ni la jeunesse, sont-elles parvenues à édifier autre chose qu'une Babel, où les meilleurs amis, ceux qu'unissait la plus franche communauté d'idées, ne se comprenaient même plus en chemin?

La science rationaliste n'accomplit-elle pas en la personne de ses représentants les plus autorisés, un véritable travail de Pénélope, débutant chacun par la destruction complète de l'œuvre du devancier et au demeurant n'aboutissant qu'à la manifestation d'une triste et radicale impuissance. C'est éternellement l'aventure du rocher de Sisyphe retombant sans cesse sur sa base.

« Mais la foi, dit M. Bautain, plus jaloux que personne de l'indépen-
» dance de la raison, n'empêche pas la science : loin de là, elle l'aide
» singulièrement, d'abord en lui posant les problèmes plus nettement;
» puis en dirigeant la raison dans ses investigations, qu'elle éclaire et
» dirige en l'empêchant de s'engager en de fausses voies, et en outre
» elle agrandit son horizon par le flambeau d'une lumière supérieure,
» qui la met en communication avec un monde nouveau, inaccessible à
» la raison seule et que la parole divine lui découvre et lui ouvre. »

Écoutons encore la voix non suspecte du dictateur littéraire du siècle dernier :

« La Raison te conduit : avance à sa lumière ;
» Marche encore quelques pas, mais borne ta carrière.
» Aux bords de l'infini tu te dois arrêter
» Là commence un abîme, il le faut respecter.

» Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
» Demande-le à ce Dieu qui nous donne la vie. »

(VOLTAIRE.)

Digitized by Google

Un contemporain de Voltaire disait avec non moins d'éloquence dans un discours couronné en 1755 : « Laissez à Dieu cette nuit profonde où » il lui plait de se retirer avec sa foudre et ses mystères. »

La forme que revêt le plus volontiers le rationalisme contemporain, c'est le panthéisme. Cette doctrine séduisante et flatteuse pour l'individu, qu'elle représente comme une parcelle, un fragment, une manifestation de l'absolu ou de la divinité, avait déjà faveur dans l'Inde, il y a des milliers d'années. Elle est du même âge que la métempsycose, dont nous riions dans notre enfance, sans nous douter qu'elle redeviendrait encore le dernier mot, le *nec plus ultrà* du rationalisme du XIX^e^ siècle.

Heureusement que M. Bautain, comme on le sait, est aussi un homme d'esprit et du meilleur esprit, et que cet éloge du moins n'exige aucune réserve tirée de l'état du génie de notre temps. L'esprit vivra autant que la nation française, il représente d'une façon trop complète le naturel et la vivacité du pays.

Causeur brillant et caustique, M. Bautain a la saillie et le trait, mais la générosité retient chez lui le persifflage assez à temps pour ne blesser personne. La pointe gauloise (si, à propos d'un aussi aimable discoureur, il est permis d'employer ce mot) la pointe ne pénètre pas même l'épiderme et se borne à chatouiller la victime qui finit par rire elle-même de sa défaite. Nul n'a montré plus d'aptitude à rendre l'erreur ridicule, à la réduire promptement à l'absurde, à la railler avec une courtoise malice. Ses *Conseils,* frappés au bon coin, ont le tour piquant, l'arête vive et saillante, et sont gravés en un vigoureux relief.

Le propre du génie français, c'est de vulgariser, de populariser les idées. La langue, pour ne pas être très-riche, possède au moins le don d'une admirable clarté. Lorsqu'il s'agit de faire descendre la philosophie des hauteurs trop souvent inaccessibles au commun des hommes, personne ne s'entend mieux qu'un écrivain français à faire parler à des questions ardues et complexes un langage intelligible. Ce n'est plus louer M. Bautain, qui possède au plus haut degré les vertus de sa race, que de reconnaître en lui la lucidité, l'élégance, la profondeur exempte de pédanterie, et le bon sens dominant toutes les hypothèses. Socrate est le seul philosophe que l'antiquité cite comme doué de cette faculté d'habituer les hommes aux plus graves controverses. On rapporte qu'il se promenait par les marchés et les places publiques d'Athènes, pour instruire les simples et les ignorants des résultats de ses investigations. Dans tous les temps, du reste, toutes les initiations doivent être simplifiées, et s'il est une science qui doit se mettre à notre portée, c'est assurément celle où nous ne sommes plus simples spectateurs ou amateurs, mais héros et acteurs, c'est-à-dire la philosophie morale.

Digitized by Google

Nous désirons le bien-être, le bonheur. Le péril des préoccupations industrielles de ce temps-ci, c'est d'arracher les âmes aux aspirations élevées. Il est convenable, il est bon d'opposer souvent à ce désir immodéré de jouissance, la véritable destinée de l'homme, le bien. L'invasion sans cesse renaissante du matérialisme obscurcit et étouffe cette notion essentielle dans les cœurs. Le but de M. Bautain est de venir, avec toute l'autorité de sa parole de moraliste, résister au flot montant des penchants égoïstes et utilitaires. Descendant des sommets de la métaphysique et de la rigueur abstraite des formules simples, en directeur éclairé qui sait que c'est rarement faute de connaissances théoriques que le mal se commet, il se fait homme pratique et vient cheminer avec les humbles, *les altérés*, et leur tendre une main amie pour les diriger dans la route de la vertu en la montrant compatible avec les plus douces joies de la vie privée.

Est-il besoin de remarquer que M. Bautain ne sépare pas pour cela la morale du dogme, et qu'il ne réduit pas le christianisme aux proportions de la plus sévère des philosophies humaines? Est-il plus nécessaire d'insister sur cette idée élementaire que les choses humaines ne se gouvernent pas avec l'absolu?

Un fait est hors de doute : on vit beaucoup trop aujourd'hui de la vie extérieure. L'existence est toute au dehors, toute du monde : on prodigue sa vie, on la lance dans un tourbillon qui enfièvre, dans un tournoiement qui emporte avec la rapidité de l'éclair : chacun est rejeté hors de sa sphère et entraîné dans une course qui ne laisse ni repos, ni trève. Quel est l'homme encore, au matin de la vie, assez sage pour tracer un cercle autour de sa destinée? Qu'est devenu ce goût délicat de l'obscurité, autrefois le rêve et l'ambition des plus célèbres? Dans des jours où chacun, stimulé par des exemples vivants, se croit en droit d'aspirer aux plus hautes fortunes, il ne reste plus au fond des âmes assez de trempe pour résister à ces vertigineux entraînements et s'écrier avec le poëte : *Beatus ille qui procul negotiis.* Horace lui-même, s'il vivait de ce temps-ci, n'échapperait pas à la contagion et il n'écrirait plus de si grand cœur :

O Rus, quando te aspiciam !

Le grand poëte pour suffire à son goût de la bonne chère deviendrait aujourd'hui, en homme avisé, un joueur à la baisse, muni de primes et de chemins, qui charmerait, entre deux bourses, par ses joyeux refrains, messieurs de la corbeille et du parquet. Mécène lui-même, le sage Mécène, absorbé par l'administration des grandes lignes et de tous les crédits possibles, ne jouirait qu'à de longs intervalles des entretiens délicats de son

Digitized by Google

protégé. Les conséquences de cette situation se font sentir par des déclassements douloureux, des misères de tous genres et des infractions sans nombre aux lois de la plus vulgaire morale. Autrefois il y avait des asiles ouverts aux esprits fatigués de la vanité des choses terrestres, des refuges où les douleurs morales (les plus cruelles de toutes) venaient s'épurer et se cicatriser. Les mécomptes, les déceptions se guérissaient et se sanctifiaient par la solitude, le silence et la méditation. On y apprenait que l'adversité est bonne, que la tribulation est une excellente école et qu'il faut encore bénir et glorifier le Dieu qui permet le triomphe de l'injustice dans le temps.

Nous avons jeté l'anathème sur ces institutions si favorables à la vie de l'esprit, mais il est équitable de reconnaître que nous avons, à la vérité, laissé aux âmes accablées sous le poids de l'existence, la ressource du suicide ! Fortement pénétrés de l'idée matérielle que celui qui consomme sans produire est un parasite bon tout au plus à retrancher du corps social, nous avons supprimé comme de fâcheux exemples, les institutions vouées au soin de l'âme. Nous n'avons plus vu dans l'homme qu'une organisation physique et nous avons rapidement proscrit tout ce qui ne s'adressait qu'à l'âme. Les lois économiques dont il serait injuste et maladroit de médire, et contre lesquelles M. Bautain est trop absolu, faute de distinguer soigneusement les écoles et les mérites relatifs des économistes, les lois économiques, disons-nous, feront incontestablement honneur au temps qui les a propagées ; mais elles ont trop souvent conduit leurs savants interprètes à retrécir le cercle de l'activité humaine et à le borner à l'amélioration matérielle de l'individu (1). La grande lacune du XIX^e^ siècle, c'est de n'offrir aucun aliment aux intelligences blessées. Il y a de nos jours des institutions d'une prévoyance et d'un ordre admirables pour les maux du corps, il n'y en a pas pour les angoisses et les afflictions de l'esprit.

« La vie monastique, dit un adversaire très décidé de nos idées : « la » vie monastique, entre beaucoup de fruits excellents, avait l'avantage » de soustraire à la vulgarité quelques âmes choisies, destinées à une » mission spéciale d'enseignement religieux ou moral. Les hommes ne » placent pas haut ce qu'ils voient à leur niveau. Pour exercer sur eux » une grande action morale, religieuse, politique même, dans le sens élevé » du mot, il ne faut pas trop leur ressembler. Ce don cruel, qui condamne à » l'isolement l'homme voué au culte d'une idée, se décèle de bonne

(1) Dans une seconde édition (mai 1858), l'auteur a restreint à la catégorie d'économistes désignés sous le nom de *socialistes*, les reproches qu'il semblait d'abord adresser aux économistes en général.

Digitized by Google

» heure par un certain embarras qui le fait paraître gauche, déplacé, » ennuyé au milieu des autres. On voit qu'il vit haut et qu'il a peine à » s'abaisser, il ne sait pas dire les choses vulgaires ; sa réserve excite » chez les personnes ordinaires un sentiment de respect, mêlé d'une » certaine antipathie. La vie religieuse était un excellent asile pour ces » âmes-là, une personne qui avait passé de la vie religieuse à la vie sécu- » lière me disait qu'elle fut d'abord frappée de rencontrer en dehors des » cloîtres beaucoup plus d'esprits élevés et sérieux qu'on ne le lui avait fait » croire, mais aussi qu'elle fut surprise de trouver en général le monde » si commun, préoccupé de soins de ménage, et d'une foule de choses » qui n'ennoblissent pas. Je ne voudrais pas exagérer l'importance de » cette espèce de gentilhommerie spirituelle, sans laquelle on peut » fort bien être un homme utile et même un honnête homme. Mais il est » certain qu'en perdant les institutions de la vie monastique, l'esprit » humain a perdu une grande école d'originalité. La distinction s'acquiert » également par la pratique d'une aristocratie intellectuelle et par la » solitude.... (Ernest RENAN. *Dell' autore del libro Imitatione Christi*). » Mais rendez donc la multitude affairée, juge des institutions monastiques, des œuvres mystiques, des exercices purement contemplatifs et du dégagement des choses terrestres !

Ce serait se méprendre étrangement toutefois sur notre pensée, que de s'imaginer qu'il est nécessaire de se retirer dans les cloîtres pour vivre en bon chrétien, et qu'on ne peut allier toutes les règles de la piété avec les exigences de la vie. Il y a une vie plus parfaite que la vie ordinaire et qui est proposée aux cœurs dégoûtés de la terre. Tous n'y sont pas appelés et c'est la destinée du bien petit nombre. Cette société de prédilection est symbolisée, dans l'Évangile, par les deux sœurs Marthe et Marie, Marthe, c'est la vie régulière, la vie de travail et de ménage. Marie c'est l'existence des parfaits qui contemplent, qui prient et qui ainsi « *ont choisi la meilleure part.* »

Leur exemple n'est pas, à ce qu'il semble, très-contagieux et ce n'est point d'un excès de vie spirituelle que nous sommes menacés. Ce n'est pas à cette catégorie si parfaite que M. Bautain s'adresse aujourd'hui. Il parle en galant homme qui connaît les faiblesses du temps et il réussit à donner un attrait à peu près mondain à des conseils de la plus incontestable gravité. Avec une bonhomie et un abandon qui dissimulent beaucoup de tact, il ne vient pas nous mettre sur la route des Thébaïdes, ni nous enseigner le renoncement absolu. Médecin habile, il sait trop les gradations qu'exige l'intensité du mal. Observateur sagace, il a traversé le siècle, il a connu ses défaillances, ses irrésolutions, ses faiblesses, et il n'a rapporté de cette exploration ni fiel ni aigreur. Car, si habilement dissimulée qu'elle soit,

Digitized by Google

'amertume d'un cœur ulcéré se fait toujours sentir sous les grâces du langage; c'est l'heureux effet de la tolérance chrétienne, fortifiée de l'habitude d'apprécier les choses de haut. C'est ainsi que l'on ne trouve dans l'ouvrage qui nous fournit l'occasion d'écrire ces lignes, aucune déclamation sur l'égoïsme, thème si facile à exploiter et d'une si forte tentation pour le moraliste. L'amour-propre est-il réellement le mobile de toutes les actions comme le prétend La Rochefoucauld, livrant peut-être ainsi lui-même le secret de son propre cœur au lieu de celui de l'humanité entière qu'il croyait dénoncer? Voilà ce que M. Bautain a préféré ne pas examiner, probablement pour ne pas assombrir la sérénité de ses portraits.

Toutefois l'auteur ne s'abandonne pas à une lâche complaisance sur l'indifférence et la mollesse. Avec cette vive lumière dont il éclaire ses sujets, et ces riches couleurs dont il teint ses tableaux, il s'écrie : « Nous » devons soigner l'église dans son existence temporelle, puisqu'elle » pourvoit à notre existence éternelle. Les seigneurs d'autrefois ne » bâtissaient jamais un château sans élever une église à côté, et nous » devons à leur foi, et souvent aux expiations de leur pénitence, la » plupart de ces magnifiques constructions qu'ils nous ont léguées, et » que nous avons tant de peine à maintenir debout. Les seigneurs de nos » jours sont les riches. C'est une nouvelle espèce de féodalité, qui ne » s'établit plus par la guerre et la victoire, mais par l'industrie, le com- » merce et la bourse. Elle a encore plus besoin que l'autre de se légiti- » mer par des œuvres pies, et quelquefois une cathédrale ou un grand » hôpital ne seraient pas de trop pour se racheter devant Dieu. »

C'est sous forme d'écrit sur la villégiature que paraît ce livre de morale. Il a été composé à la campagne et on l'aurait deviné à la saveur printanière qu'il exhale. « Cher ami, » dit-il, « vous avez dans votre » voisinage de magnifiques forêts qui couvrent des montagnes et où » vous pouvez retrouver de temps en temps ces impressions salutaires » qui réveillent le sentiment religieux et portent à la prière. Allez-y » quelquefois, surtout après les affadissements de la vie mondaine, qui » vous suivent jusqu'à la campagne, pour purifier votre imagination, » élargir votre esprit, rafraîchir votre cœur et le retremper dans une nature » grandiose et sérieuse. Mais n'y allez pas en grande compagnie, avec » des gens frivoles qui ne savent s'occuper, au fond des bois que des » futilités ou des scandales de la ville. Allez-y seul ou avec un ami qui » sente comme vous, dont l'âme soit sympathique à la vôtre et qui par- » tageant votre foi, vos espérances ou au moins vos aspirations, aime » aussi à chercher Dieu dans la nature, pour l'admirer dans ses œuvres » et l'adorer dans la manifestation de sa bonté.

Digitized by Google

» Si vous vous trouviez au bord de la mer, je vous engagerais aussi » à en visiter souvent les rivages, les promontoires et les falaises. Après » la voute des Cieux, il n'y a rien en ce monde qui nous impressionne » d'une manière plus vive et plus profonde. La mer, c'est l'infini en » mouvement. Au grandiose des forêts et des montagnes elle ajoute le » spectacle de l'immensité et l'incessance de l'activité. Elle accable par » toutes les grandeurs à la fois, et c'est, à mon sens, un des témoignages » les plus éclatants de l'existence et de la Providence de Dieu. Elle » exalte l'âme et la tourne vers le Ciel. »

Voilà un extrait de ce livre excellent, et d'une lecture suave surtout en une matinée de printemps, au moment où la nature sort de son assoupissement et, de jour en jour, presque d'heure en heure, offre le spectacle d'une transformation merveilleuse. Ce contraste de la mort et de la vie, ce passage entre deux états si différents dilate le cœur, fait reverdir les facultés et donne une idée de la résurrection des âmes de la vie du vice à la vie de purification. Cette nature renouvelée que l'on respire à pleins poumons élargit les idées, élève les cœurs, amortit les petites passions, émousse les instincts envieux, inspire des sentiments d'expansion et d'amour et absorbe dans sa grandeur les mauvaises inclinations du cœur. L'homme devient moins personnel. Les riches trésors qui lui sont ouverts lui communiquent une générosité, une puissance, principe et source de toutes les grandes vertus : de l'enthousiasme et de l'héroïsme. La terre elle-même se soulève, elle s'anime et pousse le cri *sursùm corda :* elle invite à la paix, à l'oubli des injures, des divisions et des déchirements. Pour qui sait le lire, la nature est un remède efficace aux maux du temps. C'est surtout pour nous une excitation vers le Ciel, et c'est sous ce dernier point de vue que brille en particulier l'ouvrage de M. Bautain. Si bien des pages font songer à Bernardin de St. Pierre et soutiennent dignement la comparaison, il y a çà et là des endroits où le professeur de philosophie perce par la précision, la rigueur des déductions et l'énergique sobriété des périodes. Les descriptions ont un tour démonstratif et un minutieux esprit d'analyse. La propriété du substantif, l'emploi opportun du mot, rare aujourd'hui même chez les esprits purement littéraires, accusera toujours une intelligence versée dans les hautes spéculations, rompue à la discussion d'idées transcendantes de la pensée et habituée à raisonner tous ses actes. Un véritable artiste ne disserterait pas au milieu d'une peinture. Les philosophes paraissent toujours de l'avis de leur maître Platon, qui disait « que Dieu faisait en tout de la géométrie, » Mais quant à faire sortir des grandes scènes de la nature les leçons qu'elles recèlent, M. Bautain est sans rival. Il montre bien dans tous ces phénomènes le

Digitized by Google

miroir des perfections divines. C'est Dieu qui se manifeste à tous les regards dans les magnificences des scènes champêtres. Ce spectacle n'est muet pour personne, mais nous ne sachions pas qu'il ait trouvé d'interprète plus compétent et plus complet que M. Bautain.

Quels que soient l'agrément et la fraîcheur de ces peintures, la contemplation de la nature et les douces émotions qu'elle inspire, ne suffisent pas à remplir le cœur du citadin à la campagne. Il a des devoirs de voisinage, d'hospitalité, de propriétaire, des relations cantonales, des rapports avec le clergé, l'instituteur, les pauvres, &., de là une série de leçons piquantes, d'aperçus ingénieusement présentés. On pourrait y relever une foule de chefs-d'œuvre, d'observations fines, de critiques de mœurs délicates à propos de plus d'un travers de la société. Nous nous bornerons à mentionner ici les pages charmantes consacrées à l'usage du cigare et à l'introduction de plus en plus générale de la coutume britannique des cercles et clubs au préjudice des salons de famille.

Dans la réponse que l'auteur se fait adresser à la fin du volume en guise de récapitulation par son jeune correspondant et où se concentrent, en un résumé plein de mouvement et de vie, tous les conseils développés précédemment, ce dernier lui dit avec une légère ironie : « Je ne » fume plus que deux cigares par jour... Je profiterai de la première » occasion pour éteindre tout à fait mon feu et sauver le monde, autant » qu'il est en moi, des calamités hygiéniques, économiques, morales, » sociales et politiques dont le cigare le menace et que vous m'avez » signalées. »

M. Bautain permettra que nous lui signalions encore un point de vue qu'il n'a pas mis en relief dans sa Catilinaire contre le tabac. Le jour où la femme honnête et délaissée s'est vue forcée, dans l'espérance de résister avec avantage au crédit d'une courtisane préférée, de souffrir à son tour le cigare en sa présence, elle a sanctionné, par cette triste extrémité, la décadence de sa supériorité et la fin des respectueux empressements. La dignité et l'élégance sont de bonnes sauvegardes des mœurs. Ainsi s'en est allé le côté chevaleresque de l'amour. D'autres raisons, à la vérité, n'ont pas nui à ce résultat : les jouissances sensuelles devenues faciles ont brisé l'ancienne délicatesse. Par exemple, on ne se tue plus aujourd'hui par amour; des raisons métalliques ont maintenant seules le triste honneur et la déplorable responsabilité de ces immenses désespoirs.

La jeunesse connaît des sentiments plus vifs : l'argent, et, oserons-nous l'écrire, les plaisirs de l'estomac, les parties fines, les petits soupers, moins la passion et l'entraînement qui les expliquaient, sans

Digitized by Google

jamais pourtant les justifier, au temps de la Régence (1) : « La galanterie, suivant M. Bautain, est le reflet d'une certaine générosité qui impose des privations et des sacrifices, comme la politesse est l'ombre de la charité. » Il semble, en vérité, que ce soit là pour nous de l'archéologie.

Il y a aussi, dans la « Saison à la Campagne, » sur la conversation, les bienséances, des traits que La Bruyère n'aurait pas désavoués, et qu'il eût signés, si la politesse, en pleine faveur de son temps, ne lui avait épargné le spectacle du profond oubli des convenances qui s'est emparé aujourd'hui des plus hautes classes.

On a déjà compris par les quelques fragments cités que le nouveau travail de M. Bautain est loin d'être ascétique et de se confiner dans la morale religieuse. Un traité de morale au surplus n'est pas un formulaire, une table de matières, une scholastique, un livre de recettes qu'il suffirait d'ouvrir à la page indiquée pour connaître mécaniquement la conduite à tenir dans chaque conjoncture sérieuse de la vie. Il se livre à de fréquentes excursions sur les domaines du savoir-vivre. De là une piquante variété de préceptes. Il en est qui rappellent les lettres de lord Chesterfield à son fils Stanhope, ainsi qu'un très mince opuscule, vieux de quinze ans, qui jouit un instant d'une certaine popularité et qui avait pour titre : *Du ton et des manières dans le monde.* Assurément M. Bautain ne se contenterait pas d'entendre dire que son volume nouveau-né est supérieur à cette brochure. Mais quant à la matière, aux usages passés en revue, il existe une certaine communauté entre les deux publications. La ressemblance s'arrête vite, et nous demandons pardon à notre auteur de nous y être arrêtés. Nous ne voulions qu'indiquer le plus clairement possible le caractère d'hygiène morale de ses « Conseils spirituels. » Nous espérons le dédommager plus bas de cette rencontre par le voisinage d'un grand nom.

M. Bautain aurait pu se demander ici s'il est bon que les grands propriétaires se retirent dans les villes une aussi grande partie de l'année ? En Angleterre, l'aristocratie vit plus de dix mois au milieu de ses tenanciers ; en France, les grands propriétaires habitent les villes une bonne moitié de l'année. Il serait impossible de changer ces deux situations qui

(1) A un point de vue un peu différent, M. Bautain constate l'intensité de plus en plus prononcée de ce vice sans grandeur :

« J'ai entendu dire qu'un des plus grands publicistes du siècle, qui passait » aussi pour être un grand philosophe, aimait passionément le pâté de foie » gras, qui le rendait cependant malade à en mourir, et quand il en rencon» trait à dîner, il ne pouvait se contenir et répondait gravement à toutes les » représentations, qui lui étaient faites à ce sujet, qu'il en mourrait, s'il le » fallait. » (page 131).

Digitized by Google

ont des racines dans les mœurs du pays. C'est un fait que l'on peut regretter quant à la France, mais qu'il faut en définitive bien se décider à accepter. Il n'y a que l'amoindrissement assez rapide des puissantes fortunes territoriales qui contrarie ce penchant. Le morcellement des héritages, de l'abolition des priviléges de primogéniture et des substitutions, en ne fournissant plus de ressources pour suffire aux fantaisies du luxe, seront plus forts que les conseils des moralistes. C'est en vain qu'au point vue politique d'éminents esprits ont montré les tristes suites de cette coutume d'abandonner les meilleurs amis de la propriété, ces campagnards qui auraient bien pourtant une espèce de titre à s'enrichir les premiers d'un revenu recueilli au milieu d'eux. N'ont-ils pas le droit de s'aigrir et de se détacher de la cause que le chatelain déserte le premier? Des publicistes ont dès longtemps poussé le cri d'alarme sur cette incroyable méprise. La grande fortune s'obstine inutilement à répandre son superflu dans les mains de ses pires ennemis, de cette population patentée des grandes villes, nourrie de journaux imbéciles et subversifs, nécessairement obérée par le vice et les séductions d'un train de vie au dessus de ses ressources et prête à recruter toutes les croisades entreprises contre son opulente clientèle! population lascive, endettée, envieuse et toujours mécontente, dont l'action corrosive mord sans relâche les derniers retranchements de l'ordre social.

Nous eussions aimé voir l'intelligence si féconde et si originale de M. Bautain développer ces réflexions malheureusement trop actuelles. Cependant, ne nous y trompons pas, ses conseils y feraient peu de chose; si cette tendance se modifie, il ne conviendra pas de faire honneur du résultat à la prudence éclairée des hommes et encore moins à la sagacité pénétrante des femmes toujours entraînées par l'irrésistible attrait des splendides salons de l'hiver.

C'est que M. Bautain a soigneusement écarté de son livre tout ce qui pourrait sentir l'esprit de contention ou de polémique, qui risque souvent de compromettre la vérité elle-même. Au milieu du relachement universel des âmes, de l'affaiblissement des deux plus puissants ressorts de la morale : la haine pour le mal et l'affection pour le bien, l'homme a horreur de tout ce qui secoue sa mollesse et lui rappelle la vie militante. En toute chose, le siècle va à la médiocrité, au terme moyen, au juste milieu. « Presque tous les hommes, dit Fénelon, sont médiocres pour « le mal comme pour le bien. » C'est une erreur de leur prêter des combinaisons savantes et profondes, et de recourir aux plus subtils ressorts de la politique pour expliquer les événements. On attribue à tort aux individus plus de dessein qu'ils n'en ont. C'est vainement que

Digitized by Google

l'on se creuse la tête pour découvrir des raffinements dans des conseils qui ont précédé de grands événements. Il n'y a pas autant de préméditation ni de génie qu'on le suppose dans les affaires du monde : tout arrive en général beaucoup plus simplement. Il y aurait un curieux portrait à tracer : ce serait celui d'un sage de ce temps-ci. Si le Christ revenait sur la terre, il serait au moins traité d'imprudent par les modérés, catégorie si préoccupée de l'arrangement extérieur des choses et portée à tout rapetisser à sa mesure ! On l'accuserait certainement de manquer d'habileté et de sagesse. Heureusement que pour calmer ces terreurs, le fils de Dieu, dans sa sublime imprévoyance, se placerait bien vite sous le coup de mille contraventions : avec quel soulagement on le verrait se précipiter lui-même en pleine infraction à l'exercice de l'art de guérir, dans des provocations aux attroupements, &. Ces pharisiens raffinés, dont la portée d'esprit est modeste et que l'on nomme aujourd'hui des bourgeois se rendormiraient donc encore une fois tranquilles de ce côté. Gens, en effet, aussi prompts à s'effrayer sans raison qu'à se rassurer sans plus de raison ! race incorrigible, habile surtout à découvrir le danger à côté du péril véritable, de sorte que l'on ne sait trop vraiment si l'on doit plus s'étonner des prétextes de crainte que des motifs de sécurité !

Il y a dans l'ouvrage de M. Bautain et dans sa pensée probablement moins de la passion du combat, du *Bonum certamen*, que de cette libre et calme émotion d'un cœur droit à la vue du vrai, nuance délicate que la lecture des *Conseils spirituels* mettra mieux en relief.

Quand le lecteur en aura parcouru quelques pages, il éprouvera une sorte de soulagement. Il se sentira délivré de l'air malsain du *Réalisme* et de son triste cortège de fièvres. Celui qui est pris de la *Malaria* pour avoir trop respiré les émanations du roman et du théâtre, y trouvera un excellent rafraîchissement. Nous voulons parler de ces contes où l'idée sociale, le monde promis à l'avenir nous est révélé sous un ton apocalyptique. Hélas ! s'il faut en juger par les peintures de cet idéal, le monde attendu a encore un peu plus de vices et de ridicules que notre vieille société. Le résultat le plus clair de toutes ces fantaisies pourrait bien ne pas être celui que leurs auteurs attendaient précisément : par la description de tant de mœurs étranges, par la perspective d'un Eden aussi bizarre, ils recrutent au profit du vieux monde des partisans qui s'y rattachent tout au moins par comparaison et terreur de cette terre promise. L'atmosphère s'est épurée : c'est l'oasis au sortir des sables desséchants du désert. On rencontre maintenant un délicieux livre de mœurs fait par un esprit désabusé, mais dont le désenchantement n'a pas altéré le calme de l'esprit. Les travers, les iniquités qui ont dû froisser l'âme

Digitized by Google

délicate de l'auteur n'ont laissé aucune trace dans son cœur. Il n'y a mis ni fiel, ni récriminations, et il n'a pas pris une seule fois le ton du réquisitoire. Il ne se croit pas obligé de lancer des foudres sur la société pour des faiblesses et des rechutes de chaque jour, parce qu'apparemment, il est bien convaincu de l'infirmité originelle de l'homme. Aussi bien n'exige-t-il rien de bien impossible à notre nature. Non pourtant que M. Bautain encoure, lui aussi, le reproche d'élargir le chemin du salut, de mettre la pénitence à meilleur marché, et le ciel au rabais; mais il sait qu'il ne faut pas effaroucher les débutants, et comme il le disait ailleurs (1) : « Je fais ce que conseille le poëte pour traiter un enfant » malade, et cette comparaison n'est blessante pour personne, car en » face de la vérité nous sommes tous des enfants et des enfants malades » de l'ignorance et de l'erreur : je frotte de miel les bords de la coupe » au fond de laquelle se trouve le seul remède qui puisse rendre la » santé, afin que, attirés par les douceurs du commencement, vos » lèvres absorbent l'amertume salutaire qui peut seule guérir et vivifier » les âmes. »

Il ne faut pas trop demander à notre faiblesse. Si l'âge d'or est une fable dans le passé, c'est une chimère dans l'avenir. Quel serait donc le mérite de la vertu, si elle avait sa récompense assurée sur la terre? Dépasserait-elle les limites d'un calcul, d'une combinaison heureuse et habile?

Chapelain, s'occupant de choses moins sérieuses, avait mérité la férule de Boileau, par ce vers :

« Droite et roide est la côte et le sentier étroit. »

Mais les étrivières du législateur poétique ne tombaient évidemment que sur la dureté rocailleuse de la forme, car, au fond, l'idée est irréprochable. Il en est de même de la route du salut. Mais voici un guide qui veut nous aplanir les difficultés, et sans entrer dans des détails de casuiste, ménager une transition souvent épineuse et rude à notre fragilité. M. Bautain est là sur son terrain, on peut l'y suivre sans risquer de s'égarer. C'est un directeur excellent en tout ce qui tient à la vie morale. Il soutient nos pieds encore mal assurés sur le bord de cet abîme de regrets et de sacrifices qu'il faut cotoyer. Il nous gare du vertige avec ce bon sens fin, railleur, inexorable qui ne laisse place ni à une illusion ni à une excuse. Toutes les chimères sont ramenées au vrai. Le flambeau

(1) *La Morale de l'Évangile comparée aux derniers systèmes de Morale*, Leçons faites en Sorbonne, par L. BAUTAIN, vicaire général et promoteur du diocèse de Paris. — Vaton, 1855.

Digitized by Google

de la vérité qu'il tient sans vaciller les fait promptement évanouir. La perspective des sommets illuminés d'une clarté encore plus haute réconforte le pèlerin novice, pendant que son aimable compagnon l'anime du cordial fortifiant de sa doctrine et parvient à le préserver du danger et des défaillances d'une route ardue.

La Bruyère commence ainsi ses Caractères : « Tout est dit, et l'on » vient trop tard, depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes » qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau et le meil- » leur est enlevé, l'on ne fait que glaner après les anciens, et les habiles » d'entre les modernes. »

Si le sens de ces paroles était qu'il n'y avait plus de grands succès à obtenir en écrivant sur la vie morale, l'immortalité attachée au livre qui s'ouvrait par cette sentence formerait le premier démenti à une pareille opinion. Les lecteurs de l'abbé Bautain lui accorderont également que ses réflexions ne sont pas toutes glanées dans les champs de ses habiles prédécesseurs. Assurément il n'y a pas de découverte à faire en morale : mais le cœur humain, sous son étroite enveloppe et son mince format, présentera toujours à l'analyse des abîmes qui n'auront pas été décrits. Un trait lui est commun avec La Bruyère : c'est l'horreur de la déclamation, de l'emphase. L'un et l'autre ayant à traiter des sentiments ne sont pas tombés dans l'exagération et l'excès du discours. Rien en eux de brusque, ni de passionné ; au contraire, tout s'adoucit, s'atténue et s'efface dans leur langage. Ils se font comprendre à demi mot. Mais La Bruyère n'a pas cette indulgence et cette charité qui impriment un cachet de tolérance au livre de M. Bautain. On a ici affaire à un homme de la meilleure compagnie. Il est de si bonne humeur, qu'à première vue, on reconnaîtrait qu'il a ajouté à son bon naturel plus que le bénéfice d'une éducation ordinaire. On devine rapidement une individualité qui a passé par de hautes dignités et qui peut être réservée à de plus grandes encore. C'est une nature qui a compris un temps plus corrompu par l'esprit que par le cœur, par système que par instinct. Il serait impossible de faire arriver, à une époque distraite et haletante, des vérités essentielles sous une enveloppe plus attrayante. L'esprit moderne qui répugne à l'effort et à la fatigue est très-naturellement conduit à des déductions fort simples.

« Je rends au public, écrivait encore La Bruyère, ce qu'il m'a prêté. » J'ai emprunté de lui la matière de cet ouvrage, il est juste..... que je » lui en fasse la restitution. » M. Bautain ne rend pas, à beaucoup près, le fond de défauts que notre société a fourni à ses observations. Il nous peint meilleurs que nous ne le sommes. Il voudrait bien entretenir notre foi dans notre propre vertu pour montrer que la distance qui nous sépare

Digitized by Google

du port, où nous devons aborder, n'est ni si longue ni si tourmentée que nous nous l'imaginons. C'est par de semblables aiguillons que l'âme se relève et se fortifie, et que l'on reprend quelque estime pour l'humanité.

Oh ! si l'auteur l'avait voulu, il aurait bien ramassé le fouet de la satyre pour flageller des vices qu'il a trop remarqués. Il lui a plû de ne pas se souvenir de l'intensité du mal et il persiste, auprès de nous, à affirmer l'empire de la vertu sur l'opinion.

Avec la meilleure volonté du monde, il serait impossible aux plus optimistes de le nier pourtant, le temps où nous vivons n'a de rigueur que pour ceux qui ne réussissent pas. Le succès est souvent la mesure de la considération. Malheur à qui échoue, le siècle n'a pas assez de dédain pour l'homme maladroit. L'estime publique, mot magnifique, mais qui sonne creux, n'arrive pas à celui dont les honnêtes desseins sont étouffés sous la ligue de l'injustice et de l'intérêt. Il y a dans les consciences trop de trouble, dans les âmes trop d'apathie, pour résister à cet entraînement général. Le règne aujourd'hui bien établi de l'utile, les préoccupations du positivisme, ont fait fléchir les fortes et robustes convictions. Le fatalisme est partout, l'air du siècle en est imprégné : philosophes, historiens, moralistes l'ont respiré à pleins poumons ! La pente du jour est d'absoudre les moyens que couronne un résultat heureux. Les caractères sont détendus à ce point de n'admirer que le savoir-faire et de s'incliner sans hésitation devant le fait accompli. La fatigue et la déception ont engendré le scepticisme, qui honore surtout une fortune heureuse, et il n'y a, au temps présent, de véritablement supérieurs, que les hommes auxquels cette suprême considération n'a pas manqué. La logique de l'époque a un penchant à identifier de grands succès avec un mérite éminent, elle se persuade volontiers que celui qui réussit possède des qualités transcendantes. On reste convaincu en théorie qu'il n'y a de respectable que le droit et la justice, mais en réalité il n'y a de respecté que le fait et la force.

M. Bautain a craint de profaner le cœur de son jeune correspondant, encore ouvert aux émotions généreuses, par la révélation de ces idées désolantes. Rappelons-nous d'ailleurs souvent (et l'occasion de faire cette réflexion ne nous manque pas,) que l'ordre moral n'est qu'ébauché sur la terre, et qu'il ne sera complet et parfait qu'au-delà du temps ! L'heure du désappointement sonnera encore assez vite ici bas ! De quelle force de caractère ne faut-il pas s'armer pour rester le peintre bienveillant et pour ne pas devenir le censeur de son époque ? Tenons compte à l'auteur de cette pudeur qui recule à la pensée de ternir la candeur d'une jeune âme, tout en essayant d'indiquer clairement nous-mêmes, l'état véritable du monde moral, tel qu'il nous apparaît.

Digitized by Google

Le domaine des sciences morales est immense. Il a un horison sans limites. Le difficile, en ces études, est de savoir se borner. Déjà M. Bautain y avait consacré bien des travaux. Il a traité le sujet scientifiquement, puis pratiquement. C'est un choix, une espèce de corbeille de fleurs cueillies avec soin dans son riche et vaste domaine qu'il offre aujourd'hui. Il a écrêmé la partie la plus délicate du lait de sa doctrine pour nous la servir maintenant d'une manière appropriée à nos goûts et à nos besoins. Que l'on ne demande donc pas à cet ouvrage des discussions sur l'origine de la morale. Repose-t-elle sur la connaissance des facultés humaines, sur la psychologie? sur la force de la volonté? ou bien tire-t-elle son principe de la notion de Dieu et de sa loi, de la théodicée et de la théologie? Le bien est-il le développement de nos facultés et de nos passions ou bien la lutte contre nos penchants?..... Voilà des questions biens intéressantes, mais qu'il n'entrait pas dans le plan de l'auteur de traiter ici : assurément, son opinion sur la solution qu'elles comportent n'est pas un instant douteuse.

Ne considérons donc ce livre que par le dessein de l'auteur en le composant. Il s'adresse à un nouveau converti, à un néophyte, à une âme qui çà et là dispute encore à la religion renaissante les derniers restes d'une incrédulité prête à capituler. Eugène est un homme riche, élégant, qui a du monde, des relations brillantes, et qui a goûté de la vie de Paris où il vient de terminer son droit avec succès. La grâce a été le toucher au milieu des délices de la vie du salon, dans ce monde qui fournit près de cent mille assistants aux funérailles opulentes de mademoiselle Rachel et qui laisse à quelques rares hommes d'élites le soin d'escorter le modeste corbillard du prince de l'éloquence, de l'illustre Ravignan! Le temps se peint tout entier dans ce rapprochement. Peut-être, à l'exemple de tant d'autres, Eugène fut-il conduit par une simple curiosité de *dilettante* littéraire aux pieds de ces chaires si célèbres aux temps du Carême et de l'Avent? Entré indifférent et spectateur, en sera-t-il sorti remué et résolu à la pratique du Christianisme? De telles métarmorphoses s'accomplissent chaque année chez un peuple impressionnable, où Dieu, qui accomplit son œuvre par toutes les voies, permet de ramener à lui tant d'âmes d'élite accessibles au prestige du talent et de l'éloquence : les unes déterminées par la force irrésistible de l'argumentation, les autres subjuguées par l'éclat et l'originalité de la forme, constituent la moisson annuelle de nos illustres prédicateurs. Mais nous soupçonnons l'esprit ardent d'Eugène de s'être encore désaltéré à d'autres sources.

A quelques pas de l'école de droit, il y a, non plus dans une église, mais dans une faculté de théologie fréquentée par des gens du monde,

Digitized by Google

des chaires où professent des hommes de l'esprit le plus brillant et le plus français. L'écho de leurs paroles a dû arriver à Eugène, dès qu'il prit ses inscriptions en droit. Plus d'une fois il aura oublié ses Pandectes, en commençant sa matinée par cette maison de science et d'atticisme. C'est dans ce petit cénacle, cher à tout ce qui porte encore au cœur l'amour du bien dire, et où respirent le souffle d'une âme généreuse et la virilité d'une raison supérieure, qu'Eugène se sera pris d'affection pour M. Bautain, bien que celui-ci s'imagine avoir connu son disciple dès l'enfance; ce n'est là probablement qu'une illusion de l'amitié. Quoi qu'il en soit, un commerce plus intime a suivi ces premières relations et nous a valu le charmant volume que M. Hachette publie dans le format de sa *Bibliothèque des chemins de fer*.

On se rappelle cette pensée de La Roche-Foucauld qu'on « ne donne » rien si libéralement que ses conseils *(Maxime CX)*. Apparemment que le moraliste ne songeait pas aux avocats en ce moment. En tout cas, nous sommes tentés de le contredire, et de nous plaindre de ce que M. Bautain n'ait pas été plus prodigue de conseils. Eugène reçoit de son directeur des avis tout-à-fait opportuns sur l'art plus difficile qu'on ne le suppose, de lire avec fruit. On ne le détourne pas d'écrire, mais on lui enseigne la sobriété, vertu rare en cette matière et par le temps qui court! On sait quels immenses ouvrages nous avons maintenant. A combien d'entre-eux oserait-on prédire un demi-siècle de durée? Que vivront et l'*Histoire de Savoie* par M. Alexandre Dumas, et l'*Histoire des Constituants* et l'*Histoire de Turquie* par M. de Lamartine, ces publications qui ont tant ébahi la pauvre Clio qu'elle n'est pas encore revenue de sa stupeur? Il y a cent ans cette fécondité produisait déjà du reste des fruits déplorables : et ces réflexions auraient pu être de saison dès le règne de Louis XV. L'abbé Prévost a publié cent volumes et l'un d'entre eux, un opuscule d'une moralité plus qu'équivoque, mais d'une création délicieuse au point de vue esthétique, a seul pu sauver de l'oubli le nom de l'auteur. Ce n'est donc pas tout a fait d'hier que l'on vise haut sans viser juste. Sur ce point nous eussions recueilli avec empressement les préceptes du maître excellent qui a donné, dans le Panégyrique de saint Paul (1), le meilleur modèle de l'art d'écrire. C'est parfaitement entendre la critique que de la mettre au service de la morale pour l'approprier aux maladies du temps. C'est élargir son domaine, et si la littérature est réellement l'expression de la société, c'est dans les œuvres de l'esprit qu'il faut s'attacher à découvrir la vie morale d'une époque.

(1) *Panégyrique de saint Paul.* — Prononcé par M. l'abbé BAUTAIN en l'église patronale de Sainte-Geneviève, le 2 décembre 1855, à la Fête des Ecoles.

Digitized by Google

La vénalité de la presse reçoit ici en passant un coup de boutoir que l'on fera peut-être expier à M. Bautain dans le compte-rendu de son livre. L'accusation s'atténuerait si l'on se formait une idée plus nette de la position des journalistes : tous les premiers, ils ont eu eux-mêmes, croyons-nous, le bon sens de répudier ce titre de sacerdoces et de Pontifes dont quelques maladroits les avaient affublés. Ils ont senti à quels fréquents sacriléges un pareil caractère les exposerait et ils avouent décidément des prétentions tout-à-fait humaines. Ni si haut, ni si bas, dirons-nous, en empruntant un mot célèbre, plaçons-les en une position d'où les chutes soient moins profondes et qui nous épargne à tous des déceptions amères. En admettant la rérlité de ces tristes pratiques, il serait juste d'établir quelques exceptions; et au surplus est-on bien autorisé à tenir rigueur à ces pauvres journalistes? Combien reste-il de choses pures de vénalité aujourd'hui, et qui a le droit de jeter la pierre a une profession qui s'appelle elle-même un métier?

Grâce à tant de soins et de vigilance, Eugène échappera aux malignes vapeurs qui troublent les esprits. C'est d'ailleurs un jeune homme honoré : il a une grande existence de l'esprit, d'excellentes relations, il a fait son droit, (c'est sa seule faiblesse), sa famille est posée; lui même a eu la gloire d'ouvrir les yeux à la vraie lumière, et maintenant il a la fortune d'être le correspondant de M. Bautain. En vérité, c'est trop de chances! La plus légère contrariété, la moindre souffrance d'amour-propre n'a jamais obscurci son horison, ne fut-ce qu'à titre de repoussoir et pour mieux faire ressortir la placidité de ce ciel invariablement pur. Il ne s'est pas encore trouvé aux prises avec les mille difficultés de la vie. Il pratique donc toutes les vertus chrétiennes; mais il en est une qu'il ne peut exercer, c'est la patience. Il n'en a pas l'occasion. Croyez qu'il ne s'arrêtera pas dans la carrière des félicités. Un bonheur ne vient jamais seul. M. Bautain ne le conduit pas aujourd'hui au hâvre conjugal; nous n'en avons, quant à nous, que mieux le droit d'espérer un prochain complément, une seconde partie à cette *belle Saison à la Campagne.*

Dans ce réglement de vie tracé avec autant d'esprit que de tact, et écrit d'une plume finement taillée, il faut reconnaître que tout est envisagé au point de vue de l'exception, de l'homme à qui la bonne fortune sourit. Or un homme heureux se représente si facilement les autres heureux, comme un homme qui a la jaunisse croit que tous ceux qu'il voit sont jaunes. C'est un ciel sans nuage, un horison couleur de rose, qui protége la campagne d'Eugène. On y possède cette humeur excellente de gens qui n'ont d'autre souci que de savoir s'ils donneront la comédie au château, s'ils assisteront à une partie, à une fête champêtre.

Digitized by Google

Évidemment c'est la vie vue du beau côté. Ne demandez donc pas aux *Conseils spirituels* ce que, sur la foi de ce second titre, vous vous seriez peut-être imaginés d'y trouver, des moyens de pratiquer la vie intérieure, cet asile des âmes courbées sous le fardeau de l'existence. M. Bautain n'a pas voulu nous apprendre cette fois la méthode pour lutter avec les difficultés de la terre et les mille variétés des tribulations. Il s'adressait à un public spécial, pressé de jouir et que l'amour de la perfection idéale préoccupe peu. L'important était d'abord de ne pas rebuter cette fraction, numériquement importante, par des exigences qu'elle n'eût pas même comprises. Répétons-le, en effet, il ne faut pas placer trop haut l'idéal pour les commerçants. Ce que la langue mystique appelle « la vallée de larmes » n'est pour la jeunesse et pour quelques rares privilégiés auxquels les épreuves ont été épargnées, qu'une figure sans justesse, une hyperbole orientale. L'auteur avait ses raisons pour se renfermer dans de prudentes limites. On peut s'en rapporter à son expérience du choix de la meilleure thérapeutique morale. Le but de M. Bautain sera atteint si son livre parvient à ces classes élevées, dont il a étudié le tempérament et dont il entreprend de réveiller la torpeur sensuelle, et s'il réussit à les retenir par d'invincibles attaches. Ce serait un succès auquel on ne saurait trop applaudir. On l'a dit, en effet, excellemment : lorsque la tête d'une société baisse, tout baisse avec elle. Tant vaut l'aristocratie, tant valent les masses. *Regis ad exemplar totus componitur orbis.* La leçon achetée au prix du sang le plus cher, la décadence des grands ne précèdant que d'un jour la chûte de tout un peuple, sera-t-elle oubliée moins d'un siècle après cette terrible catastrophe ! Se bercerait-on de l'illusion que parce qu'il sait attendre son heure, le bras de Dieu s'est raccourci ? « Tant que les héritiers des grandes races françaises » (et sous ce rapport il ne convient pas de séparer les races industrielles et commerçantes d'avec les autres classes riches) « se dévoueront à ne rien faire et se consoleront de tout par des divertissements ; tant qu'ils seront de ceux dont Bossuet, dans l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre, a dit avec un ancien historien, *qu'ils ne travaillaient qu'à la chasse, et n'ont de gloire que pour le luxe, ni d'esprit que pour inventer des plaisirs ;* tant que ce lamentable spectacle nous sera donné, il n'y a rien à espérer pour notre pays, et il faut nous résigner à voir s'accomplir sous nos yeux cette redoutable prophétie d'Amos : Le parti des hommes de plaisir sera éternellement impuissant (1).

ED. PIRMEZ.

(1) *De la haute éducation intellectuelle*, par Mgr. DUPANLOUP, évêque d'Orléans, de l'Académie française. Paris, 1857. Jacques Lecoffre et Devarenne.

Digitized by Google

REVUE DES SCIENCES.

PREMIER SEMESTRE. — 1858.

Le mouvement progressif des sciences est loin d'être régulier : il est certaines époques où le progrès scientifique ne consiste guère que dans l'extension, la vérification ou la critique des principes et des lois formulés antérieurement ; dans l'application et le perfectionnement des méthodes déjà créées ; dans l'acquisition de faits nouveaux, reliés vaille que vaille à l'aide des théories actuellement admises, ou parfois même en contradiction avec elles. — Ce sont des époques de transition. Puis, lorsque l'heure est venue, l'on voit surgir de vastes et pénétrants esprits, qui dominent d'un coup-d'œil l'ensemble des travaux accomplis jusque-là, démêlent dans ce chaos de faits et d'idées le fil qui doit servir de guide, saisissent les lois générales qui régissent tous les phénomènes connus et le principe qui les contient, créent des méthodes nouvelles, ouvrent partout, dans les massifs inextricables de la science, des perspectives lumineuses. A ces heures brillantes, pendant lesquelles le génie de l'homme semble conquérir soudain des royaumes entiers dans le domaine de l'inconnu, succède une nouvelle ère de progrès patient et obscur ; les disciples refont pièce à pièce l'œuvre du maître, la consolident ici, l'ébranlent là, et recommencent ce travail de détail, cette agglomération de matériaux qui doivent servir de points de départ à de nouvelles transformations.

Nous sommes aujourd'hui, on n'en peut douter, dans une de ces époques de transition. Après les grandes découvertes qui ont marqué le commencement de ce siècle, les esprits se sont tournés vers les applications de la science à l'industrie et aux arts, et là des progrès merveilleux se sont accomplis ; mais les théories et les méthodes scientifiques elles-mêmes n'ont guère franchi les limites que les novateurs de cette époque leur avaient assignées. Ainsi, la vapeur, l'eau, le vent, dirigés par des combinaisons plus savantes

Digitized by Google

et par des engins mieux construits, se plient aux mille nécessités de l'industrie, à celles qui exigent le déploiement de grandes forces comme à celles qui réclament un travail délicat et précis : en même temps, on apprend à produire la force par des moyens plus économiques, à l'utiliser d'une manière plus complète ; des appareils, chaque jour plus ingénieux, transforment peu à peu la télégraphie électrique ; la chimie industrielle s'enrichit constamment de procédés nouveaux, de produits utiles ; la fabrication des instruments de précision destinés aux sciences physiques, astronomiques, géodésiques, monte à un degré de perfection inouï. D'un autre côté, dans la science proprement dite, nous voyons une énorme accumulation de faits qu'il n'est pas toujours facile de rattacher aux théories physiques et chimiques ayant cours ; les musées et les catalogues s'encombrent d'espèces nouvelles, de divisions et de subdivisions ; la météorologie semble se réduire jusqu'ici à un formidable amas d'observations et de chiffres, ensevelis dans les registres sans nombre des observatoires : *rudis indigestaque moles*, capable de faire pâlir le *Démogorgon* qui voudrait porter dans ce chaos l'ordre et la lumière. — Mais, avec la meilleure volonté du monde, il paraît difficile de trouver dans tout cela quelqu'une de ces découvertes éclatantes qui remuent un siècle, ou transforment l'industrie d'une nation.

En ce qui concerne les travaux sur l'électricité, notre assertion se trouve naturellement justifiée par les conclusions d'un lumineux rapport, présenté dans le courant de cette année à M. Roulland, par M. Dumas, au nom de la commission chargée de décerner le prix de 50,000 francs, fondé par l'Empereur Napoléon III, et destiné à l'inventeur d'une application nouvelle de l'électricité, comparable pour l'importance à la télégraphie électrique. Ce concours, ouvert en 1852 aux savants de toutes les nations, et fermé au commencement de 1858, n'a donné aucun résultat qui parût digne de la récompense proposée : c'est là le fait capital signalé dans le rapport de M. Dumas ; l'illustre chimiste loue d'ailleurs la patience, l'habileté, le génie même de plusieurs concurrents dans leurs efforts pour étendre les applications utiles de cet agent mystérieux. L'un des points sur lesquels il attire l'attention des chercheurs, c'est la production économique et abondante de l'électricité ; sous ce rapport, en effet, il y a d'immenses progrès à réaliser. Jusqu'ici, l'on n'a réussi à développer, d'une manière continue et suffisante, l'électricité qui s'utilise dans les sciences et dans l'industrie, qu'au moyen de l'appareil si connu sous le nom de *Pile de Volta*, où elle est engendrée par une réaction chimique comparativement très-coûteuse, la destruction d'un métal par un acide ; or, aussi longtemps que l'on ne franchira pas ce cercle étroit, que l'on n'arrivera pas à découvrir une source d'électricité puissante, peu coûteuse, facile, il sera par là même impossible d'aborder d'une manière sérieuse certains problèmes ; de lutter, par exemple, avec avantage contre la vapeur considérée comme force motrice. Ces

Digitized by Google

deux questions : production large et économique de l'électricité, substitution de l'électricité à d'autres agents comme générateur de la force consommée dans l'industrie, sont donc liées intimement l'une à l'autre, — et l'une comme l'autre, nous devons l'avouer, n'ont fait jusqu'ici que des pas insignifiants. Toutefois, il n'y a pas lieu de désespérer. Si nous en croyons les pressentiments qui se font jour dans les paroles du savant rapporteur, un avenir prochain réalisera les espérances qui s'agitent, dans le monde de la science et de l'industrie, autour de ces curieux problèmes : qui sait si le dénouement du prochain concours ne sera pas un nouveau et magnifique triomphe ? —En attendant, une minime portion du prix a été consacrée à récompenser les recherches de M. Ruhmkorff, très-habile constructeur d'un appareil qui porte son nom, et celles de MM. Mittelsdorf, chirurgien de l'hôpital de Breslau, et Duchenne, de Boulogne, qui ont choisi pour objet de leurs études l'application de la pile galvanique à l'art de guérir.

Au commencement de ce siècle et peu après la découverte de la pile, l'électricité, considérée comme moyen thérapeutique, avait fait naître des espérances insensées : en voyant, sous l'impulsion du courant voltaïque, les cadavres des suppliciés s'agiter de secousses brusques et violentes, les muscles se tendre, la poitrine se soulever, la face se contracter par un rire silencieux, la foule exaltée crut que la science venait de saisir le secret de la vie. Et comme on vit bientôt qu'il n'en était rien, le discrédit remplaça l'enthousiasme : il resta, de ses fastueuses annonces, les secousses que les charlatans distribuent à tout venant sur les places publiques. — Les efforts persévérants de plusieurs praticiens distingués tendent à relever l'électricité de cet injuste dédain : les uns, comme M. Duchenne, parviennent à rendre la vigueur et la vie à un muscle atrophié, en y excitant des contractions répétées par le passage d'un courant interrompu; les autres, comme M. Mittelsdorf, se servent de la pile pour produire en un point déterminé une forte chaleur et opérer ainsi des cautérisations.

Les concours abondent : il y a encore le prix Bréant (un prix de 100,000 francs) destiné à récompenser l'inventeur, soit d'une méthode curative efficace dans l'immense majorité des cas, soit d'un préservatif certain contre

Ce mal qui répand la terreur...

ce choléra asiatique dont les invasions se rapprochent d'une manière peu rassurante. Hélas ! encore ici, nous en devons croire le rapporteur, M. Serres, le prix n'a pas été mérité. — Voici bien un médecin russe, qui propose tout simplement la vaccine anti-variolique, faite sur le malade dans la première période du choléra... Six guérisons sur sept cas, tel est, d'après lui, l'éloquent résumé de sa médication. Ceci n'a pas paru suffisamment prouvé, et l'on a passé outre. Le même scep-

Digitized by Google

ticisme a régné dans la commission au sujet des cholériques guéris, dans la proportion de quatre-vingt sur cent, par un docteur anglais, M. Ayre, à l'aide du calomel pris à haute dose. Conclusion : le concours reste ouvert, et de nouveaux Esculapes se préparent à disputer le prix : nous ne pouvons nous empêcher de souhaiter qu'ils n'expérimentent pas trop.

Il est une affection, « presque inconnue, dit M. Rayer, chez les animaux et les peuplades sauvages, mais qui est devenue le fléau permanent des peuples civilisés; » c'est la phthisie pulmonaire. Il ne paraît pas que la médecine ait gagné contre elle beaucoup de terrain depuis l'époque où Molière traçait ces lignes burlesques :

Quæ remedia eticis,
Et pulmonicis et asmaticis
Jugeas à propos facere?
— Clysterium donare, etc...

Lasse de son impuissance vis-à-vis de cet ennemi redoutable, la science l'attaque aujourd'hui de toutes ses armes : M. Francis Churchill regarde comme souverainement efficace le traitement par les hypophosphites alcalins, sels jusqu'ici de peu d'usage en médecine. La plus grande assurance règne dans ses conclusions, qui donneront peut-être l'envie de lire son livre (1) : « Je n'hésite pas à dire que, si les conditions indiquées précédemment sont remplies, la guérison de la phthisie au deuxième et troisième degré, lorsque par conséquent il ne peut y avoir d'erreur sur le diagnostic, est la règle, et que c'est la mort qui est l'exception. »

Donc, puisque le dépouillement des archives où s'enregistrent les victoires de la science ne donne pas lieu de signaler quelque succès éclatant, contentons-nous d'errer çà et là, en glanant parmi les réclames des inventeurs (qui ne sont jamais plus nombreux que lorsque les vraies découvertes sont rares), les faits qui nous paraîtront, ou plus curieux, ou plus importants pour l'avenir.

M. Niepce de Saint-Victor s'est adjugé le domaine de la photographie, et sur ce terrain il rassemble des faits très-intéressants, qui jetteront sans doute un jour nouveau sur la nature de la lumière. — Un corps échauffé, que l'on transporte dans un lieu où la température est basse, se refroidit peu à peu par une déperdition continue de la chaleur qu'il a *emmagasinée* pendant qu'il était soumis à l'action de la source calorifique quelle que soit au fond la cause intime de ce phénomène très-connu. On a cru jusqu'ici que la lumière se comportait autrement : je veux dire qu'un objet, placé dans l'obscurité après son expo-

(1) *De la cause immédiate et du traitement spécifique de la phthisie pulmonaire et des maladies tuberculeuses*, par J. Francis Churchill. Paris, 1858, in-8°.

Digitized by Google

sition prolongée aux rayons du soleil, par exemple, n'y emportait rien, qu'une faible portion de la chaleur dont il s'est imprégné. Or, les nouvelles expériences de M. Niepce semblent prouver que cette manière de voir n'est vraie qu'à moitié, et qu'un grand nombre de substances, si elles perdent instantanément dans l'obscurité l'éclat qu'elles empruntaient, l'instant d'auparavant, à la lumière solaire, conservent du moins cette propriété remarquable des corps éclairés, qui sert de base à la photographie, — d'impressionner plus ou moins vivement le papier imprégné d'une dissolution d'*iodure d'argent*, ce que les photographes appellent le *papier sensible*.

Prenez, je suppose, une gravure conservée longtemps loin de la lumière; après l'avoir exposée, pendant une demi-heure ou plus, aux rayons directs du soleil, reportez-la dans un lieu très-obscur, et appliquez-la sur une feuille de papier photographique très-sensible : les parties blanches de la gravure vont se reproduire en noir sur le papier sensible, comme si, au lieu d'être plongée dans l'obscurité, la gravure était au contraire frappée par la lumière du jour. — La reproduction ne cesse pas de se faire, lorsque l'on place la gravure à une certaine distance du papier photographique, ce qui prouve que l'effet n'est pas dû au contact.

Supposons encore qu'un tube métallique, fermé par un bout, tapissé intérieurement de papier blanc, soit placé de manière à recevoir par l'autre bout les rayons du soleil, pendant un temps plus ou moins long. Le tube étant ensuite porté dans l'obscurité, et son ouverture appliquée contre une feuille de papier sensible, une image de cette ouverture se dessinera sur le papier, comme si elle était lumineuse. Mais, ce qui est plus curieux, si l'on ferme le tube hermétiquement après l'insolation, il conservera indéfiniment la faculté d'impressionner le papier sensible après qu'on aura enlevé le couvercle; une gravure sur papier de Chine, interposée entre le tube et le papier sensible, se trouvera également reproduite.

Ces observations paraissent importantes : on sait aujourd'hui que la lumière que nous recevons du soleil est d'une nature complexe, et l'on y a discerné des rayons lumineux proprement dits, qui affectent l'organe de la vue; — des rayons de chaleur, distincts des précédents comme on s'en est assuré; — et enfin des rayons *chimiques*, caractérisés principalement par leur action sur les plaques daguerriennes et sur les papiers photographiques. Lorsqu'au moyen d'un prisme de cristal on sépare les rayons lumineux des différentes couleurs, en formant ce que l'on appelle le *spectre solaire*, les rayons chimiques s'accumulent vers la partie violette du spectre, et se portent même dans la région obscure qui s'étend au delà des derniers rayons violets. — Il résulte donc, des faits signalés par M. Niepce de Saint-Victor, que si les rayons lumineux proprement dits impressionnent les corps d'une manière tout à fait fugitive et instantanée,

Digitized by Google

dont il ne reste aucune trace dès que l'action directe du soleil a cessé, certaines substances sont au contraire susceptibles d'*emmagasiner*, dans une certaine proportion, les rayons chimiques qui sont mélangés aux premiers, et de leur conserver pendant quelque temps les propriétés qui les distinguent, entr'autres celle d'impressionner le papier imprégné d'un sel d'argent, de collodion, etc...

Ici se présente une remarque toute naturelle : les expériences de *fluorescence*, faites par M. Stokes, prouvent que les rayons invisibles situés au delà des rayons violets, dans le spectre solaire, deviennent visibles et affectent une teinte d'un bleu violacé, après avoir traversé une dissolution de sulfate de quinine ou de teinture d'esculine. D'après cela, il semble qu'il y aurait lieu de soumettre à cette épreuve les rayons recueillis par certaines substances dans les expériences de M. Niepce, et de s'assurer, par exemple, si l'intérieur du tube qui a subi l'action prolongée du soleil, étant examiné dans l'obscurité à travers un corps fluorescent, ne paraîtrait pas imprégné d'une faible lueur violette? Ce serait là, à coup sûr, un phénomène bien curieux, en même temps qu'une confirmation des idées de M. Niepce de Saint-Victor.

Le rapprochement des différentes sciences occasionne souvent des découvertes fort intéressantes ou fort ingénieuses : c'est ainsi que les travaux des insectes ont souvent mérité d'être examinés sous le contrôle des sciences mathématiques. Sous ce titre : *Zoologie et Géométrie*, l'illustre chancelier d'Angleterre, lord Brougham, présente de nouvelles études sur la construction des alvéoles des abeilles qui a depuis longtemps excité l'admiration des géomètres et des naturalistes (Réaumur, Maraldi..) On observa d'abord que la forme hexagonale donnée par les abeilles à leurs cellules, était plus avantageuse que toute autre au point de vue de l'économie des matériaux et de l'espace. On remarqua ensuite avec surprise que les cellules hexagonales n'étaient point terminées par des fonds plats, mais bien par de petites pyramides composées de trois faces planes, également inclinées sur les six faces, ou sur les six parois qui séparent une cellule de ses voisines : les pyramides qui servent de fonds aux cellules débouchant sur une des faces du *gâteau*, s'enchevêtrent dans les pyramides qui ferment les cellules de la face opposée, et remplissent exactement les vides formés par celles-ci. La première idée que fit naître une telle disposition, fut que les abeilles obtenaient par là une plus grande solidité dans l'assemblage général de leurs travaux : c'est en effet ce qui a lieu. Mais la géométrie vint révéler quelque chose de plus merveilleux dans l'architecture de ces pyramides : elle fit voir d'abord que l'inclinaison des trois faces de la pyramide qui forme le fond d'une alvéole, peut être changée à volonté, sans que la capacité intérieure de ce petit magasin en soit modifiée; — puis, que parmi toutes les inclinaisons que l'on peut ainsi choisir, il en est une qui, pour un même *volume* de l'alvéole, donnerait la plus petite *surface* possible à ses parois, en sorte que

Digitized by Google

la dépense de cire serait également la plus petite possible; elle détermina enfin cette inclinaison (1). Quelle ne fut pas la surprise des naturalistes, lorsque, guidés par les calculs de Maclaurin, ils s'avisèrent de mesurer l'inclinaison des petites facettes qui forment le fond de l'alvéole des abeilles, et reconnurent, par une infinité de mesures destinées à se contrôler mutuellement que l'instinct merveilleux de ces insectes leur a révélé précisément la solution assignée par une savante géométrie, comme donnant la plus parfaite économie et de matière, et de labeur! Ainsi les abeilles résolvent journellement un problème de calcul infinitésimal, un problème de *maxima* et *minima;* et ce que l'on connait de leur travail montre (ce qui n'est pas moins admirable) qu'elles suivent de point en point la construction géométrique indiquée par le calcul, qu'elles se servent de leurs pattes et de leurs antennes comme le géomètre de son compas et de son équerre!

Tout paraissait dit sur cette question : Lord Brougham montre que la construction des abeilles, dans sa remarquable perfection, satisfait encore à un autre cas de *minimum* en conduisant à la plus petite longueur possible des arètes, qui demandent un travail plus soigné que le reste de l'alvéole; il examine diverses solutions présentées par d'autres géomètres comme préférables à celle dont se servent les abeilles, et fait voir que cet avantage prétendu n'existe pas, qu'en outre la construction résultant de là ne conviendrait nullement au but que se proposent les abeilles. Enfin, lord Brougham réfute vertement les singulières idées de Buffon, qui, ne connaissant guère que la disposition hexagonale des cellules, y trouvait simplement un effet mécanique indépendant de tout instinct. Les conclusions de lord Brougham sont plus dignes de la science; déjà Virgile avait dit des abeilles :

> His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
> Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus
> Æthereos dixêre....
>
> *Frappés de ces grands traits, les sages ont pensé*
> *Qu'un céleste rayon dans leur sein fut versé.*

Tous les géomètres qui ont approfondi la question, et après eux l'illustre lord, ont noblement rapporté la gloire de l'œuvre des abeilles à Celui qui a marqué l'empreinte d'une profonde géométrie, aussi bien dans l'humble demeure d'un insecte, que dans la courbe lumineuse des astres à travers les cieux.

Dans un ordre d'idées fort différent, l'application de la photographie à l'astronomie fait naître de grandes espérances. Déjà les belles épreuves photographiques de la lune, obtenues par le P. Secchi, directeur de l'ob-

(1) Les faces de la pyramide font alors avec un plan perpendiculaire aux faces de l'alvéole, un angle de 35° 16′.

Digitized by Google

servatoire pontifical à Rome, avaient fixé l'attention du monde savant, lorsque l'éclipse de soleil du 15 mars 1858 a montré tout le parti qu'il est possible de tirer de ce nouvel auxiliaire. Dans ce phénomène, si rare et si important pour la théorie du soleil, la rapidité des changements est un obstacle continuel : l'astronome qui, l'œil à sa lunette, suit la marche de la lune voilant peu à peu le soleil, a le temps tout au plus d'effectuer les mesures de précision nécessaires pour comparer la théorie aux observations; il ne peut porter son attention sur les mille circonstances qui accompagnent l'occultation, et dont l'examen présente un si haut intérêt dans l'étude de la nature physique du soleil. — Avec la méthode photographique, ces inconvénients disparaissent. — La lunette, mue par un appareil d'horlogerie, est constamment dirigée vers le soleil; dans son intérieur, là où se forme l'image agrandie de l'astre, une feuille de papier photographique est prête; un écran la recouvre. Puis à un instant donné, qui se trouve immédiatement noté sur un chronomètre voisin, l'écran, lancé avec rapidité, découvre la feuille pendant une minime fraction de seconde, qui suffit pour que la représentation fidèle du phénomène, tel qu'il se montre à cet instant même, s'imprime sur le papier sensible. On enlève cette feuille, une autre la remplace, et l'opération recommence. — C'est ainsi que M. Faye a pu présenter à l'Académie de sciences de Paris une série de belles épreuves représentant, autant que l'état du ciel l'a permis, les diverses phases de l'éclipse du 15 mars, et exécutées dans les ateliers de M. Porro, à l'aide de sa grande lunette de 52 centimètres d'ouverture à l'objectif. L'impression fugitive que donnerait l'observation directe, se trouve ainsi remplacée par une suite d'images nettes, délicates, immuables, sur lesquelles l'astronome peut ensuite effectuer à loisir toutes les mesures ou recherches désirables.

— « Où en est aujourd'hui la fabrication de l'aluminium? » demande-t-on souvent. — Nous n'avons plus à apprendre à personne que l'*aluminium* est un métal découvert par M. Woehler, puis par M. Deville, qui en fit connaître les véritables propriétés; — un métal d'un bel éclat blanc, analogue à l'argent, et d'une tenacité considérable que l'on peut accroître par des alliages; un métal qui s'étend en feuilles sous le marteau ou s'allonge en fils à la filière avec la même facilité que les métaux les mieux doués sous ce rapport; un métal qui résiste parfaitement aux actions atmosphériques et chimiques qui rongent, noircissent ou ternissent la plupart des métaux, même l'argent; un métal enfin qui, placé près des métaux précieux par sa beauté et son inaltérabilité, près des métaux vulgaires par sa solidité et l'extrême abondance avec laquelle il est répandu dans la nature, se distingue des uns et des autres par deux qualités fort curieuses : sa légèreté, puisqu'il n'est pas plus pesant que le verre; sa sonorité, qui rappelle celle d'une cloche de cristal. Tant d'avantages assureraient à l'aluminium les usages les plus étendus, mais

Digitized by Google

ils sont malheureusement contrebalancés par les difficultés extraordinaires que présente son extraction. Il a fallu l'arracher à la combinaison qu'il forme avec le chlore, en lui substituant un autre métal, le sodium : or, à l'époque où M. Deville commença ses recherches sur le traitement métallurgique de l'aluminium, le sodium se vendait au prix de 7,000 francs le kilogramme ; son emploi eût donc élevé à un chiffre fabuleux le prix de revient du nouveau métal. Il fallait avant tout produire économiquement le sodium, et les travaux de M. Deville dans ce sens ont abouti à un résultat inespéré : le sodium coûte aujourd'hui 9 francs le kilogramme.

Quoique, par des perfectionnements successifs dans la fabrication, le prix de l'aluminium soit déjà descendu à 300 francs le kilogramme, il est clair que ce n'est pas là le dernier mot; et pourtant ce métal est déjà largement entré dans les usages. On en fabrique aujourd'hui mille bijoux, d'une légèreté et d'une délicatesse charmantes, des ornements, des incrustations, des ustensiles de table légers, inaltérables aux acides et n'offrant aucun danger; des instruments de précision, de chirurgie; des réflecteurs pour les lampes, etc... On s'occupe en ce moment d'appliquer ce métal léger et sonore à la fabrication des instruments de musique, des cordes de piano, etc... Mais ces applications, déjà très variées, disparaîtraient pour faire place à une transformation complète dans l'industrie, le jour où l'aluminium serait livré à un prix en rapport avec son incomparable abondance dans la nature (toutes les argiles en renferment environ 33 pour cent de leur poids). Ce jour est-il prochain? Luira-t-il jamais? Nous ne pouvons que dire avec M. Dumas (1) : « Dans cette question, la science a terminé sa tâche, c'est à l'industrie à commencer la sienne ! »

PH. GILBERT.

(1) *Bulletin de la Société d'Encouragement* : Décembre 1857, p. 802.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

VINGT ANS CONTRE CINQUANTE.

MÉMOIRES D'UN ÉTUDIANT.

Floristall, le 8 septembre 1857.

Te souvient-il, mon cher Jules, de notre séparation à Louvain le 25 juillet dernier... Jugeant qu'il y eut danger cette année à consulter sur la valeur de nos connaissances médicales, l'opinion d'un jury d'examen, je te laissai seul à franchir le Rubicon. En te serrant la main, je te promis, comme d'habitude, de t'écrire durant mes vacances, et je viens, contre mon habitude, exécuter ma promesse.

C'est qu'aussi les circonstances sont graves pour moi. Je suis arrivé cet après midi, chez notre ami commun, Gustave Ermillan, dans l'intention d'y passer quelques jours, et je me trompe fort si mon séjour ici ne compte pas parmi les époques les plus critiques de mon existence.

Gustave habite cette campagne avec sa mère, sa sœur et un de ses oncles, et je devais y trouver notre autre ami, Alphonse Regor, invité en même temps que moi; mais cette poudrière d'esprit a écrit ne pouvoir venir que dans deux ou trois jours, peut-être même après mon départ.

A mon arrivée, j'ai été parfaitement accueilli; on m'attendait pour le dîner qui a commencé immédiatement, et pendant lequel j'ai pu faire la connaissance de mes hôtes. Gustave est ici ce qu'il est à Louvain, fort comme un chêne, franc comme un preux, hospitalier comme un moine; il a seulement substitué à sa douce indolence de là bas, la pêche, l'équitation, et la chasse, qu'il appelle gravement ses occupations. Sa mère se trouvait en face de moi; c'est une bonne dame de cinquante ans

Digitized by Google

environ, femme du monde autrefois, aujourd'hui encore femme pleine d'esprit et d'indulgence, partagée entre le bonheur de ses enfants et la généreuse hospitalité qu'elle sait exercer envers quiconque la lui vient réclamer. Elle me demanda obligeamment des nouvelles de plusieurs membres de ma famille qu'elle avait eu l'occasion de rencontrer et s'efforça de me mettre à l'aise dès les premiers instants.

La sœur de Gustave, Lucy, était placée à ma droite : c'est une charmante jeune fille de vingt-deux ans, dont les cheveux noirs comme les yeux, encadrent une délicieuse figure, fraîche, rose, transparente, et dont la physionomie ouverte et heureuse vous ravit à la première vue. D'abord assez réservée, elle ne tarda pas à se mêler à la conversation générale : elle me demanda des détails sur cette vie d'étudiant dont son frère lui avait tant parlé, rit d'une franche gaîté aux particularités que je lui révélai, y riposta avec beaucoup de finesse, en un mot ne tarda pas à me paraître adorable. Cette appréciation, jointe à l'empressement que je mettais à être près d'elle aux moindres attentions, provoqua de ma part quelques heurts dans les assiettes, et quelques sinistres dans les verres pleins que je rencontrai. Ces petites mésaventures qui me sont familières dans ces circonstances et qui me désarçonnaient beaucoup la firent sourire plusieurs fois.

L'oncle de Gustave, M. D'Arninck, propre frère de Mme Ermillan, est un ancien colonel de l'Empire : il en a rapporté, avec ses blessures et ses décorations, cette physionomie si rude et si bonne, toute particulière à ces héros qui s'appelaient modestement des *Grognards*. Il dessine, monte à cheval, et fait scrupuleusement sa méridienne à laquelle il ne déroge pour personne. Aussi aujourd'hui même, il monta à sa chambre au moment où nous nous levâmes pour aller prendre le café au jardin.

Le jardin est un véritable petit Eden : une belle pelouse verte bordée de jolies corbeilles se déroule devant le péron, et aboutit à un petit parc, dont les arbres groupés en bouquets de nuances variées forment un charmant rideau à la vue ; des chemins sablés y courent sous le feuillage odorant, et un beau ruisseau le traverse en y formant capricieusement des circuits, des cascades, et des îles pleines de fleurs et de fraîcheur.

Nous choisîmes un frêne rabattu en berceau sur le bord de l'eau transparente qui sanglottait à côté de nous, et je pus admirer à loisir cette belle jeune fille qu'on appelle Lucy : son esprit est des mieux cultivés, et toutes ses façons respirent une aisance et une grâce exquises. Aussi, l'embarras étant toujours chez moi, parallèle à l'admiration, en recevant tout ému la tasse qu'elle m'offrait, je la fis vibrer de façon à épancher une bonne partie du contenu. Lucy n'y tint pas, elle éclata en s'écriant : « Le café est vraiment trop bon pour être traité de la sorte ! »

Je me remis néanmoins et m'efforçai de reconnaître de mon mieux l'intérêt qu'on me témoignait. A la vérité je répondais de préférence

Digitized by Google

à Lucy et je me laissais insensiblement aller aux douces impressions qui s'éveillaient dans mon cœur, quand une singulière douche vint choir brusquement sur ma flamme naissante. Mme Ermillan m'annonça pour plus tard la visite quotidienne d'un voisin de campagne, M. Saulet, vieux garçon et riche filateur; la façon d'en parler presque à mi-voix, en insistant surtout sur son aisance et son caractère, la périodicité et la fréquence de ses présences ici, enfin je ne sais quel pressentiment jaloux, tout me dit que ce voisin est du limon dont on fait les gendres. Cette révélation me plongea dans une préoccupation pénible, « Quoi ! cette jeune fille, si riche de jeunesse et de beauté, serait déjà la fiancée d'un homme froid, qui a depuis longtemps oublié les naïves et généreuses illusions des premières amours : je me révoltais intérieurement contre ce tyran inconnu auquel, dès ce moment, je vouai ma haine. Mon impatience s'accroissait et finissait par m'exaspérer; aussi fut-ce avec une véritable satisfaction qu'à peine rentré de la promenade, j'entendis annoncer : « Mônsieur Saulet ! »

Je vis alors, par la porte entrebaillée, apparaître sur un pied un homme de 40 à 45 ans, d'un physique assez irrégulier, mais frisé, pommadé, et dont la toilette irréprochable me fit jeter un regard furtif et désolé sur la mienne. Il s'élança par trois ou quatre glissades égales jusqu'à Mme Ermillan, et s'étant silencieusement infléchi en demi circonférence, il pirouetta dans cette position vers chacun de nous. Quant il reprit le vertical, il ôta ses gants, plissa deux ou trois sourires, et enfin... il parla... Je respirai : il était vivant !

Il demanda à Mme Ermillan comment elle se portait; mais, quand celle-ci lui rétorqua la question, au lieu des banalités ordinaires, M. Saulet donna fort consciencieusement le bulletin détaillé de sa santé depuis la veille : il s'était éveillé une demi-heure plus tôt que d'ordinaire, et avait moins bien déjeûné; toute la matinée il avait éprouvé une légère agitation qui ne s'était dissipée que par le dîner, et encore sa digestion avait-elle été assez laborieuse pour l'engager à ne pas monter à cheval, &..., &..., &...

Inutile de le dissimuler plus longtemps, l'honorable filateur me déplut profondément dès le premier abord. Je vis de suite en lui une de ces existences isochrônes et quadrangulaires, dont les actions s'engrènent comme les rouages d'une horloge et dont le balancier vital se heurte perpétuellement *du tic* de la toilette au *tac* de la santé. Le vinaigre de Bully et la pâte de Regnauld doivent lui être également familiers. Ses velléités amoureuses, primevères fleuries en automne, ne pouvaient être qu'une sorte de sonnerie qu'il désirait ajouter à son chronomètre. Si je devais devenir son rival, mon adversaire ne me semblait pas fort redoutable, et je résolus de commencer immédiatement les escarmouches. Je serai sincère : elles ne me furent pas tout-à-fait favorables.

M. Saulet s'assit et prit immédiatement le haut bout de la conversation.

Digitized by Google

Il débuta par quelques fades compliments à Lucy, puis se tourna vers Mme Ermillan avec qui il s'entretint de la saison, du commerce, de la politique, n'émettant sur tous ces sujets que de ces idées banales lues ou entendues partout. La mère de Lucy semblait pourtant l'écouter avec indulgence : elle lui prêtait une oreille attentive et ne l'interrompait guère que pour l'approuver, ce qui amenait toujours chez notre industriel un haut-le-corps satisfait du dernier comique. Je brûlais de le contredire, mais il ne m'en fournit pas l'occasion, et d'ailleurs j'en étais souvent à m'efforcer de comprendre sa pensée, qu'il parlait déjà d'autre chose.

Ce monologue de cigale se prolongea jusqu'à la fin du souper, alors Lucy coupa court en proposant de faire un peu de musique : j'applaudis à la proposition, méditant une revanche à mon silence forcé de tout-à-l'heure. Tu sais que, sans être artiste, j'ai une voix que l'on trouve passable et que ma méthode n'est pas entièrement dépourvue de mérite.

On se mit au piano, et sur nos instances, ce fut Lucy qui commença. Sa voix, si douce quand elle parlait, prit soudain une ampleur singulière. Elle chanta avec âme un des plus beaux morceaux de *Lucie ;* son timbre vibrant et onctueux me produisait une impression indicible, et elle avait fini, qu'ému, ravi, je l'écoutais encore. Je revins à moi aux claquements *squelettiques* des mains de M. Saulet, qui me parut être resté beaucoup plus calme.

Invité à mon tour, je déclinai l'honneur en faveur de mon adversaire, que je voulais contraindre à s'exhiber le premier; j'étais d'ailleurs encore trop remué par les suaves accents de Lucy. M. Saulet ne se fit prier que le temps strictement nécessaire pour ne pas paraître empressé, et après avoir toussé, étiré sa cravate et préludé par quelques coups de gosier assez sonores, il entonna bravement un morceau à grand effet. Je l'avouerai, je fus désappointé quand, au lieu de la voix saccadée à laquelle je m'attendais, j'entendis un baryton assez bien nourri, conduit avec une étude incontestable, et au total, un talent d'amateur fort passable. A la vérité, on sentait que ce morceau était à l'étude depuis huit ans qu'il avait paru, mais son exécution et la façon presque hardie dont furent emportées les dernières notes, méritaient bien les éloges qu'elles provoquèrent. Je n'applaudis toutefois qu'en rechignant, comme mécaniquement, à la façon de ces petits lutins qu'on voit dans les vieilles orgues de Barbarie.

Mon tour arriva enfin. A l'émotion étrange et persistante que m'avait fait éprouver la voix de Lucy, s'était joint le sentiment un peu différent que m'avait inspiré le mérite de M. Saulet; de plus une certaine frayeur me faisait considérer ce moment comme très-critique pour moi; en un mot tout tendait à paralyser mes moyens, quand je commençai la romance du *Prophète :*

« Pour Bertha, moi je soupire... »

Digitized by Google

Aux premières notes, mon émotion s'accrut d'une façon désordonnée, une panique soudaine m'envahit, j'éprouvais une sorte de constriction de la poitrine, une hallucination singulière me faisait voir M. Saulet ricanant derrière moi : je me vis ridicule... je me sentis perdu!... En vain l'on voulut m'encourager, je faiblissais, ma voix avait des sanglots; enfin vaincu, anéanti, je dus m'interrompre...

— Mais, que diable ! s'écria Gustave, qu'as-tu donc ? Je ne t'ai jamais entendu chanter ainsi.

— Souffrez-vous ? murmura la douce voix de Lucy.

Je ne pus lui répondre, car à ce moment j'entendis M. Saulet grommeler gravement : « Ce morceau n'est pas fait pour toutes les voix. » Il me sembla que je sentais le sol s'effondre sous moi.

Je balbutiai quelques mots : une indigestion ! un vertige ! que sais-je? Bref, ayant engagé tout le monde à n'y plus penser, j'allai m'établir près de madame Ermillan avec qui je forgeai une conversation des plus laborieuses.

De là, j'observai ce rival détesté à qui j'avais dû céder le terrain, et resté aussi calme et aussi à son aise que si rien n'était arrivé : c'était de la vraie poudre de riz ! Je ruminais des projets sanguinaires.

Je me refusai à toute nouvelle invitation à chanter, et ce fut avec une véritable ivresse que, la soirée finie et les adieux échangés, je me précipitai dans ma chambre.

Après m'être accablé moi-même des épithètes les plus flétrissantes, je me couchai précipitamment, éteignis ma bougie comme pour cacher ma honte dans les ténèbres, et me tournai la face contre la muraille. Il me semblait détester tout le genre humain, et j'aspirais à me réfugier dans le néant d'un sommeil profond. Mais ce sommeil ne vint pas. J'eus beau enfoncer ma tête dans mon oreiller, ramener mes couvertures par dessus, m'efforcer de ne point penser, mes pensées me poursuivaient; je recommençais sans cesse la désastreuse histoire de ma journée. Alors je me suis souvenu de la promesse que je t'ai faite. Je me suis levé, j'ai rallumé ma bougie, et je t'ai conté mes peines. J'ai bien fait. Chagrin qu'on écrit est à moitié consolé. J'ai, ma foi ! fini par soigner un peu mon style ; les poëtes qui chantent leurs douleurs doivent les soulager.

—

Floristal, le 9 septembre 1857.

De bonne heure aujourd'hui je descendis au jardin. De longues stries rouges frangées d'or sillonnaient l'orient et annonçaient la prochaine apparition du soleil; de petits nuages bleus couraient dans le feuillage; l'atmosphère était plein de parfums et de gazouillements : et me laissant aller à la douce excitation de cette riche nature qui s'éveillait, j'errais

Digitized by Google

d'allée en allée, livré à une foule de réflexions qui gravitaient cependant autour d'une seule et même pensée.

Machinalement, je retournai sous le berceau de fresnes où la veille s'étaient écoulées de si douces heures pour moi, et m'étant assis, je me mis à rêver profondément. Je songeai à cette jeune fille rencontrée hier, et dont le seul souvenir me troublait déjà : elle m'était apparue si belle, si naïve, qu'involontairement mon esprit s'était rempli de ces folles chimères que tous accueillent, sans que personne veuille en convenir. A sa vue, j'avais compris que jamais un mot d'aveu n'était venu troubler la sérénité de son âme, son cœur était encore vierge de ces affections qui charment et inquiètent à la fois. Quant au prétendant qu'on lui destinait, à cet homme froid, compassé, découpé dans une gravure de mode, certes il n'était pas fait pour lui bégayer le premier le langage des jeunes amours; et je m'irritais à la seule pensée qu'un jour riverait l'une à l'autre ces deux existences si différentes : je m'en indignais comme d'un sacrilége. Et cependant, c'était la combinaison de sa mère dont l'autorité réussirait certainement à la longue. D'ailleurs Lucy ne finirait-elle pas elle-même par aimer cet homme qui devait être son mari, ne l'aimait-elle déjà pas?...

Soudain, je me levai brusquement; toutes se détachèrent à la fois (je parle de mes réflexions : il m'a toujours paru que les réflexions ressemblaient à ces petites mouches qui vous assaillent par myriades dans les belles soirées d'été; tant que vous marchez, le mouvement en détache une partie qui tourbillonnent autour de celles qui restent fixées. Arrêtez-vous, toutes s'abattent à la fois et les excitations particulières de chacune se fondent en une sensation générale qui se dérobe à l'analyse).

Toutes mes réflexions s'enfuirent à cette secousse subite : je venais d'entendre non loin de ma retraite ce léger bruit de frôlement qui annonce le voisinage d'une jeune fille. Je retins mon haleine et prêtai l'oreille : je ne m'étais pas trompé, le bruit d'une robe froissée se rapprochait de moi, et le battement précipité de mon cœur me dit assez qui c'était. D'ailleurs *elle* parut presque immédiatement.

Légère et vive comme une abeille, comme elle voltigeant d'une fleur à l'autre, Mlle Lucy parcourait le jardin composant des bouquets pour les vases du salon. Une simple robe de mousseline dessinait sa taille si svelte, ses petits pieds semblaient glisser sur le gravier des allées, et abritée sous un large chapeau à bords flottants, sa charmante figure rayonnait de cet air frais et reposé qui n'appartient qu'au réveil des heureux.

Te dire les rapides et profondes émotions que me fit éprouver l'apparition soudaine de cette jeune fée, serait impossible. D'ailleurs, mon cher Jules, ton cœur de 26 ans te les traduira mieux que je ne le pourrais faire en dix pages.

Digitized by Google

Une nouvelle pensée, s'ajoutant tout à coup aux précédentes, me bouleversa complétement : je réfléchis qu'en quelques pas Mlle Lucy allait être là, devant moi... de moi caché, enfoui dans un berceau, et semblable à un espion ou à un malfaiteur. J'eus peur, et avec ce courage que le danger donne aux plus poltrons, je sortis et me dirigeai résolument vers elle.

Elle réprima à peine un mouvement de surprise en me voyant, et une vive rougeur colora son visage.

— Vous êtes déjà levé, monsieur, me dit-elle, pendant que je m'inclinais pour la saluer ; auriez-vous mal dormi?

— Les heures de mon sommeil, répondis-je, ont été douces comme toutes celles que j'ai déjà passées ici. (Il est évident que je ne songeais pas en ce moment au petit concours musical de la veille.)

Mlle Lucy se borna à s'incliner à son tour, puis elle ajouta :

— Vous voyez, je pille le jardin au profit des salons : ma mère aime à voir des fleurs en se levant, et tant que j'en trouve ici, j'en viens chercher pour garnir ses vases.

Je lui fis compliment sur son goût dans le choix et l'arrangement de ses fleurs; j'eusse désiré lui en demander une, mais je m'épouvantais à cette seule idée et j'étais assez embarrassé, quand Lucy me dit :

— Rentrons, ma mère et Gustave doivent déjà nous attendre.

Je lui offris mon bras qu'elle accepta après une légère hésitation, mais quand je sentis le contact de sa main légère, je me troublai, et fus pris d'une sorte de vertige ; je voulais parler et ne trouvais rien à dire ; je sentais d'ailleurs que ma voix eut tremblé. Lucy me tira encore d'embarras en me disant :

— Vous connaissez sans doute le programme de la matinée; Gustave a arrêté pour ce matin une petite partie de pêche avec des voisins et M. Saulet aussi... probablement.

Ce nom inattendu provoqua chez moi un frisson d'impatience :

— Qu'est-ce donc que ce M. Saulet? interrompis-je assez vivement.

— Comme ma mère a eu l'honneur de vous le dire, c'est un bon voisin de campagne pour qui nous avons de l'estime et qui semble nous accorder le même sentiment.

— Avec usure ! murmurai-je.

— Vous dites ?

— Je dis que celui à qui il serait donné de vous voir quelquefois, et qui ne pourrait vous accorder que de l'estime serait bien malheureux.

Lucy me regarda d'un air étonné.

Certes l'occasion était belle et le désir ardent, mais pour tout l'or du monde je n'eusse osé dire toute ma pensée : et cependant nous approchions du perron, et tout à l'heure nous ne serions plus seuls, je me traitais de lâche, de cœur de poulet !... Vaine colère, je demeurais muet sous le regard interrogateur et presque ironique de ma compagne qui

Digitized by Google

détacha enfin son bras, ouvrit la porte, et après m'avoir salué, s'envola dans l'intérieur de la maison.

Hébété, mécontent, je redescendis les marches pour recommencer mes pérégrinations, quand Gustave me cria :

— Eh bien ! où retournes-tu donc ? Vas-tu faire encore longtemps la navette, pendant que nous serons à t'attendre ?

Au salon, je trouvai outre M. Saulet, avec qui j'échangeai un salut assez guindé, les demoiselles Daltanche et leur jeune frère. Ces jeunes personnes sont réellement jolies et très-aimables, et je dois avouer qu'elles supportent sans en être trop écrasées la comparaison avec Lucy.

La pêche devant commencer tôt, on se mit à table, et ce ne fut pas sans dépit que placé entre les demoiselles Daltanche, je pus admirer en face de moi, entre Mme Ermillan et sa fille, la face béante et triomphante de M. Saulet. Si je m'étais écouté, j'eusse de suite essayé de rompre quelques lances avec lui, mais la présence d'étrangers et l'espoir de trouver de bonnes occasions pendant la journée me firent prendre patience. Cependant le déjeuner fut marqué par un incident qui ne laissa pas de m'être désagréable. Voulant à tout prix arracher Lucy à la conversation semi-mystérieuse à laquelle l'entraînait son voisin, j'avisai à son corsage un bouquet de roses et d'œillets d'un très-joli effet, et je l'interpellai hardiment au travers de la table :

— Vraiment, mademoiselle, j'éprouve le besoin de vous répéter que vous apportez un goût exquis dans le choix des fleurs, votre bouquet est une petite merveille.

— N'est-ce pas ? dit Lucy, malheureusement je ne mérite pas votre compliment ; vous le devez à M. Saulet qui a eu l'amabilité de me l'offrir.

J'éprouvai une brusque suffocation et bourdonnant quelques diphthongues parfaitement inintelligibles, je me mis à dépecer avec rage une aile de poulet.

On s'organisa bientôt en caravane pour le départ ; et je me livrais à une foule d'évolutions dans le but d'obtenir le bras de Lucy, quand celle-ci déclara avoir oublié son ombrelle au jardin. Je m'élançai comme une flèche et après quelques circuits échevelés, j'aperçus en effet sur un banc une ombrelle dont je m'emparai pour rebondir vers la maison. On sortait quand j'arrivai tout essoufflé devant Lucy qui sourit en me disant :

— Je vous remercie, vous êtes rapide comme l'éclair.

Hélas ! je ne l'avais pas été assez pour devancer mon rival qui, fiché comme un poteau à son côté, semblait me montrer en ricanant la petite main gantée qui reposait sur son bras. Je dus aller solliciter une de mes voisines de table et prendre rang parmi les autres.

Si je n'avais été rongé par un dépit furieux, j'aurai dû remarquer que ma compagne était réellement très-aimable : mais sous tout ce

Digitized by Google

que j'écoutais d'elle, comme sous tout ce que je lui répondais, je sentais en moi rouler, sous mille formes tumultueuses, l'unique et féroce résolution :

— Au retour, c'est moi qui *la* ramènerai, ou je serai mort.

Par un beau chemin ombragé par la forêt et bordé par le ruisseau, on arriva au lieu choisi pour la pêche et qui était vraiment charmant. A droite, semés entre des rochers couverts de mousse, de grands arbres étendaient sur l'onde leurs branches protectrices et lui faisaient un ombrage qu'embaumait le vent de la rive opposée ; une belle prairie, semblable à une immense mosaïque de fleurs, descendait doucement vers l'eau, et sur ses bords, des saules, jetés de place en place, formaient de délicieux oasis. Le ruisseau s'élargissait en cet endroit pour former comme un petit lac bordé de larges feuilles au dessus desquelles apparaissaient les têtes jaunes de quelques nénuphars tardifs.

Deux embarcations se trouvaient là : l'une garnie de lignes, de filets et de tout l'attirail nécessaire, était destinée aux pêcheurs ; l'autre pourvue d'un vieux tapis et de quelques siéges était réservée aux dames. Après avoir passé des blouses pour préserver nos vêtements, nous montâmes dans notre barque, à l'exception de M. Saulet, qui, tout en se livrant à des réflexions timorées sur ce qu'il appelait : *des coquilles de noix*, aida les dames à prendre place dans la leur, et après une foule de précautions les plus minutieuses, finit par s'y installer lui-même sous le spécieux prétexte de les conduire.

Je ne te décrirai pas cette partie de plaisir dont tu connais les jouissances. Malgré ma préoccupation morale, j'y trouvai un très-grand agrément, mais de temps à autre, de joyeuses volées de rires, arrivant de l'autre embarcation et provoquées par les saillies de M. Saulet, me faisaient jeter de ce côté des regards farouches : je me taisais cependant, car j'avais mon plan arrêté. Pendant une heure nos filets disparurent sous l'eau pour remonter chargés de petits poissons scintillants ; pendant une heure nos lignes hypocrites, après avoir glissé doucement à la surface du ruisseau, se redressèrent brusquement, entraînant par les airs une proie palpitante ; jusqu'à ce que jugeant enfin cette Saint-Barthélemy assez complète, on donna le signal du retour.

Dès que l'on eût viré de bord, je sautai le premier à terre et courus vers les dames qui abordaient également. J'y trouvai Lucy avec l'inévitable M. Saulet qui venait de l'aider à débarquer ; mais j'étais résolu à tout et ce fut presque avec effronterie que je dis à la sœur de Gustave :

— Quand le moment du retour sera venu, je vous en prie, mademoiselle, daignez vous souvenir de moi.

— Ce n'est que justice, répliqua-t-elle, car je n'ai pas oublié que c'est votre empressement à m'obliger qui vous a empêché de vous présenter au départ.

Je ne sais ce que je répondis, mais transporté, ivre d'orgueil, il me sembla que je grandissais tout à coup de façon à devoir presque regarder

Digitized by Google

en bas pour rencontrer l'œil stupide et furieux de M. Saulet. Cette fois mon audace l'avait vaincu.

On était à admirer les beautés du site une dernière fois avant de le quitter, quand une demoiselle signala à l'attention des autres les rares nénuphars qui fleurissaient encore à quelque distance de la rive : Lucy exprima le désir d'en avoir un, et immédiatement je me précipitai vers le bord où M. Saulet arriva en même temps que moi. Après s'être bien assuré de la résistance du terrain, de la bonne assise de ses deux pieds, il désarticula prudemment tous ses ressorts, s'accroupit en forme de 4, étendit sa canne vers les feuilles étalées, et par des ramées successives et méthodiques, se mit en devoir de faire progresser les fleurs jusqu'à portée de la main. Dépourvu de canne et trop impatient pour me livrer à un semblable manége, j'avisai un nénuphar plus proche que les autres, et m'étant avancé jusqu'à la dernière limite du bord, j'étendis la main vers la fleur désirée qui n'en était réellement qu'à une très-courte distance ; je m'allongeai un peu, je la touchais presque ; je voulus m'allonger encore..... Soudain..... étourdi..... suffoqué, je me débattis convulsivement..... J'étais sous l'eau.....

Je n'y restai qu'une seconde, tant on s'empressa à m'en retirer. Mais, grand Dieu ! dans quel état je reparaissais à la lumière ? Immobile, stupide, en proie à un hoquet saccadé, les cheveux et les vêtements collés au corps, ruisselant comme une cataracte, j'étais indescriptible !...

On s'empressa avec intérêt autour de moi ; mais toute la joyeuse société se trouvant rassurée ne put se soustraire à l'excitation de ma comique personne, et un rire fou et général me fit regretter de ne pas être resté sous les flots. On voulut me questionner, mais Gustave, prétextant que le moindre retard pouvait me devenir funeste, me contraignit à partir en toute hâte avec lui. Hélas ! ce n'était guère le retour que j'avais rêvé, et dans mon désespoir, je jetai involontairement un dernier regard vers Lucy... Malédiction !... Elle tenait un nénuphar !...

— A-t-on jamais vu, me dit Gustave, dès que nous fûmes seuls, a-t-on jamais vu se flanquer à l'eau pour une fleur aussi insignifiante ?

— Je n'en fais pas plus de cas que toi, mon cher, mais ta sœur semblait la désirer.

— Ah ! par exemple ! et c'est un caprice de *la petite*, qui t'a valu cette splendide immersion ! tu es charmant ! que ne laissais-tu ce soin à M. Saulet ?

Ce nom dans la bouche de Gustave, et surtout la façon dont il fut prononcé, me frappèrent ; je résolus de m'éclairer de suite à cet égard :

— Pourquoi M. Saulet aurait-il, plus qu'un autre, le droit de chercher à satisfaire ta sœur ?

— Parce que... parce que... d'abord il semble y tenir particulièrement ; et parce que surtout j'aurais été enchanté de voir ses cheveux lustrés et ses gants jaunes beurre frais après un détrempage dans le genre du tien.

Digitized by Google

— Tu ne sembles pas avoir un faible pour lui.

— C'est un homme qui n'a d'autre valeur pour moi que celle de ses habits.

— C'est un homme, hasardai-je, qui te représente peut-être un futur beau-frère?

— Il est vrai que cette combinaison semble plaire à ma mère, ce qui n'empêche pas qu'elle me soit fort désagréable.

Je fis un mouvement; une question était sur mes lèvres; Gustave la prévint sans le savoir.

— Pour ce qui regarde ma sœur, dit-il, je pense qu'elle s'abstient de tout sentiment à cet égard.

En ce moment, un immense rayon lumineux s'épancha en dedans comme autour de moi! la naïve franchise de Gustave me tirait de doutes cruels : en même temps qu'elle me laissait espérer que tout n'était pas perdu pour moi, elle me laissait supposer que si les circonstances m'amenaient violemment en face de M. Saulet, la bonne amitié du frère pourrait un peu contrebalancer dans sa famille quelques influences hostiles à mon égard, ou trop favorables à mon rival.

— Mon Dieu, pensai-je tout haut, j'ai dû un instant être bien ridicule!...

— Diable, répliqua Gustave, tu n'avais pas la dignité d'un roi des Tritons. Mais nous voilà arrivés. Cours rapidement te changer, car ces affamés n'attendront pas.

Cette dernière recommandation me fit précipiter ma toilette : je venais en effet de reconstruire de nouveaux plans sur de nouveaux frais, et d'abord, j'avais résolu d'être cette fois près de Lucy pendant le repas. Aussi, quelques minutes après être monté à ma chambre, j'étais déjà redescendu au salon où la table était servie et fouillant fiévreusement toutes les serviettes, je parcourais les billets destinés à assigner les places. Je ne m'étais pas trompé : cette fois encore j'étais entre les demoiselles Daltanche, cette fois encore Lucy se trouvait entre son oncle et mon cauchemar. Je n'hésitai pas une minute : déplacer le Saulet, c'était provoquer une esclandre, il n'y fallait pas songer. Je mis mon billet à la place de M. D'Arninck, je mis ce dernier à celle de Gustave, que je transportai entre les demoiselles Daltanche. Cela fait, je m'enfuis, m'en remettant au destin du succès de mon stratagème.

Je trébuchai sur la joyeuse caravane qui rentrait et m'accueillit encore avec quelques plaisanteries, auxquelles je répondis d'un ton assez dégagé, heureux que j'étais en songeant à mon petit manége. D'ailleurs, comme Gustave l'avait prévu, tout le monde déclara que l'appétit général était féroce et réclamait de prompts apaisements.

A ce moment je me sentis saisi d'une certaine frayeur, et ce qui ne m'avait paru tout à l'heure qu'une espièglerie, prit soudain à mes yeux les proportions d'un scandale. Je n'entrai que le dernier, me réfugiant

Digitized by Google

derrière les autres, où je m'emparai de Gustave avec qui je m'efforçai de paraître très-occupé. Je vis de là chacun chercher sa place, et entre autres M. D'Arninck assez surpris de n'être pas à celle qu'il occupait d'ordinaire. Je frémis en le voyant interroger successivement tous les billets, et remarquer qu'on l'avait mis juste en face de la porte sans égard pour ses antécédents rhumatismaux. Néanmoins, cette alerte ne dura qu'un instant, je courus au siége que j'avais si dangereusement conquis, et anéanti par l'inquiétude, je m'y laissai cheoir...

Fatalité !... C'était ma propre ruine que j'avais si laborieusement échaffaudée !... La taille remarquable de M. D'Arninck réclamait parfois des dispositions spéciales, ainsi à table, pour lui éviter la fatigue du repas, on lui réservait une chaise dont les pieds étaient raccourcis de quelques centimètres, et c'était cet escabeau que, dans mon ignorance, je m'étais réservé.

En m'asseyant, je crus tomber par terre, mais arrêté brusquement, je me trouvai, la table à la hauteur des clavicules, le menton presque dans mon assiette. Il me semblait sentir tous les regards moqueurs pesant sur moi et lisant ma supercherie à livre ouvert, tandis qu'en face de moi, je voyais le majestueux buste de M. D'Arninck grandir ironiquement comme la statue de Don Juan. La honte, la crainte, le désespoir m'envahirent à la fois : je sentis s'appesantir sur moi une fatalité contre laquelle je trouvais téméraire de vouloir lutter, j'éprouvais une sorte de vertige et ce fut avec peine que je résistai à l'étrange hallucination qui me poussait à disparaître sous la table béante devant ma poitrine.

Te redirai-je, mon cher Jules, la longue histoire de mes tortures sur ce nouveau chevalet : allongé le plus possible pour dissimuler ma position inférieure, je me tenais dans un état de tension qui me torturait, tous mes mouvements étaient gauches, mes allures grotesques, et pour comble de malheur, j'entendais mon filateur dévidant à l'autre côté de Lucy ses bobines de galanteries, dont je n'eusse cru pouvoir la distraire sans impudence.

Cette situation finit par amener chez moi une irritation que le sentiment de mon impuissance ne faisait qu'exciter à chaque instant davantage, et la moindre occasion devait la faire éclater, c'est ce qui ne tarda pas à arriver. Dans le cours de ses propos variés, M. Saulet donna un coup de cure-dents dans le chapitre de l'amour, et émit à ce sujet quelques propositions que je contrecarrai avec raideur. Une discussion s'engagea, discussion pleine de personnalités et d'allusions transparentes, et cette fois le cœur aidant, je luttai avec une conviction qui me donna l'avantage sur le flegme calculé de mon adversaire, certains mots avaient paru même éveiller chez Lucy une attention approbative qui acheva de m'électriser. Je ne remarquai point la façon convulsive dont je déjetais deux grives splendidement rissolées sur mon assiette que j'avais, dans l'ardeur du combat, amenée jusque sur l'extrême bord de la table. Sou-

Digitized by Google

dain, un dernier geste la prit à faux, elle s'enleva pour cheoir sur mes genoux avec son onctueux contenu, quand instinctivement je voulus la relever; et par un geste, dont je ne pus calculer ni la portée ni la direction, je la renvoyai au milieu de la table... mais vide et brisée... une des grives était dans mon giron, l'autre avait pris sa route le long de la robe de Lucy...

A une minute de silencieuse stupéfaction, pendant laquelle je souffris toutes les morts, succédèrent cinq minutes d'une inextinguible hilarité, pendant laquelle je souffris toutes les hontes... jusqu'à entendre M. Saulet lui rendre un nouvel élan en remarquant : « Que je tranchais plus adroitement une question que du gibier. »

Je disparus pour aller une seconde fois aujourd'hui réparer les désastres de mon costume : je ne revins plus du reste du dîner. Je ne rejoignis les autres que longtemps après, au jardin, évitant de rencontrer les dames et surtout Lucy, à qui je n'eusse osé offrir des excuses. Aussi souhaitai-je de pouvoir m'enfoncer dans le sol quand je la vis qui me cherchait et se se dirigeait de mon côté. Je voulus fuir, mais elle m'atteignit bientôt :

— Eh bien ! beau fugitif, me cria-t-elle en riant, vous trouvez fort simple de déposer sur ma robe une grive qui vous gêne, et quand je viens réclamer une réparation, vous ne trouvez rien de mieux que de vous esquiver ?

— Mademoiselle, balbutiai-je, grâce.

Il y avait des pleurs dans ma voix, Lucy parut touchée de la sincérité de mon désespoir, et moitié sérieuse, moitié gaie, elle me dit :

— Je suis une créature impitoyable ; vous me devez au moins un bouquet comme celui que vous admiriez ce matin. Donnez-moi votre bras et allons le glaner ensemble.

Cette franchise si cordiale et si simple, cette voix si douce qui semblait chanter, tout cela fut plus fort que moi, et quand je lui murmurai en prenant son bras : — Tenez ! vous êtes un ange ! je sentis des larmes trembler au bord de ma paupière.

Parcourant le jardin et recueillant deçà delà les fleurs de mon bouquet de réconciliation, nous arrivâmes à un petit rocher dominant le ruisseau approfondi à cet endroit. En admirant le panorama qui se déroulait devant nous, je fis observer à Lucy une touffe de jolies pervenches presque pendues sur l'eau aux flancs de la pierre. Elle regretta que leur position escarpée ne nous permit pas de nous en emparer, mais ce regret n'était pas exprimé, qu'en proie déjà depuis quelques moments à une exaltation qui tenait du délire, sans hésiter, comme sans calculer, je m'élançai... un instant suspendu, je tombai étourdi, et je ne sais quel miracle, me retenant aux étroites saillies du roc, me permit de recueillir mes pervenches, et même de remonter à l'aide d'aspérités rares et glissantes.

Toute cette scène n'avait duré qu'une minute ; l'émotion de Lucy ne

Digitized by Google

s'était traduite que par un cri, et ce ne fut que revenu près d'elle que je pus lire toutes les anxiétés écrites sur son visage : Monsieur Léon, me dit-elle, d'une voix grave et sévère, pour vous exposer avec tant d'imprudence et de légèreté, il faut que vous n'aimiez pas votre mère !

— Mademoiselle, lui répondis-je, vous venez de me la faire oublier pour la première fois de ma vie !...

Je dus baisser les yeux sous le regard limpide de Lucy, cherchant à comprendre toute ma pensée. Y parvint-elle ? je ne sais, mais elle était troublée quand elle me dit simplement :

— Retournons vers les autres.

La préoccupation que cet incident me laissa dans l'esprit, jointe à l'espèce de gêne que me causait la présence des autres personnes, me faisait attendre la soirée avec impatience. D'ailleurs, la sœur de Gustave me parut bientôt remise, et je restai seul en proie à une distraction qui n'échappa pas à tous les regards.

Le soir on fit encore de la musique, et bien que ma situation morale ne m'ait pas encore permis tout ce que je peux, je m'en suis beaucoup mieux acquitté qu'hier et sans avantage réel pour le Saulet !...

Si cette journée n'est pas une journée réparatrice comme je l'avais espéré, au moins a-t-elle eu pour moi deux ou trois beaux rayons. Demain m'apportera peut-être davantage, et me révélera peut-être quelque chose de plus dans ce problème dont je ne connais qu'une donnée : « J'aime Lucy ! »

Il est près de minuit, mais je n'ai pas voulu manquer à ma promesse. — A demain ! — Bonsoir !

—

Floristall, le 10 septembre 1857.

Hélas ! mon cher Jules, je ne t'écris que pour satisfaire cette sauvage volupté du malheureux qui se plait à retourner le fer dans sa blessure : Tout est perdu ! tout ! rêveries d'hier, illusions d'un jour, douces et folles chimères, tout a fait naufrage en quelques heures. — Ta lettre finie, car je veux la finir, je quitte la maison de Mme Ermillan.

J'étais descendu à l'aurore comme d'ordinaire, mais en errant dans les allées je sentais, au-dessus de toutes les réflexions qui se présentaient à mon esprit, une invincible préoccupation. La douce apparition qui avait été hier pour moi une surprise, était devenue aujourd'hui l'objet d'une fiévreuse attente. Mes regards interrogeaient tous les massifs, toutes les ombres, mon oreille analysait tous les souffles, tous les froissements : le moindre bruit me faisait tressaillir. Vain espoir ! elle ne vint pas. Peu à peu j'éprouvai un sentiment d'inquiétude qui s'accroissait à chaque instant, et me causait une pénible impression ; déjà dans mon esprit

Digitized by Google

s'éveillaient d'anxieuses pensées, quand je vis venir à moi la figure heureuse et ouverte de Gustave.

— Sais-tu, me dit-il, que la campagne inspire d'excellentes habitudes? il s'en faut qu'à Louvain tu sois aussi matinal. Cette simple réflexion me fit rougir. C'est qu'aussi, continua-t-il, à la campagne les nuits sont moins agitées, et les émotions de la journée moins grandes. Je respirai un peu plus à l'aise.

— A propos, reprit-il, je viens de recevoir une nouvelle lettre d'Alphonse qui arrive positivement ce soir ou demain matin. Je suis sûr que tu es aussi impatient que moi de voir arriver cet original.

— Certainement, fis-je. Cependant au fond du cœur j'éprouvai comme un sentiment de dépit. Je voyais Alphonse, bon enfant, mais si calme, si froid, si disposé à rire de tout, me trouvant ici amoureux au bout de deux jours, et n'ayant pas à coup sûr le beau rôle : mon amour-propre s'inquiétait vivement de sa grande insensibilité aux mille mésaventures qui en désarçonnent tant d'autres, et de l'esprit avec lequel il leur trouve un côté grotesque.

— C'est dommage, reprit encore Gustave, qu'il n'arrive pas à temps pour notre course à cheval?

— Quelle course?

— Aujourd'hui nous allons faire une excursion dans la belle forêt de M. de Nautis, les hommes à cheval, les dames en voiture; on battra la forêt chacun à sa guise et on se réunira au rond-point de Kerdall où le dîner nous attendra.

— Mais je ne sais pas monter à cheval, moi.

— Je te prêterai Fritz, que je montais étant jeune; il est à peu près de mon âge, et bon enfant, ainsi tu n'auras guère qu'à te tenir à califourchon sur une selle tranquille.

— Diable! fis-je avec une grimace significative.

— Allons donc! je réponds de tout...

— M. Saulet monte-t-il à cheval?

— Fort bien, et comme il est plus persuadé que personne qu'il est un charmant cavalier, il a toujours des chevaux dont la turbulence fait ressortir ses mérites équestres.

— Je suis à ta disposition, je monterai.

Nous rentrâmes. Au salon étaient M. D'Arninck avec madame Ermillan et Lucy. Je crus observer chez celle-ci une froideur qui me glaça, toutes mes inquiétudes revinrent plus vives. Je me sentais embarassé, mes yeux cherchaient ceux de Lucy pour les interroger, mais elle semblait mettre un soin particulier à ne pas rencontrer mon regard. Je crus alors que tout était perdu, et qu'il était inutile de chercher à réparer une ruine déjà croulée.

Tout à coup on entendit le piaffement d'un cheval battant avec colère le pavé de la cour, et peu d'instants après on annonça M. Saulet. J'osai

Digitized by Google

à peine le regarder, cet homme qui arrivait en ce moment, entouré de ce prestige que j'attachais moi-même à un brillant cavalier : c'est qu'aussi, avec ses bottes molles aux éperons retentissants, ses culottes blanches et son élégant juste-au-corps de chasse, il était vraiment beau. Il s'avança vers madame Ermillan avec plus de dégagement que je ne lui en avais encore vu. Cependant j'observai que Lucy ne lui faisait pas un accueil plus engageant qu'à moi-même ; cette simple remarque suffit à relever mon courage et j'attendis impatiemment la nouvelle épreuve que j'allais avoir à subir. Il fut convenu que les dames ne partiraient que plus tard, et que nous-mêmes nous mettrions de suite le pied dans l'étrier. Il était neuf heures.

Gustave usa de toute son adresse pour me jucher sur mon cheval, vieux bonhomme dont la vue m'avait rassuré; cependant quand je me trouvai à quelques pieds du sol, sur un siége vivant, les mains remplies de cuirs dont j'ignorais l'usage, j'éprouvai une émotion assez vive, il me sembla lire dans la tête de mon coursier une foule de mauvais desseins, et me cambrant en cherchant l'équilibre, je serrai convulsivement les jambes et me raidis de toutes mes forces : j'étais tétanisé.

A côté de moi, M. Saulet semblait voltiger sur un Bucéphale indompté, parcourant la cour dans toutes les directions et dans toutes les positions, et par de savantes manœuvres, paraissant se révolter et céder tour à tour devant la toute puissante volonté de son maître et seigneur. On eût dit un *Sagittaire*, auquel je servais de repoussoir, et dans ma honte, je pressai le moment du départ.

Tout alla bien une fois hors la vue de nos dames, l'amour-propre n'éperonnant plus les cavaliers, ni ceux-ci leurs montures. On se livra seulement à un temps de trot modéré, pendant lequel, à la suite de tous les autres, je me sentais promené de l'arrière au pommeau de ma selle, que j'avais saisie dans un but de conservation et sur laquelle je retombais parfois de façon à craindre de me diviser par le milieu pour laisser un profil de chaque côté.

Arrivé à la forêt, nous nous divisâmes et nous éparpillâmes à notre guise. Je manœuvrai de façon à abandonner successivement tous les autres, d'abord parce que j'avais ouï parler vaguement de courses, de sauts, de casse-cou, et parce que j'avais besoin de songer.

Resté seul, je m'enfonçai dans de sombres allées, où tout à fait rassuré par les allures paisibles de mon cheval, je le laissai complètement libre d'aller à sa guise.

Je songeai encore à Lucy, la transformation subite qui s'était opérée dans son attitude m'affligeait et m'intriguait. Que lui avais-je donc fait ? il est vrai qu'à peine depuis deux jours avec elle j'avais osé risquer presqu'une déclaration, et cela quand je n'avais encore figuré à ses yeux que dans des positions ridicules ou burlesques. Cependant, elle avait dû comprendre que mon embarras, mes maladresses mêmes, n'étaient im-

Digitized by Google

putables qu'à l'impression singulière que sa vue seule produisait sur moi : si je l'eusse moins aimée, j'eusse été certainement moins malheureux auprès d'elle, et son bon cœur ne devait-il pas plaider en ma faveur comme en faveur d'une victime. Hier même, elle n'avait pas paru s'irriter quand je lui avais avoué implicitement mon affection. Pourquoi donc n'était-elle pas venue le matin, car elle savait que je l'attendais au jardin, pourquoi me témoignait-elle une froideur en quelque sorte rétroactive? Aurait-elle été réellement émue comme je l'avais cru, et redoutait-elle déjà les progrès de l'impression que j'avais pu faire sur elle? Cela était possible, car elle n'aimait pas Saulet, et mon aveu devait être le premier qu'elle eût entendu. Dans tous les cas, le doute me tuait, et je devais chercher à connaître la vérité, quelle qu'elle fût : à la première occasion, aujourd'hui même, je m'ouvrirais à elle; je lui dirais franchement, loyalement, ces sentiments intimes qui me rongeaient. J'en appellerais à etc... etc...

Les heures passent vite quand l'esprit ne les compte plus : il me semblait que j'errais depuis une demi-heure à peine quand le son du cor se fit entendre dans une direction opposée à celle que je suivais. Je manœuvrai laborieusement pour amener une conversion de Franz et le lâchai vers l'endroit d'où était venu le signal, me bornant à modérer ses allures qui semblaient devenir plus vives en soupçonnant de ses pareils au but de notre pèlerinage.

J'allais donc d'un pas assez sûr et assez rapide, quand soudain j'entendis derrière moi le bruit d'un galop furieux qui fit tressaillir Frantz. Je ne songeai pas même à me retourner, je voulus seulement me garer; mon cheval résista énergiquement. L'autre s'approchait rapidement, et en quelques secondes je le sentis derrière moi. Alors, rebelle à mes tractions désespérées, traître à tous ses antécédents, Franz s'enleva et partit à fond de train.

La secousse m'imprima un bond qui renversa mon chapeau, retira mes étriers et rompit mes sous-pieds d'un même coup. Retombé obliquement sur la selle, de mes doigts crispés je saisis la crinière et les y enfonçais convulsivement, pendant qu'à ma gauche, haut, fier et superbe, M. Saulet passait et fuyait devant moi.

Alors commença une course échevelée, fantastique, effrayante ! Stimulé par celui qui le précédait, échappé à ses rênes et battu par les étriers vides, mon coursier s'allongea dans un galop de plus en plus furieux, ses nazeaux enflammés expiraient une haleine rapide et bruyante. Sous ses pieds, je voyais les herbes et les cailloux du chemin fuir avec une vitesse vertigineuse; à mon passage, les grands arbres semblaient se pencher curieusement vers moi, m'effleurer de leurs feuilles humides, puis se renverser en arrière en secouant leurs larges branches d'où s'envolaient des oiseaux effarouchés. Mes mains se cramponnaient convulsivement à la crinière. Je sautais du cou à la croupe de mon cheval,

Digitized by Google

mes sous-pieds s'étaient brisés, et à chaque secousse, je sentais mes pantalons se remonter et se plisser sur ma cuisse! Je croyais voir rire les buissons difformes accroupis au bord de la route. Autour de moi, l'air semblait plein d'éclats de rire. Mon chapeau s'était envolé, et le vent soulevait mes cheveux en broussailles; la longue crinière de mon cheval me fouettait le visage. C'était une vision de cauchemar. Au milieu de tout cela, une idée fixe me torturait; j'approchais du rendez-vous; Lucy allait me voir! et mes pantalons remontaient toujours! Déjà je sentais la fraîcheur du vent au-dessus des tiges insuffisantes de mes bottes. Oh! que les bottes à l'écuyère sont une bonne chose! A un détour du chemin, tout à coup j'aperçois le rond point du rendez-vous. Il était là, à quelques pas devant moi : je dévorais l'espace. Tout le monde avait tourné la tête au bruit; je vis un chaos de faces étonnées, où je crus distinguer les traits de Lucy..... Et mes pantalons remontaient toujours!! O honte!... je fermai les yeux. J'entendis un cri. J'étais passé! pourquoi n'étais-je pas tombé une seconde plus tôt!...

Toujours emporté, mon cheval reprit le chemin de la demeure de madame Ermillan, et un miracle seul l'empêcha de me briser avec lui contre la grille fermée de la cour.

Gustave est arrivé presqu'immédiatement après moi, redoutant un malheur. Je l'ai remercié et congédié, donnant différents prétextes pour ne pas retourner avec lui.

Je viens de lui écrire une lettre qui renferme mes adieux, puis je t'ai griffonné ceci. On monte encore l'escalier; qui que ce soit, ma résolution est prise : non-seulement je n'irai pas les retrouver, mais quand ils reviendront, j'aurai fui et serai déjà loin.

Adieu et plains-moi!

GILFRED.

(La fin à un prochain numéro.)

Digitized by Google

FABLE.

L'AVARE ET LA PIE.

Certain vieillard que sa parcimonie
Vous eût fait supposer des plus nécessiteux,
Nourrissait pourtant une Pie,
Ou plutôt la logeait... c'était bien moins coûteux !
Dame Margot, rapace de nature,
Et, réduite au logis à la frugalité,
Sans scrupule au dehors dérobait sa pâture,
Et, vivait assez bien sur la communauté :
Que de gens font ainsi !... Donc, dans le voisinage
Tout le jour on voyait rôder dame Margot ;
On l'entendait jaser ; on lui disait un mot ;
Car l'oiseau ne volait que chère à son usage,
Et nul ne se plaignait de son trop d'appétit ;
Même Harpagon y trouvait son profit,
Puisqu'il y gagnait la dépense,
Que chaque jour sa Pie eût faite à la maison ;
Mais cette coupable indulgence
De la gourmande, hélas ! fit un larron...
Le funeste instinct de rapine
Qui préludait en elle, un jour prit le dessus,
Et, Margot chez une voisine
Déroba des bijoux qu'on supposa perdus ;
Puis dans un nid d'hirondelle en voyage,
Elle alla cacher son butin...
Pendant huit jours, la voleuse fut sage,
Espérant détourner les soupçons de larcin
Qu'on aurait pu laisser peser sur elle :
(Le seul soupçon encor lui semblait un fardeau !)
..... Mais, une occasion nouvelle,
Lui fit bientôt commettre un vol nouveau.
Un soir, maître Harpagon reçut somme assez ronde ;
Il la compta trois fois avant de se coucher,
Puis, la nuit, dans un trou secret pour tout le monde,
Sans lumière et sans bruit, il s'en fut la cacher :
Seule avec lui, Margot, d'un œil de convoitise,

Digitized by Google

Suivait son moindre mouvement :
Près d'un ladre qui thésaurise,
Est souvent un filou qui flaire son argent !
Dès le matin, après un léger somme,
Dont les songes dorés enrichissaient notre homme,
Rêvant encore, il court à son magot :
Il compte... oh ! douleur... oh ! surprise
Une pièce était prise !
Il cherche et l'aperçoit dans le bec de Margot !
Or, à ses yeux le plus grand crime
Dont l'homme puisse être victime,
C'est le vol... mais surtout de l'argent d'Harpagon :
Pour un pareil forfait il n'est point de pardon.
Il a saisi Margot : « *Voleuse, misérable,*
» *Que prétends-tu,* dit-il, *faire de mon écu ?* »
Mais, prodige ! il entend, comme aux jours de la Fable,
Margot répondre : « *Et toi, de cet or, que fais-tu ?* »
C'était un sien malin compère,
Qui par hasard passait par là ;
Il avait tout compris, le vol et la colère,
Et ce fut lui qui pour Margot parla.
Sa réplique, je crois, sauva la pauvre bête
Que son maître déjà tenait serrée au cou :
En croyant qu'elle parle, Harpagon perd la tête,
Lâche Margot qui va je ne sais où.
De son côté, notre homme, insensible au reproche,
Oubliant sa fureur en trouvant son argent,
Se baisse vers l'écu, le remet dans sa poche,
Et puis se relève content.

Notre fable est féconde
En plus d'un enseignement :
Elle démontre que souvent
Une première faute entraîne à la seconde,
Presque toujours plus grande encor :
Margot vole des riens... on rit de ses malices...
Mais bientôt Margot prend de l'or,
Et les rieurs ainsi deviennent ses complices.
Pour les défauts d'autrui être trop indulgent,
C'est réclamer merci pour ses propres faiblesses ;
Notre avare eût puni Margot de ses bassesses,
Si lui-même n'eut eu trop d'amour pour l'argent.
Pour profiter de cette histoire,
Gardez toujours, enfants, dans la mémoire,
Qu'en fait de probité surtout,
Rien n'est un rien... un rien est tout !

X...

Digitized by Google

EN VENTE

A la Librairie Géographique de JUSTUS PERTHES, à Gotha,

Et chez les principaux libraires de Belgique :

ATLAS HISTORIQUE GÉOGRAPHIQUE

Par CHARLES SPRUNER.

2e édition, 118 Cartes coloriées, avec 200 petites Cartes supplémentaires, Plans, etc., in-folio oblong.

Prix, broché : 118 fr. 75 c.; 34 2/3 thalers.

Cet Atlas comprend trois divisions :

I. MONDE ANTIQUE : 27 Cartes avec 64 Cartes supplémentaires.

Prix : 25 fr.; 6 2/3 thalers.

II. ATLAS DES ÉTATS EUROPÉENS depuis le moyen âge jusqu'aux temps modernes.

73 Cartes avec 100 Cartes supplémentaires et Plans.

Prix : 82 fr 50 c.; 22 thalers.

Ces Cartes sont ainsi réparties : 13 pour l'Europe en général du Ve au XIXe siècle; 13 pour l'Allemagne, les Pays-Bas, les contrées occidentales; 6 pour l'Italie; 7 pour la France; 7 pour la Grande-Bretagne; 7 pour l'Espagne et le Portugal; 9 pour les royaumes du Nord; 8 pour le sud-ouest de l'Europe et l'Asie-Mineure, 5 pour la Hongrie; 8 pour l'histoire religieuse de l'Europe.

III. ASIE, AFRIQUE, AMÉRIQUE ET AUSTRALIE.

18 Cartes et 9 Cartes supplémentaires.

Prix : 22 fr. 50 c.; 6 thrlers.

Prix d'une Carte séparée de chaque division : 1 fr. 25 c.; 10 gr.

ATLAS HISTORIQUE GÉOGRAPHIQUE

POUR LES ÉCOLES,

PAR CHARLES SPRUNER.

22 Cartes coloriées, petit in-folio.

Prix : 9 fr. 35 c.; 2 1/2 thalers.

Chaque Carte séparément : 50 c.; 4 gr.

MÉMOIRES publiés par l'Établissement Géographique de JUSTUS PERTHES, sur les nouvelles découvertes les plus importantes dans les Sciences géographiques, par le Dr A. Petermann.

12 livraisons par an, avec Cartes.

Prix de la livraison : 1 fr. 25 c.; 1/2 thaler.

Les années 1855, 1856 et 1857 entièrement terminées sont en vente au prix de 15 fr. chacune.

CARTE DESCRIPTIVE DES INDES,

PAR LE Dr A. PETERMANN,

Comprenant quatre Cartes explicatives sur les stations militaires des Anglais, le tableau de l'insurrection, etc., et le Plan de Delhi.

Prix de la Carte gravée et coloriée : 75 centimes.

Cartes diverses de Voyages.

Carte de la Palestine, par RAUMER et STUELPNAGEL, avec 6 Cartes supplémentaires.

Prix : 95 centimes; 1/4 thaler.

Digitized by Google

En vente au bureau de la Revue LA BELGIQUE, *rue des Roses*, 6, *à Bruxelles :*

UNE PAGE

DE

L'HISTOIRE DES PARTIS

PAR

UN ANCIEN REPRÉSENTANT.

Une brochure in-8°. — Prix : 50 centimes.

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR LE VOTE DU 4 AOUT.

Une brochure in-8°. — Prix : 50 centimes.

Les personnes qui enverront le prix de ces brochures en timbres-poste, les recevront *franco*.

ANNALES CATHOLIQUES

DE GENÈVE

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE M. L'ABBÉ G. MERMILLOD,

Missionnaire apostolique, Administrateur de Notre-Dame.

SOMMAIRE DU N° D'AOUT 1858.

Études sur M. de Gasparin. — Cinquième lettre d'un Solitaire du Jura ***. — Les Sœurs de Sainte-Claire à Evian. — La vie monastique dans l'Eglise orientale, par la comtesse Dora d'Istria. — Lettre à M. l'abbé Mermillod. (Henri d'E***). — Discours sur les maux et les remèdes de la société, prononcé à la distribution des prix du pensionnat de Ferney. (L'abbé F. Martin.) — Abaissement et grandeur, scènes historiques de la fin du dernier siècle. (Mlle la Csse de L...) — Revue du mois.

Les *Annales Catholiques* paraissent à la fin de chaque mois, et forment, chaque année, 2 volumes in-8°.

Le prix de l'abonnement est de 10 fr. par an pour le canton de Genève, de 12 fr. pour la Suisse, la France et la Belgique (franco).

Les abonnements se paient d'avance.

Tous les envois de fonds, lettres et réclamations, doivent être adressés directement (franco) au bureau des *Annales*, chez Marc MEHLING, imprimeur-libraire, Corraterie, 12, à Genève. — A Bruxelles, chez M. H. GOEMAERE.

On peut se procurer chacune des quatre premières années des ANNALES, *brochées, au prix de 7 fr. 50 c. prises au bureau.*

Digitized by Google

LA BELGIQUE

REVUE MENSUELLE

TOME SIXIÈME.

Dixième livraison. — Octobre 1858.

SOMMAIRE :

1. PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE. — **Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne** (deuxième lettre), par **le R. P. LACORDAIRE.**

2. ÉTUDES PHILOSOPHIQUES. — **De l'Action du Stoïcisme dans le monde romain**, par **Félix NÈVE.**

3. HISTOIRE CONTEMPORAINE. — **De la Chine considérée en elle-même et dans ses rapports avec l'Europe**, par **le Chanoine DE HAERNE**, Représentant.

4. HISTOIRE CONTEMPORAINE. — **La tribune moderne. — Chateaubriand et son influence (M. Villemain)**, par **Ch. de LAVALLÉE-POUSSIN** (fin).

5. VARIÉTÉS. — **Vingt ans contre cinquante. — Mémoires d'un Etudiant** (fin).

(La reproduction de ces articles est interdite.)

BRUXELLES,
BUREAUX DE LA REVUE
RUE DES ROSES, 6.

1858

Digitized by Google

LA BELGIQUE,

Religion, Philosophie, Histoire, Littérature, Économie sociale, Politique, Sciences, Beaux-Arts.

—

Cette Revue paraît tous les mois par livraisons d'environ 100 pages in 8°, sur papier satiné, et forme par an deux beaux volumes comprenant au moins 1200 pages.

Le prix d'abonnement est de 10 francs pour la Belgique, *payables par anticipation.* Pour l'étranger le prix varie d'après les frais de port.

Les lettres et paquets adressés au directeur de LA REVUE doivent être *affranchis.*

ON SOUSCRIT A BRUXELLES,

AU BUREAU DE *LA BELGIQUE*, RUE DES ROSES, 6,

et chez tous les libraires et percepteurs des postes.

—

Il reste un petit nombre d'exemplaires des 4 premiers volumes de *la Belgique.* Le prix des 2 volumes de 1856 est fixé à 6 francs. Celui des 2 volumes de 1857, 1298 pages, avec une planche gravée et 14 vignettes, est maintenu à 10 francs.

—

On publiera dans les prochains numéros, les articles suivants :

M. J.-A. SCHMIT.

HISTOIRE SACRÉE. — *Les derniers jours de Jérusalem.*

CRITIQUE LITTÉRAIRE. — *Etude sur Pollion, par M. Octave d'Hendecourt.*

HISTOIRE NATIONALE. — *Dissertation géographique, ethnographique et archéologique sur la Belgique, avant et pendant la domination romaine*

M. LE CHANOINE DE HAERNE, membre de la Chambre des Représentants.

Etudes sur la Chine (suite).

M. LEGLAY, Archiviste général du département du Nord.

Louis de Blois à l'abbaye de Liessies.

M. KERVYN DE LETTENHOVE.

Froissart. — Étude littéraire sur le XIVe siècle.

Mme STÉPHANIE GUIGNOUX, NÉE COTMAN.

VARIÉTÉS. — *Jeanne Lorral* (1re partie).

Digitized by Google

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

LETTRES A UN JEUNE HOMME

SUR LA VIE CHRÉTIENNE.

DEUXIÈME LETTRE.

DU CULTE DE JÉSUS-CHRIST DANS LES ÉCRITURES.

École de Sorèze, 23 avril 1858.

Le premier lieu où l'on rencontre ceux que l'on aime, c'est leur histoire. L'histoire est le passé de la vie se survivant à lui-même dans un souvenir écrit. Il n'y aurait pas d'amitié si la mémoire ne ressuscitait dans l'âme et n'y tenait présents ceux à qui nous avons donné notre cœur. C'est là qu'ils vivent de notre propre vie, là que nous les voyons avec nous, là que leurs traits et leurs actions demeurent empreints et se conservent dans un relief qui fait partie de notre être. Mais la mémoire, même la plus fidèle, est courte par quelques endroits, et, si elle veut se transmettre à d'autres en leur léguant l'image aimée, il faut qu'elle se transforme en histoire et se grave sur un airain qui méprise le temps. L'histoire est la mémoire d'un siècle immortalisée. Par elle, les générations se rapprochent, et, si pressées qu'elles soient dans leur cours et leur disparition, elles puisent au foyer du souvenir l'unité qui fait leur âme et leur parenté. Un homme qui n'a pas d'histoire est tout entier dans sa tombe; un peuple qui n'a pas dicté la sienne n'est pas encore né. D'où il suit que la religion, étant la première entre toutes les choses humaines, doit avoir une histoire qui soit aussi la première, et que Jésus-Christ, étant le centre et le fondement de la religion, doit tenir aux annales du monde une place qu'aucun autre, conquérant, philosophe ou législateur, ne saurait atteindre. Ainsi en est-il, mon

Digitized by Google

cher Emmanuel. On a beau creuser l'antiquité ou redescendre aux âges nouveaux, rien n'apparaît avec le caractère de nos écritures, ni rien avec la majesté de Jésus-Christ. Je ne m'arrête pas à vous le montrer; je l'ai fait ailleurs, et il est entendu qu'entre vous et moi ce n'est pas la question d'apologie qui nous préoccupe, mais la question de la vie, c'est-à-dire de connaître et d'aimer Dieu par la connaissance et l'amour de Jésus-Christ.

Or, soit pour connaître, soit pour aimer, il faut s'approcher de l'objet qui a conquis les pressentiments de notre cœur, le regarder, l'étudier, y revenir sans qu'aucune lassitude interrompe jamais cette ardeur de découverte et de possession; et, si la mort ou l'absence l'ont enlevé de nos yeux, si les siècles ont jeté entre lui et nous de longs intervalles, c'est à son histoire qu'il faut le redemander. N'avez-vous pas remarqué, dans le cours de vos études classiques, l'incompréhensible et divine magie de l'histoire? D'où vient que la Grèce est pour nous comme une patrie qui ne meurt pas? D'où vient que Rome, avec sa tribune et ses guerres, nous poursuit encore de son invincible image et domine de ses grandeurs éteintes une postérité qui n'est pas la sienne? Pourquoi ces noms de Miltiade et de Thémistocle, pourquoi ces champs de Marathon et de Salamine, au lieu d'être des tombeaux oubliés, sont-ils des choses de notre âge, des couronnes tressées hier, des acclamations qui retentissent et s'attachent à nos entrailles pour les ébranler? Je ne puis, quoi que je fasse, me dérober à leur puissance; je suis Athénien, Romain, j'habite au pied du Parthénon, et j'écoute en silence, au bas de la roche Tarpéienne, Cicéron qui me parle et qui m'émeut. C'est l'histoire qui fait cela. Une page écrite il y a deux mille ans a vaincu ces deux mille ans, elle en vaincra deux mille encore, et ainsi toujours jusqu'à ce que l'éternité remplace le temps, et que Dieu, qui est tout l'avenir, soit aussi pour nous tout le passé. Mais vous entendez bien que cet empire sur la mémoire des hommes n'appartient pas à la première page venue écrite par le premier scribe venu sur n'importe quels gestes de ses contemporains. Non, l'histoire est un privilége, un don fait au génie en faveur des grands peuples et des grandes choses. Il n'y a pas d'histoire du Bas-Empire, il n'y en aura jamais; c'est

Digitized by Google

Rome qui a fait Tite-Live avant de mourir, et c'est elle encore qui inspirait Tacite en lui ramenant sous Néron l'âme de ses consuls.

Mais qu'est-ce que Rome où la Grèce devant le christianisme? Qu'est-ce qu'Alexandre ou César devant Jésus-Christ? La religion n'est pas l'intérêt d'un peuple, elle est celui de l'humanité; son histoire n'est pas l'histoire d'un homme, elle est celle de Dieu. Et si Dieu a donné des historiens à quelques nations parce qu'elles avaient des vertus, et à quelques hommes parce qu'ils avaient du génie, que n'aura-t-il pas fait pour son Fils unique, prédestiné dès l'origine à venir parmi nous et à remplir de sa présence tous les temps et tous les lieux? L'histoire de Jésus-Christ est l'histoire du ciel et de la terre. Là sont et doivent être les plans de Dieu sur le monde, les lois primordiales et universelles, les commencements des races, la succession des événements qui ont agi sur le cours général des choses humaines, les directions de la Providence, les prophéties de l'avenir, l'élection des peuples et des siècles, la gloire des hommes prédestinés aux desseins éternels, la lutte du bien contre le mal dans ses manifestations les plus profondes, la promulgation authentique de la vérité, et enfin, par-dessus tout, du sommet à la base, la figure du Christ éclairant tout de sa lumière et de sa beauté. Vous reconnaissez à ces traits nos saintes Ecritures; vous savez qu'elles ont été tracées sous l'inspiration du souffle de Dieu, qui a mû la volonté des écrivains, suscité et dirigé leurs pensées, et qu'ainsi elles ne sont pas seulement un édifice admirable d'antiquité, d'unité et de sainteté, mais un édifice divin, l'ouvrage substantiel de la vérité infinie, où les prophètes n'ont mis que le vêtement de leur style et l'accent de leur âme, afin qu'il y eût de l'homme en cela comme en tout, et que l'immuable divinité du fond apparût d'autant plus à travers les accidents variables de l'élément humain. Œuvre de quatre mille ans, la main de plusieurs y apparaît, mais une seule intelligence y préside, et c'est la rencontre de l'un et du multiple dans une si longue durée qui est le premier miracle de cette sublime rédaction. Quand on l'ouvre, sans en connaître le véritable auteur, comme un simple livre, on ne peut résister à l'ascendant de son caractère, et on y re-

Digitized by Google

connaît, à tout le moins, le monument d'histoire, de législation, de morale et d'éloquence le plus étonnant qui soit sous le ciel. Mais pour nous, qui savons quel a été l'historien, quels le législateur et le poëte, un bien autre sentiment s'empare de nous : ce n'est pas l'admiration seulement ni la stupeur, c'est l'adoration de la foi et le tressaillement d'une gratitude surnaturelle. Là, dès la première ligne, viennent tomber à nos pieds l'erreur de l'homme enfant et l'erreur de l'homme dégénéré, les fictions de l'idolâtrie, qui voit Dieu partout, et les négations du panthéisme, qui ne le voit nulle part : *au commencement Dieu créa le ciel et la terre* (1). De ce premier mot au dernier : *Que la grâce de Notre-Seigneur soit avec vous tous* (2), la lumière marche en croissant toujours, semblable à un soleil qui n'aurait pas de déclin, et dont l'ascension continue augmenterait à tout instant l'éclat et la chaleur. Ce n'est plus une écriture, c'est une parole; ce n'est plus une lettre morte cachant sous ses plis des vérités découvertes par le raisonnement et l'observation, c'est une parole vivante, la parole éternelle de Dieu.

Quel mot, Emmanuel, la parole de Dieu! Il n'y a rien de plus doux que la parole de l'homme quand elle sort d'une intelligence droite et d'un cœur qui nous aime; elle nous pénètre, elle nous touche, elle nous charme, elle endort nos douleurs et exhalte nos joies, elle est le baume et l'encens de notre vie. Que doit-ce être de la parole de Dieu pour qui sait la reconnaître et l'entendre? Que doit-ce être de pouvoir se dire : Dieu a inspiré cette pensée, c'est lui qui me parle en elle, c'est à moi qu'elle est dite, c'est moi qui l'écoute? Et lorsqu'on en est venu, de page en page, à la parole même de Jésus-Christ, à cette parole qui n'a plus été une simple inspiration intérieure et prophétique, mais le souffle sensible de la Divinité, l'expression palpable du verbe de Dieu, entendue des foules aussi bien que des disciples, que reste-t-il qu'à se taire aux pieds du maître et à laisser retentir dans notre âme, l'écho de sa bouche?

L'Ecriture est tout ensemble l'histoire de Jésus-Christ et

(1) Genèse, chap. I, vers. 1.
(2) Apocalypse, chap. XXII, vers. 21.

Digitized by Google

la parole de Dieu. Elle a d'un bout à l'autre ce double caractère. Dès la première page, sous les ombrages émus du paradis terrestre, elle nous annonce la venue du Sauveur des hommes. Cette promesse, transmise aux patriarches, prend de livre en livre une clarté qui remplit tous les événements, et les pousse vers l'avenir comme une préparation et une préfiguration de ce qui est attendu. Le peuple de Dieu se forme dans l'exil et le combat; Jérusalem se fonde, Sion s'élève; la race du Messie, se détachant du fond primitif des tribus patriarcales, s'épanouit en David, qui passe des troupeaux de Bethléem au trône de Juda, et de là contemple et chante le fils qui lui naîtra de sa postérité pour être le roi d'un *royaume sans fin* (1). Les prophètes reprennent sur le tombeau de David la harpe des jours qui ne sont pas encore; ils suivent Juda dans ses malheurs, ils l'accompagnent dans sa captivité; Babylone entend, au bord de ses fleuves, la voix des saints qu'elle ignore, et Cyrus, son vainqueur, lui parle du Dieu qui a fait le ciel et la terre, et qui lui a ordonné de rebâtir le temple de Jérusalem. Ce temple renaît. Il écoute les gémissements et les ardeurs des derniers prophètes, et, après un intervalle, après avoir été souillé par les nations et purifié par les Machabées, il voit venir le Fils de Dieu dans les bras d'une Vierge, et, de ses portiques au sanctuaire, du sanctuaire au Saint des saints, il se redit la parole suprême du vieillard Siméon : *Maintenant, Seigneur, vous laisserez aller votre serviteur en paix, selon votre promesse, parce que mes yeux ont vu votre salut, le salut que vous avez préparé à la face de tous les peuples pour être la lumière de leur révélation et la gloire de votre peuple d'Israel* (2). Jésus-Christ est venu. L'Evangile succède à la loi et aux prophéties, et la vérité, accomplissant la figure, resplendit sur le passé qu'elle explique après en avoir reçu le témoignage. Tous les temps se rencontrent dans le Christ, et l'histoire prend sous ses pas son éternelle unité. C'est lui qui est tout désormais, c'est à lui que tout se rapporte, de lui que tout procède; il a tout créé, et il jugera tout. Le Jourdain le reçoit dans ses eaux sous la main du précurseur

(1) Saint Luc, chap. I, vers. 33.
(2) Saint Luc, chap. II, vers. 29 et suiv.

Digitized by Google

qui le baptise; les montagnes le voient gravir leurs pentes suivi de tout un peuple, et elles entendent de sa bouche cette parole qu'aucun autre n'avait encore proférée : *Bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui pleurent.* Les lacs prêtent leurs bords à ses discours et leurs flots à ses miracles. D'humbles pêcheurs plient leurs filets en le voyant, et le suivent pour devenir sous lui des pêcheurs d'hommes. Les sages le consultent dans l'ombre de la nuit, les femmes l'accompagnent et les ervent à la clarté du jour. Tout malheur vient le trouver, toute blessure espère en lui, et la mort lui cède, pour les rendre à leurs mères, des enfants déjà pleurés. Il aime saint Jean, le jeune homme, et Lazare, l'homme mûr. Il parle à la Samaritaine et bénit l'étrangère. Une pécheresse embaume sa tête et baise ses pieds, une adultère trouve grâce devant lui. Il confond la vaine sagesse des docteurs, et chasse du temple ceux qui faisaient un lieu de trafic du lieu de la prière. Il se dérobe à la multitude qui veut le proclamer roi, et lorsqu'il entre à Jérusalem précédé des hosannah qui saluent en lui le fils de David et le rédempteur du monde, il y entre sur une ânesse recouverte des habits de ses disciples. La synagogue le juge, la royauté le méprise, Rome le condamne : il meurt sur une croix en bénissant le monde, et le centurion qui le voit mourir entre les insultes de la foule et les blasphèmes des grands, reconnaît, en frappant sa poitrine, qu'il est le Fils de Dieu. Un tombeau le reçoit des mains de la mort; mais, le troisième jour, ce tombeau, gardé par la haine, s'ouvre de lui-même et laisse passer triomphant le maître de la vie. Ses disciples le revoient; leurs mains le touchent et l'adorent; leur bouche le confesse; ils reçoivent de lui ses dernières instructions, et, tout ce qui doit être visible étant consommé pour l'homme, le Fils de Dieu et le fils de l'homme prend sur une nuée le chemin du ciel, laissant à ses apôtres le monde à vaincre. Bientôt Pierre, le pêcheur, tout illuminé des commotions de l'Esprit-Saint, descend aux portes du cénacle, et harangue la multitude, étonnée de l'entendre, malgré la diversité de ses origines et de ses langues. Paul, le persécuteur, ne tarde pas à paraître à côté de lui; il porte le nom de Jésus aux nations dont il est l'apôtre; Antioche le possède, Athènes l'écoute, Corinthe le reçoit, Ephèse le chasse et le

Digitized by Google

bénit; Rome enfin touche ses chaînes et abreuve de son sang sa glorieuse poussière. Jean, le plus familier des disciples du Christ, l'hôte sacré de sa poitrine, se tient debout sur les rivages de Pathmos, et, le dernier des prophètes, il annonce à l'Église ses transfigurations dans le malheur et la gloire jusqu'à la fin des siècles.

L'histoire de Jésus-Christ se partage ainsi en trois périodes distribuées en quatre mille ans : les temps prophétiques, les temps évangéliques et les temps apostoliques. Dans la première, Jésus-Christ est attendu et préparé; dans la seconde, il se manifeste, vit et meurt au milieu de nous; dans la troisième, il fonde son Eglise par les apôtres qui ont vécu avec lui, qui ont reçu ses ensignements et hérité de ses pouvoirs. Ce tissu ne s'interrompt jamais et porte en lui par lui-même la démonstration de sa vérité. Mais autre chose est de sentir la vérité d'une preuve, autre chose de se nourrir de la vérité sentie. De même qu'il y a deux moments dans l'amitié, celui où l'on s'assure que l'on nous aime et celui où l'on jouit du bonheur d'être aimé, il y a aussi dans la vie surnaturelle du christianisme deux moments distincts, celui où l'on reconnaît Jésus-Christ dans la divinité de son histoire et celui où l'on s'abandonne à l'ineffable douceur de cette histoire vérifiée. A ce second moment, les doutes se sont enfuis, la certitude est maîtresse; on ne cherche plus, on n'examine plus, on ne s'offense plus : l'histoire devient parole, la parole même de Dieu, et cette parole coule dans l'âme comme un fleuve de lumière et d'onction. Elle pénètre jusqu'aux dernières fibres de nos plus lointaines puissances, comme le sang qui anime nos veines se fait jour jusqu'aux extrémités de nos plus mystérieux organes; elle nous dégoûte de tout autre aliment spirituel, ou plutôt tout ce que nous lisons et tout ce que nous pensons se transfigure au contact de ce flot de grâce et de vérité qui nous vient de l'Ecriture, et, par l'Ecriture, de l'esprit même de Dieu.

Car, il faut que vous le remarquiez, c'est le Saint-Esprit qui est l'inspirateur de nos livres sacrés. Le symbole chrétien nous le dit expressément : *Je crois au Saint-Esprit qui a parlé par les prophètes.* Et saint Pierre l'énonçait en ces termes : *Ce n'est pas une volonté humaine qui nous a fait don*

Digitized by Google

des prophéties, mais, inspirés par l'Esprit-Saint, ce sont de saints hommes de Dieu qui les ont parlées (1). Jésus-Christ lui-même n'a ouvert sa bouche pour nous instruire qu'après que l'Esprit-Saint fut descendu sur lui au jour de son baptême; et, prêt à quitter ses disciples, il leur laissait comme son testament cette dernière promesse : *Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre Paraclet qui demeurera en vous éternellement, l'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le sait pas, mais que vous connaîtrez, parce qu'il demeurera et sera en vous* (2). Et ce fut le miracle de la Pentecôte qui, réalisant cette promesse, donna aux apôtres la lumière de leur foi, et le courage de leur amour. Jusque-là ils n'avaient été que des hommes investis de la confiance de leur maître et de prérogatives qu'ils ne comprenaient qu'à demi; l'effusion de l'Esprit-Saint en eux les fit martyrs, évangélistes, prophètes, les colonnes inébranlables de l'Eglise et les Pères de toute la postérité des saints. Le même mystère s'accomplit en nous. Bien que le Verbe de Dieu soit le flambeau où s'allume notre raison, et que sa parole manifestée dans la chair soit le principe d'où découle notre foi, cependant, ni comme Verbe ni comme Christ, il ne suffit seul à la transfiguration surnaturelle de notre être; il y faut encore l'action de l'Esprit-Saint, qui, étant le lien du Père et du Fils par une charité coéternelle à tous trois, est aussi en nous tous le souffle de l'amour, et par l'amour le nœud qui nous attache à la lumière et à la croix de Jésus-Christ. De même qu'il inspira les prophètes, il nous inspire à notre tour dans une moindre mesure; c'est lui qui nous prépare à entendre les livres qu'il a dictés, et c'est lui que nous retrouvons à chaque page de ces livres, pour y être notre onction intime, mais une onction qui nous ramène à Jésus-Christ notre médiateur, notre exemplaire et notre vie.

Cela étant, mon cher Emmanuel, quelle est la place que les Ecritures doivent obtenir dans votre existence de chrétien? Vous resteront-elles fermées? les regarderez-vous comme un livre scellé que le prêtre seul a le droit d'ou-

(1) Deuxième Ép. de saint Pierre, chap. I, vers. 21.
(2) Saint Jean, chap. XIV, vers. 16 et 17.

Digitized by Google

vrir, don mystérieux fait au sanctuaire, charte d'alliance du Nouveau Testament cachée derrière les voiles du temple, et que les fidèles ne peuvent ni voir de leurs yeux, ni toucher de leurs mains? Avez-vous même senti le besoin de les connaître? Vous qui avez étudié les livres de l'antiquité païenne, qui avez jeté des regards avides sur tous les grands monuments de la littérature et de l'histoire, avez-vous une seule fois tourné les pages où la sagesse divine a déposé, dans un travail de quarante siècles, les annales de sa providence sur le genre humain? Avez-vous lu l'Evangile, sauf dans le texte grec où l'on exerçait votre esprit aux tours harmonieux de l'hellénisme? J'en doute, et je ne serais pas surpris que vous me demandiez à votre tour s'il est permis à un simple chrétien de se hasarder dans les profondeurs de la parole de Dieu, s'il n'y a pas des abîmes cachés dans cet océan qui porte le vaisseau de l'Eglise, et si ce n'est pas toucher au protestantisme que de lire la Bible avec l'intention d'y fortifier sa foi et d'y enflammer sa charité.

Il est vrai, mon cher ami, qu'au treizième siècle, pour la première fois, le pape Innocent III défendit à nos ancêtres, les fidèles de France, la lecture des saints livres traduits en langue vulgaire. Jusque-là l'Eglise n'avait point improuvé ces traductions ni leur usage, et rien n'est plus célèbre dans l'antiquité que les travaux d'Origène pour populariser les versions primitives de l'Ancien Testament, et que ceux de saint Jérôme pour donner à l'Eglise d'Occident un texte latin plus pur que celui dont elle se servait. Au témoignage de ce Père, confirmé par saint Augustin, il y avait de son temps d'innombrables traductions romaines de la Bible, entre lesquelles on en distinguait une qui s'appelait l'*Italique,* et qui, conservée en partie, en plus grande partie remplacée par la sienne, est devenue cette *Vulgate* que le concile de Trente a déclarée authentique. L'empressement à multiplier les versions était unanime; il répondait au besoin des peuples et aux exhortations que les Pères des deux Eglises d'Orient et d'Occident ne cessaient d'adresser à leurs fidèles pour leur inspirer le goût des textes sacrés. On touchait encore à Jésus-Christ, aux apôtres, à ces temps où la vérité n'était qu'hébraïque, et l'on se hâtait de la tirer d'une langue trop étroite pour lui ouvrir, par les deux idiomes grec et

Digitized by Google

romain, toutes les portes du monde civilisé. Mais, au treizième siècle, la situation n'avait plus le même caractère, et l'œil d'Innocent III avait entrevu dans les hérésies naissantes de l'âge moderne la pente qui devait les conduire au protestantisme, c'est-à-dire à la négation de l'autorité dans les choses de l'ordre surnaturel, et, par suite, au renversement du sens de l'Eglise par le sens privé. L'Ecriture devenait ainsi l'arme, non pas d'une erreur dogmatique comme l'avait été l'arianisme ou le nestorianisme et en général toutes les hérésies d'origine grecque, mais l'arme d'une conjuration directe et réfléchie contre la société chrétienne. Au lieu de docteurs égarés par l'orgueil de la science et disputant à l'Eglise des lambeaux de la vérité, on allait voir le peuple lui-même appelé à se faire juge des termes de la révélation et ne reconnaissant plus pour se guider dans les mystères de la parole divine que les illusions de son propre esprit. Dès lors il y avait péril à laisser les saintes Lettres aux mains d'une multitude sans préparation, et que la docilité d'une foi sincère ne préservait plus des piéges de l'ignorance. Ce fut la pensée d'Innocent III. Loin d'interdire le champ des Ecritures à la chrétienté, il n'en ferma que l'issue par où un peuple sans culture pouvait s'y précipiter, et encore ne la ferma-t-il qu'à un seul peuple, celui qui, en France, se trouvait sous l'empire immédiat du mouvement vaudois et albigeois.

Trois siècles plus tard, lorsqu'enfin le protestantisme, longtemps couvé dans les entrailles de l'esprit européen, éclata sur l'Eglise, le souverain pontife Pie IV, s'inspirant des précautions d'Innocent III, les étendit à toutes les parties de la chrétienté, mais en réservant aux évêques la faculté de permettre la lecture de la Bible en langue vulgaire à tous ceux qu'ils jugeraient capables de n'en pas abuser. Vingt ans après, Clément VIII retira cette faculté aux évêques et la transporta à la seule congrégation de l'*Index*. Cette rigueur, toute modérée qu'elle fût, ne tarda pas à s'adoucir par la force même des choses et à mesure que le protestantisme, jugé par ses œuvres, perdit de l'ascendant que le premier feu de son éruption lui avait donné. On vit paraître dans toutes les langues de l'Europe des versions de la Bible émanées d'auteurs sincèrement dévoués à l'Eglise; on les vit s'imprimer et se propager avec l'approbation même

Digitized by Google

des pontifes romains, telles, par exemple, que la version polonaise, publiée à Cracovie sous la protection authentique des papes Grégoire XIII et Clément VIII; telles encore que la version italienne de l'archevêque Florence Martini, plus récemment recommandée par le pape Pie VI. Il n'est pas de nation catholique qui n'ait aujourd'hui à sa portée les Ecritures traduites dans son idiome national par des écrivains d'une foi irréprochable et de l'assentiment exprès ou tacite, soit de l'épiscopat, soit de la Papauté. L'esprit de l'Eglise ne change pas. Dépositaire de la parole de Dieu, elle n'a jamais craint d'en exposer le texte véritable aux regards du genre humain; elle ne l'a pas tenu caché sous le linceul d'une langue hiératique, comme le secret du sanctuaire, et, tout en attribuant à l'antique version latine le caractère de l'authenticité, elle a permis à tous les peuples chrétiens de se la rendre propre dans une interprétation populaire. Elle a respecté les sources primitives, créé une traduction privilégiée, pourvu à l'exactitude des versions de second ordre, accepté toute propagation empreinte de sincérité, et ainsi, tout à la fois économe et libérale, elle a donné à la parole de Dieu une diffusion qui embrasse l'univers.

Mais, encore, mon cher Emmanuel, qu'il fût strictement interdit à un catholique de pénétrer dans les livres saints à l'aide d'une langue contemporaine, ce serait là une barrière sans importance pour vous. Grâce à Dieu, vous êtes lettré; vous appartenez à cette portion des hommes qui a le bonheur de se naturaliser par l'étude dans la cité de l'intelligence. La langue de l'Eglise, qui est celle de votre foi, est aussi celle de votre pensée. Chrétien par le cœur, vous êtes grec et romain par l'éducation, c'est-à-dire que vous êtes initié aux lettres, aux actes, aux idiomes et aux événements dont la Providence s'est servie pour préparer la venue de son Fils et en être le berceau. Si votre science est bornée, votre culture ne l'est pas; vingt ans d'assiduité aux choses de l'esprit ont aiguisé en vous l'arme souveraine des grands combats. On ne peut vous en imposer par une érudition fausse, ni par une philosophie apparente; vous pouvez faire descendre de leur trépied ceux mêmes qui en savent plus que vous, parce que vous avez acquis le plus précieux des dons, qui est la perspicacité de l'entendement. Tandis que

Digitized by Google

d'autres n'ont que le sens des quantités mathématiques, de perspective que les lois et les phénomènes de la matière, vous avez habitué votre âme aux spéculations de l'ordre moral; elle s'est rendu familières les choses qui ne se pèsent ni ne se mesurent à l'aide de la balance ou du compas, et, là même où vous ignorez, vous pouvez sentir encore l'absence du vrai. Vous êtes donc digne de lire la parole de Dieu, non parce que vous êtes capable de la lire dans le texte d'une langue morte, mais parce que vous êtes capable de mépriser les inévitables ombres qui couvrent çà et là des pages où se pressent à la fois les mystères du temps et ceux de l'éternité. Un mot obscur ne vous troublera pas; un usage mal connu ne vous laissera que l'impression de votre impuissance; un acte incompatible avec nos mœurs ne vous sera que le témoignage de l'antiquité où se perd le récit. La lumière surabondante et progressive de l'ensemble vous conduira sûrement, et, au lieu de juger par des points et des virgules d'un livre qui a changé le monde, vous le jugerez par sa substance, son cours et sa toute-puissante unité.

Mais ce qui me rassure encore plus, c'est la droiture de votre cœur et la justesse de votre sens chrétien. Né dans un pays catholique, c'est-à-dire dans un pays qui a conservé Jésus-Christ tout entier, vous avez reçu la tradition vivante du christianisme. Vous vous sentez disciple, et non pas maître. Comme Marie, la sœur de Lazare, se tenait aux pieds du Seigneur en l'écoutant; comme Jean, l'apôtre bien-aimé, s'appuyait sur sa poitrine en le regardant; ainsi vous tenez-vous aux pieds et sur la poitrine de l'Eglise, cette immortelle héritière du Christ, qui a reçu de lui sa parole dans les Ecritures, sa grâce dans les sacrements, sa personne même dans l'Eucharistie, et enfin son autorité pour conduire les âmes et se conduire elle-même dans les voies de la rédemption. Vous n'avez aucune peine à lui reconnaître ses traits, et, les reconnaissant, vous n'avez aucune peine à lui soumettre l'onction que vous avez reçue par elle de l'esprit de Dieu. Vous l'appelez votre mère, parce que vous la croyez l'épouse de Jésus-Christ, et la certitude de sa maternité vous inspire la tendresse et l'abandon de l'amour filial. Vous ne la séparerez donc pas des Ecritures pas plus que vous ne la séparez de Jésus-Christ; vous ne ferez pas un

Digitized by Google

divorce entre ces trois et indivisibles objets de votre affection. Si les Ecritures vous ont conduit à Jésus-Christ et Jésus-Christ à l'Eglise, l'Eglise à son tour vous donnera la force de suivre Jésus-Christ et la grâce de ne pas errer dans les Ecritures au gré d'une interprétation sans règle. C'est là le triple nœud de la vérité parmi nous; qui brise l'un brise les autres, et il ne lui reste bientôt dans les mains que la poussière de ce monde. Quand les protestants rejetèrent l'Eglise, je veux dire l'Eglise véritable, celle qui remontait à son auteur par la tradition de l'épiscopat et de la primauté romaine, ils crurent qu'ils se tiendraient fermement à la personne du Christ sur le fondement de la parole de Dieu. Mais la négation de la divinité de l'Eglise les amena bientôt à la négation de la divinité de Jésus-Christ, et celle-ci à la négation de la divinité des Ecritures. Qui rompt le faisceau par un point le détruit tôt ou tard. Sans doute il est encore des protestants, et beaucoup peut-être, qui croient sincèrement à la Bible et au Christ; mais la pente historique du protestantisme est où je l'ai dit, et les efforts des simples ou des ardents pour retenir la vérité scripturaire ne peuvent cacher au monde la dispersion de Babel

Je ne crains pas pour vous cet écueil, mon cher Emmanuel; le cours de votre siècle n'est plus où il était il y a trois cents ans. Alors, dans l'inexpérience d'une séparation qui n'avait jamais été tentée, on croyait possible le règne de Dieu sans le règne de l'homme; aujourd'hui l'épreuve est faite, et il est constant que l'homme a sa part nécessaire et voulue dans le règne de Dieu. Qui détrône l'Eglise détrône Jésus-Christ. C'est pourquoi ce n'est pas l'hérésie, mais l'incroyance; ce n'est pas l'abus des Ecritures, mais leur mépris, qui est la blessure de notre âge. Echappé que vous êtes au grand naufrage des convictions, l'erreur inconséquente est sans péril pour vous. Vous êtes sauvé tout entier par cela seul que vous êtes sauvé. Aussi est-ce une autre crainte qui me préoccupe à votre sujet, la crainte que vous ne lisiez pas ou que vous lisiez sans profit nos codes sacrés.

Car, ne vous y trompez pas, c'est une lecture difficile, et difficile par une raison à laquelle peut-être vous n'avez pas songé. Je ne fais pas allusion à votre ignorance des langues

Digitized by Google

originales de l'Ecriture ; vous ne savez pas l'hébreu, et vous n'avez du grec qu'une teinture trop légère pour vous servir. Mais là n'est pas l'obstacle. Si un protestant, qui est seul au monde en présence de la Bible, a un besoin logique d'en connaître les sources, et par conséquent les idiomes où repose son antiquité, il n'en est pas ainsi d'un catholique, qui sait ce qu'il est. Vivant dans l'Eglise perpétuellement assistée de Dieu pour la conduire et l'éclairer, il lui suffit qu'elle sache ce qu'il ignore. Sa science est la sienne, sa lumière lui appartient, et, dans l'immense communion des siècles et des docteurs chrétiens, il puise l'honneur invincible de parler toutes les langues, d'entendre et de résoudre toutes les difficultés. L'Eglise est née dans les régions sémitiques ; ses premiers apôtres étaient de la race d'Abraham, et, par eux, elle a connu tous les secrets de la postérité de Sem. Elle en a recueilli les traditions, partagé les mœurs, épelé les dialectes. Tout ce vieux monde hébraïque a été son berceau, et elle s'est jouée du Nil au Sinaï, du Sinaï à Jérusalem et à Babylone. Le monde grec en même temps lui ouvrait ses portes démantelées par où s'échappait tout le fleuve de la première Europe, et Rome, maîtresse de tout, l'introduisait de la terre latine aux entrailles de l'Occident. Car il y avait à cette heure-là trois choses présentes partout : les synagogues juives, les colonies grecques et les légions romaines. Saint Paul était à la fois juif par son origine, grec par la ville de Tarse, lieu de sa naissance, romain par le droit de cité, et, quelque part qu'il se portât, il n'était étranger que par Jésus-Christ, jusqu'à ce que le lendemain ce titre lui créât une quatrième fraternité. Toutes les langues et tout le savoir humain s'étaient ainsi donné rendez-vous au berceau de l'Eglise ; et depuis, à mesure qu'elle s'est avancée entre les ruines du monde ancien et les rudiments du nouveau, elle s'est initiée toujours avec une fidélité digne de sa mission, aux progrès de la science humaine. C'est pourquoi ses enfants, certains de son infaillibilité surnaturelle, certains aussi de son universelle culture, se reposent sur elle des dons qu'ils n'ont pas reçus, et, tranquilles dans sa double lumière, pauvres ou riches, ils apportent à la table commune de la vérité une faim dont ils ne rougissent pas.

Digitized by Google

Ne vous inquiétez donc pas d'ignorer l'hébreu ou de mal savoir le grec; l'Eglise les sait pour vous et elle ne vous demande que la bonne volonté de les apprendre pour elle, si tel était l'honneur de votre prédestination. Mais, Emmanuel, il y a dans l'Ecriture une plus grande difficulté que celle des langues, une difficulté plus intime encore, et plus profonde, c'est celle de sa beauté. L'Ecriture est belle d'une beauté qui n'a rien d'humain, qui ne procède d'aucune passion et qui n'en provoque aucune. En tout autre livre, les choses nous touchent par leur nature qui est la nôtre, et, si le génie de l'écrivain les a couvertes d'éloquence ou de poésie, elles nous ravissent aisément jusqu'à l'enthousiasme ou au moins jusqu'à l'émotion. Il n'en est pas de même de l'Ecriture. Elle est, d'un bout à l'autre, surhumaine par son fonds, quoiqu'il n'y soit question que de l'homme et de ses destinées, et il y règne un souffle si simple, si chaste, si peu terrestre, que jamais le côté faible et ardent de notre être n'y trouve son aliment. C'est à peine si çà et là, dans quelque fragment d'une histoire plus proche de nous, nous sentons légèrement s'émouvoir la brise de l'humanité. Joseph retrouvant ses frères qui l'ont autrefois vendu, Tobie embrassant son vieux père après une longue absence et de plus longues alarmes, les Machabées délivrant leur patrie du joug de l'étranger : ces scènes et quelques autres nous ramènent au foyer de notre nature, mais rarement et avec une sorte de parcimonie. Quand je lis ce fameux *Cantique des cantiques* que Voltaire appelait avec tant de goût *une chanson de corps de garde,* je fus étonné de demeurer si froid devant une si grande et si orientale nudité d'expressions; je me demandai pourquoi, ne comprenant pas encore que, s'il y a un art de cacher le vice sous des formes de style savamment calculées, il y a aussi un art de cacher la vertu sous des couleurs qui ressembleraient celles de la passion. Il en est du *Cantique des cantiques* comme du crucifix; tous les deux sont nus impunément parce qu'ils sont divins.

Mais, si cette perfection est un témoignage de divinité, elle est aussi une épreuve pour le lecteur. Il se lasse aisément d'être emporté si haut, loin des parfums et des illusions de la terre. Comme les Israélites errant dans les solitudes de l'Arabie regrettaient, sans le vouloir, la captivité

Digitized by Google

de l'Egypte, il regrette les champs bien-aimés des littératures qui l'ont ému. Le souffle lui manque pour suivre l'inspiration des prophètes et le langage des martyrs; il y croit, il les goûte, même par l'onction intérieure de l'Esprit de Dieu qui habite en lui, mais *le poids de cette gloire*, pour me servir d'une expression de saint Paul, est trop pesant à une âme qui n'a pas encore atteint la virilité de l'âge surnaturel. Aussi l'Eglise, qui le sait, n'impose-t-elle pas à ses enfants cette grande lecture comme un devoir; semblable à une mère prudente, elle leur distribue la parole de Dieu dans une mesure qui convient à leur faiblesse. Un mot, une phrase, lui suffisent pour les instruire et les toucher. Soit qu'elle leur parle du haut de la chaire par ses ministres, soit qu'elle dicte pour eux des livres à ses docteurs, c'est toujours l'Ecriture qui est sur ses lèvres ou sous sa plume, comme un or précieux qui, sans rien perdre de sa substance et de son prix, se déroule entre les doigts de l'artiste et y reçoit l'alliage de son génie. Cet alliage, il est vrai, quand il est appliqué à l'Ecriture, est un alliage humain, l'empreinte d'un art moins parfait que celui de Dieu. Cependant, à cause de l'alliance entre Dieu et l'homme par la grâce, nous pouvons parler la parole de Dieu sans la profaner, et ce que nous y mêlons de notre âme est un trait qui la rapproche heureusement de notre infirmité. Quand, par exemple, vous lisez l'Ecriture dans Bossuet, quelle majesté, quelle force, quelle lumière, n'en jaillit pas à vos yeux? Le mot qui vous eût laissé froid vous remue; c'est un prophète expliquant un prophète. La voie est ravie sans être abaissée, et c'est notre faiblesse même qui est ici le char où nous montons vers Dieu.

Il y a peu d'années, les *Martyrs* de M. de Chateaubriand me tombèrent sous la main; je ne les avais pas lus depuis ma première jeunesse. Il me prit fantaisie d'éprouver l'impression que j'en ressentirais, et si l'âge aurait affaibli en moi les échos de cette poésie qui m'avait autrefois transporté. A peine eus-je ouvert le livre et laissé mon cœur à sa merci, que les larmes me vinrent aux yeux avec une abondance qui ne m'était pas ordinaire, et, rappelant mes souvenirs sous le charme de cette émotion, je compris que je n'étais plus le même homme, et que, loin d'avoir perdu

Digitized by Google

de ma tendresse littéraire, elle avait gagné en profondeur et en vivacité. Ce n'était pas seulement l'âge qui l'avait mûrie: un nouvel élément l'avait transfigurée; j'étais chrétien. Les *Martyrs*, qui n'avaient parlé qu'à mon imagination et à mon goût de jeune homme, leur parlaient encore sans doute, mais ils trouvaient dans ma foi un second abîme ouvert à côté de l'autre, et c'était le mélange de deux mondes, le divin et l'humain, qui, tombant à la fois dans mon âme, l'avait saisie sous l'étreinte d'une double éloquence, celle de l'homme et celle de Dieu. Aucun écrivain, avant M. de Chateaubriand, n'avait eu cet art au même degré. Saint-Jérôme, le plus passionné des Pères, avait bien retenu de l'antiquité profane et des ardeurs de sa jeunesse un accent qui retentissait dans son style; mais, pénétré de Jésus-Christ jusqu'à la moëlle des os, le saint diminuait en lui les restes du poëte et du voyageur. Il se frappait la poitrine au souvenir de l'ancien Jérôme, et ce qui s'en entendait encore n'était plus que le cri du lion affaibli par l'immensité du désert. En M. de Chateaubriand l'homme avait survécu. Comme le solitaire de Béthléem, il avait assisté aux révolutions des empires; il avait vu tomber Versailles et persécuter le Christianisme; comme lui, victime d'une mélancolie native que les événements du monde avaient nourrie, il avait cherché dans de lointains exils le remède de ses douloureuses contemplations; la foi lui était venue de ses larmes, et, purifiant tout à coup son génie jusque-là sans règle, elle lui avait inspiré, sur les ruines de l'Eglise et de la monarchie, les premières pages qui eussent consolé le sang des martyrs et les tombes de Saint-Denis. Mais, si chrétien qu'il fût, l'homme était demeuré; il se remuait tout vivant dans la magie de son style, et jamais le Christianisme n'avait eu pour prophète une âme où le monde eût tant d'éclat et Jésus-Christ tant de grandeur. Jusque dans ses traits M. de Chateaubriand portait cet illustre combat de sa destinée contre elle-même. Il y avait dans sa tête la majesté pensive de la foi, les rayons de la gloire et ceux de la solitude, mais non pas toute la paix du chrétien qui depuis longtemps s'est assis au Calvaire en face de la Croix. Dieu nous l'avait donné aux confins de deux siècles, l'un corrompu par l'infidélité, l'autre qui devait essayer de se reprendre aux

Digitized by Google

choses divines, et sa muse avait reçu le même jour, pour mieux nous charmer, la langue d'Orphée et celle de David.

Ainsi en est-il plus ou moins, mon cher Emmanuel, de tous les interprètes de l'Écriture. Leur mission est de nous en adoucir la divinité, comme on verse dans une eau précieuse par elle-même une goutte d'un parfum trop puissant pour être respiré par nos faibles organes. Les catholiques sont accoutumés à ces ménagements de la bonté de Dieu. Ils ne croient pas déchoir en lisant les Pères et les docteurs de l'Eglise, en écoutant la voix de leurs pasteurs ou l'éloquence qui perpétue dans la chaire évangélique les traditions de l'apostolat. Ils sont persuadés que tout est vivant dans l'œuvre de Jésus-Christ, et que l'Écriture elle-même, en passant de l'airain qui la garde aux lèvres qui la répandent, ne perd pas sa nature ni son efficacité. Cependant n'en concluez pas que sa lecture directe soit inutile au chrétien qui s'y applique. Elle ne lui est pas nécessaire, mais elle lui est profitable. C'est la pensée de tous les Pères de l'Eglise; et je tiens, en suivant leurs traces, à vous ouvrir ce chemin, l'un des plus consolants par où l'âme puisse s'élever vers Dieu.

Quoi que fassent, en effet les prédicateurs de la parole divine ou les docteurs de la science chrétienne, ils ne nous dispensent l'Écriture que goutte à goutte, dans un ordre brisé par le cadre de leurs discours ou l'objet de leurs travaux, et, tout en recueillant de leur exposition la doctrine céleste, elle n'a plus, sous cette forme, la suite lumineuse et progressive que l'Esprit de Dieu lui a faite dans le cours des temps. Le pain est rompu, il est vivant, il est distribué à tous les besoins dans la proportion de toutes les forces; mais son architecture a disparu par le succès même de la charité. Si, au contraire, lentement instruits par l'Église, pénétrés de son souffle vivifiant, nous entrons avec un cœur docile dans le monument même de la vérité tel que Dieu l'a construit, nous rencontrons bien des ombres dans les profondeurs, des passages où il faudra courber la tête, des sublimités où notre intelligence sera sur le point de faillir; mais, soutenus par l'Église elle-même, notre compagne inviolable, nous marcherons de clartés en clartés sous le firmament de la sainte parole, nous jouant avec elle dans les plans dé-

Digitized by Google

couverts de l'éternité, admirant de proche en proche Jésus-Christ qui s'avance, l'attendant avec les patriarches, le regardant venir avec les prophètes, le saluant sur la harpe des psaumes, jusqu'à ce qu'enfin, au seuil du second temple, il nous apparaisse tout chargé de sa gloire et de sa mort, victime prédestinée de la réconciliation des âmes et souveraine explication de tout ce qui est par tout ce qui fut. Cette vision de Jésus-Christ ne remplit pas seule le long tissu des saints livres; elle s'y entrelace aux grands événements du monde. Le chrétien les y voit sous la main de la Providence, conduits par des lois de justice et de bonté. Il démêle, à cette lumière, la succession des empires, l'avénement et la chute des races fameuses. Il comprend que le hasard n'est rien ni la fatalité non plus, mais que tout marche sous la double impulsion de la liberté de l'homme et de la sagesse de Dieu. Cette vue de l'histoire dans la vérité de ses causes le ravit. Il y puise un entendement de la vie qu'aucune expérience ne lui donnerait, parce que l'expérience ne révèle que l'homme, tandis que l'Écriture révèle à la fois Dieu dans l'homme et l'homme en Dieu. Cette révélation ne se fait pas seulement sentir aux grands moments de la Bible; elle est partout. Dieu ne s'absente jamais de son œuvre. Il est au champ de Booz, derrière la fille de Noémi, comme il est à Babylone au festin de Balthazar. Il s'assied sous la tente d'Abraham, voyageur fatigué du chemin, comme il se repose au sommet du Sinaï dans les foudres qui annoncent sa présence. Il assiste Joseph dans sa prison comme il couronne Daniel dans sa captivité. Les moindres détails de la famille ou du désert, les noms, les lieux, les choses, tout est plein de lui, et c'est dans une route de quarante siècles, de l'Éden au Calvaire, de la justice perdue à la justice recouvrée, qu'on suit de la sorte et pas à pas tous les mouvements de sa tendresse et tous ceux de sa force. Qui pourrait revenir insensible d'un si profond pèlerinage? Qui pourrait, conduit par la foi sur de telles traces, ne pas rentrer meilleur au foyer de sa propre vie? La Bible est tout à la fois le drame de nos destinées, l'histoire primitive du genre humain, la philosophie des Saints, la législation d'un peuple élu et gouverné par Dieu; elle est dans une Providence de quatre mille ans la préparation et le germe de tout l'avenir de

Digitized by Google

l'humanité; elle est le dépôt des vérités qui lui sont nécessaires, la charte de ses droits, le trésor de ses espérances, l'abîme de ses consolations, la bouche de Dieu sur son cœur; elle est enfin le Christ fils de Dieu qui l'a sauvé.

Et si l'humanité l'ignorait, Emmanuel, si, pervertie par les bienfaits même de ce livre qui l'ont élevée si haut, elle venait à le méconnaître dans l'orgueil d'une grandeur qu'elle y a puisée, nous, chrétiens des derniers âges, quel ne devrait pas être notre culte pour ce monument éternel de la grâce qui nous a choisis et de la vérité qui nous a faits? Comment en délaisserions-nous les pages dans la froide poussière d'une inactive adoration? Sans doute elles vous coûteront de la peine, je vous l'ai dit; mais cette peine elle-même est encore un don; car, parmi les avantages attachés à l'étude directe des Ecritures, il faut compter l'appropriation lente et personnelle que nous nous faisons de leur substance. Lorsque nous en lisons le texte dans les docteurs ou que nous en écoutons la voix dans la chaire de nos temples, c'est la pensée d'autrui qui dirige la nôtre, et qui, en nous épargnant tout travail, ne creuse pas toujours assez avant dans notre âme le sillon de l'Esprit-Saint. Mais, si, au contraire, placés en présence de la lettre elle-même comme en présence d'un or inculte, nous y appliquons avec ferveur toutes les forces de notre entendement et toutes les énergies de notre foi, il se crée peu à peu entre le livre et nous un mystère de transsubstantiation. Notre âme entre dans chaque mot; et chaque mot, pesé au poids d'une conscience qui adore, pénètre notre âme, l'éclaire, l'échauffe, l'émeut, la ravit, lui donne Dieu dans une suave onction. Qu'importe le temps? qu'importent les sueurs? Je ne vous presse pas d'aller vite, et Jésus-Christ ne vous presse pas non plus. Il attend sans peine l'homme après que l'homme a mis quarante siècles à l'attendre. Il faudra même vous résoudre à passer des choses que vous n'entendrez pas tout d'abord; c'est le conseil que vous donne l'*Imitation*. « La curiosité, dit-elle, nous arrête souvent dans la lecture des saints livres, parce que nous voulons comprendre et discuter là où il faudrait passer simplement (1). » A la longue, cependant,

(1) Livre I, chap. V, vers. 2.

Digitized by Google

et en vous aidant d'ailleurs quelquefois d'un commentaire ou d'un conseil, votre esprit se formera au style de Dieu, comme aussi à la grammaire abrupte et quelquefois barbare de saint Jérôme. Vous prendrez goût à ce divin banquet; vous vous y assoirez tous les jours non pas de longues heures, je ne vous le demande pas, mais quelques instants, le matin, lorsque le fardeau de la veille aura été enlevé de votre cœur par le repos et que celui du jour n'aura pas encore courbé votre esprit. Vous ferez de ce lever dans la parole de Dieu l'aurore bien-aimée de tous vos travaux. Elle les colorera d'un reflet du ciel; elle y fera descendre comme un baume la rosée qui tombe des saintes régions. Vous vous direz en fermant le livre après avoir lu, ce que Jésus-Christ disait à saint Pierre sur les flots du lac de Galilée : *Duc in altum*, avance toi maintenant dans la haute mer.

Ce moment du réveil dans l'ombre ou la clarté du matin, selon les saisons, est un moment sacré. L'âme qui n'en connaît pas le prix ne s'initiera jamais bien avant aux voies du Dieu qui a réglé le cours des astres en même temps que la vie de l'homme, et fait de l'une et de l'autre une harmonie calculée. Le mépris de cette harmonie, funeste à la santé et au travail, l'est bien davantage encore à la piété. L'homme qui prolonge son sommeil au delà du matin, parce qu'il a prolongé sa veille au delà d'une juste nuit, trouve à son chevet le bruit et les affaires du monde. Il est saisi par leur éclat tumultueux, et cherche en vain pour Dieu l'heure tranquille qu'il a perdue par sa faute. Il ne trouve que des devoirs qui se précipitent, des ennuis qui s'appellent, l'oubli de son âme et le silence de la vérité. Aussi était-ce, aux temps plus chrétiens que le nôtre, une maxime de toutes les familles fortes et de tous les esprits vigoureux, de se coucher de bonne heure pour se lever de même, et, lorsque je quittai ma province, à l'âge de vingt ans, pour venir à Paris, un homme éminent qui s'intéressait à ma jeunesse me dit cette parole qui m'est toujours demeurée présente : « Si vous voulez être tout ce que Dieu demande de vous et vivre autant que le comporte votre nature, ne veillez jamais au delà de dix heures du soir. » Aujourd'hui par une aberration trop commune, mais sévèrement punie, on veut unir

Digitized by Google

au prestige des travaux sérieux la jouissance des plaisirs vulgaires. On est homme du monde par delà minuit et l'on se réveille écrivain, savant, magistrat, ministre même, en attendant que la nature, accablée de ce double fardeau, se venge du génie lui-même par un idiotisme qui attriste l'admiration et que l'antiquité n'avait pas connu.

Vous, mon cher Emmanuel, quelle que soit votre carrière, vous permit-elle d'être moins ménager de vos nuits, respectez-en la prédestination divine. Suivez dans votre sommeil comme dans tous vos actes l'ordre sacré de la nature. Ce n'est pas en vain que vous en violeriez la majesté ; ce n'est pas en vain non plus que vous honorerez dans ses lois la main qui les a tracées, et qui, en créant l'univers pour l'homme, a mis partout dans son œuvre un bienfait pour qui la vénère, un châtiment pour qui la profane. Le matin est le réveil du monde, qu'il soit aussi le vôtre. Consacrez-en l'aube virginale à la méditation de cette aube plus splendide encore et plus pure, qui est la parole de Dieu. L'une est la lumière de vos yeux, l'autre est celle de votre cœur; que toutes les deux se lèvent en même temps sur vous pour éclairer votre vie. La sortie du sommeil est comme la sortie du tombeau, et, quand Jésus-Christ s'élança du sien, au jour de sa résurrection, ce fut un ange qui renversa la pierre du sépulcre.

Mais dans quel ordre lirez-vous l'Ecriture sainte? Sera-ce au hasard, selon que l'instinct vous guidera, ou bien d'après une pensée directrice? Le hasard n'étant que l'abandon de soi-même à l'inconnu, vous ne pouvez vous fier à lui dans une affaire aussi sérieuse que celle de communiquer avec Dieu par sa parole. Vous suivrez donc un ordre préconçu : quel sera-t-il?

L'Ecriture, comme une haute montagne qui serait le phare du monde, se partage en deux versants, le versant de l'antiquité et celui des temps modernes, l'un qui regarde l'occident et l'autre l'orient de l'humanité. Tous les deux portent le nom de *Testament*, parce que tous les deux renferment le témoignage de Dieu et la charte de son alliance avec l'homme; mais, par le côté qui regarde la préparation de cette alliance le testament divin prend le nom d'*ancien*, par le côté qui en regarde la consommation, il prend le nom

Digitized by Google

de *nouveau*. L'un et l'autre, considérés dans leur distribution intérieure, se composent des mêmes éléments : l'histoire qui dit le passé, la prophétie qui dit l'avenir, la théologie qui unit le passé à l'avenir, dans le sein de l'éternelle vérité.

Or, entre ces deux perspectives, dont l'une vous reporte à des temps qui ne furent qu'un préambule, l'autre à des temps qui durent encore et ne finiront qu'avec le monde, je n'hésite pas un instant. Vous êtes né sous Jésus-Christ; son siècle est le vôtre, sa lumière a éclairé toute lumière, et, de même que ceux qui furent avant lui le regardaient venir, ceux qui sont après lui doivent le regarder venu. Après comme avant, il est le point unique où le ciel et la terre se rencontrent. Sans doute les chrétiens de l'Ancien Testament passaient au delà du Christ pour contempler dans la suite des choses l'admirable effet de sa mission; mais ce second regard n'était que le prolongement du premier. Ils voyaient d'abord Jésus-Christ, et, cette vision satisfaite, ils adoraient en elle l'avenir mystérieux du genre humain régénéré. Nous aussi, Chrétiens du nouveau Testament, nous pouvons bien considérer au delà du Christ les institutions et les événements qui en ont préparé la venue; mais c'est en traversant sa personne qu'il nous faut atteindre ce passé où il ne régnait pas encore, et qui n'était qu'un crépuscule et une ébauche de son apparition au milieu de nous. Notre premier regard tombe sur lui naturellement; il est l'objet cherché avant tous les autres, la splendeur qui rejaillit sur les siècles incomplets, comme elle illumine les siècles de perfection.

Vous commencerez donc par l'Evangile, qui est Jésus-Christ vivant. Là, dans sa chair, expression de son âme et voile transparent de sa divinité, vous le verrez lui-même. Ce n'est point Moïse, ni David, ni le prophète Isaïe, si grands qu'ils soient, qui vous parleront de lui; c'est sa propre bouche qui vous dira sa pensée, ses regards qui vous diront son amour, sa main qui pressera la vôtre pour vous encourager en vous bénissant. Vous le verrez naître dans le silence d'une nuit, sur la paille d'une étable, et vous lui apporterez avec d'humbles bergers les prémices de l'adoration du genre humain. L'Orient, terre antique des ressouvenirs, enverra visiter son berceau, et, dès cet éveil d'une

Digitized by Google

gloire qui doit remplir le monde, le sang innocent coulera pour l'étouffer. Une terre impure recevra dans l'exil l'enfant qui purifiera tout et fera de l'univers une seule patrie. Vous reviendrez avec lui au toit de ses ancêtres, non plus le palais de David, dont il est le dernier fils, mais l'obscure maison d'un artisan qui vit de ses mains, et là vous admirerez cette enfance, objet de tant de présages et ensevelie dans de si simples vertus. Vous rentiendrez votre souffle pour entendre le sien, et l'histoire, muette tout exprès, ne vous apportera qu'un mot ou deux, mots énigmatiques qu'une mère alarmée pèse dans le sanctuaire de son inaltérable virginité. Sion enfin s'émeut, la Judée se trouble; toutes les douleurs accourent au-devant de celui qu'elles attendaient; Jean le baptise, le peuple l'écoute, les docteurs le haïssent et le persécutent, les pêcheurs quittent leurs barques pour le suivre, et la parole de Dieu, s'échappant de sa source à toute heure, court du tombeau des âmes au tombeau des corps pour rappeler partout la vie. L'homme voit ce qu'il n'avait jamais vu, la souveraine bonté dans la souveraine puissance, et la plus haute lumière dans la plus populaire simplicité. L'Évangile est au monde, immortel désormais, plus profond que les sages, plus pur que les vierges, plus fort que les rois, encore inconnu de Rome où sera son trône, et déjà maître du temps qui ne l'a pas consacré.

Oh! qu'écrirai-je de l'Évangile, puisque l'Évangile est écrit! Ouvrez-le, vous qu'il a fait mon fils, et, après y avoir imprimé vos lèvres rassurées, livrez-vous à lui comme à l'âme de votre mère. Votre mère venait de Dieu et elle vous aimait; l'Evangile aussi vient de Dieu, et c'est le seul livre qui ait reçu le don d'aimer. Par un prodige aussi admirable que lui-même, quatre hommes l'ont écrit sous l'inspiration de celui qui l'avait parlé, et, malgré la différence personnelle de leur caractère et de leur génie, on retrouve en tous quatre le même naturel sublime et simple, le même accent, la même vérité, le même amour et le même Dieu. C'est toujours l'Evangile, parce que c'est toujours Jésus-Christ.

Après l'Evangile viennent les actes de ses premiers disciples, de ceux qui avaient entendu et vu le Sauveur. Je ne

Digitized by Google

vous le cache pas, les *Actes des Apôtres* m'émeuvent plus que l'Evangile. En celui-ci tout est trop divin, si l'on peut parler de la sorte : en ceux-là l'homme paraît mais en quel moment et sous quel souffle! Jésus-Christ vient de quitter la terre y laissant les traces ineffaçables de son passage, y laissant quelques amis de son choix avec lesquels il a vécu, qui l'ont touché dans sa chair comme un homme, et l'ont cependant adoré comme un Dieu. Les voilà seuls, en face de l'univers qui ne croit rien de ce qu'ils croient, qui n'en sait même rien encore, et qu'ils doivent convertir à leur foi du pied de la croix qui a vu périr leur maître. Y eut-il jamais pour des hommes un semblable moment? Et quels hommes? des artisans, des pêcheurs. Ils vont dire au monde les premières paroles de la prédication chrétienne; ils vont faire dans les âmes, après la leur, les premiers miracles de la toute-puissance apostolique, et tracer dans la corruption du siècle les premiers linéaments de ces mœurs où la charité s'enflammera des glaces de la pureté. Toutes les origines et toute l'éloquence du Christianisme sont dans ces courtes pages où saint Paul qui n'avait pas vu le Christ et qui le persécutait, se lève à côté de saint Pierre désormais inséparable de lui, moins grand par l'autorité, plus éclatant par la parole, égaux tous les deux en trois choses, leur amour, leur supplice et leur tombeau.

Là, entre ces deux hommes, vous verrez apparaître toutes les scènes de l'antiquité chrétienne : la communauté des âmes et des biens, la fraternité, l'apostolat, la hiérarchie, l'esprit de secte déjà naissant, la vindicte de l'excommunication, le premier concile avec le premier oracle de l'infaillibilité, la foi donnée aux gentils contre l'attente universelle et à la surprise des apôtres eux-mêmes, les flammes de l'Esprit-Saint tombant avec le don des langues sur quiconque croit et adore, tout l'ordre intérieur enfin de l'Eglise manifesté au dehors par des signes sensibles, et ce qui s'accomplira secrètement dans toute la suite des siècles, accompli ouvertement à la face de trois mondes, le monde juif, le monde grec et le monde romain. C'est à Jérusalem qu'a commencé ce drame surnaturel; c'est à Rome qu'il se termine, après avoir passé par Antioche, Athènes et Corinthe. Saint Paul, tout chargé de chaînes, apporte aux Ro-

Digitized by Google

mains la liberté de l'univers, et le bruit de ses pas dans la capitale future du Christianisme est la dernière parole qu'on entende de lui.

Que d'heures, mon cher Emmanuel, que d'années il vous faudra donner à cette lecture de l'Evangile et des Actes! Je ne vous les nombre pas ni ne vous les détermine; mais vous vous garderez d'aller plus loin avant que cette image de Jésus-Christ et de ses apôtres ait pris de votre cœur une immortelle possession.

Que ferez-vous alors? Dois-je prévoir le temps où l'Evangile aura pénétré dans l'intime familiarité de tout votre être et vous tracer d'avance les étapes de votre itinéraire dans la longue suite des Ecritures? Je le crois préférable pour ne pas rompre l'unité de ces lettres, et parce que de brèves indications me suffiront d'ailleurs pour vous guider au delà du point où nous sommes parvenus.

Peut-être attendez-vous qu'après l'Evangile et les Actes, qui composent la partie historique du Nouveau Testament, je vais vous introduire sans intermédiaire dans sa partie théologique, c'est-à-dire dans les épîtres des apôtres et particulièrement de l'apôtre saint Paul. Cet ordre semblerait naturel, mais il vous précipiterait trop tôt dans les profondeurs du dogme chrétien. J'aime mieux vous y conduire avec plus de lenteur pour vous y conduire avec plus de sûreté. C'est pourquoi je vous ramène de mille ans en arrière et de Jésus-Christ à David, son plus illustre aïeul. David n'est pas seulement prophète, il est le prince de la prière et le théologien de l'Ancien Testament. C'est avec ses psaumes que prie l'Eglise universelle, et elle trouve dans cette prière, outre la tendresse du cœur et la magnificence de la poésie, les enseignements d'une foi qui a tout su du Dieu de la création et tout prévu du Dieu de la rédemption. Le psautier était le manuel de la piété de nos jours; on le voyait sur la table du pauvre comme sur le prie-Dieu des rois. Il est encore aujourd'hui, dans la main du prêtre, le trésor où il puise les aspirations qui le conduisent à l'autel, l'arche qui l'accompagne aux périls du monde, comme au désert de la méditation. Nul autre que David n'a mieux prié; nul autre, préparé par plus de malheurs et plus de gloire, par plus de vicissitudes et plus de paix, n'a mieux

Digitized by Google

chanté la foi de tous les âges et mieux pleuré les fautes de tous les hommes. Il est le père de l'harmonie surnaturelle, le musicien de l'éternité dans les tristesses du temps, et sa voix se prête à qui la veut pour gémir, pour invoquer, pour intercéder, pour louer, pour adorer. Empruntez-la, Emmanuel, vous si jeune encore dans la prière, si nouveau dans les élans de l'âme vers Dieu; empruntez cette voix dont l'Eglise a fait la sienne, et qui, depuis trois mille ans, porte aux anges les soupirs et la joie des saints. Que votre psautier vous accompagne partout comme un ami fidèle. En quelque situation que la Providence vous jette, David, vous y a précédé. Serez-vous pauvre? David fut berger. Serez-vous soldat ou capitaine? David a vécu dans les camps, et son heureuse épée a dicté la victoire dans la guerre civile et dans la guerre étrangère. Serez-vous l'hôte d'un palais, l'ami des rois? David a pratiqué les cours, il en a connu les faveurs et les ingratitudes. Serez-vous trahi, persécuté? David le fut avant vous, il erra longtemps dans l'exil incertain de son sort. Aurez-vous le bonheur de rencontrer une âme qui se donne à la vôtre? David aima Jonathas et fut aimé de lui. La rivalité de leur destinée ne sépara point leurs cœnrs, et le fils de Saül, enveloppé dans la réprobation de son père, perdit le trône et la vie sans perdre l'amitié. Serez-vous fidèle à Dieu? David le fut. Serez-vous pécheur? David le fut. Les revers vous précipiteront-ils du faîte de la fortune aux extrémités de la misère? David s'enfuit devant la trahison d'un fils, et la fortune ne lui revint que sur le cadavre de l'enfant qu'il voulait sauver. Il n'y a pas dans la vie de l'homme un péril, une joie, une amertume, un abattement, une ardeur, pas un nuage et pas un soleil qui ne soient en David, et que sa harpe n'émeuve pour en faire un don de Dieu et un souffle d'immortalité.

C'est donc lui qui vous recevra des mains de l'Evangile pour vous conduire à Saint Paul. Saint Paul est le théologien du Nouveau Testament et le dernier degré de la profondeur dans les choses divines. Venu après Jésus-Christ, quand la révélation de tous les mystères était consommée, homme de science avant d'être l'homme de Dieu, il a porté dans les abîmes de l'incarnation et de la rédemption une lumière si énergique, qu'elle éblouit d'abord, et une intrépidité de foi

Digitized by Google

dont l'expression abrupte cause une sorte de vertige à l'entendement qui n'y est pas préparé. Saint Paul a une langue à lui, une sorte de grec tout trempé d'hébraïsme, des tours brusques, hardis, brefs, quelque chose qui semblerait un mépris de la clarté du style, parce qu'une clarté supérieure inonde sa pensée et lui paraît suffire à se faire voir elle-même. Insouciant de l'éloquence comme de la lumière, il rebute d'abord l'âme qui vient à ses pieds; mais, quand on a la clef de son langage, et qu'une fois, à force de le relire, on s'est élevé peu à peu à l'entendre, on tombe dans l'enivrement de l'admiration. Tous les coups de sa foudre ébranlent et saisissent; il n'y a plus rien au-dessus de lui, pas même David, le poëte de Jéhovah, pas même saint Jean, l'aigle de Dieu; s'il n'a pas la lyre du premier ni le coup d'aile du second, il a sous lui l'océan tout entier de la vérité et ce calme des flots qui se taisent. David a vu Jésus-Christ du haut de la montagne de Sion, saint Jean a reposé sur sa poitrine dans un banquet; pour saint Paul, c'est à cheval, le corps en sueur, l'œil enflammé, le cœur tout rempli des haines de la persécution, qu'il a vu le Sauveur du monde, et que, renversé à terre sous l'éperon de sa grâce, il lui a dit cette parole de paix : *Seigneur que voulez-vous que je fasse?*

Saint Paul étudié et goûté, mon cher Emmanuel, les Écritures sont à vous. Vous les ouvrirez à la première page, et vous les lirez à votre aise dans l'ordre où la tradition de l'Église en a placé les livres. Vous arriverez ainsi à l'Apocalypse de saint Jean, qui est la prophétie du Nouveau Testament et de tout l'avenir de l'Église sur la terre. Je ne vous en dis rien. Saint Jean, dans cette vision fameuse, a vu tomber la Rome idolâtre, les monarchies chrétiennes se former des débris de l'empire romain, une puissance opposée au règne du Christ s'établir dans le monde, des chutes et des erreurs se succéder, et enfin s'ouvrir à la fin des temps la dernière et la plus formidable des persécutions, dont l'Église triomphera par le second avénement du Christ. Prise dans son ensemble, cette prophétie et d'une extrême clarté; mais dans ses détails elle échappe aux efforts qui veulent la suivre pas à pas et en appliquer les scènes aux événements accomplis. Ce travail plus ou moins ingrat n'aura de succès qu'aux derniers jours, lorsque, la destinée

Digitized by Google

de l'Eglise touchant à son terme, l'œil de nos descendants remontera d'époque en époque le cours de tous nos malheurs et de toutes nos vertus. Jusque-là l'ombre entravera la lumière, et ce ne doit pas être un regret pour ceux qui vivent comme nous entre le passé et l'avenir de la foi, sous la splendeur de deux Testaments.

H. D. LACORDAIRE.

Digitized by Google

DE L'ACTION DU STOICISME

DANS LE MONDE ROMAIN.

De l'influence du stoïcisme a l'époque des Flaviens et des Antonins, par F. ROBIOU (thèse). Paris et Rennes, 1852, 1 vol. in-8°.

Discours philosophiques d'Epictète, recueillis par Arrien, traduit du grec en français, par A. P. THUROT. — Paris, I. R., 1838, 1 vol. in-8°.

Études sur Marc-Aurèle, sa vie et ses doctrines, par E. de SUCKAU. — Paris, Durand, 1857, 1 vol. in-8°.

Essai sur le stoïcisme, par Félix RAVAISSON. — Paris, imprimerie impériale, MDCCCLVI, 1 vol. in-4°.

Au moment où l'on s'applique avec tant d'ardeur à l'histoire des premiers siècles du Christianisme, où l'on étudie avec la plus sévère attention tous les faits signalant alors sa propagation et ses progrès, il n'est pas de doctrine religieuse ou philosophique qui ne mérite un examen tout nouveau et dûment approfondi. Les lois et les coutumes du monde grec et romain sont interrogées avec un soin minutieux; l'origine, le caractère, l'influence de tous les cultes payens sont l'objet de recherches et d'analyses patientes; les systèmes philosophiques sont aussi appelés en témoignage. L'enquête est générale : on dirait que la génération présente a la prétention de rouvrir dans la science le grand débat qui s'est passé dans l'histoire il y a dix-huit cents ans. C'est qu'il s'agit, en effet, de reconnaître où étaient alors la vérité et la force; où était la vraie lumière, véhicule de la civilisation; il s'agit de déterminer en vertu de quelle supériorité le Christianisme est parvenu à vaincre les religions, les systèmes, à transformer les lois et les mœurs; tout ce qui faisait l'éclat et la force des sociétés païennes, et surtout du grand empire qui leur servait de centre.

Digitized by Google

De toutes les doctrines qui résistèrent à la religion du Christ au nom de la raison humaine, c'est le stoïcisme qui montra le plus d'opiniâtreté et le plus d'indépendance. Il prétend au gouvernement des âmes, il inspire des princes et des hommes d'Etat; à leurs yeux, il est appelé à régénérer la société et à la sauver. Le stoïcisme, il est vrai, ne fait que tolérer comme des formes passagères les religions établies, les superstitions reçues; il explique les unes, justifie les autres, tantôt par un système d'allégories philosophiques et morales, tantôt par des raisons d'Etat, tantôt par des déviations de l'intelligence permises au vulgaire; mais le polythéisme qui se voit menacé par ses propres contradictions et ses pròpres excès accepte sans défiance l'espèce de secours que lui donne la philosophie du Portique. Au second siècle de l'ère chrétienne, la sagesse stoïcienne est une libre et audacieuse protestation de l'esprit païen contre le scepticisme qui envahit les âmes, contre le dévergondage qui détruit les anciennes mœurs, et en même temps contre le Christianisme qui enlève tous les jours des adorateurs aux religions dominantes.

L'auteur d'un livre admirable sur le paganisme étudié en rapport avec les origines et l'histoire de l'Eglise, M. le docteur Doellinger, a montré avec beaucoup de justesse, le second siècle, le siècle des Antonins, comme le point d'arrêt des tentatives diverses, des efforts encore hardis des religions de l'ancien monde (1). Jusque-là, en effet, leur développement avait marché sans obstacles extérieurs; après cette époque, la philosophie et le polythéïsme font alliance et procèdent par transaction, pour se sauver l'un et l'autre, en présence de leur adversaire commun. Le néo-platonisme est le résultat de cette ligue qui ne fut point brisée jusqu'au jour où Athènes eut encore des écoles de philosophie; l'œuvre de ses chefs varie de siècle en siècle, et chaque tendance nouvelle a sa raison dans la polémique religieuse ainsi que dans les vicissitudes politiques de l'Occident et de

(1) *Heidenthum und Judenthum* (Ratisbonne, 1857, 1 vol. grand in-8°). Voir *la Belgique* d'août 1857, t. IV, pp. 193-198. — Puisque aucune des traductions françaises de cet ouvrage capital n'est terminée, nous lui ferons dans le présent morceau de fréquents emprunts sur les conséquences des doctrines stoïciennes.

Digitized by Google

l'Orient. Mais, si curieuse que soit l'étude de cette philosophie transcendante qui s'entoure du prestige de cultes brillants, on ne peut perdre de vue l'entreprise hardie du stoïcisme romain qui, pendant deux siècles, essaya de reconquérir à lui seul l'empire des esprits : il faut la bien comprendre pour se rendre compte de la longue lutte d'où le Christianisme sortira vainqueur : car là est la dernière prétention, vraiment indépendante, de l'esprit humain qui s'imagine lui échapper : là, est la dernière espérance de l'orgueil qui ne veut point transiger ! Quand toute illusion est perdue de ce côté, la philosophie désespère d'elle-même ; elle entre dans la voie de l'éclectisme ; seulement alors elle consent à l'alliance de croyances, de dogmes, de pratiques de toute origine avec les données générales de l'idéalisme platonicien.

L'abdication de la philosophie grecque, consommée à Alexandrie sous l'apparence de son apothéose, a été peinte avec une exacte vérité par M. Edgar Quinet, dans son livre sur les religions qui, publié en 1842, renferme à côté de vues hasardées, quelques aperçus heureusement tracés. L'auteur n'a pas dissimulé la déchéance de l'esprit antique dans la peinture qu'il fait du quatrième âge des religions autiques, précédant le triomphe du Christianisme ; on en jugera par les extraits suivants qui résument sa pensée sur ce qu'il appelle « le paganisme d'Alexandrie (1). »

« Au bruit de la doctrine qui ravivait les morts, le paganisme lui-même se ranima comme un affreux Lazare. Il jeta encore dans son agonie une lueur extraordinaire ; voyant de quel côté penchait le monde, il consuma sa dernière heure à se transfigurer. Chose incroyable ! ce corps délabré essaya de lutter de jeunesse, de spiritualité, d'idéalité, de pureté, avec la parole nouvelle. Cet effort fut soutenu dans Alexandrie par les plus nobles intelligences, les Porphyre, les Proclus, les Plotin, les Julien ; car la philosophie sentait qu'elle avait frappé trop fort la foi antique : pour sauver la religion, elle lui prêtait ses doctrines ; de là ces dieux des corps qui soudain se convertissent en dieux de l'esprit, emblèmes de la métaphysique la plus subtile.

(1) *Du Génie des religions*, (chap. V. De la tradition).

Digitized by Google

» Le paganisme ainsi réparé, exalté, entre dans l'école de Platon en même temps que les saints pères. Par cette conversion, il trompe un moment le monde, d'autant plus qu'à cette heure suprême il ne se fiait pas aux dieux exténués de la Grèce et de Rome. Mais il appelait du fond de l'Orient des divinités moins connues, qui tenaient de l'éloignement un reste de prestige... Mithra fut véritablement le dernier lutteur qui combattit pour le monde profane... mais il était trop tard; il rencontra partout l'image des douze messagers de la Judée qui l'avaient devancé. En ce moment, ce dieu nourri de la lumière du soleil persan, disparut devant la lumière invisible du Christ; ce fut le dernier jour du paganisme. Ces religions en mourant s'étaient contredites elles-mêmes. Elles avaient voulu transformer leurs idées corporelles en une idéalité mystique : dans cette révolution elles s'évanouirent. »

§ I.

On a, sans doute, beaucoup écrit sur le stoïcisme en général, et principalement sur le stoïcisme romain qui nous est mieux connu; il y a plus de deux cents ans, Juste Lipse composait sa *Manuductio ad stoïcam philosophiam,* pour initier les écoles de son temps à l'étude et à l'histoire de cette doctrine fameuse. Cependant, si loin qu'aient été portées les recherches sur les représentants et sur l'influence du stoïcisme, elles ne répondent pas encore de tout point aux exigences actuelles de la philosophie et des sciences historiques. On aurait donc tort de dédaigner de récents travaux qui mettent en lumière l'action véritable des doctrines stoïciennes et leur rapport avec l'état social du monde païen à une époque donnée. Nous mettons de ce nombre la nouvelle traduction des Discours d'Epictète et les deux dissertations dont le titre est transcrit en tête du présent article : elles ont trait à une période célèbre de l'histoire de l'empire romain, celle des Flaviens et des Antonins; la seconde qui est une monographie concernant Marc-Aurèle sert de complément à la première qui embrasse le règne de ses prédécesseurs les plus célèbres. Veut-on y ajouter une étude

Digitized by Google

générale qui comprenne les deux périodes de l'histoire du stoïcisme, on trouve dans l'*Essai* de M. Ravaisson une appréciation critique des bases du système faite avec la maturité de jugement qu'il a puisée dans l'examen de l'aristotélisme et des grandes doctrines grecques (1).

L'ouvrage de M. F. Robiou s'étend au grand siècle qui commence avec le règne de Vespasien et finit avec celui de Marc-Aurèle; c'est un temps bien choisi pour étudier la force d'une philosophie telle que le stoïcisme, que celui où elle est maîtresse des écoles, où elle a voix dans le sénat et dans les conseils des empereurs, où elle monte enfin sur le trône des Césars. Elle a pénétré de la Grèce à Rome, dans les dernières années de la République; elle a compté des représentants illustres; elle a exalté de fortes âmes et nourri les illusions de nombreux écrivains; mais le moment est venu où elle prétend exercer une influence sociale et politique. Evidemment, c'est dans la pratique, c'est dans l'action, qu'il est curieux de l'observer, instructif de la juger.

Le stoïcisme était enseigné à l'élite des Romains, et il leur était recommandé par le nom et par l'exemple des plus vertueux de leurs patriciens, des plus graves de leurs magistrats. C'était comme doctrine morale qu'il avait obtenu cette préférence sur tous les systèmes, et cependant il n'eut point d'action générale et constante sur les mœurs. Si l'on devait l'apprécier d'après le genre de résistance qu'il a opposé au mal, on aurait droit de préjuger sa faiblesse; mais cette faiblesse ne laisse plus de doute, quand on voit sur quelles bases reposait sa morale si vantée.

Les philosophes stoïciens parlaient beaucoup de Dieu et de providence, d'âme et de raison; mais ils n'avaient sur la divinité et sur l'homme que des notions abstraites, vagues, trompeuses, dont l'insuffisance accuse le vice fondamental du système de Zénon, qui est en réalité un panthéisme matérialiste. Or, tout système qui contient même en germe une si profonde erreur, n'importe le développement qu'il a donné à ses théories de psychologie et de morale, ne peut avoir

(1) Auteur d'un livre fort estimé sur la métaphysique d'Aristote, M. Félix Ravaisson a communiqué il y a deux ans à l'Institut dont il est membre un travail sur le stoïcisme, inséré au tome XXI, 1re partie, des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*,

Digitized by Google

que des conséquences désastreuses pour les mœurs et pour la société.

Quand le fondateur du Portique, abandonnant les hautes spéculations, se préoccupa du caractère moral d'une doctrine qui formât un peuple d'hommes vertueux, il ne prit pas garde qu'il donnait pour base à cette doctrine une métaphysique imparfaite et entachée de graves erreurs : il rétrograda d'un coup jusqu'à Héraclite. Pour son école il n'y a de réel que les corps, et point d'autres causes que des causes corporelles. Rien n'est connu que par les sens : les idées, dans le sens platonicien, sont de pures abstractions de l'esprit humain. Il n'y a que deux principes, la matière et une force résidant éternellement dans la matière et lui donnant des formes. Il n'y a qu'une seule substance : la nature qui est divine. Les deux principes subsistent en elle, inséparablement unis. Dieu, c'est l'universalité des êtres; en tant qu'on le considère comme actif, il n'est autre que la force pénétrant tout, le fluide subtil, répandu partout, l'âme du monde. Tout ce qui existe est soumis à une loi d'absolue et invariable nécessité.

Tout est fixé de toute éternité par une chaîne infinie de causes qui se succèdent. C'est en vain que le nom de providence est employé pour dérober à l'esprit combien cette loi est contraire à la notion d'intelligence et de raison, à la dignité de l'être intelligent. L'idée du destin qui embrasse la vie et les actions de l'homme a porté la plus funeste atteinte au sentiment de la liberté; bientôt on a confondu les éléments du grand problème sur lequel on disputait plus subtilement que jamais; on a fait de larges concessions aux faiblesses humaines, en dépit des maximes d'une morale austère qui appelaient le philosophe à la pratique de sublimes vertus. Tantôt le mal a été réputé nécessaire pour faire reconnaître le bien; tantôt il a trouvé sa justification dans l'idée fausse d'une impulsion raisonnable, venant de la nature en toutes choses; quand chacun, disait-on, vit suivant la nature, il se conforme à la raison divine qui réside en elle! De la sorte, la prétendue rigueur du stoïcisme fut souvent rabaissée jusqu'aux caprices, jusqu'aux plus mobiles variations du sens individuel, et il ne subsista plus d'autres lois que des lois subjectives, malgré l'idéal de sagesse tracé

Digitized by Google

par quelques philosophes et réalisé en certaine mesure par des hommes célèbres de l'école. Que sont ces exemples fameux, mais isolés après tout, à côté des pratiques de flagrante immoralité autorisées par des maîtres qui parlaient aussi bien que ceux-ci au nom de la nature et de la raison? Ne les entendit-on pas justifier la satisfaction de tous les penchants, et même des passions les plus coupables, des crimes contre nature (1), sous le prétexte que l'âme, après ce désordre passager, parviendrait plus sûrement à cet état de calme et d'impassibilité qu'ils vantaient sous le nom d'*Ataraxie ?*

Une illusion fort étrange soutient les penseurs de l'école quand ils prétendent fonder leur code de vertus. Ils n'ont pas craint d'identifier la nature et la raison; ils ne craignent pas non plus de confondre la connaissance et l'action. Le savoir qui est le produit d'une activité de l'âme, activité soumise comme toute autre à la nécessité, est à la fois un art et une vertu ; pour vouloir le bien, il suffit en tout cas de le connaître. Les passions sont des préjugés; les fautes, des méprises; les crimes, des erreurs : pour celles-ci, comme pour celles-là, il existe toujours quelque excuse. L'imperfection relative de la plupart des hommes vient de leur ignorance, d'un défaut de leur esprit; le sage qui voit plus loin, qui sait mieux, est par là même vertueux. Le signe de sa vertu, aux yeux de ceux qui sont sages comme lui, c'est la puissance qu'il a de s'affranchir des passions et des fautes du vulgaire; le fruit de sa vertu, c'est le bonheur bien entendu. Mais qu'est la sagesse même si ce n'est une participation plus large à la raison universelle?

L'indépendance du vrai stoïcien va jusqu'au suicide, que son école lui donne comme le droit de l'homme sur lui-même (2). Mais sa doctrine lui montre-t-elle au moins en perspective une vie de plus haute liberté dans un monde suprà-terrestre? Aucunement. L'immortalité n'est promise à aucune âme, ni à celle du sage, ni à celle du héros. L'âme, principe igné, matériel, est destinée à périr dans une con-

(1) D'après les opinions rapportées par Stobée, Plutarque, Sextus Empiricus, Diogène Laërce (Doellinger, ouvr. cité, p. 328).

(2) Au témoignage de Plutarque, Zénon, Cléanthe, et plusieurs autres sages de la secte avaient usé de ce droit. — Voir l'*Essai* de Ravaisson, pp. 81-86.

Digitized by Google

flagration universelle, au bout « d'une grande année, » c'est-à-dire d'une période du monde; à s'absorber enfin dans l'unité divine, dans la force active d'où elle s'est détachée(1). Telles étaient les tristes conclusions de la philosophie qui se fit valoir à Athènes à côté des sectateurs du Lycée et de l'Académie, et qui eut la chance de l'emporter à Rome sur toutes les écoles qui avaient été ses rivales dans la Grèce.

§ II.

Le stoïcisme fut-il modifié, corrigé à Rome par le sens profond, par les aptitudes pratiques de la race latine? De nobles esprits, en adoptant sa morale, parvinrent-ils à lui assurer de plus solides fondements? On peut le nier en présence des faits, et cependant c'est la doctrine stoïcienne qui, un instant, se dressera à la face du monde romain comme pour soutenir l'édifice ébranlé des croyances et des mœurs, des devoirs et des sentiments.

Loin de se justifier dans sa partie spéculative, le système stoïcien s'amoindrit considérablement au sein de l'école romaine qui l'a reçu d'ailleurs : la métaphysique qui avait été conservée dans l'école grecque sous le nom de physiologie, descend dans son héritière à n'être plus que physique dans le sens strict du mot. Suivant Sénèque (*Epist.* 89-106) la philosophie doit être simplifiée, et en définitive réduite à ce qui est nécessaire pour l'action. Mais Sénèque lui-même a-t-il racheté au point de vue pratique les vices essentiels de la doctrine de Zénon? Ses procédés en apparence éclectiques ne lui ont servi à rien sous ce rapport. Sa théodicée ne vaut pas mieux que celle de ses prédécesseurs, et il n'a pas évité plus qu'eux les contradictions touchant la nature et la destinée de l'homme. Quoique capable de vertu par lui-même, l'homme est souvent porté au mal et même le plus grand nombre y est entraîné. Or, Sénèque se résigne

(1) Dans une nouvelle thèse sur la question, M. Cordaveaux a mis à découvert des conséquences que quelques-uns voudraient nier pour l'honneur de la philosophie. (*De l'Immortalité de l'âme dans le Stoïcisme*, Paris, 1857, in-8°.)

Digitized by Google

au fait, c'est-à-dire reconnaît l'extravagance générale. C'est un mal auquel il n'assigne aucun remède ni présent ni futur; car, une autre race ne serait pas moins folle et moins perverse que la race actuelle des hommes.

Tout orgueilleux que soit le langage du stoïcisme, Sénèque n'a pas de conseils pour la foule : il ne s'occupe que du sage et de sa puissance intellectuelle et morale; ses prétentions sont nettement formulées (1). Le sage, parce qu'il possède la raison en sa perfection, se dit égal aux dieux; il est Dieu! Il ajoute le mérite d'un certain labeur à la sagesse que Dieu tient uniquement de la nature (*Epist.* 53). La vie de l'homme est plus courte, il est vrai, mais sa félicité n'est pas inférieure à celle de Dieu. Les dieux sont incapables de lui faire aucun mal, et lui-même ne peut aucunement offenser la divinité (*Epist.* 95 et 41). La conclusion ne se fait pas attendre : la prière est inutile; les supplications et les sacrifices ne peuvent que satisfaire un esprit malade et inquiet. Aussi Sénèque dirige-t-il une critique très-vive contre les religions de son temps, contre les sacrifices, contre les idoles, et en général contre les formes du culte. Qu'on laisse la multitude invoquer des dieux sans nombre! On ne doit point s'y opposer par respect pour la coutume. C'était l'avis de Chrysippe et des plus savants maîtres de la Stoa qui montraient en toutes choses des manifestations de la force divine et qui acceptaient à ce point de vue l'apothéose et le culte des héros (2).

Le langage de Sénèque sur la nature et les attributs de Dieu est aussi vague que désolant, quand on le met en rapport avec le sens de toute la philosophie de l'école dont il relève. Comment croire que les esprits courageux qui ont déployé dans le même siècle la fierté et l'intrépidité du stoïcisme, aient eu des idées plus saines sur Dieu et l'humanité? On ne pourrait que le conjecturer en mettant à part des hommes d'action dont la conscience plus ferme a résisté

(1) Comp. Ravaisson, p. 71-72, p. 79-82. *Sen. de Const. Sap.* 8.

(2) M. le professeur Baguet publiait à Louvain, en 1822, une dissertation étendue sur la vie, les doctrines et les ouvrages de Chrysippe dont il avait recueilli les fragments. Plus tard, le docteur Peteersen exposa en latin les fondements de la philosophie de Chrysippe d'après les fragments (Hambourg, 1827).

Digitized by Google

aux sophismes de l'école. Mais que l'on interroge des membres distingués de la même secte, des écrivains du même temps, tels que Musonius et Annaeus Cornutus (1), le maître de Perse et de Lucain, on les entend répéter avec les autres que suivre sa propre nature, c'est imiter Dieu. En conséquence, dirait-on avec le docteur Doellinger (2), « Protée, » c'est le symbole le plus exact du dieu des stoïciens qui » n'a pas de forme en lui-même, c'est-à-dire de vie propre » et personnelle, mais qui revêt successivement dans le » monde toutes les formes possibles. »

Ceux qui furent en quelque sorte les oracles du stoïcisme au second siècle, comme on le verra plus loin, ne s'expliquent pas mieux sur la divinité que leurs devanciers. Ils n'avaient pas non plus de réponse précise et ferme touchant ce que leur école entendait proprement par Dieu : Zénon et beaucoup d'autres à sa suite l'avaient défini comme l'éther ou comme un feu subtil; Cléanthe l'avait assimilé au soleil: tous avaient parlé du *divin* et quelques-uns avaient donné le nom de *théologie* à la physique de l'école. Mais le sens droit de Cicéron ne s'y était pas trompé : « En raison de la diversité des opinions chez les sages, dit-il (*Académ.* II, 41), nous sommes hors d'état de reconnaître notre souverain maître, puisque nous ne savons pas si nous dépendons du Soleil ou de l'Ether. » Qu'en advint-il ? Le Portique expliquant à sa manière l'origine des dieux, mais ne donnant pas de haute solution aux discussions des écoles sur le Dieu suprême, prêta un appui tacite aux cultes des dieux grecs et romains; il affecta, à peu d'exceptions près, un respect extérieur pour les religions populaires dans lesquelles il ne se soucia point d'introduire des changements essentiels. De fait, il n'y eut point d'hostilité entre l'école et les temples, et cependant, pour les plus avancés des stoïciens, il n'y avait point de raison sérieuse de faire acte d'adhésion aux religions établies. La conclusion, le refuge de la plupart d'entre eux, c'était d'accepter le fait, et ils auraient dit comme le stoïcien Timoclès dans un dialogue

(1) On possède aujourd'hui le texte grec de son traité *de Natura deorum*, publié par Osann d'après les Ms. d'Ansse de Villoison (Gottingæ, 1844).

(2) *Heidenthum*, p. 576 et p. 607.

Digitized by Google

de Lucien (1) : « S'il y a des autels, il y a des dieux; or, il y a des autels, donc il y a des dieux! » Aux yeux des adhérents consciencieux du polythéisme de Plutarque, par exemple, les contradictions des stoïciens sur la divinité et leur tendance à résoudre tous les dieux en personnifications allégoriques étaient autant d'impiétés. Elle était donc bien grande, la faiblesse dogmatique d'une philosophie qui ne savait pas fournir aux plus sages une notion élevée de Dieu, et qui ne fortifiait pas chez les esprits attachés aux cultes antiques de leur nation ce profond respect pour la divinité qui avait élevé si haut le talent des grands poëtes et penseurs du polythéisme hellénique, Pindare et Simomide, Eschyle et Sophocle, Socrate et Platon.

L'attitude et les prétentions du néo-stoïcisme ont frappé les historiens qui ont traité avec le plus de profondeur les annales du premier siècle de l'empire. M. Franz de Champagny a placé avec raison, en manière de conclusion, dans son beau livre *des Césars,* une étude très-ingénieuse sur le stoïcisme romain. Il a montré dans quelles conditions il s'est formé, quels furent ses caractères prédominants, et par suite de quels vices il fut impuissant à porter remède aux désordres sociaux. Dans la première partie du travail que nous citons plus haut sur l'influence du stoïcisme, M. F. Robiou a fait avec beaucoup de sagacité la part du bien qui lui revient sous les princes la maison des Flaviens, depuis Vespasien jusqu'à Trajan. Ses préceptes ont pu inspirer quelques beaux traits d'héroïsme; ils ont répandu dans l'élite de la classe lettrée des sentiments d'étroite amitié, des idées peu communes d'humanité. Mais il est de toute évidence qu'ils n'eurent d'ascendant ni sur les classes riches, ni sur les grands corps de l'Etat, et qu'ils ne guérirent point les plaies du peuple, qu'ils n'arrêtèrent en aucune façon les progrès et les ravages incessants de l'égoïsme et de la cupidité dans toutes les fractions de la société romaine. Le stoïcisme priva ceux mêmes qui l'avaient embrassé par conviction des moyens d'action qu'ils auraient pu mettre au service de leurs concitoyens : réprimer la pitié, contenir l'indignation, ce sont assurément deux conseils bien funestes à ceux qui

(1) *Jupiter tragédien*, ch. 51.

Digitized by Google

se croient les plus sages, dans un temps de lâche abattement et de froide cruauté.

§ III.

Après le règne des Flaviens, le stoïcisme semble exercer une action plus forte encore, pendant le second siècle, sous le gouvernement des Antonins. Mais il serait faux de croire que cette action fût générale et profonde. Sous Adrien et ses successeurs, les mœurs publiques furent tout à fait licencieuses; l'exemple des grands autorisa des habitudes d'une honteuse dépravation : la philosophie ne fit rien pour les flétrir, moins encore pour les corriger. Dans la sphère du gouvernement, quelques princes et leurs conseillers empruntèrent au stoïcisme une règle de conduite qui se manifesta, soit dans leur vie privée, soit dans des actes réitérés de fermeté et de clémence. Mais on ne peut faire honneur à cette doctrine seule des idées plus larges qui se firent jour à partir de cette époque dans les lois et la jurisprudence de Rome; il n'eut, en tout cas, qu'une part limitée dans la prépondérance tous les jours plus grande du droit naturel sur le droit positif. La seconde partie du travail de M. Robiou détermine avec une netteté remarquable l'influence bienfaisante qu'il faut concéder au stoïcisme romain dans le domaine de la politique et des lois : c'était l'âge où elle pouvait encore s'y exercer sans contestation, grâce au patronage de quelques souverains et de la majorité des jurisconsultes. Il est bien clair d'autre part que l'action sociale de cette philosophie ne fut ni plus grande, ni meilleure, parce qu'elle compta à cette époque des penseurs éminents, des partisans honnêtes: la triste réalité ressort d'autant mieux qu'il se fait dans l'intérieur de l'école, comme quelques livres l'attestent, un travail plus profond et plus ingénieux.

Prenons Epictète : c'est un moraliste plus habile qu'aucun de ses prédécesseurs, pour traiter de la vie intérieure de l'âme, et l'on sait que son *Manuel* a joui de grande estime en fait de morale jusque dans les siècles chrétiens. Epictète a mis au nombre de ses premiers préceptes le sentiment que doit avoir l'homme de sa faiblesse; il le pré-

Digitized by Google

munit contre la présomption et contre le découragement; il lui indique le secours moral qu'il trouvera auprès de Dieu. Mais qu'on ne se trompe point à ces termes qui conviendraient à une morale pénétrée d'aspirations chrétiennes! Le Dieu auquel Epictète nous renvoie, c'est le Dieu qui est en nous (1); car Dieu a pris une partie de son être et nous l'a communiquée. Ce génie ou démon émané de Dieu, c'est-à-dire notre propre raison, c'est la plus haute puissance à laquelle nous puissions nous fier. Ce n'est pas tout: un égoïsme sans mesure est au fond de la doctrine d'Epictète. Il entend la liberté de l'esprit dans le sens d'un repos complet, il la porte jusqu'à l'insensibilité. D'où vient donc le respect avec lequel on a cité les maximes d'Epictète dans des livres chrétiens de morale et d'éducation? Y eut-il quelque étrange méprise touchant la doctrine? Il n'en fut pas ainsi : on prit à part les maximes, les sentences formulées avec une noble simplicité (2); on en fit l'application à la morale pratique d'autant mieux que la lettre de ces sentences n'était pas en contradiction avec l'esprit de l'Evangile. On n'eut point alors souci du lien qui unissait cette sagesse d'Epictète aux thèses déplorables de la métaphysique stoïcienne. Aujourd'hui qu'on revient à l'étude des doctrines pour juger leur valeur intrinsèque et leur influence sociale, c'est le droit de la science chrétienne de signaler l'inanité d'une morale qui n'a point d'appui en dehors d'elle-même.

L'esclave grec qui avait apparu comme un autre Socrate avait eu dans Arrien un disciple non moins fidèle et moins discret que Xénophon pour transmettre à la postérité ses discours et ses maximes. Un autre représentant éminent du stoïcisme au second siècle de notre ère a tracé de sa main le fruit de ses réflexions, le résumé de ses pensées (3): nous

(1) Voir l'*Essai* de Ravaisson, p. 77.

(2) Au *Manuel* ou *Enchiridion* d'Epictète, tant de fois traduit, il faut joindre les *Discours* de ce philosophe dont quatre livres seulement nous restent. Arrien qui les a rédigés a conservé les termes dont son maître s'était servi « pour garder le souvenir de ses pensées et de la manière de s'exprimer. » La traduction de M. A. P. Thurot, citée ci-dessus, fait connaître exactement le genre des entretiens et dialogues d'Epictète.

(3) C'est à M. Alexis Pierron, traducteur de la Métaphysique d'Aristote et du théâtre d'Eschyle, que l'on doit la plus récente traduction française des *Pensées de Marc-Aurèle*, publiée dans la Bibliothèque Charpentier.

Digitized by Google

avons les *Commentaires* de Marc-Aurèle, le moraliste couronné qui se piquait d'être un stoïcien conséquent. Ce livre fait honneur à l'homme comme au prince; mais il met à découvert la faiblesse de la doctrine même qu'il développe, en raison de la droiture des intentions et de la noblesse du caractère de celui qui en a fait le recueil de ses pensées les plus intimes. Que l'on considère quel fondement Marc-Aurèle donnait à ses généreux conseils et quelle sanction aux devoirs les plus difficiles à pratiquer, on s'aperçoit qu'il a vécu et médité sous l'empire d'illusions philosophiques. Examine-t-on sa vie, ses actes et ses desseins, il est permis de lui rendre hommage comme à « une des plus nobles et majestueuses apparitions des temps antiques (1). » Quand on a tout vu et tout pesé, on admire l'homme, on le voit supérieur à sa doctrine, meilleur que l'immense majorité de ses contemporains païens, philosophes, incrédules et sceptiques. Mais on découvre d'autant mieux que l'esprit humain était au but de ses tentatives pour s'expliquer lui-même et pour se délivrer des angoisses du doute.

L'intelligence supérieure de Marc-Aurèle ne s'est point élevée au-dessus des principes négatifs du panthéisme stoïcien. Ce serait en vain que l'on s'efforcerait de découvrir dans ses maximes, sous le nom de Dieu, l'idée du Dieu vivant et personnel. Ce Dieu a donné à chaque homme un démon ou génie qui est une partie détachée de lui-même; peu après la mort, les âmes rentrent dans l'âme du monde. L'immortalité véritable, il n'en est pas question dans une doctrine qui ne parvient pas à distinguer l'esprit et la matière, et qui n'est pas capable non plus de définir l'être nécessaire. Réussit-elle mieux à discerner et à défendre l'idée du bien? Marc-Aurèle, comme la plupart des stoïciens, identifie la science avec la vertu, l'erreur avec le vice, et il ôte par là même à ses maximes leur puissance de vérité en tant qu'elles participent de la morale universelle, et leur force d'application dans la vie réelle. Le suicide est justifié par la bouche d'un César (2) : c'est une exigence de la raison à

(1) Doellinger, ibid., p. 577.

(2) *Pensées*, V, 9; VIII, 47; X, 8, 33.

Digitized by Google

ses yeux que de mettre fin à une vie où l'on ne se sent pas en liberté!

Le vertueux empereur, en jetant les yeux autour de lui, a dû souvent pressentir la frivolité, le vide même de cette science des mœurs dont il voulait faire toute la science de l'homme. Il n'a pu le déguiser dans son livre : car il parle en quelques endroits comme s'il devinait que la doctrine et l'école, dans lesquelles son esprit avait été nourri, avec lesquelles il avait contracté une si intime alliance, touchaient à leur fin. Que de fois le philosophe fait retour aux vicissitudes, au néant des choses humaines! On dirait que, comme un sombre voile, un sentiment de tristesse et un profond découragement sont répandus sur toute sa manière de concevoir les choses et presque sur chacune de ses réflexions. Si telle était la pensée d'un si grand prince, quelle ne devait pas être la perplexité des plus sages d'entre les stoïciens? C'est le moment où une philosophie célèbre, représentée par les hommes les plus honnêtes du paganisme, désespère d'elle-même, où les esprits épuisés se détournent d'elle, où la société lui échappe : en vain elle a fait appel à la raison, au bon sens, à la dignité humaine. Sa voix se perd comme un bruit qui n'a point d'écho.

Pour considérer sous son véritable aspect la philosophie stoïcienne dans son dernier siècle, il importe de bien connaître la vie de Marc-Aurèle de même que sa doctrine; tel est le but que M. de Suckau s'est proposé dans la dissertation déjà citée, qui complète, sous le rapport des faits, les aperçus habilement tracés sur la philosophie du plus célèbre des Antonins par M. Robiou. Nous ne dirions pas que le premier a accompli de tout point la tâche de biographe et d'historien qui lui revenait à la suite de M. Ripault, auteur d'une monographie très-volumineuse sur Marc-Aurèle, digne d'être encore consultée pour les détails (1) : il a bien fait, sans aucun doute, d'examiner à part les idées et les maximes de l'empereur philosophe, et il s'est gardé, presque toujours assez heureusement, d'en surfaire la beauté ou la solidité. Cependant, quoiqu'il ait travaillé sans esprit de système, on

(1) *Marc-Aurèle ou histoire philosophique de l'empereur Marc-Antonin*, Paris, 1820, 4 vol. in-8°, 2e édit. 1830.

Digitized by Google

contesterait l'interprétation qu'il donne aux intentions de Marc-Aurèle et à plusieurs traits saillants de sa politique, On retrouve quelques-unes des préoccupations de l'éclectisme contemporain dans les passages où il veut expliquer les alternatives de tolérance et de persécution vis-à-vis de l'Eglise, pendant le règne de Marc-Antonin. D'ailleurs, il n'est pas entré dans le plan de son travail de représenter au vrai, ne fût-ce qu'en manière de contraste, l'attitude du christianisme encore opprimé, ni de rechercher si le stoïcisme, dans sa dernière phase, n'a pas fait quelques emprunts à la religion du Christ (1). Il va de soi que c'est là une matière de recherches et d'études non encore épuisée, malgré le nombre et la valeur des essais relatifs à cette question : l'histoire exige davantage. Il s'agit aujourd'hui, quand on étudie le stoïcisme dans ses conséquences, et dans la part qu'il prit aux événements et aux luttes du second siècle de l'empire romain, de donner place dans un même et vaste tableau aux doctrines rivales, et surtout au christianisme qui était son redoutable, mais encore obscur adversaire. Peu importe si les stoïciens d'alors ont mal connu la religion chrétienne et l'ont dédaignée comme une secte passagère et sans avenir; s'ils ont même confondu les vrais chrétiens avec les faux chrétiens et consenti à la persécution des premiers en haine des seconds (2), il est juste de montrer la force et l'espérance dans les rangs des plus petits, des plus humbles, en opposition avec la vanité qui cachait chez les sages et chez les maîtres du pouvoir le plus triste découragement.

Assurément, M. de Suckau n'a pas pu et n'a pas voulu nier les incertitudes, les vides, les contradictions de la philosophie que Marc-Aurèle a tenté de glorifier par sa vie et

(1) Nous ne pouvons qu'indiquer les derniers écrits relatifs à ce point curieux, une dissertation latine de Klippel, qui compare la morale stoïcienne à la morale chrétienne (Goëttingue, 1823), et une thèse latine de la Faculté de Paris, par M. Filon : *An Stoïca M. A. Antonini philosophia aliquid christianæ doctrinæ debuerit* (Lutet. Paris. 1840).

(2) Il nous paraît que M. de Suckau a étendu fort loin le mépris des souverains et législateurs de l'empire au sujet des chrétiens, en insinuant qu'on jugeait leur doctrine d'après celle des hérétiques et des sectaires qui n'avaient de chrétiens que le nom. (*Etude*, pp. 53-54, pp. 66-68, pp. 180-184.) Nous doutons que l'on puisse interpréter à ce point de vue les plaintes de saint Justin dans son *Apologie* sur les faux chrétiens, comme l'a tenté l'auteur.

Digitized by Google

par ses vertus. Mais il a peut-être évité la conclusion qui ressort des faits au détriment de cette forme du rationalisme antique (1). Cette conclusion n'empêche pas d'accorder une juste admiration au caractère et aux vertus de l'empereur, de reconnaître qu'il brille d'un éclat non terni par les années dans la liste entière des Césars; sa vertu personnelle n'a souffert en rien des jugements de l'impartiale histoire. De plus, il est resté un signe visible de la vérité et de la popularité de cette sentence : « L'image de Marc-Aurèle a » seule trouvé grâce, dans Rome, devant les barbares et » devant le temps... De tant de statues colossales élevées à la » mémoire des empereurs, une seule subsiste aujourd'hui, » à ciel ouvert, au milieu des monuments de Rome : c'est » la statue équestre de Marc-Aurèle, debout sur la plate- » forme du Capitole. »

Le nouveau biographe de Marc-Aurèle, sentant bien qu'il ne pouvait louer son héros pour de vrais succès, a pris le sage parti de faire ressortir la douleur que la grande âme du penseur éprouva à la vue de la stérilité de ses exemples et de ses efforts. Nous citerons quelques traits de cet épilogue (2), qui nous semblent marqués au coin d'une incontestable justesse, du moment où l'on se borne à mettre en présence le paganisme vieillissant et la philosophie du Portique.

« Si la société romaine avait pu être relevée de l'abaissement dans lequel elle tombait chaque jour depuis la chute de la république, elle eut dû cette régénération aux Antonins, qui lui rendaient sous l'empire le gouvernement du sénat et des lois. Marc-Aurèle même semblait devoir faire davantage pour le monde, en y établissant le règne de la philosophie.

» Mais plus Marc-Aurèle était digne d'accomplir cette œuvre, plus il dut souffrir de son impuissance. Plus il avait toujours présent le beau mot de Platon sur le bonheur des peuples gouvernés par des rois philosophes, plus il dut regretter de trouver des hommes si mal préparés à ce gouver-

(1) M. Cordaveaux a été plus explicite et plus vrai dans la thèse citée plus haut.

(2) *Etude*, pp. 233-238.

Digitized by Google

nement. En mesurant l'intervalle qui les en séparait, il éprouva une tristesse profonde. En sentant qu'il ne pouvait presque rien pour les rendre meilleurs, il alla jusqu'à douter que ce fût la peine de vivre (1)...

» La vie comme le règne de Marc-Aurèle se résument en deux mots : gloire et douleur d'être une exception au milieu d'une époque de décadence.

» Obligé de représenter et de défendre une religion à laquelle il ne croyait pas; forcé de combattre une religion à laquelle il ne pouvait croire; ne trouvant ni dans le polythéisme vieilli, ni dans le christianisme naissant la règle de son intelligence, il se voyait séparé par un abîme de tous ceux à qui suffisait le temple ou l'église, et isolé avec un bien petit nombre dans une croyance fière et héroïque qu'il ne pouvait faire régner dans le monde...

» Tout le monde avait les yeux fixés sur lui comme sur un maître et un modèle. Il fallait qu'il prît parti entre toutes les doctrines, qu'il eût la sienne. Il fit ce choix avec la ferme volonté de toujours justifier sa doctrine par l'exemple de sa vie. Mais pouvait-il davantage? En usant de son autorité pour imposer sa croyance, il n'eût fait, comme il le dit si bien lui-même, que des hypocrites....

» Marc-Aurèle pouvait donner des dignités, des statues, des honneurs; il pouvait soulager des misères, pardonner des fautes: il ne pouvait pas faire passer la vérité et l'honnêteté qui étaient dans son âme, dans l'âme des autres. Condamné souvent à s'abstenir, par respect pour la liberté, il devait être accusé de fierté dédaigneuse et égoïste, ainsi que de faiblesse et d'indifférence; comme si la vérité n'avait besoin pour se transmettre, que d'amour, d'humilité et de dévouement; ou que l'on gagnât plus sûrement les âmes à la vertu par la sévérité et la violence....

» Le plus grand bienfait que Marc-Aurèle pouvait donner au monde c'étaient des lois plus conformes à la loi naturelle, une sage et juste administration, surtout un grand et noble exemple. C'est ce qu'il sut accomplir avec le secours des citoyens les plus éclairés de son temps. C'est là qu'il faut chercher les titres de Marc-Aurèle à l'admiration de

(1) *Pensées de Marc-Aurèle*, IX, 3; IX, 24.

Digitized by Google

son siècle et de la postérité, ainsi que la justification la plus éclatante de sa doctrine.

« Malgré une profonde tristesse que tout concourait à nourrir autour de lui et jusque dans sa famille, et qu'il combattit toujours, Marc-Aurèle ne cessa de travailler avec une énergie pleine de courage au bien public. »

En présence d'un philosophe tel que lui, qu'on n'oublie pas la douloureuse perplexité à laquelle devaient consentir les adeptes sincères de l'école : ils parlaient constamment de raison, de perfectionnement moral, de sagesse ; ils se mettaient au nombre des sages, et ils savaient que la vraie sagesse est impossible. Les maîtres du Portique l'avaient déniée à Socrate et à Zénon même, et la faisaient remonter aux premiers jours du monde ; encore à cette condition que le sage l'a possédée sans le savoir. Marc-Aurèle ne put se faire illusion sur sa propre sagesse, non plus que sur l'ignorance ou la folie de ses contemporains. Qu'on se garde donc bien de lui attribuer une sereine confiance et une profonde conviction qui n'étaient pas dans l'esprit de sa doctrine !

§ IV.

Nous ne pousserons pas plus loin ces aperçus analytiques sur les travaux les plus récents concernant le stoïcisme romain ; mais nous avons l'espoir d'avoir signalé assez clairement dans ce petit nombre de pages l'intérêt des recherches qui auraient pour but d'approfondir toutes les parties du sujet. Nous nous estimerions heureux si l'espèce de programme, que nous venons de tracer rapidement, suggérait à quelques jeunes écrivains l'idée d'examiner eux-mêmes les sources, de comparer les jugements des anciens et des modernes, et de composer à nouveaux frais l'histoire critique du stoïcisme, comme philosophie morale et sociale de la décadence antique. Tout ce qu'ils pourront apporter de lumière à la connaissance des doctrines et des opinions philosophiques, éclairera d'un jour plus vif la chute de la civilisation païenne qui jette encore à l'extérieur quelque éclat, à l'heure où elle va succomber, vaincue tour à tour dans les idées, dans la politique et enfin dans les mœurs.

Digitized by Google

Ce ne serait pas faire trop, à notre sens, pour embrasser une telle matière dans son ensemble, que de préluder par l'étude nouvelle du stoïcisme grec à l'étude nouvelle du stoïcisme romain. Dans une première série de recherches, on rattacherait la doctrine de Zénon à la secte des Cyniques, et l'on montrerait quelle fut sa raison d'être à la suite des grandes écoles socratiques. On apprécierait à leur juste valeur la physiologie et l'éthique des Stoïciens grecs (1); mais on présenterait en même temps un tableau de leurs travaux de logique, de leurs œuvres d'érudition, de leur système d'exégèse scientifique, appliqué aux doctrines, aux religions, aux mythes et à l'histoire même : on sait que Chrysippe qui appelait la *théologie* ce qu'il y a de plus sublime dans la philosophie, avait résolu toutes les croyances des peuples en une suite d'allégories physiques et morales, et retrouvé sous les noms des dieux les phénomènes de la nature ou les actes de la conscience humaine. Il importe de reconnaître par son exemple, comme par celui de Sénèque, ce que devient la science sous l'empire d'une théorie panthéistique.

Quant aux Stoïciens de Rome, on leur demanderait compte moins de la philosophie spéculative qu'ils ont abandonnée ou négligée, que des enseignements pratiques qu'ils ont donnés pour la conduite dans la vie et pour le gouvernement des Etats. La science a dégénéré entre leurs mains; mais moralistes et publicistes avant tout, ils sont responsables de l'usage qu'ils ont fait du pouvoir et des dignités publiques à une époque où personne d'entre les payens n'était plus digne qu'eux de les prendre. Le rationalisme stoïcien n'a rien fondé, et il n'a pas su conserver à Rome, au-delà du premier siècle de l'empire, les fortes vertus et le haut patriotisme qu'elle avait dus à son antique religion et à ses vieilles mœurs. Est-il besoin de dire que cette défaite du stoïcisme est un des présages de la décadence de toutes les institutions et de toutes les doctrines qui prêtaient encore un semblant de vie au paganisme

(1) Au t. II de son *Essai sur la métaphysique d'Aristote* (1846), M. Félix Ravaisson, en sondant les fondements des principaux systèmes grecs, avait déjà mis à nu les vices essentiels de la philosophie du Portique. Il les a mieux définis dans son *Essai* spécial de date récente.

Digitized by Google

épuisé? La secte, la plus populaire et la plus considérée au centre du monde romain, se retira du combat avant la fin du second siècle : le découragement du vertueux Marc-Aurèle est le suicide moral de la doctrine, comme la mort de Caton à Utique est l'acte désespéré du dernier républicain de Rome.

FÉLIX NÈVE.

Digitized by Google

DE LA CHINE

CONSIDÉRÉE EN ELLE-MÊME ET DANS SES RAPPORTS AVEC L'EUROPE (1).

II.

L'état religieux de la Chine, que nous avons passé en revue dans notre article précédent, sert naturellement d'introduction aux considérations, que nous allons présenter sur l'état social de cet immense et étonnant empire. Comme la religion est partout et toujours la base de la société, tout ce que nous avons dit au point de vue religieux doit s'appliquer à la vie sociale du peuple chinois.

Ici nous avons à envisager le caractère social des habitants du Céleste Empire en lui-même, et sous ses divers rapports; d'abord, dans ses manifestations générales, qui d'un côté dépendent du langage, de la littérature, des beaux-arts, au point de vue moral; de l'autre, des arts mécaniques, ainsi que de l'industrie agricole, manufacturière et commerciale, au point de vue matériel. Tel est le sujet de cet article, dans lequel nous cherchons à faire comprendre, sous le rapport moral, comme nous avons tâché de le faire précédemment sous le rapport religieux, l'infériorité de la nation chinoise relativement à celles de l'Europe.

Après les manifestations générales de la vie sociale d'un peuple, qui se produisent dans les grandes sphères de l'activité humaine, viennent celles qui en découlent. On les rencontre dans les situations particulières, dans les institutions et les mœurs, où l'on recherche les observations de détails, qui ne sont ni moins instructives, ni moins curieuses. C'est ce que nous verrons à la suite du présent article.

Pour caractériser la vie sociale du peuple chinois, il faut commencer par étudier sa langue originale, qui fait le fond de son caractère national.

(1) Suite. Voir le numéro de *la Belgique* du mois d'août, t. VI, p. 97.

Digitized by Google

D'après Kaltschmidt (1), on compte à peu près 2,000 angues différentes dans le monde. Voici la classification générale que cet auteur adopte pour les langues mères, parmi lesquelles la langue chinoise est une des plus répandues.

« Le haut plateau de l'Asie, dit-il, a été d'après les antiques traditions, et d'après toutes les probabilités tirées de l'histoire et de la linguistique, le siége de la première famille humaine, dont les descendants formèrent les diverses races, et dont la langue servit de base à toutes les langues de la terre. Encore aujourd'hui, dans les vallées et les plaines qui entourent ces montagnes, parmi lesquelles l'Himalaya s'élève à environ 27,000 pieds au-dessus du niveau de la mer (2), on rencontre des peuples qui s'y disent établis depuis des époques antérieures aux temps historiques, qui appartiennent aux races blanche, jaune, brune et noire, et dont les traditions indiquent les hauteurs situées entre leurs positions respectives, comme ayant été le berceau des fondateurs de leurs races. Ces pays élevés doivent s'être trouvés les premiers à découvert après le déluge, qui couvrit primitivement la terre, et avoir servi de résidence aux premiers hommes.

» Dans les steppes élevés au nord de l'Asie, se trouvent les Tartares, les Mongols, les Kalmouks, les Tonguises; viennent ensuite les Samoyèdes, les Kamtschadales et les autres peuples de la Sibérie; en Europe, les Finnois, les Lapons, les Hongrois, les Magyares, les Tchérémisses sur les bords du Volga et les Permiaks sur l'Oural. Les langues de ces peuples appartiennent à un même système, qu'on peut appeler le système de l'Asie septentrionale, auquel se rattache celui du nord-ouest de l'Asie ou la famille des langues et des peuples du Caucase. Ici se placent les Turcs, les Turcomans, les Kirghis, qui forment la famille turque, à laquelle se rapportent encore les Arméniens, les Georgiens, et les branches sauvages des Circassiens, des Lesghis et d'autres peuplades.

» Le sud-ouest de l'Asie est peuplé depuis un temps très-reculé, par les familles Sémitiques et Chaldaïques, qui embrassent les branches des Hébreux, des Assyriens, des Arabes, des Abyssiniens.

» Au milieu de tous ces peuples s'étend, de l'île de Ceylan à celle d'Islande, la puissante famille des peuples indo-européens.

» Vient enfin la race dont nous avons à nous occuper. A l'est et au sud-est des hauteurs centrales de l'Asie, se montre la race jaune. On a d'abord les Tibétains dans les vallées élevées; ensuite les Birmans, les

(1) Sprachergleichendes Worterbuch. Leipzig, 1839.
(2) L'Ararat, en Arménie, en a 16,000.

Digitized by Google

Siamois, les Anamites dans l'Inde transgangétique; les Coréens, les Siamois et les Chinois. Ces peuples, qui appartiennent à la famille indo-chinoise, ont des langues monosyllabiques, une très-ancienne littérature et des traditions plus anciennes encore. »

La langue des Chinois et le caractère dans lequel elle est écrite, peuvent être considérés comme appartenant à ce peuple d'une manière exclusive. Ce langage plus que tout autre chose en fait une nation originale. Il n'a aucune ressemblance avec un langage quelconque d'un autre peuple, mort ou vivant, ancien ou moderne.

On a voulu comparer le Chinois à l'ancien Égyptien, à cause de la similitude qu'on croyait découvrir entre les deux langues écrites, sous le rapport idéographique; mais, d'après les travaux de Champollion jeune, il est démontré que l'écriture hiéroglyphique n'exclut pas le système alphabétique, tandis que l'écriture chinoise n'a rien de commun avec ce système (1).

Le caractère écrit des Chinois diffère tout autant aujourd'hui, dit l'auteur de *l'Encyclopédie britannique*, de tout système alphabétique, qu'il en différait il y a plusieurs milliers d'années; et la langue parlée n'a pas fait un pas au-delà de l'ancien système monosyllabique.

En suivant les travaux du P. Amyot et du Dr Morrison, nous tâcherons de donner de cette langue originale une idée, qui puisse être utile à ceux qui voudront l'approfondir.

Les linguistes chinois parlent de cordes nouées, (semblables à celles qu'employaient les Péruviens,) et formées de l'écorce d'arbres, comme ayant servi primitivement à enregistrer les événements.

Le Dr Morrison dit qu'un nommé Paou-Che, qui vécut vers l'an 2,900 du monde, est considéré comme l'inventeur des lettres, et que les neuf dixièmes des caractères étaient de simples signes représentatifs des objets.

Ces caractères primitifs se trouvent dans la *Lettre de Pékin*, du P. Amiot; ils sont appelés les *kou-wen*, et sont les plus connus. On y voit représentés par des linéaments fort grossiers : un dragon, un lion, un bœuf, un éléphant, une tortue, un poisson, une maison, une branche d'arbre, une fenêtre, un arc, l'action de tirer, etc. Un grand nombre de pareils signes représentatifs se trouvent dans les livres de philologie, et les écrivains chinois font connaître le pas que l'on a fait, en partant

(1) Dans les légendes appelées *Cartouches* (entre autres dans celle qui porte le nom de *Ptolémée*) les figures, empruntées à la nature, ne servent qu'à désigner par la lettre *initiale* du mot, qui les exprimait dans l'ancienne langue égyptienne, la lettre qui doit concourir, d'après le système alphabétique, à la prononciation du mot qui entre dans le cartouche.

Digitized by Google

de ces grossières images de la nature, pour arriver à des formes plus simples et plus convenables.

Les caractères modernes sont en général plus simples que les anciens ; mais il en est cependant beaucoup de très-compliqués.

Après plusieurs essais de classification des innombrables caractères, qui forment la langue écrite, on s'arrêta au système, qui est adopté aujourd'hui dans les dictionnaires, et dont nous donnerons ici une idée.

Le point de départ était nécessairement la langue parlée. Celle-ci, comme nous l'avons dit plus haut, n'a que des monosyllabes, et chaque monosyllabe, à peu d'exceptions près, commence par une consonne et se termine par une voyelle ou une consonne liquide, ou le son que nous rendons par *ng*. L'ensemble de ces mots peut être exprimé, d'après notre alphabet, par environ 300 syllabes. Mais au moyen d'un système d'intonations, que nous appelons accents, et qui sont au nombre de quatre (1), les monosyllabes sont portés à 1,200 ou 13,000.

Dès que le nombre des caractères excéda celui des mots, il est évident qu'il dut en résulter de l'incertitude et de la confusion dans la langue. Ainsi, par exemple, en supposant qu'il y ait 10,000 caractères et seulement 1,250 mots, chaque mot doit pouvoir, en moyenne, s'appliquer à huit caractères différents. Et comme ceux-ci montent à 40,000 dans le Dictionnaire de Kaung-he, chacun des monosyllabes, dont se compose la langue parlée, doit répondre, en moyenne, à 32 caractères différents. En fait, il y a des monosyllabes qui servent de nom à soixante ou quatre-vingts caractères.

On conçoit difficilement, d'après cela, comment les Chinois ont pu, sans le secours d'un alphabet, classer dans un dictionnaire, les caractères conformément aux *noms*, et par quels moyens ils sont parvenus à fixer le nom d'un caractère, qui parle seulement à l'œil. On eut recours, à cet effet, à diverses méthodes, qu'il serait trop long d'exposer ici, mais dont l'une, introduite par les bouddhistes, avait pour but d'éclaircir le lexique chinois par l'alphabet sanscrit; mais cette méthode n'eut pas de succès, les Chinois préférant, comme le dit un de leurs écrivains, parler aux yeux, plutôt qu'à l'oreille, à la manière du peuple de Tsan (Tibet) (2).

(1) L'oreille étrangère, dit Schott dans l'Encyclopédie allemande, s'habitue difficilement à saisir ces intonations qui changent la signification des mots ; et l'étranger ne parvient guère à les énoncer sans affectation.

(2) Nous nous rendons difficilement compte de cette manière de voir. Mais, dit Morrison, le chinois, écrit d'après l'alphabet, devient complétement inintelligible. Le caractère écrit, ajoute-t-il, a probablement été le moyen de fixer la langue parlée, il soutient le maigre système monosyllabique, que l'alphabet détruirait

Digitized by Google

Les symboles sont réduits aujourd'hui à un système régulier et complet, qui rend l'étude de la langue comparativement facile. On a fait choix d'un certain nombre de caractères, appelés *Tse-pou*, ou caractères *dominants*, et quelquefois *Chou-mou* ou les yeux du livre. On peut les considérer comme l'index du livre, et, à cet égard, la dénomination est exacte. Les Jésuites (1), dit un auteur anglais, ont donné à ces caractères le nom de *clefs*, et quelquefois d'*éléments* ou de *radicaux*, vu qu'il n'y a aucun caractère dans la langue, dans la composition duquel n'entre l'un ou l'autre de ces caractères particuliers. Le nombre de ces clefs, conformément à la classification usitée aujourd'hui, est de 214; elles sont divisées en 17 classes ou chapitres, en commençant par celles qui sont formées par *un seul trait* de pinceau, et en finissant par celle (il n'y a qu'une seule clef de cette espèce) qui est composée de 17 traits. Lorsqu'une fois l'œil s'est familiarisé avec ces 214 clefs ou éléments, il n'éprouve plus de grande difficulté à les découvrir dans chacun des caractères qui les renferment, et qui ne peuvent être formés sans l'un ou l'autre ou plusieurs de ces éléments. Les clefs sont placées le plus souvent à la gauche des caractères principaux, quoiqu'elles se trouvent quelquefois à la droite, quelquefois au milieu, parfois au dessus et parfois aussi au-dessous de ces caractères.

Les dictionnaires sont divisés en 17 sections, distinguées respectivement par les 17 clefs (2), en commençant par la classe qui a une clef d'un seul trait, et finissant par celle dont la clef est composée de 17 traits. Les caractères, que chaque clef spécialise, et qui forment une classe à laquelle cette clef sert d'index, se divisent à leur tour en d'autres classes, qui sont des subdivisions à l'égard des premières. Ces nouvelles classes se règlent également d'après le nombre de traits ou de coups de pinceau, que contiennent les caractères depuis un jusqu'au nombre le plus élevé, sans compter la clef. Ce nombre conjointement avec la clef, marquée en tête de chaque page du dictionnaire, fournit le moyen de reconnaître chaque caractère de la langue écrite, après s'être assuré de la clef et du nombre de traits appartenant au caractère, dont on cherche la signification ; la classification des caractères est par là extrêmement simple et facile.

D'autres classifications furent admises d'après des idées plus philosophiques, mais moins pratiques. Le système philosophique a été jusqu'a

(1) The Encyclopœdia britannica, au mot : *China*.

(2) Il est inutile de donner la signification des clefs, puisque ces monosyllabes, comme presque tous les autres, qui composent le syllabaire chinois, ont un nombre plus ou moins grand de significations différentes. Nous faisons voir plus loin comment les Chinois se tirent de ce labyrinthe linguistique, qui nous paraît sans issue. Leur principal moyen consiste dans différents systèmes de combinaisons de syllabes.

Digitized by Google

un certain degré maintenu dans la classification moderne, fondée sur les 214 clefs, ou caractères élémentaires. Ainsi, sous l'élément ou la clef, qui signifie *cœur*, on trouvera coordonnés tous les caractères exprimant les sentiments, les passions, les affections de l'âme, tels que la douleur, la joie, l'amour, la haine, la colère, etc.; l'élément *eau* embrasse tous les composés relatifs à la mer, aux rivières, aux lacs, aux marais, à la profondeur, à la transparence, etc. A la clef *plante* se rapporte tout le règne végétal. *Yen*, qui signifie un *mot*, entre dans la composition de tous les caractères qui concernent la lecture, l'élocution, l'étude, les débats, la consultation, etc. Les arts mécaniques, les occupations des classes laborieuses et un grand nombre de verbes désignant l'action, ont la clef *main*.

Tout ceci est parfaitement rationel; mais en jetant un coup-d'œil sur les caractères radicaux ou élémentaires, on se convaincra de l'impossibilité d'en faire entrer une bonne moitié dans un arrangement générique, dans un ordre rationel ou méthodique. On ne peut s'expliquer pour quels motifs ces derniers caractères peuvent avoir été compris parmi les éléments, les index ou clefs des autres caractères. Le fait est que sur les 214 caractères radicaux, il n'y en a pas plus de 150 qui peuvent être considérés comme étant usuels, les autres étant très-rarement employés dans la combinaison des caractères. Sur le nombre approximatif de 40,000 caractères, que contient le grand dictionnaire chinois, on en compte 25,000 qui dépendent de 60 éléments ou clefs. L'élément le plus fécond, qui est *plante*, préside à 1400 caractères; celui qui en approche le plus, l'élément *eau*, en a 1333 sous sa dépendance, et la clef *main*, qui suit dans l'ordre de la richesse complète 1012 caractères. Dans le même ordre viennent ensuite les éléments *bouche, cœur, insecte*, qui en comptent chacun environ 900. Ensuite les éléments *mot, homme, métal*, qui dépassent les 700; puis les radicaux *bambou, roseau, femme, soie, oiseau, chair, montagne, etc.*, ayant chacun une progéniture de 500 à 600 caractères.

Les Chinois persuadés que l'œil discerne mieux certaines choses que l'oreille (1), ont employé le caractère écrit, pour établir des distinctions, qu'on ne peut rencontrer dans un langage alphabétique (2), et qui dépendent particulièrement du sens optique.

(1) Cette règle puisée dans la nature a été parfaitement exprimée par Horace dans les vers suivants de l'Art poétique :

« Segnius irritant animos immissa per aures,
» Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus. »

Toutefois les choses spirituelles et intellectuelles se saisissent mieux par l'ouïe que par les yeux.

(2) The Encyclopœdia Britannica.

Digitized by Google

La langue écrite des Chinois, indépendante de tout son ou articulation, est une véritable langue universelle, et sous ce rapport, elle mérite d'être étudiée par tous ceux qui veulent approfondir la philosophie du langage, ou de la communication des idées entre les hommes.

L'instruction méthodique des sourds-muets, qui se donne généralement d'après le système alphabétique, ne dépend pas absolument de ce système (1). Il n'y a évidemment pour eux rien de phonétique dans la distinction des lettres de l'alphabet, dont la combinaison ne présente à leurs yeux que les signes graphiques des objets et de la pensée. C'est ainsi que procède le chinois dans sa langue écrite, qui ne lui offre que des images naturelles ou de convention. Notre système alphabétique lui paraît tout aussi étrange, que son système de caractères nous paraît difficile et compliqué.

La langue parlée n'est pas moins originale que le sont les caractères symboliques : tout y est uniquement propre aux Chinois. Le catalogue des 330 monosyllabes qui par les quatre intonations ou accents s'élèvent à environ 1300, constituent, comme nous l'avons déjà dit, toute la langue articulée. Ces mots n'admettent aucune autre modification ; ils ne sont susceptibles d'aucune inflexion, d'aucun changement de terminaison. Le même monosyllabe invariable remplit les fonctions de substantif, de verbe et de participe (2), selon la place qu'il occupe dans la phrase ou les monosyllabes avec lesquels il est combiné. Le mot n'est affecté ni par le nombre, ni par le cas, ni par le genre, ni par le temps, ni par le mode, ni par la personne. Toutes ces relations sont exprimées par des affixes ou des préfixes. Ainsi le génitif de *gai* amour est exprimé par la particule *tié*, placée après le mot, ce qui fait *gai-tié, de l'amour* ; le datif est *eu-gai, à l'amour* ; l'ablatif, *toung-gai*. Le pluriel est exprimé quelquefois par la répétition du nom, comme *yin*, un homme, *yin-yin*, des hommes. *To yin*, signifie plusieurs hommes ; *to to-yin*, tous les hommes (3). Le nombre des particules employées de cette manière s'élève à trente environ. La particule *tié*, qui marque le génitif des substantifs se place aussi après le pronom, pour en modifier le sens. Ainsi *ta* signifie *il*, et *ta-tié* signifie *son*. Les mots *nan* et *niou* distinguent le mâle de la femelle ; *nan-yin* signifie homme, *niou-yin* désigne la femme. Le mot *ioa* placé

(1) C'est ce qu'a démontré M. le chanoine Carton dans son excellent mémoire couronné à Paris. Le système semi-idéographique de la langue chinoise fournit une preuve nouvelle à l'appui. (V. *la Belgique*, t. III, 53, 448.)

(2) La langue anglaise offre, mais à un moindre degré, quelque chose de semblable dans un assez grand nombre de mots. Le français en a moins.

(3) C'est le langage des enfants. Aussi rien de plus patriarcal, de plus primitif, de plus en rapport avec un peuple enfant, que la langue dont nous étudions ici les éléments, à un point de vue philosophique.

Digitized by Google

devant l'adjectif, ou la répétition de celui-ci marque le superlatif : *tsa-hao*, ou *hao-hao* très-bon. Cette répétition pour indiquer le superlatif caractérise un peuple primitif; c'est le langage que la nature suggère partout à l'enfant.

Les pronoms personnels *go* (1), *ne*, *ta* je, tu, il, se construisent au pluriel par l'addition du mot *mun*; ainsi *go-mun*, *ne-mun*, *ta-mun* signifient nous, vous, ils.

Quant aux temps du verbe, le passé est formé par la particule *leau* placée après le verbe, et le futur par le mot *yau*, qui signifie volonté; ou *tchang-lac*, temps à venir. Ainsi *go gai*, j'aime, *go gai leau*, j'ai aimé; *go yau gai*, ou *go tchang lac gai*, j'aimerai.

Les particules négatives généralement en usage sont *mo* et *pou*. Ainsi *you*, avoir; *mo you* ne pas avoir. *Hao*, bon; *pou hao*, pas bon, mauvais.

Tel est le langage simple et peu artificiel employé par une population, supérieure en nombre à celle de l'Europe.

Les imperfections de cette langue sautent aux yeux, lorsqu'on considère que 40,000 caractères différents sont représentés par environ 1300 sons monosyllabiques. Comme une bonne composition est censée ne s'adresser qu'aux yeux, on y omet les particules nécessaires pour achever la phrase dans la conversation familière. Si ce langage était lu tel qu'il est écrit, il serait à peine intelligible et toujours plein d'ambiguité. De fait, il arrive souvent que, pour faciliter à l'auditeur l'intelligence d'un écrit, celui qui le lit décrit en même temps dans l'air, de la main ou avec l'éventail, la figure ou du moins la clef des caractères, qui expriment les idées (2). Dans la conversation, on écarte l'ambiguité par des *supplétifs*, qui se combinent avec les termes principaux. Par exemple, lorsqu'un individu parle de son père, qui se traduit par *fou*, monosyllabe qu'on emploie dans 70 à 80 sens différents, il dira *fou-chin*; au lieu de dire *mou* pour mère, il dira *mou-chin*. La syllabe *chin*, qui signifie *parent* fait cesser tout doute. Mais dans l'écriture le mot *chin* est complètement inutile, et pour ce motif il est omis, le caractère qui répond à *père*, étant tout-à-fait différent, de tous les autres qui ont la dénomination de *fou*.

(1) *Go* rappelle l'*ego* des grecs et des latins; de même que les mots *fou*, père, *mou*, mère, *k'uen*, chien (en grec κυων, kuon, et latin *canis*), et d'autres encore ont de l'analogie avec ceux de même signification dans la plupart des langues connues. Plus on étudie les langues, plus on se convainc qu'elles dérivent d'une langue unique et primitive, dont le chinois n'est pas un des débris les moins remarquables.

(2) Ce langage symbolique, rapproché du langage mimique des sourds-muets, fait comprendre que les idées se transmettent par les relations naturelles des hommes entre eux, au moyen des instruments dont ils peuvent disposer et dont les uns sont plus parfaits que les autres.

Digitized by Google

D'autres combinaisons ou compositions de mots se présentent dans la langue chinoise pour remédier à sa pauvreté.

Ainsi le mot *Dao* se rapporte à 9 caractères, ou à autant de significations différentes, parmi lesquelles se trouve celle de *chemin*. De même le mot *lou* a sept significations, dont une est aussi *chemin*. L'ingénieux chinois, pour dire chemin, et éviter toute équivoque, joint les deux mots *dao* et *lou*, et il dit : *dao-lou*.

C'est par des procédés pareils que le chinois sait retrouver une certaine richesse au milieu de son extrême indigence linguistique.

Mais il ne peut remédier à tous les défauts de son langage. Il ne peut trouver dans son syllabaire et encore moins dans sa syntaxe, la souplesse, la flexibilité et l'extrême variété que possèdent d'autres langues, telles que les langues indo-européennes, particulièrement le sanscrit et le grec, lesquels par leurs innombrables inflexions rendent pour autant qu'il est donné à l'homme, avec force et avec harmonie, toutes les nuances de la pensée, toutes les situations de l'existence et de l'action ainsi que toutes les variétés du mouvement de l'âme, en un mot tout ce qui concourt à la philosophie et à la poésie, aux sciences et aux beaux-arts.

Il est vrai que l'habitant du Céleste Empire cherche à suppléer à ce défaut par son ingénieux et admirable système de langue écrite, par ses beaux caractères symboliques, qu'il ne voudrait en aucune manière échanger contre notre alphabet. Mais malgré tout l'ordre qu'il a pu mettre dans cette immense nomenclature de signes représentatifs de la pensée, toujours est-il qu'il faut un travail et un temps considérables pour se mettre au courant de ces instruments de l'intelligence.

Ce n'est pas cependant qu'il y ait disette d'ouvrages en Chine. La littérature de ce pays est certainement la première de l'Asie pour l'importance de ses monuments. Nous avons déjà cité les livres attribués à Confucius; nous pourrions y ajouter ceux de son disciple Meng-Tseu; mais notre but étant de considérer dans cet article le peuple chinois au point de vue de son caractère et de sa vie sociale, nous ne pouvons approfondir ni son histoire, ni sa philosophie. Nous nous bornerons donc à dire que le nombre des ouvrages chinois en tout genre est prodigieux. On peut en juger par le catalogue de la bibliothèque de Pékin, qui contient 12,000 titres avec des notices détaillées. Le texte de ce catalogue imprimé, comme tous les ouvrages chinois, de haut en bas et de droite à gauche, remplit, suivant les éditions, de 96 à 112 cahiers in-12, de 140 à 150 pages chacun (1).

(1) Encyclopédie du 19e siècle.

Digitized by Google

Un des traits les plus remarquables, qui caractérise cette singulière nation, consiste dans les encouragements donnés à la culture des lettres, qui sont le seul moyen légal de parvenir aux emplois et aux honneurs dans l'État. On trouve des écoles partout; il y a des magistrats pour diriger les études, et pour présider aux examens. Chose remarquable, la presse est libre dans ce pays, du moins quant aux mesures *préventives* qui existent ailleurs. Aucune autorisation préalable n'est requise, dit l'Encyclopédie Britannique, nulle restriction n'y est imposée, quoique la publication des livres soit soumise à certains règlements établis par la loi. Les crimes en général et les peines sont clairement définis par la loi; mais la loi qui concerne la presse est restée vague, peut-être avec intention : elle est très sévère, dans certains cas, quant à la *répression* des excès, vrais ou supposés, commis par cette voie.

Toutefois les exemples de sévérité dans cette matière semblent avoir peu d'effet sur la quantité des publications. Le rédacteur d'un journal périodique assure que des milliers de contes moraux, de comédies, d'histoires amusantes, de traités, de préceptes des anciens sages, d'avertissements des souverains existants, de chants populaires, de fables, de romances, de prédictions du temps et de bonne aventure, de remèdes pour les maladies, de manuels de dévotion et de rites religieux, d'almanachs et de calendriers de la cour sortent tous les jours de la presse de Peking, et des autres grandes villes de l'Empire. C'est la littérature légère. Les livres sérieux concernant l'histoire, la langue, la jurisprudence sont parfois publiés par souscription; mais sont fournis aux bibliothèques des magistrats par le gouvernement. Les particuliers ont rarement des bibliothèques importantes.

On ne peut se faire une idée de la littérature chinoise par les traductions qui nous en sont parvenues. Cependant il y en a de très importantes. Le *Tong-kien-kang-mou*, ou histoire générale de la Chine par le Père Jésuite Mailla, tient le premier rang parmi ces traductions. Le Père Prémare nous a laissé des odes du *Chie-King*, qui nous donnent une idée de la poésie chinoise d'il y a 4,000 ans. L'éloge de Moukden, poème de l'Empereur Kien-long, traduit par le Père Amyot, est un bon modèle de la poésie moderne. C'est de la poésie sans mètre, ni rime, comme celle d'Ossian, comme le Télémaque. La *lettre de Pékin* par le Père Amiot donne des détails curieux sur la langue chinoise. Le docteur Percy a traduit une partie d'un intéressant roman. La traduction de l'*Orphelin de la maison de Tchao* ou de la Chine, a, comme on sait, inspiré la muse tragique de Voltaire. Nous possédons maintenant (1)

(1) The Encyclopædia britannica.

Digitized by Google

un autre drame traduit avec plus de fidélité par M. Davis. Les *mémoires sur l'art militaire*, que le Père Amiot n'a pas crus au-dessous de lui, nous présentent les actions des généraux chinois, comme des faits dignes de saltimbanques. Il existe des traductions curieuses d'ouvrages sanscrits en chinois, qui doivent jeter un nouveau jour sur l'état de l'Hindoustan antérieur à l'invasion Mahométane, laquelle détruisit une partie de la littérature indienne. De Guines, connu par différents écrits remarquables sur la Chine, parle de ces traductions, dont il fait comprendre tout le prix. « Ce que le fanatisme mahométan a anéanti dans l'Inde, dit l'*Encyclopédie britannique*, sera peut-être un jour retrouvé en Chine. »

La langue et la littérature étant l'expression naturelle de la société, et le véritable esprit littéraire ayant sa racine dans la poésie, qui est au fond de tous les beaux arts, nous dirons un mot de la poésie des chinois, au point de vue de l'état social de ce peuple.

L'origine de la poésie chinoise, comme de celle de toutes les autres nations, est religieuse. Les parties dont se compose le caractère employé pour l'exprimer, signifient : *mots du temple*. Elle consiste en sentences courtes et mesurées, servant à l'instruction du peuple. Telles sont surtout les maximes morales de Confucius. Le peuple chinois est très-porté pour la poésie. C'est surtout au sens de la vue que s'adresse le poëte chinois. Ainsi les caractères, qui répondent à *homme* et à *parole*, expriment la *fidélité*. Le feu et l'eau forment l'idée de calamité; l'œil et l'eau celle de pleurs, et ainsi de suite. Quoique le poëte du Céleste-Empire parle avant tout aux yeux, néanmoins il emploie la rime, la mesure et la quantité; celle-ci, qui est toute moderne, se fait sentir par des tons accentués.

Les exercices dramatiques se rattachent, en Chine comme en Europe, étroitement à la poésie. Les chants et les dialogues, dans les pièces légères, abondent en équivoques; mais sont généralement arrangées de telle manière que, lorsque le caractère écrit indique un sens, le son en exprime un autre. On recourt à ces subterfuges pour éviter les peines comminées par la loi contre les publications obscènes. Cependant la vie réelle est traduite dans les pièces théâtrales sans embellissement ni déguisement. Toutes les actions, même infâmes et horribles, telles que le meurtre ou une exécution sanglante, sont mises sous les yeux du spectateur (1), que le coupable soit condamné à être pendu, décapité,

(1) Les Grecs et les Romains, malgré la corruption de leurs mœurs, avaient compris le rapport étroit qui existe entre l'art et la morale. De là ce vers de l'art poétique d'Horace :

« Nec pueros coram populo Medœa trucidet. »

Digitized by Google

coupé en mille pièces ou écorché, il faut que le peuple soit témoin de l'opération. Ce n'est pas tout; les fonctions de la vie animale, sur lesquelles la décence exige qu'on jette un voile, sont exécutées sur la scène, souvent avec une telle grossièreté, et accompagnées d'une telle rudesse de langage, que les étrangers, qui ont assité à de pareils spectacles, se sont souvent retirés de dégoût. Les représentations de la vie réelle, dans ce qu'elle a de plus repoussant et de plus odieux, ne se conçoivent que chez un peuple, dont les mœurs sont dépravées et le goût corrompu.

Les comédiens ne sont pas beaucoup estimés en Chine, à en juger par le statut contre les actrices; cependant on assure que la mère de Kienlong monta sur la scène. Depuis lors, les rôles de femmes sont remplis par des eunuques et de jeunes garçons. On dit qu'il y a à Pékin environ une centaine de troupes ou compagnies différentes, composées chacune de 50 personnes et au-delà, telles que déclamateurs, musiciens, danseurs, jongleurs, etc. Ces acteurs sont ambulants et vivent dans des bateaux qui les transportent d'un lieu à un autre. Il n'y a pas de théâtres réguliers; mais les comédiens sont engagés par les riches, à autant par jour. On assure qu'ils sont toujours prêts à jouer une pièce quelconque, prise dans leur répertoire qui en contient au moins 100. Ce sont là les représentations qu'ils destinent à leurs compatriotes et qu'il ne faut pas confondre avec les pièces communes, qu'ils jouent devant les étrangers à la cour et dans le port de Canton. La traduction de *l'héritier dans sa vieillesse*, par M. Davis, est de nature à donner une idée assez favorable du drame chinois. Il est en cinq actes réguliers; il a une intrigue et du caractère; l'action est une et simple, et marche toujours (*semper ad eventum festinat*, comme dit Horace). Toutefois ce drame manque de génie, mais non de sentiment, et les divers caractères se soutiennent dans le développement de l'action. Un grand nombre de pièces chinoises sont à grand fracas et abondent en incidents et en situations compliquées d'affaires et souvent impossibles. C'est en général la vie prise sur le fait et mise en scène; l'on y voit parfois la vie entière et toutes les aventures d'un individu, d'un souverain, d'un général célèbre, en un mot toute une histoire en action.

C'est dans son ensemble qu'il faut juger le théâtre et la poésie chinoise; et à ce point de vue on doit reconnaître que c'est la réalité qui l'emporte sur l'invention, ce qui n'a rien d'étonnant chez un peuple, dont l'éducation se fait principalement par le sens de la vue, au moyen de caractères symboliques. C'est le sens le plus vif, *acerrimus est census videndi*, a dit Cicéron; mais il est plus matériel que celui de l'ouïe.

Digitized by Google

La musique se rattachant étroitement au drame, il convient de l'examiner ici. Les européens doivent nécessairement la trouver détestable en Chine; mais telle est la force de l'habitude que les Chinois en sont aussi épris que le montagnard écossais est passionné pour sa cornemuse. Les anciens auteurs de la Chine attribuent à la musique les mêmes effets merveilleux qui se sont produits, dans la Grèce primitive, par les accords d'Orphée et la lyre d'Amphion. En Chine, comme en Grèce, les tigres furent apprivoisés, les rochers et les pierres mis en mouvement, sous l'influence de ce puissant moyen de civilisation. Le Chou-King dit que l'Empereur *Chun* considérait la musique comme une machine de gouvernement, et comme la pierre de touche du sentiment notional. Sous ce dernier rapport, il disait vrai; aussi le défaut d'harmonie, qui est au fond de la langue monosyllabique des Chinois devait se faire sentir dans la musique. Cependant Confucius, comme tous les premiers législateurs, attachait le plus grand prix à cet art. Le docteur Burney a fait une remarque très-juste au sujet de la musique, en disant que plus elle est barbare dans un siècle barbare, plus elle produit d'effet. Le fait est que chez les chinois la musique n'a ni science ni système. L'abbé Roussier croit que cette musique, comme celle des Grecs (1), se compose de fragments d'un système complet plus ancien que les grecs et les chinois.

Quoi qu'il en soit, les airs chinois se chantent invariablement sur un ton plaintif, à mouvements lents, et sont toujours accompagnés d'un instrument à cordes qui ressemble à une espèce de guitare.

La gamme chinoise consiste en cinq tons naturels qu'on désigne par cinq caractères de la langue (2), et en deux demi-tons. On écrit de haut en bas les notes ou caractères dans une colonne, et on les exécute sans faire attention au temps, à la clef ou au mode, et on apprend l'air par imitation et à force de travail. On se met toujours ou l'on cherche à se mettre à l'unisson, le contre-point et les parties étant chose inconnue dans la musique chinoise. Le corps de musique de lord Macartney ne put faire plaisir aux chinois qu'en jouant *Malborough* ou *God save the Queen*. Toutefois quelques-uns de leurs instruments s'élèvent parfois à l'octave dans l'accompagnement.

On peut ajouter que la gravité affectée des chinois et leur vie peu sociable s'opposent à la culture de l'art musical.

(1) On sait que c'est à la musique religieuse des anciens Grecs ou aux modes des Eoliens que Saint-Grégoire emprunta les huit Tons du chant, appelé de son nom, chant *Grégorien* ou *plain-chant*.

(2) On sait les progrès que le bénédictin Gui d'Arezzo fit faire à la musique par l'invention du système des notes. Les Chinois ont pour leur notation musicale des caractères plus compliqués que notre alphabet. Il ne faut donc pas s'étonner qu'ils soient très-arriérés dans cet art.

Digitized by Google

Dans un pays où le luxe est déconsidéré et où il constitue quelquefois un crime, où un matérialisme pratique a rendu la propriété précaire, à tel point qu'elle s'étend rarement jusqu'à la troisième génération, et où l'utile seul est prisé, comme nous le verrons mieux encore par la suite, les beaux arts ne peuvent guère faire de progrès. De même que la poésie des chinois manque d'invention, d'imagination et de dignité et leur musique d'harmonie; la sœur de ces nobles filles du génie la peinture est déshéritée en Chine de tous les dons qui assurent le succès de cet art. Si la peinture était une imitation matérielle des objets qui tombent sous nos yeux, le chinois, si avancé à cet égard, aurait pu y réussir; mais il faut autre chose pour former un Apelle ou un Raphaël, il faut le sentiment de la poésie de la nature, joint à la science. Les habitants du Céleste Empire sont loin de posséder ces qualités à un degré suffisant; à part leurs idées rétrécies en beaucoup de choses, ils méconnaissent constamment les principes de la perspective et affectent de la regarder comme contraire à la nature, aussi bien que les effets produits par le mélange convenable d'ombre et de lumière. Ce qui prouve que c'est, faute de talent que leurs dessins et peintures sont si extraordinairement outrés, c'est que les peintres de Canton copient fidèlement sur papier, verre et toile, les modèles qu'on leur soumet; et l'on remarque que ce n'est pas dans la capitale que se trouvent les meilleurs artistes. Plusieurs écrivains, entre autres Pauw, l'abbé Grozier, parlent du mérite des chinois dans la peinture; mais il est facile de concilier cette opinion avec celle, que nous venons d'émettre. Ils composent de belles couleurs et reproduisent admirablement les objets isolés; cela est dû, pour nous servir des paroles mêmes de Pauw, « à une singulière disposition des organes optiques, » plus exercés que chez d'autres peuples, par le système d'éducation qui consiste à peindre les idées et à les communiquer par les yeux. Mais ils sont en défaut dans la composition; ils représentent chaque objet comme également rapproché de la vue. Les feuilles d'arbres sont reproduites dans tous leurs détails, alors même qu'elles se trouvent à une grande distance. L'arrière plan se confond avec le premier plan, par la raison absurde qu'ils ne diffèrent par l'un de l'autre dans la nature. Même en copiant de bons modèles, les artistes chinois pêchent souvent, faute de pouvoir se dégager de leur naturel; ils vous peignent les européens avec des yeux, des nez, des bouches et des oreilles de Chinois, vu qu'ils croient présenter la perfection au physique, aussi bien qu'au spirituel, faute qu'on leur pardonne facilement. On les excuse d'autant plus volontiers à cet égard que les peintres européens n'ont pas toujours été fidèles à l'histoire, sous ce rapport.

Ils ont mieux réussi dans la sculpture, où ils n'ont pas eu à lutter, au

Digitized by Google

même point, avec les difficultés qu'ils ont rencontrées dans la peinture. La sculpture chinoise, selon plusieurs auteurs, doit ses progrès, si ce n'est son origine, aux édifices monumentaux. Aucun pays ne peut se prévaloir d'avoir produit plus d'objets d'art dans ce genre que la Chine; mais ces édifices, comme les autres, manquent généralement de solidité, de grandeur et de noblesse, vices dont on peut faire remonter la cause au défaut de garantie assurée à la propriété. Les chinois taillent avec succès dans le bois, dans les racines d'arbres des figures d'hommes, de quadrupèdes ou de monstres et savent animer les traits de ces êtres d'un haut degré d'expression. Ils réussissent également dans le métal et la porcelaine. Mais ici encore le génie fait défaut, en ce qu'on ne fait qu'imiter la nature, avec ses beautés et ses imperfections, sans donner à l'imagination la liberté, qui seule crée l'art par l'invention des détails.

Quant à la gravure, les Chinois la traitent aussi bien que les européens, de même qu'ils font preuve d'une grande habileté dans la taille des pierres précieuses.

Nous aurions à parler encore de la culture d'autres arts chez les Chinois; mais nos observations sur ce point trouveront mieux leur place dans l'exposé que nous aurons à faire des usages des habitants de l'Empire du milieu.

Jetons maintenant un coup-d'œil sur les connaissances scientifiques répandues chez les Chinois. Tout ce que nous en avons appris en Europe atteste leur profonde ignorance en mathématiques; leur arithmétique et leur géométrie se réduisent à des règles purement pratiques. Leur système de numération est fondé sur les caractères symboliques du langage, comme celui des occidentaux reposait sur les lettres de l'alphabet, avant l'adoption des chiffres arabes, ce qui n'avait pas empêché les grecs d'aller assez loin dans cette branche. Chez les Chinois, les caractères employés dans le calcul, sont dépourvus de la valeur de position admise dans le système arabe. Les opérérations ordinaires se font au moyen de quelques balles enfilées, imitant l'abacus des anciens, dont on attribue l'invention à Pythagore et que pour ce motif on appelle aussi table de Pythagore (1). Les Chinois comptent aussi sur les articulations des doigts.

Mais on a fait passer les Chinois pour bons astronomes à une époque où toute l'Europe était encore dans un état de barbarie. Ce que nous avons rapporté de l'épreuve subie par le Père Verbiest (2), suffit pour

(1) Nous ne savons jusqu'à quel point la machine à calculer des Chinois ressemble à celle des Grecs et des Romains. Celle-ci était un tableau carré divisé en petites cases, dans lesquelles se trouvait le *produit* des différents nombres, multipliés les uns par les autres. C'est proprement ce que nous appelons table de multiplication.

(2) Voir p. 107.

Digitized by Google

prouver qu'à cette époque ils étaient peu avancés dans cette science. Encore le religieux flamand avait-il à faire à un astronome mahométan, versé sans doute dans les connaissances des Arabes. Les idées superstitieuses, d'après lesquelles les éclipses du soleil et de la lune seraient dues au dragon, qui cherche à dévorer ces astres, ne sont pas partagées, nous l'admettons, par les savants; mais elles accusent l'ignorance, qui doit avoir régné longtemps, sous ce rapport dans la masse de la nation. L'almanach a été soumis, de l'aveu d'un Empereur, à 70 révisions, et la rédaction en a été confiée à des étrangers, ce qui prouve que l'entreprise était au-dessus de la portée scientifique des nationaux. M. Fréret a avancé qu'il avait en sa possession la copie d'une carte astronomique, dressée en Chine vers l'an 600 de l'ère vulgaire, sur laquelle se trouvent 1460 étoiles placées dans leur vraie position respective; mais ceci peut avoir été l'œuvre d'un étranger. On lit dans les annales de la Chine que l'an 718 de l'ère chrétienne, un astronome indien, nommé *Kou-tan*, apporta de l'occident un traité d'astronomie. Lorsque lord Macartney était à Pékin, un portugais qui se nommait évêque de Pékin (1), et qui était peu versé dans les mathématiques et dans l'astronomie, présidait au département, où se traitaient les questions relatives au calendrier, &. L'Empereur Khang-hi fut émerveillé de la science des Pères Verbiest, Adam Schaal et autres, qui lui construisirent un gnomon, et, chose plus difficile, lui traduisirent en chinois les tables des logarithmes; c'est là une preuve évidente de l'ignorance de la nation en cette matière. Une copie de ces tables se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque de la société royale de Londres. C'est un bel échantillon de typographie chinoise. L'Empereur porta ses tables et son quadran solaire suspendus à sa ceinture, comme des objet précieux, et l'on dit que, lorsqu'il était en Tartarie, il s'amusait constamment à mesurer la hauteur des montagnes par la résolution trigonométrique des triangles.

Isolés par système du reste du monde, les Chinois restèrent longtemps étrangers aux sciences des autres nations, et trouvèrent dans leurs propres ressources peu d'éléments de progrès. Toutefois, à l'aide de la géométrie pratique, ils acquirent quelques notions de leur propre pays. Le Père Mailla parle d'une carte de la Chine, qui passait pour avoir été extraite du *Schou-King*. En la comparant, dit-il, avec celle que dressèrent, après un travail de dix ans, ses confrères les Jésuites, et dont il s'occupa lui-même, on reconnut que les limites et les positions des provinces, les cours des rivières, et la direction des montagnes avaient été tracés d'une manière à peu près exacte; mais que les proportions des

(1) The encyclopœdia Britannica, Edinburgh, 1842.

Digitized by Google

parties entre elles et relativement au tout, n'avaient nullement été observées.

Quant à la philosophie naturelle et expérimentale, les Chinois n'en savent, dit l'auteur protestant de l'Encyclopédie Britannique, que ce que les Jésuites leur en ont enseigné. Ils sont encore plus arriérés dans l'application des sciences aux arts industriels. M. Barrow, envoyé auprès de l'Empereur Kien-long, essaya de lui faire comprendre les forces mécaniques appliquées à des machines, dont il lui offrit des modèles. Le vieillard, qui avait cultivé les lettres avec succès et qui est l'auteur de *l'Éloge de la ville de Moukden*, traduit en français par le Père Amiot, répondit que ces objets pouvaient très-bien servir de jouets pour ses petits-enfants. Il est vrai que ce souverain, en proscrivant en 1753 l'Evangile, s'était déclaré l'ennemi de la civilisation chrétienne.

Nous nous sommes attaché à faire voir que la nature de la langue chinoise, l'ignorance des autres langues, et l'obstination à s'isoler des autres nations expliquent chez les habitants de l'empire du milieu le bas niveau des études scientifiques et des professions libérales. Cependant, comme tout le système politique et social repose sur l'amour de la science, on comprend quels pourront être un jour les effets de relations libres nombreuses et soutenues avec l'Europe.

L'état arriéré des sciences en Chine n'a pas empêché la nation de s'exercer dans les arts mécaniques, et d'y atteindre, souvent à une perfection inconnue des européens. Ce résultat, loin d'affaiblir les observations que nous avons déduites de la nature de la langue chinoise quant au niveau scientifique du Céleste-Empire, ne fait au contraire que renforcer notre argument, vu que la perfection des arts mécaniques dépend de dispositions physiques, qui ont été favorisées par l'éducation matérielle, basée sur le développement du sens de la vue. Ceci est d'autant plus vrai que l'histoire nous apprend que l'habileté des Chinois dans cette matière remonte à une haute antiquité. En fait de teinture, par exemple, l'expérience et l'inspection des produits naturels leur ont fait découvrir des secrets que les connaissances en chimie n'ont pas révélées aux européens.

Ils excellent encore dans d'autres genres et généralement dans tout ce qui se rapporte aux travaux manuels, dont l'exercice dépend du développement naturel des facultés physiques. Mais la science fait défaut partout en Chine; elle n'a pas même été appliquée, comme nous allons le voir, ni à l'agriculture, qui a été portée cependant très-loin dans ce pays, ni à l'industrie, qui a produit des résultats étonnants, ni au commerce, pour lequel ce peuple a un penchant naturel. Commençons par l'agriculture.

Digitized by Google

La Chine compte environ 180 millions d'hectares en culture (1). La propriété foncière, comme nous l'avons déjà fait remarquer, y est très divisée, et le morcellement y a réduit les champs à des surfaces de quelques arpents, cultivés par les propriétaires eux-mêmes. Chaque champ est entouré de digues de terre, utiles comme sentiers de circulation et comme moyen de maintenir continuellement par des vannes l'alimentation des ruisseaux d'irrigation. Le sol est fertile, surtout dans les plaines, et produit souvent deux récoltes. Malheureusement la sécheresse vient quelquefois tromper les espérances du laboureur et des nuées de sauterelles dévastent par intervalles les moissons et les paturages. Mais le Chinois est essentiellement laborieux ; il sait, à force de travail et d'intelligence pratique, forcer la nature à répondre à ses besoins ; il amène les eaux dans les terrains qui en manquent, donne à chaque terre l'engrais qui lui convient, et utilise, pour féconder ses champs, non seulement le fumier, qu'il recueille partout, mais les os mêmes des animaux, qui ont servi à sa nourriture. Le territoire est cultivé dans toute son étendue et le laboureur chinois, comme le flamand, ne sacrifie pas un pouce de terrain au préjugé du repos nécessaire à la terre, lequel en France et dans plusieurs autres pays d'Europe, enlève annuellement à la culture des millions d'hectares. En Chine, les flancs mêmes des montagnes, coupés en terrasses sont cultivés jusqu'à une grande hauteur, et l'on trouve le moyen d'y porter toute l'eau nécessaire pour entretenir de vastes rizières. Les cultivateurs du Pays des fleurs sont placés au-dessus des artisans et des marchands; les lettrés seuls ont le pas sur eux, et l'on voit tous les ans, pour honorer l'art par excellence, l'Empereur conduire lui-même la charrue et tracer un sillon bienfaisant, cérémonie à laquelle il se prépare par trois jours de jeûne. Le riz est l'objet des cultures les plus étendues, parce que les indigènes le préfèrent de beaucoup au froment et aux autres céréales.

Dans ce pays on cultive aussi avec beaucoup de soin le coton, la canne à sucre sur une grande échelle, une espèce de chanvre, qu'on coupe plusieurs fois, qui repousse toujours, jusqu'à ce qu'on l'arrache et dont on fait de fort beaux tissus ; une sorte d'ortie qui sert au même usage. Les Chinois nourrissent une quantité prodigieuse de vers à soie, et, dans le sud, ils font deux récoltes de cocons. Les différentes espèces de bambous sont aussi l'objet d'une culture extrêmement importante, ainsi que le tabac et l'arbre à thé ; ils plantent des patates de deux espèces, l'une blanche et l'autre rouge. Le thé, la principale richesse de

(1) Voir *Dictionnaire de géographie*, par Bescherelle aîné, au mot : *Chine*.

Digitized by Google

la Chine, après la soie, est cultivé dans toutes les provinces de l'Empire. Le thé noir existe principalement du 27e au 28e degrés de latitude.

Quoique le Chinois ait poussé très-loin la culture du sol, surtout par les irrigations, cependant cette branche d'industrie est susceptible de grandes améliorations, non-seulement par l'application des procédés scientifiques, usités en Europe; mais par l'introduction du gros bétail et l'extension à donner aux paturages, dans le but de créer un système puissant d'engrais, qui fait défaut en Chine. Le bœuf y est peu connu, le mouton à large queue se rencontre dans les contrées montagneuses; mais les animaux les plus communs sont le porc et le canard, pour la raison qu'ils cherchent eux-mêmes leur nourriture. Le cultivateur chinois, en combinant ses procédés avec ceux de l'Europe, augmenterait considérablement la richesse agricole de son pays, multiplierait les denrées d'échange avec les peuples occidentaux, et gagnerait de ce côté ce qu'il craint de perdre par l'invasion de l'industrie européenne dans le Céleste-Empire.

La Chine, par son heureuse situation et son immense étendue du midi au nord, voit naître sur son sol presque tous les produits de la terre, sauf quelques-uns des pays tropicaux. Elle se suffit à elle-même, et c'est un des motifs, pour lesquels elle repousse les relations avec l'étranger. Mais cette variété de produits, qui a été jusqu'ici une cause d'exclusion, peut devenir une source féconde de communications utiles aux points de vue matériel et moral.

L'agriculture, en se développant dans toutes les applications dont elle est susceptible, peut former un lien entre la Chine et tous les pays du monde. Elle donnerait en même temps une impulsion à l'industrie nationale, dont nous dirons aussi quelques mots.

L'industrie, vu la dextérité des chinois dans les arts mécaniques, est très-développée dans l'Empire du milieu, et embrasse une foule de branches. Pour plus de clarté, nous grouperons d'après Bescherelle aîné (1), sous trois titres généraux, les notions, que nous avons à présenter à ce sujet :

1° *Exploitation des produits minéraux.* — La Chine renferme des richesses minérales très-variées. Les Chinois fabriquent un grand nombre d'ouvrages d'or et d'argent, et leurs ciselures sur métaux sont des chefs-d'œuvre de patience, mais pas toujours de bon goût. Ils font, comme on sait, des chinoiseries sur métaux avec une finesse d'exécution remarquable. Ils emploient aussi le fer à tous les usages dont il est

(1) Voir *Dictionnaire de géographie*, au mot : *Chine*.

Digitized by Google

susceptible, ainsi que l'étain, le zinc et le plomb. Le mercure est également usité dans le pays ainsi que le cinabre. On remarque dans les rues des forgerons ambulants (1), qui confectionnent à la minute les menus ustensiles de ménage, qu'on vient leur demander. Ces produits sont inférieurs aux nôtres, mais on les livre à un bon marché étonnant.

Les pierres précieuses de toutes sortes, sont, comme nous l'avons déjà dit, admirablement travaillées dans le Céleste-Empire. Les agates sont utilisées pour la bijouterie fine, les cachets etc.; on y fait les cristaux pour verres de lunettes. On sculpte aussi en bas-reliefs la pagodite pour cachets, avec ou sans figurines; on y fait les magots et les statuettes de dieux. Les paysages en relief, avec monuments, figures etc., ont ordinairement pour fond du bois d'ébène, de dryandre, etc., et les sujets sont exécutés avec le jade, la malachite, la turquoise, la chrysolithe, le lazuli, etc. C'est en parcourant les magasins de *physic street* à Canton, qu'on peut se faire une idée de la prodigieuse habileté des chinois à tailler les pierres précieuses. La ville de Sou-Tchou est le principal foyer de cette fabrication. Les Chinois ne sont pas moins experts à travailler la nacre, qu'ils tirent de Manille, de Singapore, des Moluques, de Bombay, etc.

L'Encyclopédie Britannique a le tort de négliger ce côté intéressant du caractère chinois, qui semble offusquer la petite industrie anglaise, surtout celle des lapidaires. Le marbre, dont la Chine possède d'assez belles variétés, est si commun qu'il sert au pavage des boutiques et quelquefois des rues. Il ne peut manquer de devenir un objet de commerce, à mesure que la Chine entrera dans le mouvement européen. Les Chinois font, avec les diverses sortes d'argile des poteries de toutes sortes. Dans le nord de la Chine, on fabrique avec l'argile des vases énormes destinés à contenir des engrais; quelques-uns ont une capacité de 2,000 litres. On s'en sert également comme de citernes. Le Kasling est la matière première de la porcelaine, industrie si productive pour la Chine, et qui date du 7e siècle avant notre ère, suivant les annales du pays. La porcelaine sert à des usages nombreux depuis les vases de toutes espèces jusqu'aux monuments. La verrerie, quoique très-ancienne en Chine, n'y est encore qu'une industrie de luxe. Elle fut longtemps concentrée à Péking. Aujourd'hui on fabrique beaucoup de verreries à Canton, et les principaux produits sont : verres à vitres d'un usage fort restreint dans le Céleste-Empire, vases à boire, coupes, etc. Les verres coloriés sont en grand usage pour l'ornementation des kiosques, des

(1) Nous avons des plombiers ambulants dans les petites villes et à la campagne.

Digitized by Google

appartements, des lanternes. Ils sont ordinairement bleus, violets, verts ou jaunes. La cristallerie, produit les mêmes objets qu'en Europe et généralement sur des modèles français ou anglais. La verrerie chinoise fournit des miroirs, mais elle n'a pas encore fabriqué de glaces. Les peintures sur verre sont fort recherchées en Chine ; elles sont exécutées sur verre blanc à l'envers. Les Chinois, quoique très-arriérés et fort ignorants en chimie, savent préparer, comme nous l'avons déjà fait remarquer, beaucoup de couleurs minérales. Ils passent pour les premiers inventeurs de la poudre à canon, dont l'usage est mentionné dans leurs annales plus de 1,500 ans avant notre ère. Ils fabriquent admirablement les feux d'artifice de l'effet le plus pittoresque, et ils en font un de leurs amusements les plus favoris. Les anglais et les américains exportent annuellement plus de 80,000 caisses d'artifices chinois.

2° *Exploitation des produits végétaux.* — Le coton ne fut pas utilisé en Chine avant le XI^e^ siècle ; jusque là on ne connaissait guère que les vêfements de soie. Les Empereurs Ming luttèrent pour introduire l'usage du coton. Ce ne fut qu'au commencement du XVII^e^ siècle que la filature et le tissage de ce filament prirent une grande extension. Aujourd'hui la grande majorité de la population n'est vêtue que de cotonade. On fabrique des Nankings, qui sont supérieurs à toutes les imitations qu'on en fait en Europe. On confectionne aussi en Chine une grande quantité de tissus de *hia-pou* ou de *ma* (*gros cloth* en anglais), faits avec des filaments de plusieurs plantes textiles, connues sous le nom générique de *ma*, et dont la principale paraît être une espèce d'ortie (*urtica nivea*). Les autres espèces paraissent être des variétés de chanvre et peut-être de lin. On fabrique d'autres tissus avec les filaments du bananier et du bambou, et on mélange souvent les fils de *ma* et ceux de coton, en prenant les premiers pour chaîne et les seconds pour trame. Sur les marchés de Canton, on distingue 44 qualités de ces toiles. L'Angleterre et les États-Unis ont commencé à en acheter des quantités assez considérables et cette branche de commerce paraît destinée à devenir très-importante. Il est impossible de prédire l'extension que pourra prendre cette industrie, si l'on y applique la mécanique et les procédés modernes, qui donnent la supériorité à l'Europe sur l'Asie. Le bambou sert à toutes sortes d'usages : le Chinois s'en nourrit, s'en vêtit, s'en pare, en fait des armes, et des instruments divers. On fabrique des coffres très-variés avec des bois ordinaires ou précieux, et une grande quantité de cassettes, coffrets, secrétaires, toilettes en bois de sandal, bois de rose, bois d'aigle et bois de senteurs de toutes sortes ; il faut y ajouter l'ornementation en laque. Dans la layetterie on comprend la fabrication des cercueils, que les habitants du Céleste-Empire achètent de leur

Digitized by Google

vivant, et qui sont souvent très-riches. L'ébénisterie emploie les bois suivants : hou-mou (bois d'ébène), haou-li-mou (bois de rose), tsi-tan-mou (bois noir), dont on fait des chaises, lits, etc. Le houang-mou, tient à la fois de l'ébène et du palissandre et l'on en fait les meubles les plus riches et les plus élégants. Le nan-mou, espèce de cèdre, est employé pour la construction des temples et des palais; le ti-li-mou (bois de fer) et le tchang-mou (camphrier) sont employés pour les constructions les plus importantes, les mats de navires, l'ameublement des grandes maisons; le sandal sert dans la tabletterie pour éventails, porte-cartes, paniers, corbeilles, boites à gants, étuis, boîtes à thé, à jeu, à mouchoirs, etc.

L'usage du papier en Chine remonte jusqu'au second siècle avant Jésus-Christ; on écrivait auparavant sur des toiles, sur des tissus en soie. Les papiers les plus en usage sont ceux, qu'on prépare avec le bambou pilé et réduit en une pâte semblable à celle que les Européens font avec des chiffons; on en fabrique aussi avec les feuilles du mûrier; avec le chanvre ordinaire, la paille de riz, celle de blé, le coton, le vieux papier, etc. Il y a des papiers dorés et argentés qu'on fait brûler devant les petites idoles domestiques. Les artistes de Canton y peignent, avec un art admirable, des oiseaux, des insectes, des poissons, des fruits, des fleurs, etc. On exporte ces peintures, ainsi que des esquisses au trait faites sur papier de bambou double, au pinceau et à l'encre de Chine (1). L'arbre à suif (croton sebiferum) est soigneusement cultivé dans le Céleste-Empire. Les fruits de cet arbre servent à une fabrication importante d'huile à brûler. La canne à sucre est cultivée jusqu'au 31e deg. de lat. n. dans ce vaste pays, qui paraît être le premier, où l'on ait extrait le sucre. Cette branche d'agriculture occupe des millions de bras. L'exportation annuelle pour l'Europe et les États-Unis est de 18 à 20 millions de kilog. Il se cultive en Chine, où tout le monde fume, hommes, femmes et enfants, deux sortes de tabacs. La consommation du tabac, dans l'intérieur de l'Empire, peut être évaluée à plus de 700 millions de kilog. Le thé est en usage en Chine depuis les époques les plus reculées. L'exportation totale du thé en Europe par mer, en 1845, a été de 20,739,256 livres anglaises; mais les Russes en tirent par Kiakhta environ 5 millions de kilog. Le sucre étant à très-bon marché en Chine, on y fabrique des confitures, qu'on exporte pour l'Inde, l'Angleterre, etc. Mentionnons encore le Soya, qui est un assai-

(1) Dans la jonque amarrée à Londres, lors de l'exposition universelle, on voyait des artistes chinois qui exécutaient de ces esquisses, pour un shilling pièce.

Digitized by Google

sonnement fait avec les graines d'une espèce de haricot qui croît en Chine et au Japon. L'exportation de cette denrée pour l'Angleterre a été de 60,000 kilog. en 1844.

3° *Exploitation des produits animaux.* — Ici la soie doit figurer au premier rang. Les Chinois élevaient le ver à soie, d'après leurs traditions, 3,000 ans avant notre ère. Ils en tirent tous les partis que sait en tirer l'industrie européenne. Aussi les soieries de la Chine sont-elles fort estimées en Europe, où il en est importé, chaque année, pour environ 55 millions de francs. La laine existe à peine en Chine; elle peut devenir un objet de grande importation dans ce pays. La Russie y importe déjà ce produit en assez grande quantité.

On utilise les poils courts et grossiers du chien, de la vache, de la chèvre, et d'une espèce de daim, dans les contrées froides de l'empire. L'industrie des cuirs n'a reçu en Chine que peu de développements. Les chaussures de satin sont l'objet d'un commerce immense dans l'intérieur. On élève les abeilles dans plusieurs provinces, et les Chinois ont un procédé très-simple et très-rapide pour blanchir la cire, dont on se sert pour l'éclairage. Le musc de Chine est le plus estimé de tous ceux qui sont livrés au commerce, et n'a de rival que celui de Tonkin. On en exporte beaucoup en Europe et aux États-Unis. Le zèle des européens pour les sciences, a doté la Chine d'une industrie nouvelle, l'industrie des collections d'histoire naturelle, qu'on prépare dans les ports de l'empire. Les coquillages, les crustacés, et les boîtes de minéraux forment, en grande partie, ces magnifiques collections dont les Chinois font très-mal la préparation. Les os et l'ivoire sont fort employés dans la tabletterie et la mercerie. Les Chinois savent si bien blanchir les os, qu'on les distingue difficilement de l'ivoire. Ils en ont peu en Chine, parce qu'on y abat peu d'animaux; mais ils en importent de Mongolie et de l'île de Formose. En 1845, ils en ont importé plus de 2 millions de kilog. Les Chinois sont le premier peuple qui ait travaillé l'ivoire. Ils le tirent en grande partie de Siam et de Bombay. Les cornes sont importées comme l'ivoire et les os.

C'est ainsi que l'industrie donne lieu à un mouvement commercial, auquel se livrent presque exclusivement les Chinois, mais qui pourra devenir immense lorsqu'il sera affranchi des entraves créées par les préjugés et l'ignorance. Pour s'en faire une idée, il importe d'analyser les divers articles qui font et qui pourront faire un jour l'objet du commerce entre le Céleste-Empire et le reste du monde. Il s'agit de relier par ce moyen les deux tiers du genre humain avec l'autre tiers, qui s'est tenu jusqu'ici systématiquement à l'écart.

Les Chinois ont le génie du commerce tant intérieur qu'extérieur,

Digitized by Google

mais ils veulent l'exercer seuls. Dès les premiers siècles de notre ère, leurs jonques se rendaient sur les côtes de l'Inde et jusque dans la mer Rouge, où elles se montraient encore sous le règne des sultans Mamelouks. Il y a partout des marchés en Chine, et les foires y sont très-nombreuses. Les Portugais parurent pour la première fois à Canton en 1516. Quelques années après, ils créèrent à Ning-po un comptoir qui s'éleva bientôt à un haut degré de prospérité; mais leur mauvaise conduite les en fit chasser en 1545 (1). Les Hollandais se présentèrent ensuite dans l'empire du milieu, ce fut en 1601. Ils fondèrent même un établissement à Formose en 1624, mais ils en furent expulsés en 1662, par le roi de cette île. La conquête de la Chine par les Tartares en 1644, amena un système de restrictions peu favorable au commerce avec l'Europe. Les Français visitèrent aussi le port de Canton dans les premières années du XVIII^e^ siècle. Ils obtinrent en 1745, moyennant une rétribution de 100 taëls par navire, l'autorisation de fonder un établissement dans l'île de Whampoa, mais ils n'en profitèrent pas. De 1774 à 1777 la France tira de la Chine, chaque année, pour dix millions de livres de produits chinois; elle avait alors une grande prépondérance dans les mers de l'Inde et de la Chine. En 1777 le gouvernement français envoya un consul à Canton, mais on négligea longtemps ce commerce, et ce ne fut qu'en 1829 que Charles X accrédita un autre agent en Chine. Le 27 juin 1637, le capitaine anglais Woddell avait été envoyé à Canton par la Compagnie des Indes, à la tête de plusieurs gros navires bien armés. Woddell foudroya les Chinois, qui cherchaient à l'empêcher de remonter la rivière de Canton. Il obtint des autorités chinoises le droit d'y commercer librement, moyennant une redevance de 15,000 fr. environ. Les Anglais furent admis plus tard à Formose et à Amoy.

En 1702 le commerce avec les étrangers fut érigé par le gouvernement chinois en un monopole, dont fut investi un seul négociant à Canton et à Amoy : de là l'origine des *Hanistes*, négociants privilégiés, qui purent seuls traiter avec les européens. En 1703 les Anglais exportèrent 103,000 livres de thé. En 1712 leurs relations avec la Chine se régularisèrent; mais le commerce européen eut à subir des exactions nombreuses, qui l'empêchèrent de prendre un grand essor. Néanmoins, de 1816 à 1817, les exportations anglaises de Chine s'élevèrent à près de 150 millions de fr., chiffre qui a doublé depuis.

La Compagnie anglaise des Indes orientales avait été investie du monopole du commerce avec la Chine. L'Angleterre, dont la prospérité est

(1) *Dictionnaire de Géographie*, par Bescherelle aîné, 1858.

Digitized by Google

née sous le système prohibitif, combina ainsi son monopole avec le monopole chinois. Ce privilége fut retiré à la Compagnie des Indes en 1834, sauf pour le commerce de l'opium, et l'industrie particulière put alors développer toute son activité. Le traité de 1842 entre la Chine et l'Angleterre, dont nous avons parlé dans l'article précédent, abolit les priviléges des hanistes. Ce traité ayant ouvert plusieurs ports au commerce étranger, les États-Unis et la Belgique profitèrent de ces facilités, et dès 1844, la France se fit représenter dans les mers de Chine avec un grand appareil diplomatique, et obtint les mêmes priviléges que l'Angleterre par le traité du 24 octobre de la même année. Elle envoya même une commission chargée d'étudier (1) toutes les branches du commerce de l'empire (2).

Comme ce n'est guère que par l'industrie et le commerce que le Céleste-Empire peut offrir des points de contact avec la Belgique, nous sommes entrés à cet égard dans d'assez longs détails, auxquels nous ajouterons encore quelques faits et chiffres utiles à consigner dans l'intérêt de notre prospérité nationale.

En 1852, 422 navires anglais, jaugeant 194,312 tonneaux, sont entrés dans les trois ports de Canton, Chang-Hai et Amoy, et ils ont écoulé dans les deux premiers de ces ports 2,082,500 pièces de coton écrues et blanchies, et une quantité considérable d'autres tissus. Dans la même année, pour les quatre ports de Canton, Chang-Hai, Amoy et Ning-Po, la valeur des importations et des exportations anglaises a été d'environ 190,790,446 fr., dont 118,757,299 pour exportations.

Dans l'exercice 1854-1855, 131 navires anglais partant des ports de Canton, Chang-Hai et Fou-Tcheou ont exporté 77,340,000 liv. (35,038,000 k.) de thé, 61,960 balles de soie grége, chiffres auxquels il faut ajouter, pour l'exportation des autres ports, 24,743,600 livres de thé, et 23,247 balles de soie grége. Total 102,090,600 livres de thé et 85,207 balles de soie grége. La consommation de la Grande-Bretagne en thé étant de 60,000,000 livres, le commerce anglais a eu encore une énorme quantité à revendre sur les divers marchés de l'Europe.

Les opérations anglaises avec la Chine se divisent en deux classes : 1° les opérations directes de l'Angleterre avec la Chine; 2° les opérations

(1) C'est ce qu'ont fait nos pères à l'égard d'autres pays. Dans une lettre de Philippe, duc de Bourgogne, de 1439, conservée dans les archives d'Ypres, il est fait mention de voyages entrepris dans l'intérêt du commerce, de la part des quatre membres de Flandre, en Angleterre, en Ecosse, en Espagne, en Allemagne, etc.

(2) Voir le *Manuel du négociant français en Chine*, par de Montigny.

Digitized by Google

des anglais établis dans l'Inde avec la Chine. Les importations d'Angleterre en Chine consistent particulièrement en toiles de coton écrues, blanchies, teintes, imprimées; mouchoirs de coton, velours communs, draps, fer en barres, plomb, fer-blanc. Celles de l'Inde consistent surtout en opium, coton en laine, ailerons de requins, bois de sandal, cannelle, noix de bétel, putchak, ivoire, riz. La vente de l'opium ne se fait que par contrebande. La Chine en a reçu en 1853, 35,000 caisses, rapportant à la Compagnie des Indes, qui en a toujours le monopole, un bénéfice de 75 millions de francs.

Ce sont les États-Unis qui, après l'Angleterre, font le plus grand commerce avec la Chine. Dans l'exercice 1852-1853, ils ont exporté de Chine les quantités suivantes : 40,939,930 livres de thé, 81,000 pièces de soie pongée, 322,594 pièces de châles et écharpes de crêpes, 33,610 pièces de soie. Leurs importations en Chine ont acquis aussi une très-grande importance, et en 1852 ils ont écoulé à Chang-Hai 300,000 pièces de tissus de coton et la même année ils importaient à Canton 60,000 tonneaux de marchandises, c'est-à-dire la moitié de l'importation anglaise, qui était de 124,485 tonneaux pour cette ville.

Quant à la France, ses opérations commerciales en Chine ne répondent ni à sa puissance maritime, ni à sa population, ni à son industrie. Les Français n'ont pas même à Canton un comptoir, une maison de commerce, qui puisse accepter les consignations de la France. Comme le commerce avec le Céleste-Empire va toujours croissant, tout fait présumer que les diverses nations y prendront désormais une part proportionnellement croissante. Jusqu'ici elles y ont peu participé pour la plupart. Le nombre des navires qui ont visité les ports de Canton et de Chang-Hai en 1852, donnera une idée approximative du commerce de la Chine avec les nations étrangères : Sont entrés en 1852 dans le port de Canton, 398 navires dont : 230 anglais, 86 des États-Unis, 16 Allemands, 15 Hambourgeois, 14 Espagnols, 10 Péruviens, 7 Danois, 6 Français 4 Suédois, 2 Brêmois, et un de chacun des pays suivants : Belgique, Norwége, Chili, Équateur, Prusse, Siam. Sont entrés la même année dans le port de Chang-Hai : 104 bâtiments Anglais, 66 des États-Unis, 3 Portugais, et un de chacun des pays suivants : Belgique, France, Espagne, Suède, Hollande, Danemark, Iles Sandwich. De toutes les nations européennes, une seule peut faire avec la Chine le commerce par terre, c'est la Russie. Le gouvernement russe n'a rien négligé pour donner à ce commerce tous les développements dont il est susceptible, et les négociations entamées à ce sujet datent de Pierre-le-Grand. Les Russes importent en Chine les objets suivants : draps et étoffes de laine de toutes sortes, toiles et étoffes diverses de coton, de lin et de chanvre, produits par les-

Digitized by Google

quels ils entrent en concurrence avec l'Angleterre. Viennent ensuite les fourrures, les pelleteries, les cuirs bruts, tannés et corroyés; maroquins, cuirs de Russie, blés, farines, fer, étain, cuivre, quincaillerie, armes à feu, montres, verre, savons, chandelles, etc. Ils tirent de la Chine : thés, soies et soieries, nankins et autres tissus de coton, porcelaine, laque, encre de la chine, sucre, fruits secs et confits, rhubarbe, musc, tabac, riz, ébénisterie, fleurs artificielles, jouets d'enfants, cannes, etc. En 1777, la Russie recevait de la Chine des marchandises pour 1,784,712 roubles d'argent (4 fr. le rouble); en 1844 elle en a reçu pour 5,855,055 roubles. Les draps forment la partie la plus considérable des importations de la Russie, qui, depuis une trentaine d'années, a donné à cette industrie un développement énorme. En 1841 la valeur totale des produits russes introduits en Chine était de 7,537,596 roubles ou 31,210,000 fr. dont 5,130,000 francs de draps. En 1844, la valeur des draps écoulés à Kiakhta s'élevait à 10,559,992 fr. et en 1852 les Anglais n'en ont placé à Canton, Chang-Hai et Amoy que pour environ 5,400,000 francs.

Le commerce qui se fait par terre avec la Russie, est limité à la ville de Kiakhta, et soumis à certaines règles émanées du gouvernement, qui autorise à cet effet certains sujets chinois sous le sceau de l'Empire. Il y a quelques années que les Russes se sont procuré les instructions données, à ce sujet, aux marchands chinois. Rien n'est plus propre à faire connaître tout ce qui manque à ce peuple bizarre pour exercer le véritable commerce. Nous donnerons ici une analyse de cette pièce curieuse.

On y débute par établir en principe qu'en exerçant le commerce on doit avoir pour but de s'en réserver tous les avantages, au détriment de la partie avec laquelle on traite. A cette fin il est décidé que toutes les lettres reçues par les marchands officiels de la part de leurs correspondants, seront décachetées en réunion publique, afin qu'on puisse mieux se concerter pour agir contre les Russes. Ensuite on doit faire accroire aux Russes que tel ou tel de leurs articles est vivement recherché sur le marché chinois afin qu'on l'y envoie en grande quantité; puis les expéditions étant faites, on doit faire entendre que la demande de l'article a cessé. De cette manière on obtiendra la marchandise à très-bon compte. Les affaires doivent se traiter en langue russe, que les licenciés en commerce sont tenus d'apprendre, afin d'empêcher les Russes de se mettre au courant du chinois et de parvenir à surprendre ainsi, par occasion, les secrets du commerce et de la politique. Enfin, il est statué que celui qui trahit, auprès des Russes, les instructions concernant le commerce, sera envoyé aux galères pour la vie; et que celui, qui trahit les

Digitized by Google

secrets du gouvernement à l'égard des mêmes Russes sera décapité, non toutefois, sans la sanction de l'Empereur.

Telles sont les dispositions principales de ce document incroyable, qui suffit à lui seul pour faire voir à quel degré d'ignorance et de stupide duplicité ce peuple est descendu. C'est un des traits les plus caractéristiques de la vie sociale des Chinois.

Ce n'est pas la moralité seule qui fait défaut dans le commerce de l'Empire du Milieu. D'autres causes encore s'opposent à ce qu'il s'établisse sur une grande échelle.

Ainsi en général ce sont les Chinois seuls qui vont chercher au Japon, aux Indes, à Java, à Bornéo, etc., les produits que réclame le luxe.

Ils vont même s'établir dans ces pays et jusqu'en Californie, où ils conservent leurs idées, leur caractère et leurs mœurs. Leur but principal est le commerce avec la Chine, à laquelle ils semblent toujours appartenir. Le monopole et l'exclusion sont chez eux des idées fixes; celles de réciprocité et de liberté sont inconnues à ce peuple.

Le commerce, qui se pratique dans quelques ports et à l'intérieur, est entravé par un autre vice capital, savoir, le haut taux de l'intérêt qui se prélève par mois. La loi dit: « celui qui prêtera de l'argent ou des marchandises (1), ne pourra recevoir que *trois* parties sur cent par *mois*. » L'emprunteur, qui ne paie pas exactement les intérêts est punissable de dix coups de bambou, après le premier mois; de vingt, après le second et ainsi de suite. C'est une charge progressivement afflictive, qui, jointe à la première, celle de l'intérêt usuraire, doit faire passer à beaucoup de gens le goût du commerce.

Inutile d'ajouter que dans un pays commercialement organisé, comme la Chine, on ne trouve pas, entre chinois, un système de crédit régulièrement établi. Seulement les relations forcées avec l'étranger sont venues, sous ce rapport, en aide au commerce international. C'est un premier pas dans la voie du progrès, dans laquelle la Chine ne peut plus tarder longtemps à être entraînée.

Elle y était forcément entrée en vertu du traité conclu en 1842 à Nanking, entre l'Empereur précédent et les *Barbares*. Le fils du ciel Tao-Kuang avait compris qu'il était temps de céder à la pression irrésistible de la civilisation; et il s'était obligé d'ouvrir aux étrangers les ports de Canton, Amoy, Fou-Tchou Ning-po et Chang-Hai, pendant que les Chinois continueraient à traiter les affaires avec les Russes de la manière

(1) Nous avons vu à l'article précédent qu'il n'existe en Chine qu'une monnaie de billon. La pièce ordinaire peut avoir la valeur d'un centime. L'or et l'argent circulent en lingots et en poudre,

Digitized by Google

que nous venons de voir. Aux termes de la susdite convention, les ambassadeurs anglais devaient être mis sur la même ligne que les mandarins, quant aux honneurs qui leur étaient dûs. L'Empereur voulut bien consentir en outre à un arrangement avec les États-Unis, d'après lequel il ne pouvait être apporté sans leur consentement, aucune modification aux droits de douanes. Pareilles concessions furent faites à la France, qui obtint de plus des faveurs pour les catholiques indigènes et pour les missionnaires.

Ces innovations furent envisagées par les Chinois comme attentatoires aux usages du pays et au caractère national; et l'Empereur aurait renversé la fameuse Grande-Muraille, qu'il n'aurait pas blessé plus profondément les sentiments et l'amour-propre de son peuple. Aussi la réaction ne tarda pas à se faire sentir. L'avénement de l'Empereur actuel Hieng-Fong, (nom qui signifie *parfait bonheur*), fut le signal d'un changement subit dans la politique chinoise envers les étrangers.

L'Empereur régnant qui monta sur le trône le 25 février 1852, arbora le vieux drapeau chinois, et se déclara contre les *barbares*. Les ministres pacifiques de son prédécesseur, furent disgraciés et la Chine adopta envers les étrangers une politique nouvelle, dont les conséquences exclusives se firent bientôt sentir.

Les événements qui viennent de se passer sont connus; nous n'en parlerons ici qu'au point de vue commercial.

Nous aurons à examiner plus tard le traité de paix, qui vient d'être conclu avec la Chine; mais nous pouvons déjà apprécier quelles en seront les conséquences générales en matière de commerce, sauf les nouvelles hostilités qui pourront encore éclater, mais qui finiront évidemment comme les dernières.

D'après le mouvement commercial entre la Chine et les diverses nations, tel que nous l'avons exposé, on remarquera que c'est l'Angleterre, la Russie et les Etats-Unis d'Amérique qui en sont les principaux agents. Malgré la liberté que le traité consacre en faveur de toutes les nations, les trois grandes puissances, que nous venons de nommer, continueront pendant longtemps encore à exploiter presque exclusivement l'immense marché chinois. Le secret de ce résultat gît dans la priorité et dans les relations établies, de même que dans les besoins réciproquement créés. Ainsi, l'opium, quoique prohibé en Chine, répond, commercialement parlant, à un besoin.

L'Angleterre, grâce à la proximité de sa colonie l'Inde, qui produit l'opium en abondance, grâce surtout au monopole accordé à la compagnie des Indes orientales pour la culture et la vente de cette denrée homicide, continuera à satisfaire ce besoin immoral. Les Chinois ont con-

Digitized by Google

tracté aussi l'habitude de certains produits russes qui s'introduiront de plus en plus dans l'Empire du milieu par la frontière du Nord et par mer, grâce aux facilités nouvelles, que le traité consacre pour la navigation de l'Amour et la fréquentation des ports Chinois par les Russes. D'un autre côté, les Français, les Russes, les Américains, mais surtout les Anglais, ont contracté le goût du thé et ce besoin, qu'ils se sont créé, ne fera que se développer de plus en plus. Ces peuples, mais particulièrement les Anglais, ont l'habitude de faire leurs approvisionnements en soies dans l'Empire Chinois. Toutes ces raisons leur assurent pour longtemps le commerce presque exclusif de la Chine. lorsque les pays avec lesquels on fait le négoce sont éloignés, les relations établies sont fécondes en résultats nouveaux, les affaires attirent les affaires, indépendamment des prix de *revient* de la marchandise, qui s'effacent devant le frêt et les autres frais de transport. L'essentiel c'est d'avoir des chargements pour des navires d'un grand tonnage, c'est de pouvoir compléter les cargaisons. Les comptoirs de commerce sont aussi de la plus haute importance. Sous ce dernier rapport, l'Angleterre, qui possède l'île de Hong-Kong, et la Russie qui étend ses possessions sur les rives de l'Amour, sont le mieux placées pour exercer avec la Chine le commerce soit régulier soit interlope, tel que celui de l'opium par exemple. Il ne faudrait pas s'étonner de voir éclater plus tard, au sujet de l'Empire Chinois, entre l'Angleterre et la Russie, les conflits qui ont amené dernièrement la guerre au sujet de l'Empire ottoman. Ces intérêts nouveaux exigeraient encore probablement l'intervention de la France. Il semble qu'il soit dans les destinées de la France de conquérir en influence morale autant de terrain que l'Angleterre en gagne quant aux intérêts matériels. Les Chinois ne s'y tromperont pas, et c'est peut-être un moyen employé par la Providence pour faire bénir dans l'Empire du milieu le catholicisme, qui ne peut être introduit humainement parlant dans les vastes régions de l'extrême orient, que par l'action de la France. Que l'Angleterre ne se fasse pas illusion, son esprit mercantile, et surtout, quant à la Chine, son odieux trafic de l'opium consacré par le privilége officiellement octroyé du monopole, l'empêchent d'exercer une grande influence morale sur l'esprit des nations. M. Th.-T. Meadows dans son ouvrage publié en 1856 sur *les révolutions en Chine*, avoue que l'opinion dans ce pays, tant chez les insurgés que chez les impérialistes, est contraire au commerce de l'opium. Il est vrai que l'auteur Anglais cherche à faire voir que ce commerce n'a rien de plus immoral, que celui des boissons alcooliques, par exemple ; il fait l'aveu que la compagnie des Indes orientales a besoin de ce commerce privilégié et qu'aussi longtemps qu'on ne pourra pas remplacer le bénéfice qu'elle y trouve par un autre que soit équivalent, force sera à l'Angleterre de lui

Digitized by Google

continuer ce genre de protection (1). Nous ne prétendons pas discuter ici une question de moralité, dont l'appréciation est soumise au jugement de tout le monde ; mais il nous semble que, si l'Angleterre se contentait d'accorder la liberté de ce commerce, au lieu de le consacrer par un système qu'elle flétrit partout ailleurs, elle se mettrait à l'abri des graves reproches que lui adressent de ce chef les nations civilisées, de même que les Chinois qui prohibent formellement ce trafic par la loi. Mais comme si la Providence voulait punir l'Angleterre de spéculer sur l'immoralité des étrangers, la drogue délétère se répand dans la mère-patrie et y exerce ses ravages mortels sur les classes inférieures de la société.

L'Angleterre a un grand intérêt financier dans ce négoce, qui non-seulement lui procure des bénéfices immenses, mais qui assure encore le succès de son commerce en général, en formant pour ainsi dire le fond de ses expéditions vers la Chine. C'est au moyen de ce produit, et de ceux que nous avons énumérés plus haut, qu'elle complète ses cargaisons. En faisant dans l'Inde une immense escale, en attribuant à Calcutta, pour l'Orient, le rôle que le port de Cowes joue dans tout l'Occident, la Grande-Bretagne domine le commerce et tient le sceptre du monde maritime. L'ouverture des ports de la Chine ne peut qu'étendre ce mouvement dans des proportions qu'il est impossible de prévoir.

Le Céleste-Empire a subi souvent des guerres et des révolutions ; mais sa situation n'a peut-être jamais été plus tendue, ni plus compliquée. Le gouvernement est aux prises, d'un côté, avec une révolution formidable, qui menace de le renverser au nom du principe chinois ; de l'autre côté, il est constamment menacé par les forces coalisées des plus grandes puissances du monde. Tao-Kuang semble avoir eu le pressentiment de ce qui arrive aujourd'hui. De là les concessions importantes qu'il a faites, bien à contre-cœur, mais par une sage prévoyance : Inaccessible sur le trône du Dragon, le Fils du Ciel s'est humilié jusqu'à donner la main aux Barbares, et il leur a ouvert prudemment les portes de l'Empire, sachant qu'il n'en pouvait plus garder l'entrée.

Mais le caractère national, comme il fallait s'y attendre, a réagi et a trouvé un appui dans l'empereur Hien-Fong. Les préjugés ont repris leur force, et pour les réduire au silence il a fallu une nouvelle agression et de nouveaux sacrifices de la part des puissances chrétiennes.

On a conclu un traité, il est vrai ; mais que signifient les traités, et les lois, lorsque les mœurs s'y opposent ? Le peuple chinois sent par instinct qu'il s'agit d'autre chose dans cette lutte que de quelques ballots de marchandises ; il comprend que ses institutions, ses lois, ses usages, si

(1) *The Chinese and their rebellions*, pages 486-91.

Digitized by Google

religion, ses cultes plus ou moins reconnus, tout ce qui tient à son caractère national, à sa vie sociale, à son existence même, est remis en question. La guerre sur ce terrain ne se terminera probablement pas de si tôt du moins d'une manière définitive. C'est ce que nous verrons dans la suite de ce travail où nous ferons connaître d'abord la résistance que la civilisation doit rencontrer, dans la famille, dans la vie intime du peuple, dans ce qui fait le fond de la vie sociale.

Le Chanoine DE HAERNE,
Membre de la Chambre des Représentants.

(A continuer.)

Digitized by Google

M. DE CHATEAUBRIAND.

LA TRIBUNE MODERNE. — CHATEAUBRIAND ET SON INFLUENCE.

PAR

M. VILLEMAIN (1).

Après l'assassinat du duc de Berry, la censure fut rétablie pour l'année. Le *Conservateur*, comme enseveli dans son triomphe, expirait avec le ministère de M. de Cazes, tandis que ses rédacteurs l'emportaient au gouvernement. Ce fut le temps où MM. de Villèle et de Corbière, admis aux conseils de Louis XVIII, commencèrent de gagner la confiance du prince, confiance que leur conserva longtemps Charles X et qui leur valut durant sept années l'administration des affaires. Chateaubriand s'approchait du pouvoir avec ses amis politiques, et allait mêler son nom et son influence, sage et précieuse alors, à la plus brillante période de la Restauration. D'abord ambassadeur à Berlin, puis après la retraite du duc de Richelieu, ambassadeur à Londres, il observait attentivement de ces deux résidences l'horison politique de l'Europe, dans l'attente de quelque bonne fortune dont la France put profiter, et aussi dans l'espoir de voir se lever, pour lui-même, l'occasion de saisir le portefeuille en rendant un éclatant service.

Il a affirmé depuis qu'il n'avait aucune ambition politique; il a été jusqu'à dire que sa niaise indifférence aux honneurs avait déterminé sa chute. Lui, qu'on remarque, à travers l'embarras des formes, si empressé de recueillir la

(1) Voir le commencement de ce travail, tome VI, p. 1 et 233.

Digitized by Google

succession de M. de Montmorency, et plus tard, après sa brusque destitution, si incapable de supporter une maladroite injustice qui le replongeait dans sa vie privée, dit pourtant en ses *Mémoires :* « Parce que je n'avais envie de rien, on crut que je voulais tout. Aujourd'hui je conçois très-bien que ma vie à part était une grande faute. Comment! vous ne voulez rien être? Allez-vous-en! Nous ne voulons pas qu'un homme méprise ce que nous adorons, et qu'il se croit en droit d'insulter à la médiocrité de notre vie. » Mais c'est vainement qu'il tient un langage moins fait pour l'ennoblir que pour le compromettre dans l'estime des lecteurs. Il se trompait lui-même et il n'abusera pas la postérité. D'ailleurs mieux vaudrait le désir immodéré de la puissance et de son lustre, lorsqu'on se sent en état d'en user pour le bien du monde, que ce vague dédain enveloppant jusqu'aux choses qui importent tant au repos et au bonheur des hommes. Mais, encore une fois, son ardeur, l'activité de ses services pendant le règne des derniers Bourbons, témoignent d'une disposition très-différente. Il ne put donner le change à des amis qui l'ont bien connu et qui se glorifiaient d'un tel représentant des idées légitimistes. M. de la Rochefoucauld-Doudeauville, par exemple, disait de ce détachement (1) : « M. de Chateaubriand a peine à renfermer en lui les soucis de son existence, en maudissant et méprisant un monde, dont il accuse hautement l'injustice, *et qui n'a pas su lui confier ses destinées.* »

Mais en 1822 le monde et les événements n'avaient point prononcé le dernier mot sur le rôle politique du célèbre écrivain. Nous nous empressons de reconnaître qu'à cette époque de sa vie Chateaubriand avait la passion de l'influence et du pouvoir; toutefois il y joignait, comme l'entend M. Villemain, l'ambition d'en user dans quelque but honorable à son pays, comme à la cause qu'il servait et qu'il voulait inséparablement unir aux libertés nationales. Cette occasion qui devait seconder à la fois son patriotisme et son ambition personnelle se rencontra, on le sait, dans la révolution d'Espagne et la guerre de 1823.—En effet, appelé de Londres au congrès de Vérone, puis installé au minis-

(1) *Esquisses et Portraits*, t. V, édit. Bruxelles, 1844.

Digitized by Google

tère des affaires étrangères pendant la répression armée des *Cortès*, il accrut sa réputation en conduisant les intérêts extérieurs de la France avec un mélange habile d'adresse et d'énergie, et avec le plus vif sentiment de la dignité nationale.

M. Villemain a retracé avec talent les principaux actes politiques et militaires du gouvernement royal pendant la crise espagnole. Il nous paraît avoir démêlé sagement les avantages d'une expédition bien calomniée, et la part qui revient au grand écrivain changé tout à coup en homme d'Etat. Aujourd'hui, qu'il est plus facile d'apprécier ce qu'on pouvait tenter alors pour relever la France abattue sous deux invasions consécutives, il faut applaudir à la hardiesse heureuse du ministre qui, malgré les mauvais vouloirs de l'Autriche, et l'hostilité presque flagrante de l'Angleterre, revendiquait hautement l'intérêt et l'honneur de son pays, et portait le drapeau blanc et cent mille Français au delà des Pyrénées.

Le royalisme constitutionnel représenté par Chateaubriand eut le mérite de voir juste, de penser noblement, et l'honneur d'agir en conséquence. Quoiqu'on puisse redire à la négligence qui suivit l'occupation de l'Espagne, à l'absence d'un plan qui assurât en faveur de la France les résultats de l'intervention et maintint Ferdinand VII dans les bornes d'un pouvoir équitable, le résultat de l'opinion en Europe fut à notre avantage, et il fut compris de tout le monde que la France indépendante et militaire ne s'était pas éteinte avec l'écho du canon de Waterloo. Il était beau de couronner ainsi l'œuvre de la délivrance du territoire, laborieusement accomplie par le duc de Richelieu. Certes le gouvernement royal, employant les officiers les plus instruits de l'empire afin de mener à bien l'entreprise, et mettant les soldats de Louis XVIII en face des bandes réfugiées portant le drapeau tricolore, l'emportait en lumières et en patriotisme sur l'opposition systématique ou calomniatrice; d'un côté, criant à la servitude de l'étranger, de l'autre, aspirant même à la défaite des troupes.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler à cet égard l'opinion de plusieurs personnages distingués du peuple britannique. Le duc de Wellington rassurait le délégué français, M. de

Digitized by Google

Marcellus, contre les vœux publics et hostiles du parlement et du premier ministre Canning; il souhaitait et présageait ouvertement les succès et les bénéfices de la France en Espagne. Lord Westmoreland encourageait de son côté M. de Marcellus et traitait sans ménagement l'opposition que les vues de Chateaubriand rencontrèrent même en France. — C'est à vos ministres, disait-il, à étouffer l'esprit *jacobin*. Qu'ils ne se laissent pas assourdir par le bavardage de l'opposition dans vos chambres. Elle se compose de ces vieux meubles de l'empire (*old imperial furniture*) que Louis XVIII a cru rajeunir en les redorant; qu'ils ne s'y appuient pas, ils craqueraient (*she will crack*) tous jusqu'aux derniers. Remarquez que presque tous ces criailleurs (*bawlers*) qui veulent vous empêcher maintenant de pacifier l'Espagne, étaient de véritables muets de sérail quand, il y a quinze ans, une agression traîtresse mettait le feu à la Péninsule. — Ecrivez cela de ma part à M. de Chateaubriand et sans y changer un mot — (1).

Un peu plus tard, lorsque le duc d'Angoulême marchait sur Madrid sans rencontrer d'obstacle, et que le succès se déclarait de toutes parts, le jeune représentant français, déjà si habile diplomate, était, de la part d'un entourage d'élite, l'objet de félicitations flatteuses et que ne commandait pas l'intérêt de l'Angleterre. Il avait la joie d'écrire de Londres à son ministre : « On m'entoure, on vient à moi; et hier, ce matin même encore, voici ce que me disaient le duc de Wellington, lord Harrowby, M. Peel, M. Westmoreland, les sous-secrétaires d'Etat, les amis de M. Canning, ses confidents intimes, &, & : « La Providence est pour vous : vous aviez raison. *Voilà la dynastie des Bourbons à jamais consolidée! Vous avez conquis une influence réelle sur le continent, une armée fidèle; des finances florissantes;* un héritier de la couronne qui s'est acquis autant de gloire par son courage que par sa modération; deux hommes d'Etat, MM. de Chateaubriand et de Villèle, qui se sont assis pour longtemps au gouvernail. Qu'ils achèvent! qu'ils fassent taire les haines, les rancunes! Dites-leur *de ne pas abuser du triomphe, de ne*

(1) *Souvenirs diplomatiques*, par M. de Marcellus — Lettre à M. de Chateaubriand du 4 mars 1823.

Digitized by Google

pas nous négliger. Qu'ils oublient notre jalousie, nos injures! qu'ils nous admettent à leurs conseils; qu'ils ne repoussent pas nos avis! ils sont maîtres d'imposer toute institution à l'Espagne... Vous avez été l'interprète de nos excès, M. de Marcellus; vous en avez souffert, vous avez été inquiété, insulté; oubliez tout vous-même, et ménagez ce rapprochement (1). »

Nous croyons que des aveux de cette nature se sont entendus rarement parmi la haute société anglaise à propos de la politique de la France. On conçoit que Chateaubriand, se rappelant de tels souvenirs, s'indignait lorsque, sous Louis-Philippe, il entendait accuser de servilisme la politique de la Restauration. Quand la populace de Londres brisait les glaces de l'ambassade de France, n'avait-il pas écrit: « Canning ne se montre pas très-ami. *C'est tout simple,* il m'en veut de n'avoir pas cédé à ses menaces, de n'avoir pas précipité la France aux genoux de l'Angleterre? » Et il ajoutait : « Mais guerre ou non, la France fera ce qu'elle doit faire, ou je ne serai plus ministre (2). » Vous souvenez-vous disait-il en 1837 à son ancien secrétaire d'ambassade, comme en 1823 nous tenions de court l'Angleterre qui nous voit si humbles aujourd'hui? Ne lui avez-vous pas vous-même, dans la note que vous envoya M. de Villèle, *proposé la partie?* On reconnaîtra (par la publication des documents diplomatiques dans *le Congrès de Vérone*) que sous ma gestion des affaires, nous portions au loin la tête aussi haut que le cœur et que j'ai voulu donner aux Bourbons une armée fidèle, une campagne glorieuse; à la France, son indépendance de l'étranger, l'affranchissement des traités de Vienne; et enfin rajeunir l'antique race de ses rois (3).

« Désirée par le parti royaliste, dit M. Villemain, la guerre d'Espagne ne rencontrait une *vive* opposition que dans un seul point de la chambre, parmi les hommes qui, tels que Manuel, Benjamin Constant, le général Foy, Casimir Périer, et même Royer-Collard, se trouvaient rapprochés par un intérêt commun de liberté légale et de résistance aux

(1) Livre cité. — Lettre du 27 mai 1823, à M. de Chateaubriand.
(2) Lettres à M. de Marcellus, 13 mars, 1823.
(3) Voy. *Souvenirs diplomatiques*, p. 55.

Digitized by Google

passions de 1815. » Or ces hommes se rencontraient malencontreusement ici avec l'égoïsme jaloux de Georges Canning, et l'on peut à bon droit leur opposer de nobles esprits de la *libre* Angleterre qui, comme on l'a vu plus haut, appréciaient à sa valeur la résistance que le ministère de Louis XVIII avait à combattre. C'est pourquoi il y a lieu de blâmer le langage si peu national des adversaires de l'intervention armée en Espagne : mais il paraît clair aussi que le succès obtenu, Chateaubriand n'en tira point tout le parti possible. Répondant à M. de Broglie, il avait dit à la tribune de Paris : « J'ai souhaité aux Espagnols une liberté dans la mesure de leurs mœurs et qui les mette également à l'abri de l'anarchie et du despotisme. » Eh bien! il ne sut point profiter de sa part de puissance pour réaliser ce qu'il affirmait avoir désiré. Il manqua de fermeté, de netteté, de persévérance. Trop de complaisance pour des intérêts de cour, le rappel de l'ordonnance d'*Andujar* qui subordonnait à l'autorité française les actes d'une régence cruellement réactionnaire, l'absence d'instructions précises et capables d'arracher à Ferdinand rétabli les garanties nécessaires à l'exercice modéré de la royauté, ce furent autant de fautes de Chateaubriand livrant l'Espagne à un monarque dépourvu d'élévation d'âme et de générosité politique. Et toutefois M. Villemain, juge sévère de ces fautes, nous déclare qu'il ne condamne pas absolument l'entreprise mais plutôt la politique qui ne sut pas tirer parti du succès.

Nous avons arrêté quelques instants l'attention du lecteur sur l'éclat réel que la politique de Chateaubriand jetait en 1823 sur la monarchie, en reproduisant plusieurs témoignages de la nation la plus hostile; nous ne suivrons pas M. Villemain dans le récit circonstancié qu'il consacre à la suite des affaires de France depuis cette époque. Des hommes éminents et pour lesquels nous professons une admiration sincère, l'entreprennent avec grand succès au moment où nous mêmes nous écrivons. Cette deuxième phase de la carrière publique de Chateaubriand, selon nous, moins heureusement inspirée que la première, M. Villemain nous la raconte avec une connaissance étendue des questions, une indulgence habituelle pour les hommes et le plus grand intérêt pour le lecteur. Toutefois il garde trop de défiance

Digitized by Google

vis-à-vis de la branche aînée des Bourbons, et trop de sympathie pour les hommes de toutes nuances, qui, dès lors, comprenaient et souhaitaient la monarchie constitutionnelle en France sans la race antique de ses Rois. Ami des libertés modernes, l'illustre secrétaire de l'Académie, se préoccupe surtout des violences dont elles peuvent être l'objet de la part de l'autorité; sans abdiquer tout principe traditionnel, son rationalisme compte beaucoup sur la suprématie continue des idées de justice légale et de liberté parmi les sociétés, et sur la puissance des bons mouvements chez l'homme. C'est là du moins ce qui nous semble inspirer les jugements de l'auteur, car il appert qu'en nous rapportant les faits contemporains, il s'est interdit de dogmatiser et n'a pas prétendu développer méthodiquement ses principes. Or, autant qu'il nous est donné de les lire, ces vues de M. Villemain nous paraissent avoir leur danger. Nous le savons; la raison toute seule ne contient pas assez les mœurs pour que les multitudes soient gouvernables. En dépit des lumières et de l'éducation qu'elles ont acquises aujourd'hui, il incombe encore à l'autorité et à une autorité souveraine d'ordonner ces multitudes et de les ramener à la paix sociale. De là, une nécessité de maintenir les droits les plus élevés même après les torts et les abus du pouvoir; de là l'obligation d'une grande circonspection dans l'emploi de la résistance. Mais, dans l'entraînement des crises, les nations passent avec une rapidité étonnante de la résistance légitime à de capitales injustices, et l'expérience prouve, qu'après avoir foulé les plus hauts droits, le *libre vouloir* des peuples s'énerve pour le bien, et s'assure plus difficilement la stabilité par des institutions régulières.

On oubliait ces vérités en 1830, sous la double pression des préjugés de parti et des désordres de la rue. Il ne suffit pas de dire que « la confusion sociale en était venue à ce point où il n'y a plus pour le grand nombre des hommes, éclairés, qu'un impatient recours, qu'une hâte à tout prix vers quelque point d'appui, qui promette ordre et force. » Nous ne nions pas ces situations imminentes, où aboutit souvent l'enchaînement des fautes réciproques et en présence desquelles il faut courir aux digues et bâtir au plus vite un pouvoir; mais nous affirmons que l'origine entâchée de ce

Digitized by Google

pouvoir devra tôt ou tard s'expier. — Quant au prince qui « menacé lui-même cherchait un refuge dans le trône, » s'il ne pouvait recourir à ce refuge qu'en violant les droits les plus sacrés, il n'en fallait pas davantage pour éclairer sa conscience. Peut-être était-il beau en soi « d'élever une monarchie nouvelle au milieu de toutes les luttes des opinions indépendantes et souvent hostiles, sans dictature, sans lois d'exception, sans exil arbitraire, sans silence imposé, etc. » Cependant l'on ne travaillait pas sur une table rase et dès lors c'était payer trop cher un si beau spectacle que de l'acheter d'une injustice. Oui, quelque chose de moralement invincible s'opposait à ce qu'on tentât en 1830 cet effort de la monarchie bourgeoise, si laborieux, si combattu; en passant outre, on creusait sous ses pas un abîme; et, à peine de sacrifier l'ordre moral au bon plaisir de la multitude ameutée ou à la convenance d'une combinaison politique, nous persistons à penser avec Chateaubriand contre M. Villemain, qu'il *ne valait pas mieux* pour la France et Louis-Philippe de tenter par les voies qu'on sait l'établissement de juillet 1830. On crut bien vite qu'une mesure illégale et violente emportait le droit souverain lui-même et que les dangers publics dégageaient de l'obéissance. Mais ces dangers qu'on prétendait conjurer allaient renaître, accrus et formidables, à dix-huit ans de distance, et les partisans de la libre discussion devaient trouver bientôt des adversaires plus intraitables que Charles X et le prince de Polignac.

Au reste, le noble critique est fait pour comprendre les arrêts et jusqu'aux délicatesses de la conscience dans les questions d'Etat. Il vante éloquemment le désintéressement du chantre des *Martyrs*, quittant la vie publique avec les princes qui dédaignèrent ses conseils, mais qui conservèrent sa fidélité. « Il ne sera pas compté, dit-il, parmi ces hommes qui, sous des vents contraires, ont toujours conspiré avec la fortune et oublié leurs opinions, déserté leurs causes, ruiné leurs amis, pour la vanité de quelques honneurs ou la réalité de quelques profits. Ce qu'il blâmait, il ne le servit jamais; ce qui, sous un autre drapeau que le sien, dans une autre cause que la sienne, fut entrepris et achevé même de sage, d'utile et de conforme aux principes de liberté, qu'il aimait, ne le ramena pas vers ceux qui en avaient l'honneur sans

Digitized by Google

en avoir le droit. » Eloge élevé ! belles paroles ! qui, comme tant d'autres de M. Villemain, lui assurent la sympathie de tous les hommes honorables, et où l'on trouve de quoi s'affermir soi-même dans ces voies désintéressées du devoir, qui donnent son prix à la vie.

De son côté, Chateaubriand, qui a donné de nobles exemples de fidélité politique, et qui sut rester étranger, par hauteur d'âme, à ces manœuvres basses où l'intérêt sordide a fait descendre tant de publicistes, ministres et fiers personnages de ce siècle, n'eut point le mérite de mépriser les tromperies de la popularité, et les avances des partis contraires lorsqu'elles étaient faites par des hommes habiles et favorisés du public. Ses inimitiés personnelles l'aveuglèrent. Aigri et découragé, un sentiment très fâcheux, auquel il était enclin dès sa jeunesse, se réveilla chez lui : il l'avait dominé sous l'Empire et durant sa carrière active, mais il en fut saisi de nouveau vers le temps de son ambassade de Rome et après 1830. Ce sentiment, c'est le dégoût des hommes, des affaires; je ne sais quelle disposition à envisager, par les côtés mesquins ou ridicules, les gouvernements, la politique et les débats les plus graves du temps. Il ne prit point garde à la portée de ses dédains, et sa hautaine fidélité prit, par instant, l'apparence d'une gageure. Imparfaitement retenu par ses convictions religieuses, il dérivait souvent vers une opposition chagrine et injuste, et s'y rencontrait avec des écrivains et des idées qui paraissaient être ses ennemis les plus naturels. Son goût pour les applaudissements de la jeunesse, sa prétention d'indépendance et de largeur dans les vues, le portaient à des concessions de langage et à des amitiés inconséquentes. Il advint ainsi que le pénitent de l'abbé Séguire fréquenta les écrivains les moins catholiques.

M. Villemain nous dit avec quelque malice : « Un voisinage déjà ancien lui donnait alors pour ami, M. Arago, dont les opinions auraient pu lui déplaire, si elles n'avaient pas été aussi contrariantes pour la monarchie nouvelle, qu'elles s'étaient montrées hostiles à la précédente... Epris de la popularité, autant que digne de la gloire, nous le verrons accueillir et même chercher de préférence ce qu'il a loué dans ses *Etudes historiques,* le rapprochement avec les hommes

Digitized by Google

célèbres d'un autre parti, d'une autre opinion. Il sera chanté par Béranger, que le *Conservateur* trouvait impie et séditieux; il deviendra l'ami de Carrel, qui faillit être fusillé après le passage de la Bidassoa; et il aimera, dissident et tribun contre l'Eglise et le trône, cet abbé de Lamennais, dont il avait à demi partagé d'abord l'ardeur ultra-montaine, sans adopter jamais ses théories despotiques. » — Quelques paroles d'éloge, échappées à l'empereur Napoléon exilé et rapportées en Europe avec le *Mémorial* du comte Las-Cazes, *châtouillaient,* disait-il, *de son cœur l'orgueilleuse faiblesse :* l'auteur du pamphlet terrible, *Bonaparte et les Bourbons,* sentait s'apaiser les anciens ressentiments et renaître en lui l'admiration pour les hauts faits du grand homme. Son imagination s'enflammait de l'éclat du sujet, tandis que sa passion politique y trouvait de quoi accabler ses adversaires. — Sans se réconcilier avec le meurtrier du duc d'Enghien, Chateaubriand se plaisait, par vengeance, à rapprocher du géant les pigmées qui l'avaient poussé hors le ministère, et ces autres pigmées qui, moitié peur, moitié trahison, déménagèrent avec armes et bagages du camp de Charles X à celui de Philippe d'Orléans. Il en résultait d'humiliants contrastes pour les maîtres du jour, mais aussi l'affaiblissement de l'autorité et des provocations dangereuses à la paix publique. La splendeur des images ne manquait pas à l'immortel écrivain, à propos de la France entreprenante et victorieuse de l'Europe, sous la République et l'Empire; et, en chargeant du poids de tels souvenirs la responsabilité des agents d'un pouvoir difficultueux et combattu, il prêtait appui à l'opposition démocratique d'abord, et plus tard, sociale, dont l'amoindrissement du pays depuis 1815 était l'argument le mieux écouté. Imprudences graves! écarts blâmables! mais qu'on s'explique chez un écrivain qui, malgré une rare pénétration d'esprit et une intelligence des vérités pratiques que les poètes n'ont presque jamais en partage, était dominé pourtant par son imagination, et cherchait plutôt des choses grandes et capables d'inspirer que l'enchaînement logique des principes et de la conduite.

C'est sous l'empire de sentiments divers et parfois contradictoires qu'après 1830 il achevait à grands traits ses *Etudes historiques* sur l'Histoire de France, ce sujet de pré-

Digitized by Google

dilection, réservé à sa maturité et auquel il était merveilleusement propre. — Toutefois ses luttes passionnées, la dissipation d'une vie morcelée par les événements dont il ne sut pas s'abstraire, enfin l'abattement d'âme qui suivit la chute de ses espérances, rendirent incomplet et défectueux ce monument de sa vieillesse. Dans ce travail où une longue patience devait agir de concert avec la sérénité des jugements et la force de l'expression, tout ressent la hâte et la préoccupation de l'architecte qui presse l'achèvement d'un édifice, tandis que l'ennemi bat en brèche le mur de la ville. L'*Avant-propos* de si grand style qu'il a jeté en tête de cet ouvrage, en marquant au naturel l'agitation de l'historien, découvre à l'avance le défaut immanquable de la composition. Le lecteur entre incontinent en défiance parce qu'il aperçoit, qu'en si haute matière, l'écrivain n'a pas été maître de son temps et n'a pu ramener le calme obligé dans son âme. Celui-ci laisse percer des inquiétudes qu'il valait mieux de ne pas avoir. Chateaubriand n'était pas de ceux qui, comme Képler, travaillant pour les contemporains ou pour la postérité, n'ont cure du succès, et attendent cent ans, s'il le faut, le lecteur qui les fera connaître au monde. Plus esclave du jour et de l'heure où il tenait la plume, il est frappé de ce qu'il remarque d'intempestif en son livre; du même coup, il perd la confiance dans l'intérêt toujours présent d'un sujet immortel, et dans l'auditoire disposé pour l'entendre, et qu'il a lui-même déclaré, en ces mêmes Etudes, sérieux, riche en talent et avide du savoir solide. — « Qui lira, dit-il, quatre volumes, lorsqu'on a bien de la peine à lire le feuilleton d'une gazette? J'écrivais l'histoire ancienne, et l'histoire moderne frappait à ma porte; en vain je lui criais : Attendez, je vais à vous. Elle passait au bruit du canon, en emportant trois générations de rois..... On abat les croix, on poursuit les prêtres; et il est question de croix et de prêtres à toutes les pages de mon récit; on bannit les Capets; et je publie une histoire dont les Capets occupent huit siècles. Le plus long travail de ma vie paraît lorsqu'il ne peut trouver de lecteurs.... n'est-ce pas une sorte de radotage, une espèce de faiblesse d'esprit de s'occuper de lettres en ce moment? etc... (1)

(1) *Œuvres complètes*, t. IV, p. 4.

Digitized by Google

C'est ainsi qu'il empreint son histoire des tracas contemporains et leur permet, plus qu'il ne convenait à sa tâche, de le venir distraire. C'était un malheur. Le spectacle des temps agités par les révolutions, des vertus ou des vices dépassant la commune mesure, peuvent exciter le génie de l'historien, et il arrive qu'il puise, dans l'enseignement et l'émotion des choses présentes, l'appréciation ferme et les vivantes couleurs qui immortalisent ses récits. M. Villemain a dit, à l'éloge de Tacite, qu'il déposait comme un témoin encore tout en colère de ce qu'il a vu. Mais si l'indignation, renforçant une saine nature, donnait plus de vie aux tableaux de l'historien des empereurs, le découragement, la complaisance pour des artisans de démolition, l'incertitude politique accrue par les dernières catastrophes, combattirent, en Chateaubriand, l'énergie morale nécessaire pour s'inspirer des agitations du jour sans se laisser abattre ou détourner. Si les devoirs que lui imposait son rôle si complexe ne s'y fussent opposés, il eût été préférable pour lui de se séparer entièrement du monde; une solitude intime et profonde aurait donné plus de force et d'achèvement à ses derniers écrits. Cependant nous ne penserons pas que Chateaubriand eût le droit de s'accorder de tels loisirs, en fermant les yeux sur le malheur des royalistes et en scellant son cœur. C'est la gloire et le désavantage des écrivains que leur talent a porté dans la région du pouvoir, d'être obligés d'intervenir à temps et à contretemps au milieu des débats où leur cause les engage : ils y sont tenus, quand le besoin l'exige, même au jour qu'ils se sont réservé pour la méditation et le repos intérieur, et il leur faut sacrifier alors la tranquillité d'esprit qui seule les rendrait capables d'apporter la perfection dans leurs œuvres. Les démarches, les pamphlets politiques, les réclamations de Chateaubriand après la révolution de Juillet, étaient attendus de lui; ils importaient à la justice et à la raison publique; ils eussent fait une diversion nécessaire à ses écrits de longue haleine.

Cette réserve établie, nous laisserons M. Villemain vous dire dans son noble langage, au sujet des *Études historiques*. « Que n'a-t-il été donné à M. de Chateaubriand d'être vraiment Milton, c'est-à-dire, en se séparant du monde, d'en

Digitized by Google

retirer son âme entière, d'emporter avec lui toute sa force et de la déployer, dans un ouvrage aussi supérieur à ce qu'il avait fait jusqu'alors que les choses immortelles le sont aux temporelles? Mais cet exemple du génie accru par la solitude et le délaissement, cette grandeur d'une imagination ruinée par les accidents qui découragent, par l'infirmité, par l'oubli, par l'injustice des hommes, ne s'est vue qu'une fois, dans le monde; et, sans doute, le point d'appui, cette fois, était pris plus haut que l'amour de la gloire. Le grand écrivain français n'eut pas ce détachement sublime, ce mépris de tout ce qui n'était pas la science et la vérité, l'enthousiasme et la foi. Il ne remontait point vers son art, comme vers un asile inaccessible et sacré; il s'y résigna, par nécessité : il le reprit en patience et non plus en amour, comme le demande la devise immortelle du grand consul romain. »

Chateaubriand, racontant l'histoire de France, commençait à l'apparition de l'Evangile sur la terre : il cherchait avec raison dans la révolution sociale, dont le Christianisme fut la cause, les conditions nouvelles où l'humanité devait désormais agir, et, en suivant le développement historique de l'Eglise, il s'attachait très-naturellement à la monarchie chrétienne par excellence, celle que les rois, fils aînés du catholicisme, gouvernèrent par une succession ininterrompue, et que les Evêques avaient construit comme les abeilles font leur ruche. Ce plan est large, sensé, et promettait des résultats abondants. Il concordait de même avec les facultés de l'écrivain. On voit ici comme une seconde restitution du christianisme, établie par l'érudition et l'argumentation historique, et marchant à la suite de cet ancien travail apologétique de la jeunesse, où l'auteur retraçait les affinités de sa croyance avec le cœur et l'imagination de l'homme. M. Villemain, saisissant ce rapport, nous dit : « Ce sujet-là même était celui qu'avait entrevu, rêvé, saisi par les bords l'éloquent écrivain, dès le premier pas et dans toute la durée de sa course. On peut regretter même qu'il ne s'y soit pas renfermé, à l'âge de sa plus grande force et de sa plus vive ardeur. » Il est vrai : Chateaubriand conserva longtemps la fraîcheur de l'esprit et l'ardeur exaltée de la jeunesse : si à ses dons naturels, à son talent d'écrire, fortifié par

Digitized by Google

l'usage, à ce que lui apprit l'expérience des hommes et des événements, il eût joint les méditations et l'assiduité suffisantes, nul doute qu'il ne nous eût laissé un chef-d'œuvre. — L'on n'ignore pas que, par la hâte et le découragement du narrateur, les *Etudes historiques* restent, pour la grande partie, à l'état d'ébauche ou d'aperçu. L'immensité du cadre dépassa les forces ou la volonté du peintre. Toutefois il subsiste des fragments de valeur et qu'on lira toujours avec fruit. On les rencontre surtout dans les discours préliminaires sur la chute de l'empire romain : l'érudition y est plus neuve et mieux assimilée, la physionomie des temps retracée avec une exactitude approfondie, la marche du récit plus méthodique que dans l'analyse raisonnée. La *Préface* est un morceau très-habile et qui sent le maître : la vigueur des jugements, la vivacité frappante des portraits et des tableaux, appellent une attention soutenue : il était difficile d'accumuler cette multitude d'observations et de faits de tout genre sans que l'abondance nuisit à la clarté, ni la diversité des matières, à l'aisance : il y a beaucoup de mérite à y être parvenu. On sait que cette Préface contient le résumé des quatre volumes qui la suivent, résumé qui ne dispense pas de consulter le fond du livre. L'auteur qui avait raison de présenter de suite au lecteur un raccourci de ses idées, avait le tort de penser qu'il enlevait par là tout attrait de curiosité à son ouvrage. Toujours la crainte puérile de n'être pas lu le jour même de l'impression. « Si j'avais l'espérance d'être lu, je me serais gardé de me priver de mon meilleur moyen de succès ; mais je n'ai point cette espérance, » disait-il en parlant de sa Préface (1).

Pourtant, à part le *spleen* d'orgueil découragé et l'exécution pressée d'engagements forcés qui, comme l'affirme M. Villemain, opprimaient alors la pensée de Chateaubriand, il faut convenir que la philosophie des *Etudes* était vacillante et en diminuait la portée. L'historien, quand même il eut surmonté ses dégouts, dominé ses embarras, ressaisi sa complète liberté d'idées et déployé sa richesse dans les détails, aurait-il osé poursuivre invariablement ou défendre sa théorie des trois vérités, religieuse, philosophique et poli-

(1) Œuvres complètes, tome IV, p. CLIII.

Digitized by Google

tique? Cela nous semble douteux. On comprend que, confiant dans les améliorations progressives malgré quelques tirades chagrines, il ait répudié les étapes fatales de progrès ou de décadence que Vico infligeait à l'humanité. Mais pour Bossuet, dont le fondement capital, à savoir la vérité religieuse, lui paraît étroit, et qu'il accuse de tout enfermer dans un Christianisme inflexible, « cerceau redoutable où le genre humain tournerait dans une sorte d'éternité sans progrès et sans perfectionnement, » il est clair qu'il méconnaît son dessein. Inspiré des solides pensées d'Augustin dans la *Cité de Dieu*, l'évêque de Meaux ne nie jamais les améliorations dont la cité mortelle est susceptible ou l'efficacité des efforts purement humains pour y parvenir.

Tandis qu'il proclame le gouvernement suprême de la Providence qui conduit les révolutions des empires, comme elle mène le libre arbitre de chaque homme, il affirme avec une force et une autorité singulières les effets naturels de l'intelligence et de la volonté éclairées. C'est lui qui a écrit: « Dans ce jeu sanglant où les peuples ont disputé de l'empire et de la puissance, qui a prévu de plus loin, qui s'est le plus appliqué, qui a duré le plus longtemps dans les grands travaux, et enfin qui a su le mieux ou pousser ou se ménager suivant la rencontre, à la fin a eu l'avantage, et a fait servir la fortune même à ses desseins. » — Nous ne croyons pas qu'on découvre, parmi les grands annalistes de l'antiquité, une phrase plus favorable à l'activité humaine. C'est encore lui qui, définissant la *vraie science de l'histoire*, dit qu'elle consiste à « remarquer dans chaque temps ces secrètes dispositions qui ont préparé les grands changements, et les conjonctures importantes qui les ont fait arriver; » toutes choses humaines pour l'ordinaire, et tombant sous l'observation et les calculs de la raison. En appliquant ces maximes, Bossuet représentait avec profondeur les causes naturelles de la grandeur romaine, qu'il justifiait aux yeux de l'esprit avec un air de vérité qui semble égaler la réalité des choses et que Montesquieu n'a pas surpassé. Toutefois l'objet essentiel du grand évêque était de montrer la religion, occupant toute l'étendue des temps, toujours semblable à elle-même et victorieuse, et c'est pourquoi son attention s'attachait aux principaux peuples de l'antiquité orientale

Digitized by Google

et classique dont les histoires étaient engagées plus étroitement dans la préparation prophétique et la diffusion de l'Eglise chrétienne. Mais en choisissant, d'après l'autorité des prophètes, les nations qui, par leurs annales, décèlent de la manière la plus visible l'intervention de la Providence, Bossuet s'exposait à une sorte de dureté apparente et que ne comporte pas au fonds sa philosophie. Sans doute cette roideur apparente aurait disparu, si l'admirable historien avait pu composer la suite promise de son ouvrage et aborder le tableau complexe et varié des peuples et de la civilisation moderne.

Crainte de ne pas faire assez large la part de l'humanité dans ses destinées, préoccupé de l'idée du progrès, sinon dans la donnée principale, du moins dans l'application sociale du christianisme, Chateaubriand s'écartait des principes suivis par Bossuet, dans le *Discours sur l'Histoire universelle*, en séparant la vérité religieuse de la vérité philosophique et celles-ci de la vérité politique. L'accord et l'antagonisme de ces vérités, représentaient, suivant lui, et expliquaient les luttes, les rétrogadations momentanées et le perfectionnement définitif de la civilisation. On peut voir que Chateaubriand concède beaucoup aux opinions régnantes, et qu'il a prétendu, par cette trinité de principes indépendants, d'un côté ménager la religion chrétienne, de l'autre mettre à l'aise à son égard la prudence et toutes les combinaisons de la sagesse mondaine. Mais la distinction de l'auteur des *Etudes* parut trop tranchée et arbitraire : après une séparation si violente des premières vérités sociales, il en venait à les montrer luttant les unes contre les autres, et à choquer la raison par un langage inexact. L'orthodoxie avait autant de droits de s'étonner. Comment admettre, selon une philosophie chrétienne, que l'indépendance de l'esprit humain puisse être séparée à ce point de la connaissance d'un Dieu unique et créateur du monde? Comment concevoir clairement que la liberté politique le puisse être à la fois du monothéisme et de la liberté intellectuelle?

Dans ces quelques pages écrites à propos du livre de M. Villemain, ce n'est pas le lieu de traiter ce que plusieurs ont traité déjà, et de relever les conséquences hasardées ou fâcheuses qui découlent des prémisses posées par Chateaubriand. Nous nous contenterons de remarquer que les phi-

Digitized by Google

losophes anciens les plus éminents tiraient la politique de la morale, et celle-ci de la religion et de la philosophie. Chateaubriand, qui se redresse lui-même plusieurs fois dans le cours de son livre, en tombe d'accord à son tour; et c'est en dépit de sa théorie mais conformément à ce qui est qu'il écrit par exemple : Le polythéisme, en faussant la vérité religieuse, l'unité d'un Dieu, faussait toutes les vérités morales... Après Constantin, la *vérité politique* commence à rentrer dans la *morale chrétienne*, &... (1).

Mais l'opposition des vérités religieuse et philosophique est une erreur plus grave et plus inconséquente chez l'écrivain catholique. Soit incorrection et légèreté, soit complaisance, il descendit à des assertions tout à fait erronées. N'a-t-il pas formulé sèchement que l'hérésie *maintint l'indépendance de l'esprit humain, et fut favorable à la vérité philosophique* (2). A ce taux, l'hérésie devient louable en soi, et nous sommes en plein rationalisme. Mais on n'ignore pas que quand, après l'apôtre (1. Cor. XI-19), on parle de l'utilité de l'hérésie, on n'entend pas désigner un avantage qu'elle renfermerait en elle-même, mais un bien étranger et dont elle est l'occasion. C'est ainsi que, Dieu aidant, elle met à l'épreuve la foi et la patience des justes, et donne lieu de scruter plus attentivement et de proclamer à voix plus haute les vérités révélées. Rien de plus contraire à l'histoire que ce que répète ici Chateaubriand après les incrédules modernes. Un examen solide apprend tout le contraire. En combattant la doctrine enseignée par l'autorité ecclésiastique et la tradition, loin de favoriser la connaissance philosophique, l'hérésie, autant qu'il est en elle, amoindrit le dépôt des vérités acquises de tout ce qu'elle altère ou rejette, et, le plus souvent elle entame à cette occasion jusqu'aux données de la philosophie naturelle. Lorsque Arius niait la

(1) Œuvres complètes, t. IV, p. CXI.

(2) Œuvres complètes, t. IV, p. CXII.— On est surpris de voir combien la pensée chrétienne s'affaisse chez Chateaubriand sur cet article. Comparez, par exemple ces paroles où saint Augustin s'exprime sur l'influence spéculative des hérésies : Multa quippe ad fidem catholicam pertinentia, dum hæreticorum calida inquietudine exagitantur, ut adversus eos defendi possint, et considerantur diligentius, et intelliguntur clarius, et instantius prædicantur : et ab adversario mota quæstio, discendi existit occasio. — (*De civ. Dei.* lib. XVI, cap. II-2).

Digitized by Google

consubstantialité du Père et du Fils, il détruisait le fondement du christianisme; mais il est établi qu'il le faisait sous l'influence du préjugé gnostique ou manichéen, selon lequel, on considérait la matière comme souillée par son essence, et la création de cette matière comme une déchéance indigne du premier principe : de là, la nécessité d'un Verbe créateur du monde et inférieur au Dieu éternel. Le plus grand des hérésiarques poursuivait donc en impie dans l'ordre religieux les conséquences d'une philosophie fautive et peu honorable à l'homme, et il en fut de même presque toujours, avant comme après lui.

La doctrine flottante de Chateaubriand fit tort à ses jugements historiques. Lorsque la droiture d'esprit lui inspire des réflexions équitables, il affaiblit fréquemment ses propres arrêts en accueillant des lieux communs hostiles au Christianisme, et qui grâce à la théorie des trois vérités, trouvent un commode asile en son texte. En abordant le récit de la Réforme, il commence par déclarer qu'elle porta l'homme à s'enquérir, à apprendre, qu'elle fut la vérité philosophique qui, revêtue d'une forme chrétienne, attaquait la vérité religieuse, qu'elle *fit un bien immense...* (1). Suivent ensuite quinze pages d'une appréciation ferme, haute, éloquente et telles que seul il les savait écrire, où il dépouille en détail le protestantisme de tous les avantages qu'il avait semblé d'abord lui adjuger. C'en est assez pour apprécier ce qu'était Chateaubriand vers sa vieillesse. On le voit : par les écrits de son dernier âge comme par ceux de sa jeunesse, il doit être classé parmi ces hommes d'aptitudes variées, de verve et d'imagination supérieures, à qui il appartient de remuer beaucoup de questions, d'ouvrir de nouvelle routes, d'éveiller l'intelligence des autres, mais qui en possédant la vivacité brillante qui captive n'ont pas la solidité qui produit l'assurance du lecteur et fixe les opinions durables. De la sorte, son premier ouvrage sur le christianisme demeure défectueux; il n'a pu couronner ni son œuvre politique, ni son œuvre historique; il sera plus cité que suivi d'aucune école. Personne n'a mieux exprimé les tendances diverses et les sentiments généraux de ce siècle, mais il en eut la faiblesse

(1) Œuvres complètes, t. VII p. 231 et suivantes.

Digitized by Google

morale, l'indécision, la foi terne, et avec les dons magnifiques qu'il avait reçus, il n'a pas conduit comme il le pouvait ses contemporains à la résolution qui termine ses *Mémoires* : Je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité !

Nous prions les lecteurs de la *Belgique* de nous pardonner les longueurs et les diversions que nous nous sommes permises, dans cet entretien, en faveur de quelques vérités qui y seraient répandues et aussi en faveur du beau travail de M. Villemain que nous avons cité. La Bruyère écrit : « Un auteur moderne avoue que les anciens, quelque inégaux et peu corrects qu'ils soient, ont de beaux traits ; il les cite et ils sont si beaux qu'ils font lire sa critique. » Or M. Villemain est du nombre de ces modernes, « dont les ouvrages sont faits sur le goût de l'antiquité, » et nous professons pour lui l'admiration que Charles Perrault ne voulait pas éprouver pour les vrais maîtres. Bien certain d'être agréable à nos lecteurs, nous laisserons, en terminant, la parole au secrétaire de l'Académie.

« L'influence des écrits de M. de Chateaubriand, la séduction ou l'autorité de ses exemples, a marqué toute la littérature du siècle présent, et jette un éclat à la fois national et cosmopolite. En essayant d'écrire cette vie avec une étendue que ne comportent pas d'autres biographies toutes politiques, nous rendons hommage à l'ascendant réel du génie et à son action sur les âmes... M. de Chateaubriand a changé, dans l'ordre moral, une partie des opinions de son siècle ; il a ramené la littérature à la religion et l'esprit religieux à l'esprit de liberté. Une influence à la fois si forte et si variée, ne s'exerce pas sans un don supérieur, sans une puissance originale. M. de Chateaubriand, il faut le reconnaître, a été rénovateur dans l'imagination, la critique et l'histoire. Par là une grande place lui sera conservée, malgré ses propres erreurs et les vicissitudes du temps. De Byron à Augustin Thierry, de nos éclatants lyriques aux poëtes étrangers, de Manzoni à Hérédia, une empreinte du génie de Chateaubriand se retrouve sur presque tous les talents de notre siècle. Car, le rapport entre le goût et les opinions est plus intime qu'on ne croit et se retrouve à tous les degrés. » —(*La Tribune moderne*, 1re partie, p. 554-555).

CH. DE LAVALLÉE-POUSSIN.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

VINGT ANS CONTRE CINQUANTE (1).

MÉMOIRES D'UN ÉTUDIANT.

Floristall, 10 septembre 1857.

L'homme propose et Dieu dispose !...

Certes, mon cher Jules, tu ne devais pas plus compter recevoir encore de mes nouvelles que je ne comptais t'en donner. — Écoute...

Mes lettres pour toi et pour Gustave étaient finies et cachetées, je me levais pour quitter probablement à jamais la campagne de Mme Ermillan, quand trois coups frappés à ma porte me firent retomber sur le siége que je venais d'abandonner. J'eus à peine la force de crier d'entrer. — La porte s'ouvrit et je reçus Alphonse Regor dans mes bras.

— Eh ! mais, s'écria-t-il, c'est charmant à toi de rester seul pour me faire les honneurs d'une maison dont les hôtes sont absents !

— Tais-toi ! répliquai-je.

— Ah ! çà, que signifient cette figure bouleversée, cette physionomie de conspirateur et ces papiers déjetés : serais-tu en train de composer un drame ?... j'en suis, parbleu !...

— Tais-toi, répétai-je.

— C'est peut-être en vers, et tu cherches une rime ?...

— Tais-toi, fis-je une troisième fois avec impatience. Tais-toi ! Tais-toi ! Tais-toi !

— Mais, mon garçon, ta conversation est variée comme celle d'un moineau. Je commence à m'inquiéter sérieusement pour ta raison.

— Alphonse, lui dis-je, je sais que tu rirais d'un mort, mais crois-moi, le malheur d'un ami est un triste sujet de plaisanteries.

(1) Fin. — Voir notre numéro de septembre, p. 285.

Digitized by Google

— Mais, en vérité, s'écria Alphonse, je crois que c'est moi qui deviens fou! Je n'y comprends plus rien. Après trois invitations des plus pressantes, je viens ici où l'on me promet quelques jours de plaisir. J'arrive : personne! Si vraiment, un ami sombre comme une mare d'encre et que je semble venir déranger dans ses projets de suicide. Tu parles de malheur, c'est tout? je ne ris plus. Conte-moi cela, que j'en prenne ma part comme d'habitude!

Sous le ton de ces dernières paroles, je retrouvai l'excellent cœur d'Alphonse et j'en fus touché. En quelques mots je lui dis ma passion pour Lucy, mes revers et succès alternatifs, le moral et le physique de mon rival, enfin la catastrophe qui avait terminé cette Odyssée et amené mes projets de fuite.

Pendant mon récit, je pus m'apercevoir plusieurs fois qu'Alphonse était en proie à une émotion que, selon sa coutume, il s'empressa de dissimuler sous une feinte gaîté dès que j'eus fini : C'est cela, s'écria-t-il, parce que j'arrive à la représentation, tu fais tomber le rideau après le troisième acte! Allons, je prétends avoir le dénoûment.

— Hélas! et quel autre dénoûment veux-tu donc?

— Eh parbleu! l'exécution complète du Saulet et ton mariage avec Mlle Lucy!

— Trève de plaisanteries! je pars, ne dis pas seulement que tu m'as encore trouvé ici.

— Trève de lâchetés! tu resteras, ou je te dénonce à tous comme un être sans courage et sans honneur. Que diable! rien n'est encore perdu ici! Les situations sont compliquées à la vérité, mais nullement désespérées, et ma foi je prétends arriver comme le *Deus ex machinâ* pour débrouiller le tout et réparer les petits accrocs que ton amour-propre a pu essuyer. Voyons. Alphonse appuya silencieusement son front sur sa main, et son coude sur son genou, dans l'attitude d'une méditation profonde.

— C'est inutile de me vouloir retenir, dis-je plaintivement.

— Tais-toi : je pense! interrompit Alphonse; et il marmottait dans sa moustache comme un homme qui fait un calcul mental. J'entendais confusément les mots de santé, goutte, serein, rupture, habitude du cheval... Chose étrange! il souriait. — Tout à coup, se levant brusquement et enfonçant résolument ses mains dans les poches de son pantalon :

— Ce soir, tu chanteras, dit-il.

— Y songes-tu? m'écriai-je.

— Tu chanteras! et très-bien encore! et le Saulet ne chantera pas ou chantera d'une façon pitoyable! Demain nous remonterons à cheval.

— Jamais, aboyai-je!

— Nous y remonterons, sauf encore le Saulet qui y va un peu trop bien pour nous accompagner.

Digitized by Google

— Ah ! ça voyons ! que prétends-tu faire ? explique-toi !

— C'est inutile pour le moment ; borne-toi à ne pas contrecarrer mon ordre de bataille, Crois-tu que les beaux cheveux de ton filateur n'aient pas été achetés chez quelque habile coiffeur ?

— Je ne sais.

— Il doit au moins les teindre, car après quarante ans tous les garçons teignent leurs cheveux ; au reste j'en serai sûr ce soir.

J'allais adresser à Alphonse de nouvelles questions quand un grand bruit dans la cour m'avertit du retour de la caravane. Je me sentis chanceler, mais Alphonse me saisit par le bras, et avant que j'eusse pu résister, me précipita à travers les escaliers jusqu'au milieu du corridor où le monde arrivait, en se bornant à me dire froidement : Allons, présente-moi !...

Comme tu le penses bien, mon cher Jules, je fus accablé de questions sur les incidents de ma promenade fantastique, et je fus sur le point d'en remercier le ciel, quand j'entendis Lucy me dire de sa douce voix :

— Vous avez eu tort de ne pas revenir avec Gustave, nos craintes étaient telles qu'on éprouvait le besoin de vous revoir pour s'assurer qu'il n'y avait aucun malheur à déplorer.

— Mon Dieu ! vous êtes facile à vous émouvoir, répondit M. Saulet en ricanant ; pour moi, la burlesque position de monsieur m'a beaucoup égayé, et cet épisode a varié un peu la promenade.

La rage me prit à ces mots, et je vis Alphonse relevant les yeux sur cet homme, l'examiner avec une étrange attention. Il parut satisfait de ses observations, et ce fut avec un ton de singulière ironie qu'il répondit à Gustave qui lui demandait la cause de son retard : « Hélas ! j'ai dû rester pour enterrer un mien ami mort avec une triste coquetterie : comme tous les phthysiques il avait les ongles très-développés, mais ignorant leur signification, il les tenait comme fort beaux et les soignait beaucoup, et c'est pour ainsi dire dans cette occupation que la mort l'a frappé.

Assez intrigué par cette bizarre histoire, je suivis le regard d'Alphonse à l'adresse de M. Saulet qui, lui aussi, avait de fort beaux ongles, qu'il soignait beaucoup : il était blême ! Oui, insista Alphonse, peu d'instants auparavant, nous assistions à sa toilette, et ne soupçonnant pas que ce fut sa toilette de mort, nous le plaisantions encore sur une atroce maladie de peau qu'il s'était procurée en teignant ses cheveux, et qui a certainement hâté sa fin !

Second regard à M. Saulet : de blême il était devenu livide, et tendait à verdir. Je compris alors seulement le plan d'attaque d'Alphonse. Il allait, par les deux défauts de la cuirasse de mon rival, introduire une série de flèches dorées dans le but de le faire battre en retraite ; je compris en outre quelles immenses ressources son esprit et son imperturbable sang-froid pouvaient lui faire trouver dans cette tactique. Je me sentis rassuré

Digitized by Google

en voyant le nouveau renfort qui m'arrivait, et profitant du trouble de M. Saulet, je m'étais déjà approché de Mlle Lucy, et je poussais l'héroïsme jusqu'à plaisanter moi-même sur la ridicule algarade qui m'avait empêché de prendre congé d'elle dans la forêt.

On décida de profiter de cette douce et magnifique soirée pour faire la collation au jardin avant de se mettre au piano. Pendant que les dames se livraient à ces mille petits préparatifs de toilette qu'elles ne négligent dans aucune circonstance, j'aperçus M. Saulet s'avançant en même temps que moi vers Lucy; mais il n'arriva pas jusqu'à elle. En chemin, il s'était heurté contre Alphonse qui saisit sa chaîne de montre sous prétexte d'admirer les quelques biblots qu'elle supportait et le retint une minute par cette ficelle de la vanité : or, cette minute me permit d'obtenir le bras de Lucy.

Pendant que mon rival nous suivait d'un regard désappointé, j'entendis Alphonse qui l'avait rejoint, lui dire assez haut : Allons M. Saulet, allons braver un peu l'humidité du serein. On ne meurt pas d'un rhumatisme !

La froideur que Lucy m'avait témoignée le matin s'était totalement dissipée à la vue du danger que j'avais couru, et je m'assurai que je devais plus à cet incident que je n'avais cru avoir à en redouter. Entraîné par le changement qui s'était opéré en elle, et par l'assurance que je puisais dans la présence d'Alphonse, je parlais à la sœur de Gustave avec une certaine expansion, pendant qu'en face de moi, M. Saulet paraissait agité pour la première fois de sa vie; il ne prêtait qu'une oreille distraite à la conversation laborieuse de Mme Ermillan, s'efforçant d'éveiller son attention, et paraissait beaucoup plus affecté de certains propos qu'Alphonse lui soufflait de temps à autre avec un frémissement bizarre. Tout à coup, quand je pensais M. Saulet ému par le spectacle de mon triomphe, le motif de sa perplexité se fit jour brusquement : « Décidément, s'écria-t-il, cette soirée est par trop fraîche !... » A partir de ce moment il fut insupportable : il frissonnait dans ses vêtements, s'enfonçait la tête entre les épaules en renâclant, s'étirait les membres, et par intervalle, rappelait avec une périodicité et une tenacité agaçantes : « Cette malheureuse fraîcheur ! » Il insista d'une façon déplorable pour nous faire rentrer et renoncer à ce magnifique moment de la journée, mais on tint bon, et quand enfin, ne voulant pas nous sacrifier sa nuit, il prit congé de nous, son départ fut accueilli avec joie et Mme Ermillan elle-même n'osa insister pour le retenir. Alphonse seul s'efforça d'atténuer le mauvais effet de cette retraite par des considérations sur « les soins que réclament certains âges qui ne sont plus la jeunesse, et certaines constitutions sinon frêles, au moins fort irritables. » Évidemment, ce départ était son œuvre, et après avoir poussé un cadavre dans la fosse, il jetait de la terre dessus.

L'heure était magnifique : le ciel pailleté d'étoiles, le doux bruissement

Digitized by Google

du feuillage se mariant aux doux murmures du ruisseau, le souffle de la brise s'embaumant aux fleurs du jardin, toute cette nature si calme et si splendide remuait nos âmes, et en proie à cette poétique mélancolie qui ne se traduit pas, nous nous laissions vivre presque en rêvant. Quant à moi, ravi, enivré, je n'osais presque parler, tant je craignais de trahir les douces émotions qui me troublaient; je regardais à la dérobée la belle figure de Lucy, j'écoutais sa voix charmante, semblable à celle du bengali, et dans mon esprit s'éveillaient de suaves et pures voluptés, inconnues jusqu'à ce jour.

On avait oublié la soirée musicale, et il était l'heure de se séparer quand Mme Ermillan donna le signal de la retraite. En ramenant Lucy, ne pouvant lui parler, je pris une fleur au passage et la lui offris en silence; je remarquai que sa main tremblait en la prenant, et qu'elle me remercia à voix basse.

—

J'étais depuis quelques minutes à peine dans ma chambre, plongé dans un fauteuil moëlleux comme mes pensées, quand on *clincheta* doucement à ma porte; c'était Alphonse qui se glissa sur la pointe des pieds. Je voulus lui sauter au cou : « A-bas les pattes! me dit-il, et soyons calmes. Toute conspiration doit s'ourdir dans le silence... et dans l'ombre, ajouta-t-il en soufflant la bougie.

Nous allumâmes chacun un cigarre, puis Alphonse reprit : voyons! où en sommes-nous? Le Saulet est en ce moment couché entre une phthysie et un rhumatisme, mais il respirera encore longtemps si demain je ne lui sers pas quelque nouveau plat du garde-manger médical. Je m'en charge. Mais toi où en es-tu?

— Oh! mon cher Alphonse, je te dois les plus belles heures qui furent jamais données à un mortel! Je ne saurais te redire les émotions suaves, enivrantes...

— Ta! ta! ta! quelle allumette, quelle torche que ce garçon-là, interrompit Alphonse, je ne te demande pas la traduction des suffocations amoureuses que tout le monde a pu lire ce soir comme moi sur ta contemplative et béate figure. Mais elle, comment prend-elle la chose?

Cette question m'embarrassa, car je n'avais recueilli sur ce chapître qu'un petit nombre d'heureux symptômes, aussi les racontai-je fort longuement..

— C'est bien! dit Alphonse, quand j'eus fini; nous ne sommes guère avancés encore de ce côté, mais patience! Demain, tu seras aimable, spirituel et charmant.

— Eh! fis-je.

— Diable! quand j'essaie pour toi quelque chose de difficile, tu peux bien tenter quelque chose d'impossible. Allons, à demain, et dors bien,

Digitized by Google

car je ne conçois rien de plus nauséabond qu'un soupirant avec des yeux rouges. Bonne nuit !

Et il disparut silencieusement comme il était entré.

—

Le matin, j'étais en train de m'habiller quand Alphonse, dont la chambre était en face de la mienne, entra précipitamment : *Elle* est au jardin, cueillant des fleurs, me dit-il, presse-toi, j'irai vous rejoindre tantôt.

J'achevai ma toilette et descendis en toute hâte. Arrivé sur le perron, je me pris de nouveau à hésiter : c'est qu'elle était là, j'allais la rencontrer, lui parler, et que lui dire ? Je me stimulai intérieurement par les souvenirs de la veille, et ruminant une foule de propos aimables pour l'aborder, je pris les précautions les plus minutieuses pour paraître me promener et n'arriver à elle que par hazard. Au fond j'étais d'ailleurs retenu par une certaine panique qui me faisait multiplier mes détours plus qu'il n'était besoin ; mais je songeai à Alphonse qui m'avait menacé de venir nous rejoindre, et tremblant à l'idée qu'il ne me trouvât pas auprès de Lucy, je me décidai enfin à l'aborder.

Nous échangeâmes nos saluts avec un égal embarras ; cependant je fis un effort :

— Vos bouquets, mademoiselle, sont toujours charmants !

— C'est à la nature que vous en devez faire compliment, répondit-elle.

— Ne pourriez-vous, hasardai-je, détacher une fleur de cette riche collection ?

— Et pourquoi ?

— Pour rentrer dans mes avances d'hier soir.

La jeune fille rougit, mais après un moment d'hésitation, elle choisit un œillet qu'elle m'offrit avec sa grâce habituelle, en me disant :

— Celle-ci vous convient-elle ?

— Oh ! pour tout un monde, je ne la donnerais pas, répondis-je avec feu, en prenant la fleur que j'eus bien de la peine à ne pas porter à mes lèvres.

Mon exaltation avait augmenté l'embarras de Lucy, et ma propre confusion m'empêchait de rompre un second silence plus embarrassant encore que le premier : je voulus profiter du langage attribué aux fleurs pour insinuer quelques allusions, que je m'empressais de rengaîner dès que le moment était venu de les produire : j'étais sur des charbons, quand je vis arriver Alphonse qui, avec cette aisance que tu lui connais, salua Mlle Ermillan et se retourna vers moi comme s'il ne m'eût pas encore vu... Vous vous livrez tous deux à une charmante occupation, nous dit-il, et qui témoigne d'un excellente nuit. D'ailleurs

Digitized by Google

à la campagne on repose admirablement... A ce propos, je suis impatient de voir M. Saulet qui semblait craindre hier de fort mal dormir.

— Ce monsieur est toujours fort préoccupé de sa santé, objecta Lucy.

J'allais détacher une sottise; Alphonse me prévint :

— Cela se voit aisément, dit-il; quoiqu'il paraisse se bien porter, il prend une foule de précautions qui ne peuvent que lui nuire, car dans quelques années cet homme ne vivra plus que dans la flanelle, et purgera toutes les semaines. Je lui conseille fort de se marier, pour se ménager une garde-malade dévouée.

Lucy fit une petite moue.

— Ah! certes, ce n'est pas à une personne aussi riche de grâce et de jeunesse que vous, qu'un semblable poste est réservé; mais soyez sûr que tel qu'il est, il peut convenir et conviendra probablement à bien d'autres.

Je me retins encore pour ne pas sauter au cou d'Alphonse, et j'admirai avec quelle nonchalance facile et calculée il démolissait, pièce par pièce, cet homme qui hier me paraissait redoutable.

A ce moment, Gustave vint nous rejoindre et nous demanda quelles distractions nous étaient le plus agréables pour la journée.

— Une promenade dans la forêt comme hier, répondit Alphonse.

Je frémis à cette proposition, mais me rappelant ma conversation avec lui, j'acceptai quand on me demanda mon avis.

— Tu me procureras bien un tilbury, Gustave? reprit Alphonse, car je ne vais pas à cheval. Et toi? me demanda Gustave en riant. J'hésitai un instant, mais sur un geste impératif d'Alphonse.

— J'irai à cheval! soupirai-je avec résignation.

— Et moi aussi, reprit Gustave, donc tu seras seul, Alphonse, dans ton tilbury.

— J'irai avec M. Saulet.

— M. Saulet ira à cheval.

— Crois-tu?

— J'en suis sûr.

— Peut-être, murmura Alphonse.

Le déjeûner était à peine fini que M. Saulet fut annoncé. Alphonse ne fut pas le dernier à lui demander des nouvelles de sa santé; il écouta patiemment la longue énumération que l'autre lui fit des souffrances de sa nuit, lesquelles étaient fort loin de s'être dissipées.

— Hyposthénisation! grommela sententieusement Alphonse, quand il eût fini.

— Plait-il? demanda M. Saulet avec inquiétude.

— Je dis, reprit Alphonse que votre petit refroidissement d'hier a provoqué chez vous une réaction qui, faute d'être soutenue, a fait place à une prostration assez pénible!

— Très-pénible!

Digitized by Google

— Il faudrait la réveiller : les étudiants ont pour cela un moyen infaillible.

— Lequel?

— Je vous le dirai quand nous serons seuls, répliqua Alphonse à mi-voix.

On communiqua au filateur le projet de la journée : il l'accepta avec empressement, comptant encore faire valoir ses mérites équestres, et donna des ordres pour se faire amener son cheval. J'étais sur les épines.

— Vous montez à cheval, M. Saulet? demanda Alphonse.

— Oui monsieur, et vous?

— Je crains trop les accidents qui en peuvent résulter.

— Oh! il n'y en a que pour les mauvais cavaliers, réplique mon rival, en riant très-haut avec un regard à mon adresse.

— Il y en a pour tous, répondit Alphonse avec indifférence, les neuf dixièmes des cavaliers sont porteurs de ruptures qui finissent par leur jouer de mauvais tours.

Le rire de M. Saulet s'éteignit brusquement, et la circonférence de sa figure s'allongea en un immense ellipsoïde :

— J'en ai assez connus pour en être sûr, répondit Alphonse.

Le filateur s'enfonça dans une profonde méditation dont on pouvait lire la nature inquiète sur sa face dérangée.

— A la vérité, dit-il en manière de péroraison, je suis bien souffrant encore pour monter à cheval ce matin; je crains d'augmenter cette prostration dont vous parliez tout à l'heure. Comment comptez-vous vous rendre à la forêt?

— Je prends un tilbury pour moi tout seul.

— Oh! si cela ne vous dérangeait pas de m'accorder une petite place à côté de vous?

— Nullement, monsieur, je pourrai au contraire vous exposer notre système assez original de réaction.

La figure de M. Saulet reprit ses lignes et ses angles ordinaires, il paraissait sauvé.

— Il est perdu! me glissa tout bas Alphonse, pendant qu'on annonçait aux nouveaux arrivés le programme de la journée : tout fut organisé comme la veille pour cette seconde partie qu'on disait renouveler pour mon ami.

Le moment fatal du départ arriva enfin. Figé en face de mon Fritz, je me livrais à mon tour à une foule de réflexions fort peu réjouissantes : ce n'était plus le cheval d'hier : sous son apparente bonhomie, je découvrais une hypocrisie profonde, cette tête rousse me semblait noire de criminels projets; au fond de ses bons gros yeux, j'apercevais un feu sinistre; ses allures tranquilles ne me dissimulaient que grossièrement son naturel pervers, et il n'était pas jusqu'à son âge que je ne le soupçonnasse de dissimuler.

Digitized by Google

Ce fut encore Gustave qui me mit en selle, m'enseigna l'usage des brides, m'indiqua la manière de maintenir mon cheval, &, &, et sur mes instances il consentit même à se tenir à mes côtés sous prétexte de me donner une leçon d'équitation.

Eh bien! le croirais-tu, mon cher Jules, soit confiance dans les explications de Gustave, soit stimulation intérieure d'une singulière puissance, je trouvai bientôt une certaine audace qui me fit faire des progrès rapides.

J'en vins à tourmenter mon cheval dans différentes directions, à l'exciter même pour le ramener ensuite aux allures qui me convenaient. Certes, j'aurais fait pouffer un scythe; mais je n'en étais pas moins fier, et quand vint le moment de retourner au rond-point, je voulus que Gustave mit sa monture à un galop modéré; mon coursier se régla sur le sien, et quoique déviant parfois de la verticale, et entrevoyant encore mille morts prochaines à mes côtés, ce fut au galop, oui, mon cher Jules, ce fut à un vrai galop que radieux, triomphant, transporté, j'entrai au rendez-vous. Quoiqu'en l'arrêtant un peu brusquement, mon cheval m'eût fait faire plus de la moitié du chemin pour descendre, je n'en fus pas moins l'objet de nombreuses félicitations. Je ne remarquai que celles de Lucy : elles furent brèves, mais combien elles furent douces, chacune de ses paroles était un baume réparateur pour les cruelles blessures faites hier à ma dignité.

Tout le monde était déjà réuni à l'exception d'Alphonse et de M. Saulet. Le même emplacement, que j'avais traversé la veille comme une comète perdue, était parfaitement choisi : c'était une petite pelouse toute de fleurs, ombragée de grands arbres dont le feuillage tamisait la lumière trop ardente du jour, et recelait une foule de joyeux oiseaux. Sur les côtés la vue s'enfonçait dans d'immenses allées ombreuses, où le vent courait avec de doux murmures.

L'absence trop prolongée des deux retardataires nous obligea à commencer sans eux, et ce fut en m'asseyant près de Lucy que je soupçonnai que cette faveur était encore due à quelque nouvelle manœuvre d'Alphonse.

C'était avec une véritable ivresse que j'observais l'embarras toujours croissant de la sœur de Gustave, chaque fois que nous nous rencontrions. Tout à l'heure j'avais remarqué qu'elle était confuse en me félicitant, ses paroles hésitantes témoignaient d'un trouble qui s'augmentait en se trahissant; plus tard, en lui remettant son foulard tombé, ma main avait frémi au moëlleux contact de la sienne, et une vive rougeur avait empourpré son visage. Dans mon exaltation, j'oubliai toute prudence et prenant sa fleur que je portais cachée depuis le moment où elle me l'avait donnée, je manœuvrai de façon à la lui faire remarquer, et la portai à mes lèvres visiblement pour elle seule...

... Croyais-je... Mais à ce moment, une toux forcée et singulière me fit

Digitized by Google

relever les yeux, et devant moi, mille fois plus terrible, mille fois plus effrayante que la tête de Méduse, je vis la figure surprise et interrogative de madame Ermillan... Je ne la vis qu'un instant : un nuage passa dans mon regard et dans mon esprit : je n'eus presque plus la conscience du présent... j'avais été vu, et toute tentative était désormais inutile... La mère, prévenue, saurait bien faire triompher le gendre de son choix.....

Je vis alors à la confusion de Lucy qu'elle aussi s'était aperçue que j'avais été surpris, et, je dois le dire, la pensée qu'il pouvait en résulter quelque désagrément pour elle, prima immédiatement toutes les autres. Je lui étais indifférent encore, sa mère ne supporterait plus ma présence qu'avec impatience : je résolus de fuir. J'allais me lever... Quand on signala à l'extrémité d'une allée le tilbury attendu.

En effet, il s'avançait avec une grande vitesse, mais ce qui surprit tout le monde, ce fut d'entendre, à la distance où il était encore, et dominant le bruit du cheval et du véhicule, la voix éclatante et les rires bruyants de M. Saulet qui semblait fort animé. On le regardait encore avec étonnement quand il arriva l'œil vif, la face colorée, la physionomie toute heureuse, et sauta en bas de la voiture en criant avec joie : « Qu'il *réagissait !* » Il avait évidemment une pointe d'ivresse. Quant à Alphonse, il était calme et ne sourcilla pas au regard sévère de madame Ermillan.

Tous s'étaient levés à leur arrivée : la mère de Lucy, profitant de ce petit moment de désordre, prépara une place nouvelle entre celle de Lucy et la mienne, et se retournant :

— Veuillez vous asseoir ici, M. Saulet ! dit-elle d'un ton qui me fit courir un frisson dans les os.

Ce dernier trait déconcerta Alphonse dont les yeux m'interrogeaient anxieusement. Il se mit entre les demoiselles Daltanche à qui il expliqua de façon à être entendu de madame Ermillan, qu'il avait voulu faire prendre un peu d'exercice à M. Saulet, lui procurer une petite réaction et le soutenir par un cordial assez anodin, mais que la grande sobriété habituelle du filateur avait fait dépasser le but, &, &...

Mon rival s'était assis triomphant à côté de ma bien-aimée, dont il me séparait, et son émotion le rendant jovial, dans ma terreur je le trouvais spirituel et prêt à plaire, pendant qu'anéanti moi-même par les imperceptibles événements qui venaient de se précipiter en quelques minutes, je me sentais glisser dans une espèce d'idiotisme. Mes projets de fuite se représentaient avec obstination à mon esprit, et j'étais encore sur le point de leur donner suite, quand la voix d'Alphonse vint relever mon espoir.

— J'en appelle à M. Saulet ! s'écria-t-il.

— Quoi donc ?

Digitized by Google

— S'il y a beaucoup à dire sur les modes ridicules des hommes, il n'y a guère moins à dire sur celles des femmes?

— Certainement, dit M. Saulet qui ramassant de suite ce propos sur un chapitre familier, commença une critique raisonnée du costume féminin de notre époque.

Alphonse, dont je ne pouvais encore soupçonner l'idée, lui posa de minutieuses objections, lui facilita deux ou trois saillies dont l'auteur se pâma d'aise, enfin il l'eût bientôt lancé dans une de ces divagations niaises, monotones et interminables, toutes particulières aux gens excités, et que leurs victimes ont désigné énergiquement, dans leur vengeance, sous le nom de *scies*.

La *scie* de M. Saulet fut atroce : pendant une heure il secoua des propos d'une opiniâtre nullité, profitant d'une réflexion déjà émise et négligemment représentée par Alphonse pour reprendre la conversation à ce point et la reproduire à peu près textuellement jusqu'à ce qu'une nouvelle réflexion d'Alphonse l'y reportant encore lui procurât l'occasion de perpétuer une nouvelle répétition.

Gustave avait voulu insister, mais les réponses irascibles du filateur l'avaient engagé à ne pas insister; et faute de mieux, chacun chercha à se soustraire au supplice par des conversations particulières.

— Au départ, cède ton cheval au Saulet, me dit tout bas Alphonse, et monte auprès de moi.

Je fis agréer à mon rival ce nouvel arrangement, et je ressentis un nouveau coup au cœur, en voyant ma paisible monture de tout à l'heure, trouver soudain sous cette nouvelle main, des souplesses et des réactions dont je ne l'eusse pas cru susceptible.

A peine seuls, Alphonse me dit vivement :

— Qu'as-tu donc fait pour nous valoir cette physionomie acerbe de Mme Ermillan?

Je devais trop à mon excellent ami pour lui rien cacher de l'exacte vérité; aussi lui contai-je tout avec autant de sincérité que de confusion.

— O candeur biblique des soupirants! s'écria-t-il quand j'eus fini, béate stupidité des tourtereaux! voilà de vos coups! Si vraiment la mère t'a vu baiser une fleur donnée par sa fille, je ne m'étonne plus de l'avoir trouvée si houleuse! Le Saulet vient de recevoir de toi un fameux coup d'épaule, et ce ne sera pas facile de lui faire perdre le terrain qu'il a gagné.

— Je veux quitter ce soir même, répondis-je, j'allais le faire déjà quand tu es arrivé.

— C'est bien cela, exclama Alphonse avec colère, toujours ma définition de l'amoureux : un animal maladroit et lâche! Eh bien! va sous d'autres cieux pêcher à la ligne, si cela te sourit; moi, je reste, et dussé-je faire moi-même la cour à Lucy, le Saulet ne l'aura pas : la jeune

Digitized by Google

fille en vaut la peine, et je vaux bien moi-même ce mannequin de tailleur !

Fustigé par les sarcasmes d'Alphonse, je résolus de rester ; d'ailleurs mes sentiments intimes, quoique confus, militaient pour ce dernier parti.

— Que dois-je faire alors ? demandai-je, comment faire oublier mon étourderie à Mme Ermillan ?

— Ne l'essaie même pas, répondit Alphonse ; tu ne dois plus voir que Lucy. Cette jeune personne se trouve, quoique involontairement, compromise vis-à-vis de sa mère par ton fait : rien ne prouve que cela doive modifier ses sentiments à ton égard s'ils te sont réellement favorables ; il est même possible qu'elle te sache gré de braver pour elle la légitime confusion que t'inspire ton imprudence. Si l'on fait musique ce soir, chante, chante de ton mieux, chante avec âme : encore une fois ne songe qu'à elle !

— Si l'on chante, ce sera encore une victoire pour M. Saulet.

— Il ne chantera pas.

— Il ne chantera pas ?...

— Tu verras !

Tout en devisant de la sorte, Alphonse avait pressé le cheval : nous entrâmes avec les autres, et avec une aisance incompréhensible, il était déjà à la portière de la voiture des dames pour les aider toutes à descendre.

La physionomie de quelques personnages était singulière. Mme Ermillan paraissait n'avoir rien perdu de sa sévérité ; Lucy n'osait me regarder, et moi-même, toutes les fois que je l'entrevoyais furtivement, je me détournais avec inquiétude, redoutant quelque éclat de sa mère. M. Saulet, un peu rassis, papillonnait avec une grâce dont sa récente philippique empêchait qu'on ne lui fût reconnaissant.

Toujours servi à point par son admirable présence d'esprit et la parfaite indépendance de ses allures, ce fut encore Alphonse qui proposa à mademoiselle Ermillan de terminer la journée en faisant un peu de musique : sa proposition ayant été acceptée avec empressement comme pouvant dissimuler certaines positions embarrassées, il se dirigea immédiatement vers M. Saulet :

— Vous chantez bien, m'a-t-on dit, monsieur ?

— Mais je m'occupe de musique un peu comme un amateur, et vous-même, M. Alphonse ?

— Oh ! vous me trouverez ridicule, mais les fréquentes maladies de cœur, qui sont l'apanage ordinaire des chanteurs me causent un véritable effroi. Surtout que la possession d'une belle voix pousse aux imprudences. On attaque de dangereuses difficultés, et pour la satisfaction de donner vigoureusement quelques notes trop élevées, on risque assez légèrement un anévrisme ou la rupture d'un vaisseau.

Digitized by Google

Je m'éloignai : j'en avais entendu assez pour espérer que mon adversaire n'oserait se faire entendre, et cette idée seule avait suffi pour me faire recouvrer mes ressources ordinaires, doublées par la nécessité de produire sur Lucy l'impression que les propos d'Alphonse m'avaient fait entrevoir. Je résolus même de reprendre la romance du *Prophète*, qui avait amené ma catastrophe du premier jour.

Cette fois encore, quand Lucy chanta, je me sentis remué jusqu'au fond de l'âme par ses suaves accents, mais loin de me faire faillir, mon émotion excita davantage mon désir de mettre tout mon amour dans ma voix et de lui traduire ainsi mes sentiments tant de fois comprimés.

M. Saulet, invité à son tour, refusa à la stupéfaction générale; il se trouvait un peu oppressé et n'était pas encore guéri du malheureux refroidissement de la veille; cependant sa vanité regimbait contre cette abstinence, et un peu pressé il allait céder, quand Alphonse me cria brusquement :

— Chante! toi!

C'est à peine si je résistai un peu pour la forme; j'étais impatient et mon cœur débordait; je commençai...

... Merveilles de l'amour!... Quand j'eus fini, d'énergiques applaudissements me prouvèrent que je n'avais pas trop attendu de mon cœur, en lui demandant un talent que je me fusse vainement cherché dans un autre moment...

— A la bonne heure! exclama Gustave.

— Très-bien! me dit tout bas Alphonse en me serrant la main.

M. Saulet et Mme Ermillan me firent quelques compliments de glace.

Rouge et confuse, Lucy seule ne dit rien, mais son silence m'enivra.

Après les demoiselles Daltanche, Gustave s'adressa de nouveau assez innocemment à M. Saulet, mais Mme Ermillan insista cette fois avec une énergie singulière, et lui dit enfin avec une physionomie railleuse :

— Vous ne pouvez pas, monsieur, priver ces *jeunes personnes* du plaisir qu'elles ont *toutes* à vous entendre!...

— Harpie! va! grommela Alphonse, attends! Et voyant que mon rival se décidait, il se glissa silencieusement derrière lui.

M. Saulet entonna un des morceaux d'*Haydée;* sa voix manquait d'assurance, et n'osait se développer; mais là aussi, on sentait que c'était au cœur et non aux cordes vocales, qu'il fallait s'en prendre. Cependant peu à peu l'amateur se laissait entraîner, des accents mieux nourris commençaient à me donner de l'ombrage, et Dieu sait ce qui serait arrivé si, après une note vigoureusement donnée par mon rival, Alphonse n'eut murmuré avec effroi presqu'à son oreille : Ciel! un *Si!*...

Tout fut dit : à partir de ce moment la voix de M. Saulet faiblit, s'embarrassa et s'éteignit enfin dans un son qui tenait plus de la plainte que du chant.

Digitized by Google

— Impossible d'aller plus loin, s'écria-t-il avec terreur, il me semble que je vais suffoquer.

Depuis longtemps ses craintes n'effrayaient plus personne : mais j'étais certain qu'il ne recommencerait plus.

Plus tard, dans la ballade : *Si j'étais ange*, je pus encore chanter à Lucy tout ce que je ne pouvais lui taire, et ce que je ne pouvais plus lui dire. J'aurais frémi moi-même de tant d'audace si les excitations d'Alphonse et l'émotion visible de Lucy ne m'eussent soutenu.

—

J'étais à peine installé dans ma chambre qu'Alphonse s'y glissa encore plus mystérieusement qu'hier.

— Je suis content de toi, me dit-il (c'était son premier compliment depuis son arrivée), tu as réparé ta mésaventure, tu en as même tiré profit : la jeune fille t'a compris, et je m'y connais, tu peux espérer de ce côté. Quant au Saulet, il râle, et la moindre circonstance l'achèvera demain. Mais la mère : voilà notre Malakoff ! Tiens ! après les amis, je ne connais rien de plus gênant que les parents !

— Merci !

— Il n'y a pas de quoi ! Enfin, à chaque jour suffit sa peine : demain nous apportera son contingent de ressources. Tu ne voudrais pas, sans doute, chercher du calme à la pharmacie ; tu sais pourtant tout ce que le calme peut te valoir de succès. Cède à mes conseils, si tu ne veux pas avaler mes ordonnances. Bonsoir.

— A demain donc, mon cher Jules, le dénouement quel qu'il soit ; car après-demain, je dois retourner chez moi. Dieu veuille qu'en quittant ces lieux, j'emporte l'espoir d'y revenir.

— Il est près d'une heure ; mais j'ai voulu tenir ma promesse malgré tout.

— Bonsoir.

—

Floristall, le 12 septembre 1857.

La plume frémit dans mes doigts, mon cher Jules, et c'est à peine si je la peux fixer sur le papier pour te transmettre cette dernière dépêche.

Ce matin, j'étais descendu de bonne heure, pour demander au jardin sa charmante fée ordinaire ; mais ce fut encore en vain, et l'anxiété commençait à me mordre de nouveau, quand Alphonse vint à moi :

— Je suis sûr, me dit-il, que je sais quelle espérance saugrenue t'a jeté si matin en bas de ton matelas : tu as pensé qu'elle viendrait comme

Digitized by Google

hier ; comme si, au point où vous en êtes, cela ne ressemblait pas à un rendez-vous bourgeois.

Je rougis jusqu'au blanc des yeux, tant Alphonse devinait juste.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, console-toi, maintenant que nous sommes deux, elle va venir.

Et il se mit à me faire remarquer les beautés du jardin ; mais sourd à ses exclamations admiratives, je lui répondais par des monosyllables étourdis, me détournant au moindre bruit, à chaque nouveau chemin qui se découvrait à nous.

— Maintenant, me dit brusquement mon ami, à qui ma préoccupation n'échappait pas, tiens-toi tranquille, elle ne viendra pas.

— Elle ne viendra pas ?

— Non, sans quoi elle serait déjà par ici. Il y a de la maman là-dessous, et je crois que cette journée sera laborieuse. N'importe, tenons bon et restons calmes.

Le ton, plus encore que les paroles, laissait soupçonner chez Alphonse une profonde inquiétude : cet excellent ami avait épousé mes intérêts avec un dévouement héroïque, et je sentais que, si j'étais trahi par les circonstances, ce ne serait pas sans une énergique résistance de sa part, et que le coup qui me frapperait lui serait aussi sensible qu'à moi-même.

— Rentrons, dit-il enfin avec impatience, il nous faut la chercher.

Nous rentrâmes, et dans le salon nous trouvâmes Lucy, assise près de sa mère : celle-ci lisait son journal quotidien, sa fille feuilletait un journal de modes. L'accueil froid qu'on nous fit me glaça, mais sembla glisser sur l'épiderme métallique d'Alphonse.

— Nous venons de parcourir votre petit Eden, dit-il à Mme Ermillan, vous avez là un séjour vraiment charmant : la disposition des pelouses, des corbeilles, des massifs, est des plus heureuses.

— Vous êtes trop indulgent, monsieur, reprit madame Ermillan qui parut sensible à ce compliment, notre jardin ressemble à bien d'autres.

— Pardon, madame, un même plan général comporte une foule de nuances, et ce sont celles-ci surtout qui révèlent le plus souvent le goût de l'artiste ; une éclaircie bien ménagée, un arbre bien jeté, doublent aisément la valeur d'une disposition.

Décidément, répondit madame Ermillan d'un ton tout à fait radouci, vous allez me donner de l'orgueil pour une propriété qui, je le répète, est loin de mériter tous vos éloges.

— Non, madame, je ne vous donnerai pas de l'orgueil, je ne vous convertirai pas, et je suis certain que vous continuerez à préférer à votre charmant jardin, une promenade le long d'une haie ou d'un ruisseau, avec quelques arbres ou quelques rochers plus ou moins pittoresques.

— Vous avez parfaitement raison, monsieur, il nous arrive souvent de

Digitized by Google

sortir le soir pour courir à un quart de lieu d'ici à notre moulin, qui est, du reste, assez heureusement situé.

— Un moulin ! s'écria Alphonse avec un enthousiasme qui me fut suspect, un joli moulin ! Pour cette fois, madame, je vous donne raison : une habitation blanche, bordée d'eau et d'arbres, ce bruit régulier, ces flots écumeux et rapides se précipitant sur une roue qui semble céder nonchalamment à leurs caprices, tout cela est beau, ravissant !... et j'espère, madame, que vous voudrez bien m'indiquer la route de votre moulin, je veux l'aller admirer avant mon départ.

— Nous irons tous ensemble, si vous le voulez, répliqua obligeamment madame Ermillan ;... quand nos voisins seront arrivés, ajouta-t-elle, en forme de correctif.

La physionomie triomphante d'Alphonse, en remerciant la mère de Lucy, me prouva qu'il avait obtenu ce qu'il désirait, et sans le comprendre encore, je repris courage.

Gustave et son oncle ne tardèrent pas à arriver, et après le déjeûner, les hôtes ordinaires qui admirent la promenade projetée.

— Montons à ta chambre, me souffla Alphonse ; et quand nous fûmes seuls, il continua : Ne cherche point à obtenir le bras de Lucy pour aller ; offre le tien d'emblée à une demoiselle Daltanche ; nous ferons certainement là-bas une halte dont nous tâcherons de profiter. Quant à toi, montre-toi empressé près de celle que tu auras choisie ; ne semble plus prendre garde à Lucy. Je l'observerai pendant ce temps-là et avant de revenir je te dirai à coup sûr ce que nous pouvons oser et nous l'oserons !....

J'observai scrupuleusement les recommandations d'Alphonse ; je laissai, sans en paraître ému, passer d'abord Lucy avec M. Saulet. Je la suivis avec Claire Daltanche, Alphonse avec sa sœur, et Mme Ermillan avec son frère le colonel.

Gustave et le jeune Daltanche nous précédèrent pour faire préparer au moulin ce que nous pourrions désirer en arrivant.

Je fis le plus de frais possibles pour Claire, et pourquoi ne le dirai-je pas ? mon amour pour Lucy ne m'aveuglait pas au point de me dérober les charmes vraiment séduisants de ma compagne. Cette partie du programme me fut donc assez facile à observer. En avant de moi, M. Saulet ne se montrait pas moins affairé : infléchi vers Lucy avec une torsion étudiée au moins une heure devant sa glace, il avait mis son sourire sculpté des grandes occasions, sa physionomie visait à paraître heureuse : il débitait des pavots.

Lucy semblait distraite ; elle émettait au hasard un oui ou un non, chaque fois que le ton interrogatif de son compagnon l'avertissait qu'on lui demandait quelque chose ; elle regardait de droite et de gauche avec une certaine impatience ; deux fois elle laissa tomber son mouchoir et toutes les deux fois, je le laissai ramasser par M. Saulet.

Digitized by Google

Après une charmante promenade d'un quart d'heure entre un ruisseau limpide et une haie fleurie dont les éclaircis laissaient apercevoir de vertes prairies bordées d'arbres sombres, on arriva au moulin qui est des plus pittoresques. Nous l'admirâmes fort longtemps, sous toutes ses faces, Alphonse surtout poussait des superlatifs nombreux, et sous le prétexte de le mieux voir nous engagea à nous reposer à l'ombre d'un odorant chèvre-feuille.

On s'était rangé de telle façon, que je me trouvai près de Lucy qui me séparait de M. Saulet : j'étais impatient, j'aurais voulu relier conversation avec ma nouvelle voisine, mais une furieuse pantomine d'Alphonse me défendait d'y prendre garde. Je luttais donc contre des sentiments de plus en plus irrités, quand soudain M. Saulet, qui était le plus rapproché du moulin, bondit en hurlant : Un taureau !!! et il disparut à travers la haie.

A ce moment, en effet, par une des ouvertures latérales de la prairie, du côté où se trouvait Lucy, nous arrivait un taureau dans un de ces états d'exaspération qui les rendent si redoutables. Nous nous levâmes tous d'un bond, mais une énervante terreur nous fixait au sol. Par sa position, Lucy devait être la première victime !.... Un immense cri de désespoir, un cri de mère, se fit entendre derrière moi !... Je me précipitai en avant de la jeune fille, et lui faisant un rempart de mon corps, j'attendis une mort qui ne me parut plus si atroce.

L'animal était à six pas de moi.... j'eus un frisson.... quand, s'abattant tout à coup, sa tête hideuse frappe violemment la terre, et il roule étourdi, jusqu'à mes pieds !.... J'entrevois un instant Alphonse sur lui.... J'entends un horrible mugissement de souffrance.... et désormais impuissant, le regard vide, le monstre se relève lentement et s'éloigne à travers les campagnes où nous le vîmes errer encore longtemps.

Les quelques secondes qu'avait duré cette scène n'avaient permis presqu'à personne d'en saisir les détails, et en vrais ressuscités, nous nous demandions à quelle circonstance providentielle, nous devions un salut si inespéré : c'était encore à l'héroïque sang-froid d'Alphonse.

A la première vue de l'ennemi, il s'était jeté à sa rencontre pour s'effacer dans une anfractuosité de la haie, et à son passage, lui arrêtant un pied de devant avec sa canne recourbée, si familière à l'étudiant, il le retint avec l'énergie du désespoir.... un seul instant.... cet effort avait suffi pour renverser l'animal, sur lequel, profitant de son étourdissement, Alphonse s'était immédiatement précipité, le couteau en main, pour lui crever les yeux avec une rare dextérité.

Point n'est besoin de te dire le concert d'éloges et d'actions de grâces qui s'éleva autour de notre jeune héros ; tout le monde voulait lui exprimer sa reconnaissance d'une manière plus chaleureuse ; j'eus ma part dans cette ovation, et grâces à Alphonse qui prétendait que j'avais

Digitized by Google

montré un courage plus dévoué que le sien, j'eus le bonheur d'entendre Mme Ermillan m'exprimer sa gratitude avec une effusion qui réveilla toutes mes espérances.

A ce moment, un gémissement plaintif nous fit tourner la tête, et nous vîmes, ne pouvant avancer ni reculer, notre pauvre M. Saulet incrusté dans la haie de la façon la plus grotesque.

Arrêté par ses vêtements et ses chairs nues aux longues branches épineuses, la tête allongée et tordue au-dessus d'elles pour la préserver de leurs atteintes, les jambes et les bras empêtrés au plus épais de la broussaille, notre filateur s'efforçait de s'étirer par une série de mouvements doux, lents, analogues à ceux d'un reptile.

Personne ne semblait pressé d'aller à son aide, quand après quelques minutes de prudents efforts, et d'ineffables gémissements, il se dégagea enfin !... mais dans quel état, *quantum mutatus ab illo !...*

La tête nue (les ronces avaient retenu le chapeau en ôtage), la physionomie souffrante et effarée, les vêtements ouverts violemment à plusieurs endroits, la figure et les mains striés d'innombrables petites lignes sanglantes, raide, confus, ahuri, on eût dit un sauvage tatoué, qui s'est introduit dans le costume d'un civilisé, et qui s'épouvante lui-même.

Un rire immense, irrésistible, spontané, accueillit cette étrange apparition.

— Saluez ! s'écria Alphonse d'un air cruellement triomphant, respect à ce blessé, car c'est le seul que nous ayons !...

L'hilarité redoubla : Mme Ermillan seule se prit à regarder M. Saulet d'un œil sérieux et froid : puis elle baissa son regard vers la terre, toute pensive.

M. Saulet voulut prouver qu'il n'avait voulu que nous ouvrir un passage par lequel il espérait assurer notre fuite ! On ne lui fit pas même l'honneur de discuter la valeur de son mode de sauvetage, on se remit en route, et cette fois, ce fut sans objection que j'obtins le bras de Lucy, pendant qu'Alphonse faisait accepter le sien à sa mère.

Lucy et moi nous nous tûmes assez longtemps : elle se crut obligée de parler la première.

— Monsieur Léon, me dit-elle avec émotion, vous vous êtes bien exposé pour.....

— Ah ! m'écriai-je, qu'est-ce que ma vie, auprès de la vôtre !

— Votre vie, répondit Lucy avec vivacité, vous la devez à d'autres avant moi, qui vous suis presque étrangère.

— Etrangère, m'écriai-je ; vous voulez donc me faire regretter de n'être pas mort tout à l'heure ! Vous n'avez donc pas vu... vous n'avez donc pas vu que je vous aime !

Je m'arrêtai éperdu de mon audace. Lucy tremblait. Le silence dura quelques secondes.

Digitized by Google

En ce moment finissaient les derniers retours de l'accès de rire qu'avait provoqué M. Saulet. Les regards se reportèrent sur nous, restés muets et confus l'un en face de l'autre.

— Monsieur, me dit Lucy comme sortant d'un rêve, et levant sur moi un regard qu'elle s'efforçait de rendre calme; Monsieur Léon, dit-elle d'une voix hésitante, ne prolongerez-vous pas votre séjour chez nous? Je,... ma mère serait en bien certainement heureuse.

— Votre mère! dis-je d'un ton plaintif et suppliant; votre mère.... seule?.

— .... Et moi aussi,.... murmura-t-elle si bas que je pus à peine l'entendre.

... J'entrevis le ciel... je ne vivais plus... j'aurais voulu porter à mes lèvres cette petite main qui frémissait sur mon bras... Nous nous taisions tous les deux, mais ce silence me disait des choses suaves.... J'étais inondé d'une telle ivresse que je ne remarquai pas que nous arrivions.

M. Darninck reconduisit chez elles les demoiselles Daltanche avec leur frère.

M, Saulet, qui était revenu avec l'oncle de Gustave, avait sans doute de bonnes raisons pour ne pas entrer, car il vînt prendre congé de nous.

— Je vous préviens, lui dit froidement Mme Ermillan en le saluant, que nous comptons nous absenter quelques jours.

— Voilà ce qui s'appelle pousser le verrou après avoir fermé la porte, me souffla Alphonse; montons à ta chambre, j'ai quelque chose à te communiquer....

— Eh bien! s'écria-t-il, dès que nous fûmes entrés, nous avons assez bien roucoulé à ce que j'ai pu voir.

— Oh! m'écriai-je..., je...

— Et moi aussi, interrompit-il brusquement; non que j'ai la moindre envie de rompre le respectable veuvage de Mme Ermillan,... mais je me suis efforcé d'abord de reconquérir les bonnes grâces de ta future belle-mère; après m'être excusé d'avoir provoqué cette effrayante aventure par ma passion pour les moulins, j'ai passé à toi, et pour la première fois de ma vie, j'ai menti; mais bien, avec cynisme: après avoir posé ton trait de courage comme le plus bel acte d'héroïsme dont l'histoire fasse mention, je t'ai présenté comme une perfection en miniature, riche d'autant d'élévation dans l'esprit que d'intrépidité dans le caractère. Et chose agréablement surprenante! Mme Ermillan a été assez bien de mon avis, elle a même poussé ton éloge au point de me faire rougir entièrement de mon hypocrisie! Quoi qu'il en soit, je suis certain qu'elle t'attend.

— Pourquoi?

— Eh, parbleu, pour te faire répéter ce que tu gloussais tantôt à sa fille.

Digitized by Google

— Comment cela ?

— Ah ça ! est-ce que je parle grec à présent ? Je te dis que Mme Ermillan attend que tu ailles lui demander indirectement la main de Lucy.

— Jamais ! m'écriai-je.

— Comment jamais ?... Est-ce que par hazard tu comptes poursuivre encore longtemps cette débauche de points d'exclamations ?

— Je n'oserais !...

— C'est vrai, il vaut mieux attendre que cette dame vienne te prier de la débarrasser de sa fille....

— Non ; mais je te le répète, je n'oserais.

— Et que penses-tu alors, cœur de lièvre ! Est-il possible que j'ai eu l'impudence de représenter cet homme comme un héros !

— Trève de railleries ! je ne saurais moi-même faire cette démarche, il faut qu'un autre la fasse à ma place.

— Un autre ! et qui donc ? moi, peut-être ?...

— Oh ! si tu étais assez généreux !...

— Dis donc tout de suite assez sublime.... de ridicule... Me vois-tu, à peine plus âgé que toi, allant comme un bon oncle de comédie, débattre ton mariage avec la mère de ta Dulcinée. Décidément tu te moques de moi !...

— Mon Dieu ! à qui m'adresser ?... murmurai-je avec désespoir.

Après un moment de silence, Alphonse reprit :

— Voyons ! puisqu'enfin le ciel t'a refusé toute valeur, il faut cependant y suppléer ; et je ne vois que Gustave qui puisse te rendre le service que tu désires...

— Gustave ?...

— Oui, Gustave ; c'est un bon et loyal ami ; il est gâté de sa mère comme deux fils uniques ; si tu peux le décider à cette démarche, il la mènera certainement à bonne fin.

— Comment lui dire cela ?

— C'est ton affaire ! mais fais bien attention à ce que je te dis : on va dîner, les demoiselles Daltanche reviendront avec leur frère vers trois heures ; si cette histoire n'est pas terminée alors ; je m'en vais, et t'abandonne à ta malheureuse et méprisable destinée !... Descendons, on doit nous attendre.

Pendant le dîner, placé près de Lucy, j'étais en proie à un mélange de joie et d'inquiétude fort extraordinaire, les paroles de Lucy et sa contenance embarrassée, la bienveillanc de sa mère m'inspirèrent une confiance heureuse qui ranimait mes espérances, tandis que la pensée de l'entretien que je devais avoir avec Gustave formait un gros nuage à l'horizon de mon bonheur.

A mesure que le repas tirait à sa fin, ma préoccupation augmentait et m'absorbait au point que, chargé de fatiguer la salade, je retrouvai

Digitized by Google

mes anciennes maladresses, et je me mis à la tasser avec une énergie et une persistance telles que son volume décroissait d'une manière effrayante et que Gustave enfin m'arrêta en s'écriant : « tout-à-l'heure il n'y en aura plus ! »

Enfin comme on se levait pour aller prendre le café au jardin, j'étais tellement pâle qu'on crut que j'étais malade.

Nous nous retrouvions sous ce même berceau où le premier jour cette jeune fille m'était apparue si belle, et avait éveillé cet amour, qui avait grandi si vite à travers tant de péripéties, et que je pouvais, sans fatuité, me flatter de voir partagé. J'étais plongé dans les nombreuses réflexions que ce rapprochement éveillait dans mon esprit et qu'un calcul me poussait à prolonger encore, quand soudain la voix d'Alphonse retentit à mon oreille comme la trompette du jugement dernier : « Léon, va donc lire à Gustave la lettre de Jules. »

Je me levai en chancelant, et Gustave m'ayant suivi, je me cramponnai à son bras pour ne pas tomber. Je le menai dans ma chambre et après lui avoir fait signe de s'asseoir, je lui offris silencieusement un cigare.

— Ah ça ! qu'as-tu donc ? me demanda Gustave assez intrigué de mes allures mystérieuses, tu as l'air tout chose !

Je résolus de brusquer l'explication.

— Gustave, lui dis-je, j'aime ta sœur.

— Quelle sœur ? exclama-t-il.

— Mlle Lucy.

— Ah ! par exemple, en voilà une idée.

— C'est un sentiment que je n'ai pas discuté, qui m'a envahi sans que j'aie pu m'en défendre, et aujourd'hui cet amour est tel que je ne le puis plus taire.

— Ah ! mais tu es délicieux, toi ; tu viens passer quelques jours chez un camarade, tu y trouves une petite fille, et vlan ! tu en tombes amoureux en trois fois vingt-quatre heures.

— Gustave, je te le répète, je n'ai pu raisonner l'impression profonde que ta sœur a produite sur moi presqu'à la première vue. Cet amour te blesse-t-il ? Veux-tu le repousser ?

— Non certes, dit Gustave très-embarrassé ; mais que diable veux-tu que j'y fasse, c'est à la *petite* qu'il te faut dire cela.

— Je le lui ai avoué.

— Qu'a-t-elle répondu ?

— Elle m'a autorisé à en parler à ta mère.

— Eh bien ! ce n'est pas à moi par conséquent...

— Si réellement tu approuves mon affection pour ta sœur, j'ai cru pouvoir attendre de ton dévouement que tu ferais cette démarche pour moi qui ne l'ose pas.

Digitized by Google

— Ah ! par exemple, en voilà une autre d'idée à présent. Que diable ! veux-tu que j'aille dire à ma mère ?

— Je t'en conjure, au nom de notre vieille amitié, demande-lui pour moi l'autorisation de prolonger mon séjour ici, je t'en aurai une reconnaissance de toute la vie.

— En vérité, tu es singulier ; mais, mon Dieu ! qu'à ça ne tienne, je vais trouver ma mère ?

Je lui serrai les mains avec effusion en le reconduisant jusqu'à ma porte ; au moment de sortir, il s'arrêta brusquement :

— Mais, fichtre ! comment vais-je lui demander cela ?

— Comme tu voudras, ton cœur t'inspirera.

— Mon cœur, mon cœur... il est de fait que pour la première fois de ma vie, je vais me trouver embarrassé vis-à-vis de ma mère. Tiens, crois-moi, fais demander cela par Alphonse, reprit-il en revenant sur ses pas.

— Tu n'y penses pas, c'est impossible ; c'est lui d'ailleurs qui m'a conseillé de te demander cet acte de dévouement.

— Vous ne vous gênez pas, vous autres. Du diable si je sais comment lui raconter ça... répéta-t-il encore.

Et tout en grommelant, il s'en alla, mais son allure hésitante témoignait assez de son embarras.

Je voulais attendre Gustave dans ma chambre, mais je fus à peine seul que mille scènes plus effrayantes les unes que les autres se présentèrent à mon esprit. J'eus peur et je m'enfuis : j'avais besoin de voir Alphonse.

Je le trouvai qui m'attendait dans le corridor.

— Vite au jardin, me dit-il, et dès que nous eûmes disparu sous un chemin couvert : Eh bien ! comment la chose s'est-elle passée ? me demanda-t-il vivement.

— Ah ! mon Dieu ! lui dis-je.

— Gustave a refusé ?

— Non.

— Il consent ?

— Oui.

— A la bonne heure ! morbleu ! Nous commençons à nous familiariser avec l'audace ; si tu peux me faire un calembourg en ce moment, je te fais couler en bronze par ta ville natale.

— Crois-tu que Gustave réussira ?

— Moins bien que toi peut-être, qui eus été vraiment beau dans ta splendide confusion ; mais il réussira tout de même.

— J'ai peur.

— Cela t'arrive assez souvent depuis quelques jours, mais cela ne sera plus long. Cherchons un banc pour tomber convenablement en pamoison, car voilà Mme Ermillan qui vient à nous avec ses enfants. Allons,

Digitized by Google

ajouta-t-il tout bas en me serrant la main et d'une voix émue, allons, Léon, du courage, nous sommes deux !

Sans lui, bien certainement les trois personnes qui venaient à moi, n'eussent plus trouvé que mon cadavre, et dix minutes d'une semblable émotion m'eussent tué : heureusement elle ne fut pas longue.

— Messieurs, nous dit Mme Ermillan en nous abordant avec beaucoup de bienveillance, nous venons de parler de vous entre nous, et nous avons résolu de vous engager à prolonger un peu votre séjour ici ; j'espère que vous ne nous refuserez pas, ajouta-t-elle en me tendant la main.

Lucy était pourpre, Gustave avait une physionomie intriguée du plus parfait comique ; ce fut même à peine si l'on entendit la voix d'Alphonse, le seul en état de parler, quand il répondit :

— C'est avec reconnaissance, madame, que nous acceptons.

Quant à moi, j'étais incapable de tout, et après avoir pris avec effusion la main que me tendait Mme Ermillan, je cherchai celle de Gustave et voulus le remercier. Il m'arrêta au premier mot :

— Tu m'as fait passer un mauvais quart d'heure, toi ! tu peux t'en vanter, et si j'avais une seconde sœur, je commencerais provisoirement par mettre Alphonse à la porte !...

Je ne t'écrirai donc plus. Tu apprendras le reste de mon bonheur à notre première rencontre, si je ne suis pas prévenu par une lettre de *faire-part*.

Je suis heureux ! je suis heureux !

GILFRED.

Digitized by Google

EN VENTE

A la Librairie Géographique de JUSTUS PERTHES, à Gotha,

Et chez les principaux libraires de Belgique :

ATLAS HISTORIQUE GÉOGRAPHIQUE

Par CHARLES SPRUNER.

2e édition, 118 Cartes coloriées, avec 200 petites Cartes supplémentaires, Plans, etc., in-folio oblong.

Prix, broché : 118 fr. 75 c.; 34 2/3 thalers.

Cet Atlas comprend trois divisions :

I. MONDE ANTIQUE : 27 Cartes avec 64 Cartes supplémentaires.

Prix : 25 fr.; 6 2/3 thalers.

II. ATLAS DES ÉTATS EUROPÉENS depuis le moyen âge jusqu'aux temps modernes.

73 Cartes avec 100 Cartes supplémentaires et Plans.

Prix : 82 fr 50 c.; 22 thalers.

Ces Cartes sont ainsi réparties : 13 pour l'Europe en général du Ve au XIXe siècle; 13 pour l'Allemagne, les Pays-Bas, les contrées occidentales; 6 pour l'Italie; 7 pour la France; 7 pour la Grande-Bretagne; 7 pour l'Espagne et le Portugal; 9 pour les royaumes du Nord; 8 pour le sud-ouest de l'Europe et l'Asie-Mineure, 5 pour la Hongrie; 8 pour l'histoire religieuse de l'Europe.

III. ASIE, AFRIQUE, AMÉRIQUE ET AUSTRALIE.

18 Cartes et 9 Cartes supplémentaires.

Prix : 22 fr. 50 c.; 6 thrlers.

Prix d'une Carte séparée de chaque division : 1 fr. 25 c.; 10 gr.

ATLAS HISTORIQUE GÉOGRAPHIQUE

POUR LES ÉCOLES,

PAR CHARLES SPRUNER.

22 Cartes coloriées, petit in-folio.

Prix : 9 fr. 35 c.; 2 1/2 thalers.

Chaque Carte séparément : 50 c.; 4 gr.

MÉMOIRES publiés par l'Etablissement Géographique de JUSTUS PERTHES, sur les nouvelles découvertes les plus importantes dans les Sciences géographiques, par le Dr A. Petermann.

12 livraisons par an, avec Cartes.

Prix de la livraison : 1 fr. 25 c.; 1/2 thaler.

Les années 1855, 1856 et 1857 entièrement terminées sont en vente au prix de 15 fr. chacune.

CARTE DESCRIPTIVE DES INDES,

PAR LE Dr A. PETERMANN,

Comprenant quatre Cartes explicatives sur les stations militaires des Anglais, le tableau de l'insurrection, etc., et le Plan de Delhi.

Prix de la Carte gravée et coloriée : 75 centimes.

Cartes diverses de Voyages.

Carte de la Palestine, par RAUMER et STUELPNAGEL, avec 6 Cartes supplémentaires.

Prix : 95 centimes; 1/4 thaler.

Digitized by Google

PARIS
LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,
Rue Bonaparte, 66.

TOURNAI
LIBRAIRIE DE H. CASTERMAN
Rue aux Rats, 11.

H. CASTERMAN
ÉDITEUR.

EN VENTE :

Neuvaine en l'honneur de Ste Thérèse.

Petite Couronne, Neuvaine de considérations, Méditation pour la fête, Acte de consécration, et Pratique de la perfection; par ST ALPHONSE DE LIGUORI. Traduction nouvelle par L.-J. DUJARDIN, Prêtre de la Congrégation du très-saint Rédempteur. Gr. in-32 de XII-150 pages. 2 sujets gravés. Prix : 45 c.

(Par la poste, 50 c.)

POUR PARAITRE SOUS QUELQUES JOURS :

GRANDS MOYENS DE SALUT ET DE PERFECTION.

La Prière, l'Oraison mentale et la Retraite, le Choix d'un état et la Vocation. (Tome III des Œuvres complètes.) In-12 de XX-560 p. Sujet à deux teintes. 2 fr. 50

Peut être acheté séparément.

A partir du 15 octobre 1858, pour cause d'agrandissement, la librairie **20, rue de Tournon, à Paris**, sera transférée **rue Bonaparte, 66.**

Incomplétement renseigné, lorsqu'en mai 1857, M. H. Casterman, éditeur, fonda à Paris un dépôt de sa maison de Tournai, il crut pouvoir lui appliquer la même raison commerciale, confiant la gérance de cette succursale à M. P. Lethielleux, libraire breveté alors et pour cela.

Averti récemment qu'il dérogeait aux règlements de la librairie, qui n'attribuent qu'aux libraires nés français le droit d'exercer en France, M. Casterman s'est empressé de régulariser la position de son fondé de pouvoirs.

Les nouvelles publications de la maison Casterman portent déjà l'adresse ci-dessus.

En vente au bureau de la Revue LA BELGIQUE, *rue des Roses*, 6, *à Bruxelles :*

UNE PAGE
DE
L'HISTOIRE DES PARTIS
PAR
UN ANCIEN REPRÉSENTANT.

Une brochure in-8°. — Prix : 50 centimes.

QUELQUES RÉFLEXIONS
SUR LE VOTE DU 4 AOUT.

Une brochure in-8°. — Prix : 50 centimes.

Les personnes qui enverront le prix de ces brochures en timbres-poste, les recevront *franco*.

Digitized by Google

LA BELGIQUE

REVUE MENSUELLE

TOME SIXIÈME.

Douzième livraison. — Décembre 1858.

SOMMAIRE :

1. HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE. — **Fragments d'une histoire du protestantisme dans la Flandre occidentale. — Les Anabaptistes**, par M. le chanoine CARTON.

2. ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE. — **Discours du R. P. LACORDAIRE**, au mariage de M. le vicomte de Meaux.

3. HISTOIRE NATIONALE.— **L'Ordre de la Toison d'Or, jusqu'à Charles V**, par M. le baron DE GERLACHE.

4. HISTOIRE NATIONALE.— **Episode de la révolution de 1830. — Bombardement d'Anvers**, d'après les *Mémoires* de HENRI DE GAGERN.

5. HISTOIRE LITTÉRAIRE. — **Les derniers travaux sur Thomas à Kempis, Recherches historiques et critiques de Mgr. Malou**, par **Charles RUELENS.**

6. HISTOIRE CONTEMPORAINE. — **De la Chine considérée en elle-même et dans ses rapports avec l'Europe**, par M. le Chanoine **DE HAERNE**, membre de la Chambre des Représentants.

7. VARIÉTÉS. — **La légende de Marienthal.**

(La reproduction de ces articles est interdite.)

BRUXELLES,

BUREAUX DE LA REVUE

RUE DES ROSES, 6.

1858

Digitized by Google

LA BELGIQUE,

Religion, Philosophie, Histoire, Littérature, Économie sociale, Politique, Sciences, Beaux-Arts.

Cette Revue paraît tous les mois par livraisons d'environ 100 pages in 8°, sur papier satiné, et forme par an deux beaux volumes comprenant au moins 1200 pages.

Le prix d'abonnement est de 10 francs pour la Belgique, *payables par anticipation*. Pour l'étranger le prix varie d'après les frais de port.

Les lettres et paquets adressés au directeur de LA REVUE doivent être *affranchis*.

ON SOUSCRIT A BRUXELLES,

AU BUREAU DE *LA BELGIQUE*, RUE DES ROSES, 6,

et chez tous les libraires et percepteurs des postes.

Il reste un petit nombre d'exemplaires des 4 premiers volumes de *la Belgique*. Le prix des 2 volumes de 1856 est fixé à 6 francs. Celui des 2 volumes de 1857, 1298 pages, avec une planche gravée et 14 vignettes, est maintenu à 10 francs.

LA BELGIQUE publiera dans ses prochains numéros : un fragment historique inédit des œuvres de M. le baron de GERLACHE ; Froissart de M. Kervyn de Lettenhove, par M. le chanoine CARTON ; les Chefs belges de la première Croisade, d'après les historiens arméniens, par M. F. NÈVE ; professeur à l'Université catholique de Louvain ; Revue des sciences en 1858, par M. P. GILBERT, professeur à la même Université ; Captivité de François Ier, par M. CHON, professeur à la Faculté des sciences de Lille ; l'Organisation de la charité d'après M. le chanoine de Haerne et M. Ducpétiaux, par M. Emile LION ; lord Normamby et la révolution de 1848, par M. Ed. PIRMEZ ; les derniers travaux sur l'auteur de l'*Imitation*, par M. Ch. RUELENS ; une tradition basque racontée par D. Antonio de Trueba ; une heure dans les bois par Gilfred ; des études sur les derniers ouvrages de Maine de Biran, de MM. Taine, Proudhon, Foisset, Wallon, Henne, Haulleville, Delfortrie, Laforêt, Thonissen, Van Beneden, des extraits des Mémoires du baron Henri de Gagern, concernant la Belgique, etc.

Digitized by Google

FRAGMENTS

D'UNE

HISTOIRE DU PROTESTANTISME

DANS LA FLANDRE OCCIDENTALE (1).

LES ANABAPTISTES.

> Aan dit mijn inzigt is het toe te schrijven dat de titel niet spreeke van de hervormde kerk, maar van de kerkhervorming, te Brugge.
>
> DE KERKHERVORMING TE BRUGGE, H. Q. JANSENS, 1 deel. *Voorberrigt*, p. IX.

Dix ans à peine s'étaient écoulés depuis que Luther, Calvin et leurs disciples ou les schismatiques de leurs opinions, avaient jeté les premiers cris de haine contre l'autorité et provoqué la révolte des esprits contre la religion catholique, et déjà les réformateurs, divisés en des centaines de sectes, défendaient ou combattaient, chacun de son côté et dans l'intérêt de son parti, les dogmes admis ou rejetés par les autres; tous d'ailleurs s'appuyaient sur la Bible, l'expliquaient en leur faveur et se prétendaient inspirés par l'Esprit Saint.

Chaque secte eut ses adhérents; toutes eurent un certain succès et la plupart survécurent à leurs auteurs; quelques-unes même existent encore sous leur dénomination primitive; aucune d'elles cependant n'est restée complétement fidèle au symbole préconisé par son fondateur; aucun chef de secte ne reconnaîtrait plus dans la secte qui porte son

(1) Nous avons publié dans le numéro de janvier (p. 40) un premier fragment du travail entrepris par M. le chanoine Carton pour répondre à M. Jansens. Nous devons à l'obligeance de l'auteur la communication d'un autre fragment, que nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs. Nous avons fait quelques suppressions de notes; c'est dans la publication même de M. le chanoine Carton, que l'on devra chercher non pas toute sa pensée, mais tous les moyens à l'aide desquels il l'établit et la prouve.
(Note de la rédaction de la *Belgique*).

Digitized by Google

nom, le système religieux pour lequel il avait combattu et souffert. Dans cinquante ans, aucun de ces cultes n'admettra plus en entier la confession qu'il accepte aujourd'hui. Le champ de la réforme ressemble essentiellement à ces déserts de sable de l'Afrique, où le vent d'une saison change et rend méconnaissable l'aspect qu'ils présentaient durant la saison précédente : la nature de ces innovations religieuses est de varier toujours.

Bossuet constata le fait et provoqua des protestations unanimes. Cependant sous l'étreinte de preuves patentes, incontestables et dont chaque jour augmentait le nombre et la force, les protestants et les réformés furent réduits à accepter le fait; mais poussés à bout, ils changèrent de tactique, et d'un défaut qu'ils ne pouvaient plus nier, ils firent une qualité, un droit de conscience, un devoir religieux, une preuve de l'origine divine de leur culte. Ils en sont même pour la plupart arrivés au point qu'un dogme n'est plus considéré que comme une forme sous laquelle une vérité se voile et se cache pendant quelques années, en attendant qu'elle soit devenue erreur et remplacée par une vérité plus récente, plus jeune, qui vieillira à son tour, deviendra erreur et sera repoussée légitimement par le progrès. Ces gens ont complétement perdu le sens religieux, et je me trouve forcé de citer le texte même de l'ouvrage de M. Van Vloten, afin qu'il ne reste pas le moindre doute sur ce que j'avance (1). La vérité des Calvinistes, des Luthériens, des Mennouistes ou ce qu'ils admettaient comme tel, n'est pas *la* vérité, mais *leur* vérité; et lorsqu'il est question des intérêts de la vérité, il ne s'agit point d'intérêts célestes ou surnaturels (2), mais d'intérêts sublunaires, les seuls réels et dignes d'attention. Voilà où ils en sont; tel est le progrès qu'a fait la réforme.

L'impulsion était donnée; les esprits surexcités sortirent des limites que les premiers réformateurs avaient cru avoir posées au mouvement; chacun s'établissait en réformateur; tous aboyaient à l'Église, tout en se

(1) Wanneer ik daarom ook op hun (der gereformeerde) voorbeeld ter navolging wijs, hun geloofsmoed ons ten voorbeeld stel, het is niet om eenig verouderd kerkbegrip als waarheid op te dringen; — en welk kerkbegrip is niet verouderd? Zij zijn allen slechts de vorm, waarin zich de waarheid tijdelijk hult; deze zelf treedt steeds zuiverder en krachtiger aan het licht (page 7). Hunne (der gereformeerde) verstandelijke ontwikkeling vond vrede in de geloofsbegrippen van Calvijn of Luther, en de zedeleer door Menno gepredikt; maar zij blaakten van de krachtigste overtuiging der waarheid van die begrippen, tegenover de verouderde kerkleer, de verlopen leerstellingen van Rome. In de overtuiging, die voor hen de volle waarheid besloot, sterk en onwinbaar, was hun niets te dier, hadden zij alles veil om haar te doen zegevieren; en zy hebben daar door het land niet slechts voor *hunne* waarheid, maar voor *de waarheid* zelve behouden. Bladz. 8, *Nederland's opstand tegen Spanje.*

(2) In die hoogere belangen bedoel ik niet de dusgenaamde hemelsche of bovennatuurlijke belangen. Ibid. bladz. 7.

Digitized by Google

déchirant entre eux ; le spectacle était dégoûtant. Il fallait cependant sauver la chose, et trouver un beau nom à ce multiple mouvement, à cette direction désordonnée des intelligences et leur donner une apparence d'unité historique ou plutôt nominale, afin de puiser une valeur, une autorité contre le catholicisme sinon dans l'unité de l'attaque, et dans la conformité d'opinion des assaillants, au moins dans le nombre des ennemis ; on choisit donc le nom de RÉFORME.

L'histoire de la réforme comprend celle de tous les réformateurs, quels qu'aient été les dogmes ou les croyances qu'ils affirmaient ou qu'ils niaient. Les hommes révoltés contre la religion catholique se chamaillaient entre eux et se disputaient encore, dans des moments de fanatisme, sur la nature de la Cène, sur la communion sous les deux espèces, le nombre des sacrements, la nécessité ou l'inutilité des bonnes œuvres, le libre arbitre, la prédestination, la justification, mais tous applaudissaient aux révoltes partielles et encourageaient l'attaque contre l'ennemi commun — le catholicisme.

J'ai pris, dit M. Janssen, pour titre de mon travail : *Réforme de l'Eglise à Bruges*, et non celui de : *Histoire des réformés à Bruges*, car je comprends dans mes recherches, l'histoire des anabaptistes « Ces réformateurs, ajoute-t-il, occupent dans le champ de la réforme une place » si large et en même temps si caractérisée, qu'il y aurait de la petitesse d'esprit à les passer sous silence, au grand détriment de la science » historique. »

Pour comprendre cette phrase qui doit paraître singulière, il faut remarquer que les calvinistes s'octroient à eux seuls le titre de réformés et qu'ils donnent aux sectes allemandes celui de protestantes. Ce sont là des termes scientifiques ; ils ont une valeur admise, une signification déterminée, mais dans le langage ordinaire on les confond souvent.

Les réformés et les protestants adhèrent à des cultes qui diffèrent énormément, et dont les sectateurs se combattent constamment ; mais leur origine et leur histoire ont un nom commun, celui de *réforme*. Le travail de M. Janssen n'est pas l'*Histoire des réformés* ou des calvinistes à Bruges, c'est l'*Histoire de la réforme* dans cette ville, c'est-à-dire, celle des anabaptistes, des calvinistes, des mennonites, des davidjooristes, et elle comprendrait celle des luthériens, dit l'auteur, si j'avais découvert des traces de la confession luthérienne à Bruges.

La tactique est ingénieuse : au moyen de ce mot. — réforme, — pour l'historien qui la décrit, il n'y a plus que deux colosses en présence, la réforme et le catholicisme ou le papisme, comme ils le nomment : la lutte est soi-disant entre deux géants, l'un vieux alors de seize siècles, l'autre tout jeune né d'hier, pétulant et populaire ; l'attaque grandit de toute l'idée d'unité que lui donne le mot ou le titre de réforme. Elle perdrait beaucoup de son prestige, si l'on se contentait de dire la vérité tout simplement, et de montrer le catholicisme attaqué non pas par l'être de

Digitized by Google

raison nommé la réforme, mais par des centaines de bandes, se damnant toutes les unes les autres, se prétendant chacune envoyée, suscitée par Dieu, et maudissant toute autre secte autant qu'elle haïssait le vieux catholicisme. Cette multitude d'ennemis formant des centaines d'églises qui diffèrent dans leur foi et dans leur culte, rapetisse singulièrement l'idée que l'on veut faire concevoir de l'œuvre du XVIe siècle; elle ne peut même plus nous apparaître sous l'image d'une révolution, elle n'est plus que le spectacle d'une révolte des passions, des intérêts politiques contre la sainte Église de Dieu, contre l'autorité en général.

« Le soleil de la réforme ne brilla que peu d'années à l'horizon de la » Flandre, il disparut ensuite pour toujours, mais, ajoute M. Janssen (1), » son éclat fut brillant, son influence bienfaisante et salutaire. On dirait, » dit-il! un phénomène lumineux apparaissant tout-à-coup, dans la nuit » obscure de ces temps, et sur lequel on fixe ses regards dans une admi- » ration tendue. » Toute cette poésie peut être très-belle, et ma traduction, je l'avoue, n'en a pas rendu toute la beauté, mais ces phrases n'expriment rien de ce qui fut. M. Janssen rêvait en les écrivant; je regrette seulement que, placées en regard des faits, en présence de la vérité historique, elles aient tout l'air d'une insulte au malheur du pays. La réforme avait trouvé la Flandre florissante et heureuse; elle la quitta lorsqu'elle en eut fait un pays de désolation et de ruines, où rien n'était resté debout.

Dès 1539, on put prévoir ce que les désolantes nouveautés allaient produire. « Plusieurs lieux, dit un auteur contemporain, estoient assez » enclins à toutes séditions, et les intentions et désirs de telz et sem- » blables n'estoient que à pillier églises, gens nobles et autres riches, » et avec eux plusieurs estrangers se y fussent boutés aians tous les » mesmes voullentés et qui ne demandaient que ung tel temps troublé... » Toute la fin de leur commotion tendoit de faire les riches devenir » povres et les povres devenir riches... et quand les povres rencon- » troient les riches, en allant leur chemin par les rues, ilz leur disoient

(1) 'Tis daar, dat wij 't morgenrood zien opgaan van het licht dat een ganseh Nederland bestraalde. Wel is waar, slechts korte jaren zien wij er de zon aan den hemel schijnen, om straks weg te zinken voor altijd. Maar helder, koesterend, weldadig was die zonnegians, en juist daarom boeit dat schijnsel zoo sterk ons opmerkzaam oog om dat het zoo duisterrijk was en zoo ras voorbijgaand tevens: 't is als een schitterende luchtverheveling in de donkerheid der nachten, waar op wy staare in gespannen verwondering.

De Kerkhervorming te Brugge, I, p. 1-2.

Digitized by Google

» par grant envye : passez oultre! le temps viendra de bref que possède-
» rons vos richesses (1). »

L'esprit de tumulte et de sédition s'accrut constamment. Les imaginations furent surexcitées par de sombres prophéties que l'on répandait parmi le peuple, et auxquelles des prédicateurs fanatiques ajoutaient d'énergiques malédictions adressées à toute autorité, à tous ceux qui essayaient d'opposer des obstacles à ce torrent dévastateur, et de disperser ces prêches dont « la plupart des assistants, affranchissant avec » joie leurs consciences dépravées du joug pesant de la religion, cher-» chaient, dans un culte nouveau, la liberté de leurs passions (2). »

Les hommes pieux de cette époque, témoins oculaires des calamités sous lesquelles périssaient toutes les idées morales, la religion et la fortune du pays, empruntent aux prophètes leurs lamentations pour donner une idée des maux et des malheurs sous lesquels la Flandre gémissait par suite de « *la bienfaisante et salutaire influence de la réforme.* »

« O Dieu! nous n'avons plus ni prophète, ni prêtre, ni sacrifice, ni offrande, ni lieu pour vous adorer et implorer votre miséricorde. On voit briller dans vos temples les haches, comme s'il s'agissait d'abattre des forêts; on voit les furieux incendier vos sanctuaires, profaner vos demeures et les détruire dans tout le pays. Voilà ce qu'a produit en trois mois de temps la prédication des nouveautés. Quoique récemment d'autres pays aient souffert quelque chose de pareil, nulle part cependant de plus affreuses méchancetés n'ont été commises qu'ici par ceux qui détruisent et pillent nos églises, qui foulent aux pieds les saints Sacrements, brisent les autels, les figures du Christ et de ses saints, qui abattent nos fonts baptismaux, qui déchirent les livres des saints pères et chassent les prêtres et les religieux.

« Qui aurait jamais pu croire que, sous prétexte de religion, on viendrait, contre toute justice, piller les ornements de nos églises, voler les joyaux, les ciboires, les calices, les vases des saintes huiles et autres ustensiles du culte; que l'on briserait ou détruirait les tableaux, les statues des saints, les reliquaires; que l'on déchirerait les habits religieux; que l'on brûlerait les étendards, les bannières que l'on ne jugeait pas assez précieux pour être volés; que les orgues, les stalles et les tombeaux seraient brisés, les pasteurs, les religieux chassés, les monastères incendiés, rasés, les lits des hôpitaux même coupés en morceaux, les vitraux détruits, les bibliothèques brûlées; voilà cependant ce que nous avons vu de nos jours (3). »

Dans une pièce de vers que Corneille Knop adresse au P. Walloncappelle, auteur d'un intéressant ouvrage sur la réforme, le poète décrit

(1) *Relation des troubles*, p. 23, 35, 37, voyez KERVYN, Hist. VI, 96.

(2) KERVYN, VI, 206.

(3) *Een claer betooch van den oorspronck der Lutherie door heer Willem Verlinde, Bisschop van Ruremonde, overgestelt by B. Jacob Van de Velde.* Brugghe, 1567.

(Zendbrief aen die edele, wyse ende voorsieneghe heeren burghemeesters, schepen en rade der stede van Brugghe. Voorrede aen den leser.)

Digitized by Google

ainsi l'état de la Flandre (1) : « Jadis la contrée la plus riche de la terre et aujourd'hui la plus pauvre. Les terres ne sont pas cultivées et personne ne se trouve plus en sureté même dans sa maison. On se moque des lois : ni la religion, ni le droit n'ont plus aucune influence. Les ministres de la justice et ceux de la religion sont bannis et en leur place les méchants ont mis leurs créatures. »

Le pieux Walloncappelle, qui avait dû vivre parmi les novateurs et avait été témoin oculaire des calamités qui désolèrent notre Flandre, en parle ainsi : « Les temples, les monastères et tous les lieux où l'on exerçait le culte, ont été renversés ou profanés. Dans nos provinces, toute joie a cessé. Nos fêtes sont changées en jours de deuil ; les maisons de prière sont fermées, les autels renversés, aucun sacrifice n'y est plus offert. Les fidèles n'osent plus se remuer ; le peuple ne reçoit plus d'instruction, les chants religieux ont cessé, les âmes ne ressentent plus ces élévations qu'elles trouvaient dans la fréquentation des saints Sacrements, etc. »

« On pilla, dit Gérardt Brandt, tout ce qui leur parut tendre à la superstition » ou propre à satisfaire l'avarice. Le succès donnant du courage à ces mutins, » l'esprit iconoclaste se répandit en moins de rien et l'on y (en Flandre) pilla » plus de quatre cents églises en moins de quatre jours. Les ecclésiastiques » et les moines furent fort maltraités... Quelques personnes soupçonnèrent, » avec assez de vraisemblance, que la noblesse confédérée avait, sous main, » beaucoup de part à ces tumultes, quelque mine qu'elle fît de les condamner..... Il ne faut point douter que ce qui fournit un prétexte spécieux à ce » zèle inconsidéré, furent les vives représentations que les prédicateurs réformés faisaient souvent contre le culte catholique... Ce qui rendait la chose » plus odieuse, était le caractère de la plupart des gens qui s'occupaient, avec » le plus d'ardeur, à *l'extirpation de l'idolâtrie* On y voyait tant de voleurs et » de femmes débauchées qui se mêlaient dans la foule, et tout le reste était » si peu de chose, que l'on était également irrité de la fausse dévotion des uns et de l'extrême insolence des autres. Il n'était pas glorieux à la réformation de s'établir à l'aide de tels instruments (2).

» Je n'aurais pas, dit le grand historien Pierre Hooft, volontiers hasardé » mon salut dans la communion d'un peuple qui, sous prétexte d'un zèle ardent pour la religion, s'abandonnait à de si grands excès, et foulait aux pieds » les lois divines et humaines.

» Mais, ceux-ci (les protestants) ne pardonnèrent jamais au comte d'Egmont le soin qu'il eut de poursuivre en justice les personnes qui avaient » pillé les églises (3). »

Un marchand anglais qui résidait dans ce pays, trace le même tableau des fureurs des Gueux : « Ceux qui pillent en Flandre, marchent par bandes de » quatre à cinq cents personnes : quand ils arrivent à quelque ville ou village, » ils font appeler le gouverneur et pénètrent dans l'église, où ils détruisent

(1) *Declaratio causarum. Autore* V. P. F. PETRO A Sº AUDOMARO *alias de Waloncappelle*, Coloniæ, 1583.

(2) *Histoire abrégée de la réformation des Pays-Bas, traduite du hollandais de* GERARD BRANDT, La Haye, 1726, 1er vol., p. 138.

(3) Ibid. I, 169.

Digitized by Google

tous les ornements d'or et d'argent, les calices aussi bien que les croix..... » Plusieurs de leurs chefs ont déclaré qu'ils ne laisseraient pas, dans tout le » pays, un prêtre ou un moine en vie (1). »

Grotius parle avec la même énergie de ces excès commis par les factieux que l'on vit

« Sortir de leurs ténèbres et tenir publiquement leurs assemblées ; à eux » s'étaient joints des exilés qui avaient autrefois quitté la patrie pour crime » de religion, et quelques moines apostats, fatigués d'une vie trop dure. Leur » nombre était plus redoutable qu'ils n'avaient pu eux-mêmes l'espérer. La » faiblesse de l'autorité encourageait leur audace : ils comptaient de plus » sur les nobles confédérés qui les avaient pris sous leur protection, et bien- » tôt après se développa l'esprit de sédition parmi la plèbe la plus vile..... » Telles furent autrefois en Orient les dévastations des iconoclastes ; ces » fureurs n'étaient pas seulement dirigées contre les prêtres et les religieux, » mais aussi contre les tombeaux, et elles se développaient si instantané- » ment, qu'il semblait qu'un signal eut été donné pour l'embrasement de » la Belgique entière (2). »

M. Janssen lui-même parle de ces lamentables extrémités auxquelles la » réforme donna lieu. Le démon de la fureur semblait s'être emparé de » l'esprit de la populace. » Et pour en donner une idée, il emprunte au Psalmiste ses inspirations et ses vigoureuses strophes :

Dus hebben z'ook, doldriftig onbesuisd,
Graveerselen, pilaren, wanden, bogen,
Wier kunstsieraed de lust was van elks oogen
Met zwaard, hauweel en hamer woest vergruisd.

Uw heiligdom is door het vuur verteerd;
Niets heeft zijn glans voor 't woen des gloeds beveiligd.
Uw schoon paleis, uw woning is ontheiligd,
Ten gronde toe in puin en asch verkeerd.

Laat, zeiden zij, laat ons het gansche land,
Geplunderd, voor onz' overmagt doen zwichten!
Hun' wreede vuist heeft al de Godsgestichten
In dartlen moed verbrijzeld of verbrand.

Je remercie M. Janssen d'avoir si vivement exprimé l'indignation que tout honnête homme doit ressentir à la vue de tant d'abominables excès ; mais confrontez cette page avec celle dont j'ai extrait le dithyrambe cité au commencement de ce paragraphe, qui chante « l'éclat du soleil de la » réforme à l'horizon de la Flandre, sa bienfaisante et sa salutaire in- » fluence, dont M. Janssen est si fier, et qui lui apparaît comme une » vision céleste qu'il contemple avec extase!! » La pudeur historique ne permet pas de répandre des fleurs sur tant d'horreurs, sur tant d'exécrables méfaits, qui ne perdent rien de leur immoralité pour avoir été inspirés par l'esprit de réforme de cette époque.

(1) KERVYN, VI, 218.
(2) GROTIUS, cité par KERVYN, VI, 219.

Digitized by Google

Quant à en renier la responsabilité, la réforme ne peut pas l'essayer, elle ne l'essaierait qu'à sa confusion. Bossuet a réuni, dans quelques lignes, des faits qui ont à jamais décidé cette question. « Luther tirait, » dit-il, vanité des séditions et des pilleries, premier fruit des prédica- » tions de ce nouvel évangéliste. L'Évangile, disait-il et tous ses disciples » après lui, a toujours causé du trouble, et il faudra du sang pour » l'établir. Zwingle en disait autant. Calvin se défend de même. Jésus- » Christ, disaient-ils tous, est venu pour jeter le glaive au milieu du » monde. Aveugles, qui ne voyaient pas ou ne voulaient pas voir quel » glaive Jésus-Christ avait jeté et quel sang il avait fait répandre (1)!! »

La réforme eut incontestablement l'influence la plus désastreuse sur la Flandre. La ruine du pays fut si complète, qu'il inspira de la pitié à ses ennemis; peu d'années avant la réforme, il était encore le pays le plus riche, le plus prospère, le plus heureux que l'on connût.

Je regrette que M. Janssen se soit laissé entraîner à des écarts d'imagination aussi impardonnables dans l'histoire de l'introduction des doctrines nouvelles dans notre pays. Je comprends qu'il ne soit pas affecté, comme nous autres Flamands et catholiques, des désastres qu'entraîna la soi-disant réforme; l'habitude, l'éducation, les traditions de famille, des convictions aveugles, la qualité même de réformé tendent toujours à donner une teinte moins sombre au tableau des fureurs de la réforme dans la Flandre et à cacher ce que ses actes offrent de plus odieux; mais de là à se permettre de faire de notre Flandre, en ces temps, une espèce de paradis terrestre, inondé *des doux, salutaires et bienfaisants rayons du soleil de la réforme, que l'on ne regarde que dans une ravissante extase et que l'on admire comme une vision céleste* — la distance est tellement énorme, que rien, pas même les préjugés religieux de l'auteur, ne l'autorisait à la méconnaître, s'il tenait au nom d'historien véridique.

Il se peut cependant que M. Janssen ait voulu parler de *l'influence bienfaisante et salutaire de la réforme* sur la moralité du pays et que ce soit ce côté de l'histoire de la réforme qui l'ait mis en verve, et qui ait fait éclater sa voix en accents de jubilation.

Au commencement du XVIe siècle, les croyances s'étaient affaiblies et la décadence des mœurs en fut une suite que rien n'arrêtait plus; les désordres de la renaissance avaient d'abord jeté un ferment de corruption dans la société chrétienne; les dieux et les déesses de la mythologie, la littérature payenne, toute cette invasion du paganisme dans une société riche et splendide amena un relâchement presque général, et c'est dans cette corruption, que la réforme et le protestantisme cherchèrent et trouvèrent leurs éléments de réussite.

(1) *Hist. des variations*, liv. 1er.

Digitized by Google

Le Pape Léon X venait de publier des indulgences; l'aumône que chaque fidèle s'obligeait de faire devait servir à l'achèvement de l'église de Saint-Pierre, cette merveille de Bramante et de Michel-Ange. Certains prédicateurs exagérèrent peut-être la vertu des indulgences et commirent, disent les protestants, des imprudences, mais aucun ne prétendit jamais qu'elles eussent une efficacité sans l'expiation intérieure; pour gagner l'indulgence du Pape, il fallait l'aveu des fautes commises, la douleur, la contrition des péchés, la résolution d'amender sa vie et parmi les pénitences comptait l'aumône imposée; c'est-là la doctrine de l'Eglise catholique et elle n'a pas à en rougir. Ceux qui s'opposèrent à la publication des indulgences du Pape, prêchèrent une autre espèce d'indulgence, dont nous verrons tout-à-l'heure les fatales conséquences, parce qu'elle ne demandait ni la confession des péchés, ni la contrition, ni une pénitence, ni l'amendement de la vie; au contraire.

Pour tout homme qui suit le progrès du protestantisme à son origine, il devient évident que les circonstances décidèrent des doctrines de Luther; qu'il adopta celles qui lui offraient le moyen de satisfaire les sentiments de haine dont il était animé à l'égard de l'Eglise catholique. La haine est mauvaise conseillère, mais Luther fut plus méchant qu'elle, car il ne recula devant aucune de ses conséquences, et son esprit inventif, ingénieux, trouva des arguments afin d'entraîner ses auditeurs.

Pour renverser toute la doctrine des indulgences, il nia donc les mérites, et fut amené, de conséquence en conséquence, à déclarer que la charité et ses œuvres étaient des inventions papistes; aussi il les rejeta outrageusement à ce titre. Il fut forcé de décider ensuite que c'est la foi seule qui sauve non seulement sans les œuvres de la charité, mais alors même que l'on persévérerait dans les péchés les plus graves. Que l'on compare l'indulgence catholique avec l'indulgence promulguée par Luther. Sa formule devint un axiome, un dogme de la secte qui autorisait et justifiait les plus affreux désordres : « Pèche à ta guise et tant qu'il » se peut; c'est la foi seule qui sauve. »

Cette prétendue foi ne sanctifia pas sa vie; sa doctrine, autorisant la plus profonde démoralisation, trouva d'emblée pour adhérents tous les cœurs corrompus, tous les gens dépravés, les méchants et les faibles. L'habitude de la foi n'était pas encore bannie des intelligences, on ne niait pas les préceptes de la foi, seulement les passions l'offusquaient et triomphaient des velléités de retour à la pratique des vertus; mais dès que ces chrétiens de nom eurent entendu la doctrine de Luther, rendue probable pour eux au moyen de quelques textes de la Bible, leur conviction fut entraînée par leurs vices; la passion dupa l'intelligence; d'ailleurs, on ne demandait pas mieux que d'être dupé dans l'intérêt de ses vices, et voilà comment on crut fermement et vite aux doctrines luthériennes.

Érasme flagella cruellement les nouveaux docteurs, en révélant leurs

Digitized by Google

turpitudes et en exposant l'influence de leurs prédications sur les populations. Dans sa conviction, cette influence fut loin d'être *bienfaisante et salutaire.*

« Vous vous récriez, disait Érasme aux protestants, contre la luxure des prêtres, l'ambition des évêques et la tyrannie des Papes; contre les dogmes des écoles, contre les jeûnes et contre la messe... Nous donnez-vous quelque chose de meilleur et qui puisse nous engager à abandonner les choses auxquelles nous sommes accoutumez? Jetons les yeux sur les évangéliques, et voyons s'il y a moins d'oppression, d'avarice, de luxure parmi eux que parmi ceux qu'ils détestent si fort, Montrez-nous un seul homme que vos prédications aient rendu sobre, doux, généreux et modeste..... Vous renversez les images, mais à quoi cela sert-il pendant que vous adorez vos propres vices?.,. Vous avez renoncé aux prières ordinaires, et l'on voit aujourd'hui plusieurs personnes parmi vous qui ne prient plus jamais Dieu..... On a aboli la confession auriculaire, et on voit aujourd'hui plusieurs personnes qui négligent de confesser leurs péchés à Dieu..... On a rejeté les inventions humaines, mais où sont ceux qui se soumettent au joug de Jésus-Christ (1)? »

Pour dépeindre les mœurs des protestants au commencement du XVIe siècle dans notre pays, et ailleurs, et partout où ces doctrines furent d'abord introduites, les auteurs contemporains ne manquent pas de nous fournir des éléments suffisants. Le choix parmi ces témoignages n'est même difficile, que parcequ'ils sont si nombreux et si peu voilés. Lorsqu'on se trouve forcé de tracer de pareils tableaux, on ne s'y décide qu'à condition d'en dissimuler les détails dans un certain clair-obscur; et alors même les phrases ne se formulent que difficilement. On rougit en lisant la description des orgies où figurent les prédicateurs de la secte; comment supposer que l'on n'hésite pas d'en donner une idée, pour prouver que l'influence de la réforme sur la moralité de ses partisans était loin d'être *salutaire et bienfaisante,* comme l'assure M. Janssen? Je n'ai pas l'intention de peser longtemps sur ce sujet et surtout je suis bien décidé à ne pas entrer dans les détails : je laisserais plutôt à M. Janssen son illusion, ses rêves et sa poésie : une erreur historique est moins fatale qu'un scandale. L'historien Brandt doit être admis à déposer sur l'état moral des gens de sa religion, son témoignage ne peut être suspecté de partialité.

« Les protestants, dit-il dans l'épître dédicatoire de sa célèbre histoire, » n'ont pas fait un bon usage de la réformation; ils ont banni l'innocence, la douceur, l'humilité et la charité; le vice, la persécution, la » haine, l'envie et l'amour-propre ont succédé à ces vertus; chacun se » fait un évangile à sa mode. Les protestants, ajoute-t-il, ont recours » au bras séculier; ils emploient la violence pour faire des prosélytes. »

Erasme, si bien placé pour juger en connaissance de cause, écrivit à

(1) *Hist. abrégée de la réformation des Pays-Bas,* par BRANDT, déjà citée pp. 56, 57, etc.

Digitized by Google

ce sujet à un chartreux qui paraît avoir été troublé par des velléités de quitter son état.

« Est-ce que peut-être vous êtes agité par une de ces idées fausses que l'on donne de la liberté évangélique? Croyez-moi, si vous connaissiez cet être-là, vous ne vous dégoûteriez pas de votre état. Je vois s'élever une génération d'hommes qui me contristent infiniment; tous ceux que j'ai connus bons deviennent mauvais et aucun ne devient meilleur. Je regrette bien vivement d'avoir prêché cette liberté des esprits dans mes livres. Je proteste cependant que je ne l'ai fait que dans d'excellentes intentions; je n'avais aucune idée de la dépravation qu'elle produirait dans la société. Mon désir était que tout ce que l'on abrogeait de cérémonies extérieures, servît à l'augmentation de la ferveur du culte intérieur, mais au lieu de cela, nous voyons que la liberté de l'esprit a produit une liberté sans frein de la chair. Des villes de l'Allemagne sont remplies de moines, de nonnes et de prêtres défroqués et mariés, dont la majorité a faim et vit dans l'extrême misère. Là, on boit, on danse, etc., etc.; il n'y a ni sobriété, ni vérité, ni instruction parmi ces hommes. Partout où ils se trouvent, les bonnes mœurs et le culte de Dieu périssent. J'entrerais dans plus de détails, mais la chose n'est pas sans danger (1). »

En Hollande, on ne se trompait pas non plus sur l'origine de cette impiété et de ce libertinage. Dans une lettre, datée de Dillenbourg, le 4 avril 1593, le comte Jean de Nassau écrivait à son fils, le comte Jean le jeune de Nassau :

« CHER ET NOBLE FILS,

« J'ai appris que le royaume est envahi par la terreur; qu'on méprise les préceptes chrétiens, on martyrise, on torture, on rançonne, on vole, on pille de pauvres et innocents citoyens; qu'on viole les femmes et les filles et que l'on commet d'autres actes tout aussi inhumains; j'ai appris également que la bonne chère règne en maîtresse, que l'on ne songe qu'à boire et à manger, que le luxe de la toilette est excessif, qu'on se livre au libertinage de la danse et à d'autres divertissements aussi honteux que pernicieux; que ces vices prennent partout le dessus et menacent les Pays-Bas de grands bouleversements.

» J'espère que, vous souvenant des leçons paternelles, vous ferez tout ce qui dépendra de vous pour atténuer les résultats de cet état de choses; que vous stimulerez fortement tous ceux à qui il appartient de faire *accroître et prospérer les vraies Eglises, les écoles de la vraie religion;* que vous les engagerez à ne rien épargner dans ce but, et à braver le mépris et les obstacles qu'ils rencontreraient, se souvenant que nous ne sommes pas nés pour

(1) *Een cleyne verclaringhe des geestelycken staets tegen tfenyn, door Martin Luther teghen die religie versiert ende ghescreven,* etc. *Item Daer nae volcht eenen sendtbrief des Eerw. doctoors Erasmus van Rotterdamme aen een sinen vrient van der oorden der Sartroysen. Antw. in die Rape bi mi Michiel van Hoochstraten.* Sans date d'impression, mais la lettre d'Erasme est écrite de Bâle, le 15 d'octobre 1547, et doit avoir été imprimée dans la même année, car elle est citée dans : *Een redelyck bewys,* du même auteur, qui a paru chez Vosterman, en 1527.

Digitized by Google

nous, mais pour le service de Dieu, de la patrie et du prochain, et que là nous devons avant tout chercher la gloire (1). »

Pour constater l'état moral des Pays-Bas au temps de la réforme et pour m'enquérir de la nature de l'influence qu'elle avait exercée sur la moralité de la population, je me suis mis à lire les lettres de Calvin. Son opinion doit avoir une autorité décisive sur les docteurs qui prêchent ses doctrines.

Luther, comme Calvin, s'était octroyé le droit de révolte contre l'Eglise; il avait donné en théorie le même droit à tout autre homme, mais, dans son orgueil, il ne s'était jamais imaginé que quelqu'un oserait s'en servir contre lui et contre ses doctrines. Grand fut son étonnement lorsque s'éveillant du sommeil de son orgueil, il s'aperçut que ses disciples ayant admis ses principes, en déduisaient et en pratiquaient les conséquences, en se permettant de ne pas tenir le docteur Luther pour infaillible. Luther se leva et rugit de fureur. Les révoltés appartenaient à des classes différentes. Il appela les théologiens raisonneurs à des colloques dans des tavernes, et les y noya dans la bière et dans le ridicule. Les hommes d'action, plus dangereux que les prédicateurs, furent signalés aux princes-électeurs comme perturbateurs et ennemis du pays. Si ceux qui se hasardaient à avoir une opinion contraire à celle du maître étaient des paysans, Luther leur jetait dédaigneusement leur part : *Aux paysans, du foin,* disait-il. Il se réserva modestement l'inspiration divine, la mission exclusive de décider de la vérité et de l'erreur, et puis l'infaillibilité, c'est-à-dire, l'autorité suprême.

Calvin subit le même sort ; il rencontra des révoltés parmi ceux qui, comme lui et à sa suite, s'étaient détachés de l'Eglise. Il eut recours aux mêmes armes que Luther.

Calvin flétrit les sous-révoltés, ses sectaires, qui avaient d'autres idées que le maître, du nom de *libertins.* A l'entendre : « une secte s'était formée à Genève plus immorale que toutes celles qui avaient désolé » l'Eglise. » Leur plus grand crime était de tenir au droit d'examen, à la liberté de l'esprit. Calvin voulait refouler dans l'esclavage le peuple qu'il avait émancipé ; comprimer l'esprit d'investigation qu'il avait développé lui-même dans ses prêches et dans ses livres ; créer une théocratie sans loi, sans règle, sans contrôle, dont il serait la tête.

Quant aux mœurs de ces libertins, Calvin était mieux en état d'en juger que nous; ses accusations furent publiques; elles ont pu être contrôlées, appréciées, vérifiées, et le plus mauvais renom est resté aux libertins ; il faut donc croire que leur défense était impossible.

« Il n'y a rien de plus exécrable, dit Calvin, (que cette secte). Elle est si » pernicieuse, que je la regarde comme un flambeau qui doit bientôt em-

(1) GROEN VAN PRINSTERER, *Archives de la maison d'Orange-Nassau*, deuxième série, t. I, p. 227.

Digitized by Google

» braser toutes choses et comme une peste qui fera d'horribles ravages, si on » n'y remédie promptement. Or, comme Dieu m'a appelé à cela, ma conscience » m'oblige de faire tous mes efforts pour empêcher que ce poison ne se ré- » pande plus loin. Outre qu'un très-grand nombre de personnes pieuses me » sollicitent continuellement et implorent mes offices et mon secours pour » ce sujet, *se plaignans que presque tous les Pays-Bas sont infectez de cette* » *doctrine (1).* »

Calvin n'avait pas trop bonne opinion des apôtres qui chez nous répandaient ses nouvelles doctrines, il faut bien en convenir; et c'est peut-être là le motif des paroles d'Erasme, citées par M. Janssen (2) : « De tous les prédicateurs, je n'en connais qu'un seul qui prêche » Jésus-Christ. »

D'un autre côté, les historiens avouent que les réformes décrétées par le concile de Trente eurent le résultat le plus efficace sur le clergé et sur les simples fidèles, et que ses décrets ramenèrent les catholiques à la pratique des vertus chrétiennes, à une vie édifiante.

Au reste, tous ceux qui se déclarèrent partisans de la réforme ne se rendirent pas coupables de cette immoralité; ce qui le prouve, c'est le grand nombre de ceux qui se détachèrent de son sein et revinrent à l'ancienne foi, dès qu'ils eurent reconnu que la nouvelle n'était pas cette foi épurée dont on parlait tant, et que les mœurs des sectaires répondaient mal à leurs prétentions d'être les véritables et uniques disciples de Jésus. En un seul jour, à Bruges, quatre mille revinrent à la religion catholique et l'Evêque atteste que, dans ce grand nombre, il y en avait à peine cent qui sussent ou connussent ce que c'était que la doctrine nouvelle. Les prédicateurs ne demandaient pas que leurs partisans eussent des notions religieuses, il suffisait d'avoir de la haine contre la religion catholique, pour être bon réformé.

Les pensées intimes de M. Sismondi ont été dernièrement publiées; elles le montrent tel qu'il était—franc incrédule. — Cependant M. Coquerel cherche à le défendre dans le LIEN et à le revendiquer pour un calviniste pur.

« Dogmatiquement, il croyait peu de choses, dit-il, mais il était profondément chrétien par le cœur..... Quant au vrai, il ne savait guère le chercher » dans le dogme, NI MÊME DANS L'ÉVANGILE. Il croyait que les vérités sont » en germe dans les saints livres, mais il les croyait mêlées à toutes les erreurs, et s'imaginait qu'à l'aide de ces livres on peut tout soutenir et tout » prouver également. Il croyait peu à la prière ; pourtant, outre le culte public, il avait un culte de famille où il lisait des sermons. IL DÉTESTAIT VIVEMENT LE CATHOLICISME. »

(1) *Lettres choisies de Jean Calvin, mises en français par Ant. Tieissier, conseiller d'ambassade, historiographe de S. M. le roi de Prusse.* Cologne sur la Sprée, 1601, p 75.

(2) *Kerkhervorming te Brugge,* tweede boekd. p. 124. — Erasmus getuigt van hem dat van al de predikers, die hy kende, Sprenger alleen gezegd kon worden CHRISTUS te verkondigen.

Digitized by Google

Pour être bon réformé, il n'est pas nécessaire de croire à la prière, ni de croire que la Bible est la parole révélée de Dieu; un savant est dispensé d'admettre ces vérités; pourvu qu'il déteste le catholicisme, il est calviniste fidèle. On le savait déjà, mais il n'est pas inutile de multiplier les preuves; en voici encore une autre.

M. Lortie, pasteur à la Rochelle, fut obligé, avant la révocation de l'édit de Nantes, de s'enfuir en Angleterre et plusieurs Poitevins l'accompagnèrent dans l'exil. Il avait sans doute hautement loué le zèle religieux de ses ouailles auprès du lord-maire, car ce haut magistrat lui exprima un jour le désir de voir ce prédicateur examiner publiquement ses fidèles. On se réunit dans la chapelle et M. Lortie qui parla toujours lentement et avec beaucoup de douceur, dit à l'un de ces paysans: Mon ami, *combien y a-t-il de sacrements? — Trois*, répondit-il, *le Père, le Fils et le Saint-Esprit*. Affligé de l'ignorance de son disciple, il en avise un autre qui paraissait plus intelligent et lui propose la même question. Sans la moindre hésitation, le nouveau converti lui donna la même réponse. Avec ce flegme assez propre à la nation anglaise, le lord-maire fit cesser l'épreuve; *c'est assez*, dit-il, *ces bonnes gens sont remplis de zèle, mais certainement ils sont fort ignorants*. C'est M. Lortie lui-même qui raconta l'anecdote à Brandt, l'historien de la réforme (1).

Il y avait encore une autre classe de réformés et de protestants orthodoxes : « les soleils d'or des tabernacles catholiques avaient opéré beaucoup de conversion. » C'est Luther qui le savait et le disait publiquement (2). Les ostensoirs, les calices, les ciboires, les reliquaires, les chapes et les dalmatiques d'or et d'argent eurent chez nous, comme partout, une puissante et décisive influence sur les convictions religieuses des nouveaux croyants.

Mais ce qui achève de confirmer que l'influence des idées nouvelles fut fatale, c'est la rapide propagation des doctrines anabaptistes.

M. Janssen (3) est dans la conviction que « son histoire formera un » livre de lecture, destiné à augmenter la véritable sagesse, à développer

(1) Ouvrage cité. I, 103.

(2) Viele sind noch gut evangelisch, weil es noch katholische Monstranzen, und Klostergüter gibt. XII Pred. p. 137.

(3) Ik heb getracht door indeeling, stijl en omkleeding een geheel te vormen, dat zich als een boek voor beschaafde christenen met genoegen laat lezen..... Ik zal my verblijden, wanneer ik door dit historisch tafereel een leesboek heb gegeven dat bevoorderlijk is aan de waarachtige wijsheid en ernst des levens, dat het geloof versterkt aan de wondere wegen van het aanbiddelijk Godsbestuur, dat de dankbaarheid verhoogt aan Hem, die zijn helder Evangelielicht, in CHRISTUS over ons schijnen liet, en dat de liefde doet groeijen in het hart der christenen en op den bodem van Nederland....

Dat ik ook de *doopsgezinden* in myn' gezigtskring heb opgenomen, zal, ver-

Digitized by Google

» l'énergie de la vie et à confirmer la foi dans les admirables voies de la » Providence ; un livre qui fera monter la reconnaissance vers Celui qui » laissa luire (alors) son évangile sur nous et qui fit croître son amour » dans le cœur des chrétiens et sur le sol des Pays-Bas. »

« Les protestants et les réformés, dit Mme la comtesse Ida de Hahn-Hahn, sont tellement habitués à voir leur réforme présentée comme un événement glorieux et sublime, et à entendre vanter l'impulsion que l'humanité en a reçue ; les héros de l'apostasie leur apparaissent partout entourés d'une si brillante auréole, qu'il ne leur vient ni ne peut leur venir en pensée de se demander si cette face lumineuse n'aurait pas un revers chargé d'ombres Je dis que cela ne peut leur venir en pensée, parce que je suppose qu'ils sont sincères dans leur croyance et qu'ils tiennent pour vrai tout ce qu'on leur a enseigné (1), » Mais M. Janssen est un homme de science, connaissant l'histoire et qui paraît avoir fait de sérieuses recherches sur l'époque de la réforme et sur les réformateurs ; il doit en connaître les habitudes et la vie ; il sait que les horribles principes, la dégradation morale, la dissolution effrénée de mœurs des anabaptistes égalèrent, s'ils ne dépassèrent pas tout ce que l'on dit des gnostiques ; par quelle étrange aberration d'esprit un homme probe et moral ose-t-il exprimer l'espoir que les horreurs de cette époque, les infâmies des prédicateurs des différentes sectes et la vie des fanatiques anabaptistes édifieront les chrétiens civilisés, glorifieront et feront bénir la Providence ? Les anabaptistes, il est vrai, *occupent une large place dans le champ de la réforme ;* ni protestants, ni réformés n'ont le droit de les renier comme frères. Leur existence est aussi légitime que celle des Luthériens et des Calvinistes ; ils sont réformés ou protestants aussi bien que toutes ces variétés de sectaires qui pullulèrent à cette époque. M. Janssen est parfaitement logique, en les plaçant à côté des autres sectes. Pour un protestant ou un réformé, il y aurait évidemment petitesse d'esprit et inconséquence à les passer sous silence, ou à les repousser du bercail de l'église réformée ou protestante. La place qu'ils y occupent est très-caractérisée et malheureuaement trop caractérisée, mais ce n'est pas là une raison pour les renier ; leur droit de passer pour de vrais chrétiens, découle du système et des principes par lesquels réformés et protestants légitiment leur existence. La sincérité, la logique de M. Janssen, je l'avoue, ont certains inconvénients, ils l'exposent à la nécessité d'admettre des conséquences gênantes, mais ces inconvénients sont ceux que la réforme ne peut pas éviter. Dès que l'on

trouw ik, niet dan goedkeuring verwerven. Zy toch beslaan een' zoo ruime en tevens zoo eigenaardige plaats op den akker der hervorming, dat alleen bekrompenheid hen voorbijzien en niet dan groot nadeel voor de wetenschap door die terzijdestelling ontstaan kan. — DE KERKHERVORMING TE BRUGGHE, t. IX, X.

(1) *De Babylone à Jérusalem*, Bruxelles, p. 119.

Digitized by Google

reconnaît à chacun le droit divin de réformer l'Eglise d'après ses convictions et d'après le sens qu'il attribue à des textes de la Bible, il devient impossible d'assigner des points d'arrêts à l'esprit des novateurs, ni de les exclure de la vraie Eglise ; les anabaptistes sont aussi bons chrétiens que les calvinistes.

J'ai besoin de faire connaître cette secte, son histoire n'est pas assez connue dans quelques-unes des phases qu'elle revêtit successivement ; les anabaptistes furent nombreux dans la Flandre ; leur nombre, leur immoralité, leur fanatisme, donnent la raison des mesures que l'on fut obligé de prendre contre eux.

L'anabaptisme était une secte dont la confession découlait directement et logiquement des principes posés par Luther.

D'après ce chef, les sacrements ne justifient point par eux-mêmes ; le chrétien ne peut s'appliquer les mérites de Jésus-Christ que par la foi actuelle.

Storck, un de ses disciples, concluait de cette doctrine que le baptême ne justifiait pas les enfants, puisqu'ils n'étaient pas encore capables de faire l'acte de foi nécessaire à la justification.

Ensuite, d'après Luther encore, un texte clair et explicite de l'Écriture sainte, étant l'indispensable base, la seule autorité, l'unique source d'un dogme, Storck soutenait que tous les enfants devaient être rebaptisés, puisque nulle part l'Écriture sainte n'autorise ce baptême et que plusieurs textes très-explicites exigent la foi et une foi active, avant que le sacrement puisse être administré : *Qui crediderit et baptisatus fuerit, salvus erit ; ite,* docete *omnes gentes* baptisantes *eos* etc. Pour le luthérien et le réformé, cette conclusion était irréfutable.

Mais Stork en déduisit une conséquence plus importante encore. L'Écriture sainte étant la seule autorité en matière de foi, il rejeta celle des saints Pères, des conciles, des théologiens et condamna toute étude littéraire. Les belles-lettres, disait-il, remplissent le cœur d'orgueil et l'esprit de notions dangereuses. Toute science profane d'ailleurs est inutile ; et pour la science religieuse, il suffit de demander les lumières nécessaires à Dieu, qui les accordera surabondamment. Le souverain mépris des anabaptistes pour la science, la tradition et l'histoire de l'Église, les amena à détruire, avec une rage frénétique, les bibliothèques, les actes, les titres. L'orgueil et la présomption étaient les vices dominants, le caractère de l'époque, les passions inspirées constamment par les chefs à leurs disciples, afin de les détacher de la soumission à l'autorité de l'Église.

Dans leur fatuité, les chefs s'étaient imaginés que le peuple une fois dégagé de toute idée de subordination aux Prêtres, aux Évêques et au Pape, accepterait d'emblée et bénévolement le joug des docteurs de la nouvelle religion ; ils s'étaient promis que le peuple leur reconnaîtrait les droits qu'il avait toujours reconnus aux chefs catholiques et qu'il

Digitized by Google

s'en tiendrait à un déplacement de soumission en leur faveur. Foi espoir! les populations conclurent de leurs prédications à l'abolition de toute autorité autre que celle de Dieu. Les principes étant posés et admis, le bon sens populaire en déduisit les conséquences naturelles et rejeta bien décidément l'autorité de ses ministres qui voulaient devenir ses maîtres; on ne pardonna pas ce crime au peuple, car jamais on n'accorda au sens privé moins d'autorité.

Chez le peuple, toute conviction devient un fait, une action, il réalise ses pensées; il alla donc plus loin encore : de l'indépendance absolue en matière de foi, il conclut à l'indépendance complète de toute autorité, et n'admit plus ni chefs religieux, ni magistrats civils, et ce fait s'explique.

Luther avait dit, en 1520, dans son traité de la liberté chrétienne, que le chrétien est maître de toutes choses et n'est soumis à personne. « *Ein christ mensch ist Herr aller dinge und niemanden unterworfen*, » et dans un écrit plus récent, il avait promis une théocratie dans laquelle le Christ règnerait seul à l'exclusion de toute autorité civile ou religieuse. Les anabaptistes prêchèrent donc et pratiquèrent la liberté et l'égalité les plus absolues : la communauté des biens, la promiscuité des sexes; l'établissement enfin du nouveau royaume de Sion avec toutes ses horreurs et des conséquences tellement abominables, que l'historien qui les décrirait toutes dans un livre populaire, ferait certainement une production immorale, fût-il même très-prudent dans le choix des termes et eût-il soin de jeter un voile sur la plupart des détails de leur histoire.

Lorsque cette secte se propagea plus tard dans la Flandre, les formules cachaient la réalité de ses opinions; elle en adoucit les termes, mais sans abandonner le fond de sa confession primitive.

Je livre à l'étonnement de tout homme consciencieux, l'étrange idée de M. Janssen d'assurer que l'histoire de la réforme, où cette secte a joué un « rôle si marquant et si caractérisé, pourrait être un livre édifiant. »

La doctrine de Storck étonna d'abord; les docteurs et les peuples, les savants et les ignorants s'en occupèrent; presque tous furent forcés S'avouer qu'elle était logique et fondée sur des textes de l'Écriture Sainte. Le peuple, plus facile à entraîner et plus tôt convaincu, mit ses convictions à exécution; la secte eut de nombreux adhérents; les uns, répondant à l'appel de leurs passions, s'y enrôlèrent, parce que « la religion du Pape était trop sévère; » les autres plus purs, plus religieux, s'y jetèrent, parce que la secte de Luther était trop licencieuse et son chef trop dur.

Il y eut des contrastes singuliers et terribles parmi les anabaptistes pendant la première période de leur existence. Les uns se livraient à des excès hideux, les autres vivaient avec une sorte de simplicité enfantine

Digitized by Google

et niaise; quelques-uns confessèrent tout haut leurs méfaits, leurs péchés, au grand scandale des assistants.

Nous bornons ici nos extraits. Dans les pages qui suivent, M. Carton démontre, avec autant de vigueur que de netteté, la parenté des Anabaptistes avec Luther, qui plus tard prêcha qu'on devait les assommer comme des bêtes féroces, l'opinion vacillante de Mélanchton, et décrit les principaux excès de Storck, Haussman, et Munzer qui rentra dans la véritable église et mourut en accusant Luther de tous ses malheurs.

« Dans le peu de temps, dit M. Audin, où il fut permis aux anabaptistes de châtier l'humanité, on compte plus de cent mille hommes tués sur le champ de bataille, sept villes démantelées, mille monastères rasés, trois cents églises incendiées et d'immenses trésors de peinture, de sculpture, de vitrerie, de calligraphie anéantis. »

Digitized by Google

DISCOURS DU R. P. LACORDAIRE

AU MARIAGE DU VICOMTE DE MEAUX AVEC Mlle LA COMTESSE ÉLISABETH DE MONTALEMBERT (1).

Mes très-chers frères,

Le sacrement que vous allez recevoir a été institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour renouveler, perpétuer et sanctifier les familles humaines. Lorsque Dieu eut créé le monde et l'homme, il institua la famille par une bénédiction qui fut la première; Jésus-Christ ratifia cette bénédiction et la transforma en un sacrement que l'apôtre saint Paul appelle *magnum sacramentum*, un grand sacrement. Grâce à son efficacité, l'union des cœurs et des familles s'élève; elle prend un caractère divin; elle passe du domaine étroit des intérêts et des passions à la sphère plus large, plus calme, plus immuable aussi, des choses sacrées.

J'ai dit l'union des cœurs. C'est le fondement de l'alliance que vous allez contracter, le don qui précède tous les autres, le plus pur de tous, et celui-là même qui vous amène ici pour que Dieu le consacre en l'acceptant. Peut-être, si

(1) Ce discours n'était pas d'abord destiné à la publicité; des copies ayant circulé entre les mains des amis des deux époux ou de l'illustre prédicateur, toute la presse quotidienne s'est empressée d'en profiter. Nous avons tenu à conserver ce rare morceau d'éloquence aux lecteurs de la *Belgique*, en le réimprimant pour eux. Ils en trouveront sans doute un jour quelque écho dans les admirables *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne*, qu'ils ont tant goûtées; mais en attendant que cet écho arrive jusqu'à leurs cœurs, après avoir de nouveau ravi leurs esprits, nous aimons à leur épargner le soin de rechercher dans une feuille qui se lit un jour et que peu d'entre eux tiennent à garder ce délicat et touchant tableau du bonheur des époux chrétiens et des merveilleux décrets de la Providence, qui leur promet, s'ils sont fidèles, de leur faire trouver leur félicité en eux mêmes, en les assurant qu'au jour de l'épreuve ils auront l'un dans l'autre leur asile pour fuir et leur joie pour demeurer.

(Note de la Rédaction de la BELGIQUE).

Digitized by Google

vous n'interrogiez que votre sentiment intime, vous semblerait-il peu nécessaire de recourir si haut pour resserrer des liens déjà si forts. Mais vous êtes chrétiens ; la foi vous découvre jusque dans les choses les plus certaines la caducité de l'homme.

Elle vous apprend qu'il est faible dans ses pensées et chancelant dans ses voies. Ni la grâce des ans, ni les charmes de l'esprit, ni la beauté de l'âme, ne sont assurés de retenir son affection sous un joug immortel. Il n'y a que Dieu qui opère ce miracle d'un attachement qui ne fléchisse point, parce que lui seul, en se mêlant à notre cœur, peut y verser une goutte de cet amour qui a précédé tous les siècles et qui n'en a jamais senti le cours.

Je demanderai donc à Dieu cette onction que vous lui demandez vous-même ; je lui présenterai votre jeunesse pour qu'il la rende éternelle, votre affection pour qu'il y mette le sceau de l'immortalité, vos serments pour qu'il les entende et les écrive au livre où rien ne s'efface. Ce sont des prières bien grandes, des vœux rarement exaucés : ils le sont pourtant, quand l'homme se défie de lui-même, quand il est pur, sincère, fils vivant de l'Evangile, ouvrier en ce monde de la cité qui a Jésus-Christ pour architecte et pour ciment.

Après l'union des cœurs, c'est l'union des familles qui est le fondement du mariage, c'est-à-dire la rencontre prédestinée de deux sangs et de deux traditions. Ici la pensée se trouble, et je pourrais dire qu'elle s'effraie. Car comment reconnaître à quel sang l'on s'allie, à quelle tradition l'on va mêler la sienne? Quand deux fleuves, après un long cours, finissent par s'accorder et confondre leurs eaux, il est aisé au voyageur d'en remonter les rivages et de découvrir avec les secrets de leur source tous ceux de leur histoire. Mais quel œil, si intéressé et si profond qu'il soit, pénétrera les mystères du sang, les vertus et les vices qui y furent déposés par les générations, et toute cette trame obscure où se noue dans l'ombre la solidarité de l'avenir avec le passé. Hélas! c'est à peine si nous nous connaissons nous-mêmes ; notre propre cœur nous est un abîme.

Que sera-ce du cœur d'autrui, non pas seulement tel qu'il est par ses actes, mais par l'héritage immémorial des

Digitized by Google

ancêtres qui l'ont formé! Dieu cependant ne nous a pas laissés tout à fait sans lumière en présence d'une si difficile question, et il est surtout des races dont la tradition est visible, pour ne pas dire éloquente.

Vous, Monsieur, il vous est aisé de connaître le sang auquel vous donnez le vôtre. L'histoire, sur deux routes également mémorables, vous en fait suivre la trace. En l'une et l'autre c'est une antiquité constante, des aïeux qui se font leur gloire dans de vrais services, l'honneur tenu à plus haut prix que les honneurs, une foi qui soutient toutes les vertus dans l'élévation divine du christianisme; et si je m'approche plus près du temps qui fut le nôtre, d'un côté, l'exil souffert vingt-cinq ans pour une cause royale, le même vaisseau ramenant dans la patrie le prince et son fidèle serviteur, et pourtant l'émigré faisant entendre du haut de la tribune pairiale une voix qui déplaît par sa liberté; cette liberté de l'âme et de l'éloquence se retrouvant à la même tribune dans un fils plus grand que son père, au service d'une cause qui n'était plus celle d'une dynastie proscrite, mais la cause même de Dieu, de l'Evangile, de la conscience offensée, et pour prix de si généreux efforts, l'éducation affranchie après un demi-siècle du monopole et des outrages de la servitude. Voilà, monsieur, ce qui s'offre à vos regards sur une des lignes où vous cherchez les nouveaux ancêtres que la Providence vous fait.

De l'autre côté, tout proche de nous aussi, vous voyez paraître un homme unique (1) peut-être dans son siècle, qui vit le trône s'approcher de lui dans une révolution où la patrie brisait le joug de l'étranger, qui, après avoir été l'un des pères de la liberté reconquise, en défendit vingt-cinq ans le mémorable ouvrage, homme d'Etat plus grand encore par la conscience que par le génie, par la fidélité à lui-même que par l'éclat de la parole, qui, ayant dominé tous les partis à force d'honnêteté, les réconcilia tous un moment près de son cercueil et obtint d'un peuple tout entier un de ces regrets qui élèvent la mort à la dignité d'un triomphe; c'est sa petite-fille à qui vous donnez votre main.

(1) Le comte de Mérode, père de Mme la comtesse de Montalembert.

Digitized by Google

Et vous, Madame, qui apportez à votre époux dans votre seule personne tant d'illustres souvenirs où le vôtre un jour prendra sa place, vous pouvez aussi regarder sans crainte de quels siècles et de quelles vertus vous vient celui que vous avez préféré entre tous les hommes pour remettre à sa foi votre nom et votre destinée. Lorsque vous aurez quitté la maison où vous fûtes à votre père et à votre mère une si douce compagnie, votre époux vous conduira dans la sienne; vous y retrouverez le même air que vous avez respiré dès votre enfance, la religion placée au sommet de la vie, l'honneur ensuite plus cher que tout le reste, une prépondérance dans l'estime obtenue, une tradition qui s'enfonce dans la nuit des temps, et parmi les images vénérées qui peupleront votre séjour, vous remarquerez sans peine cette belle figure, toute vive encore, d'un aïeul que vous n'avez pas connu, mais qui va devenir le vôtre; homme singulier dans sa fin, après avoir été remarquable dans sa carrière, et qui voulut conserver à Dieu dans les austérités de la Trappe le reste d'une ardeur pour le bien que l'âge ni les services n'avaient pu consumer.

Mais ce ne sont pas seulement, madame, les morts qui vous attendent. Ils se sont survécu dans une mère qui vous rappellera la vôtre et à qui vous devez le cœur de votre époux, puisque c'est elle, après Dieu, qui l'a fait pour vous. Recevez-le de cette source aimable et forte, comme il vous reçoit d'une mère dont vous êtes l'image.

Pour moi, honoré, par une amitié tendre et fidèle, du bonheur de vous unir, je m'enorgueillirais de l'office que j'accomplis, si je n'en étais touché Mon émotion s'accroît en considérant le lieu (1) où je vais recevoir et bénir vos serments: il me rappelle une âme qui n'est plus de ce monde, mais dont la mémoire survit en ceux qui l'ont connue, et se mêle aisément pour eux à tous les souvenirs que je viens d'évoquer. Elle était digne, cette amie de tout ce qui fut saint et beau, d'assister de sa présence et de sa prière le jeune couple que nous présentons à Dieu. Son regard seul nous eût été une gloire avec une bénédiction. Du

(1) La chapelle de la comtesse Swetchine, morte au commencement de cette année.

Digitized by Google

moins elle nous a laissé, pour nous tenir lieu d'elle en cette cérémonie où sa place était marquée à tant de titres, elle nous a laissé ce qu'elle avait de plus cher ici-bas, cet autel, ce tabernacle, ces images, tout ce pieux sanctuaire dont une amitié magnifique a fait une relique immortelle.

Que Dieu soit donc avec vous, qui êtes venus ici protégés par tant de mérites dont j'ai pu parler sans remords, parce que j'en ai parlé sans flatterie. Qu'il soit avec vous, le Dieu qui sanctifia la couche des patriarches et la rendit féconde; le Dieu qui fit Rachel et la conduisit à Jacob; qui mit la persuasion aux lèvres de Ruth et lui donna Booz pour époux; qu'il soit avec vous, celui qui prit un corps et une âme dans le sein d'une vierge, en lui conférant, par une prédestination unique, la gloire de la plus haute maternité dans la plus parfaite pureté ! Ainsi puisse s'unir sur vos deux têtes la grâce d'une vertu sans tache et d'une postérité sans fin ! Qu'aucun nuage ne trouble votre âme, qu'aucun n'altère votre félicité. Et si c'est trop demander pour des hommes, que du moins, dans les épreuves qui vous seront ménagées par la Providence, vous trouviez toujours l'un dans l'autre votre asile pour fuir et votre joie pour demeurer.

Digitized by Google

L'ORDRE DE LA TOISON D'OR (1),

JUSQU'A CHARLES V.

La *Toison d'or* n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir, un débri du passé. Le droit de censure exercé par les membres de l'association entre eux et jusque sur leur propre souverain élevait l'ordre à la hauteur d'une véritable institution nationale. Il supposait autant de grandeur d'âme dans le prince que de franchise et de courage dans les associés. On a beaucoup parlé d'un célèbre tribunal qui existait dans l'ancienne Egypte, où l'on jugeait les rois après leur mort : ici on les avertissait, on les reprenait de leur vivant. La fidélité connue et le dévouement éprouvé des sujets autorisaient cette hardiesse, et nous ne voyons point que leurs maîtres en aient été blessés. Au fond sans doute il ne s'agissait que d'un simple droit de conseil ; mais des conseils graves, donnés à des souverains redoutables, à qui l'on faisait entendre des vérités sévères, à qui l'on dénonçait des abus contraires aux lois de l'état et préjudiciables à leur propre gloire, n'était-ce pas chose rare et bien remarquable ? Malheureusement cette institution, qui honorait tant la noblesse et le prince, dura trop peu, et il n'en resta guère que le nom. J'en vois plusieurs raisons : d'abord l'éloignement du souverain qui, depuis la mort de Charles-Quint ne parut plus dans nos provinces, et ensuite les guerres occasionnées par la réforme qui jetèrent la division entre les citoyens et entre les nobles surtout. La plus grande partie

(1) Cette notice, qui fait connaître parfaitement l'esprit et le but d'une des principales institutions chevaleresques de notre pays, est empruntée à la nouvelle édition de *l'Histoire des Pays-Bas*, par M. le baron de Gerlache, qui est sous presse, et dont nous nous empresserons de rendre compte à nos lecteurs.

Digitized by Google

de la haute noblesse se rangea parmi les ennemis du roi; et dès lors toute la force morale de cette association, jadis si brillante et si considérée, fut perdue.

Nous prions qu'on nous permette d'entrer ici dans quelques détails au sujet d'une institution dont tout le monde parle et qui est en général peu connue. Philippe-le-Bon créa l'ordre de la Toison d'or à l'occasion de son mariage avec Isabelle de Portugal, au mois de janvier 1429. Les statuts en furent publiés à Lille, le 27 novembre 1431. Le but de Philippe était d'attacher de plus en plus à sa personne cette chevalerie qui faisait la force de ses armées par le lien d'une puissante association. Il commença par s'en déclarer le chef. — Il interdit aux chevaliers de faire partie d'aucun autre ordre; il n'en excepta que les empereurs, les rois et les ducs. — « Tous les chevaliers, dit-il, prometteront à leur entrée d'avoir bonne et vraie amour à leur prince, et l'un à l'autre entre eux, et le prince à eux. — Ils seront tenus, en cas de guerre, de servir leur prince personnellement, s'ils en sont capables. »

L'article 6 des statuts érige le chapitre de l'ordre en une espèce de *Grand conseil*, délibérant sur la paix et la guerre. « Nous, dit-il, pour nous et nos successeurs souverains, » déterminons, que nous ni iceux n'entreprendrons aucune » guerre ou autres hautes et pesantes besognes, que avant » ne l'ayons fait savoir à la greigneure partie des dits frères » chevaliers, pour sur ce avoir leur advis et bon conseil, » sauf en entreprises secrètes et hastives, dont le réveler à » plusieurs pourrait porter préjudice et dommage aux » dites entreprises. »

Dans l'article suivant il est stipulé que, sauf certaines exceptions déterminées, aucun chevalier ne s'engagera dans une guerre ou n'entreprendra un voyage lointain sans en avoir obtenu la permission du chef de l'ordre. Il laisse au souverain la faculté d'interdire provisoirement aux parties en hostilité entre elles tout acte de violence.

Le nombre des chevaliers était fixé primitivement à trente. Nommés à vie, ils ne pouvaient être privés du collier que pour cause d'hérésie, de trahison ou de lâcheté, ou pour avoir forfait à l'honneur.

A chaque réunion le chapitre se constituait en *Tribunal*

Digitized by Google

d'honneur et procédait à l'examen de la conduite de chacun de ses membres. Cette espèce d'inquisition était formellement prescrite par l'article 31 des statuts. Outre les trois grandes causes de dégradation dont nous venons de parler, la déloyauté, l'inconduite, l'immoralité étaient sévèrement punies.

Le souverain lui-même n'échappait point à la censure du chapitre. « Voulons (disent les statuts) que l'yssue et » examen se fasse de lui comme des autres, et la correc- » tion, peine et punition à l'advis des chevaliers de l'ordre, » si le cas y escheoit. » C'est ainsi qu'en 1468 des remontrances furent adressées à Charles le Téméraire sur ce qu'il parlait *aigrement* à ses serviteurs, et qu'il ne veillait pas à ce que ses sujets ne fussent *travaillés et foulés* par ses armées. Le chapitre le pria d'être *bénigne* et *attempré,* et de tenir ses pays en bonne justice; d'accomplir ses promesses, d'être *véritable en ses paroles;* de ne mettre son peuple en guerre que le plus tard possible, et de ne le *faire sans bon et meur conseil.*— En 1491, Maximilien d'Autriche, roi des Romains, fut accusé dans uu chapitre de marquer trop d'indifférence sur les choses qui se commettaient contre son service; de promettre trop légèrement, de confondre dans la distribution de ses grâces les sujets fidèles avec ceux qui ne l'étaient pas.

On imputa à Monsieur de Nassau, à qui l'on avait fait maintes fois des réprimandes pour sa vie irrégulière, de persévérer toujours dans les mêmes fautes : sur quoi l'assemblée déclara qu'il aurait à changer de mœurs et surtout à cesser de s'adonner aux femmes, sous peine, en cas de récidive, de payer au trésorier de l'ordre la somme de cinquante florins distribuable par celui-ci en aumônes. Monsieur de Nassau répondit qu'il ne négligerait rien pour tâcher de se conformer aux intentions de l'assemblée.

Les dernières informations roulèrent sur le duc Philippe (Philippe-le-Beau), alors âgé de treize ans. On trouva en lui de grandes dispositions à la vertu et aux bonnes mœurs, beaucoup de douceur et d'humilité et une déférence des plus respectueuses pour le roi son père. On jugea à propos pourtant de lui faire des remontrances sur ce qu'il était quelquefois trop ardent au jeu; lui ordonnant pour ce su-

Digitized by Google

jet, par forme de pénitence, de dire le même jour avant que d'aller coucher un *Pater noster* et un *Ave Maria.*

On reprocha à ce même Philippe-le-Beau, en l'année 1500, de n'avoir pas pour les chevaliers de l'ordre toute l'estime qu'il leur devait; de ne pas les appeler aux délibérations des affaires, comme il était ordonné par les statuts, de ne pas maintenir la chevalerie et les officiers dans la jouissance de leurs priviléges; enfin d'avoir très-mal pourvu à l'administration de la justice.

Le chef et souverain, informé de ce qu'on avait trouvé de repréhensible à sa charge, répondit à l'assemblée, après l'avoir remerciée de son admonition, qu'il voulait, et qu'il avait déjà ordonné avant la tenue de cette fête, que tous les chevaliers de l'ordre indistinctement eussent l'entrée en ses conseils; mais qu'il se réservait la faculté d'en consulter quelques-uns en particulier, lorsqu'il le trouverait bon;..... que s'il y avait quelque faute en l'administration de la justice, c'était à son insu; qu'il en avait du regret, et qu'il était prêt à y pourvoir de l'avis et du conseil des chevaliers. Et après les avoir assurés de sa confiance, il les exhorta à l'aider dans le maniement de ses affaires, promit *de leur être toujours bon chef et souverain et bon confrère de l'ordre.*

Charles-Quint apprit par la bouche du chancelier de l'ordre, en 1531, qu'on trouvait qu'il était lent dans l'expédition des affaires; qu'en son particulier il s'occupait beaucoup des petites et négligeait les plus importantes; que son conseil, qu'il consultait peu ou point, n'était pas composé d'un nombre suffisant de conseillers; qu'il ne pourvoyait pas à ce que les tribunaux de justice (où d'ailleurs les affaires se traitaient avec beaucoup de lenteur) fussent composés de personnes convenables; enfin qu'il payait fort mal les gens de sa cour, ainsi que ses gendarmes. L'on imputa dans le même chapitre à Don Philippe de Castille (Philippe II), fils du chef et souverain, d'être trop prolixe dans l'expédition des affaires, d'employer trop de temps pour s'ajuster et d'aimer trop la solitude. Les remontrances, adressées postérieurement à Philippe II, devenu roi, ne furent plus que des prières.

Les exemples sont plus nombreux encore relativement

Digitized by Google

aux simples chevaliers. Outre ceux qui furent privés du collier et exclus de l'ordre, soit pour avoir manqué à l'honneur, soit pour quelque fait grave réprouvé par les statuts, beaucoup d'autres eurent à subir des punitions ou des réprimandes par suite des informations de *vies et mœurs* qui se faisaient dans toutes les assemblées générales. En ne remontant que jusqu'au chapitre de l'an 1516 on trouve que Jacques de Hornes, trop enclin à l'ivrognerie, fut repris par le chancelier qui lui représenta les inconvénients de ce vice, et combien il était indécent à un homme de son rang et surtout à un membre d'une si illustre compagnie de s'y livrer. — Dans la même assemblée on reprocha à M. de Lalaing sa malpropreté. Philippe, bâtard de Bourgogne, qui plus tard devint évêque d'Utrecht, fut accusé d'être *fort dameret*, et enclin *à tricher au jeu*. M. d'Iselstein fut également trouvé *dameret* et *sujet à la boisson*.

Au chapitre de l'an 1531 on accusa François de Melun, comte d'Espinoy, d'être adonné au vin. On trouva aussi que Maximilien de Hornes, Seigneur de Gaesbek, aimait trop la bonne chère et était dameret.—Des imputations plus graves furent portées à la charge du duc de Cardena; il fut accusé d'être d'une humeur difficile et étrange; de mêler dans ses discours des plaisanteries basses et bouffones; de ne point payer ses dettes; de retenir le bien d'autrui; d'avoir vendu ou joué deux fois son collier et de ne satisfaire à aucun point des lettres de convocation qu'on lui avait adressées. L'assemblée s'en remit pour la punition à infliger à la résolution du chef et souverain, qui proposa de défendre au duc de porter les insignes de l'ordre jusqu'à ce qu'il eut fait à pied un pèlerinage à Barcelonne, à Notre-Dame de Mont-Serras, où il serait obligé d'offrir une lampe d'argent de la valeur d'un collier.

Dans l'assemblée de 1545 le chancelier de l'ordre eut à réprimander : le comte de Buren, accusé d'excès dans le boire et le manger, de jurer, de violer la foi conjugale et de s'en vanter; le seigneur de Praet, accusé d'être hautain, ambitieux, brutal, impie, avare, et de connaître d'autres femmes que la sienne. Le comte de Lalaing, le Sr de Brederode, le comte de Rœulx, le duc d'Arschot, le comte

Digitized by Google

d'Epinoy furent également censurés pour des fautes plus ou moins graves.

Au chapitre de 1545, les chevaliers, après être unanimement convenus que l'empereur était un prince très-juste, très-vertueux, très-zélé pour la religion catholique, parlèrent librement entr'eux de ce qu'ils trouvaient de repréhensible dans sa conduite : plusieurs firent remarquer, qu'ils avaient été imposés et exécutés pour le paiement d'une taille sans avoir été appelés à y donner leur consentement; que de sa seule autorité et sans aucune résolution des chevaliers assemblés en conseil, l'empereur avait fait détenir à Rupelmonde le bâtard de Falais, roi d'armes, dit Toison d'or; qu'il avait encore manqué aux statuts en exécutant des entreprises importantes sans en informer préalablement *les chevaliers, ses confrères,* même ceux qui étaient auprès de lui, notamment à l'égard de Tunis et d'Alger. On trouva qu'il s'exposait trop à la guerre; que tout le monde se plaignait de ce qu'il était fort lent dans l'expédition des affaires; qu'il avait des dettes arriérées qui donnaient occasion aux créanciers de murmurer hautement; qu'enfin il ne veillait pas à ce que la tenue des chapitres eut lieu assez fréquemment.

Charles-Quint répondit fort gracieusement à ces remontrances. Quant à l'expédition de Tunis et d'Alger, il observa qu'elle avait dû être conduite avec la plus grande circonspection et le plus profond secret pour ne point donner lieu aux ennemis de la traverser. Il ajouta qu'il l'avait communiquée à quelques-uns des chevaliers qui étaient dans ce temps-là auprès de lui. Quant à la lenteur dans les délibérations, il déclara que ce parti lui avait toujours été le plus avantageux. Et relativement à ses dettes, il dit que son intention était de les acquitter sans délai; qu'au surplus, s'il avait failli, c'était plutôt par inadvertance que par mauvaise intention. Il termina en assurant l'assemblée que désormais *il serait plus attentif à remplir exactement ses devoirs.*

Dans l'information des vies et mœurs des chevaliers, on relevait les contraventions aux lois ou aux statuts de l'ordre et les écarts de conduite dont ils s'étaient rendus coupables, et en même temps on louait leurs vertus, leurs belles actions et on les exhortait à persévérer. Ainsi les chevaliers

Digitized by Google

assemblés reconnurent d'une voix unanime, qu'André Doria prince de Melphi, alors absent, abstraction faite des excès qu'il pouvait avoir commis dans sa jeunesse lorsqu'il courait les mers en corsaire (1), était un chevalier très-vertueux. Et l'empereur, après avoir rappelé les services qu'il en avait reçus dans l'expédition de Tunis, ajouta qu'il l'aimait comme son propre père. *Inveni*, dit-il, *hominem secundum cor meum.*

Vers la fin du règne du grand empereur, l'ordre de la Toison d'or se composait des personnes dont les noms suivent (2) :

L'empereur *Charles-Quint.*

Philippe son fils.

Plusieurs rois et princes souverains.

Messire *Philippe de Croy*, ducq d'Arschot, comte de Portien et de Beaumont;

Messire Pedro *Anthonio de Sainct Severin*, prince de Busignan;

Messire *Anthoine de Croy*, seigneur de Sempy;

Messire *Guillaume, seigneur de Ribaupiere;*

Messire *Jehan, baron de Trasignies* et de Silly;

Messire *Franchois de Meleung*, comte d'Espinoy, baron d'Anthoing, connestable de Flandres;

Messire *Adrien de Croy*, comte du Rœu, seigneur de Beauraing;

Le ducq *Don Fernando d'Aragon*, vice-roy de Valence;

Don *Pedro Fernandez de Velasco*, ducq de Frias, connestable de Castille;

Messire *Philippe, ducq de Bavière*, prince de l'empire;

Don *Fernand de Gonzaga*, prince de Molfete, duc d'Ariano;

Messire *Nicolas, comte de Salm;*

Messire *Regnault, seigneur de Brederode* et de Viane;

Messire *Jehan de Hennin*, comte de Boussu;

Messire *Charles, comte de Lalaing;*

Messire *Andreas Doria*, comte de Melphe;

Don *Alphonso d'Avalos*, comte del Guasto;

(1) Cette sage réserve prouvait certes la prudence du Conseil.

(2) *Histoire de l'ordre de la Toison d'or*, par de Reiffenberg : Extrait d'un Manuscrit relatif au chapitre de 1555.

Digitized by Google

Messire *Loys de Flandres, seigneur de Praet*;
Messire *Maximilien d'Eguemont*, comte de Buren, seigneur d'Yselstain;
Don *Inigo Lopez de Mendoça*, ducq de l'Infantado;
Don *Fernando Alvarès, de Tolledo, ducq d'Alve;*
Messire *Cosme de Médicis*, ducq de Florence;
Messire *Albert, ducq de Bavière*, prince de l'empire;
Messire *Emmanuel-Philibert de Savoye*, prince de Piedmont;
Messire *Octavio Farnèze*, ducq de Camerin;
Don *Manricque de Lara*, ducq de Miaza;
Messire *Fredericq, comte de Furstemberghe;*
Messire *Philippe de Lannoy*, comte de Sulmone;
Messire *Joachin, seigneur de Rye;*
Messire *Ponthus de Lalaing*, seigneur de Bugnicourt,
Messire *Lamoral, prince de Gavre, comte d'Eguemont;*
Messire *Claude de Vergy, baron de Champlite;*
Messire *Jacques de Ligne*, comte de Fauquenberghe;
Messire *Philippe de Lalaing*, comte de Hoochstraet;
Messire *Maximilien de Bourgoigne*, marquis de la Vère, seigneur de Bèvres, admiral;
Messire Pierre *Ernest, comte de Mansfeld;*
Messire *Jehan de Ligne, comte d'Aremberghe*, baron de Barbanson;
Messire *Pierre de Werchin*, sénéchal de Hainault;
Messire *Jehan de Lannoy*, seigneur de Mollenbais;
Don *Pedro de Cardona*, comte de Frias.

Digitized by Google

ÉPISODES DE LA RÉVOLUTION DE 1830.

Parmi les publications récentes de l'Allemagne il en est une qui, malgré son titre fort indifférent pour nous, mérite de fixer l'attention du public belge, c'est la vie du général Frédéric de Gagern (*Das Leben des Generals Friedrich Von Gagern*, Leipsig et Heidelberg, 1857, 2 vol. in-8°), publiée par son frère Henri. L'ouvrage a plus d'étendue que ne semble comporter une simple biographie; aussi abonde-t-il en détails familiers qui permettent de se former, non-seulement du héros du livre mais de toute sa famille, une idée fort exacte. Ces qualités toutefois n'auraient pas suffi pour éveiller, moins encore, pour captiver notre intérêt. Mais le général de Gagern, officier au service des Pays-Bas, se trouvait être chef d'état major du duc de Saxe-Weimar quand éclatèrent les événements de 1830. La position officielle qu'il occupait alors près de l'un des principaux chefs hollandais l'a mis à même d'être initié à bien des circonstances restées longtemps inexpliquées. Le baron de Gagern semble l'avoir senti lui-même et le 20 mai 1834, campé dans les bruyères du Brabant septentrional, il commença sous ce titre : *Des causes, des événements et des suites de la révolution belge,* un mémoire que son frère reproduit au commencement du second volume de son ouvrage; nul ne pouvait retracer mieux que le général lui-même, les événements de cette époque de sa vie.

Son travail n'est point une sèche chronique; littérateur presqu'autant qu'officier, et n'oubliant jamais au milieu des devoirs nombreux de la vie militaire les études et les méditations de l'homme d'état, le baron de Gagern débute par se poser les questions suivantes :

« 1° Le royaume des Pays-Bas, tel qu'il a été formé par » le Congrès de Vienne, réunissait-il, comme État, les condi-

Digitized by Google

» tions d'une heureuse existence; ou bien un partage et
» une séparation devaient-ils nécessairement résulter tôt ou
» tard de l'incompatibilité des caractères et de l'opposition
» des intérêts?

» 2° Si tel n'était pas le cas, la révolution belge ne doit-
» elle être attribuée qu'aux fautes du gouvernement et à
» des influences extérieures tout accidentelles; et quelles
» sont ces fautes et ces circonstances?

» 3° Enfin le partage du royaume aura-t-il pour ses
» deux divisions et en même temps pour l'Europe des suites
» bienfaisantes ou nuisibles?

» Dans les pages qui suivent, continue le général,
» je crois pouvoir démontrer que le royaume des Pays-Bas
» avait en lui toutes les conditions d'une existence prospère;
» que la révolution fut produite par les fautes du gouver-
» nement et des influences étrangères; et que la séparation,
» si elle est consacrée, ne peut avoir que des consé-
» quences fâcheuses pour la Hollande, pour la Belgique et
» pour l'Europe.

Comme le mémoire est resté inachevé, il ne renferme une réponse complète qu'aux deux premières questions. C'est plaisir de voir avec quelle indépendance de caractère et quelle hauteur de vues, un officier hollandais, très fidèle à son drapeau, juge, au lendemain même de la révolution, et à la tête d'une armée qui la combat, le Roi qu'il sert, les deux princes ses fils, ses principaux ministres et les deux peuples dont on ne réussit qu'à rendre la séparation inévitable. Ce n'est pas à dire que nous puissions souscrire sans réserve à tous les jugements, à toutes les opinions du général; né allemand et protestant, d'une famille fort attachée aux priviléges de sa noblesse, il ne peut, quoi qu'il veuille, se dépouiller entièrement de toute prévention contre une nation, qui montra, à toutes les époques de son histoire, un vif attachement aussi bien à la religion catholique qu'à l'égalité politique; de plus, militaire dévoué, cœur et âme, à la maison d'Orange et à ses membres, il ne peut, malgré toutes les fautes qu'il reproche surtout au Roi, pardonner à la nation belge un irrésistible élan; mais, toutes réserves faites, on trouve en M. de Gagern un observateur consciencieux et impartial, et si l'on n'est pas toujours de son avis,

Digitized by Google

l'on s'étonne à bon droit que cet avis fut déjà en 1834 si peu empreint de passion et de préjugé; on est heureux même de rencontrer, au milieu de l'effervescence de l'époque et chez un ennemi, grand nombre d'appréciations parfaitement vérifiées dans la suite.

On regrette donc que M. de Gagern n'ait point répondu à la troisième des questions qu'il se proposait d'abord de résoudre; peut-être cette réponse a-t-elle existé et n'a-t-elle disparu aujourd'hui que parce que les événements ont singulièrement trompé les prévisions de l'auteur. Quoi qu'il en soit, le mémoire, tel qu'il est livré à l'impression, s'arrête au lendemain du bombardement d'Anvers. Cette grande catastrophe forme le sujet du chapitre que nous communiquons à nos lecteurs, sans note, sans commentaire, et pour donner un échantillon de la manière de l'écrivain. Nous laissons à chacun le soin de redresser les inexactitudes qui peuvent s'y être glissées, tout en remarquant que le général racontant surtout les faits dont il a été témoin, ses récits sont bien plus souvent incomplets qu'inexacts. Mais nous croyons devoir insister sur cette particularité, déjà connue précédemment, mais qui nulle part n'avait été affirmée avec autant d'assurance, à savoir que le bombardement ne fut point le résultat de la libre volonté du général Chassé. Quand M. de Gagern, qui condamne cette mesure extrême, en fait peser la principale responsabilité sur le Duc de Saxe-Weimar, on peut l'en croire sur parole, car, chef d'état-major du Duc, dont il admire sincèrement les grandes qualités militaires, il ne condamne jamais qu'à regret la sévérité excessive, la cruauté même, dont le général hollandais ne sut pas toujours se défendre.

Ceci dit, nous laissons la parole à l'historien, homme de guerre :

Digitized by Google

BOMBARDEMENT D'ANVERS (1).

J'approche d'une catastrophe; je me propose de raconter les circonstances qui l'amenèrent.

Le duc de Saxe-Weimar savait maintenant qu'il était destiné à rester à Anvers aux ordres du général Chassé; comme il était appelé à commander en ville, et que Chassé unissait à l'autorité supérieure le commandement spécial de la citadelle, il voulut se procurer au plus tôt une connaissance exacte de la situation et des mesures déjà prises; il se rendit donc, peu après le retour de Lierre, auprès des différents chefs de service, mais rencontra peu d'accueil.

L'intendant Van den Berghe, avec lequel le duc voulait parler de l'entretien des troupes, s'excusa sur ce qu'il devait se rendre à la citadelle, où le général Chassé, sans aucun doute, lui donnerait les ordres nécessaires.

Chez le colonel Kuitenbrouwer, directeur de l'artillerie, notre visite ne fut pas moins importune; il était occupé à emballer ses tableaux et assura que ses instructions, comme directeur de l'artillerie, lui défendant de rester dans une forteresse investie, il devait sur-le-champ quitter la ville.

Le commandant de place, enfin, le lieutenant colonel Rupertus était mandé à la citadelle par le général Chassé.

Ce qu'il y avait déjà de plus évident, c'est que chacun se hâtait d'abandonner la ville pour s'établir dans la citadelle; ceux qui précédemment avaient habité à Anvers, et connaissaient le mieux la situation des choses et la tendance des esprits, se montraient les plus pressés.

Je visitai encore avec le duc l'intérieur de la ville et nous nous attachâmes particulièrement à faire la reconnaissance de la partie septentrionale, où les bassins et la Maison Hanséatique dessinent un retran-

(1) Nous conservons au VIIIe article du journal du baron de Gagern son titre, bien qu'il concerne plutôt les événements qui ont précédé le bombardement que le bombardement lui-même. En voyant citer les noms de quelques officiers d'une manière peu favorable, nos lecteurs sont priés de se rappeler que ces noms ont été écrits en toutes lettres dans les *Mémoires* du baron de Gagern et que nous traduisons ces *Mémoires*, tels qu'ils sont, sans y ajouter de notes, sans discuter les assertions qu'ils contiennent et que le frère de l'auteur a cru devoir livrer à la publicité.

Digitized by Google

chement, dont il est facile de se servir pour se défendre contre la ville.

Comme l'investissement de la place était à prévoir, et que la garnison pouvait se trouver dans le cas de devoir se frayer un passage vers Bréda ou Bergen-op-Zoom, je fis, le 24 octobre, de bonne heure, sur l'ordre du duc, une reconnaissance des environs d'Anvers du côté nord entre l'Escaut et la Chaussée de Bréda. Lorsque, sur le midi, j'approchai d'Eeckeren, j'entendis une canonnade dans la direction d'Anvers, et me hâtai de revenir sur mes pas. Rendu chez moi, j'appris que le duc avait été appelé à Berchem pour reprendre le commandement du général Cortheiligers, qui retournait à La Haye.

Je trouvai le duc sur la chaussée de Bruxelles, à la sortie méridionale de Berchem près d'une *coupure*, derrière laquelle deux canons avaient été placés en batterie. A droite et à gauche de la route, quelques compagnies du 9e régiment étaient engagées dans un feu vif de tirailleurs. L'ennemi avait des canons qui, bien abrités, et souvent changés de place, ne cessaient de tirer sur la sortie de Berchem; mais la plupart des coups, pointés trop haut, n'atteignaient que les toits du village. Nos troupes, fortes de six bataillons, occupaient en demi-cercle une position fort étendue qui n'offrait aucun avantage de terrain; l'aile droite touchait au Kiel, l'aile gauche à Borgerhout. La campagne y était si couverte que hors des chemins on ne pouvait y agir qu'en tiraillant.

Le général Cortheiligers n'avait pas attendu le duc, mais avait remis le commandement au colonel Roemer, qui se dit malade et que le duc congédia avec un mauvais compliment qui n'était pas immérité.

L'ennemi dirigeait sa principale attaque sur la gauche de Berchem, afin de pénétrer entre ce village et celui de Borgerhout. Le brave colonel Reuther y fut mortellement blessé. Plus tard j'y emmenai une *section* d'artillerie qui, par quelques coups bien dirigés, tint les assaillants en respect et donna confiance à nos troupes.

Inutile de mentionner qu'ici, comme toujours, le duc enflammait le courage des militaires en payant de sa personne; plusieurs officiers subalternes se distinguèrent ce jour et le lendemain, mais plus que tous autres le capitaine Van Tol et les lieutenants De Haan et De Radt; deux jours plus tard, De Haan fut, sur les remparts d'Anvers, mortellement blessé d'un coup de feu tiré d'une maison. D'autre part, deux officiers d'état-major, Sneider et Frantzen, durent, à raison de leur contenance, entendre, le 24 octobre, sortir de la bouche du Duc des paroles d'une rigueur méritée.

Pendant la nuit du 24 au 25, nous ne fûmes pas inquiétés. Assez avant dans la soirée, le Duc expédia encore au général Chassé un rapport dans lequel il demandait de nouvelles forces. Ce rapport fut remis à la cita-

Digitized by Google

delle par mon frère Max, qui dut attendre longtemps avant d'être reçu. Le général Chassé le fit alors approcher de son lit et se fit raconter quelques exemples du découragement des troupes; puis il désigna un officier d'ordonnance pour aller, en compagnie de mon frère même, chercher deux bataillons à la caserne. Dans une salle où officiers et soldats étaient étendus tout habillés sur le sol, ils furent, au rapport de Max, enveloppés d'un nuage infect et accueillis par des imprécations. Le général Chassé, en prenant congé, donna pour instruction que la position devait être conservée *à toute outrance* (1).

Quant à moi, en parcourant à pied la ligne de nos avant-postes, je vins à proximité d'un piquet ennemi; quelques coups de fusil furent tirés; mais les ténèbres me préservèrent.

Au point du jour les Belges marchèrent en colonne sur Berchem. Comme nous l'apprîmes plus tard, on leur avait donné la fausse nouvelle que, pendant la nuit, nous avions évacué Berchem. Nos artilleurs laissèrent la colonne s'approcher à bonne distance; deux décharges alors la mirent en fuite; c'est dans cette circonstance que le comte Frédéric de Mérode doit avoir trouvé la mort.

Toute la journée du 25 se passa dans cette situation. Le général Chassé avait réellement envoyé d'Anvers les deux bataillons de renfort pour servir de réserve; l'ennemi ne tentait plus d'attaque sérieuse, mais à longs intervalles reprenait la canonnade ou le feu de tirailleur. Nos troupes étaient extrêmement fatiguées; car, depuis le 17, bivaquant sans entretien convenable, elles s'épuisaient en marches et contre-marches, en combats sans résultat; l'absence de plan arrêté, le changement continuel de commandement, les désertions et les trahisons, sans compter encore le manque d'encouragements et de récompenses, n'avaient pas exercé sur le moral des soldats une influence moins défavorable. Un rapport fait plus tard par le duc, le 29 octobre, ne laisse à cet égard aucun doute.

Le 25, vers midi, le duc se trouvait à la coupure à la sortie de Berchem, lorsqu'une balle de mitraille ennemie vint le blesser au talon. Le duc se fit panser par son valet de chambre, attacher une pantouffle au pied, et se montra ainsi à cheval dans les rues d'Anvers. Il m'envoya immédiatement instruire le général Chassé de cette blessure et faire rapport de notre situation. C'est avec peine que je pénétrai auprès du vieux commandant qui, malade, les yeux à moitié fermés, se tenait dans un fauteuil et était à peine en état de m'écouter. Il me répondit : *Ik zal met de Neef spreken.* (J'en parlerai au neveu). C'est ainsi qu'il appelait Nepveu.

(1) Mots français du récit allemand.

Digitized by Google

Je retournai à Berchem; le duc s'éloigna immédiatement après dans sa voiture, et j'eus pendant quelques heures le quasi-commandement, jusqu'à l'arrivée du colonel Eymael, que Chassé envoya pour remplacer le Duc. J'ai gardé un agréable souvenir de cet officier qui, avec calme et sérénité (chose rare en ce moment-là), me laissa expliquer la situation et la position des troupes; bien que je le visse pour la première fois, nous fûmes bientôt sur le pied d'anciens amis. Le vingt-sept du mois, il reçut, sur les murs d'Anvers, un coup de feu dans le bas-ventre et mourut peu de jours après à la citadelle.

On était encore dans l'incertitude de savoir combien de temps il fallait maintenir la position devant Anvers; les ordres se succédaient en sens contraire; la cause de cette irrésolution provenait de ce qu'on n'avait encore absolument rien fait pour nettoyer et déblayer les approches de la place et qu'en cet état de choses le chef du génie lui-même ne voulait pas fixer le nombre de jours qui serait nécessaire à ce travail, « puis qu'on manquait encore du matériel indispensable et que les haches n'étaient pas aiguisées. »

Le soir du 25, un peu avant la tombée de la nuit, arriva le général Favouge, qui, à son tour, reprit le commmandement du colonel Eymael. Il apporta la résolution, que vers minuit les troupes auraient à évacuer la position devant Anvers, et à se retirer dans la forteresse. Le général Favouge était accompagné du capitaine Müller qui me releva.

Je quittai Berchem avec les autres officiers de l'état-major du duc et fis le soir même visite au duc et à Nepveu. Je soupai *tête à tête* (1) avec ce dernier chez Landry (2); il attendait avec impatience un ordre du général Chassé, à savoir l'ordre de départ pour la partie de l'armée mobile qui le lendemain devait, avec le général Van Geen, se retirer sur Bréda.

Le général Van Geen avait insisté, par écrit, auprès du général Chassé pour obtenir l'expédition de cet ordre; l'adjudant De Boer (dont nous avons un accusé de réception sous les yeux), avait accepté la lettre sans la lire; ce n'est qu'à une heure de la nuit que, Nepveu s'étant lui-même rendu à la citadelle, l'ordre fut enfin délivré.

Lorsque dans la nuit je retournai de Landry chez moi, je rencontrai sur la place (de Meir) et dans les rues, nombre d'hommes en blouse, armés de fusils.

Les troupes qui la nuit rentrèrent de Berchem pour former la garnison d'Anvers, durent rester exposées à la pluie sur l'esplanade, jusqu'au lendemain matin, où les casernes furent évacuées par les forces qui se dirigeaient sur Bréda; une partie dut même relever en même temps

(1) Mots français du texte.
(2) Alors le meilleur restaurant.

Digitized by Google

les gardes placées aux portes de la ville. Point de précautions prises d'avance; point de règlement pour le service de la place; tout devait s'improviser à l'instant.

Le duc m'avait commandé de me trouver à cheval chez lui le 26, de bon matin, afin de l'accompagner à la citadelle chez le général Chassé dont il voulait prendre les ordres. Chassé fit prier le duc de revenir à midi, heure fixée pour un *conseil de défense* auquel tous les chefs de corps devaient assister. En retournant, je quittai le duc qui m'enjoignit de me trouver à midi à la citadelle. Mon logement, au marché Saint-Jacques, était éloigné de quelques centaines de pas de celui que le duc occupait à l'*Hôtel d'Angleterre*. Lorsqu'à l'heure convenue j'arrivai à la citadelle, avec l'espoir d'y rencontrer le duc, j'appris que le conseil de défense était contremandé, que le duc était venu, mais qu'il était retourné en ville, sans laisser d'instructions pour moi. En compagnie de son adjudant, le capitaine Schlarbaum, qui avait également été convoqué à la citadelle, je gagnai à cheval l'*Hôtel d'Angleterre*. Chemin faisant, je remarquai dans les rues un grand mouvement, spécialement dans le quartier qui est le plus rapproché de la citadelle et où habite la lie du peuple. Nous avancions tranquillement au pas; le peuple nous regardait, il est vrai, mais sans nous arrêter, ni nous insulter. Arrivés à l'hôtel, nous apprîmes du sergent d'ordonnance que, depuis plus d'une heure, le duc était parti à cheval, qu'il avait donné ordre de tout emballer et transporter à la citadelle, et qu'il avait laissé le même ordre pour les officiers de l'état-major.

Je me rendis chez moi; j'y trouvai mon frère, et je fis tout emballer au plus tôt, et avertir les autres officiers de l'état-major avec prière de se dépêcher. Après les avoir attendus une grande heure, comme on entendait déjà des coups de feu dans les rues voisines du marché St.-Jacques, mes bagages furent chargés sur une brouette, et je donnai ordre de les diriger sur la citadelle par les remparts. Je pris avec mon frère le même chemin; il était près de deux heures quand j'arrivai dans la citadelle. Le Duc n'était pas de retour et son absence m'inquiétait; mais peu après il survint sain et sauf, sortant de l'arsenal et suivi d'un *maréchaussée*.

J'intercale ici ce que le Duc me raconta longtemps après: à peine nous étions-nous quittés, et le Duc était-il rentré à l'hôtel d'Angleterre, qu'il reçut la visite de M. E., négociant; celui-ci le pressa instamment de se tenir sur ses gardes, l'émeute était, selon lui, sur le point d'éclater; déjà s'étaient formés des rassemblements armés; le Duc ne pouvait plus sans danger rester en ville, mais avait moyen de se retirer immédiatement à la citadelle. Là dessus le Duc fit seller son cheval, donna ordre de faire ses bagages et courut à la citadelle faire rapport au général Chassé. Ce der-

Digitized by Google

nier était déjà au courant et donna ordre au duc de faire sortir de l'arsenal les troupes qui venaient d'y être casernées, et de les employer d'une part à fortifier les gardes aux portes de la ville, d'autre part à occuper la place Verte et la place de Meir. Le Duc fit battre le rappel à l'arsenal, et les soldats harassés se mirent de mauvaise grace sous les armes. Le Duc s'acquitta de sa mission; à la porte Rouge, il apprit que le bataillon du 5e régiment commandé par le major Dittlinger, se trouvait encore hors des murs, mais était destiné à faire partie de la garnison d'Anvers, Dittlinger se souciait peu d'entrer; le Duc lui même alla chercher ce bataillon et non sans réprimander sévèrement son commandant, le posta à la porte Rouge et sur les remparts voisins. Après cela il retourna à l'arsenal. En ville et près des portes il avait déjà rencontré des rassemblements encore non armés, et les avait dispersés. Ce n'est que tout à la fin lorsqu'il passa à cheval de l'arsenal à la citadelle, que quelques coups furent tirés des fenêtres des maisons qui avaient vue sur l'arsenal et l'esplanade.

Le Duc alla incontinent rendre compte de sa mission au général Chassé. En sortant de chez ce dernier, il me donna l'ordre suivant : Allez à toutes les portes dire aux commandants qu'ils doivent se maintenir à leurs postes; je soignerai pour que de la citadelle on envoie à leurs troupes des munitions de pain; au major Dittlinger vous donnerez ordre de détacher vers l'intérieur de la ville, suivant les circonstances, une ou deux compagnies, pour renforcer les deux compagnies postées à la place Verte et à la place de Meir, où elles courent de grands dangers, et les aider à se retirer en bon ordre sur les remparts.

Comme je traversais l'esplanade je fus salué d'une bonne salve de coups de fusil tirés des fenêtres.

Depuis la porte des Béguines jusqu'à la porte Rouge se trouvaient les détachements suivants : Aux portes des Béguines et de Malines le major Behr au 9e; à celle de Borgerhout, le major Van Aerssen, du 7e; à la porte Rouge, le major Dittlinger, du 5e. A cet endroit je ne trouvai pas d'abord Dittlinger : il était dans un ouvrage extérieur où son bataillon avait à monter une garde. On alla le chercher; je déclinai ma mission, et sous mes yeux on se mit en mesure d'envoyer une compagnie en ville.

Aux termes de l'ordre que j'avais reçu, je continuai mon chemin le long des remparts vers la porte de Slyk. Je n'étais qu'à moitié chemin quand je rencontrai une troupe de quelques centaines de soldats désarmés, qui pleins de trouble et d'épouvante accouraient vers la porte Rouge. Ce ne fut pas sans peine que je parvins à les arrêter pour en apprendre ce qui était arrivé. Ils formaient les restes des compagnies postées sur les places publiques; le peuple armé et une partie de la *Schuttery* (garde communale) qui faisait encore du service, avaient surpris ces compagnies, massa-

Digitized by Google

eré les officiers, (capitaine Van de Casteele, et après leur avoir enlevé fusils et gibernes, poussé les soldats vers la porte de Slyk, en leur criant : dépêchez-vous de passer le Moerdyk. La porte de Slyk était occupée par l'ennemi. Je tournai bride vers la porte Rouge, je fis rappeler immédiatement la compagnie qui s'était éloignée déjà, mais dont on apercevait encore la queue : son départ était désormais sans objet.

Je priai le major Dittlinger de rassembler les hommes désarmés et de les diriger sur la citadelle. Je me hâtai d'y rentrer moi-même, pour faire rapport au Duc qui me renvoya d'abord au général Chassé. J'insistai auprès de ce dernier sur la position critique de nos troupes et sur la nécessité de prendre une résolution. Les troupes se trouvaient à découvert, et si elles n'étaient pas encore sérieusement attaquées, elles étaient néanmoins constamment inquiétées par des coups tirés des maisons, auxquels il leur était impossible de riposter. Déjà dans beaucoup de maisons donnant sur les remparts, s'étaient établis des tirailleurs ennemis, qui rendaient les communications très peu sûres; l'on ne pouvait pas s'approcher du parapet sans être salué de coups de fusil, partant des maisons et des haies qui bordaient les glacis. Quand je fis part de ces circonstances au général Chassé, De Boer, qui n'avait pas fait un pas hors de la citadelle, s'écria : *Wat-de wollen verlate? neen, de burgers moeten ons komen smeeken.* (Quoi! abandonner les remparts? non, non : il faut que les bourgeois viennent implorer notre bonté). Le général Chassé me dit : *Gy wilt misschien naar den Haag?* (Vous voudriez sans doute être à La Haye?) Je répliquai : Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais bien des troupes dont je suis mieux que De Boer à même de juger la position. Sur ce je pris congé du général Chassé.

Le soir, à la faveur de l'obscurité, le Duc fit de nouveau à pied une tournée qui fut l'objet d'un rapport que je conserve encore. Ce rapport a pour moi une valeur toute spéciale, parce qu'il fournit la preuve que le Duc lui-même, immédiatement après son retour, insista pour traduire devant un conseil de guerre le major Dittlinger, qui de sa propre autorité avait abandonné son poste.

Dans le courant de cette nuit encore, après avoir reçu du capitaine Ditt un rapport sur la position à la porte de Borgerhout, le Duc lui-même proposa au général Chassé de retirer les troupes des remparts. Le général Chassé conclut avec la municipalité révolutionnaire (Van Herewege) une convention, en exécution de laquelle les troupes devaient le lendemain remettre à la garde bourgeoise les portes de la ville, à condition de ne point les ouvrir aux émeutiers de Bruxelles; la ville enverrait à La Haye une députation; jusqu'à ce que celle-ci rapportât les ordres du Roi, tout devait rester *in statu quo*. Telle était, si je ne me trompe, la

Digitized by Google

teneur réelle de la convention, dont je ne connais point les termes.

Lorsque le lendemain, 27 octobre, ordre fut donné aux troupes d'abandonne, les portes de la ville et de se retirer à la citadelle et à l'arsenal, on n'observa point l'armistice; au contraire, nos soldats en se retirant le long des remparts furent assaillis de coups de fusil tirés des maison voisines, où s'étaient installés des émeutiers que l'on avait laissé entrer pendant la nuit, au mépris de la convention conclue. Puis on ouvrit la porte de Borgerhout à ceux du dehors qui entrèrent comme un torrent et se mirent à la poursuite de nos troupes. La retraite, que l'on croyait garantie par un accord mutuel, s'opéra en désordre et avec perte. Le bataillon du major Van Aersen eut beaucoup d'hommes tués; d'autres qui voulurent se mettre à couvert derrière le parapet du rempart, en s'enfuyant le long du talus extérieur, tombèrent du haut du mur d'escarpe dans les fossés.

La garnison tout entière forte de dix mille hommes se trouvait maintenant accumulée dans la citadelle et l'arsenal; la place de la citadelle et la cour de l'arsenal étaient si combles que, pour les traverser, il fallait passer sur les soldats. Si les Belges avaient eu sous la main des grenades ou des obus à faire pleuvoir sur la citadelle, il en serait résulté, à cause de la démoralisation du moment, les conséquences les plus funestes.

L'arsenal est situé entre la citadelle et la ville, sur la rive de l'Escaut; il a deux portes, l'une donnant sur l'esplanade, l'autre sur le prolongement d'une petite rue. Peu après notre retraite des remparts, et au mépris de l'armistice, Kessels, commandant de l'artillerie belge, se mit à canonner cette dernière porte qu'on avait barricadée avec du bois de charpente. Ces coups de canon, bien que complètement sans effet sur la solide barricade, répandirent cependant dans l'arsenal une terreur telle, que le 13e régiment qui se trouvait dans la cour s'enfuit dans la citadelle par dessus les palissades du chemin couvert. Le Duc et Chassé du haut du rempart observaient les événements; le Duc pressa de nouveau le général Chassé de laisser bombarder la ville, d'abord le général s'y refusa, et dit ces paroles dont je me souviens très-bien, (car j'étais là): *Hertog, het repugneert my !* (Duc, cela me répugne). Mais le duc finit par l'emporter, et le bombardement commença. Je compris bien, qu'au point de vue militaire, la rupture de l'armistice légitimait entièrement cette mesure; mais je déplorai un événement qui devait rendre irréparable la scission de la Hollande et de la Belgique.

Lorsque la nuit fut venue et que la flèche élancée de la cathédrale se dressa comme un noir géant sur une mer de feu, De Boer récita sur les remparts les vers qui, dans l'*Enéide travestie* de Blumauer, dépeignent l'incendie de Troie.

Comme les choses en étaient venues au point que les habitants épou-

Digitized by Google

vantés trouvaient dans le bombardement la preuve qu'on y allait sérieusement, on aurait probablement pu en usant de menaces entrer en possession de la ville; mais on ne l'essaya même pas. Le 27 on signa un armistice avec le français Chazal.

Il est difficile de se faire une idée de l'encombrement qui régnait dans la citadelle. L'Escaut offrait encore une libre communication avec la Hollande, et le 29, arriva l'ordre d'embarquer et d'avancer sur Berg-op-Zoom, par le fort de Batz, le 7e et le 13e régiment, qui formaient le trop plein de la garnison. Le Duc fut chargé de se rendre à Batz pour diriger de là le transbordement. Nous nous embarquâmes dans la nuit du 29 au 30, *sans tambour ni trompette*, et descendîmes l'Escaut en observant le plus grand silence; car les Belges avaient déjà élevé des batteries le long des quais et près du fort d'Austruweel. Le Duc aussi se réjouissait cordialement de quitter la citadelle; mais à ses yeux le bombardement devait continuer à être envisagé comme un triomphe.

Quand je quittai Chassé (le vieux *Fallstaff*, comme Gumoëns l'appelait entre quatre yeux) et De Boer, j'étais loin de penser qu'un jour j'aurais à contempler en leurs personnes des héros immortels, les Dioscures des Pays-Bas. *Habent sua fata!*

Près du fort de Batz, le Duc voulut faire réparer et compléter *contre les Belges*, le camp retranché que les Français avaient élevé en vue d'un débarquement des Anglais. Mais bientôt un ordre du ministre de la guerre nous enleva au fort de Batz et à son projet; le 7 novembre nous arrivâmes à Bréda.

Digitized by Google

LES DERNIERS TRAVAUX

SUR

THOMAS-A-KEMPIS,

RECHERCHES HISTORIQUES ET CRITIQUES DE Mgr. MALOU,

3e ÉDITION, 1858 (1).

Entre les grandes controverses de l'histoire littéraire, l'une des plus vives, des plus fécondes et des plus tenaces, est sans doute celle qui est relative à l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Elle dure déjà depuis deux siècles et elle est loin d'avoir épuisé le courage, la curiosité, le patriotisme des combattants. Le prestige du petit livre, objet de tant de débats, doit être bien grand pour avoir excité une multitude de savants à faire, au sujet de celui qui en fut l'auteur, les vastes investigations auxquelles ils se sont livrés. La Harpe avait donc bien raison de dire que ce livre est le plus beau qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Evangile n'en vient pas.

La liste seule des travaux qu'a engendrés la recherche du nom de l'auteur de l'*Imitation*, cette liste seule ferait un volume. Plusieurs ont déjà esquissé cette bibliographie spéciale; et nous verrons quelque jour un Allemand, doué de l'aptitude toute particulière à ceux de sa nation dans ce genre d'ouvrage, nous en donner une *literatur* exacte et complète.

Le nom de l'auteur de l'*Imitation* est-il donc un de ces mystères comme

(1) *Recherches historiques et critiques sur le véritable auteur du livre de* l'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST; examen des droits de Thomas à Kempis, de Gersen et de Gerson, avec une réponse aux derniers adversaires de Thomas à Kempis, MM de Napione, Cancellieri, de Grégory, Weigl, Gence, Daunou, Onésime-Leroy, Thomassy, Vert, Veratti, etc., suivis de documents inédits par Mg. J. B. MALOU, chan. hon. de la cath. de Bruges, prof. de théol. et bibliothécaire à l'Univ. cath. de Louvain, membre de l'Académie de la religion cath. à Rome et de la Société d'émulation pour l'étude de la Flandre, aujourd'hui évêque de Bruges, 3e édition, revue et augmentée. Paris et Tournay, Casterman, un vol. in-8° de XX-424 pages.

Digitized by Google

il y en a beaucoup dans les profonds abîmes de l'histoire? Se présente-t-il pour revendiquer la paternité de cette œuvre immortelle plusieurs noms dont les droits sont égaux, comme jadis sept villes de la Grèce présentaient des titres équivalents en réclamant la gloire d'être la patrie d'Homère?

Pas le moins du monde. Un nom était connu, s'appuyant sur toutes les bases qui constituent les vérités historiques, sur les témoignages des contemporains, sur des documents écrits, sur les traditions les plus respectables. Pendant deux siècles, ce nom a été seul connu, seul admis dans le monde religieux, comme dans le monde littéraire. Nul n'avait songé pendant deux siècles à lui disputer la gloire de son œuvre. Quelques copistes, quelques imprimeurs avaient, il est vrai, inscrit d'autres noms sur les titres d'un petit nombre de manuscrits et de livres, mais les plus anciens *codices* comme les plus anciennes éditions, portaient invariablement le même nom. C'était celui de Thomas à Kempis.

Pendant deux siècles, aucun écrivain, aucun biographe ne s'inscrivit en faux contre ce nom. Les attributions erronées faites par les copistes et les typographes ignorants n'avaient obtenu aucune faveur; elles étaient au contraire, la meilleure constatation des droits de l'auteur véritable: car chaque fois qu'elles se produisaient, elles étaient relevées par les savants à l'instant même.

L'origine de la controverse qui nous occupe est sans doute un des faits les plus curieux de l'histoire littéraire. Ce n'est pas pour défendre les droits prétendus de l'un ou de l'autre des auteurs signalés erronément sur quelques manuscrits ou livres imprimés, que les savants se mirent en campagne, ce n'est pas pour attribuer l'*Imitation* à S. Bernard, ou à Gerson; ce fut pour en investir un être imaginaire, un personnage dont ils ignoraient le nom, la patrie, l'époque. L'imagination des premiers adversaires de Thomas à Kempis créa de toutes pièces l'illustre Jean Gersen, abbé de Verceil, pour l'opposer au pieux chanoine régulier de Zwolle, et ce fut ce fantôme, issu tout entier des conjectures les plus hasardées, qui eut la gloire d'entrer d'abord en lice. Pour ses premiers parrains, il représentait un ordre célèbre, l'ordre des Bénédictins, pour ceux qui vinrent ensuite, il personnifia les droits de l'Italie. Aussi, de nos jours, compte-t-il encore des défenseurs.

Il faut lire dans l'ouvrage de Mgr Malou l'histoire de la naissance de cette discussion; les efforts extraordinaires des créateurs de Jean Gersen, leurs fictions incroyables, leurs audacieuses puérilités. C'est une peinture très vive, très spirituelle des énormités que l'érudition peut commettre lorsqu'elle s'appuie sur des idées passionnées, et lorsque pour satisfaire à un ridicule patriotisme, elle est obligée d'étouffer toute critique.

Digitized by Google

Ce fut beaucoup plus tard, dans le premier tiers du XVII^e^ siècle que l'on vit poindre à l'horison, un nouveau prétendant, en apparence plus sérieux. C'est le célèbre chancelier Jean Gerson. Mais au moins celui-ci avait-il sur son collègue italien l'immense avantage d'être un personnage réel, ayant vécu en chair et en os, et contemporain de l'époque où l'Imitation de J.-C. apparut dans le monde. Il avait encore pour lui quelques apparences de preuves, des manuscrits et des éditions imprimées portant son nom, il pouvait encore revendiquer les copies et les livres sur lesquels on s'était fondé pour créer le Jean Gersen, abbé de Verceil, car, selon toute probabilité, ce dernier nom, écrit de diverses manières en entier ou en abrégé, n'était autre que celui de Jean Gerson, le chancelier.

Et pourtant ses droits devaient être bien faibles, puisqu'ils avaient été célés pendant plus de deux siècles, et produits seulement par un juge dans l'embarras de se prononcer entre Thomas à Kempis et Gersen.

Aujourd'hui, Jean Gerson représente la France dans la lutte engagée contre Thomas à Kempis. Depuis l'arrivée de ce deuxième champion, le combat devint plus vif que jamais : trois nationalités se trouvaient en présence et leurs défenseurs puisaient sans cesse des armes nouvelles dans leur patriotisme comme dans un arsenal inépuisable. On remua toutes les bibliothèques, on compulsa tous les documents, on se livra à des recherches inouies pour découvrir des témoignages en faveur de l'un ou l'autre des trois compétiteurs. Des écrits sans nombre parurent de tous côtés, plusieurs ordres religieux prirent part à la discussion, le Parlement même fut appelé un jour à y prononcer. On fit des efforts immenses pour arracher à un moine obscur une œuvre immortelle, inspiration d'une âme sainte, pour en gratifier un homme célèbre par ses actions et ses écrits, qui n'avait pas besoin de ce supplément de gloire, mais dont la mémoire y eut trouvé une ample compensation des fautes qui la ternissent.

La controverse relative à l'auteur de l'*Imitation* est un des épisodes les plus intéressants de l'histoire littéraire moderne. Pendant deux siècles elle a occupé l'attention d'une foule d'écrivains, exercé la sagacité de savants de tous genres, et par la multitude d'incidents qui s'y sont produits et qui ont nécessité des études profondes dans diverses parties de la science, elle a produit des travaux qui sont encore aujourd'hui des modèles de critique et qui ont notablement contribué aux progrès de la paléographie, de la philologie et des autres branches auxiliaires de l'histoire littéraire. Plusieurs documents historiques importants ont vu le jour grâce à cette controverse, documents qui seraient encore enfouis peut-être dans les oubliettes des bibliothèques ou perdus dans les boulever-

Digitized by Google

sements sociaux. Nous citerons entr'autres la chronique de Windesem de Buschius, la chronique du Mont Ste. Agnès de Thomas à Kempis, etc.

Elle a appelé l'attention sur cet ordre peu connu des *Frères de la vie commune* et des Chanoines réguliers de St. Augustin, qui rendirent sans bruit tant de services à la religion, aux lettres, à la civilisation dans nos provinces. Après Thomas à Kempis on s'est occupé de Gérard Groote, de Florent Radewyns, de Jean Van Huesden, ces humbles fondateurs d'une école mystique, où Thomas à Kempis apprit les inestimables préceptes de la vie de l'âme, dont l'*Imitation* forme le code.

Les droits de l'humble religieux du Mont-Ste-Agnès ont eu pour défenseurs des hommes savants et zélés qui n'ont épargné ni peines, ni recherches pour les établir de la manière la plus évidente devant les attaques de leurs adversaires. Les PP. Héribert Rosweyde, Héser, Raynaud, Ghesquière et Desbillons, de la compagnie de Jésus, G. Naudé, le célèbre médecin de Louis XIII, le P. Géry et surtout le P. Eusèbe Amort, chanoines réguliers, ont laissé des travaux de critique de premier ordre et qui ont mis la question hors de doute. Mais malgré la solidité des preuves apportées en leur faveur, les droits de Thomas à Kempis ont encore trouvé des compétiteurs et de nos jours surtout on les a contestés plus vivement que jamais.

Mgr. Malou est entré en lice, et résumant d'une manière claire et précise les travaux de ses devanciers, les complétant par des recherches subsidiaires, répondant avec toute l'autorité de la science aux arguments nouveaux des défenseurs de Gersen et de Gerson, il a publié le livre remarquable dont nous allons faire l'analyse, et de l'avis d'un grand nombre de savants, il a terminé définitivement la controverse. On écrira contre Thomas à Kempis, on n'effacera pas son nom du titre de l'*Imitation*.

L'ouvrage de Mgr Malou est arrivé à sa troisième édition et ce ne sera pas la dernière; malgré l'annonce faite par le savant Prélat qu'il dépose la plume pour ne plus la reprendre. Après avoir établi, comme elle l'a fait, les droits de Thomas à Kempis, sa plume peut, en effet, prendre un légitime repos; mais laisserait-elle sans réplique les objections que d'honorables adversaires lui feraient encore? Nous ne le croyons pas. Qui répondrait mieux aux spécieuses considérations des défenseurs de Gerson? Qui démontrerait, avec autant de finesse et d'esprit, les vaines et puériles tentatives des champions de Gersen? Car la discussion n'est pas éteinte : à Valenciennes, s'élabore une nouvelle défense du chancelier, basée, à ce que nous avons appris par l'auteur, sur des considérations et des preuves toutes nouvelles. Modène et Turin n'ont sans doute pas dit leur dernier mot et n'ont pas perdu encore tout espoir de retrouver les traces du mystérieux abbé de Verceil.

Digitized by Google

Il est vrai, comme le dit avec une légitime assurance Mgr. Malou, il est vrai que « pour triompher, la tâche des adversaires de Thomas à Kempis est si rude, le succès si difficile que l'on peut abandonner avec confiance au bon sens public le soin de faire justice des efforts que l'on pourrait tenter encore contre les droits évidents de l'humble chanoine de Sainte-Agnès. »

La première édition des *Recherches* de Mgr. Malou parut en 1848, dans le tome XIV des *Bulletins de la Commission royale d'histoire*, et les exemplaires tirés à part furent rapidement enlevés, Une seconde édition, corrigée et augmentée, fut publiée en janvier 1849 : elle fut traduite en italien par Mgr. Strozzi, de la congrégation des chanoines réguliers deSt.-Augustin. La troisième, revue et enrichie de plusieurs notices nouvelles, a paru cette année. En donnant un court résumé des *Recherches* nous aurons soin d'indiquer les augmentations que cette troisième édition a reçues.

Le chapitre Ier renferme un résumé historique de la controverse d'abord soulevée par les Gersenistes. Le principal défenseur du prétendu Gersen a été M. de Grégory, décédé en septembre 1846. Depuis la deuxième édition des *Recherches* de Mgr. Malou, ce système a été soutenu ou adopté en Italie par MM. Melzi, P. A. Paravia, A. Torri, B. Veratti. En France, la cause de l'abbé de Verceil est abandonnée. Mais il s'est produit en ce pays, tout récemment, un système nouveau, étrange, et dont l'auteur des *Recherches*, fait incidemment justice en quelques pages. Ce système, ébauché par M. Silvestre de Sacy, rédacteur du *Journal des Débats*, développé par M. Ernest Renan et consacré par M. V. Leclerc, membre de l'Institut, consiste à dire que l'*Imitation* n'a eu pour auteur... personne. Selon le premier de ces trois érudits, l'auteur de l'*Imitation*, c'est l'humanité tout entière; suivant le second, ce n'est ni Gersen, ni Gerson, ni Thomas à Kempis, c'est probablement le XIIIe siècle; suivant le troisième, l'*Imitation* est de diverses mains et de divers temps. Enfin, suivant MM. Moland et d'Héricault, on cherche en vain l'auteur de l'*Imitation* : il n'existe pas. Ce livre n'a pas d'auteur.

Mgr. Malou s'élève avec raison contre ce mysticisme, appliqué aux recherches historiques : pâle caricature des évolutions cycliques et des nébuleux *avatars* littéraires inventés en Allemagne à propos de l'Inde, de l'Odyssée et même de Moïse. Il s'étonne à bon droit de voir des hommes, qui passent pour savants et sérieux, essayer de couper court à des discussions importantes, par une sorte de fin de non-recevoir, visant à la profondeur et qui au fond n'est qu'une prétentieuse puérilité. Il est vrai que ces fantastiques opinions n'ont point été soutenues par leurs auteurs d'une manière scientifique et développée; ils se sont contentés de les produire dans quelques phrases brillantes et sonores, comme il en faut

Digitized by Google

dans les feuilletons d'apparat et les préfaces d'éditions illustrées. Ils n'ont peut-être voulu faire qu'un passe-temps de phraséologie; un travail du genre de cet ouvrage anglais, où l'on prouve que Napoléon n'a jamais existé.

Après avoir énuméré les partisans que la cause de Thomas-à-Kempis s'est récemment attachés en France, en Allemagne et ailleurs, le savant auteur passe à l'histoire de la controverse avec les Gersonistes. Cette partie de la discussion est moins féconde en incidents que la première, ses défenseurs sont assez rares et peu convaincus. Le dernier d'entre eux est M. G.-C. Vert, de Toulouse, qui, dans trois publications successives, faites en 1854 et en 1856, a attaqué, avec une certaine violence, les droits de Thomas-à-Kempis. Mais ces raisonnements vagues et spécieux sont pleinement réfutés, tout autant peut-être par ses confrères les Gersonistes que par les arguments de Mgr. Malou.

L'historique de la discussion achevée, l'auteur des *Recherches* aborde son sujet par la constatation et la discussion des titres de Thomas-à-Kempis. C'était suivre la méthode la plus logique; ses adversaires se bornent pour la plupart à lancer un nombre plus ou moins considérable d'arguments contre le chanoine régulier de Sainte-Agnès et crient victoire sans se préoccuper beaucoup de constater d'une manière évidente les droits de Gersen ou de Gerson. Le défenseur de Thomas-à-Kempis procède d'une autre façon. S'armant de tous les secours dont l'historien se sert pour donner à un fait la qualité de *criterium* historique, il interroge les témoins, étudie les manuscrits, analyse l'œuvre même, sujet du litige. De cette enquête littéraire, faite avec le soin le plus minutieux, la vérité sort claire et précise, les droits de Thomas-à-Kempis sont constitués avec une certitude complète.

L'on peut dire aujourd'hui que la question est épuisée et que toutes les pièces sont mises sous les yeux de ceux qui veulent juger. Il est fort peu probable que l'on découvre jamais quelque pièce décisive, irréfragable, qui vienne rayer à jamais la question de l'*Imitation* de la liste des controverses littéraires.

Est-ce à dire pourtant que la question soit entourée de difficultés et de doutes? Nous l'avons déjà dit: pour tout homme qui veut l'étudier sérieusement et abstraction faite de tout faux patriotisme, elle ne peut être douteuse un seul instant. Thomas-à-Kempis est bien réellement le seul qui réunisse les témoignages que l'histoire exige pour inscrire, avec toute la certitude humaine, un nom dans ses annales immortelles. Et le grand mérite du livre de Mgr. Malou consiste à les avoir groupés d'une manière complète, précise, et ne laissant place à aucun doute. Il faut, pour les renverser, revenir aux subtilités les plus raffinées que puisse inspirer le

Digitized by Google

scepticisme ou le parti pris. Ce n'était pas cependant un travail très-facile que de recueillir dans cette immense quantité de livres qui forment la bibliothèque de la discussion, toutes les preuves réunies en faveur des trois prétendants, de les passer au crible de la critique et de remettre tellement en évidence les droits d'un seul, que le lecteur non prévenu prononce lui-même avant d'avoir entendu le juge.

Les témoins produits en faveur du pieux chanoine régulier de Sainte-Agnès, sont au nombre de quinze, tous contemporains.

Le premier d'entr'eux, celui dont le témoignage suffirait seul pour convaincre tout homme dégagé d'une préoccupation quelconque, est Jean Buschius, chanoine de Windesem qui, dans la chronique de son ordre, attribue formellement l'*Imitation* à Thomas-à-Kempis dont il avait été le confrère et l'ami pendant toute sa vie entière. Ce témoignage est décisif, dit Mgr. Malou. Les adversaires de Thomas l'ont compris. « Aussi n'y a-t-il point d'effort qu'ils n'aient tenté pour le rendre suspect et l'anéantir. »

En effet, ils ont nié l'authenticité du passage, affirmé que le manuscrit avait été interpolé par une main récente, enfin ils ont dit que Buschius s'est trompé. Tous ces arguments négatifs sont vite démolis. Pour établir la vérité dont il s'agit, l'auteur se sert entr'autres d'un témoignage officiel de la chronique manuscrite de Saint-Martin, de Louvain, par Jacques-Thomas Bosman, chronique importante que nous avons examinée et qui est devenue la propriété du savant Evêque de Bruges depuis la seconde édition de ses *Recherches*. Bosmans, prieur de Saint-Martin, possédait le codex autographe de la chronique de Buschius, et il avait fait attester en 1760, par un notaire, en présence de plusieurs témoins, l'authenticité du précieux passage (1).

Le second témoin est le Frère Hermann Ryd, né en 1408 et qui, du vivant même de Thomas-à-Kempis, déclare que ce dernier a composé le livre de l'*Imitation*.

Le troisième témoin est l'auteur d'une traduction allemande de l'*Imitation* écrite en 1448, vingt-trois ans avant la mort de Thomas-à-Kempis, traduction qui existait encore en 1760 au monastère de Wingen. Dans ce manuscrit, il était dit positivement que l'*Imitation* a été composée par maître Thomas, chanoine régulier.

(1) La Bibliothèque royale de Bruxelles possède un manuscrit de la chronique de Buschius, copié probablement sur l'autographe paf Michel de Riddere, prieur de Rouge-Cloître, prieur et général du chapitre de Windesem, mort en 1604. Cette copie présente textuellement le passage relatif à Thomas à Kempis et à l'*Imitation*, passage que les adversaires de Thomas disent être une interpolation. Cette opinion n'est pas soutenable.

Digitized by Google

Le quatrième témoignage est tiré d'une biographie de Thomas-à-Kempis, qui se trouve annexée à d'anciennes éditions de l'*Imitation* et, en premier lieu, dans l'édition de Nuremberg, 1494. Il y est parlé du troisième livre de l'*Imitation*. Cette biographie est quelquefois suivie des ouvrages de Thomas, dans laquelle on énumère l'un après l'autre, comme des traités séparés, les quatre livres de l'*Imitation*. Cette biographie et cette liste émanent certainement d'un contemporain.

Le cinquième témoignage est celui d'Albert Hardenberg, disciple de Wessel Gansford, qui fut moine à Ste-Agnès. C'est encore un témoignage des plus positifs.

Le sixième témoin est Mathieu Farinator, carme d'Augsbourg, qui transcrivit en 1472 ou 1475, les quatre livres de l'*Imitation*, en les attribuant à Thomas-à-Kempis.

Le septième témoin est Pierre Scott, chanoine de Strasbourg, qui publia en 1488, à la suite des œuvres de Gerson, un éloge du chancelier de Paris, dans lequel il dit expressément que c'est à tort que l'on attribue l'*Imitation* à Gerson, que ce livre a été publié par un certain Thomas-à-Kempis. Ce témoignage est très-important et il est décisif contre Gerson.

Le huitième témoignage est encore d'un grand poids dans la question. C'est celui de Jean Mauburne, dit Jean de Bruxelles, chanoine régulier qui fit son noviciat dans le monastère du Mont Sainte-Agnès, très probablement du vivant même de Thomas-à-Kempis. Dans son *Rosetum spiritualium exercitiorum*, imprimé à Bâle en 1491, il cite trois ou quatre textes de l'*Imitation* en les attribuant à Thomas, et cela de la manière la plus simple. Or, dans le même ouvrage, il cite également et, presque à chaque page, des passages empruntés à la plupart des écrits de Gerson; pour lequel il professe la plus grande vénération. Il connaissait donc parfaitement les ouvrages de l'un et de l'autre et ne pouvait se tromper dans ses attributions.

Dans la troisième édition des *Recherches*, Mgr. Malou ajoute un autre témoignage important de Mauburne, que dans les deux éditions précédentes il avait cité seulement d'après E. Amort. C'est le passage du *Venatorium* (ou Catalogue des hommes illustres de la congrégation de Windesem), dans lequel Mauburne donne une liste des ouvrages de Thomas-à-Kempis et cite parmi eux le livre de l'*Imitation*. La bibliothèque royale de Bruxelles possède un manuscrit du *Venatorium*, découvert par Mgr. Malou et annexé à l'*Investigatorium sanctorum ordinis canonicorum regul.*, du même. Le livre de Mauburne doit avoir été écrit du vivant de Thomas-à-Kempis ou peu de temps après sa mort, car le dernier des hommes illustres de Windesem cités est Jean Buschius, qui mourut en

Digitized by Google

1479, huit ans après Thomas. En tous cas, le catalogue dressé par lui est, ainsi que le fait remarquer Mgr. Malou, tout à fait original; il n'a été copié nulle part, et le peu de soin avec lequel il a été rédigé prouve que Mauburne n'avait pas l'intention de dresser un inventaire exact et complet des écrits du pieux chanoine régulier, mais de donner une rapide nomenclature, faite de mémoire peut-être, de ses ouvrages les plus usuels. Il agit de la même manière à l'égard des autres écrivains du même ordre. Ainsi, par exemple, il ne cite de Henri de Pauerio que cinq ouvrages tandis que les divers manuscrits de Rouge-Cloître lui en attribuent près de trente (1).

Nous le répétons, le témoignage de Mauburne est un des plus imposants. Par la distinction qu'il fait des ouvrages de Thomas et de Gerson, il semble résoudre d'avance la controverse qui devait s'agiter un jour au sujet de ces deux noms.

Le neuvième témoin est l'éditeur du livre de l'*Imitation*, publié en 1489 à Memmingen.

Le dixième est l'éditeur de la traduction française de l'*Imitation*, publiée à Paris en 1493, qui dit expressément que le livre n'est pas de Gerson, mais de Thomas-à-Kempis.

Le onzième témoin est Georges Pirckhamer qui publia, en 1494, à Nuremberg, les œuvres de Thomas-à-Kempis et parmi ces œuvres l'*Imitation*.

Le douzième est Pierre Danhauser qui donna la même année 1494, et aussi à Nuremberg, une édition de l'*Imitation* sous le nom de Thomas-à-Kempis, auquel il l'attribue positivement (2).

Le treizième témoin est Jean Gailer Kaisperger qui, dans sa *Navicula fatuorum*, cite deux fois l'*Imitation* sous le nom de Thomas.

(1) Dans la liste des écrits de Thomas à Kempis donnée par Mgr. Malou d'après le texte de Mauburne, on lit : Orationes et meditationes plures; — Vita, passiones (?) et resurrectiones (?) Domini. — L'écriture du manuscrit est assez difficile, mais nous croyons qu'il faut lire : *Orationes et meditationes super vita, passione et resurrectione Domini.*

(2) Ces deux témoins n'en forment en réalité qu'un seul selon nous. L'auteur des *Recherches* paraît avoir été induit en erreur par E. Amort, qui affirme qu'il y a eu deux éditions de l'*Imitation* en 1494 à Nuremberg. Nous croyons qu'il n'y en a eu qu'une seule. Nous l'avons sous les yeux. Elle porte pour titre : *opera et libri vite fratris Thome de Kempis*, etc., et commence par une lettre adressée par George Pirckamer, prieur de la Chartreuse de Nuremberg, à Maître Pierre Danhauser. Dans cette lettre, il exhorte ce dernier à laisser là ses études sur les auteurs de l'antiquité profane et à donner ses soins à la la publication des œuvres de Thomas-à-Kempis. Pierre Danhausser répond par une lettre bien tournée qu'il accepte avec joie la proposition qui lui est faite. Cette édition de Thomas à Kempis, publiée chez Caspar Hochfeder, à

Digitized by Google

Le quatorzième est Jacques-Philippe-Forestus de Bergame.

Le quinzième est Badius Ascensius, le célèbre imprimeur de Paris, qui donna, à la prière des Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés, une édition des œuvres de Thomas-à-Kempis, y compris l'*Imitation*. Badius y joignit une vie de Thomas qu'il avait tirée lui-même des documents les plus authentiques. Ce témoignage de Badius, un des hommes les plus savants de son époque, est très-important.

Voilà quinze témoins contemporains qui proclament Thomas-à-Kempis l'auteur de l'*Imitation*. Ce sont tous hommes probes, instruits, connaissant profondément la vérité et la disant sans détour. Plusieurs ont connu personnellement le chanoine de Mont Sainte-Agnès et parlent de son livre avec candeur et sans affectation, à une époque où il n'y avait sur son auteur ni doute, ni controverse. Quel est le point d'histoire littéraire qui soit appuyé de preuves plus fortes? Y a-t-il quinze témoins contemporains pour nous dire que Virgile est l'auteur de l'Enéide, que Dante a fait la Divine Comédie? Quel est le tribunal au monde qui n'accepterait pas comme vrai, à la dernière évidence, un fait constaté d'une manière aussi solennelle.

Aussi, après avoir présenté les dépositions des témoins, Mgr. Malou peut-il dire avec toute l'autorité d'une conviction forte et sincère qui sera partagée par tout esprit non prévenu :

« Il faut donc accepter la tradition contemporaine, domestique, constante, incontestée, universelle, que nous venons de prouver, ou tomber dans un véritable scepticisme historique. Pour bien comprendre la valeur de la preuve historique, testimoniale, que je viens d'exposer, que l'on remarque bien :

» 1° Que les partisans de Gersen et de Gerson sont incapables d'imposer silence à un seul des quinze témoins cités ;

» 2° Que les adversaires de Thomas-à-Kempis ne sont pas en état de citer un seul témoin contemporain en faveur de Gersen ou de Gerson ;

3° Qu'il est superflu maintenant de discuter les preuves que l'on peut tirer des manuscrits, des idiotismes et du contenu de l'ouvrage, parce que la cause de Thomas-à-Kempis est positivement gagnée avant même que l'on aborde ce genre secondaire et accessoire de démonstration :

Nuremberg, en 1494, a donc été faite en commun par les deux personnages ci-dessus nommés.

Sur un exemplaire de cette édition que nous possédons, on trouve la note suivante écrite à la fin du titre : *Obiit 1471. Editio prima in-12 fuit gothica de A. 1492. Hæc est Nurembergen. de 1494, verosimiliter* 2ª. Nous ne trouvons pas de mention d'une édition de 1492 faite à Nuremberg.

Digitized by Google

» 4° Que la question relative au véritable auteur de l'*Imitation* est définitivement tranchée dès ce moment; de sorte que toute discussion ultérieure ne peut avoir pour objet que de confirmer la démonstration déjà achevée et de dissiper les illusions des adversaires de Thomas-à-Kempis. »

Cependant, après avoir rapporté ces témoignages imposants et péremptoires, l'auteur des *Recherches* ne s'arrête pas et il consacre les chapitres suivants à la discussion des preuves paléographiques et philologiques qui établissent surabondamment les droits de Thomas-à-Kempis. Cette partie de l'ouvrage est la plus curieuse et la plus attrayante, elle abonde en détails intéressants sur les manuscrits de l'*Imitation* existant encore ou qui ont joué un rôle dans la controverse. On y prouve que les plus anciennes copies manuscrites avec date, portent le nom de Thomas, ou lui sont favorables par d'autres indications. Les principaux de ces manuscrits et les plus précieux sont à la bibliothèque royale de Bruxelles.

Le plus ancien est celui de 1425, copié sur l'autographe même de l'auteur. C'est le manuscrit provenant de Kizcheim, d'où il passa à Anvers, puis au Père Ghesquière qui en fit l'objet d'une notice, et enfin avec la collection Van Hulthem, au riche dépôt de Bruxelles.

Le second manuscrit dont Mgr. Malou fait mention pour la première fois dans la troisième édition de ses *Recherches* est celui qui appartient au convent de Gaesdonck ou Gadesdonck, près de Goch, et dont l'existence ne fut révélée au monde littéraire que dans les années 1851 et 1852 (1). Ce manuscrit, commencé en 1425, fut terminé en 1427.

Le troisième manuscrit est un des plus célèbres. C'est celui de 1441, écrit tout entier de la main de Thomas-à-Kempis lui-même et reposant aujourd'hui à la Bibliothèque royale de Bruxelles.

Les autres manuscrits, cités par Mgr. Malou, sont moins célèbres, quoiqu'ils aient tous une grande importance dans la question.

Après avoir passé en revue les copies écrites, l'auteur des *Recherches* consacre quelques pages aux éditions imprimées de l'*Imitation* avec le

(1) Une foule de journaux et de revues, ont parlé de ce fameux manuscrit, la *Deutsche Volkshalle* de Cologne, la *Berlin. allg. Kirchen Zeit.*, le *Serapeum*, la *Borsenhalle f. d. deutsch. Buchhandl.*, l'*Anzeiger* de Petzholdt, etc., et malgré tout les détails donnés par eux, une description exacte et complète de ce manuscrit est encore à attendre, croyons-nous. Mgr. Malou exprime également son regret de cette lacune!

Ce manuscrit était cité dans un ancien catalogue des manuscrits conservés dans les bibliothèques de Belgique dressé vers 1487, et appartenant aux chanoines réguliers de St.-Martin à Louvain, catalogue qui peut-être existe encore (V. AMORT, *Deduct. crit*, p, 145).

Digitized by Google

nom de Thomas-à-Kempis, et il prouve que les deux ou trois plus anciennes portent le nom de Thomas et que le XVe siècle en a livré près de 25 éditions avec ce nom, tandis que *deux* seulement portent le nom de Gerson.

De ces études bibliographiques Mgr. de Bruges passe à l'examen des arguments intrinsèques, tirés de la doctrine et des expressions employées dans le livre de l'*Imitation*. Ici le champ des études et de la polémique était vaste. A défaut de preuves positives et directes en faveur de leurs clients, les partisans de Gersen et de Gerson se sont rabattus sur une foule de considérations internes à propos d'expressions, de phrases douteuses, d'idiotismes contenus dans l'*Imitation*, ils ont entrepris, contre le chanoine de Sainte-Agnès, une guerre de tirailleurs, qui ne pouvait, en aucun cas, leur donner la victoire, et ne servait en définitive qu'à entretenir le combat. Mais sur ce terrain comme sur celui de l'histoire, les défenseurs de Thomas doivent nécessairement triompher.

Mgr. Malou démontre d'abord la connexité, la ressemblance qui existe entre les livres de toute l'école fondée par Gérard Groot et le livre de *l'Imitation*. Ce sont les mêmes pensées, le même ascétisme, souvent les mêmes expressions. L'institution même de Gérard Groot est désignée par les historiens sous le nom de *moderna devotio* et ses membres sous le nom de *devoti*, Or, dans l'*Imitation*, Thomas-à-Kempis parle très souvent des *devoti*, et dans ses œuvres incontestées, cet appellatif est employé jusqu'à 440 fois. Dans la troisième édition des *Recherches*, ce parallélisme entre les écrits des membres de cette école a reçu un développement nouveau.

L'*Imitation* est l'œuvre d'un écrivain appartenant aux Pays-Bas ou aux contrées limitrophes de la Basse-Germanie : une foule d'idiotismes flamands, qui transpercent dans le latin du livre, le démontrent à la dernière évidence. Nous n'en citons qu'un seul : *si scires totam Bibliam* EXTERIUS. Mgr. Malou a grandement raison d'insister sur ce passage : un flamand seul peut le comprendre. L'écolier de certain quartier de Bruxelles qui dit encore aujourd'hui : je sais tout mon catéchisme *dehors*, le traduit littéralement.

Les expressions insolites, barbares même, ne sont pas rares dans l'*Imitation*, qui n'était pas une œuvre de style. Or, ces mêmes barbarismes se retrouvent dans les autres ouvrages de Thomas-à-Kempis. Mgr. Malou en dresse une liste assez longue et elle produit une nouvelle preuve, et une preuve des plus fortes, en faveur de la thèse qu'il défend.

Un professeur en droit, de Modène, M. Veratti, pénétré de l'importance

Digitized by Google

de ces arguments intrinsèques, a cru pouvoir les attaquer en faveur de Gersen. Il a donc abordé ces difficultés l'une après l'autre et a entamé à leur sujet une discussion philologique très intéressante. Dans la 3e édition des *Recherches*, Mgr. Malou consacre un chapitre spécial à la réfutation des raisonnements du savant italien. Les lecteurs jugeront, comme nous, qu'elle est complète de tous points.

Il en est de même de la réfutation des difficultés que les autres Gersénistes opposent aux défenseurs de Thomas. Nous ne pouvons suivre ici l'auteur des *Recherches* dans cette vaste discussion des témoignages contraires aux droits de Thomas allégués par ses adversaires, des prétendus auteurs de l'*Imitation* antérieurs au chanoine de Windesem, des manuscrits présentés comme plus anciens que ceux produits en sa faveur, des citations du livre de l'*Imitation*, faites avant l'époque où Thomas-à-Kempis eut pu l'écrire, des difficultés tirées de sa personne, de ses écrits et du livre même de l'*Imitation*. Cette vaste discussion où plusieurs sciences se coudoient, où l'on traite des questions d'histoire, de philologie, d'archéologie chrétienne, ne saurait être résumée. Elle présente une variété infinie de détails, c'est une suite d'escarmouches où l'auteur combat une à une les objections tantôt sérieuses, tantôt puériles, mais toujours spécieuses opposées par les partisans de Gersen ou de Gerson. Il y a là des pages très instructives, et la lecture de cette partie de l'ouvrage de Mgr. de Bruges offre, s'il est permis de s'exprimer ainsi, tout l'attrait d'un roman. Car le patriotisme des uns, l'esprit guerroyant, et, on peut le dire aussi quelquefois l'esprit de chicane des autres, ont accumulé comme à plaisir d'innombrables difficultés tirées de toutes parts. Pas une ne résiste, toutes sont abordées de front et démolies. Le défenseur de Thomas-à-Kempis y donne des exemples curieux des étranges méprises dans lesquelles tombe une érudition peu calme, celle entre autres, où M. de Grégory, ayant tourné trop vite une page de la *Biographie* MICHAUD, confond Gérard Groot, mort en 1384, avec le comte Gérard de Rayneval, diplomate français, mort il y a quelques années.

Après avoir constaté ainsi d'une manière irréfragable les droits de Thomas-à-Kempis et réfuté toutes les objections soulevées contre lui, Mgr. de Bruges examine, dans les deux derniers chapitres des *Recherches*, les droits de Gersen et de Gerson. Quant au premier de ces deux compétiteurs, il n'a point grande peine à démontrer que ce prétendu abbé de Verceil n'a jamais existé, qu'il est sorti tout entier du cerveau des érudits et que le nom de Gersen, Gessen ou Gesen, placé en tête de quelques manuscrits de l'*Imitation*, est tout simplement celui de Gerson altéré par des copistes maladroits. Dans cette partie de la discussion il y

Digitized by Google

a un paragraphe curieux où Mgr. Malou fait justice de l'un des plus fameux *puffs*, — qu'on nous passe le terme, — dont l'histoire littéraire fasse mention. C'est celui où il raconte le système de défense inventé par M. de Grégory au moyen du manuscrit de l'*Imitation* et du *Diarium de advocatis*. Ce *Diarium* se composait de quelques chiffons de papier sur lesquels étaient annotés plusieurs événements arrivés pendant les années 1345 à 1350 dans un petit coin de l'Italie : « Le 7 mars 1345 il neigea, il fit un temps horrible à Valdengo, le 8, mon fils (ou mon domestique, *meus*) Maxarius, revenant de Platto, fut assassiné, et blessé; le 11 février 1349, il naquit une fille à l'auteur du journal; le 12 il plut énormément et il y eut des inondations; le 13, le fléau continue et le vicaire de Saint-Blaise mourut en odeur de sainteté; le 15 — grand jour du journal — c'était un dimanche. Après le partage que je fis, (c'est l'auteur du *Diarium* qui parle) avec mon frère Vincent, qui demeure à Ceridoni, je lui donne en signe d'amour fraternel, et sous l'impulsion des événements, ce précieux *Codex* de l'*Imitation de Jésus-Christ*, que je tiens de mes ancêtres de longue main (*longa manu*, cet idiotisme plus *gaulois* que latin, s'y trouve en toutes lettres), car plusieurs de mes aïeux en ont déjà parlé... » Après ce paragraphe extraordinaire, le *Diarium* se remet à parler d'une tempête et d'une attaque d'apoplexie, et puis cesse. Il avait dit tout ce qu'il avait à dire.

C'est avec de pareilles puérilités qu'on a voulu renverser les témoignages historiques les mieux établis et ravir à un auteur certain, réel, et son œuvre et sa gloire pour en doter un personnage imaginaire. Et dire que des hommes savants ont dû être appelés pour donner leur avis sur l'authenticité de ce journal et qu'ils ont dû réfuter sérieusement les arguments tirés de semblables sources! Aussi rien ne pouvait mieux donner le coup de grâce au système Gersénien que l'emploi de pareils moyens. Le paragraphe des *Recherches*, où se lit le récit de ce curieux épisode littéraire, offre des pages assaisonnées du meilleur sel. Il est vrai que la critique n'a pas toujours la bonne fortune de faire d'aussi merveilleuses rencontres.

La cause de Gerson paraît au premier abord plus soutenable que celle du fantastique Gersen, et cependant elle a trouvé moins de défenseurs et excité moins d'enthousiasme. C'est qu'il s'agit ici de discuter sur le terrain de faits palpables ou possibles, tandis que la défense de Gersen étant livrée tout entière à l'imagination, il fallait y suppléer à l'histoire par l'audace des conjectures, et répondre aux objections par toutes les ruses de la chicane. Les défenseurs de Gerson sont en général plus calmes, ils n'ont point recours aux moyens employés par les champions de l'*abbé de Verceil*. Cependant, malgré le peu de fondement de leur

Digitized by Google

cause, ils n'ont point encore abandonné la lutte, et depuis la 2e édition des *Recherches*, deux nouveaux avocats de Gerson, se sont présentés : MM. Thomassy et Vert. Mais ils n'ont pas découvert un seul document nouveau, ils n'ont pas produit un argument qui n'ait déjà été réfuté chez leurs prédécesseurs.

Il ne s'est pas trouvé un seul témoin contemporain de Gerson pour assurer que le chancelier soit auteur du livre de l'*Imitation;* on n'a non plus jamais cité un manuscrit portant son nom et écrit de son vivant, et l'autorité de ceux qui lui sont postérieurs et qui portent son nom, doit nécessairement fléchir devant l'imposant ensemble de témoignages produits en faveur de Thomas. L'attribution faite par quelques manuscrits à Gerson est une erreur, et il n'est pas difficile de présenter des conjectures très-plausibles pour l'expliquer.

On a essayé d'un autre système pour qualifier Gerson de l'honneur d'avoir écrit l'*Imitation*. On a supposé que ce livre a été composé par Gerson en français et que l'ancienne traduction française des trois premiers livres de l'*Imitation* qui porte dans plusieurs manuscrits le titre d'*Internelle consolation* est le texte original de cet ouvrage.

Cette hypothèse, admise par Aimé Leroy et par M. J. Mangeart, bibliothécaire de Valenciennes, a été développée par M. Onésime Leroy, dans ses *Etudes sur les mystères* et dans son magnifique ouvrage intitulé *Corneille et Gerson*. Elle avait pour base un manuscrit de la bibliothèque de Valenciennes qui renferme les œuvres de Gerson et les trois premiers livres de l'*Imitation*. Plusieurs considérations intrinsèques faisaient admettre à ces honorables écrivains que Gerson était l'auteur de tout ce qu'il y a dans le manuscrit et par conséquent aussi de l'*Imitation*. Mais leur argumentation pénible et la faiblesse de leurs raisons n'ont pu résister à un examen sérieux et les auteurs eux-mêmes, sans renoncer à Gerson, ont abandonné le système échaffaudé par eux sur ce manuscrit (1). L'auteur des *Recherches*, avait déjà, dans les deux premières éditions, victorieusement combattu ce système qui avait trouvé de l'écho

(1) Nous avons déjà dit que, dès l'origine de cette substitution erronnée du Gerson à celui de Thomas à Kempis, les hommes instruits s'empressaient de la rectifier. Nous venons d'en lire encore un exemple que l'on peut ajouter à tous ceux déjà signalés par Mgr. Malou. Dans le catalogue de la bibliothèque de M. Bergeret, qui vient de paraître à Paris, on lit au no 169 l'article suivant : Le livre intitulé : *Eternelle consolacion*. Paris, Michel Le Noir, 1500, 1 v. 4o.

« Sur le premier feuillet une note manuscrite en encre rouge, datée de 1525, mentionnant qu'à cette époque déjà, on attribuait faussement à Gerson le livre de l'*Internelle consolation*, qui alors était reconnue l'œuvre de Thomas Malleoli (sic) à Kempis. »

Digitized by Google

en France et qui avait même obtenu, en quelque sorte, la sanction de l'Institut. Dans la troisième édition, il y revient avec de nouveaux développements, et cette fois, il le détruit complètement. Une importante addition y est faite encore; ce sont trois chapitres dans le premier desquels l'auteur examine les arguments intrinsèques, tirés de la personne de l'auteur, en faveur de Gerson. Dans une étude psychologique sur le célèbre chancelier et un aperçu très-profond sur ses œuvres et ses actions, l'auteur des *Recherches* établit avec évidence qu'il n'y a aucun rapport entre les idées et les sentiments de l'auteur de l'*Imitation* et ceux de Gerson.

La vie tout entière de ce dernier, vie orageuse, turbulente, inquiète, tranche complètement avec la vie calme, douce et cachée que l'*Imitation* prêche à chaque page. Tout homme non prévenu appréciera la valeur d'une semblable démonstration.

Dans les deux autres articles, nouvellement ajoutés aux *Recherches*, l'auteur répond aux récentes publications de MM. Thomassy et Ch. Vert en faveur de Gerson.

Il y a donc pour Thomas-à-Kempis des témoignages évidents, inattaquables, il est l'auteur de l'*Imitation* à l'exclusion de tout autre, et il doit y avoir contre ses compétiteurs de gloire, des arguments décisifs. La dernière partie des *Recherches* est consacrée à l'exposition des raisons concluantes, irrésistibles, que l'on allègue contre les droits de Gerson. Il y est démontré d'abord que la plupart de ses défenseurs n'apportent pas dans la défense de leur client une bien grande conviction. A peine osent-ils affirmer qu'il y a pour lui de fortes présomptions. Les défenseurs de Thomas, au contraire, parlent avec assurance parce qu'ils ont pour eux des preuves positives.

En second lieu, tous les anciens panégyristes ou biographes de Gerson, ainsi que les éditeurs de ses œuvres depuis 1488 jusqu'au XVII^e^ siècle, ont répété que Gerson n'est point l'auteur de l'*Imitation* et que ce livre a un auteur certain qui est Thomas-à-Kempis.

Enfin, ce qui est décisif, c'est qu'il existe un catalogue des œuvres de Gerson lui-même six ans avant la mort du chancelier; or dans cette liste l'*Imitation* n'est point comprise. Un second catalogue, publié l'année même de la mort de Gerson, dressé par le frère de Gerson, par Jacques de Ciresio, n'en parle pas davantage. Il n'y a pas à répondre à de semblables arguments.

Nous n'avons donné là qu'un pâle résumé de la savante et vigoureuse défense de Thomas-à-Kempis par Mgr. Malou. Quoique, au témoignage de de Feller, la question soit depuis longtemps décidée, au tribunal des vrais savants, et que les défenseurs de Gersen ou de Gerson ne soient jamais

Digitized by Google

parvenus à réfuter les excellents travaux de Rosweyde et d'Eusèbe Amort, il n'en est pas moins vrai que cette défense devait être présentée de nouveau.

Il fallait dégager la discussion d'une foule de questions oiseuses, abandonnées, mettre de l'ordre dans cette foule immense de témoignages, d'arguments et d'objections de deux siècles de lutte, et répondre aux attaques nouvelles. Après avoir lu le livre de Mgr. Malou, il n'est personne qui n'admire avec quelle lucidité il a exposé toutes les phases de ce grand procès, avec quelle finesse et quelle érudition, il en résout toutes les difficultés, il n'est personne qui ne dise qu'il a désormais placé Thomas-à-Kempis sur un piédestal d'où il sera bien difficile de le renverser. L'ignorance et le parti pris peuvent essayer encore de l'envelopper de nuages, la science intègre n'étouffera jamais la voix des témoins véridiques qui ont inscrit le nom du moine de Sainte-Agnès sur le titre du livre immortel.

CHARLES RUELENS.

Digitized by Google

DE LA CHINE

CONSIDÉRÉE EN ELLE-MÊME ET DANS SES RAPPORTS AVEC L'EUROPE (1).

Nous avons retracé, dans ses traits dominants et généraux, le caractère du peuple chinois. Pour dépeindre sa physionomie, nous aurions à entrer dans des détails de mœurs, qui pourraient embrasser des volumes. Ce travail, nous l'avouons, dépasserait nos forces. Aussi, nous n'entendons pas faire l'histoire du Céleste-Empire ; nous nous proposons seulement d'en donner un aperçu succint, en faisant surtout ressortir l'état social du peuple et les éléments de résistance qu'il opposera à la civilisation chrétienne.

Ces éléments reposent en premier lieu sur l'orgueil national, qui a sa racine dans les traditions et se rattache à des habitudes séculaires, dont les unes sont bonnes et respectables, les autres mauvaises, ridicules ou futiles, mais qui dans leur ensemble élèvent, entre les chrétiens et l'empire du milieu, une barrière symbolisée dans la grande muraille.

Nous avons donné d'assez longs développements sur la langue, de même que sur l'industrie et le commerce de la Chine. Ces détails, dans notre pensée, ne sont pas purement théoriques, en ce qu'ils n'auraient pour but que de répondre à la curiosité que fait naître aujourd'hui la question chinoise ; ils doivent exercer, comme nous espérons le démontrer, dans un temps qui ne peut être bien long, une influence toute pratique sur les relations des peuples chrétiens avec le Céleste-Empire.

Les puissances qui viennent de conclure un traité de la plus haute importance avec la cour de Pékin, feront respecter les dispositions relatives à la liberté de commerce et à la liberté de conscience. Au besoin, elles sauront et devront appuyer leurs droits par la force des armes, qui sera d'autant plus décisive que le prestige belliqueux de la race étrangère des Mantchoux sera bientôt anéanti aux yeux des vieux Chinois. La défaite subie par les impériaux sur les bords des fleuves des Perles et du Pei-ho, jointe à l'attitude toujours menaçante de l'insurrection, fera comprendre

(1) Suite. Voir pages 97 et 355.

Digitized by Google

à l'empereur qu'il doit prendre au sérieux les réclamations des puissances alliées, notamment en ce qui concerne la religion et le commerce. Mais encore une fois les mœurs résisteront longtemps. Parmi les difficultés qui se présenteront naturellement, il en est une qui se rattache à la langue, dont on devra se servir dans les transactions commerciales. Dans les grands ports on est parvenu à se comprendre à l'aide d'un jargon, où le portugais et l'anglais se mêlent au chinois par des combinaisons bizarres, que le peuple trouve toujours et partout. Mais, comme tout porte à le croire, les relations s'étendront dans l'intérieur et alors les étrangers se trouveront en présence des nombreux dialectes répandus sur cet immense territoire, dialectes que l'on peut apprendre, sans doute, mais qui exigent quelquefois, dit le révérend Milne (1), autant d'étude que le français, l'italien ou le Bengali en réclament de la part d'un anglais. Ce n'est rien encore que la langue parlée; mais, quant à la langue écrite, les difficultés sont telles qu'il est de toute impossibilité que jamais le commerce extérieur puisse s'en servir dans ses correspondances. Les explications que nous avons données sur cette langue figurative en fournissent la preuve, et tous les étrangers qui ont abordé cette étude reconnaissent qu'elle exige un temps extrêmement long, et même, pour être approfondie, la vie entière d'un homme. Nous avons dit, il est vrai, que cette langue semi-idéographique peut être considérée comme une langue universelle; mais nous n'avons pas entendu dire par là qu'elle soit à la portée de l'universalité des hommes. Nous n'avons considéré la chose qu'en théorie, c'est-à-dire au point de vue de la philosophie du langage.

On comprend aisément que jamais le Chinois ne peut devenir, dans les relations internationales, une langue commerciale. Quel sera donc le langage écrit auquel on aura recours dans les affaires? Nous pensons que plus d'une langue européenne est appelée à servir, sous ce rapport, d'intermédiaire entre la Chine et les pays chrétiens. Parmi ces langues, il est probable que l'anglais et le russe occuperont le premier rang. Nous avons vu que les Chinois eux-mêmes, pour des raisons politiques dont nous avons fait ressortir le côté ridicule et odieux, préfèrent recourir au russe dans leurs échanges par la frontière du Nord, plutôt que de se servir de leur propre langue, même pour les communications verbales. A plus forte raison, devront-ils donner la préférence à la première langue pour les correspondances commerciales, qui ne manqueront pas de devenir importantes, si le traité s'exécute largement, comme l'exige l'intérêt des nations chrétiennes. Pour des raisons semblables la langue anglaise sera employée dans l'intérieur du pays. La langue française et d'autres langues européennes s'y introduiront aussi, pour servir aux

(1) La vie réelle en Chine.

Digitized by Google

mêmes usages. L'on sait que le hollandais est cultivé depuis des siècles au Japon (1), dont la langue nationale, comme celle de la Chine, repose aussi sur le système des caractères représentatifs de la pensée.

Les Japonais font grand cas du hollandais; ils lisent même les ouvrages écrits dans cette langue, et le goût leur en est venu par les relations commerciales qu'ils ont entretenues avec la Néerlande, quoique dans un cercle très-restreint, comme on sait, depuis l'expulsion des Portugais, qui eut lieu en 1637. Tout porte à croire que la langue flamande, qui est la même que la langue hollandaise, pourra nous servir aussi d'instrument commercial avec l'extrême orient, dans un avenir plus ou moins éloigné.

Mais, dira-t-on, ne parviendra-t-on pas à écrire les langues de la Chine, du Japon, de la Corée en caractères phonétiques, en composant, au besoin, des alphabets spéciaux, pour chacune de ces langues? De même que nous écrivons ces langues avec nos caractères, ne pourra-t-on se servir du même procédé pour l'usage des pays où elles sont nationales? Nous avons déjà dit que des tentatives de ce genre ont eu lieu depuis longtemps, et que les bouddistes, dès le commencement de l'ère chrétienne, ont cherché à faire admettre en Chine ce système d'écriture, d'après le riche alphabet de l'Inde, afin de faciliter et de mieux généraliser leur prosélytisme religieux. Mais nous avons vu également qu'ils ont échoué dans ce projet, principalement à cause de la difficulté de rendre exactement par un alphabet quelconque les sons de la langue chinoise. Les savants du Céleste-Empire soutiennent que ce système ne peut servir qu'à défigurer et à gâter leur langage, en le jetant dans une espèce de lit de Procuste, où tous les membres du corps sont froissés, toutes les articulations gênées et privées de leur jeu naturel. Si l'on appliquait le système phonétique à l'écriture des dialectes, les difficultés seraient bien plus grandes encore. Alors, en effet, la langue écrite, qui est la même pour les 360 millions d'individus, qui habitent l'empire, se fractionnerait en autant de langues qu'il y a aujourd'hui de dialectes, puisque dans chacun de ceux-ci, il faudrait exprimer d'après les sons usités, les idées par des mots différents; tandis qu'aujourd'hui elles sont représentées par les mêmes caractères semi-idéographiques. L'unité nationale, qui repose avant tout sur l'unique langue écrite serait brisée et se perdrait dans autant de divisions et de subdivisions, qu'il y a aujourd'hui de nuances notables entre les divers dialectes usités.

Ainsi d'un côté, il est impossible de soumettre la langue écrite à un

(1) Quelques auteurs, contrairement à l'opinion de Kaltschmidz et d'autres, regardent la langue japonaise comme polysyllabique. Toutefois, l'on est d'accord pour dire que son système graphique, qui a beaucoup de ressemblance avec celui de la Chine, est très-compliqué. Il s'ensuit que nos observations s'appliquent au Japonais comme au Chinois.

Digitized by Google

système alphabétique uniforme, et de l'autre la nécessité d'une langue commerciale, qui ne peut être qu'alphabétique, se fera de plus en plus sentir. Donc il n'y a que les langues étrangères qui puissent remplir ce but et elles s'introduiront d'autant plus facilement que les Chinois ne se montrent pas hostiles à ces langues, quant aux besoins du commerce, pourvu qu'on leur laisse la liberté de leur langue nationale. Elle fait leur orgueil et représente à leurs yeux la science, et le moyen d'arriver aux places et dignités de l'empire. Les missionnaires ne les gênent pas à cet égard : bien au contraire, ils apprennent eux-mêmes non-seulement les dialectes et les patois, mais ils s'instruisent aussi dans la langue écrite.

Cette dernière étude est chose impossible pour les négociants étrangers, et cependant, pour que le commerce s'étende, prenne des formes régulières et s'entoure des garanties nécessaires, ils éprouveront le besoin d'une langue écrite, dont les Chinois ne pourront pas se passer longtemps non plus. Comme les Anglais et les Américains ont attiré à eux presque tout le commerce maritime, leur langue deviendra prépondérante pour les expéditions par mer. Les Anglais s'appellent aujourd'hui en Chine, d'après M. Milne, les *J Say* (je dis), parce que ce mot revient aussi souvent dans leur bouche que le mot : *dis donc* (1) dans la bouche des français. De même, comme nous l'avons déjà dit, une foule de mots anglais entrent déjà dans les patois de Canton, de Ningpo, de Changaï, etc. C'est ainsi que l'on se familiarisera dans l'intérieur du pays avec l'anglais, qu'on finira par écrire, dès qu'on en aura senti la nécessité.

Si, comme il est probable, cet usage se répand avec le mouvement commercial, on comprendra quelles en seront les conséquences, au point de vue social. Une langue renferme tout un système de civilisation. En l'apprenant on ne peut pas se borner à une seule de ses phases, à celle qu'elle présente pour les affaires; on doit l'embrasser tout entière, et, avec elle, les idées dont elle est l'expression. C'est ainsi que le commerce et l'industrie, comme nous l'avons dit précédemment, deviennent, dans la main de la Providence, un instrument actif, un puissant véhicule de civilisation et de progrès. Il est vrai que les erreurs se propagent souvent par ce moyen avec les idées justes et vraies; mais tout cela remue les nations, et prépare le terrain qui doit recevoir la semence de vérité et de salut. Ce mouvement toutefois ne saurait s'opérer sans choc ni sans une résistance plus ou moins opiniâtre. Si les différences de langues, de dialectes et de patois sont une source de divisions, de querelles et de guerres chez les peuples civilisés, qui y sont habitués depuis des siècles;

(1) Lors de la guerre d'Orient, le peuple de constantinople appelait les français les *dis donc*. Ce rapprochement entre les Turcs et les Chinois fait voir que le peuple est le même partout, et qu'il est moins embarrassé que les savants pour se faire comprendre de l'étranger.

Digitized by Google

à combien plus forte raison ces inconvénients ne se présenteront-ils pas chez un peuple qui n'a pas l'habitude de ces idiomes et qui y est plus ou moins opposé par préjugé national? Une lutte doit donc avoir lieu dans cette matière. C'est une des causes de la résistance, que le christianisme doit rencontrer dans les mœurs des Chinois.

Une opposition semblable se fera jour dans l'industrie, dont les formes diffèrent beaucoup en Chine de celles qu'elle a revêtues en Europe, surtout depuis l'adoption des procédés mécaniques, secondés par l'application de la vapeur. La Chine, sous ce rapport, est l'antipode de l'Angleterre et des grands pays industriels. Si le génie européen s'impose au Céleste-Empire, il ne manquera pas d'y provoquer tôt ou tard une révolution sur ce terrain.

Nous trouvons sur cette importante question, dans la traduction française de l'ouvrage du révérend W.-C. Milne, par M. G. Pauthier, à la page 362, une note qui nous a quelque peu surpris, en ce qu'elle va à l'encontre du progrès matériel, que la société doit subir, en le modifiant autant que possible par les influences religieuses et morales. Voici ce que dit M. Pauthier dans cette remarque : « La nation chinoise aurait, sans doute, beaucoup à gagner, nous le reconnaissons volontiers, à s'approprier quelques-unes des découvertes récentes que la science a faites en Europe; mais dans les conditions de son existence, avec sa population colossale de plus de quatre millions d'âmes (le chiffre de 361,000,000 paraît plus exact) nous doutons fort que la Chine *ait jamais à se féliciter* de l'établissement chez elle de ces grands engins mécaniques qui, en même temps qu'ils *suppriment le travail de l'homme, suppriment aussi dans des conditions données, sa nourriture et sa vie.* Que les cyclopéennes fabriques de Manchester, etc., se voient ouvrir le *vaste marché* de la Chine, comme c'est le projet, et aussitôt une immense *population ouvrière* se verra retirer par elle son *faible et modique salaire,* et des centaines de millions d'individus mourront de faim pour enrichir le commerce étranger. »

Certes, ce n'est pas ici l'endroit d'entamer une dissertation sur les avantages et les inconvénients du système mécanique dans ses rapports avec l'industrie. Nous n'insisterons pas sur le parallèle qui a été établi depuis longtemps en Europe entre l'invention des machines typographiques et celle des engins industriels, comme les appelle M. Pauthier. Ce parallèle toutefois trouve son application en Chine comme en Europe. Nous dirons que l'émancipation du travail, par suite de l'abolition des maîtrises et des jurandes, a produit au commencement en Europe des conséquences tout à fait semblables à celles qui ont été amenées par l'invention et le perfectionnement des machines appliquées à la fabrication. Or la liberté du travail existe dans toute sa force en Chine. C'est, depuis un temps immémorial, le pays classique de la liberté en matière d'industrie. Nous reconnaissons volontiers que cette liberté, comme toutes les autres, et

Digitized by Google

comme toutes les institutions humaines, a ses inconvénients. Mais ce sont là les grands faits sociaux, qu'il est inutile de combattre et que Dieu amène, pour pousser l'homme dans des voies d'amélioration, sous d'autres rapports. Pourquoi n'en serait-il pas de même un jour quant à l'application du système mécanique à l'industrie chinoise, et quant à la concurrence que ce pays aura à subir, non-seulement de la part des fabriques d'étoffes de coton, de laine et de lin établies en Angleterre; mais de la part des fabriques non moins avancées, sous certains rapports, de la France et d'autres pays? Cela se verra surtout en ce qui concerne les soieries, pour lesquelles la concurrence française sera plus à redouter des chinois que celles de la Grande-Bretagne, si un jour le goût français s'introduisait dans ce pays.

Quoi qu'il en soit, nous croyons que les appréhensions de M. Pauthier sont exagérées, lorsqu'il s'imagine que l'Angleterre pourra immédiatement subjuguer la Chine par sa puissance industrielle. Ce qu'il dit des *faibles et modiques salaires* du travailleur chinois suffit pour faire voir que l'industrie indigène luttera bien longtemps contre celle de l'Europe, et qu'elle ne subira le joug de celle-ci qu'à mesure que la Chine contractera des habitudes européennes. Ce sera une révolution, sans doute, mais selon nous bien moins violente qu'on ne le pense. Qu'on réfléchisse aussi au peu de besoins qu'éprouve l'ouvrier chinois, et qu'on ne perde pas de vue que les frais de transport des marchandises de l'Europe pèseront toujours pour beaucoup dans la balance en faveur de la Chine. Nous admettons que dans ce pays comme en Europe cette révolution matérielle accroîtra le paupérisme, qui y existe déjà à un si haut degré, surtout lorsqu'on aura appliqué, pour faciliter la concurrence, les procédés mécaniques à l'industrie indigène. L'on y verra alors ce qu'on a vu chez les peuples industriels de l'occident : une augmentation de population, une extension de la misère et une émigration inévitable, émigration qui s'opère depuis quelque temps déjà sur une assez grande échelle, de Chine vers les autres contrées du monde. Ce mélange de peuples et de races doit amener des conséquences sociales qu'il est facile de prévoir.

Les émigrés, sans se fusionner entièrement avec les peuples chez lesquels ils vont chercher des moyens d'existence, en prennent cependant petit à petit les opinions et les mœurs. Ensuite il s'établit entre ces colonies d'ouvriers et leur mère-patrie un *va* et *vient* qui neutralise les antipathies de races et qui propage les idées progressives dans l'intérêt de la civilisation. En examinant d'un point de vue élevé la révolution industrielle, qui s'est introduite en Europe, et les conséquences qu'elle doit avoir tôt ou tard pour les pays les plus écartés les uns des autres; en réfléchissant à l'impulsion donnée par la vapeur aux communications internationales, on ne peut s'empêcher de voir dans ce grand mouvement, qui emporte le monde et l'entraîne évidemment vers des destinées nou-

Digitized by Google

velles, un fait providentiel qui, malgré les froissements qui en sont inséparables, et en partie par ces froissements mêmes, doit avoir pour dernier résultat le triomphe de la civilisation chrétienne. Telle est l'idée que nous nous formons des machines en général et des résultats qu'elles doivent avoir pour la Chine. L'introduction des machines industrielles est un fait trop colossal pour qu'on s'arrête aux inconvénients seuls qu'elles doivent amener, comme toutes les grandes innovations. On ne peut s'empêcher d'y reconnaître quelque chose de grand et de noble. Dieu seul connaît les modifications morales et religieuses, que devront subir les nations, pour rétablir l'équilibre évidemment rompu par le développement prodigieux de l'industrie; mais tout fait supposer que le remède ne se trouvera que dans une nouvelle extension et une plus grande importance données à l'application des principes du christianisme. Quand on envisage les faits qui se passent aujourd'hui, dans leur ensemble, on doit aboutir à des conclusions semblables à celles qui précèdent, ou bien il faut dire qu'on désespère de l'avenir de la société; et telle n'est certainement pas l'opinion de l'écrivain dont nous venons de citer les paroles.

Nous sommes les premiers à reconnaître les froissements et les luttes que le traité de commerce conclu avec la Chine doit produire dans ce pays. La nouveauté, la quantité, la perfection des marchandises étrangères, plus que le bon marché, soulèveront les préjugés nationaux et feront naître des conflits, surtout dans les centres de fabrication. Mais, comme le grand commerce ne s'exerce qu'au moyen de retours, les spécialités chinoises, telles que les soies brutes, les porcelaines, les thés, seront demandées évidemment en plus grande quantité qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Les peuples chrétiens contracteront aussi, sous ce rapport, de plus en plus les goûts des produits chinois. Il y aura de ce chef une compensation pour la Chine. Cette compensation, il est vrai, ne s'étendra pas immédiatement à toutes les catégories d'ouvriers, et ceux qui seront froissés dans leurs industries. seront momentanément en souffrance. De là, nous le répétons, des luttes inévitables et qui arrêteront, dans certaines classes de la société, le progrès de la civilisation européenne. C'est un des nombreux obstacles que celle-ci doit rencontrer dans ce pays, avant que son triomphe y soit décisif.

La liberté du travail, qui existe depuis longtemps en Chine, comme nous venons de le voir, et qui, comme ailleurs, y règne à côté d'un désolant paupérisme, a fait comprendre depuis longtemps aussi, mais surtout depuis les premières prédications et les exemples de dévouement des missionnaires catholiques, la nécessité des institutions de bienfaisance.

La liberté de l'industrie s'y trouve à côté de la liberté de la charité.

Digitized by Google

Nous avons démontré dans un ouvrage récent (1) que l'on y voit des institutions érigées et dirigées par des sociétés particulières, notamment des hospices d'enfants trouvés (2). Ces établissements, dit le révérend

(1) Tableau de la charité chrétienne, p. III.

(2) Il est étonnant que M. Milne, tout en reconnaissant que les maisons d'enfants trouvés sont très-nombreuses en Chine, cherche à atténuer les reproches qu'on a adressés depuis longtemps aux chinois du chef du crime d'infanticide. Selon cet auteur, les mœurs dans ce pays ne seraient guère sous ce rapport plus corrompues qu'elles ne le sont en Europe. Il s'élève contre Barrow, qui après avoir visité le Céleste-Empire, à la fin du siècle dernier, affirme que la police de Péking emploie secrètement un certain nombre d'agents pour faire une tournée *le matin de bonne heure* avec des voitures, et ramasser les corps des enfants qu'on aurait jetés dans la rue pendant la nuit. On ne prend aucune information ; les corps sont portés hors de la ville, à un puits commun, où l'on jette pêle-mêle *ceux qui sont encore vivants*, comme ceux qui sont morts. Au dire du même auteur, les missionnaires catholiques se rendaient tous les matins au puits, pour tâcher de sauver quelques victimes, et les élever dans la religion catholique romaine. Tous les missionnaires avec lesquels M. Barrow a eu occasion de s'entretenir, lui ont assuré avoir été témoins à ce sujet des scènes les plus révoltantes. On lâche le matin des chiens et des porcs dans les rues, avant que les voitures fassent leur tournée. Il calcule que le nombre des enfants détruits de cette manière, à Péking seulement, s'élève à *neuf mille* par an. M. Milne et M. Pauthier, dans une note jointe à sa traduction, cherchent à réfuter par des arguments négatifs ou des allégations vagues, les faits positifs et circonstanciés cités par Barrow, dont le témoignage s'accorde avec les faits avancés dernièrement par l'*Univers*. M. Milne et son traducteur pensent avoir réfuté Barrow en disant que depuis l'an 1800 aucun voyageur n'a été témoin, ni entendu parler de faits semblables. Mais les touristes, ambassadeurs ou autres, sortaient-ils le matin de bonne heure? On cite à l'appui M. Lay, qui assure que les rues des villes chinoises sont tellement fréquentées qu'il serait impossible d'y lâcher des porcs.

Nous demanderons si elles sont très-fréquentées le matin *de bonne heure*. M. Milne insiste et en s'appuyant sur l'autorité de MM. Lay et Tradescaut, il assure que les rues, à la Chine, sont *en général* si étroites qu'aucune voiture ne saurait y passer. Le témoignage de Barrow se rapporte, comme on l'a vu, à Péking. Or, voici ce que nous lisons au sujet de cette ville dans la *Relation du voyage de M. Evert Isbrand* (de la famille des Isebrant encore existante en Belgique), *envoyé de Sa Majesté Czarienne à l'Empereur de la Chine, en 1692, 93 et 94* (*) : « Les rues de cette grande ville sont presque toutes tirées au cordeau, les plus grandes sont larges d'environ *six vingts piés* et longues d'une lieue, bordées presque toutes de maisons marchandes, etc. » Une largeur de *six vingts pieds* est suffisante sans doute pour permettre la circulation des voitures.

Nous savons d'après ce que nous a raconté à nous un voyageur, que les chinois nient les faits relatifs à l'infanticide. Ils savent très-bien que c'est un crime, et ils en rougissent. Mais cela ne prouve pas que les faits allégués par Barrow sont calomnieux. M. Milne, qui raconte le bon accueil qu'il a reçu comme ministre protestant, dans les bonnes familles chinoises, a cru peut-être qu'il était de bon ton d'abonder sur ce point dans le sens des chinois, et de dire que

(*) A Amsterdam, chez Jean-Louis de Lorme, libraire, sur le Rockin, *à la liberté*, 1699, p. 164.

Digitized by Google

M. Milne, se rencontrent dans toutes les principales villes de la *terre fleurie* (la Chine).

« Le premier que j'inspectai, en 1842, dit-il, était dans la cité de Ningpo. En approchant du portail extérieur, j'observai une crèche assez grande pour y déposer un enfant. Au-dessus de sa principale entrée était une inscription équivalente à ces mots : *Nourriture et protection des enfants*. Elle indiquait suffisamment l'objet précis de l'institution.

» A gauche et à droite s'ouvraient des portes surmontées d'une tablette portant ces mots : *chambre de lait*, ou salle de nourrices.

» Cet établissement laissait beaucoup à désirer sous le rapport de la propreté.

» Les garçons y restent jusqu'à l'âge de 12 ans, époque à laquelle ils sont loués pour quelque métier, ou adoptés par quelques personnes sans enfants ; les filles y séjournent jusqu'à l'âge de 14 à 15 ans. Alors elles sont placées comme servantes. »

Il n'est pas rare de rencontrer dans les diverses parties de la Chine des institutions semblables. A Changhaï il s'en trouve une des mieux tenues, et qui fut fondée en 1710.

M. Milne, tout en atténuant ce que certains écrivains, et entre autres Barrow, ont avancé au sujet de la fréquence de l'infanticide en Chine, reconnaît cependant implicitement que le grand nombre d'hospices d'enfants trouvés, qui existent dans ce pays, vient à l'appui des assertions de ces auteurs. « Quoique l'infanticide, dit-il, et les noyades d'enfants du *sexe féminin* aient pu être en certains lieux et à certaines époques l'occasion d'une telle sollicitude et d'une telle générosité de la part d'un public charitable, au point d'encourager la fondation des *asiles pour les enfants trouvés*, il est à peine possible de douter qu'à la Chine, comme dans le reste de la terre, il existe au fond des cœurs l'étincelle d'humanité, procréée, sinon entretenue par les scènes déchirantes auxquelles les temps de misère et de famine ont donné et *donnent encore lieu* dans les pays situés aux bords des rivières. Par suite de ces terribles catastrophes, des districts tout entiers ont été dépeuplés ; des *centaines* d'enfants ont été, non pas *précisément abandonnés ; mais placés aux portes des gens riches par des parents malheureux*, alors qu'ils ne pouvaient plus endurer les cris d'une souffrance impossible à calmer,

les accusations qu'on dirige contre eux ne sont pas fondées. Comme, d'un autre côté, les missionnaires catholiques ont affirmé ces faits, dont ils disent avoir été témoins, et auxquels ils cherchent à remédier en rachetant les enfants, ils doivent être moins bien venus par là dans certaines maisons de la Chine. Parmi ceux qui nient les faits sur lesquels se fonde l'association de *la Sainte-Enfance*, n'y en aurait-il pas qui voudraient faire passer cette œuvre de charité, comme tant d'autres, pour une *exploitation*? M. Milne, sans aller si loin, n'aurait-il pas été influencé par les adversaires de la charité catholique, qui existent partout?

Digitized by Google

et qu'ils espéraient qu'un *samaritain inconnu* viendrait ramasser le petit être confié à la Providence. »

Qu'on jette un voile sur les crimes des Chinois, lorsqu'on a affaire à eux, et cela dans le but de gagner leur confiance et leur sympathie, nous le concevons, et nous n'en voulons pas, de ce chef, à l'auteur que nous venons de citer; mais il ne devrait pas se permettre, de faire de la *sensiblerie*, dans un ouvrage destiné à être lu en Europe, afin d'excuser des mères dénaturées qui abandonnent par *centaines* leurs enfants à un *samaritain inconnu*. De cet abandon barbare à l'infanticide il n'y a évidemment qu'un pas; l'on peut supposer en effet, que les mères, qui ne peuvent plus *soutenir une souffrance impossible à calmer*, se portent, par suite de la même faiblesse, à des actes plus coupables que l'abandon, ne fût-ce que pour mettre fin à des souffrances, qu'elles désespèrent de pouvoir calmer. Il est clair pour quiconque connaît le cœur humain que des mœurs telles que celles que décrit M. Milne, doivent donner lieu à des cas d'infanticide bien plus fréquents que tout ce que l'on voit, sous ce rapport, dans nos populations les plus dépravées. Cela justifie au fond ce qui a été dit à ce sujet par des missionnaires catholiques et par des écrivains impartiaux, et cela fait ressortir la sagesse et la charité qui ont inspiré les mesures prises, surtout par l'institution de la *Sainte-Enfance*, pour prévenir, autant que possible, les fatales conséquences d'une coutume barbare, qu'il est difficile de s'expliquer, même dans les limites qu'y assigne Milne, sans admettre une certaine connivence de la part de l'autorité.

Sans cela verrait-on se renouveler, même dans des moments de grande misère, ces scènes déchirantes? Si le crime de l'abandon des enfants était suffisamment réprimé, les parents ne préféreraient-ils pas partager avec eux les horreurs de la faim, et s'exposer avec ces innocentes créatures aux regards des riches, pour exciter leur commisération? c'est ce que la nature leur suggèrerait, sans aucun doute, s'ils agissaient par humanité, comme on semble le supposer, et s'ils n'obéissaient pas à une habitude dépravée, mais qui leur paraît d'autant moins criminelle, qu'elle est plus invétérée dans les mœurs et plus généralement répandue.

Cette supposition doit être admise comme fondée, s'il est vrai, comme le dit l'auteur de la *Vie réelle en Chine*, qu'il n'est pas rare de voir à Changhaï, pendant l'intensité du froid, des marchands ou des familles bienfaisantes souscrire pour donner des vêtements aux pauvres, et y ouvrir des cuisines où l'on fait bouillir du riz et du thé, pour les distribuer, au moyen de cartes, à la foule des malheureux. Ces actes de générosité se rencontrent assez généralement dans le pays, ajoute l'auteur; dans les temps de calamité, le gouvernement lui-même a l'habitude de donner des preuves de sa munificence. Comment donc les mères abandonneraient-elles si facilement leurs enfants, si elles n'y étaient en quelque sorte autorisées par l'usage?

Digitized by Google

Les actes de bienfaisance publique et privée, joints aux établissements charitables pour les enfants, pour les veuves, les infirmes et les impotents, font voir qu'en Chine la liberté de la charité existe à côté de la liberté de l'industrie. Le paupérisme, comme nous le verrons mieux plus loin, y règne aussi à un haut degré et s'y trouve aggravé par la dégradation des mœurs publiques et privées. Les vices de la nation opposeront longtemps une barrière à la propagation de l'Evangile; mais d'un autre côté l'extrême misère qui désole si souvent le pays et les pratiques charitables, qu'elle fait naître, feront comprendre, il faut l'espérer, la nécessité du christianisme, qui peut seul porter remède à tant de maux.

On a appelé la Chine le pays des contrastes. Cela se vérifie surtout dans les mœurs et dans la vie intime du peuple. Souvent on y découvre des éléments, qui se combattent, dont l'un rappelle des vertus patriarcales et semble découler de la religion primitive, et dont l'autre accuse un oubli complet du vrai et du juste et une profonde dépravation. M. Isbrand, qui fut chargé par le Czar, Jean Alexéwitz, d'une mission auprès de la cour de Péking, fut frappé de cet antagonisme et surtout de la perversité et de l'aberration radicale du sentiment religieux, même chez les personnes, qui semblaient appelées à une vie plus régulière. C'est ainsi qu'ayant rencontré une religieuse Bouddhiste, qui murmurait des prières, en défilant une espèce de chapelet, il lui demanda ce qu'elle adorait. « J'adore, répondit-elle, le Dieu que votre Dieu a chassé du ciel; mais notre Dieu y doit remonter et en chasser à son tour le vôtre, et c'est alors qu'on verra des changements parmi les fils des hommes (1). » C'est l'idée de l'idolâtrie portée à sa plus haute expression.

M. Milne fait un triste portrait de certaines religieuses du Céleste-Empire; il les représente comme fumeuses d'opium et comme destituées de tous les sentiments chastes et délicats, qui font l'honneur du sexe. Du reste il n'a pas meilleure opinion de la nation en général. « Athée, mondain, sensuel, orgueilleux, entêté, inhumain, insensible, indifférent, attaché aux ancinnes idées, détestant la nouveauté, sans principe, sans fermeté, obséquieux, louangeur et formaliste, tel est le Chinois, dit M. Milne. D'un autre côté, la continence chez les femmes, consacrées au cultes, la vénération pour les ancêtres, la piété filiale sont en grand honneur dans tout le pays. Dans cette lutte de vices et de vertus, qu'on découvre au fond de l'état social, l'amour des enfants pour leurs parents est un des traits caractéristiques de la nation. Ce sentiment est élevé à la hauteur d'un véritable culte religieux; y porter atteinte, c'est non-seulement froisser l'opinion publique, mais c'est enfreindre la loi. L'Empereur Taokung était le fidèle interprète de cette vertu, dont il

(1) *Relation du voyage de M. Evert Isbrand, etc.*, par *te sieur Ada Brand*, page 112.

Digitized by Google

voulait donner en même temps un éclatant exemple, lorsqu'il disait dans son mémorable testament : « Pendant les trente ans de notre règne nous sommes resté constamment dans les *bonnes grâces* de l'Impératrice notre mère; jamais notre respect et notre prévenance à son égard ne furent en défaut, et nous avons rempli à son égard jusqu'à sa mort tous les devoirs de la piété filiale. »

Ce pieux sentiment, qui répand une si douce atmosphère dans l'intérieur de la famille, a une haute et mystérieuse signification qui se manifeste dans le culte des ancêtres, développé à tel point, qu'il a une liturgie très-minutieuse. Ce culte joue un rôle (1) dans toutes les circonstances de la vie des familles : les ancêtres doivent être informés de chaque entreprise, de chaque événement, de la prospérité et des malheurs de la maison. La cérémonie de la collation du bonnet (*Guan-li*) laquelle inaugure l'entrée de l'adolescent dans la classe des jeunes gens, et celle de la coiffe de femme (*Zsi-li*), donnée aux jeunes demoiselles, deux cérémonies auxquelles se rapporte tout un rituel de prostrations, de grandes et de petites inclinations, de lotions des mains, d'épanchements de vin, de fumigations, de prise d'habits et de récitations de règles morales, ces cérémonies, disons-nous, doivent commencer et se terminer en présence d'un certain nombre de parents, dans la chapelle consacrée aux ancêtres. Le lendemain de la solennité, le jeune homme se dispose à faire les visites requises. La coiffure de la jeune personne coïncide d'ordinaire avec ses fiançailles, et le jour de la cérémonie est laissé au choix du fiancé. On s'attache surtout à prendre un jour propice, et à cet effet, on consulte le calendrier (2).

Les rites concernant les fiançailles et le mariage dont le début a lieu également dans la chapelle des ancêtres, sont encore plus compliqués. Ces cérémonies se terminent par un festin, où l'on fait des libations, des offrandes de mets aux ancêtres.

Le culte des morts depuis le chevet du moribond jusqu'aux obsèques et à la commémoration annuelle et séculaire, embrasse tout un code de formalités. La complainte funèbre, le repas pour le défunt, tout est ponctuellement réglé et prescrit. Les cérémonies des funérailles se font avec pompe et avec un luxe qui va jusqu'à la prodigalité. Tout ce qui se rapporte au deuil, depuis le bandeau de la tête jusqu'aux souliers, doit être en blanc. Nous ferons remarquer à ce sujet, avec l'abbé Huc, que les usages des chinois sont presque toujours en opposition formelle avec ceux de l'Europe. Le deuil pour père ou mère, comme expression de la piété filiale, dure trois ans; mais il peut être réduit à vingt-sept mois, par mesure administrative. Pendant ce temps on ne peut exercer aucune

(1) Voir à ce sujet : *Historisch politische Blatter*, livraison du 16 avril dernier.

(2) Travaux de la légation russe, par Zwehtkoff.

Digitized by Google

fonction publique; le mandarin et le ministre d'Etat lui-même doivent suspendre leurs relations officielles avec leurs administrés. Zwehtkoff, en rapportant ces particularités dans ses *travaux de la légation russe*, entre en même temps dans des détails relatifs aux sacrifices en l'honneur des aïeux.

Le respect pour les cendres des ancêtres s'étend à celles des amis défunts. C'est ainsi que M. Milne (1) dit avoir rencontré à Changhaï une maison mortuaire, destinée à déposer provisoirement les cercueils renfermant les restes d'amis décédés, jusqu'à ce qu'on puisse les emporter au lieu de son domicile. Les cercueils étaient fournis par les parents, si le défunt ne s'en était pas procuré nn de son vivant, selon l'usage qui impose de ce chef, une dépense proportionnée à la fortune des familles. Cette maison funèbre servait en outre à recueillir la dépouille mortelle des natifs de Ningpo, qui venaient à mourir à Changhaï, pauvres, sans amis ou sans être reconnus. On y gardait les corps, en attendant qu'ils fussent réclamés par leurs familles respectives.

Du reste ce respect pour les morts, qu'on retrouve également dans l'embaumement des momies d'Egypte, et qui a de profondes racines dans le caractère chinois, a décliné avec la religion même, dont nous avons exposé précédemment l'état de décadence; les chapelles d'ancêtres sont devenues plus rares aussi (2). Ce culte des morts, si généralement répandu et si religieusement observé en Chine ne peut s'expliquer que par l'idée de l'immortalité de l'âme, dont le germe doit avoir été déposé dans les traditions primordiales du peuple. Il y a toutefois une contradiction frappante entre l'empreinte que ce principe a conservée dans les mœurs et le silence que la religion officielle garde à ce sujet. Gfrorer (3) cherche la solution de cette énigme dans le chamanisme, qui reconnaît une âme à l'homme, à l'exclusion de la femme, et qui aurait été la religion primitive des chinois. Mais il reste toujours à expliquer pourquoi la loi religieuse, sans nier cette vérité, n'en fait point mention. Ne peut-on pas admettre que Lao-tzeu et Confucius ont craint qu'en proclamant ce dogme, il ne devînt une source d'idolâtrie? Le culte actuellement rendu aux ancêtres semble autoriser cette supposition.

Le mariage est pour les Chinois un devoir qui découle également de la vénération qu'ils professent pour leurs aïeux; mourir sans postérité serait manquer de piété envers les ancêtres. Les hommes qui restent célibataires sont rares dans l'empire du milieu. Du reste, le mariage dont le contrat est parfois conclu par les parents avant la naissance des enfants, est en général une affaire de pure convention. L'épouse s'achète, et devient ainsi un article de commerce (4), qui est cédé au plus offrant, ce

(1) *La vie réelle en Chine*, p. 374.
(2) *Hist. polit. Bl.* Liv. 16 avril 1858.
(3) *Urgeschichte des menschlichen Geschlechtes.*
(4) *Hist. polit. Blatt.* Ibid.

Digitized by Google

qui place la femme, par rapport à l'homme, dans une condition d'infériorité déplorable. On sait que la femme, plus ou moins dégradée chez tous les peuples païens, n'a été relevée que par le christianisme. Chez les chinois, l'éducation des filles est une dure préparation à l'état de servitude, qui les attend. Séquestrées, traitées comme servantes, dépourvues presque complètement d'instruction, elles végètent jusqu'à ce qu'un jour elles se trouvent fiancées à des époux qui leur sont inconnus. La femme mariée n'est pas plus heureuse; son mari peut la battre impunément, la laisser mourir faute de nourriture. La polygamie, tolérée par la loi, n'est pas de nature à améliorer cette triste position de la femme. Elle rend inévitables, en Chine comme partout où elle existe, les haines et les divisions dans les familles. La langue écrite, qui peint les idées par des figures, est très-expressive à l'endroit des femmes : les caractères, qui rendent les idées de *rixe* et de *combat*, sont deux fois juxta-posés pour désigner une personne du sexe; si on les répète trois fois, ils indiquent un désordre complet; les trois caractères répondant à *femme*, à *main*, et à *balai*, étant mis ensemble, donnent l'idée d'une femme mariée. Un proverbe chinois dit qu'il ne faut écouter la femme ni la croire.

La femme principale, dans un ménage, a une prérogative relativement aux *petites femmes*, en ce que non-seulement ses propres enfants, mais aussi ceux de ces dernières, doivent la reconnaître et la traiter comme leur véritable mère. Aussi les enfants des concubines ne portent-ils le deuil que pour la mère officielle. Lorsqu'une maison est en faillite, les petites femmes sont vendues avec les meubles. D'après les livres *King*, l'épouse en titre reste seule libre, en pareil cas, avec ses enfants et ceux des femmes mises à l'enchère. Yvan, dans son ouvrage intitulé : *Canton, un coin du Céleste-Empire*, raconte des faits qui prouvent que, dans cette partie de la Chine, les femmes principales exercent à l'égard des subalternes un véritable despotisme. D'après Fortune (1), la condition de ces dernières est quelque peu plus humaine dans les fermes à thé.

Après cela, parlerons-nous de l'usage barbare qui consiste à comprimer le pied aux filles pendant l'enfance, ce qui leur rend la marche très-pénible pour la vie? Bien que cette difformité passe pour une beauté, cependant on la rattache à une origine odieuse, sur laquelle les opinions diffèrent.

La condition dégradante des femmes en Chine les porte parfois à des actes de désespoir, et l'on en voit, depuis quelques temps, un grand nombre qui s'attachent à une secte dont elles attendent un meilleur avenir. C'est la secte de l'abstinence ou des consommateurs de plantes, laquelle a pris surtout un grand développement dans le midi de l'empire (2). Les femmes engagées par des vœux dans cette association,

(1) *Travels in China.*
(2) *Hist. polit. Blat.*, livrais. du 16 avril 1858.

Digitized by Google

espèrent, si elles restent fidèles à leurs engagements quant à l'abstinence de viande et de poisson, être délivrées, après leur mort, du malheureux sort réservé à leur sexe, et renaître en prenant un corps d'homme. Cette secte, qui se nourrit de légumes et qu'on peut appeler, pour cette raison, la secte des *phytophages*, est peut-être la moins dégradée de celles de l'empire du milieu; elle est fortement organisée et divisée en compagnies, qui déploient partout un prosélytisme des plus actifs. Le directeur fait de temps en temps l'inspection des compagnies et soumet à la bastonnade les personnes dont la conduite n'a pas été exemplaire. Un fait remarquable, cité par plusieurs sinologues, et qui semble se rattacher à une idée vague de l'origine du christianisme, c'est que la secte voit, dans la région de l'orient, le pays du malheur, et dans celle de l'occident, le pays du bonheur (1). C'est, en effet, de l'occident que doit venir la *bonne nouvelle* pour ce peuple assis encore à l'ombre de la mort.

L'Evangile, comme nous l'avons déjà fait remarquer, trouve parmi les chinois plus d'un point d'appui, entre autres dans le sentiment d'honneur, qui s'attache à la continence chez les femmes; tandis que le célibat déshonore l'homme aux yeux de cette nation, une fille qui, pour tenir compagnie à ses parents, refuse de se marier, reçoit, après sa mort, les plus grands honneurs. Une veuve, qui par respect pour la mémoire de son mari défunt, renonce à un second mariage, n'est pas moins considérée dans l'opinion publique. On érige à ces personnes des monuments, aux frais desquels contribuent tous les parents; le plus souvent ce sont des arcs de triomphe en pierre ou en bois, qui sont ornés de sculptures, représentant des animaux fabuleux ou des plantes de diverses espèces. Une inscription placée sur le frontispice, énonce la *gloire de la virginité ou du veuvage*, tandis que sur les faces on lit l'éloge des vertus personnelles des héroïnes (2).

Ces arcs de triomphe, dit le missionnaire Huc, se rencontrent très-souvent sur la voie publique, quelquefois même dans les villes. Ce sentiment de vénération pour l'état de virginité offre, évidemment, un point de rapprochement avec le christianisme. On entend souvent l'éloge des vierges chrétiennes dans la bouche des chinois. Ce sont elles surtout qui arrachent à leur malheureux sort ces nombreux enfants, que la barbarie autant que la misère voue, comme nous l'avons vu, à l'abandon et à la mort. Le père Brouillon cite à ce sujet des exemples édifiants, particulièrement celui de la vieille Lao-momo (c'est-à-dire la vieille tante), laquelle, à l'âge de 65 ans, exerça toutes les œuvres de charité envers les malades, les pauvres et les enfants; qui attira ensuite vers elle des jeunes personnes, qu'elle forma les unes à l'enseignement,

(1) Brouillon, *Mémoire*, p. 170. — Huc, *Empire chinois*, II, p. 237. — *Hist. polit. Blatt.* loco cit.
(2) Ibid.

Digitized by Google

d'autres à la mission d'hospitalières, et d'autres encore à la direction d'écoles gardiennes, et qui fut comblée, pour ses vertus, des bénédictions des païens et des chrétiens.

Le révérend William C. Milne, dans son zèle de ministre protestant, ne comprend pas que le catholicisme, en relevant de sa dégradation la femme chinoise, par l'héroïsme des femmes chrétiennes et par le culte de la virginité, prépare les voies au triomphe du christianisme dans ce vaste empire. Il attend beaucoup, lui, de la diffusion des bibles imprimées en beaux caractères chinois : il critique surtout ce qu'il appelle le *culte exorbitant* rendu à Marie. Il cite, pour preuve de ses assertions, les litanies de la Vierge répandues dans l'empire et qu'il traduit du chinois. Cette formule de prière est au fond la même que celle qui est usitée partout chez les catholiques, sauf qu'on y répète, sous diverses formes, les vertus de Marie, qui rencontrent le plus de sympathie à la Chine, notamment la vertu de chasteté. On y trouve aussi la qualification de *Reine des saints ancêtres*, donnée à la sainte Vierge, et qui rappelle la vie des martyrs et autres saints personnages de l'empire chinois.

M. Milne ne voit en tout cela qu'une idolâtrie semblable à celle dont il accuse les Irlandais et les Italiens. Du reste, il adresse le même reproche à tous les catholiques, qu'il cherche à rendre odieux, en donnant un sens forcé aux rapprochements qu'ils ont signalés comme existants entre leur religion et le bouddhisme. Ces points de similitude, dans la pensée des missionnaires catholiques, sont cités pour faire voir que les emprunts que les bouddhistes ont faits, en les défigurant, à la source d'où est découlé le catholicisme, prouvent que les principes et les rites dont il s'agit sont basés en cela sur la nature de l'homme, peut-être aussi sur des rapports anciens avec des chrétiens, et qu'ils prédisposent ainsi ces idolâtres à embrasser le christianisme apostolique et romain.

C'est dans le même sens que Tertulien, en faisant allusion aux vérités et aux sentiments religieux conservés par les païens, ne craignait pas de dire que ces idolâtres avaient l'âme naturellement chrétienne, *anima naturaliter christiana*. Or voici comment s'exprime le missionnaire protestant au sujet de ces affinités. « Il est vraisemblable, dit-il, s'il n'est pas certain, que l'Eglise romaine tirera (de ces points de similitude) avantage pour établir ses droits sur l'esprit des habitants de ce pays. Telle a toujours été, poursuit-il, la *politique* des missionnaires catholiques, telle est encore la pratique de l'Église de Rome. »

Ainsi, d'après M. Milne, le dévouement porté jusqu'au martyre, n'est qu'un calcul politique chez les apôtres de la foi catholique. Nous ne relèverons pas ce qu'il y a d'odieux dans ces attaques. Tout le monde sait à quoi s'en tenir sur ces déclamations contre la prétendue idolâtrie, que les protestants reprochent au catholicisme. Nous nous contenterons de prendre acte de l'aveu du révérend M. Milne, que le bouddhisme, qui est le culte des masses en Chine, offre des points d'attraction vers le catholi-

Digitized by Google

cisme. Ces aspirations vagues vers la vérité et la vertu se sont rencontrées plus ou moins chez tous les peuples païens, auxquels les protestants n'étaient pas encore parvenus à inoculer leur esprit privé, leur libre examen, c'est-à-dire au fond, le rationalisme. Le ministre protestant sait bien que les catholiques n'*adorent* que la divinité, et que c'est pour rendre à Dieu un culte plus parfait qu'ils *vénèrent* dans ses saints les vertus qu'il leur a inspirées. Il sait bien que ce qu'adorent les bouddhistes avant tout, ce sont les passions et les vices représentés par des idoles. Voilà ce que reconnaissent les protestants mêmes, lorsqu'ils n'ont pas le bandeau de leurs préjugés devant les yeux.

A propos de l'esprit privé, qui sert de seule règle chez les protestants, à l'interprétation de la Bible, il ne sera pas inutile de dire un mot des résultats que ce principe a produits et doit produire encore en Chine.

Nous avons déjà vu que les rebelles, appelés *Tai-pings*, ont fait, pour former leur système religieux, des emprunts à l'Écriture. Ils ont suivi, dans l'interprétation de l'ancien et du nouveau testament, la règle protestante de l'esprit privé, guidés en cela par un ministre anabaptiste. Ils ont misérablement abouti à un amalgame des doctrines de Confucius avec des idées chrétiennes et des pratiques mahométanes. Cela n'empêche pas un auteur protestant, M. Meadows, de les considérer comme chrétiens (1), au même titre que les luthériens, les nestoriens, les calvinistes, les abyssiniens, les cophtes, les grecs et les catholiques-romains. Ces professions religieuses diffèrent, dit cet auteur, d'après les développements et les modifications apportés par les temps et les nationalités; mais elles sont toutes chrétiennes. La religion des *Tai-pings*, ajoute-t-il, l'est de la même manière. Il aurait pu citer également les Mormons, qui prétendent aussi être chrétiens, en se fondant, comme les Tai-pings sur la Bible, et qui ont été reconnus comme tels par des évêques protestants des pays scandinaves. Mais quelle est l'opinion de M. Milne touchant le christianisme des Tai-pings?

« A la première inspection, dit-il (2), ce système (des *Tai-pings*, fondé par *Houng-Sieou-Stuen*) semblait offrir un acheminement vers la diffusion des principes de la foi chrétienne. Mais un examen approfondi de leurs écrits a démontré que non-seulement leurs notions du christianisme sont de la nature la plus relâchée et la plus confuse, mais encore contiennent des fables révoltantes et blasphématoires, mêlées aux vérités de la Bible, et adoptées dans des vues d'ambition et d'intolérance. »

Ainsi, d'après ce ministre protestant, voilà que les *Tai-pings* sont des ambitieux, des intolérants, des blasphémateurs, à peu près comme certains catholiques. Cependant ils ont lu la Bible, ils l'ont même

(1) *The Chinese and their rebellions*, p. 412.
(2) *Vie réelle en Chine*, p. 510-511.

Digitized by Google

fait imprimer, ils prétendent la comprendre. M. Meadows, qui, lui aussi, connaît la Bible, soutient que ces sectaires sont chrétiens, au même titre que tant d'autres.

Qui tranchera ces difficultés ? qui sera le juge de controverse ? la Bible et rien que la Bible, selon les protestants ; l'Eglise, selon les catholiques. Les idées des Tai-pings, dit M. Milne, sont confuses ; mais le protestantisme ne l'est pas moins. Tout homme sincère reconnaîtra que, pour convertir la Chine à la civilisation chrétienne, il faudra une autre règle que celle du protestantisme, qui a été suivie par les Tai-pings et n'a produit que le désordre et la confusion.

On comprendra, d'après cela, toute la supériorité que doivent avoir en Chine, non-seulement au point de vue religieux, mais même au point de vue purement social, les missions catholiques sur les missions protestantes. Les protestants, en répandant leurs Bibles, frappent l'esprit et agissent sur l'imagination du peuple ; ils annoncent une religion nouvelle, que les infidèles cherchent naturellement à connaître. Cela peut suffire pour décomposer les systèmes religieux, déjà fortement ébranlés en Chine ; c'est même, si l'on veut, un acheminement éloigné vers le triomphe de l'Evangile. Mais pour changer les mœurs et les usages superstitieux d'un peuple, il faut autre chose que des livres, mêmes sacrés ; il faut une autorité imposante et vivante, il faut une règle de foi à l'abri des opinions humaines ; il faut en un mot des conditions, qui ne se trouvent qu'au sein de l'Eglise catholique.

Un des plus grands obstacles que rencontrera en Chine l'introduction des principes du christianisme et des idées européennes, c'est l'incroyable orgueil qui domine chez cette nation ; ce sont ses prétentions à la supériorité sociale, par suite desquelles elle traite toutes les autres nations, et en particulier les européens, de *barbares*. Cette exagération de l'esprit national tient avant tout aux causes fondamentales, que nous avons déjà exposées, en traçant le tableau général du caractère de ce peuple ; elle dépend ensuite d'une foule de détails de mœurs et d'usages, lesquels, pris chacun à part, paraissent insignifiants et souvent frivoles ; mais qui dans leur ensemble élèvent une barrière entre le peuple chinois et les autres peuples. Ainsi l'étiquette chinoise, qui est devenue proverbiale, constitue un réseau de formalités, qui enveloppe toute la vie du citoyen et dont les règles sont minutieusement exposées dans le volumineux code des mœurs, appelé *Li-ki*. Tous les faits, tous les accidents qui se rapportent à la vie journalière, à la manière de s'asseoir, de marcher, de se tenir debout, de manger, de boire, de se coucher, de parler, de pleurer, de rire, &, &, tout est réglé, et l'instruction qu'on donne aux enfants, dans ces choses très-importantes pour le citoyen du Céleste-Empire, commence de très-bonne heure.

Ainsi une visite rendue à un homme de bonne société exige des connaissances approfondies dans le savoir-vivre. Les chinois tiennent

Digitized by Google

beaucoup aux visites; aussi l'abbé Huc les appelle-t-il les *hommes les plus visiteurs de la terre.* Les compliments et les formalités de toute espèce, qui sont de rigueur dans ces rencontres, et qui constituent à nos yeux un véritable esclavage, passent en Chine pour les choses les plus naturelles du monde, et font considérer comme des espèces de butors ou de rustres, les étrangers qui n'y sont pas suffisamment dressés. Dans la visite, dit M. Milne, le Chinois garde son chapeau sur la tête; au lieu de serrer la main à l'ami qu'on rencontre, comme c'est l'usage en Europe, le Chinois ferme les poings et serre ses mains l'une contre l'autre.

Quand on va voir le *Tao-tai* ou président d'un district, il est requis que le palanquin, dans lequel on veut se présenter, soit porté par quatre coolis, au lieu de l'être par deux, d'après l'usage ordinaire. Deux serviteurs marchent à côté, et un troisième est chargé de prendre les devants pour annoncer la visite un quart d'heure à l'avance. Le maître de la maison, revêtu de ses meilleurs habits, reçoit son hôte à la porte. A peine le visiteur est-il entré dans le salon de réception, que les compliments commencent. En reculant d'un pas, on s'incline devant son hôte, jusqu'à ce que les mains touchent à terre. Souvent l'hôte refuse de prendre la place d'honneur, procédé auquel s'oppose le maître de la maison en disant : Je ne puis le permettre, *Pu-kan.* Là-dessus nouvelles révérences. S'il y a plusieurs hôtes, les compliments se répètent autant de fois qu'il y a de personnes. Cela dure parfois assez longtemps et pendant cet intervalle on n'entend que les mots : *Pu-kan, pu-kan.* C'est une politesse particulière que de couvrir les chaises de tapis. Mais avec tout cela, le répertoire des compliments est loin d'être épuisé. Bientôt les hôtes sont invités à prendre leurs places ; mais personne ne veut occuper la première. Nouveaux assauts de politesses. Ensuite on sert le thé. Le maître de la maison saisit le cabaret à thé et à l'instant tout le monde s'approche; il prend une tasse des deux mains et la présente au personnage principal, qui l'accepte également des deux mains. Les autres personnes présentes en font autant après quelque hésitation. Puis toute la société assise et tenant les tasses en mains, fait une profonde révérence jusqu'à terre ; l'on évite soigneusement de répandre une goutte du liquide, ce qui serait une inconvenance. Les invités boivent lentement, à plusieurs reprises et tous ensemble, afin de pouvoir placer en même temps les tasses par terre. Après cela, pendant les grandes chaleurs, le maître de la maison prend son éventail, et, faisant une inclination, il prononce les mots : *Tsing-schen,* ce qui veut dire : veuillez prendre vos éventails. Chacun saisit le sien, et il serait impoli de ne pas le faire, vu qu'alors personne ne se permettrait de s'en servir. Ce serait commettre une plus grande inconvenance encore que de nourrir la conversation de choses qui ne seraient pas indifférentes.

Il entre dans l'étiquette, contrairement à ce qu'on voit généralement

Digitized by Google

ailleurs, de s'informer avant tout de l'âge des personnes, dont on reçoit la visite. Celles-ci, en partant, ne manquent pas de dire, par forme de politesse : je vous ai ennuyé ! compliment, qui doit être regardé, dit Abel Remusat, comme approchant le plus souvent de la vérité. Les mêmes saluts se font au départ, comme à l'arrivée, et l'on se retire, placé à la gauche du maître de la maisou; celui-ci donne un pas de conduite jusqu'au palanquin du visiteur qui ne cesse de répéter les mots : *Tsing*, *Tsing*. Toutes ces cérémonies subissent encore de nombreuses modifications dans l'application selon le rang, la profession, l'âge et la réputation du visiteur.

Au dîner, d'après M. Milne, les Chinois renversent l'ordre suivi ailleurs ; ils commencent par les fruits, les liqueurs et les biscuits, et terminent par le poisson et la soupe. Ils servent le vin chaud dans des gobelets de porcelaine. Au lieu de fourchettes, ils se servent de deux batonnets, dont le maniement est soumis à des règles, qui déconcertent et trahissent souvent l'étranger. Parmi ies singularités de la table nous citerons celle, qui consiste à prendre un morceau à l'aide des batonnets, dont on se sert soi-même, et de l'introduire adroitement dans la bouche de son voisin. Fortune, dans ses voyages en Chine, avoue qu'il se montra souvent fort gauche dans l'exercice des batonnets de table, et que ses commensaux, malgré leur grande politesse à son égard, ne purent s'empêcher de rire, lorsqu'ils virent retomber, après des essais répétés, les morceaux les plus friands sur l'assiette. Quant à lui, la faim qu'il avait souvent et qu'il ne pouvait satisfaire aussi vite qu'il l'aurait voulu, ne lui permettait pas de partager l'hilarité, dont il était l'objet. Les Chinois, qui s'en apercevaient, s'égayaient de plus belle à ses dépens et se complaisaient dans l'orgueil de leur prétendue supériorité sociale.

On regarde comme une marque d'estime toute particulière, lorsqu'un chinois veut bien changer de place avec son compagnon de table. C'est ce qui arriva à l'envoyé français, Ferrière le Vayer, dans un dîner diplomatique, qui lui fut offert par Huang, gradué du grand bouton. « Huang se leva, dit M. Ferrière, et me fit comprendre que, pour le reste du dîner, il voulait changer avec moi de place et de nom, ce qui est, selon toute probabilité, la plus grande preuve d'amitié. Je pris donc la place du commissaire, et l'appelai du nom de Fe-li-le, prononciation chinoise de Ferrière, tandis qu'il me donnait, lui, le nom de Huang, et m'assurait, en souriant, que j'avais les traits et les manières d'un parfait chinois. »

Parmi les mets qui figurent sur la table des riches, il en est un qui a souvent intrigué les Européens et sur la nature duquel on n'est pas d'accord. Nous voulons parler des nids d'hirondelles, dont les Chinois sont très-friands et qu'ils se procurent quelquefois à des prix excessifs. Ces nids, comme on le pense bien, n'ont rien de commun avec ceux des hirondelles de nos climats. L'oiseau dont il s'agit est la Salangane,

Digitized by Google

hirundo esculenta. Elle construit son nid dans les cavernes des Moluques et de plusieurs autres îles des Indes. A Java, on en fait des provisions considérables, et le prix en est surtout élevé, lorsqu'ils sont encore tout frais et n'ont pas été souillés par les excréments. Les voyageurs citent à ce sujet une caverne, auprès du Goenong-Goetae, un des plus grands volcans de Java. Le propriétaire de ce terrain tirait, il y a quelque temps, d'après un auteur cité dans l'Encyclopédie du XIXe siècle, plus de 100,000 fr. par an de ce produit. Ces nids sont faits, d'après le même auteur, avec les branches d'un fucus, agglutinées ensemble, selon quelques naturalistes, au moyen d'une humeur visqueuse et gluante que secrètent les énormes parotides de la Salangane (1). Pour contenter ce goût curieux des Chinois et des Japonais, la vie humaine court parfois de terribles dangers, au milieu des rochers à pic et des cavernes profondes fréquentés par les hirondelles. Mais il n'y a que les *barbares*, qui puissent y trouver à redire.

On a prétendu que, de même que les gourmets en Chine affectionnent la soupe aux nids d'hirondelles et les nageoires de requins, d'autres habitants du Céleste-Empire ne rebutent pas les ragoûts de rats, de souris et de lézards. Plusieurs écrivains, et entr'autres M. Milne, soutiennent que ce n'est que par excès de misère qu'on se nourrit de ces animaux immondes. Du reste, les Chinois protestent contre ceux qui les ont représentés comme se servant de cette nourriture, hors le cas d'une extrême nécessité. D'un autre côté, le *Quaterly Review* du mois de janvier 1857, contient un article sur les *rats*, où il est dit que les chiffonniers de Paris se nourrissent sans répugnance de ces animaux. Les Bohémiens, paraît-il, les mangent aussi. Au siége de Malte, dit la même revue, lorsque les Français furent réduits aux dernières extrémités, les rats se vendirent 5 francs pièce; mais les soldats de la garnison, préférant ceux qui étaient nourris de blé, payèrent double prix les rats pris dans les greniers. Les Chinois doivent donc être mis, de ce chef, hors de cause.

Il ne serait pas plus raisonnable de leur faire un reproche, à raison de leurs queues, qui sont, du reste, d'origine étrangère, et que les rebelles Tai-Ping, répudient au nom du principe chinois.

Les habitants de la terre fleurie ont une autre coutume qui est aussi gênante pour eux, qu'elle paraît singulière aux étrangers; c'est celle de porter les ongles d'une longueur démesurée. C'est l'indice de la fortune ou d'occupations littéraires. Il n'est pas rare, dit M. Milne, de rencontrer cette sorte de prétention chez les officiers de la douane, les copistes, les au-

(1) Les journaux de Paris ont raconté dernièrement un dîner d'amateurs parisiens, dans lequel on a servi, à la manière chinoise, des nids d'hirondelles qui ont été trouvés délicieux. Ces nids d'hirondelles, dit M. Pauthier, ne venaient peut-être pas de Java. Qui sait si la Salangane ne se loge pas dans quelques réduits écartés des catacombes de Paris?

Digitized by Google

teurs ou les pédants, qui hantent les maisons des riches étrangers. J'ai souvent rencontré, ajoute le même écrivain, un individu, connu sous le nom de *l'homme aux ongles d'argent*. Dans la crainte de briser ce que j'appellerai ses griffes, il y avait adapté des espèces d'étuis en argent. J'en ai connu un autre avec des ongles si longs, que, lorsqu'il sortait, il était obligé de les retrousser sous ses longues manches. En général, les Chinois ne rognent ni ne liment leurs ongles; mais les ongles monstres, tels que nous venons de les décrire, font exception à la règle. Le frottement les use, dans une proportion convenable, chez les ouvriers dont nous avons fait connaître le caractère laborieux et l'extrême habileté pour les ouvrages manuels.

A propos de ces ouvrages, nous en citerons un qui peut être rangé parmi les particularités extraordinaires, dont nous nous occupons ici, ce sont les boules d'ivoire, dont la construction a longtemps déconcerté les ouvriers et les mécaniciens d'Europe. Il y a de ces *chinoiseries*, composées de dix, douze boules concentriques et même davantage, qui toutes sont renfermées les unes dans les autres. On a été longtemps à deviner comment pouvait se fabriquer un objet d'art d'une telle complication. On a conjecturé que c'étaient des boules coupées en deux moitiés, si solidement et si artistement collées ensemble, qu'il était impossible de découvrir la jointure.

« Voici, dit M. Milne (1), la clef de l'énigme telle que je l'ai obtenue de plus d'un artiste du pays. On perce dans un morceau d'ivoire parfaitement arrondi, un certain nombre de trous coniques, de sorte que les extrémités de tous ces trous viennent converger au centre de la boule. L'ouvrier commence alors à détacher la sphère la plus centrale, ce qui se fait en introduisant dans chaque trou un outil à pointe acérée et courbe. L'instrument est fait de manière à enlever l'ivoire par chaque trou à égales distances de la surface. Il fonctionne constamment par le fond de chaque trou, jusqu'à ce que les incisions se rencontrent. De cette manière, après quelque travail, la boule du centre se trouve séparée. Pour la polir, la sculpter et l'orner, on attire successivement chacune de ses faces vis-à-vis de l'un des plus larges trous. Les autres boules, plus grosses à proportion qu'elles se rapprochent de la surface extérieure, sont taillées, ouvragées et polies précisément de la même manière. La boule extérieure, qui sert d'enveloppe est faite, comme de raison, la dernière. Quant aux outils nécessaires pour cette opération, la grosseur de la tige et la courbe du fer, dépendent de la profondeur où chacune des boules se trouve de la surface. Ces *boules dans d'autres boules* sont destinées à l'exportation; l'on en expédie des pacotilles pour l'Angleterre et l'Amérique. »

Si les boules concentriques sont une merveille de l'industrie des chi-

(1) Vie réelle en Chine, p. 3.

Digitized by Google

nois, on ne dira pas qu'elles sont une de leurs *excentricités*, vu qu'elles constituent pour eux une véritable ressource, par le commerce qu'ils en font. Ces objets d'art donnent naturellement aux ouvriers une haute idée de leur dextérité industrielle (1); ils en sont aussi fiers que les riches de leurs nids d'hirondelles, de leurs palanquins et de leur cérémonial. Ce sentiment se rapporte aux idées de supériorité dont se targuent les habitants de l'empire du milieu. Dans leur immobilité, ils sont esclaves de leurs usages séculaires, plus encore qu'on ne l'est de la mode dans la mobile Europe. Il y a, sans doute, des inconvénients dans les deux extrêmes; mais ce profond contraste entre l'Orient et l'Occident du globe présentera pendant bien longtemps un obstacle à la confraternité que le christianisme tend à établir entre toutes les nations.

Ceci est d'autant plus à remarquer que le *formalisme* chinois engendre, non-seulement l'outrecuidance mandarine et vulgaire, mais entretient encore, comme le fait voir l'Encyclopédie Britannique (2), un incroyable esprit de duplicité au sein de la nation. Tant il est vrai que les institutions nationales, quelles qu'elles soient, touchent de toutes parts à la morale et appellent partout, à raison de l'imperfection qui en est toujours plus ou moins l'apanage, l'influence des principes chrétiens, comme correctif naturel. Les obligations du cérémonial, dit l'auteur de l'Encyclopédie, que nous venons de citer, lesquelles sont imposées plus ou moins à toutes les classes de la société, sont incompatibles avec la franchise, et font naître ce défaut de confiance entre fonctionnaires, dont on trouve des preuves éclatantes, sous ce gouvernement jaloux, dans les intrigues par lesquelles des rivaux cherchent sans cesse à se miner et à se supplanter les uns les autres. A raison de la gravité ordinaire que les magistrats doivent montrer en public, ils se donnent un air d'importance, même dans les choses les plus insignifiantes; d'un autre côté, le peuple est persuadé que ces personnages s'abandonnent à un grand relâchement dans la vie privée. L'on dit généralement dans ce pays que la licence préside aux fêtes de famille, lorsqu'on est sûr de ne pas être trahi par ceux qui y prennent part. On comprend les conséquences qu'un tel état de choses doit produire.

Parmi les pratiques routinières des chinois, on peut ranger la médecine, dont nous n'avons pas parlé, à propos des sciences cultivées chez ce peuple, parceque l'art de guérir ou de tuer ses semblables, dont le charlatanisme abuse partout, ne peut certainement être pris pour une science, tel qu'il s'exerce dans la *Fleur du Milieu*. Les médecins de ce pays ne valent guère plus que les esculapes-barbiers du moyen-âge. Les

(1) Vie réelle en Chine, p. 36.

(2) *The Encyclopœdia Britannica*, au mot : *China* (general view of customs and character.)

Digitized by Google

bacheliers et les aspirants aux emplois publics sont les arbitres de la santé publique; ils sont tout à la fois médecins et pharmaciens, et malgré ce cumul, ils ne gagnent pas de quoi vivre.

Lorsqu'un de ces opérateurs est appelé auprès d'un malade, la première chose à laquelle on songe, dit M. l'abbé Huc, c'est de poser froidement, en présence du malade, la question de vie ou de mort. On met en délibération si à raison de la vieillesse ou d'une maladie, qui donne peu d'espoir de guérison, il ne vaudrait pas mieux économiser les frais de médicaments et abandonner les choses à leur cours naturel. Après qu'on a fait un calcul exact des dépenses nécessaires à l'achat des remèdes, peut-être inutiles, le malade prend souvent l'initiative pour déclarer qu'il vaut mieux garder cet argent, afin de lui acheter un cercueil de première qualité.

Le contraste de la vie des Chinois avec celle des Européens ne se montre en rien aussi frappant qu'en ce qui a rapport au décès. Les cercueils (1) dans le Céleste-Empire sont un objet de luxe et de coquetterie; il est de bon ton d'en donner en cadeaux. Les riches ont soin de se procurer à temps un cercueil fait avec goût, et de le garder dans la maison, comme un meuble de parade. Pour être heureux sur la terre, dit un proverbe chinois, il faut être né à Soutschau, il faut vivre à Canton et mourir à Liautschau. La raison en est que, dans la première de ces villes, on voit les hommes les plus beaux; dans la seconde, les plus riches objets de luxe; et dans la troisième, les plus beaux cercueils! (2). Dans les familles les moins aisées on cherche à donner au moribond la satisfaction de jeter un regard sur sa demeure future, en lui achetant un cercueil, qu'on s'empresse de placer à côté de son lit. A part ce point, les Chinois, dit l'abbé Huc, meurent ordinairement avec une grande insouciance. Ils tiennent aussi à la pipe, qu'ils n'abandonnent qu'à la dernière extrémité et c'est d'après cette circonstance qu'on annonce la proximité de la mort.

Celui qui a le plus à se plaindre de l'issue malheureuse d'une maladie, c'est le médecin (3), surtout s'il a fait espérer d'abord la guérison du patient. Non-seulement on lui retient souvent ses honoraires; mais les plaintes, l'arrestation, les amendes et même les coups de bambou, lui sont offerts en perspective, s'il ne se sauve pas à temps. Un cas de mort naturelle peut avoir des conséquences dangereuses pour celui qui y est resté complètement étranger, par suite de la stricte responsabilité, que la loi chinoise impose concernant les cadavres. S'il arrive qu'un individu, connu ou inconnu, est frappé de mort subite, hors de chez lui, sur la propriété d'un autre, la loi rend le propriétaire du lieu où se trouve le

(1) Empire chinois, II, p. 12.
(2) Hist. polit. Blatt.
(3) William's.

Digitized by Google

décédé responsable de ce chef. Que l'accident ait lieu dans un bois, sur un champ, sur le seuil de la maison, le propriétaire est tenu d'en donner connaissance et de se mettre hors de cause par des dépositions satisfaisantes. S'il ne peut le faire d'une manière assez complète, au jugement des parents du défunt, il est menacé d'un procès, de la perte de sa fortune ou même de la vie. L'abbé Huc raconte une scène qui se passa sous ses yeux, et dans laquelle un marchand conjura, les larmes aux yeux, un individu, qui était tombé en défaillance sur le seuil de son magasin, de faire un effort pour aller mourir à quelque distance de sa demeure. Le malheureux s'efforça, en effet, et eut la complaisance d'aller rendre son dernier soupir dans la rue.

Lorsqu'un chinois veut exercer une grande vengeance contre une famille qu'il a prise en aversion, il trouve dans ladite loi le moyen de satifaire sa haine (1).

Voici un fait, que raconte M. l'abbé Huc, et qui fait voir jusqu'où peuvent aller les conséquences d'une pareille législation. Un vagabond entra dans le magasin d'une grande maison de commerce et, s'adressant au caissier, il lui dit : J'ai besoin d'argent et je n'en ai pas ; je vous prie de m'en prêter un peu : je sais que votre société est riche. Le regard suspect et le ton insolent de cet homme intimidèrent le marchand, au point qu'il n'osa le mettre à la porte. Il lui donna deux onces d'argent (2), en lui disant poliment : c'est pour boire une tasse de thé. Le mendiant, irrité de cette réponse demanda, avec plus d'arrogance, si l'on pensait qu'un homme, comme lui, pouvait se contenter de deux onces d'argent. C'est peu, en effet, répliqua le marchand, mais c'est tout ce que nous pouvons faire; les affaires ne vont pas, les temps sont mauvais, aujourd'hui tout le monde est pauvre. Comment, s'écria le mendiant, vous autres aussi vous êtes pauvres? si c'est ainsi, gardez vos deux onces, je suis un homme équitable, et je ne veux pas que vous mourriez de faim.

Après ces mots, il s'éloigna en jetant un regard farouche vers le marchand. Le lendemain, il se présenta de nouveau au magasin, portant un petit enfant dans les bras.

— Caissier, s'écria-t-il, caissier !

Celui-ci qui remit à l'instant son homme, lui dit en riant :

— Ah ! te voilà de nouveau, tu viens reprendre tes deux onces.

— Non pas, je ne viens rien demander, répondit le mendiant ; au contraire, je viens te faire un présent. Voici de quoi continuer ton négoce.

A l'instant, il saisit l'enfant, lui plonge un couteau dans le sein, le

(1) Hist. polit. Blatt.

(2) En Chine la monnaie se pèse comme nous l'avons dit précédemment. Dans ce pays civilisé, dit Fortune, l'argent, les canards, les grenouilles, tout se pèse.

Digitized by Google

jette tout ensanglanté dans la boutique, et s'échappe en toute hâte à travers des détours de ruelles. L'enfant appartenait à une famille qui vivait en inimitié avec le négociant. Cette maison de commerce fut complètement ruinée de ce coup et les principaux négociants, qui y étaient intéressés, gémirent pendant longtemps sous les verroux.

Cette effroyable forme de vengeance sert de levier à une cupide bureaucratie. De plus, la juridiction civile et criminelle se trouve entre les mains d'un même mandarin, qui préside en même temps à la police, à l'administration et aux finances. Un juge unique et pas de défenseur, avec cela tout est dit (1). Ajoutons que les peines en Chine sont atroces. Il y existe une torture qui fait dresser les cheveux sur la tête, au dire de Williams. Cet auteur soutient que le nombre des condamnés qui meurent de la main du bourreau n'est pas la moitié de ceux qui succombent dans les prisons aux tortures et aux privations. Aussi le peuple dit-il en parlant d'un homme qui est livré à la police : « La chair est sous le hachoir. »

On conçoit, après cela, que la *religion du maître du ciel*, comme l'appellent les chinois, c'est-à-dire le christianisme, aura une mission bien laborieuse à remplir dans ce pays pour changer les mœurs et les institutions nationales. L'indifférence qui se manifeste, sous ce rapport, presque généralement en Europe, ne peut s'expliquer que par l'ignorance et par les préjugés d'une fausse philosophie.

Ce qui induit beaucoup de personnes en erreur à cet égard, ce sont certaines bonnes qualités de la nation chinoise; ce sont ses industries, dans la plupart desquelles elle a devancé l'Europe, ce sont certaines libertés, telles que la liberté de l'enseignement et de la presse; c'est l'absence de douanes et de passeports à l'intérieur; c'est la liberté d'association appliquée à l'industrie, au commerce, à la charité; mais tout cela ne sert qu'à démontrer l'impuissance des institutions purement humaines pour préserver le peuple de la démoralisation sociale et privée, sans le contrepoids des principes religieux. Ainsi, croirait-on qu'on abuse de la liberté d'association jusqu'à l'appliquer à la mendicité? C'est cependant ce qu'on voit en Chine, où d'un côté on s'associe, comme nous nous l'avons vu plus haut, dans un but de charité, et où d'un autre côté on organise de véritables associations de mendiants, qui dégénèrent parfois, comme le fait voir Meadows (2), en sociétés politiques, secrètes ou publiques, qui lèvent le drapeau de la révolte et menacent l'État. Rien de plus curieux que l'étude de l'organisation des confréries de mendiants. Les pauvres se réunissent et forment des bandes et des compagnies à la tête desquelles se trouve un roi, reconnu par l'État même comme roi des mendiants. Ces sociétés ont leurs ramifications par tout le

(1) *Hist. polit. Blatt.*
(2) *The Chinese and their rebellion.*

Digitized by Google

pays, où elles jouissent même de certains priviléges (1). C'est une véritable armée en haillons, qui marche sous le commandement d'un chef et déploie fièrement sa bannière.

Le grand nombre de ces sociétés suffit pour faire voir, comme nous l'avons déjà avancé, le peu de sécurité dont jouit la propriété en Chine; la puissance dont elles disposent parfois est une preuve du peu de moralité qui existe dans la nation. Cette puissance est telle que ces associations ont donné naissance à plus d'une dynastie, et même à la plus grande des dynasties chinoises, celle des Han. Le fondateur de la maison de Han, dit Du Halde, fut un simple soldat, qui devint flibustier et le chef d'une troupe de vagabonds.

Ce qui prouve à l'évidence que le brigandage en Chine surpasse tout ce que nous voyons sous ce rapport en Europe, c'est que les peines concernant les attentats à la propriété occupent, selon Morrison, à peu près la septième partie du code pénal.

Écoutons M. Huc sur cette matière : Le roi des mendiants à Pékin, dit-il, est une véritable puissance. A certains jours, il est autorisé à envoyer ses nombreuses bandes dans les campagnes pour y recueillir des aumônes ou plutôt pour y exercer le maraudage. On dirait parfois une armée de pauvres, qui fait la conquête de tout un village. Pendant que ces bandits se répandent de toutes parts, comme un essaim de sauterelles, et jettent la frayeur dans les populations, le roi convoque les chefs de l'endroit et leur propose de se libérer de l'effroyable pression d'une soldatesque effrénée, moyennant une certaine somme à payer pour rançon. On finit par conclure un arrangement.

Le village paie sa contribution de guerre et les mendiants se retirent pour aller s'abattre, comme une avalanche, sur un autre endroit. Ces hordes de mendiants font souvent un riche butin. Tout passe d'abord par les mains du roi, qui en fait le partage entre *ses sujets*. C'est un véritable communisme dans un cercle restreint. C'est ainsi, ajoute M. l'abbé Huc, qu'on voit réalisées depuis longtemps en Chine des théories tout récemment écloses dans le cerveau ardent de quelques philosophes d'Europe.

Les journaux nous ont donné dernièrement la description d'une espèce de phalanstère où les mendiants passent la nuit. C'est un lit commun, où hommes, femmes, vieillards et enfants sont couchés pêle-mêle sous une même couverture, percée par intervalles, pour permettre à chacun de passer la tête à travers. Cette toile s'abaisse et se lève à un signal donné avec le *tam-tam*.

Sans cette précaution l'un ou l'autre dormeur attardé pourrait être exposé à faire une ascension désagréable avec la couverture. On se retire de la salle appelée *ki-mao-fan* (maison de plumes de poules), après avoir payé la rétribution d'un sapeke ou d'environ un denier.

(1) *Hist. polit. Blatt.*

Digitized by Google

Nulle part, dit le missionnaire Huc, le paupérisme ne se présente sous un aspect plus triste et plus effrayant qu'en Chine. Les causes principales de ce fléau sont, d'après cet auteur, l'insouciance du gouvernement et l'excès de la population. Il assigne comme causes secondaires le jeu, qui, dans les classes inférieures, constitue une véritable manie, particulièrement au midi de l'empire; l'ivrognerie, surtout dans le nord, où règne une passion pour les spiritueux; et enfin le libertinage, mal déguisé sous le vernis de l'étiquette.

Les fréquentes inondations, dont nous avons déjà fait connaître les ravages, et qui souvent sont suivies de mauvaises récoltes, augmentent encore l'intensité du paupérisme. On se cotise pour faire face aux besoins, le gouvernement fait des distributions dans le même but; mais malheureusement la plus grande partie de ces derniers secours est escamotée par les mandarins qui en ont l'administration officielle (1). Cet abus de la charité publique est un des plus criants qui existent en Chine. Il en est un autre qui consiste dans l'inexorable dureté avec laquelle les mandarins procèdent à la perception des impôts. Le besoin et l'oppression provoquent de l'opposition et les plus résolus recourent à la violence. Il se forme alors de ces bandes, dont nous venons de parler, lesquelles pillent les caisses locales et rançonnent les riches. Cet état de brigandage est organisé sur mer aussi bien que sur terre. Depuis que, sous l'empereur précédent, une partie des impôts, qui se percevaient en nature, a été convertie en contribution pécuniaire, à raison des grandes dépenses qu'exigeait le transport des prestations, des milliers de jonques qui étaient occupées depuis un temps immémorial, à cette espèce de transports, sont destinées à la piraterie, dévastent les côtes et stationnent à des endroits, d'où l'on peut le plus facilement porter le pillage à l'intérieur des terres.

Les sociétés secrètes qui se rattachent étroitement au brigandage, concentrent, comme dans un foyer commun, tous les éléments de fermentation, qu'on rencontre dans l'Empire du milieu (2). Elles se présentent de bonne heure dans l'histoire de la Chine, et sous diverses dénominations, telles que la *secte du thé*, celle de la *réunion de la Reine du ciel*, &. La plus puissante, celle qui fut nominativement prohibée dans le grand livre des lois, était la *secte du Lys des eaux*. Elle prit plus tard le nom de *Trientihoei*, c'est-à-dire confrérie du ciel et de la terre, et encore le nom de *Sanho-hoei* ou société des trois réunis (3). Ces dernières se divisent, sous différentes appellations, en sociétés et en loges affiliées. Le but commun à toutes ces associations, c'est l'anéantissement de la dynastie actuelle et l'union de tous les citoyens de l'empire, sous la bannière d'une même

(1) *Hist. polit. Blatt.*, liv. du 16 avril 1858, p. 710.
(2) *Hist. polit. Blatt.*
(3) *Williams*, cité dans les *Hist. polit. Blatt.*

Digitized by Google

religion purifiée et d'une dynastie indigène, descendant de l'ancienne race chinoise.

La société du *Ciel et de la terre* a une tendance communiste. La misère, l'oppression, les malheurs doivent, d'après ses maximes, disparaître du *pays des fleurs* (1), les enfants de l'empire du milieu formeront un peuple de frères et la félicité règnera partout. Comme le silence de la loi sur la vie future prédispose les esprits au communisme, en limitant les désirs de l'homme à la terre, la béatitude terrestre s'exprime par la formule poétique que voici : « Le soleil avec sa face rayonnante, la terre avec ses riches trésors, le monde avec ses jouissances constituent un bien commun, qu'il faut arracher des mains de quelques milliers de privilégiés, pour les faire servir aux besoins de millions de frères dénués de tout. » Ne croirait-on pas entendre un de nos rêveurs d'Europe? Mais l'analogie est plus frappante encore.

Les chinois coalisés, trouvant que le but qu'ils se proposent est difficile à atteindre, ordonnent d'agir en silence, avec une circonspection prévenante envers les mandarins, et avec tact envers la police, qu'on doit tâcher de gagner par des présents. Du moment que les comités affiliés se trouvent assez forts dans toutes les villes grandes et petites et que les frères sont parvenus à former une armée imposante, le projet paraît mûr, et alors en avant!

M. Meadows, dans son ouvrage intitulé : *les Chinois et leurs rébellions*, fait voir comment les bandits et les rebelles, connus dans la langue du pays sous la dénomination commune de *Tsih*, s'organisent et forment des sociétés, secrètes d'abord, mais qui ne manquent pas de déployer l'étendard de la révolte, dès qu'elles se sentent assez fortes. Cet auteur s'attache à faire connaître le rôle que la société secrète de la *Triade* a joué depuis le commencement de la dynastie Mantchoue; il la représente comme l'âme du mouvement révolutionnaire des Taiping.

Ce jugement ne peut paraître suspect dans la bouche d'un homme qui vante la civilisation de la Chine, et qui pousse la tolérance jusqu'à reconnaître dans les Taiping une secte chrétienne (2).

La célèbre société de *la Triade* est divisée en cinq loges supérieures : la loge-mère, dans la province de Fokien, porte une bannière noire; les autres, dans le Kouangtoung, le Jounnan, le Houkouang et le Tschekiang, arborent le drapeau rouge, incarnadin, blanc ou vert (3). Sous ces loges provinciales sont placées celles des villes et des villages. Le serment auquel chaque membre est astreint, en entrant dans l'association, est scellé avec du sang et se prête avec accompagnement de toutes

(1) *Hist. polit. Blatt.*
(2) *The Chinese and their rebellions*, p. 112-121.
(3) *Hist. polit. Blatt.*

Digitized by Google

sortes de signes symboliques. La formule du serment, conçue en trente-six articles, contient entre autres l'engagement suivant :

« Je jure que je ne reconnais ni père ni mère, ni frère ni sœur, ni épouse, ni enfants, mais la *confraternité* seule ; là où elle marche, je veux la suivre ; le but qu'elle veut atteindre, je veux l'atteindre ; son ennemi sera mon ennemi.

« Les co-associés se soutiennent mutuellement, comme l'assure Williams (1), par des actes soit bons, soit coupables, en protégeant plus souvent, comme leur caractère le laisse supposer, les malfaiteurs contre la vindicte des lois, que les confrères malheureux. »

Les sociétés politiques, ou les Hoeis en Chine ont, comme les francs-maçons, des signes secrets auxquels ils se reconnaissent (2). Le nombre trois caractérise la plupart de ces signes. L'associé lève son parasol, sa tasse de thé avec trois doigts. Il serre la main d'un ami avec trois doigts. Dans la conversation il cherche à introduire le nombre trois par figure et par proverbe autant que la circonstance le permet. Si, dans une rencontre, l'un dit *ing*, c'est-à-dire *grâce*, et que l'autre réponde *hiung*, c'est-à-dire *bande*, les deux personnes se saluent comme *frères*. Les associés se reconnaissent aussi à la manière de prendre leur queue ; en entrant dans une maison, le *frère* saisit sa queue de la main droite et la porte de gauche à droite. Ces sociétés, surtout *la Triade*, ne sont pas étrangères, comme nous l'avons déjà vu d'après Meadows, à l'insurrection actuelle, dont les les rapides progrès ne peuvent guère s'expliquer, sans leur concours.

Les renseignements obtenus jusqu'ici en Europe sur cette révolte, ne nous permettent pas d'apprécier d'une manière exacte la valeur réelle et l'avenir de ce mouvement.

« Il est impossible, dit M. Milne (3), de prédire le cours futur de la politique en Chine ; mais il n'est pas improbable que le résultat de l'insurrection des Taiping sera l'entière désorganisation de l'empire et le démembrement de la Chine en un certain nombre d'États, qui ne seront plus désormais réunis sous un même souverain. Cela toutefois ne peut être que l'ouvrage des années. D'ici là des éléments étrangers seront introduits dans le pays, et sans doute ils viendront augmenter les complications qui le menacent. »

M. Pauthier, le traducteur de M. Milne, croit au contraire que le morcellement du Céleste-Empire est peu probable. Il admet toutefois la possibilité d'un changement de dynastie. Il invoque l'histoire en faveur de ce double jugement. L'histoire démontre en effet que la Chine a été à

(1) *Empire du milieu.*
(2) *Hist. polit. Blatt.* livrais. du 16 avril 1858, p. 712.
(3) *Vie réelle en Chine*, p. 508.

Digitized by Google

diverses époques gouvernée, pendant un certain temps, par plusieurs princes rivaux; mais que l'unité nationale a toujours fini par triompher, sous la domination d'un seul et même chef.

Les assertions des deux écrivains, que nous venons de citer, peuvent se concilier; on peut supposer un démembrement qui dure un certain temps, et à la suite duquel, l'unité chinoise se reconstituerait, après s'être retrempée dans des éléments nouveaux sur une base plus en rapport avec la civilisation chrétienne. Un fait d'une portée immense rappelle constamment la race chinoise à l'unité, c'est comme nous l'avons fait voir, l'unité du langage, surtout du langage écrit.

Nous ne nous faisons pas cependant illusion sur les obstacles de tout genre que le christianisme aura à surmonter avant d'exercer une influence sérieuse dans ce pays. Le tableau de la vie sociale que nous venons de retracer, les détails de mœurs dans lesquels nous sommes entré, démontrent à l'évidence que les idées chrétiennes rencontreront, pendant longtemps encore, une vive résistance dans l'inertie et la corruption des innombrables populations de la Chine.

Mais d'un autre côté, cette même étude nous a révélé plus d'un point de contact et de rapprochement, plus d'un élément d'attraction, d'affinité et de fusion entre l'Empire du milieu et l'Europe.

Un fait capital vient de se produire et bouleverse les raisonnements, basés sur l'expérience du passé, sur les mœurs et le caractère de cette nation unique dans le monde. Nous voulons parler du traité conclu récemment avec la Chine par les puissances alliées de l'occident, et de la résolution qu'elles ont prise, de la nécessité même où elles se trouvent d'en appuyer, au besoin, la fidèle exécution par la force des armes.

Le traité de paix a un double but, il se rapporte aux intérêts religieux et matériels. Nous avons examiné, sous ce double point de vue, la situation du Céleste-Empire dans ses rapports avec l'Europe.

En ce qui concerne le commerce, les relations déjà existantes ne pourront que se multiplier par la facilité qu'amènera le régime, dans lequel on vient d'entrer. Les langues commerciales de l'Europe se répandront petit à petit dans l'intérieur de l'empire, et les idées des peuples civilisés s'y propageront en même temps. Il y aura, sans doute, des moments d'arrêt; il y aura de temps en temps une réaction, qui semblera tout remettre en question; mais il est probable que ces crises passagères ne serviront en général qu'à imprimer un mouvement plus décisif aux affaires et à l'esprit européen.

Sous le rapport religieux, le traité de paix aura des conséquences non moins importantes, puisqu'il stipule la liberté de conscience dans toute l'étendue de l'empire, tant pour les étrangers que pour les indigènes. Pour pouvoir apprécier à leur juste valeur les avantages que le christianisme retirera de cette concession, il faut se faire une idée exacte de

Digitized by Google

la position précaire où il s'est trouvé jusqu'ici en Chine. Voici comment M. Huc décrit la vie des missionnaires catholiques dans ce pays.

« Ils sont proscrits, dit-il, dans toute l'étendue de l'Empire; ils y entrent en secret, avec toutes les précautions que peut suggérer la prudence, et ils sont forcés d'y résider en cachette pour se mettre à l'abri de la surveillance et des recherches des magistrats. Ils doivent même éviter avec soin de se produire aux yeux des infidèles de peur d'exciter des soupçons, de donner l'éveil aux autorités et de compromettre leur ministère, la sécurité des chrétiens et l'avenir des missions. On comprend que, avec ces entraves, rigoureusement imposées par la prudence, il est impossible au missionnaire *d'agir directement sur les populations* et de donner un libre essor à son zèle. Aller d'une chrétienté à l'autre, instruire et exhorter les néophytes, administrer les Sacrements, célébrer en secret les fêtes de la Sainte-Église, visiter les écoles, et encourager le maître et les élèves, voilà le cercle où il est forcé de se renfermer (1). »

« Nous n'avions guère, dit le même auteur, de rapports qu'avec les habitants des campagnes et les artisans des villes. Nous parcourions le pays furtivement, en cachette, choisissant parfois les ténèbres et les sentiers détournés, voyageant enfin un peu à la façon des ballots de contrebande (2). »

Il n'est pas étonnant, d'après cela, que la religion chrétienne n'ait pas fait, jusqu'ici, plus de progrès en Chine. Mais si, comme on en a l'espoir, la liberté qui vient de lui être assurée, ne subit pas de nouvelles entraves prolongées, si le culte de la *religion du maître du ciel*, peut s'exercer ouvertement et publiquement, l'Évangile ne peut manquer de s'y propager avec l'essor qui lui est propre, en s'appuyant sur les bonnes qualités, sur certaines vertus du peuple, et en portant remède aux maux incalculables, que la corruption et l'idolâtrie ne cessent d'y produire. Toutefois, Dieu seul connaît le moment où le triomphe du christianisme deviendra complet et définitif en Chine, moment qui coïncidera probablement avec l'unité universelle en matière de religion, laquelle est annoncée par ces paroles de l'Évangiliste Saint-Jean : ***Fiet unum ovile et unus Pastor.***

Le chanoine DE HAERNE,
Membre de la Chambre des Représentants,

(1) *Empire chinois*, t. I, p. 167.
(2) Id., p. 91.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

LA LÉGENDE DE MARIENTHAL (1).

I

Origine de l'Image miraculeuse.

A l'ouest du Johannisberg, coule, entre de beaux vignobles et de souriantes habitations, un petit ruisseau, dont les eaux limpides, après avoir serpenté dans une plaine d'une riche végétation et alimenté un grand nombre de moulins vont se jeter dans le Rhin. Ce ruisseau a sa source dans un délicieux vallon, qui s'étend depuis Johannisberg au Nord jusque dans les montagnes élevées du Taunus. Des deux côtés, on voit s'élever sur les hauteurs de fiers sapins, des chênes majestueux, des hêtres opulents, qui dissimulent parfois le cours du ruisseau à travers les prairies fertiles. Rien ne vient troubler le calme de ce paysage, et le silence de paix dont la nature l'a doté n'est interrompu que par le chant des oiseaux qui aiment à s'y réunir pour exécuter leurs concerts aériens.

A l'extrémité de la vallée, là où le ruisseau se cache plus profondément entre la forêt et la montagne et où le doux murmure de ses eaux s'harmonise mieux qu'ailleurs avec le chœur joyeux des oiseaux qui semblent y célébrer les louanges du Créateur, s'élevait, loin des regards des hommes, au commencement du XIVe siècle, la modeste habitation d'un inconnu, dont la voix, s'unissant dans cette solitude aux hommages de la nature entière, se faisait entendre pour prier et glorifier Dieu. Personne

(1) L'histoire du pèlerinage de Marienthal, ou de Notre-Dame de Grâce, se compose de traditions remarquables et de faits positifs. Nous avons formé le récit qu'on va lire en suivant presque toujours un excellent opuscule, qui a été publié, il y a peu de temps, au profit de l'œuvre pieuse maintenant rétablie. Cet opuscule, écrit en allemand, a pour titre : *Histoire de l'église et du couvent de Marienthal dans la vallée du Rhin,* par CH. SPENGLER, curé à Winckel. Nous avons fait quelques emprunts aux journaux allemands, surtout à propos des fêtes qui ont signalé le rétablissement de ce sanctuaire, monument durable de la piété et de la générosité de la noble famille de Metternich.

Digitized by Google

n'a pu jamais découvrir qui était ce saint homme et d'où il venait. On sait seulement qu'il avait donné le nom de Düppenhausen à sa demeure et qu'il avait consacré sa vie à honorer la Très-Sainte Mère de Dieu d'un culte particulier.

Dans sa piété simple et naïve, il avait placé l'image de la Vierge dans une sorte de chapelle, formée à l'angle de deux chemins par les branches touffues de quelques puissants arbres. Nul autre que lui n'associait, chaque soir, au pied de cet autel rustique, ses prières aux intercessions de la Sainte Vierge auprès du Père céleste.

Quelquefois les chasseurs à la poursuite du gibier étaient attirés jusque devant cette image, et l'un d'eux Hecker Henn, au service d'un gentilhomme d'Oppelsheim nommé Hans Schaffreith, revenait souvent par prédilection à ce lieu de prières.

Soit qu'à l'imitation des ardents chasseurs, Hecker Henn soignât peu sa santé, soit qu'il ait été victime de quelque accident, il se trouva un jour privé de la vue. Il est triste et cruel de devenir aveugle quand on a connu la nature dans toute sa splendeur, et surtout quand on est obligé de manger le pain d'autrui. Depuis son malheur, Hecker Henn passait ses jours à penser à ce qu'il devait faire, à chercher un remède qui lui rendit la vue. Quelquefois, pour raccourcir la longue nuit qui l'entourait, il aimait à dérouler tout le passé dans sa mémoire : il songeait alors à ses nombreuses chasses, aux succès obtenus, aux périls essuyés, aux montagnes et aux vallons qu'il avait parcourus, aux forêts et aux ruisseaux qu'il avait visités. Il se représentait à l'esprit tous les incidents de sa vie, croyait y assister encore, et trouvait ainsi quelque courage et quelque consolation dans sa tristesse.

Un jour, sa pensée se fixa sur la solitude de Düppenhausen et sur son pieux habitant; il se rappela l'image, haute d'une palme et demie, de la Mère des Douleurs, qui s'y trouvait déposée sous l'ombrage vert d'un chêne. Souvent il avait prié avec ferveur devant cette image, sans rechercher si elle répondait à toutes les exigences de l'art et du goût. Il avait suffi à sa dévotion sincère que la statuette, grossièrement sculptée en bois de tilleul, lui rappelât les profondes angoisses de la Mère du Crucifié. La simplicité de l'image avait même contribué à lui donner une idée plus grande de la patience et du courage de celle qui s'appelait la servante du seigneur. Sur ses genoux, elle portait le corps de son divin fils, que l'inhabileté du sculpteur avait défiguré, au point de justifier les paroles prononcées par le Rédempteur lui-même dans les douleurs de sa passion : Je suis un ver et ne suis plus homme.

C'est en se ressouvenant de cette image, si informe aux yeux de l'artiste, que Hecker Henn se fit pour la première fois une idée moins imparfaite de l'humble résignation du Sauveur des hommes aux volontés de son Père céleste, et des indicibles souffrances qu'il a voulu endurer pour nous sauver. « Ah ! soupirait-il, s'il m'était donné d'être là! comme

Digitized by Google

je prierais avec ferveur! La Mère des Affligés ne me repousserait pas. Elle a si souvent aidé les malheureux que certainement elle m'écouterait, moi, pauvre pécheur, qui n'ai jamais négligé, que je sache, de rendre honneur à son image. »

Sous l'empire de ces pensées, Hecker Henn obéit à l'irrésistible désir de se faire conduire devant la sainte image. Dès le moment où il sent sous ses pieds le sentier qu'il a jadis si souvent parcouru, qu'il entend la voix connue des chantres des forêts, le sifflement des airs dans le sommet des arbres, le murmure constant des eaux rapides du ruisseau; dès le moment où il salue en ces lieux la présence de ses anciens amis, il marche avec assurance; son cœur renaît à l'espérance et son âme est saisie d'une joie plus sainte, de transports plus pieux vers la Mère de Dieu. Arrivé à la chapelle, il se met à genoux devant la petite image de la Vierge. Ses yeux ne peuvent plus la voir, mais son âme la contemple, la comprend et l'élève au-dessus de tout art humain, en se pénétrant profondément de la gloire de Marie et de la grâce miséricordieuse de son divin fils.

Après une longue et confiante prière, l'aveugle veut se remettre debout; quand il va prononcer ces paroles : « Seigneur que votre volonté soit faite! » il éprouve une profonde douleur de quitter, sans avoir été exaucé, ce lieu où il avait prié avec tant de ferveur et où il avait tant espéré. Dans ces sentiments il lève sa tête penchée, ouvre ses yeux qui lui étaient devenus inutiles et étend ses mains suppliantes vers la mère de Dieu. Tout à coup, l'obscurité complète dans laquelle il se trouvait se change en une brillante transparence; une rougeur semblable à celle de l'aurore brille devant lui; peu à peu les ombres disparaissent et il se trouve vis-à-vis d'un soleil brillant, du milieu duquel la petite image de la Sainte Vierge semble le regarder avec bonté. Quelques instants après il aperçoit le feuillage qui couvre l'image, puis le sol sur lequel ses genoux reposent, il se voit les bras étendus vers le ciel. Au milieu des transports de joie qui l'agitent, il demande s'il rêve ou s'il est vraiment guéri, et après s'être assuré qu'il n'est pas le jouet d'un vain songe, il reprend ses prières avec une ferveur nouvelle et remercie avec une indicible effusion la Madone vénérée dont il a peine à se séparer.

Hecker Henn, après avoir rendu à Dieu ses actions de grâce, se remet en route pour retourner chez lui et pour y raconter la puissante intercession de Marie, la bonté de Dieu. L'heureuse nouvelle de ce merveilleux bienfait, court de bouche en bouche et remplit tous les cœurs d'amour et de reconnaissance envers Dieu et la sainte Vierge.

L'année 1309 est gravée à perpétuité dans la mémoire de tous les habitants de la vallée du Rhin, car ce fut alors que le Seigneur se les attacha de plus en plus par des miracles. Lorsque Dieu nous favorise du moindre secours, nous sentons aussitôt combien nous sommes faibles ici-bas, combien il y a sur la terre de malheureux qui ont besoin d'une assis-

Digitized by Google

tance plus qu'humaine et qui se laisseraient aller au plus profond désespoir, si on leur enlevait la croyance en Dieu et la confiance en l'intercession des saints. Depuis cette époque, tous ceux qui ont quelque grâce à demander accoururent en foule dans la vallée solitaire, dont le nom est depuis lors *Marienthal* (vallée de Marie) et dont le paysage modeste et charmant répond si bien à l'idée de la Vierge. D'autres miracles signalèrent les années suivantes et attirèrent vers ce lieu béni un nombre toujours croissant de pèlerins.

II

La chapelle et l'église.

Le gentilhomme Hans Schaffreith ne fut pas peu charmé de la guérison de son fidèle serviteur et vit avec plaisir combien cette circonstance contribua à augmenter la dévotion envers Notre-Dame de Grâce.

Voulant à son tour s'en montrer reconnaissant, il fit remplacer en 1313 la chapelle de feuillage par une petite chapelle en pierre qui servit d'asile à la Sainte-Vierge et d'abri aux pèlerins pendant leurs prières. L'image de Marie se trouvait placée dans une niche pratiquée au côté septentrional de l'humble édifice. Chaque jour augmentait le nombre des fidèles qui s'y rendaient en procession. Leurs pas multipliés élargissaient les sentiers de cette ravissante solitude ; des chants d'amour et de reconnaissance, de pieuses invocations y retentissaient sans cesse, là où le silence n'était jadis interrompu que par le chant des oiseaux, le bruit du feuillage et le murmure des eaux. Le soulagement des maladies du corps, que tant de malheureux venaient y trouver, fut le moyen dont Dieu se servit pour guérir les maladies de l'âme. Bientôt un nouvel élan de piété distingua tout le pays rhénan, qui considéra la Sainte-Mère des chrétiens comme sa protectrice toute particulière.

Des centaines, des milliers de pèlerins affluaient de toutes parts à la petite chapelle, qui ne pouvait les recevoir. En 1326 on songea à en élever une nouvelle. Le gracieux édifice qui fut construit avait 71 pieds de long sur 26 et demi de large ; il était percé de 14 fenêtres ogivales, que surmontait une voûte à arêtes, élevée à 40 pieds du sol. Au-dessus de la porte d'entrée se trouvait, sous un arceau richement sculpté en dentelles de pierre, un bas-relief partagé en deux parties et reproduisant le commencement et l'achèvement de la carrière de Marie. Au-dessous, l'artiste avait représenté l'Annonciation ; au-dessus le couronnement de Marie dans le ciel.

Voici la description de ce bas-relief qui s'est conservé jusqu'à nous. Marie reçoit sur le front les rayons du Saint-Esprit, apparaissant sous la forme d'une colombe, pendant que l'ange Gabriel la salue par les divines paroles : près de lui est un vase renfermant un bouquet de lys, symbole

Digitized by Google

de la pureté de la Vierge-Mère. A gauche se tient le roi David, le premier de la race de Marie, le prophète royal, dont les prophéties et les psaumes s'occupent tant du sublime mystère de la Rédemption. A la droite est un saint qu'à son costume de pèlerin, avec le bâton portant une gourde, on reconnaît pour saint Antoine, qui représente à juste titre tous les pèlerins et les fidèles implorant l'assistance de Marie et de son fils. La partie supérieure du bas-relief renferme quatre figures : les deux principales sont Jésus et sa Mère qu'il proclame la glorieuse Reine du Ciel, en lui posant un diadème sur la tête. Les formes admirables de cette composition, la pensée profonde qui l'a inspirée, le style pur de l'architecture de tout l'édifice qui fut élevé en quatre années, la foi des populations qui inspiraient et demandaient de pareilles œuvres, leur générosité et leur dévouement personnel pour les accomplir, tout prouve éloquemment qu'on n'était point alors, quoi qu'on ait dit, dans des temps de ténèbres, de superstition et d'ignorance.

Ce fut le 8 septembre 1330 qu'eut lieu la consécration de ce bel édifice, par la main de l'archevêque Bauduin de Trèves, comte de Luxembourg et administrateur de l'évêché de Mayence, et c'est par ce motif que jusques à la fin du dernier siècle, la fête de la Nativité a été célébrée à Marienthal, comme fête de l'inauguration de cette église. Quatre prêtres et un aumônier habitaient dans une maison contiguë au sanctuaire où ils célébraient constamment avec pompe les saints offices.

Les historiens ont négligé de nous transmettre le récit de tous les effets salutaires produits par les pèlerinages à Marienthal, et l'on peut se faire une idée de ce qu'ils ont pu être, quand on pense à ce qui a eu lieu de nos jours à Trèves, contre toute attente et dans une époque de tiédeur. Un retour sur les âges de foi suffit pour faire augurer des fruits de salut que produisit le pèlerinage de Marienthal. On n'y cherchait pas seulement des avantages temporels, on n'y était pas attiré par des plaisirs profanes ou de vaines distractions. Ces pèlerinages étaient pour le plus grand nombre des voies de pénitence, et des moyens d'amélioration morale.

Conrad, nommé précédemment Beymondi, prévôt de Geisenheim, obtint du pape Innocent VI une indulgence de 40 jours pour tous ceux qui visiteraient l'église de Marienthal, et y prieraient pour le chef de l'empire germanique, l'Empereur Charles IV, pour l'archevêque Gerlach de Mayence et pour lui. La concession de cette indulgence est datée d'Avignon, le 9 mai 1361. Pour la mériter, les fidèles doivent se rendre à l'église avec un cœur rempli de contrition, y reconnaître leurs fautes, recevoir le pain des forts, écouter la parole de Dieu, et après cette préparation, dire leurs prières avec dévotion en entendant la messe. A ce moment encore, loin de songer à eux seuls et à leurs intérêts de ce monde, ils doivent, s'ils veulent répondre à l'appel que leur fait la sage prévoyance de l'Église, nourrir leur cœur de pensées plus hautes, les

Digitized by Google

détacher de la terre pour les élever vers le ciel; ils doivent s'exciter au repentir, obtenir la rémission de leurs fautes, s'efforcer d'améliorer leur vie, en un mot atteindre à la plus haute grandeur morale. L'espérance d'un soulagement à obtenir en ce monde n'est qu'un moyen vers ce but élevé, et c'était celui de l'Église en accordant des indulgences. Le pèlerinage de Marienthal en fournit une preuve manifeste.

III

Premières épreuves.

On ne sait ce que devint le pieux solitaire qui servit Dieu dans la solitude de Düppenhausen. Peut-être n'a-t-il pas survécu longtemps à la glorification de l'image de Marie, car on ne tarde pas à trouver la famille de Schaffreith en possession de la petite propriété, située près de Marienthal. Cette famille, en recueillant les biens de ses ancêtres, hérita de leur dévouement et de leur piété.

Nous la voyons en donner un éclatant témoignage au commencement du XV^e^ siècle, quand les prêtres desservant Marienthal eurent à souffrir de rigoureuses privations à la suite d'une disette et des malheurs du temps. Les deux frères Gerhard et Conrad Schaffreith et leur beau-frère Conrad de Morscheim, qui vivaient en commun dans la propriété de Düppenhausen, eurent pitié de leurs misères et affermèrent ce bien à perpétuité, en 1429, à la commune de Geisenheim, pour le prix annuel de 75 bottes de paille à l'usage des pèlerins, 29 livres de grains et une quantité de blé représentée par une somme de 5 florins et 23 3/4 deniers; ce prix était payable à l'église de Marienthal; les propriétaires se réservèrent le droit de pâture, la coupe des bois et le patronage des emplois créés pour la chapelle, les autels et la cloche. D'après un autre document manuscrit, cette cession n'aurait eu lieu qu'en 1440.

Les doctrines de P. Valdus, de Wiclef, de Jean Huss et de Jérôme de Prague pénétrèrent promptement dans le pays du Rhin. En 1431 les bourgeois de Mayence chassèrent tous les prêtres de leur ville et jusqu'en 1435 le culte y fut suspendu. Le couvent de Claus, au pied de Johannisberg, ne tarda pas à se désorganiser et fut supprimé. Le couvent de Johannisberg même fut ébranlé. Les pèlerins cessèrent de se rendre à Marienthal, et d'après ce que rapporte un document de 1463, la maison destinée aux prêtres qui desservaient ce sanctuaire tomba en ruines.

L'époque de la plus grande décadence pour la foi et les mœurs dans le Rheingau commença en 1462, année où l'archevêque démissionné, Diether d'Isenbourg, fut chassé de Mayence à main armée, après un siége opiniâtre, par l'archevêque régulièrement élu, Adolphe II, comte de Nassau. Les principaux habitants de Mayence, qui avaient défendu sa cause, durent abandonner la ville avec lui; la plupart d'entre eux se

Digitized by Google

rendirent dans le Rheingau et portèrent au milieu de la population de cette contrée, qui s'était précédemment fait remarquer par sa dévotion et la régularité de ses mœurs, le scandale d'une impiété inconnue jusqu'alors. Heureusement si le mal était grand, les moyens de le combattre ne se firent pas attendre. Parmi tous ceux qui servirent à réparer les pertes de la religion, il ne s'agit pour notre sujet que d'une pieuse institution, qui jeta un grand lustre sur le sanctuaire de Marienthal.

IV

Les Frères de la vie commune.

Trois frères de la famille noble de Rudesheim, Ulrich, Diether et Reinhard, qui étaient probablement les héritiers, du côté maternel, du gentilhomme Schaffreith et qui, par ce motif, disposaient du droit de pourvoir aux emplois ecclésiastiques à Marienthal. se réunirent la veille de la Noël de 1460 pour rétablir dans sa splendeur précédente, à la gloire de Dieu et à la louange de la Sainte-Vierge, le service religieux de l'église de Marienthal. Dans ce but ils firent venir de Cologne des prêtres étrangers qui appartenaient à une communauté religieuse vouée à la vie claustrale et à l'éducation religieuse des pauvres, par la voie de l'enseignement ordinaire des écoles, des sermons et de la propagation des livres manuscrits. Ils s'appelaient « *les Frères de la vie Commune.* »

Ils avaient pris naissance aux Pays-Bas, sous la direction de Gérard Groot, et on les désignait généralement sous le nom plus court de *Frères* Comme leur chapeau avait une forme particulière, celle d'un boulet, on les nommait aussi pour les distinguer des autres prêtres, les prêtres aux chapeaux ronds (Kogelherren). Les trois frères de Rudesheim transférèrent en faveur de ces prêtres les fiefs et les revenus dont leurs ancêtres avaient doté le couvent de Marienthal et leur imposèrent en outre, sans préjudice des services religieux stipulés par les statuts, l'obligation de dire les messes de fondation, de chanter tous les samedis un office en l'honneur de la sainte Vierge, de réciter chaque soir le *Salve Regina*, de célébrer tous les trois mois un service funèbre avec des vigiles pour les membres décédés de leur famille et surtout de rappeler dans leurs prières le pieux fondateur de l'église. Dans le cas où l'institution serait supprimée, les biens et les revenus qui lui avaient été ainsi donnés, devaient retourner au fondateur ou à ses héritiers. L'Archevêque Adolphe II confirma, la même année, ces arrangements, et fit de son côté une rente annuelle à l'église. Il semble résulter de cette nouvelle convention que le contrat qui avait été passé en 1429 avec la commune de Geisenheim n'existait plus à cette époque.

Les services religieux prirent, par suite de ces arrangements, un dé-

Digitized by Google

veloppement nouveau. Les Frères s'adonnèrent à l'instruction des enfants, prêchèrent avec zèle et énergie contre les erreurs dominantes de l'époque, organisèrent les offices de l'église dans les conditions les plus édifiantes et attirèrent ainsi un très-grand nombre de personnes dont une partie n'était mue, peut-être, que par la curiosité de venir voir et entendre des prêtres étrangers, mais qui pour un bon nombre ne s'en retournèrent pas moins fortifiées par des idées religieuses nouvelles ou ramenées dans le sentier de la religion.

Pour apprécier le changement qui s'opéra alors dans les mœurs et dans les sentiments religieux des populations de la contrée rhénane, il suffit encore de se rappeler l'influence salutaire que produisirent, il y a quelques années, sur ces mêmes populations, les religieux étrangers appartenant à divers ordres qui vinrent les évangéliser.

L'attention publique se porta surtout sur les Frères de Marienthal à l'occasion de la translation qu'on y fit avec pompe de saintes reliques. En 1464, l'église fut mise en possession de nombreux ossements de sainte Constance. C'était un cadeau des Frères de Cologne à l'église de Marienthal. Ces ossements furent d'abord portés à Geisenheim, puis de là, le jour de la Visitation de la Vierge, c'est-à-dire le 2 juillet, en procession solennelle, au lieu de leur destination. Depuis cette époque les habitants de Geisenheim ont formé chaque année, en se rendant à Marienthal, à l'anniversaire de la même fête, un pieux cortége où l'on porte le Saint-Sacrement. La réputation des Frères ne tarda pas à s'accroître considérablement. Les supérieurs des autres maisons de l'ordre se réunissaient souvent à Marienthal et c'est là qu'ils prenaient les décisions jugées utiles à l'action commune et à l'observance uniforme des règlements. Ces réunions reçurent le nom de chapitres généraux.

Bientôt les habitants du Rheingau se signalèrent par leur zèle généreux pour contribuer, à l'accroissement de l'institution et pour participer aux bonnes œuvres entreprises par cette communauté religieuse. Des documents authentiques de 1465, 1466, 1469 et 1470 parlent de deux remarquables dons faits par des dames pieuses des environs. En 1467, le Saint-Père accorda aux pèlerins, ainsi que le rapportent les écrits de divers Cardinaux, des indulgences spéciales, et peu à peu les ressources de l'institution s'accrurent au point qu'elle put fonder une imprimerie pour les livres.

L'occasion de créer cette imprimerie lui fut facilitée par les habitants de Mayence, chassés de leur ville natale en 1462, qui y avaient appris l'art de l'imprimerie, découvert 22 ans auparavant. On ne cite que 4 ou 5 ouvrages qui furent imprimés à Marienthal, à savoir : 1. *Copia indulgentiarum. 2. Joannis de Jersona opusc., 3. Breviarium Moguntinum, 4. Nicol. de Lyra postilla in quatuor Evangelia;* le premier, portant la date de 1468, contient une liste des indulgences qui furent accordées à Marienthal.

Digitized by Google

Quelques achats de prairies que les Frères firent en 1478 et en 1479 font supposer que l'exploitation de cette imprimerie fut une source de grands bénéfices et servit à compenser les pertes qu'avait pu leur faire éprouver la dépréciation des manuscrits, à la copie desquels ils se livraient.

On cite, parmi les prieurs de Marienthal, le célèbre Gabriel Biel, de Spire, qui illustra toute la communauté en Allemagne par son esprit transcendant. Gabriel Biel, le dernier des Scolastiques, s'acquit, en outre, un nom impérissable dans la littérature par son ouvrage sur les Sentences de Pierre Lombard. Après sa mort, l'institution des Frères perdit de sa splendeur et s'éteignit lentement.

Marienthal ne possède qu'une seule pierre tumulaire ancienne. Cette pierre se trouve placée dans le mur méridional et doit à la solidité avec laquelle elle y a été fixée, le bonheur d'avoir échappé à la destruction. Elle rappelle à la postérité la famille noble, aujourd'hui éteinte, qui a fondé l'établissement et qui a voulu se conserver ainsi un moyen permanent de recommander les âmes des siens aux prières des fidèles et à la protection de la sainte Vierge. Cette dalle en pierre grise est un monument de la famille du gentilhomme Hans Schaffreith. L'inscription donne le nom de Henne de Hohenweissel à celui qui se choisit son lieu de repos, devant cette pierre, le 28 juin 1485.

La race de ce chevalier illustre est des plus anciennes, mais son arrivée dans le pays rhénan n'est pas antérieure au XV^e^ siècle. L'occasion de sa nouvelle résidence fut une alliance avec la famille noble de Winter de Rüdesheim, dont quelques membres habitaient Geisenheim. Henne de Hohenweissel hérita de cette famille des biens situés à Geisenheim et à Lorch, et entra en possession, lors de l'extinction des Winter de Rüdesheim, de tous les droits que les frères et sœurs de la famille de Rüdesheim, héritière du gentilhomme Schaffreith, s'étaient réservés en 1463, lors de l'installation des Frères *aux Chapeaux ronds*. Cette alliance mêla le sang de Schaffreith à celui des Henne de Hohenweissel, dont la famille reçut du comte de Nassau-Sarbrücken plusieurs fiefs qui comprenaient le couvent et la juridiction de Saint-Etienne, Idstein et plusieurs autres.

Henne de Hohenweissel fut investi des fonctions de prévôt à Geisenheim pendant les années 1439, 1446, 1456 et 1459. Son fils Bruno devint chancelier du Rheingau ; en 1557 mourut Marquard de Hohenweissel, le dernier des descendants mâles de cette famille. C'est ce qui explique comment en 1585, lors de la fermeture du couvent et de l'église de Marienthal, il ne se présenta aucun membre ou aucun représentant de la famille de Schaffreith pour faire valoir ses droits sur cette propriété. La seule pierre tumulaire qu'on trouve à Marienthal rappelle donc l'extinction de trois races nobles, dont la renommée se fondait autant sur la piété que sur la valeur guerrière, et qui avaient accordé

Digitized by Google

une protection non moins efficace à la religion qu'aux opprimés.

V

Nouvelles épreuves et décadence.

A l'époque où les restes mortels de M. de Hohenweissel furent déposés à l'église de Marienthal, cette église qui fut souvent considérée comme collégiale, était encore dans toute sa splendeur. En l'année 1487, il y fut tenu un chapitre général des Frères de la Vie commune, sous la présidence du recteur Helsmstadt, l'ancien recteur de Marienthal; le Frère Vieh, assista à ce chapitre et il parla énergiquement en faveur des etudes ecclésiastiques et de l'esprit d'obéissance. Les résolutions du chapitre n'empêchèrent pas cependant qu'au commencement du siècle suivant, il ne surgit de nouvelles difficultés et de nouveaux dangers, et que deux fois l'institution de Marienthal ne fût menacée dans son existence.

Une année pleine de périls fut celle de 1525, où les communes, agitées par les principes prêchés au mois de mai par Martin Luther et ses partisans, prirent toute espèce de résolutions dans l'espoir d'acquérir aussi pour elles cette liberté qui était dépeinte sous des couleurs si brillantes, qu'elle fit tourner la tête à beaucoup de pauvres gens dans la guerre des paysans. C'est à cette époque que ces communes décidèrent d'enlever aux couvents leurs dîmes, leurs revenus et leurs autres droits et de les soumettre à tous les travaux, corvées et impôts de guerre auxquels étaient assujétis les autres bourgeois. L'enivrement qui s'emparait des cerveaux, sous l'impression des discours prononcés dans les assemblées publiques et qui s'achevait par l'influence du vin et des boissons capiteuses, poussa les communes à envoyer aux couvents des commissions chargées de réclamer de ces établissements leurs registres d'hypothèques et de revenus, de leur arracher des concessions et des engagements pour l'avenir.

Un document, accordant tous ce qui fut ainsi demandé sous la pression de la violence, fut signé à Marienthal, le 24 mai 1525, par le père recteur Bürckner et tous les membres du couvent. Entre autres engagements extraordinaires, pris par le couvent, figurait celui de fournir aux troupes une demi-coulevrine, (petite pièce de canon). Il est vrai que les engagements pris dans les circonstances que nous venons de décrire furent révoqués et annulés autant que possible dans leurs effets. Mais les couvents n'en essuyèrent pas moins d'énormes pertes. Ce qui le prouve pour Marienthal et même pour Johannisberg, c'est qu'on essaya en vain de lutter contre l'épuisement des ressources et qu'on fut obligé d'hypothéquer ou de vendre plusieurs propriétés. Le recteur de Marien-

Digitized by Google

thal Henri Dorken vendit, entre autres, en 1537, à M. de Schonenburg, le domaine d'Aspisheim, pour 2,000 florins d'or.

Une plus dure épreuve encore pour les habitants du Rheingau, ce fut la guerre qu'Albert de Brandenbourg entreprit, en 1552, au nom du protestantisme, contre l'Archevêque de Mayence.

Albert donna à ses troupes l'ordre d'occuper tout le pays du Rhin, depuis Lohnstein, de mettre la population à contribution et de piller les couvents. C'est alors que le couvent de Johannisberg fut réduit en cendres et il ne se releva jamais de sa ruine. Il est impossible que Marienthal, situé dans le voisinage de ce dernier établissement, ait été respecté par les pillards, bien que l'histoire n'en dise rien. Mais ce qui contribua plus encore à ruiner les couvents que la perte de leurs biens, c'est l'esprit pervers que le schisme introduisit dans un grand nombre d'institutions religieuses. Les moines de Johannisberg, dont l'abbé était réduit à une telle pénurie d'argent qu'il ne croyait plus à la possibilité de maintenir son couvent, renoncèrent à la vie commune en 1563, et vécurent séparément à leur propre compte jusqu'à ce qu'enfin, en 1565, le couvent fut entièrement abandonné. Il est probable que la communauté de Marienthal résista moins longtemps et que sa dissolution fut plus rapide, puisque l'association des Frères fut supprimée à cette époque : les uns devinrent membres du clergé séculier, d'autres donnèrent le triste exemple de l'apostasie. Quelques Frères « aux chapeaux ronds » de Marienthal embrassèrent même le schisme de Luther, ainsi que l'on est amené à le supposer d'après des circonstances particulières que nous allons faire connaître.

VI

Les Augustins.

On ne saurait préciser l'époque où les Frères *aux chapeaux ronds* ont quitté Marienthal. Il est probable qu'ils sont partis tranquillement les uns après les autres, et sans se faire remarquer, soit pour échapper à la juste punition méritée, soit pour s'arracher à la misère générale qui avait suivi les pillages. Afin de ne pas priver la population des services religieux, les autorités ecclésiastiques envoyèrent à Marienthal quelques PP. Augustins de Schwabenhein, dont le chef prit le nom de Prieur. On ne sait pas exactement en quelle année se fit cette substitution. E 1554, Jean Adam Novesiensis fut choisi comme Prieur du couvent et confirmé dans ses fonctions par Daniel, Archevêque de Mayence. L'introduction du Prieur eut lieu avec grande solennité. Deux abbés d'Eisterzien furent chargés de régler les détails de la cérémonie de l'installation, et la présence d'un abbé d'Eberbach à la solennité porte à croire que Jean Adam a été le premier Prieur des Augustins.

Digitized by Google

L'année suivante, le Prieur trouva les reliques de sainte Constance dans la possession des Luthériens et les rapporta à Marienthal. Cette circonstance fait naturellement supposer qu'un des frères apostats avait enlevé ces reliques à son départ de Marienthal; du moins on ne saurait pas s'expliquer autrement comment ces saints ossements étaient tombés aux mains des luthériens.

Les Augustins de Schwabenheim ne furent toutefois pas heureux à Marienthal; le couvent n'était pas bien organisé et le peu de ressources qu'il possédait ne tarda pas à disparaître. L'esprit religieux du peuple n'existait plus. On ne voyait partout que des professeurs d'apostasie, des gens sans religion qui cherchaient à se faire valoir, des nonnes et des moines qui s'efforçaient de justifier leur conduite en répandant les idées les plus fausses, les plus frivoles; si les uns ni les autres n'obtenaient grand succès, leurs menées n'en avaient pas moins pour effet, comme on l'a encore vu à l'époque de Ronge, de créer un nombre considérable d'indifférents et de disposer à l'apostasie. Il était donc impossible à Marienthal de se relever dans de telles circonstances, surtout alors que les populations étaient loin d'être restées dans l'aisance.

Les archives de Vollrath conservent encore des lettres de la même époque, émanant des prêtres de Winkel, dans lesquelles ces derniers déclarent que le revenu des terres et des vignobles dépendant de leur cure est devenu si insignifiant qu'ils se verront forcés d'aller mendier de porte en porte pour leurs besoins, si le seigneur de Greiffenklau ne vient à leur secours par un don ou par un prêt d'argent.

Le chroniqueur Schunk dit d'ailleurs dans son appendice à *l'Histoire de Mayence* : « L'Archevêque Daniel avait déjà pris en 1576 la décision de supprimer le prieuré de Marienthal et de céder l'église aux Jésuites. Ceux-ci n'auraient toutefois pas voulu s'en charger parce qu'ils avaient reconnu que les temps n'étaient pas favorables pour refaire des fortunes détruites. » Le prieuré de Marienthal végéta donc péniblement pendant encore une dizaine d'années et les places qui y devenaient vacantes ne furent plus remplies, d'une part, parce que les moyens d'existence étaient insuffisants; d'autre part, parce que le ministère pastoral n'avait presque plus occasion de s'exercer dans ce lieu jadis si fréquenté par les pèlerins. Il y avait, en outre, pénurie de prêtres; et depuis plusieurs années, par suite du malheur des temps, peu de jeunes gens s'étaient voués à la carrière ecclésiastique. Nous en trouvons la preuve dans les difficultés que le seigneur de Greiffenklau eût plus d'une fois pour trouver, dans un autre diocèse, un prêtre, disposé à se charger de la cure de Winkel; par précaution, il passait avec eux des contrats qui déterminaient la durée de leur engagement et qui stipulaient qu'en cas de renonciation ils devaient en avertir trois mois d'avance.

Lorsqu'enfin il ne resta plus à Marienthal que deux prêtres, qui encore ne se soutenaient que misérablement, l'Archevêque de Mayence,

Digitized by Google

Wolfgang de Dalberg, jugea opportun de supprimer entièrement le couvent. C'était en l'année 1585. L'un des prêtres fut envoyé à Erfurt et l'autre à Johannisberg, avec mission d'en diriger la cure.

On peut conclure de cette dernière circonstance que ce n'est pas l'incapacité des derniers Augustins qui fut la cause de la décadence de Marienthal, car dans ce cas l'Archevêque de Mayence n'eût pas confié une cure à l'un d'eux, dans le voisinage immédiat de sa précédente résidence.

Les revenus de Marienthal passèrent à cette occasion à Johannisberg, et furent dès lors administrés par la caisse du prince électoral.

C'est ainsi que trois établissements religieux : ceux de Claus, de Johannisberg et de Marienthal, tombèrent successivement. Ce dernier avait mérité moins de reproches que les autres ; il ne fut rouvert, cependant, qu'après avoir été fermé et privé de tout service religieux pendant vingt-sept ans.

VII

Les Jésuites.

Les Jésuites furent appelés à Mayence en 1562, par l'Archevêque Daniel, ils y trouvèrent, tant de besogne et tant de couvents déserts qu'ils refusèrent en 1576, de se charger de Marienthal. On conçoit d'autant plus facilement leur refus qu'ils avaient pris possession la même année du couvent des FF. Mineurs à Mayence.

Cependant, 30 ans après son arrivée dans cette ville, la corporation des Jésuites était devenue très-nombreuse et avait acquis assez d'importance pour songer à s'étendre au dehors. Elle prit pied d'abord à Winkel où on lui confia, en vue de venir en aide au curé de Johannisberg, le soin temporaire du service du culte à l'église de Saint-Barthélomé ; on lui céda en même temps trois arpents et demi de vignobles et une petite maison qui en dépendait.

Enfin le temps arriva où le zèle des prêtres devait de nouveau relever l'église abandonnée de Marienthal : Jean Reinhard Zeigler, docteur dans les saintes lettres et recteur du Collége des Jésuites à Mayence, demanda en 1612 à l'Archevêque Jean Schweckhardt, au nom de la Compagnie de Jésus, l'autorisation de prendre possession du couvent de Marienthal; il disait, dans sa requête, que ce couvent était particulièrement propre, dans un moment où la peste et d'autres maladies épidémiques exerçaient des ravages, à recevoir quelques membres de la corporation, qui pourraient subvenir eux-mêmes à leurs besoins en élevant des bestiaux. Par contre, la Compagnie s'offrait à y dire les messes hebdomadaires de fondation et à provoquer les pèlerinages, sans être à charge de personne. L'Archevêque souscrivit volontiers à cette demande et mit à la disposi-

Digitized by Google

tion de la Compagnie les bâtiments, les terres, les vignobles, les jardins et trois parcelles de forêts; quant aux redevances particulières en argent, fruits, vins et huiles, elles devaient rester à la maison de Johannisberg. L'acte qui constate la convention est du 3 décembre 1612.

Les bâtiments et l'intérieur de l'église réclamaient des réparations d'autant plus considérables que leur délabrement remontait à près d'un siècle.

Le duc Guillaume de Bavière facilita les dépenses à faire, au mois de novembre 1616, au moyen d'un don de 1,000 florins et fit présent en même temps à l'église de plusieurs vases en argent. Le donateur demandait en échange de ses dons quelques-unes des reliques de sainte Constance que le prieur Jean Adam avait autrefois tirées des mains des Luthériens. Pendant que l'on s'occupait à employer cette somme aux réparations les plus urgentes, le couvent reçut, en quelque sorte pour prendre la place des reliques envoyées au duc Guillaume de Bavière, les ossements d'un nouveau confesseur de la foi, qui furent déposés à leur tour dans les murs de cet antique sanctuaire.

C'étaient les restes mortels du Père Godefroid Thelen, né à Wikrad, dans le duché de Juliers. Ses parents, qui n'avaient pas été favorisés des biens terrestres, étaient riches en piété et en vertu; ils avaient élevé leur fils, dès sa plus tendre jeunesse, dans une telle pureté de mœurs, qu'il y persista avec une constance inviolable pendant ses études et après son entrée dans les ordres.

Godefroid Thelen fut admis dans la Compagnie de Jésus après avoir suivi, pendant trois ans, un cours de philosophie et appris à considérer l'abnégation de soi-même comme le premier et le plus nécessaire moyen de la perfection. Il portait constamment un cilice sur lui, se donnait la discipline, faisait de grands jeunes et de longues veilles, et il était cité parmi ses confrères comme un exemple de piété.

Il s'était tellement habitué à la prière qu'il ne pouvait plus même s'en abstenir pendant qu'il se trouvait avec d'autres personnes. Son seul désir était de trouver une occasion de verser son sang pour le Christ. Ce vœu fut exaucé vers la fin du mois de septembre 1620, lorsqu'il se rendit à Neuss par ordre de ses supérieurs de Mayence.

Le 26 septembre, pendant qu'il descendait le fleuve ou qu'il débarquait à Bacharach, il fut dépouillé de tout son avoir. On lui prit ses livres, ses papiers et l'argent qui devait payer les frais de son voyage, et on ne le laissa continuer sa route qu'après l'avoir couvert de honte et d'humiliations.

Le batelier qui l'avait conduit s'aperçoit au moment de quitter le rivage, qu'il est suivi de soldats ennemis. Afin d'échapper au danger qui le menace, il a recours au seul moyen de salut qui lui reste, celui de s'arrêter au-dessus de Kaub, pour que les voyageurs puissent se réfugier dans cette ville ou dans les vignobles et les bois qui l'avoisinent.

Digitized by Google

Le Père Gottfried et cinq compagnons de voyage suivent la route de Kaub, mais en voyant venir à eux, à une certaine distance, des soldats calvinistes qui étaient en garnison à Kaub, ils gravissent une montagne voisine couverte de vignobles. Mais loin d'y trouver l'asile qu'ils y cherchent, ils sont reçus à coups de pierre par les vignerons et tombent ainsi au pouvoir des soldats qu'ils fuyaient.

Le Père Gottfried est de nouveau soumis à de honteux traitements, comme à Bacharach, puis un des soldats se rend auprès du commandant de la garnison pour savoir ce qu'il faut faire des prisonniers. Ce soldat ne tarde pas à revenir avec ordre de les conduire au haut de la montagne; il ajoute quelques mots à voix basse aux oreilles des autres soldats. Le Père Gottfried, qui avait compris la portée de cette seconde partie de l'ordre, engage ses compagnons de captivité à la résignation, leur rappelle la mort de Jésus-Christ sur la croix et les exhorte à faire le sacrifice de leur vie pour la foi catholique, qui seule pouvait être la cause de leur arrêt, puisqu'ils étaient sans armes et qu'ils n'avaient fait de mal à personne. Il leur donne ensuite à tous l'absolution de leurs péchés, pendant qu'ils se rendent au lieu du supplice.

Arrivé au haut de la colline qui domine la ville, le messager répète l'ordre qu'il a reçu, les soldats arment leurs fusils et proclament la sentence de mort.

Aussitôt le père Gottfried se met à genoux, lève les mains et les regards vers le ciel, répète les mots qu'il avait médités quelques heures auparavant sur le navire : « Seigneur, exaucez ma prière et ne condamnez pas votre serviteur, » et tombe étendu par terre, frappé dans la poitrine par une balle mortelle.

Ces soldats barbares ne s'en tiennent pas là. Ils lui écrasent encore la tête à coups de crosse et lui hachent les membres au moyen de leurs sabres, pendant que le malheureux soupire encore les mots de Jésus et de Marie.

Les cinq autres catholiques furent tués avec la même cruauté, dépouillés ensuite de leurs vêtements et jetés dans un trou voisin.

Les soldats se partagèrent comme butin, après le massacre du Père Gottfried, ce qui lui était resté après le premier pillage. Le cilice garni de pointes de fer, un médaillon portant un agneau en cire et son fouet à nœuds furent jetés au feu comme étant des objets inutiles et de superstition.

Le lendemain arrivèrent des gens qui, par pitié pour les suppliciés, les mirent dans des cercueils et les enterrèrent au cimetière. Quant au Père Gottfried Thelen, il fut porté par les montagnes à Marienthal, où son corps fut déposé dans l'église, devant l'escalier du chœur.

Ce tombeau a été récemment retrouvé à l'occasion des derniers travaux qui ont nécessité l'enlèvement des décombres. En présence d'un grand nombre de prêtres, un modeste cercueil en bois de sapin a été

Digitized by Google

ouvert : il contenait un squelette d'homme ayant le crâne enfoncé, et le reste du pied d'un calice en cire. Ces ossements furent déposés dans un nouveau cercueil et remis à la même place. Une pierre tumulaire toute simple désigne aujourd'hui, au pied du banc de communion, l'endroit où reposent les restes mortels du Père Gottfried Thelen.

L'influence que les Jésuites de Marienthal exercèrent sur les mœurs des habitants du Rheingau ne devait pas tarder à se faire sentir. La population, qui d'ailleurs était toute disposée à répondre à l'appel d'hommes pieux et dévoués au salut des âmes, et qui éprouvait une vive joie du rétablissement du culte de la Vierge, revenait comme précédemment, en grandes processions, aux fêtes de la Visitation, de l'Ascension et de la Nativité de Notre-Dame, dans le charmant vallon qui lui était dédié, pour y renouveler les anciens chants de gloire à la Mère des affligés.

Les sentiers, que la solitude avait recouverts d'herbes, s'élargissaient de nouveau sous les pas des nombreux pèlerins, et à l'abri des voûtes sacrées de l'ancienne maison de Dieu, bien des cœurs attristés retrouvaient le courage, bien des pécheurs obtenaient le repentir et le pardon.

Dès 1621, les Jésuites fondèrent à Marienthal une confrérie sous l'invocation spéciale de Notre-Dame de Grâce ; comme preuve du changement qui s'était opéré dans l'esprit de la population, il suffira de dire qu'en peu de temps la sainte association se répandit dans tout le Rheingau et devint si nombreuse que l'Archevêque et le Pape la jugèrent digne de leur appui et d'une récompense : l'Archevêque Jean Schweikhard reconnut la confrérie le 11 octobre 1622, tandis que le Pape, par décision du 11 juillet 1623, confirma celle de l'Archevêque en y ajoutant des indulgences considérables qui furent publiées, par la voie de l'impression, à Mayence, dans le courant de la même année. Cette ville envoyait tous les ans à Marienthal, à la fête de l'Assomption de Marie, une grande procession de pèlerins. Précédés de la croix et des bannières, conduits par un Père de l'église des Jésuites à Mayence, les pèlerins se rendaient à bord d'un navire en chantant des hymnes à Dieu et à Marie, et leurs chants continuaient pendant qu'ils descendaient le fleuve dont les bords étalent tant de ravissantes beautés de la nature.

Ce voyage se faisait au milieu d'une joie générale, qui élevait tous les cœurs vers Dieu.

La prière du Rosaire était d'autant plus fervente et pieuse, les hymnes en l'honneur de Dieu et de la Sainte-Vierge étaient chantés avec d'autant plus de feu, que la campagne resplendissait davantage. Les pèlerins débarquaient vis-à-vis du Johannisberg avec les sentiments religieux les plus purs et les plus élevés, et gravissant ensuite, dans un ordre bien réglé, le vallon solitaire qui, ces jours là, était peuplé comme une ville, se rendaient à l'église qui était remplie de fidèles comme la majestueuse enceinte d'une cathédrale.

Digitized by Google

Après avoir communié, avoir assisté à la messe, écouté la parole de Dieu et récité les prières des indulgences à Marienthal, les pèlerins retournaient au navire, y prenaient leur repas avec les vivres qu'ils avaient apportés. Puis attachant un fort cheval au navire ils remontaient le fleuve au chant des vêpres, en reconnaissance des pieuses heures qu'ils avaient passées. Le lendemain, ces heureux pèlerins, un moment détachés du monde et des affaires, se remettaient au travail avec une ardeur nouvelle. Les anciens chants sacrés de l'époque témoignent par leur langage énergique de la dévotion profonde qui animait les pèlerins de Marienthal.

Que ceux qui ne comprennent point la beauté poétique de ces chants ni de ces pèlerinages; que ceux qui approuvent la suppression de ces concours de fidèles, se transportent pendant un dimanche favorisé par un soleil radieux, sur un bateau à vapeur qui circule sur le Rhin, et se glissent au milieu des touristes qui font la route avec leurs cartes et leurs livres de voyage reliés en maroquin et en or; qu'ils écoutent lorsque le bruit de la machine le permet, les discours qui s'y tiennent; qu'ils calculent les frais d'un tel voyage; qu'ils réfléchissent au bruit étourdissant qui signale le retour à la ville, et qu'ils se demandent ensuite quel est le voyage le plus digne, le plus beau, le plus utile, le moins coûteux; quel est celui qui porte le plus à l'âme, du voyage de nos modernes touristes ou de celui des pèlerins d'autrefois.

Au milieu de cette renaissance. Marienthal devait être éprouvée par un nouveau désastre qui fut comme le présage de prochains malheurs. Par l'imprudence d'un couvreur, un incendie réduisit le couvent en cendres; l'église seule resta debout. L'argent manquait pour rebâtir, au point que l'on fut obligé d'abattre une partie de la maison des Frères pour relever l'autre. L'archevêque Jean Schweckhardt, qui eut pitié du couvent, lui rendit tous les fruits, le vin, l'huile et l'argent qui avaient précédemment été réservés à Johannisberg. Cette munificence date de 1626. Cet archevêque, le plus ferme soutien de la foi et de l'Empire, mourut le 17 septembre de la même année, mais le prince électoral et évêque George Frédéric de Greiffenklau confirma la donation par un acte du 20 octobre.

Toutefois, cette munificence ne suffit pas pour payer les travaux de reconstruction. Les offrandes avaient aussi notablement diminué, non-seulement à cause du nombre de pèlerins, mais parce que ceux de Mayence avaient pris l'habitude de se rendre à Kiedrich dont ils pouvaient revenir sans être forcés d'y passer la nuit. D'autres processions allaient de préférence, le jour de la Nativité de Notre-Dame, à Nothgottes, où le zèle des capucins attirait beaucoup de monde, et où l'on avait la facilité de passer la nuit dans les vastes dépendances du cloître. Ces capucins faisaient aussi venir de Bingen, les jours où arrivaient les processions des pèlerins, six ou sept Pères qui les aidaient à entendre les confessions.

Digitized by Google

La Guerre de Trente ans avait déjà éclaté à cette époque et commencé ses ravages en Allemagne. Sous le prétexte de protéger l'Evangile de Jésus-Christ, c'est-à-dire de soutenir en Allemagne la lutte des protestants contre l'Eglise catholique et les autorités catholiques, et d'étendre la domination du protestantisme dans le Nord, le Roi Gustave-Adolphe de Suède était venu en Allemagne et y avait marqué partout sa route par des ruines. Ses sauvages guerriers causèrent dans le pays la plus grande détresse qui l'ait jamais affligé. Lorsque ces troupes s'approchèrent de la ville de Mayence, qui ne possédait pas les moyens nécessaires pour opposer une vigoureuse résistance, les Jésuites s'enfuirent, avec les objets précieux que contenait leur église, au couvent isolé de Marienthal. Ils emportèrent en une caisse en fer, 39 calices et 18 autres vases en argent, une statue de S. Ignace et un grand nombre d'autres objets bénits.

Toutefois, comme le Rheingau était occupé par les troupes suédoises, les Jésuites, craignant que le trésor ne fût pas assez en sûreté dans le couvent, enterrèrent la caisse en fer dans le jardin. Aucune personne étrangère n'avait eu connaissance de cet enfouissement, si ce n'est la femme du meunier qui ne put résister à la peur et dévoila le secret. Les pillards cherchèrent dans le jardin et y découvrirent sans grande peine la caisse qui y avait été peu soigneusement cachée, et ils emportèrent triomphalement ce butin, dont ils venaient de s'emparer sans avoir vraiment eu à déployer un bien grand courage. Ce vol eut lieu en 1637.

On ignore, toutefois, en quel moment furent volés les objets précieux, appartenant à l'église même de Marienthal. Il est probable qu'ils ont été enlevés avant l'irruption des Hessois. Les calices, les statues en argent de la Sainte-Vierge et les autres joyaux de cette église avaient été également enfermés dans une caisse en fer et enterrés dans le jardin. Il n'y avait que le fermier du couvent qui eût pu donner des renseignements sur le vol de ces objets, mais ce malheureux fut tellement maltraité par les pillards qu'il en mourut trois jours après.

Les pertes subies pendant la guerre de Trente-Ans étaient difficiles à réparer. Il fallut de longues années pour en combler une partie. Les pillards Hessois et Suédois ne se contentaient pas d'enlever les objets précieux qui leur tombaient sous la main; ils volaient ou détruisaient en outre tout ce qui avait une valeur quelconque : voilà comment agissaient ces étrangers qui prétendaient être venus dans un pays catholique au nom de la liberté et de la religion.

Ce ne fut qu'en 1699 que le gouvernement de l'Électeur, pour venir en aide au couvent, lui fit donner 26 arpents de terres dépendantes du bois de Johannisberg, mais cette donation amena plus tard une contestation. Le bois de Johannisberg avait été d'abord hypothéqué au profit d'un certain Bleymann et vendu ensuite à la fondation de Fuld. En 1717, Jean-Philippe Hebeler, administrateur de Johannisberg, vint en consé-

Digitized by Google

quence se plaindre de ce que Marienthal se trouvât en possession d'une partie de la forêt et des terres électorales. Le couvent montra ses titres sans pouvoir complétement convaincre l'administrateur. Ce dernier fit mesurer le bois de Marienthal, en présence du Père Anselm Sauer, bénédictin de Fuld et de Hensi Weitzel, prévôt de Johannisberg. Le différend fut ensuite aplani par voie de conciliation amicale.

Des mesures furent prises la même année pour embellir l'église et agrandir le couvent. On bâtit, entre autres, diverses chambres pour les missionnaires qui étaient appelés des couvents voisins aux grandes solennités.

L'intention des Jésuites était de posséder à Marienthal une institution de missionnaires, c'est à dire que, d'après leur plan, il devait y avoir constamment à Marienthal comme à Aschaffenbourg et à Nieder-Ingelheim, trois prêtres et un frère laïque pour se rendre dans les cures où ils pourraient être demandés, à titre de missionnaires, ainsi que cela se pratique encore fréquemment de nos jours. Il semble même que la maison qui subsiste aujourd'hui ait été principalement affectée à cette destination; le bâtiment placé derrière l'église composait très-probablement l'habitation de Hans Schaffreith, qui fut disposée ensuite pour servir de demeure aux frères; c'est là aussi que devaient se trouver la bibliothèque et les chambres des premiers jésuites; ce bâtiment est sans doute celui qui fut atteint par les flammes en 1624 et qui ne put être rebâti qu'en partie. Il est vrai qu'il n'existe plus nulle part de trace que cette ancienne construction se trouvait autrefois, selon l'usage, en communication au moyen d'une porte avec l'église ou avec l'oratoire. Toutefois, il est à remarquer que les ruines qui restent de la vieille maison des Frères sont déjà trop anciennes pour qu'on puisse, maintenant encore, juger avec quelque certitude de sa forme et de ses premières dimensions.

Du moment où le clergé commença à bâtir à Marienthal, il se trouva de nombreux bienfaiteurs pour contribuer à la pieuse entreprise par leurs offrandes. Deux dames de Winkel méritent d'être particulièrement citées ici, ce sont les dames Gertrude Itzstein, née Heydmann, et Claire-Catherine Werner, née Jung. Parmi les bienfaiteurs de l'année 1717, on doit surtout comprendre le directeur du séminaire de Fuld, le Père Wilderich Zink, qui donna au couvent de Marienthal, outre une somme en argent, des reliques de saint Roch et de saint Pierre d'Alcantara, qui venaient de Rome.

Le concours des pèlerins qui était redevenu considérable à cette époque, donna aux Pères de la Compagnie de Jésus l'occasion de rendre alors de très-grands services dans le domaine de leur mission. Ils ne célébraient pas régulièrement l'office tous les dimanches, mais seulement aux fêtes de la sainte Vierge. La veille de ces fêtes, ils chantaient les vêpres; les jours mêmes de ces fêtes, il y avait des vêpres et des

Digitized by Google

messes. Les Jésuites se chargeaient, en outre, aux grandes solennités, d'entendre les confessions.

VIII.

Les ruines.

Marienthal ne fut pas épargné dans la tourmente révolutionnaire de la fin du XVIII[e] siècle, Au mois de septembre 1773, la suppression des jésuites fut réalisée à Mayence : on vint la nuit faire monter les Pères de la Compagnie en chaises de poste et on les emmena de divers côtés pour les disséminer dans des couvents et des abbayes d'autres ordres; la caisse de l'instruction publique hérita de leurs biens.

Une vente rendit Marienthal la propriété du comte Ostein qui jugea à propos de démolir l'église et d'en faire adjuger les matériaux à l'encan. C'est en 1774, à la grande désolation des fidèles, que la toiture fut enlevée, ainsi que les boiseries et les fenêtres. On peut encore s'assurer aujourd'hui que l'œuvre de destruction fut exécutée sans ménagements. L'image miraculeuse, qui avait été vénérée pendant 444 ans, fut seule respectée : on la transporta solennellement à Geisenheim, et on la plaça sur l'autel de la nef gauche, qui prit le nom d'*Autel de Grâce.*

La démolition de l'Eglise fut suspendue par une circonstance qui mérite d'être signalée. Parmi les maçons qui y travaillaient, quelques-uns, imbus des idées du jour, s'employaient avec une joie maligne à détruire *ce foyer d'idolâtrie,* et ne se faisaient pas faute d'injurier les religieux qui avaient prêché avec le plus de zèle et d'insulter aux humiliations que subissaient alors des hommes, jadis entourés d'une grande considération dans la contrée.

La chronique rapporte qu'un maçon de Geisenheim, dans l'ardeur de ses grossières railleries, négligea de prendre les précautions ordinaires pendant qu'il travaillait au sommet d'un mur, qu'il tomba et fut tué sur le coup. Une telle frayeur s'empara de ses compagnons que tous se prirent à regarder comme un crime d'arracher encore une pierre à l'église. Personne ne se trouva pour les remplacer et c'est ainsi que s'est conservée jusqu'à nos jours une partie des constructions jadis élevées par la pieuse générosité de Schaffreith.

Des mains de la famille Ostein qui s'éteignit, Marienthal passa, par héritage, à la famille Dahlberg et celle-ci vendit cette propriété pour un prix très-minime à un campagnard, qui vint habiter lui-même la maison des missionnaires, bâtie par les jésuites, et qui replaca une petite statuette de la Mère de Dieu au milieu de l'église dévastée. Les pèlerins se rendirent de nouveau pour l'honorer dans ce saint lieu, et les pèlerinages auraient repris leur cours, si le gouvernement de Nassau n'avait interdit

Digitized by Google

les processions et obligé par là les fidèles à venir isolément porter leurs pieux hommages dans cet antique sanctuaire.

La propriété de Marienthal passa ensuite, pour une somme modique, à M. de Gilba, qui la céda bientôt au possesseur actuel S. A. le prince de Metternich.

Les fermiers de ces deux propriétaires furent bien loin d'entraver les manifestations de la piété des fidèles de la contrée, que le mouvement religieux rendit chaque jour plus fréquentes. La beauté du site attirait aussi de nombreux visiteurs dans ce charmant vallon, où l'on voyait s'élever du milieu des ruines, au centre même de la nef de l'ancienne église, un vigoureux tilleul. Ses branches s'étendaient au-dessus des murs d'enceinte et son épais feuillage couvrait d'une ombre protectrice les derniers débris du sanctuaire.

Il est impossible de se figurer un lieu qui dispose davantage aux pensées élevées et à la prière; de l'entrée du portail, on apercevait l'intérieur de l'église en ruines; pas de ronces ou de plantes sauvages comme on aurait pu s'attendre à en trouver; un majestueux tilleul, le plus bel arbre de son espèce, protégeait, sous son dôme de feuillage, un prie-Dieu et un banc rustique pour le repos des pèlerins. Le portail franchi, à travers les arceaux écroulés, entre les ruines des autels, on voyait surgir le puissant tronc de l'arbre, partagé en quatre branches qui remplissaient toute la largeur de l'église et dépassaient ses hautes murailles.

D'une pierre tumulaire, à demi-soulevée par les décombres, surgissait un chevalier d'antique race, qui semblait sortir de son tombeau et demander ce qu'étaient devenus la pieuse image, et ces hérauts de la prière qu'il avait appelés en ces lieux pour le salut de son âme et celui de sa famille. Les branches du tilleul, en se développant, détachaient chaque jour de nouvelles pierres qui allaient grandir cet amas de ruines, sous lequel le chevalier et les autres nobles protecteurs de l'église menaçaient d'être ensevelis dans la poussière et dans l'oubli; mais cet appel solennel avait eu trop de témoins pour demeurer longtemps sans réponse.

IX

Restauration de Marienthal.

Depuis que la propriété de Marienthal était passée dans les mains du noble prince de Metternich on avait conçu le plus grand espoir de voir relever le sanctuaire de ses ruines. Mgr. Blum, évêque de Limbourg, ne négligea aucune démarche pour réaliser cet espoir, et il était secondé dans ses desseins par la générosité d'une main demeurée inconnue, quand il alla trouver S. A. le prince de Metternich, qui non-seulement accueillit ses propositions avec un joyeux empressement, mais qui se montra disposé à faciliter sans délai la reconstruction de l'église et du presbytère, et la réorganisation du service religieux.

Digitized by Google

Cette nouvelle causa une grande joie dans tout le pays, et les nombreux dons volontaires en argent et en ornements d'églises (1) qui affluèrent de toutes parts à Marienthal, sont une preuve évidente de la pieuse ardeur avec laquelle les catholiques populations du Rheingau désiraient le rétablissement du sanctuaire de Notre-Dame de Grâce et des hommages qu'il procurait à la Mère de Dieu. Tout le monde a prêté son concours à l'œuvre réparatrice avec un zèle, une générosité, une largesse qu'on ne saurait trop louer.

Le célèbre architecte Hoffmann de Wiesbaden s'est chargé de dresser, sans aucune rétribution, les plans et dessins nécessaires pour la reconstruction de l'édifice, où l'on a suivi autant que possible les dispositions et le style de l'ancienne chapelle. On peut dire qu'il a parfaitement réussi; et si la chapelle grecque de Wiesbaden, construite par le même artiste, excite l'admiration des amis des arts, Marienthal ajoutera à sa réputation comme architecte. L'ensemble et les détails se recommandent par leur pureté et leur élégance. La svelte flèche, qui du faîte de l'église fend l'air avec tant de hardiesse, est des plus gracieuses. On admire aussi l'autel richement orné, que domine un ciel bleu parsemé d'étoiles et qui est entouré de magnifiques guirlandes de fleurs.

Un autre artiste n'a pas montré moins de talent et de désintéressement que M. Hoffmann, c'est M. F. Simmler de Geisenheim, qui a peint un superbe tableau, placé au-dessus de l'autel. La Sainte-Vierge, au milieu d'un cortége d'anges, plane dans les airs. Elle étend son manteau sur le Rheingau, et sur ses habitants qui s'agenouillent devant elle et se mettent sous sa protection. Parmi les personnages qu'on a placés sous l'égide de Marie, on retrouve les portraits de plusieurs bienfaiteurs qui ont concouru au rétablissement de Marienthal.

L'image de Grâce, qui a été rapportée solennellement de Geisenheim, comme nous le dirons tout à l'heure, a été placée sur un autel latéral, dans une niche sculptée avec beaucoup d'art. Le tilleul, que tant de personnes avaient vu abattre avec chagrin et au pied duquel tant de prières avaient été adressées à Dieu pendant les quatre-vingt-quatre années pendant lesquelles le sanctuaire a été en ruines, n'a pas été oublié. Un statuaire de mérite s'est occupé à faire de son tronc une statue, qui sera placée dans l'église à l'endroit même où cet arbre séculaire étendait jadis ses ombrages protecteurs sur les pieux fidèles. C'est Son Altesse le prince de Metternich qui a eu l'idée de conserver de la sorte ce bois respectable et qui s'est chargé de pourvoir aux frais nécessaires pour le transformer en statue.

(1) La princesse de Metternich et la comtesse d'Ingelheim, ainsi que ses filles et ses petites-filles, avaient brodé, pour la fête de la Consécration, un magnifique ornement d'église. Les premières lettres des fleurs brodées sur l'étoffe, à savoir : 1 (*A*) uricula, 2 (*V*) iola et ainsi de suite formaient les mots *Ave Maria*.

Digitized by Google

La consécration de la nouvelle église de Marienthal a eu lieu le 8 septemcre 1858 par Mgr. Blum, évêque de Limbourg, 548 années après la bénédiction du premier sanctuaire par l'archevêque Baudouin de Trèves.

La solennité de la consécration avait réuni environ 5,000 fidèles parmi lesquels se trouvaient plus de cinquante prêtres de divers diocèses, sans oublier celui de Metz, qui était représenté par M. Crass, curé de Trauenbourg.

Parmi les grands personnages qui ont assisté à cette pieuse cérémonie, on doit citer en première ligne tous les membres de la famille princière de Metternich qui se trouvaient en ce moment au château de Johannisberg, à savoir :

S. A. le prince chancelier d'État Clément Wenzel Lothaire et trois de ses enfants : son plus jeune fils, le prince Lothaire; la princesse Herminie et la princesse Mélanie, actuellement comtesse de Zichy, avec son mari.

Madame la comtesse douairière d'Ingelheim, née comtesse de Westphalie et ses enfants, demeurant à Rudesheim.

Le commandant des fortifications au service de S. M. l'Empereur d'Autriche, le comte de Crenneville, avec sa femme, demeurant à Mayence.

Le comte Philippe d'Ingelheim et sa famille, demeurant à Geisenheim.

Un pieux cortège s'était formé à Geisenheim pour rapporter en triomphe à Marienthal l'antique image de Notre-Dame-des-Douleurs. On y comptait beaucoup d'habitants de Mayence. La société de chœurs de Geisenheim a fait entendre ses chants harmonieux pendant la route et les prières alternaient avec les cantiques.

Quand l'image eut été replacée dans le nouveau sanctuaire consacré, Mgr. Blum a prononcé, en plein air, un touchant discours approprié à la circonstance. Il a su se faire entendre à toute la foule, et il a prouvé par des paroles savantes et bien senties que la vénération de la Très-Sainte-Vierge dans le sens de la religion catholique n'est pas seulement commandée par la religion, mais qu'elle est conforme à la raison et à la nature de l'homme. Il a ensuite rappelé quels ont été les résultats extraordinaires du culte de la Mère de Dieu, tout ce que la province rhénane lui doit de reconnaissance, tout ce qu'elle est appelée à faire de nouveau pour l'honorer, afin d'obtenir réellement sa puissante protection, que le tableau du maître-autel a si heureusement symbolisée aux yeux de tous les fidèles et pour tous les pèlerins de Marienthal.

La première messe a été ensuite célébrée avec pompe et suivie du *Te Deum*.

Après la cérémonie, les principaux personnages de l'assistance ont rendu une longue visite à Monseigneur l'évêque, dans les bâtiments du couvent.

Digitized by Google

Le jeune prince Lothaire de Metternich, a dîné avec Monseigneur l'évêque et les nombreux ecclésiastiques qui avaient été invités à un frugal repas.

Vers la fin du dîner, le jeune prince s'est levé et a porté à l'évêque, à la grande joie de toutes les personnes présentes, avec autant de distinction, de piété et de sensibilité que de bon goût, un toast auquel tous les convives, au nombre de 45, ont applaudi du cœur et des mains. Ce toast était à peu près conçu dans les termes suivants :

« Très-digne évêque !

» Il y a 528 ans, a dit aujourd'hui Votre Grâce du haut de la chaire, il y a 528 ans que cette maison de Dieu a célébré sa première inauguration, et aujourd'hui 528 ans après cette solennité, une fête pareille nous réunit à notre tour. Permettez-moi, Monseigneur, de vous féliciter, au nom de mon père et en mon propre nom, comme le second fondateur de ce temple que nous consacrons aujourd'hui pour la deuxième fois.

» Le rétablissement de ce saint lieu a toujours été le vœu de Votre Révérence qui voit aujourd'hui ce vœu s'accomplir suivant ses désirs. Que Votre Grâce me permette de rappeler à cette occasion une âme qui n'est plus de ce monde, et dont le désir ardent était également de voir rétablir ce saint lieu ; je veux parler de ma pauvre mère, à qui Dieu n'a pas permis d'assister à cette belle fête.

» Je ne me permets pas moins pour cela de la compter au nombre des nouveaux fondateurs, parce qu'elle a certainement contribué, si ce n'est par des moyens terrestres, certainement par les ardentes prières et les supplications qu'elle a adressées à Dieu pour qu'il daignât faire réussir ce vœu si cher à Votre Grâce, et faciliter l'exécution du projet qui a trouvé sa réalisation aujourd'hui. En la recommandant donc ici aux prières de Votre Grâce ainsi qu'à celles de tous les assistants, je me permets de nouveau, Monseigneur, de vous offrir mes sincères félicitations à l'occasion de cette belle fête, et de porter un toast au bonheur de Votre Révérence : Vivat et trois fois vivat pour notre digne évêque !!! »

Après ce toast porté par le jeune prince, avec un accent qui venait du cœur, Monseigneur a pris la parole. Voici le résumé de son discours.

« Tous les biens viennent d'en haut et émanent de Dieu, et c'est à lui d'abord, par conséquent, que sont dues les louanges et la reconnaissance que provoque le rétablissement de l'église de Marie, qui vient d'être consacrée de nouveau. Mais depuis le fiat prononcé par Dieu, le Créateur se sert, pour accomplir ses œuvres, des créatures et des organes de son choix, et les organes dont la Providence a surtout fait choix pour rétablir l'église de Marienthal, sont S. A. le prince de Metternich et sa famille. Après Dieu, les plus grands éloges, la reconnaissance la plus vive,

Digitized by Google

reviennent donc au prince et à sa famille qui ont accordé leur puissant concours et leurs généreuses largesses pour arriver à la restauration de Marienthal. »

Le toast porté par le digne évêque, à la fin de son discours, à la famille princière, a été légitimement accueilli de toutes parts avec les plus vifs applaudissements.

Ce n'est pas seulement le sanctuaire qui a été rétabli, on a reconstruit en même temps une partie de l'ancien cloître. Ce bâtiment est destiné à l'habitation de quatre ou cinq prêtres, qui y auront leur résidence permanente pour offrir leur pieux ministère aux pèlerins, et qui pourront aussi accorder leurs services aux curés des environs. L'église et le bâtiment sont et demeurent la propriété inaliénable de la famille de Metternich qui les abandonne à perpétuité à Mgr. l'évêque de Limbourg avec l'usufruit d'environ 28 arpents de terre cultivées et de prairies, pour que le culte catholique soit établi à Marienthal d'après la destination primitive de ce sanctuaire vénéré.

Marienthal a subi pendant six cents ans bien des vicissitudes ; il n'a été détruit qu'une fois. Puisse Dieu, qui l'a fait surgir aujourd'hui de ses ruines, plus splendide que jamais, y continuer longtemps ses grâces à tous ceux qui l'ont rétabli et à tous ceux qui viendront y honorer sa Mère !

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

SCIENCES RELIGIEUSES ET PHILOSOPHIQUES. — *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne*, par le R. P. LACORDAIRE. 205-305-429

Discours du R. P. LACORDAIRE au mariage de M. le vicomte de Meaux avec Mlle la comtesse Elisabeth de Montalembert. 559

Conférences du R. P. FÉLIX, à l'église Notre-Dame de Paris, (VIIe). 77

Le Christ et les Antechrists dans les Eeritures, l'histoire et la conscience, de V. DECHAMPS, de la congrégation du T.-S. Rédempteur, par CHARLES SAINTE-FOI. 479

De l'action du Stoïcisme dans le monde romain, par M. FÉLIX NÈVE, professeur à l'Université catholique de Louvain. 334

Etudes morales, Conseils spirituels de M. l'abbé BAUTAIN, par M. ED. PIRMEZ, Docteur en droit. 264

La Phrénologie régénérée, par le docteur CUBI I SOLER. 493

SCIENCES. — *Revue des sciences pendant le premier semestre 1858*, par M. P. GILBERT, professeur à l'Université catholique de Louvain. 276

HISTOIRE SACRÉE.—*Les derniers temps de Jérusalem*, d'après M. le comte Franz de CHAMPAGNY, par J. SCHMIT. 453

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE. — *Fragments d'une histoire du protestantisme dans la Flandre occidentale*, LES ANABAPTISTES, par M. le chanoine CARTON. 541

La Légende de Marienthal. 633

HISTOIRE DE LA BELGIQUE.—*L'Ordre de la Toison d'or*, jusqu'à Charles V, par M. le baron DE GERLACHE. 564

Le Bombardement d'Anvers, d'après les Mémoires de HENRI DE GAGERN. 572

HISTOIRE CONTEMPORAINE. — *La Chine considérée en elle-même et dans ses rapports avec l'Europe*, par le chanoine DE HAERNE, membre de la Chambre des Représentants. 97-354-601

La Tribune moderne, Châteaubriand et son influence, d'après M. VILLEMAIN, par M. CH. DE LAVALLÉE-POUSSIN. 1-233-387

Digitized by Google

Pages.

Les derniers biographes de Lamennais, par M. l'abbé DOYEN. 123

Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps, de M. GUIZOT, par M. ARMAND DE PONTMARTIN. 18

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE. — *Courtisans et favoris du peuple*, BÉRANGER, par M. L. DE MONGE (fin, Voir t. V.). 380-595

CRITIQUE LITTÉRAIRE. — *Etudes sur la carrière politique et littéraire d'Asinius Pollion*, dissertation pour le doctorat, présentée à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université catholique de Louvain, par M. OCTAVE D'HENDECOURT. 472

Les derniers travaux sur Thomas-à-Kempis. La IIIe édition des *Recherches* de Mgr. MALOU, par M. CHARLES RUELENS. 584

Le Roi Voltaire, de M. ARSÈNE HOUSSAYE, par M. ARMAND DE PONTMARTIN. 198

VARIÉTÉS. — *Les trois Vœux*, par LOUIS VALIN. 54

Vingt ans contre Cinquante. Mémoires d'un étudiant, par GILFRED. 285-406

Jeanne Lorval, par Madame Stéphanie GUIGNOUX, née COTMAN. 504

POÉSIE. — *L'Avare et la Pie*, par X... 303

REVUE POLITIQUE. — *Une page de l'histoire des partis*, par un ancien Représentant. 141

Quelques réflexions sur le Vote du 4 août. 181

Situation de la Belgique, comparée à celle de la France, en 1830 et 1848, par M. le baron J. D'ANETHAN, sénateur.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Saints Lieux, pélerinage à Jérusalem*, par Mgr. MISLIN (2e édit.). 95

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU SIXIÈME VOLUME.

ERRATA.

—

page 3, l. 22, tâche de l'histoire, lisez : *de l'historien.*
» 5, l. 23, il écrivit, lisez : *il écrivait.*
» 31, l. 8, béni, lisez : *bénit.*
» 49, l. 33, milla fides, lisez : *nulla.*
» 15, l. 2, note, foi héroïque, lisez : *fin héroïque.*
» 235, l. 1, corrompue, lisez : *corrompues.*
» 239, l. 23, chances, lisez : *charmes.*
» 241, l. 33, érigée, lisez : *érigé.*
» 253, l. 10, rendait, lisez : *rendaient.*
» 330, l. 33, piété de nos jours, lisez : *de nos pères.*
» 391, l. 11, s'indignait, lisez : *s'indignât.*
» 395, l. 31, Séguire, lisez *Séguin.*
» 400, l. 12, approfondi, lisez : *plus approfondie.*
» 401, l. 10, inspiré, lisez : *nourri.*

Digitized by Google